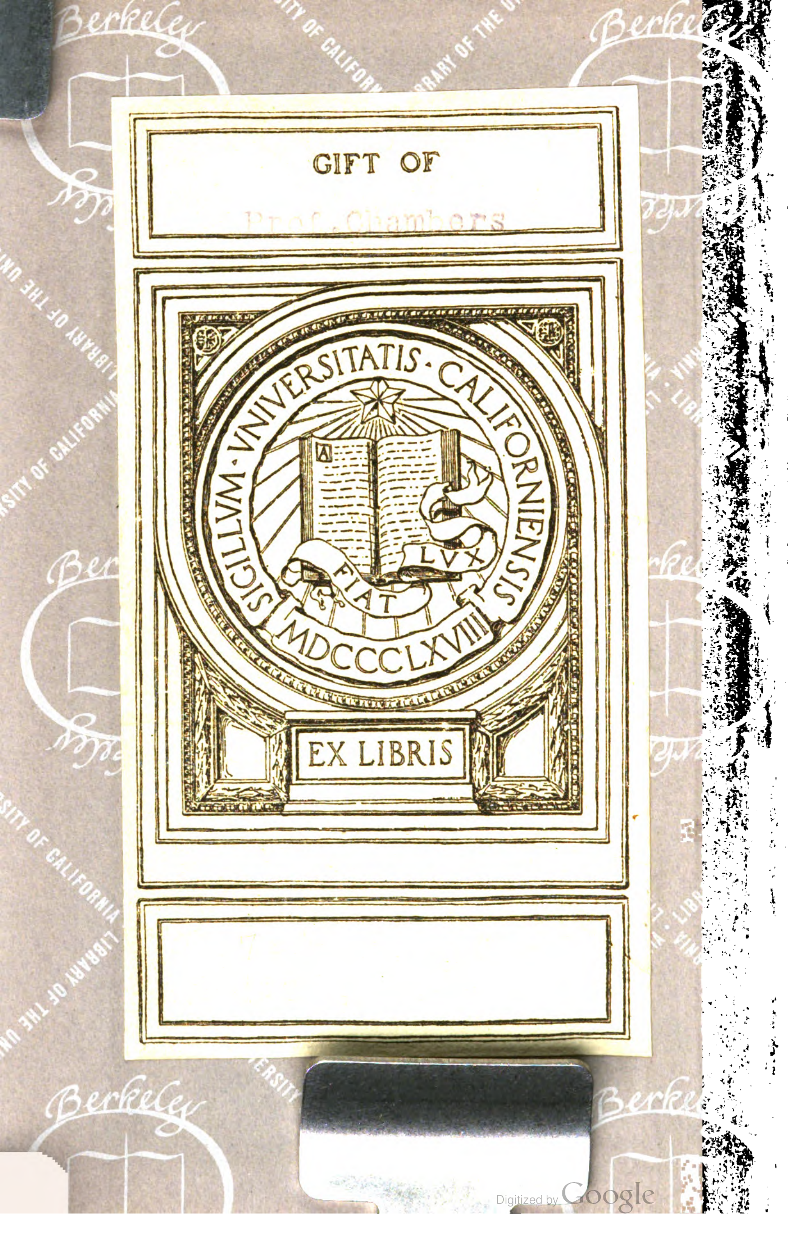



GIFT OF
Prof. Chambers
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS
Digitized by Google

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ROMAINE

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de ma griffe sera réputé contrefait.



A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Littérature française, principes de composition et de style, par M. F. Deltour, docteur ès lettres, ancien professeur de rhétorique, inspecteur général de l'instruction publique. Cours supérieur. 8e édit. 1 vol. in-12, cart.................. **2.75**
— *Le même,* Cours élémentaire. 1 vol. in-18, cart..... **1.50**
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Histoire de la littérature grecque, 2e édit. 1 vol. in-12, cart. .... **4. »**

BAR-LE-DUC, TYP. ET LITH. COMTE-JACQUET.

Chambers

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ROMAINE

(PREMIÈRE PARTIE)

PAR

F. DELTOUR

DOCTEUR ÈS LETTRES
INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1887

AVERTISSEMENT

L'*Histoire de la littérature romaine* dont nous publions aujourd'hui la première moitié, est inspirée par le même esprit et composée sur le même plan que notre *Histoire de la littérature grecque*. Sans négliger l'exactitude et l'abondance de renseignements qui peuvent la rendre utile aux élèves des Facultés des lettres, nous avons recherché avant tout ces mérites de clarté, de précision, de simplicité, d'intérêt propres à fixer l'attention des jeunes gens des lycées et des écoles des deux sexes. De plus en plus convaincu que les exemples frappent et instruisent mieux que les préceptes, nous avons, comme dans l'ouvrage précédent, réduit la place de la critique pour étendre celle des citations et des analyses. Beaucoup d'écrivains des premiers âges de Rome, tels qu'Ennius, Pacuvius, Attius,

Lucilius, Caton, les Gracques, ne nous sont connus que par les témoignages des anciens et par de trop courts débris de leurs œuvres. Nous avons tenu à recueillir, parmi ces fragments, tous ceux qui avaient quelque importance et qui permettaient de retrouver, au moins en partie, le caractère et la physionomie des auteurs. Quant à ceux dont les ouvrages nous sont parvenus, nous avons le plus souvent renvoyé nos lecteurs au *Recueil de morceaux traduits des auteurs latins* [1], qui est le complément de cette *Histoire*. Nous n'avons pas craint cependant de joindre encore plus d'une fois à notre appréciation des extraits qui devaient la rendre plus sensible. Ces citations accompagnées d'analyses étaient surtout nécessaires dans l'étude du théâtre et de certains poètes dont les œuvres complètes ne peuvent être mises entre les mains des jeunes gens.

Dans cette première partie de notre volume, comme nous le ferons dans la seconde, nous avons tiré grand profit des travaux contemporains; les indications que nous avons données au bas des pages ou à la fin des chapitres nous dispensent d'une longue énumération. Mais nous avons le devoir de dire quelle est la source où nous avons habituellement puisé, quels sont les enseignements qui nous ont servi de base.

1. *Choix de morceaux traduits des auteurs latins*, par MM. Deltour et Charles Rinn. Delagrave, 1885.

Ancien élève et gendre de M. Rinn, qui pendant douze ans (1832-1844) a professé à l'Ecole normale le cours d'histoire de la littérature romaine et qui a repris plus tard au Collège de France (1853-1854) le même sujet d'études, nous avions résolu, après sa mort, de publier sous son nom les documents qu'il nous a laissés. Des lacunes trop nombreuses [1] nous ont forcé d'abandonner ce projet. Mais dans ces notes incomplètes il reste encore bien des parties qui peuvent être profitables à la jeunesse. Nous les avons recueillies précieusement. Sans doute l'érudition, la connaissance de l'antiquité ont fait des progrès, et, dans un cours professé il y a quarante ans, nous avons dû, nous devrons encore modifier plus d'un fait, corriger plus d'un détail. Mais les anciens élèves de M. Rinn reconnaîtront sans peine que nous avons conservé la méthode, les vues principales et quelquefois la parole du maître. C'est pourquoi par sa physionomie générale et par un certain nombre de ses chapitres ce livre sera le sien et non le nôtre. C'est un souvenir de son enseignement que nous avons l'ambition de faire revivre, c'est un hommage tardif que nous sommes heureux de rendre à sa mémoire.

F. Deltour.

1. M. Rinn communiquait très libéralement ses notes à ses élèves; tous n'ont pas été exacts à les lui rendre. D'ailleurs, sur certaines questions, nous n'avons trouvé que des indications courtes et très insuffisantes.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ROMAINE

INTRODUCTION

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA LITTÉRATURE ROMAINE
DIVISIONS PRINCIPALES

La littérature romaine. — La littérature romaine ou latine est la littérature du peuple fameux qui, de la ville de Rome, s'est répandu par la conquête sur le Latium, puis sur l'Italie tout entière, puis sur les contrées voisines de cette péninsule, qui, enfin, a imposé son empire et son nom à la plus grande partie du monde connu des anciens.

Même lorsque l'empire romain eut disparu sous les coups des nations barbares qui l'envahirent, l'influence de Rome se perpétua par sa langue qu'elle imposa, en quelque sorte, à ses vainqueurs, et qui a fourni à la plupart des idiomes modernes de l'Europe occidentale, à l'italien, à l'espagnol, au portugais, au français, au valaque, à l'albanais, leurs principaux éléments.

Origine des Romains. — Il est démontré aujourd'hui que, si on laisse de côté l'homme des âges pré-

historiques, l'Italie, comme la Grèce, fut peuplée dans les temps les plus anciens de l'histoire par une race originaire du plateau central de l'Asie, qui se répandit au sud dans l'Hindoustan et l'Indo-Chine, au nord dans la Perse, l'Asie Mineure et la plus grande partie de l'Europe. C'est la race indo-européenne ou aryenne. Sous le nom de *Pélasges,* elle forma le fond de la population primitive de l'Italie comme de la Grèce. Le nom même d'*Italie,* ou pays des bœufs [1], est dû à une tribu pélasgique, les *Itali,* qui s'établit dans le sud-ouest de la péninsule, et qui plus tard a donné son nom au pays tout entier.

Les deux grandes branches de la race pélasgique en Italie étaient les *Osques,* laboureurs du Latium et de la Campanie, souche commune des peuplades appelées *Opiques, Volsques, Falisques, Latins, Ænotriens, Ausones,* et les *Sabelliens,* bergers nomades des montagnes, qui comprenaient les *Sabins*, les *Samnites*, les *Marses*, les *Eques*, les *Hirpins*, les *Picentins*.

Mais à ce premier élément les contrées voisines, l'Espagne, la Gaule, la Germanie, mêlèrent d'autres populations, qui se rattachent, il est vrai, comme les Pélasges, à la race aryenne. Les tribus ibériennes des Ligures arrivèrent d'Espagne par le défilé occidental des Alpes et se fixèrent dans les montagnes du Nord-Ouest. Les Ombriens, originaires de la Gaule, s'établirent sur les deux rives du Pô et sur l'Adriatique, où de nouvelles tribus gauloises (*Insubriens, Boïens, Sénons*) vinrent plus tard les rejoindre. Les *Etrusques*, ou *Tyrrhéniens*, ou *Rhasènes*, dont l'origine, germanique ou pélasgique, est encore contestée, dominèrent avant les Gaulois dans la vallée du Pô. Chassés par eux, ils occupèrent la région située entre l'Arno, l'Apennin et

1. *Vitulus* en latin signifie « jeune taureau » ; le vieux mot grec *italos* ou *itulos* a le même sens et doit remonter aussi à la langue primitive des Aryas.

la Méditerranée, région qui prit le nom d'Etrurie. Si l'histoire des Etrusques est encore enveloppée d'épais nuages, rien n'est plus certain que l'influence qu'ont exercée leur religion, leurs lois et leurs arts sur les populations pélasgiques du centre de l'Italie. Il est à peu près démontré qu'ils ont dominé pendant un assez long cours d'années les Osques et les Sabelliens.

A ces tribus diverses qui contribuèrent à former le peuple romain, il faut joindre encore les colonies helléniques arrivées, les unes après la guerre de Troie, les autres trois siècles plus tard. Elles couvrirent de leurs établissements les rivages de la Sicile et les côtes méridionales de l'Italie qui leur durent le nom de Grande-Grèce.

Parmi les populations que nous venons d'énumérer, celle qui l'emporta en Italie et qui absorba toutes les autres, ce ne furent ni les Grecs, si heureusement doués, ni les Gaulois, si aventureux et si braves, ni les Etrusques, puissants par leur organisation : ce furent les Pélasges, patients, énergiques, disciplinés, habiles d'ailleurs à s'assimiler les qualités de leurs voisins. La fusion des laboureurs de la plaine et des rudes bergers de la montagne, des Latins et des Sabins, prépara au peuple romain la domination de l'Italie et du monde.

Langue latine. — De même que les Pélasges de la péninsule hellénique et les Pélasges de l'Italie ne faisaient à l'origine qu'une seule famille, la langue grecque et la langue latine sont deux sœurs issues l'une et l'autre de cet idiome primitif né dans le centre de l'Asie et souche des langues appelées *aryennes* ou indo-européennes [1]. Il est certain les éléments primitifs de la langue latine ont été

1. Voir notre *Histoire de la littérature grecque*, ch. II, p. 7.

modifiés par le mélange des Pélasges avec les populations italiques que nous avons énumérées. Il est certain aussi qu'elle a rencontré dans la Grande-Grèce, après une enfance de cinq siècles, les dialectes helléniques arrivés déjà à leur perfection, et qu'elle a dû à ce contact des qualités de souplesse, d'abondance, d'harmonie, qu'elle n'aurait jamais puisées dans son propre fonds.

Malgré ces transformations, la parenté du latin avec le sanscrit est encore sensible ; elle se marque surtout par les radicaux, tandis que les rapports du grec avec la langue littéraire et religieuse de l'Inde ancienne se manifestent particulièrement dans les formes grammaticales.

Si on la prend à l'époque de sa maturité, la langue latine, pauvre en expressions abstraites, peu soucieuse même de celles qu'elle possède, n'est par caractère ni philosophique ni poétique : elle se prête difficilement à exprimer les opérations de l'esprit replié sur lui-même ; elle n'a pas non plus cette hardiesse d'images, cette variété et cette vivacité d'allures qui conviennent à la rêverie et à la passion. Elle est exacte et précise, grave et solennelle ; elle conserve souvent quelque raideur dans la causerie et dans le dialogue. Elle semble convenir avant tout à la tribune ; même avant d'avoir étudié son histoire, on devinerait qu'elle a été faite par des orateurs. Ses mots sont simples et d'une composition facile ; ils conservent presque toujours dans leur valeur usuelle l'empreinte fortement marquée d'un sens primitif qui rappelle un objet matériel ou un mouvement du corps ; par conséquent ils sont expressifs et pittoresques.

Les constructions latines sont claires et naturelles en même temps que variées. Ce n'est pas la nature grammaticale du mot qui détermine la place qu'il doit occuper dans la phrase, c'est la valeur de l'idée qu'il

exprime et son importance dans le raisonnement ou d..ns le tableau qu'on veut présenter à l'esprit. Le latin se prête aisément au développement de la période ; il se complaît dans cette forme qui lie les propositions les unes aux autres comme dans une sorte de syllogisme oratoire dont les variétés sont infinies. Toutefois, lorsqu'il a besoin de rapidité, il n'y a pas de langue qui puisse être plus concise. Un verbe suffit souvent à y faire toute une phrase [1]. Moins sonore que le grec, plus monotone dans son accent, plus lourd en général dans la quantité de ses syllabes, le latin sans doute laisse à désirer sous le rapport musical et poétique, mais il a tout ce qui peut servir à l'action oratoire.

Caractères de la littérature romaine. — La littérature romaine se ressent des qualités de la langue et de celles du peuple auquel elle appartient. Rome, qui vit surtout par l'action, ne voit dans les idées qu'un instrument de domination et de puissance. Elle réfléchit pour soumettre, conduire et organiser. Aussi sa littérature est-elle éminemment positive et, pour ainsi dire, pratique. La poésie est à Rome une importation étrangère ; l'éloquence et l'histoire sont des fruits du sol, des conséquences de l'organisation de la société. Même dans le temps où tous les genres sont cultivés, la connaissance du cœur humain fait le principal mérite de la littérature romaine. Ce qui la distingue peut-être par-dessus tout, c'est le bon sens parfait et cette justesse d'esprit dont ses meilleurs critiques ont fait la base de l'art d'écrire et la première condition du talent. Elle n'admet rien de fantastique, rien qui s'écarte de la vie réelle ; elle craint l'excès plus que la froideur, et pour elle la première

1. *Veni, vidi, vici.*

de toutes les règles est celle qui prescrit d'éviter les extrêmes. Dans les genres sérieux, pleine de grandeur et de fermeté, mais toujours un peu en scène, donnant beaucoup au dehors, elle fait tout pour le public. Dans les genres légers, où les convenances de la vie politique ne la retiennent plus, elle a l'esprit que donnent l'expérience du monde, l'habitude d'une société polie et cultivée, la connaissance des passions ; mais elle a en même temps les sentiments grossiers d'une civilisation matérialiste et la licence des camps.

Divisions de la littérature romaine. — L'histoire de cette littérature se divise naturellement en deux grandes périodes, séparées par la révolution qui donna l'empire à Auguste. Rome libre cultive de préférence et presque exclusivement les genres qui se rattachent à la vie politique ; l'éloquence y domine. Rome sous les empereurs donne plus aux sentiments individuels et aux études silencieuses ; c'est le tour de la poésie et de la philosophie.

Mais chacune de ces deux grandes moitiés de l'histoire littéraire, qui correspondent si naturellement aux deux âges principaux de l'histoire politique de Rome, se subdivise elle-même en plusieurs périodes bien distinctes.

La première, qui s'étend de la fondation de Rome aux guerres puniques (753-264), est pauvre en monuments littéraires. Rome tout occupée de combattre d'abord pour son existence, puis pour l'extension de son territoire, ne songe guère à la culture de l'esprit et à la poursuite de l'idéal. Ses philosophes sont ses légistes ; sa morale, l'obéissance à la loi et aux principes de l'économie domestique et rurale ; sa poésie, ce sont ses triomphes.

La deuxième période, qui de la première guerre punique s'étend jusqu'à la mort de Sylla (264-101),

présente un tout autre caractère. Les expéditions des Romains dans la Grande-Grèce et dans la Sicile ont éveillé leur curiosité par le spectacle nouveau d'une civilisation plus polie et plus brillante. La langue grecque, déjà répandue par le besoin de communications entre les deux peuples, initiait quelques esprits aux jouissances des études littéraires. Bientôt on entreprend de faire passer dans la langue romaine les chefs-d'œuvre de la Grèce : on représente sur le théâtre romain les tragédies et les comédies des grands maîtres d'Athènes ; quelques belles créations de ses peintres et de ses statuaires sont transportées à Rome. L'invasion de l'art grec rencontre pendant plus d'un siècle une vive opposition. Cette seconde période a donc le caractère d'une lutte de l'esprit romain contre des innovations suspectes aux partisans des mœurs anciennes.

La troisième période, de la mort de Sylla à la mort de Cicéron (101-43 av. J.-C.), est marquée par la défaite des vieux préjugés romains et par le triomphe de l'art grec. C'est l'époque où l'éloquence latine arrive à sa perfection et rivalise avec les modèles de la Grèce. En même temps se développent les études de rhétorique, de philosophie, d'érudition. L'histoire et la poésie prennent un grand essor. C'est aussi l'époque où les institutions libres, battues en brèche par l'ambition des Marius et des Sylla, des Pompée et des César, et plus encore par le changement des mœurs, par la formation d'une nouvelle plèbe mercenaire et sans patriotisme, sont en pleine décadence. Comme il était inévitable, cette période se dénoue par la chute de la république et par l'avènement du pouvoir d'un seul.

Avec Auguste commence pour Rome cette seconde moitié de son histoire : le régime monarchique, conséquence du changement des mœurs et de l'étendue de l'empire, remplace définitivement les institutions

républicaines. Nous distinguerons encore dans cette longue suite d'années qui s'étendent jusqu'à la conquête des barbares (476) quatre périodes littéraires.

L'âge d'Auguste, qu'il n'est pas possible de confondre avec l'âge de César et de Cicéron, forme en réalité une période particulière par l'épanouissement merveilleux de la poésie, dont les chefs-d'œuvre rivalisent avec ceux de la Grèce, et par l'éclat des monuments historiques. Courte en durée, elle est immense, si l'on considère le nombre et le talent des auteurs (43 av. J.-C.-14 après).

Nous comprendrons dans une seconde période l'âge qui s'étend de la mort d'Auguste à l'avènement des Flaviens (14-59). C'est l'époque où les doctrines nobles mais ambitieuses du stoïcisme, jointes à l'emphase des déclamateurs, marquent fortement la littérature de leur empreinte. Sénèque, Lucain et Perse en sont les représentants les plus distingués.

A partir des Antonins, commence une troisième période (69-192) marquée par la réaction de l'esprit positif et utilitaire, et en même temps par l'invasion d'une littérature adulatrice ou puérile. Elle s'honore des noms de Quintilien, de Pline l'Ancien, de Pline le Jeune, et surtout de ceux de Tacite et de Juvénal. Mais, au-dessous de ces écrivains supérieurs qui maintiennent la grandeur des lettres romaines, se répand une poésie riche en descriptions, comme toutes les poésies de décadence, mais pauvre dans ses sujets et vide d'idées. La vie se retire des lettres profanes pour se porter vers une littérature naissante, animée par la force régénératrice de croyances nouvelles et par l'enthousiasme du martyre.

Nous comprendrons dans une quatrième et dernière période la longue décadence de la littérature païenne depuis le troisième siècle jusqu'à la chute de l'empire d'Occident (192-476).

Au milieu de l'anarchie et des invasions, la littérature va toujours s'affaiblissant. Toutes les intelligences actives et généreuses se jettent dans le christianisme, qui seul offre un aliment réel et fort à la pensée. La littérature païenne abonde en esprits cultivés, mais frivoles ; elle est avant tout un produit des écoles et se traîne d'imitations en imitations. La seule éloquence du temps, en dehors du christianisme, est celle des panégyriques, où excellent les rhéteurs gaulois. La poésie se borne aussi à des panégyriques, à des invectives ou à des exercices d'école, descriptions, centons, jeux d'esprit puérils et misérables. Mais, en même temps que le monde chrétien s'élève sur les ruines de la civilisation païenne, paraît l'éloquence des Pères de l'Eglise, dont l'éclat et la richesse font encore ressortir par le contraste l'impuissance sénile des rhéteurs païens. C'est le temps des saint Jérôme, des saint Ambroise, des saint Augustin.

Le tableau suivant rendra plus sensibles les divisions que nous avons adoptées.

Première partie. Rome libre (753-43).

1re *Période.* — Rome sous l'influence exclusive de ses institutions (753-264).

2e *Période.* — Lutte de l'esprit romain contre l'invasion de l'art grec (264-101).

3e *Période.* — Triomphe de l'art grec. Décadence des institutions libres. L'éloquence latine rivalise avec les modèles grecs (101-43 av. J.-C.).

Deuxième partie. Rome sous les empereurs (43 av. J.-C.-476 ap. J.-C.).

4e *Période.* — Extinction de la vie politique et dé-

cadence de l'éloquence. Eclat de la poésie (43 av. J.-C.-14 ap. J.-C.).

5e *Période.* — Période stoïcienne (14-69).

6e *Période.* — Réaction de l'esprit positif et utilitaire. Ecrivains moralistes et satiriques. Flatteries et puérilités littéraires (69-192).

7e *Période.* — La décadence de l'art suit celle des caractères. Orateurs et poètes de cour. Littérature des écoles. Eloquence des Pères de l'Eglise (192-476).

OUVRAGES GÉNÉRAUX A CONSULTER : Teuffel, *Hist. de la littérature romaine*, traduite sur la troisième édition allemande, 3 vol. in-8°, 1879-83. — H. Bender, *Hist. abrégée de la littérature romaine*, 1 vol. in-18. — Mommsen, *Hist. romaine*. — Duruy, *Hist. romaine*.

LIVRE PREMIER

Première Période

ROME SOUS L'INFLUENCE EXCLUSIVE DE SES INSTITUTIONS

753-264

Caractères de ces premiers temps. — Quelque obscures que soient restées, malgré tant de discussions et de recherches, les origines de l'histoire romaine, un fait du moins y est certain : la ville de Rome s'est formée par l'amalgame des populations diverses qui se rencontraient entre le Tibre et le Liris. Sans cesse recrutée par la guerre avec ses voisins et par l'adoption des vaincus, elle ne forme un peuple que par la force de ses institutions. Son unité est dans la nécessité de la défense commune, par conséquent dans la discipline militaire, dans ce pouvoir absolu du chef que caractérise si bien le mot romain par excellence, *imperium*. La discipline est la condition même de son existence.

Obéir aux lois et aux chefs, travailler et se battre

pour vivre, telle est la morale du Romain; le courage est chez lui la vertu par excellence (*virtus*). Dans une pareille société, l'ensemble est tout, l'individu rien; aussi tout ce qui tient à l'organisation sociale se développe assez vite. Les Romains ont pratiqué de bonne heure et poussé plus loin que tout autre peuple la science du droit et celle de l'administration. Quant à la culture de l'esprit et au développement intellectuel des facultés, Rome y songea quand elle n'eut rien de mieux à faire, comme le père de famille du vieux Caton qui, à défaut d'autres occupations, fait nettoyer la maison [1].

Premières traditions poétiques. — Chants des festins. — Chants funèbres. — Ce n'est pas que les traditions poétiques manquent absolument autour du berceau du peuple romain. On peut relever dans les écrivains latins le souvenir de certains usages, de certaines fêtes où la poésie avait sa place. Cicéron, invoquant le témoignage de Caton, mentionne l'habitude ancienne et depuis longtemps perdue de « chanter dans certains festins les vertus des hommes célèbres [2] ». Horace rappelle la même coutume [3]. Nous connaissons encore les chants en l'honneur des morts, *neniæ*, dont à l'origine les parents du défunt accompagnaient le cortège funèbre; plus tard on en chargea des pleureuses à gages, appelées *præficæ*. On peut rapprocher des *neniæ* les inscriptions tumulaires dont quelques-unes nous ont été conservées : la plus célèbre est celle de L. Cornelius Scipion, consul en 298 av. J.-C.

Chants des Arvales et des Saliens. — La religion

1. *Ne cessetur, munditias facito.*
2. *De claris oratoribus*, XIX ; *Tuscul.*, I, 2 ; IV, 2.
3. *Odes*, IV, 15, v. 25 et suiv.

est d'ordinaire une source abondante de poésie. Il n'en est pas ainsi chez les Romains, où le culte n'a d'autre inspiration que l'intérêt, où la crainte des dieux, la nécessité de les gagner constituent toute la morale religieuse, où les offrandes et les sacrifices ne sont qu'un moyen de se mettre en règle avec ces puissances supérieures et de se garantir contre leur colère. Aussi, tandis que la Grèce avait eu son Hésiode, son Homère, les chœurs de ses poètes tragiques, Rome ne peut citer que les chants grossiers des frères Arvales et des prêtres Saliens.

On appelait frères Arvales douze prêtres ou flamines de Cérès, qui, à la pleine lune de mai, célébraient la fête de la déesse par une procession dans les campagnes. On a retrouvé un fragment du chant très grossier qu'ils répétaient chaque année. Voici la traduction du début : « Lares, secourez-nous ! Mars, Mars, ne laisse pas la peste et la ruine tomber sur le peuple ! Sois rassasié, farouche Mars. »

D'après Tite-Live les frères Saliens étaient aussi au nombre de douze. Ils étaient consacrés à Mars, et, à une certaine époque, ils promenaient dans la ville, en chantant et en dansant [1], des boucliers sacrés appelés *ancilia*. Il ne reste de ce chant que deux ou trois vers inintelligibles. Horace témoigne que de son temps déjà on ne les comprenait plus [2].

A part ces chants, rien chez les Romains, jusqu'à l'époque grecque, n'a été inspiré par la religion, à moins qu'on n'y rattache quelques formules magiques des devins et des sorciers, dont le poète Ennius fait mention [3].

1. D'où vient leur nom, *Salii*, de *salire*, *saltare*, sauter.
2. *Epist.*, II, I, 86.
3. Versibu' quos olim Fauni vatesque canebant,
« Que les Faunes et les devins chantaient autrefois en vers ».

Vers saturnien. — Le vers employé dans toutes ces poésies grossières était le vers *saturnien*, forme rythmique dont Horace parle avec beaucoup de mépris, et qui, dans sa grande liberté, était cependant soumise à certaines règles retrouvées récemment dans un savant travail [1].

Chants fescennins. — Saturæ. — C'est aussi le rythme du vers saturnien qui servait dans certaines fêtes rustiques, la fête des moissons, la fête des vendanges, que mentionnent Horace et Virgile [2]. Dans le programme de ces fêtes figuraient des chants grossiers, sortes de dialogues pleins de brocarts que les assistants, couverts de masques, se lançaient mutuellement en invoquant Bacchus. Ces improvisations bouffonnes, qui rappellent les origines de la comédie athénienne, aboutirent aussi à la création d'une sorte de théâtre populaire, et donnèrent naissance aux petites pièces nommées *chants fescennins* et *satires* (*saturæ*). Le premier de ces noms est sans doute emprunté à la ville de *Fescennium* en Etrurie; c'est là que se serait développée d'abord cette sorte de comédie qui se répandit ensuite dans le Latium et qui plus tard, vu la licence qui la caractérisait, ne fut plus admise que dans les noces.

Il y avait peu de différence entre les chants fescennins et les *saturæ*, dont le nom explique assez bien la nature. On appelait primitivement *lanx satura* un plat rempli de fruits de toute sorte, qu'on offrait aux dieux comme prémices de la récolte. Puis ce nom désigna aussi un mélange de viandes. Ensuite il prit un sens figuré et servit à caractériser cette accumulation confuse de quolibets qui fut le commencement

1. Louis Havet, *De saturnio Latinorum versu*, Paris, 1880.
2. *Epist.*, II, 1, 139 et suiv. — *Géorg.*, II, 384 et suiv.

de la comédie. Les mots *farce, pot-pourri*, ont eu chez nous la même fortune [1].

Dans la période suivante, après l'établissement d'un théâtre à Rome et l'introduction des pièces régulières empruntées à la Grèce, l'usage des *saturæ* continua; mais elles ne furent plus employées que comme une sorte de délassement après la pièce régulière (*fabula*). On l'appela *exodium* (sortie, petite pièce de la fin).

Atellanes. — Un autre genre de comédie bouffonne, l'*atellane*, ainsi nommée de la ville campanienne d'Atella, apparut à Rome vers l'an 210 avant Jésus-Christ. Elle ressemblait beaucoup à la *satura*. Les jeunes Romains se réservèrent le privilège de la jouer couverts d'un masque, tandis qu'ils laissaient à des acteurs de profession (*histriones*) la représentation des *fabulæ*. Ces histrions étaient des esclaves ou des affranchis; tout citoyen qui aurait paru avec eux sur la scène aurait encouru par là même la peine de la dégradation.

Nous suivrons plus tard, en parlant du théâtre, la fortune de la *satura* et de l'atellane, et nous verrons comment de la *satura* est sorti le genre littéraire connu partout sous le nom de satire. Signalons seulement dans les farces informes de ces premiers siècles de Rome l'esprit de moquerie malicieuse et de causticité qui est un des instincts du peuple romain et un des caractères de sa littérature.

Chants de triomphe. — On le retrouve jusque dans une dernière espèce de chant que nous n'avons pas encore signalé, le chant de triomphe. Pendant que le général vainqueur était porté au Capitole sur un char

1. L'historien Mommsen et d'autres critiques donnent une explication différente. Selon eux, c'était le chant, la mascarade des *saturi* (des gens *pleins*, rassasiés).

traîné par quatre chevaux blancs, et que devant lui marchaient les prisonniers et les images des villes captives, les soldats qui formaient la haie mêlaient aux louanges du triomphateur des plaisanteries licencieuses et des sarcasmes souvent très vifs. On peut croire, d'après certains passages des auteurs romains [1], que l'armée se partageait en deux chœurs qui se répondaient, l'un célébrant les vertus du vainqueur, l'autre raillant avec effronterie ses vices.

Origines de la prose. — Les fastes. — On voit à quoi se réduisent les traditions poétiques de la Rome primitive ; on peut dire que, dans ces premiers âges, la poésie est absente. Contrairement à la Grèce qui, dès le berceau, bégaya des vers, Rome a commencé par la prose. Le caractère positif des Romains les portait de préférence vers le droit, vers l'histoire, vers l'éloquence ; Cicéron [2] et Horace [3] l'avaient reconnu. « A Rome, dit Horace, on aima longtemps l'antique usage de se lever matin, d'ouvrir sa porte aux clients pour leur expliquer les lois, de placer son argent avec précaution, sur de bonnes garanties, d'apprendre des plus âgés et de redire aux plus jeunes le moyen d'accroître le patrimoine, de modérer les passions qui le dissipent. » La jurisprudence commence donc de bonne heure, et elle se trouve étroitement unie à la religion ; car les fêtes et les cérémonies interviennent sans cesse dans la vie des Romains. A certains jours, les tribunaux sont ouverts, les affaires peuvent être traitées ; ce sont les jours *fastes*. Mais il se rencontre aussi beaucoup de jours *néfastes*, où toute la vie civile est suspendue. De la nécessité de connaître ces jours et d'observer exactement les fêtes prescrites naquit le

1. Tite-Live, VII, 10, 38; IV, 20, etc.
2. Cicéron, *Tuscul.*, I, 2, 3.
3. *Epist.*, II, 1, 103.

calendrier ou *fastes*, que les pontifes rédigèrent chaque année. On sait que la connaissance du calendrier fut longtemps interdite aux plébéiens; ce fut seulement en 447 de Rome qu'un scribe, nommé C. Flavius, trouva moyen de copier les fastes et de les publier en les exposant dans le forum.

Annales des pontifes. — Il y avait déjà dans la rédaction des fastes un commencement d'histoire; car, à côté des fêtes, les pontifes notaient les circonstances qui en avaient amené l'institution. Mais l'histoire a pour origine principale chez les Romains le recueil qu'on appelle *Annales des pontifes* ou *Grandes Annales* (*Annales maximi*). C'étaient des notices très courtes, que le grand pontife composait en relatant les événements principaux de chaque année, sans négliger les éclipses, les prodiges, les dédicaces de temples, etc. Elles étaient tracées sur une table blanche (*album*), que le pontife exposait sur le mur extérieur de sa maison pour que chacun pût en prendre connaissance ; puis elles étaient transcrites sur des registres, et elles formèrent plus tard une collection de quatre-vingts volumes. On croit que leur rédaction commença, non pas à l'origine de Rome, comme le dit Cicéron, mais depuis la république. Elle fut continuée jusqu'au pontificat de Mucius Scævola (132 av. J.-C.). Mais les parties les plus anciennes furent détruites, en 390 av. J.-C., dans l'incendie de Rome par les Gaulois. Le reste, malgré l'insignifiance de beaucoup de détails et l'omission de faits importants, a été utile aux historiens romains, qui citent souvent ces Annales.

Chroniques privées. — Eloges funèbres. — A côté de ce document officiel, les familles nobles avaient conservé des chroniques privées qui remontaient aux temps les plus reculés. Mais elles ne méritaient pas

plus de confiance que les éloges funèbres dont parle Cicéron et qui ont, dit-il, altéré gravement l'histoire romaine : « Ils contiennent des faits qui ne sont jamais arrivés, des consulats plus nombreux qu'il n'y en a eu ; ils bâtissent des généalogies menteuses et rattachent impudemment des plébéiens à des familles patriciennes qui portent le même nom [1]. »

Parmi ces éloges funèbres dont l'usage paraît avoir été fort ancien, quelques-uns, consacrés à de grands personnages, comme Brutus, le fondateur de la liberté, comme Q. Fabius, comme Appius Claudius, devaient avoir, en raison de l'illustration même des hommes, plus de sincérité et plus de valeur historique. On ne les connaît que par un petit nombre de renseignements authentiques et par de très courts fragments. Mais il ne semble pas qu'il s'y soit rencontré de véritables qualités littéraires ni qu'il faille y chercher une des sources de l'éloquence romaine.

Origines de l'éloquence. — C'est plutôt dans les luttes politiques du forum et dans les débats judiciaires que l'éloquence a dû naître. Il est difficile d'admettre que le talent de la parole n'ait pas compté pour beaucoup dans l'influence et la popularité d'hommes tels que Brutus, Valérius Publicola et les autres chefs du nouveau gouvernement, qui ne pouvaient rien qu'en persuadant le peuple et en obtenant son appui. L'institution du tribunat donna sans aucun doute une nouvelle impulsion à l'éloquence. Rude et inculte d'abord, comme l'avoue Tite Live en parlant de Ménénius Agrippa [2], elle dut se polir et s'orner peu à peu, lorsque cette magistrature nouvelle eut ouvert une carrière à l'ambition des plébéiens et que

1. *De claris oratoribus*, 16.
2. II, 32 : « prisco illo dicendi et horrido modo. »

la parole fut devenue un instrument de pouvoir. Sans doute les brillants discours que Tite Live prête aux tribuns et à leurs adversaires sont complètement fictifs; mais si la proportion du développement, si la logique vigoureuse des idées, si la perfection du style appartiennent à l'historien, il est certain que les orateurs, pour entraîner la foule qui les écoutait, ont dû avoir quelque chose de la fougue et de la passion que Tite Live leur prête.

On peut donc affirmer avec Cicéron dans son *Histoire des orateurs romains* que l'éloquence, comme talent, sinon comme art, a existé de bonne heure à Rome. Mais aucun monument n'en a été conservé. Le premier qu'ait trouvé Cicéron est le discours d'Appius Claudius, qui, vieux et aveugle, se fit porter au sénat pour combattre le traité avec Pyrrhus. Le critique, malgré son admiration complaisante pour tous les souvenirs littéraires de son pays, parle assez dédaigneusement de ce discours [1]. Aussi ne faut-il pas en voir une traduction exacte dans celui que Plutarque [2] et Appien [3] donnent sous le nom du vieux sénateur. Ils l'ont certainement amplifié à la façon de Tite Live. Il est cependant vraisemblable qu'ils ont conservé l'exorde, pour lequel ils se rencontrent : « Jusqu'ici je supportais avec peine la perte de mes yeux; aujourd'hui je regrette de n'être point sourd comme je suis aveugle, et d'avoir à entendre vos délibérations et vos avis honteux qui souillent la gloire de Rome. » Le poète Ennius avait aussi reproduit dans son poème le discours d'Appius, et Cicéron nous en a conservé deux vers énergiques : « Où donc vos âmes, droites

1. *De claris oratoribus*, 16. « A moins qu'on ne trouve de l'agrément dans le discours d'Appius l'aveugle sur Pyrrhus et dans quelques éloges funèbres. »
2. *Vie de Pyrrhus*, ch xix.
3. Liv. III, fragm 10.

et fermes jusqu'à ce jour, s'égarent-elles dans leur démence loin du droit chemin ? [1] »

Nous avons passé en revue tous les éléments primitifs de la littérature latine. Ils se réduisent à peu de chose, et l'on peut déjà pressentir tout ce que Rome devra à l'imitation de la Grèce. Il n'y a d'original chez ce peuple que l'instinct moqueur qui produira la satire, le respect pour le passé qui donnera naissance à l'histoire, enfin l'esprit de discussion d'où sortira l'éloquence.

Bibliographie : J.-V. Le Clerc, *Des journaux chez les Romains*, Paris, 1838. — Berger, *Histoire de l'éloquence latine*, t. I. — Egger, *Latini sermonis vetustioris reliquiæ selectæ*.

1. Quo vobis mentes, rectæ quæ stare solebant
Antehac, dementes sese flexere viaï ?

LIVRE II

2e Période

LUTTE DE L'ESPRIT ROMAIN CONTRE L'INVASION DE L'ART GREC

264-101

CHAPITRE PREMIER

Premiers poètes : Andronicus, Nævius, Ennius. Poème épique.

Commencements de l'influence grecque. — C'est du commencement des guerres puniques (264 av. J.-C.) que nous faisons partir la seconde période de l'histoire de la littérature romaine. A ce moment, en effet, l'influence de la Grèce sur Rome est incontestable ; l'invasion des arts et de la littérature grecque a commencé, elle a pénétré jusque dans l'éducation des enfants. Des esclaves grecs deviennent précepteurs des jeunes Romains, des écoles sont ouvertes où les fils de plus d'une famille patricienne vont étudier la langue de la Grèce. Bientôt les édiles firent repré-

senter une tragédie empruntée à la Grèce, et, malgré l'ardente opposition de quelques personnages et particulièrement de Caton l'Ancien, les progrès sont très rapides.

Mais les relations des Romains avec les Grecs avaient commencé bien avant la conquête de Tarente (272) et l'invasion de la Sicile. Dès l'année 450, une ambassade parcourait la Grèce pour étudier les législations helléniques. En 394, afin d'accomplir un vœu de Camille avant le dernier assaut donné à la ville de Veïes, le sénat envoyait au temple de Delphes un cratère en or. La prise de la ville de Palépolis (plus tard Neapolis, Naples), la ville grecque par excellence, commença le contact journalier des Romains avec la civilisation grecque. On signale à la même époque un patricien romain, Fabius, qui commence à pratiquer les arts de la Grèce : il décore le temple de la déesse *Salus*, et reçoit pour cette nouveauté audacieuse le surnom de *Pictor*.

Livius Andronicus. — Dans la littérature, un homme surtout personnifie ce commencement de la conquête de Rome par la Grèce, c'est le Tarentin Andronicus.

Il était tout jeune lorsqu'il fut transporté à Rome après la prise et le pillage de Tarente. Il entra comme esclave dans la famille du sénateur Livius (peut-être Livius Salinator). Bientôt affranchi par son maître, il joignit, suivant l'usage, le nom de la famille Livia à son nom grec d'Andronicus. Il était devenu le précepteur des fils du noble Romain, et la langue grecque figurait au premier rang dans leurs études. Plus tard il ouvrit une école que fréquentèrent les enfants de plusieurs familles patriciennes. Ses leçons l'amenèrent à traduire en latin quelques-uns des monuments littéraires de son pays, épopées, tragédies, co-

...édies, et il devint ainsi comme un précurseur qui introduisit à Rome les principaux genres poétiques. En 240, les Romains virent pour la première fois représenter une tragédie grecque traduite en vers saturniens par Andronicus. Les édiles s'étaient prêtés à cette innovation qui réussit ; le poète donna ainsi un grand nombre de pièces, tragédies et comédies, dans lesquelles il jouait lui-même un rôle. Dix-neuf nous sont connues par leur titre, et il en avait composé ou plutôt mis en latin beaucoup d'autres.

Encouragé par ces premiers succès, il traduisit également en vers saturniens l'*Odyssée* d'Homère. Il reste à peine de cette traduction une dizaine de vers incomplets. On comprend, en les lisant, le jugement de Cicéron, qui compare l'œuvre de Livius à ces statues de Dédale précieuses seulement par leur antiquité. Il déclare d'ailleurs que les tragédies ne méritent pas d'être lues plus d'une fois [1]. Horace leur gardait rancune en souvenir de son enfance et des coups de son maître Orbilius : « Certes, je ne suis point l'ennemi de Livius ; je ne dis pas qu'il faille effacer ses vers, que me dictait dans mon enfance, la verge à la main, le terrible Orbilius ; mais qu'on les regarde comme polis, beaux, très voisins de la perfection, voilà ce qui m'étonne [2]. » Comment se fait-il que Livius fût chargé encore, au siècle de César, de former le goût de la jeunesse romaine ? Outre la routine qui souvent perpétue dans les écoles des ouvrages très imparfaits, l'absence d'une autre traduction d'Homère explique sans doute cette faveur si peu méritée. Les grammairiens latins, à défaut du texte grec qui restait en dehors de leurs leçons, prenaient les vers saturniens de Livius. Mais les jeunes gens de bonne

1. *De claris oratoribus*, XVIII.
2. *Epist.*, II, I, 69 et suiv.

famille, dont les études s'étendaient à la langue grecque, oubliaient bientôt, en lisant l'original, la copie informe que leur enfance avait bégayée.

Nævius. — Un autre auteur qui suivit de près Livius et qui continua son œuvre avec plus de talent et d'originalité, le Campanien Cn. Nævius (264-194) conserva longtemps le même privilège. « Nævius, dit Horace, n'est-il pas dans toutes les mains, présent à toutes les mémoires, presque comme un contemporain, tant on vénère un vieux poème, quel qu'il soit ? [1] » Mais Cicéron, moins dédaigneux qu'Horace pour la vieille littérature de son pays, défend Nævius contre ses détracteurs et même contre le grand poète Ennius, qui avait fait une allusion peu respectueuse à son devancier [2]. Nous n'avons conservé des œuvres de Nævius qu'une centaine de vers ou fragments de vers. On y remarque assez d'expressions fortes et poétiques pour comprendre le jugement de Cicéron, qui trouve « de l'éclat » dans le poème de Nævius, quoique le style ait moins de pureté que celui d'Ennius.

Nævius, comme Livius Andronicus, se rattache à la fois à la comédie, à la tragédie et au poème épique. Soldat dans la première guerre punique, il prit cette guerre pour sujet d'un ouvrage en vers dont nous rendrons compte. Mais il donna aussi aux édiles des comédies et des tragédies traduites ou imitées des auteurs grecs. Il essaya même d'introduire une comédie toute romaine, et par le lieu de la scène, et par les personnages (comédie *à toge*, *togata*). Il alla plus loin, il voulut renouveler à Rome les hardiesses de la comédie ancienne d'Athènes ; il hasarda des allusions

1. *Epist.*, II, I, 53 et suiv.
2. *De claris oratoribus*, XIX.

...tiques : il s'attaqua aux patriciens et osa même ...duire sur la scène les puissantes familles des ...ipions et des Métellus : « Le destin des Métellus est ... naître consuls à Rome, » avait-il dit [1]. Moins ...atients que les Scipions, qui laissèrent passer des ...laisanteries plus blessantes, les Métellus répondirent ...nsi : « Les Métellus châtieront Nævius le poète [2]. » Ce vers menaçait l'auteur du châtiment réservé aux esclaves, et une loi des Douze Tables condamnait à expirer sous le bâton l'auteur de personnalités diffamatoires contre un citoyen. Nævius en fut quitte pour la prison, d'où le tira l'intercession des tribuns. Mais il recommença, et alors il fut exilé et alla mourir à Utique.

L'épitaphe en vers saturniens qu'il avait composée pour lui-même, montre la haute idée qu'il avait de sa valeur :

« S'il était permis aux immortels de pleurer les mortels, les divines Camènes [3] pleureraient le poète Nævius; car depuis qu'il est enfoui dans le trésor d'Orcus [4], on ne sait plus à Rome parler la langue latine. »

Le nom de Nævius était attaché surtout chez les Romains à son poème sur la première guerre punique, poème dont le caractère national contribua sans doute beaucoup à la longue popularité de cette œuvre. Ecrit d'abord tout d'une haleine, l'ouvrage a été divisé en sept chants par un grammairien, Octavius Lampadion. C'est une véritable histoire dont le plan est le même que celui d'Hérodote, c'est-à-dire que l'auteur se propose de raconter la première guerre

1. Fato Metelli Romæ fiunt consules.
2. Dabunt Metelli malum Nævio poetæ.
3. C'est le nom latin des Muses.
4. Le Pluton des Romains.

punique en remontant aux origines des peuples qui y ont pris part.

Nævius commençait par une invocation aux Muses, filles de Jupiter; il exposait en historien les motifs qui l'avaient décidé à écrire : « Les ignorants ne peuvent suffisamment comprendre ces faits, et la plupart des hommes s'en rapportent à leurs propres idées [1]. »

Puis il racontait le départ des Troyens sur un vaisseau construit par Mercure, sous la direction d'Enée et d'Anchise. Les femmes des deux chefs quittent leur patrie « les yeux baignés de larmes et la tête voilée ». Le vaisseau est battu par une tempête, et Vénus va se plaindre à Jupiter, qui la console en lui dévoilant les brillantes destinées de Rome. Les chefs, arrivés en Italie, consultent la Sibylle de Cumes. Il suffit d'avoir lu l'*Enéide* de Virgile pour reconnaître les situations que le grand poète a empruntées à son devancier.

Au second livre, Enée raconte au roi son départ de Troie. Romulus, fils de la fille d'Enée, fonde Rome sur le mont des Oiseaux [2], et sur celui des Troupeaux (*Balantium* ou *Palantium*) [3].

Les origines de Rome ainsi décrites, le poète racontait celles de Carthage. On retrouve dans ses vers les noms d'Anna et de Didon ; mais rien n'autorise à penser qu'il ait inventé les amours de cette reine et d'Enée. Sans doute le rapprochement seul de ces deux personnages a inspiré à Virgile l'idée de son épisode. Le chant se termine par la description et par le départ de la première flotte romaine.

A partir du troisième, on entre dans les événements

1. Quod brutei nec satis sardare queunt,
Plerique omnes subjungunt sub suum judicium.

2. *Aventinus*, de *avis*, oiseau.

3. Le mont Palatin, de *palantes*, animaux qui errent, ou *balantes*, qui bêlent.

de la guerre punique. Le poète y racontait la victoire navale de Duilius, l'effroi des Carthaginois à la nouvelle de ce désastre, la campagne de Sicile en 259 avant J.-C., et, on le suppose, le dévouement du tribun Calpurnius Flamma.

La campagne de Régulus contre les îles de Malte et de Lipari, sa descente en Afrique, la rencontre d'un serpent monstrueux, la défaite de Régulus, son ambassade, le désastre de la flotte romaine dans les parages de l'Afrique, remplissent le quatrième chant.

On n'a conservé du cinquième qu'un demi-vers ; il paraît se rapporter à la famine que souffrirent les Carthaginois enfermés dans Lilybée en 251.

Le sixième commençait avec l'année 249, et s'étendait jusqu'à 241.

On voyait au septième la conclusion de la paix et les récompenses accordées à Hiéron, roi de Syracuse.

Cet essai d'analyse, le seul qui soit permis avec de rares et courts fragments, confirme ce que nous avons déjà dit de Nævius ; il fait de l'histoire plutôt que de l'épopée. Son héros, c'est le peuple romain, et son plan est tracé par les événements. Quant au style, le plus souvent rude, rempli de ces allitérations chères à l'enfance des littératures, et que nous retrouverons chez Ennius, on peut juger par quelques vers que le poète rencontrait au besoin la force, la vivacité et la couleur poétique.

Ennius. — Le plus célèbre poète épique de l'ancienne Rome, Q. Ennius, naquit vingt-cinq ans après Nævius (239). Il était de Rudies en Apulie. Il fut soldat dans sa jeunesse. Caton le remarqua pendant son expédition en Sardaigne, où Ennius combattit avec le grade de centurion ; il l'amena à Rome, et, chose curieuse, il fut le premier patron de cet homme qui, plus encore que Livius et Nævius, comme maître et comme

poète, répandit à Rome la civilisation hellénique, et soumit l'idiome grossier du Latium à la discipline de la langue grecque. Peut être Ennius avait-il déjà obtenu le titre de citoyen romain qu'il revendique avec fierté : « Nous sommes Romain, nous qui autrefois étions de Rudies. »

Bientôt il fut recherché par les plus nobles familles, et en particulier par les Scipions, qui les premiers ont encouragé à Rome les progrès des arts de la Grèce. On sait qu'ils voulurent que la statue du poète fût placée auprès des leurs dans le tombeau de la famille Cornélia. Ces amitiés patriciennes refroidirent Caton, et plus tard, lorsque M. Fulvius Nobilior, partant pour une expédition en Etolie, emmena Ennius avec lui, l'austère partisan des vieilles mœurs reprocha au consul de se faire accompagner par des *scribes*. C'est le nom dédaigneux qu'on donnait encore à Rome aux écrivains de profession.

Le caractère élevé d'Ennius, la pureté de sa vie, la médiocrité dans laquelle il se renferma par esprit de fière indépendance, contribuèrent à sa grande réputation et à la considération qui entoura sa longue vieillesse. D'ailleurs, comme on l'a dit, « il est le plus puissant des ouvriers primitifs de la langue littéraire et de la poésie des Romains ; il en est le vrai fondateur[1] ». Son talent universel s'étend à l'épopée, à la comédie, à la tragédie, et même à la poésie didactique et au genre nouveau de la satire. Aussi pouvait-il se composer à lui-même cette épitaphe orgueilleuse : « Contemplez, ô citoyens, dans cette image les traits du vieil Ennius. C'est lui qui raconta les hauts faits de vos pères. Que personne ne me pleure et n'honore mes funérailles par des cris funèbres. Pourquoi ? C'est que, vivant encore, je vole sur les lèvres des

1. Patin, *Etudes sur la poésie latine*, t. II.

hommes. » Il n'était pas plus modeste, lorsqu'il racontait, dans son premier livre, l'apparition d'Homère : le poète « *qui fleurit éternellement* [1] » révélait à Ennius que son âme était passée d'abord dans le corps d'un paon, puis qu'elle venait habiter celui du poète latin. L'admiration des critiques romains s'accorde avec la fierté de ce langage. Lucrèce voit en lui le père de la poésie romaine : « C'est lui qui, le premier, nous apporta des bocages de l'Hélicon une couronne au feuillage immortel [2]. » Cicéron est plein de son souvenir, il le cite sans cesse et le place au rang des plus grands poètes épiques.

Horace lui-même, quoiqu'il fasse ses réserves sur ce point, et qu'il proteste contre les rêves pythagoriciens du poète qui se déclare héritier de l'âme d'Homère, lui est moins défavorable qu'aux autres poètes de l'ancienne Rome. Il a même parlé avec vivacité dans ses odes de ces Muses de Calabre, qui, mieux que les statues [3] et les inscriptions, mieux que la fuite et les défaites d'Annibal, mieux que les flammes de Carthage, ont éternisé la gloire de Scipion. Même dans les satires où l'enthousiasme lyrique ne l'entraînait pas, où son rôle de critique et d'adversaire des anciens le rendait sévère, il reconnaît à Ennius la poésie du style; c'est dans son poème qu'il choisit pour opposer à la simplicité prosaïque de la satire l'élévation des genres vraiment poétiques. Qu'on brise la mesure des vers d'Ennius, on trouvera encore, selon lui, les membres dispersés du poète [4].

Les Annales d'Ennius. — Le poème qui est resté,

1. Species semper florentis Homeri.
2. ..... amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam.
3. Liv. IV, ode 8, 13 et suiv.
4. Sat. I, IV, 60-62.

dans l'opinion des Romains, l'œuvre principale d'Ennius, s'appelait les *Annales*. On voit déjà par ce titre combien il devait différer de l'épopée d'Homère. C'est un sujet plus vaste que celui de Nævius, mais non moins historique. Le récit embrasse toutes les annales de Rome jusqu'au temps du poète. La marche est celle de l'historien ; il n'y faut chercher d'autre plan que la succession même des faits. Si les premiers livres, remplis par les origines fabuleuses de Rome et par un mélange de légendes et de faits avérés, se rapprochent davantage de l'épopée, comme les débuts du poème de Nævius, à mesure que l'on avance, le caractère du récit est de plus en plus celui de l'histoire. Ennius laissait de côté la première guerre punique déjà racontée par Nævius. C'était rendre hommage à son devancier. Il disait lui-même : « D'autres ont traité ce sujet en vers. » Mais Cicéron, qui cite ces paroles, reproche alors à Ennius d'avoir fait une allusion dédaigneuse à Nævius, en confondant ses vers avec ceux « que chantaient jadis les Faunes et les devins, au temps où personne n'avait atteint les sommets habités par les Muses, où l'on ne recherchait pas encore l'élégance de la diction ». Il objecte à Ennius ses nombreux emprunts à la *Guerre punique,* « emprunts qui deviennent des larcins, si tu les nies [1] ».

A partir de la seconde guerre punique, Ennius entrait dans les faits contemporains ; il racontait des événements qu'il avait vus, auxquels il avait été quelquefois mêlé. Le poème prenait donc de plus en plus le caractère d'une histoire, et il semble aussi que le développement devenait beaucoup plus long. C'est ainsi que le X[e] livre, consacré à la guerre contre le roi de Macédoine Philippe, ne comprenait que trois années ; le XIII[e] et le XIV[e] (guerre contre Antiochus)

1. *De claris oratoribus*, ch. XIX.

et le XV[e] (guerre d'Etolie) ne dépassaient pas chacun une année de l'histoire contemporaine. Nous savons d'ailleurs qu'Ennius compléta plusieurs fois par des suppléments son œuvre qui semblait achevée. Suivant un critique ancien, Aulu-Gelle [1], il avait soixante-sept ans quand il écrivit le XVIII[e] livre sur la guerre d'Istrie. C'est là sans doute qu'il se comparait au coursier généreux, souvent vainqueur dans la carrière olympique et qui maintenant se repose épuisé par la vieillesse [2].

Ce défaut de proportion, qui nous blesserait si nous avions l'œuvre d'Ennius, ne pouvait déplaire aux Romains; car c'étaient leurs victoires, c'était leur fortune croissante que le poète retraçait avec complaisance. D'ailleurs ce n'est pas avec des fragments peu nombreux et généralement très courts, que nous pouvons porter un jugement d'ensemble sur le poème d'Ennius. Mais ils suffisent pour faire apprécier les fortes qualités de sa pensée et de son style. Sans doute celui-ci a encore beaucoup de rudesse ; il se ressent de la rouille de l'antiquité. On y trouve des tmèses bizarres [3], des accumulations lourdes et fatigantes [4], des allitérations choquantes [5], de bizarres onomatopées [6] ; mais la grandeur, la force, la grâce

1. *Nuits attiques,* XVII, 21.

2. Sicut fortis equus, spatio qui sæpe supremo
Vicit Olympia, nunc senio confectu' quiescit.
(Cic., *De orat.*, III, 42.)

3. Olli *cere* comminuit *brum*.
« Il lui écrasa la cervelle. »

4 Flentes, plorantes, lacrimantes, obtestantes.

5. O Tite, tute, Tati, tibi tanta, tyranne, tulisti ?
« O Titus Tatius, as-tu bien pu, tyran, t'arroger de tels privilèges? »

6. At tuba terribili sonitu *taratantara* dixit.
Virgile a pris ce vers en corrigeant *tarantara :*
At tuba terribili sonitu procul ære canoro
Increpuit.

même se rencontrent souvent, et l'harmonie n'est pas toujours absente. Le poète a exprimé avec beaucoup de charme l'effet du sourire de Jupiter sur toute la nature : « Jupiter a souri, et partout le ciel s'est animé du rire du Père tout-puissant [1]. » Un vers plein de douceur annonce les paroles de la nymphe Egérie [2]. Les regrets que causa la mort de Romulus sont exprimés avec grandeur et pathétique : « Ces cœurs si durs sont en proie à la douleur. Ils s'écrient tous : O Romulus ! divin Romulus ! quel défenseur la patrie avait en toi ! Elle t'avait reçu des dieux ; c'est à toi que nous devons le jour, ô notre roi, ô notre père, ô illustre rejeton des dieux ! » Le récit d'un songe, au commencement du premier livre, a beaucoup de simplicité et de mouvement. Dans la vision règnent le désordre et la confusion qui conviennent à un rêve. La jeune Ilia le raconte à sa nourrice avec beaucoup d'effusion, et sous l'empire d'une terreur très vraie. Le vers est souvent trop brisé, les coupes sont peu régulières, il y a loin de là au rythme savant de Virgile ; cependant certains vers ont une charmante harmonie :

Fille d'Eurydice que mon père a chérie, voici que la force et la vie abandonnent tout mon corps. Un homme de belle figure m'est apparu ; il m'entraînait sous l'ombre des saules, sur un rivage et dans des lieux inconnus. Puis seule, ô ma sœur, il me semblait errer, chercher à pas lents tes traces, et mon cœur ne te pouvait trouver ; la terre se dérobait sous mes pas. Puis mon père m'adressait ces paroles : O ma fille, tu vas d'abord éprouver des malheurs, puis du sein d'un fleuve s'élèvera ta fortune. A ces mots, ma sœur, mon père disparut tout à coup et ne s'offrit plus à ma vue malgré mes désirs ; en vain je levais les mains

1. Jupiter hic risit, tempestatesque serenæ
Riserunt omnes risu patris omnipotentis.

2. Olli respondit suavis sonus Egeriaï.

vers la voûte azurée du ciel, en vain les yeux pleins de larmes je l'appelais de ma voix la plus douce. C'est alors seulement que le songe cessa d'obséder mon esprit.

Malgré la grâce des vers que nous venons de traduire, une force un peu rude est plus souvent le caractère d'Ennius, comme de tous ces vieux poètes. L'éloge de Fabius le Temporiseur, que Virgile a emprunté en partie[1]; un vers sur la fortune de Rome, puissante par les mœurs antiques[2], ont la vigueur de l'éloquence.

On comprend, en rapprochant Ennius de ses contemporains, et surtout du poète tragique Pacuvius, dont nous parlerons bientôt, l'éloge de Cicéron : « J'aime Ennius, jamais sa langue ne s'écarte du naturel[3]. » L'absence de la recherche et de l'affectation, la franchise, la fermeté, voilà les traits principaux de son style. La sensibilité touchante qui fait le charme de Virgile lui a manqué, elle n'était pas dans le véritable caractère romain. Le poète du siècle d'Auguste met dans le cœur du guerrier expirant le souvenir et le regret de sa patrie bien-aimée ; chez Ennius, dans une circonstance semblable, nous trouvons, au lieu des affections de l'âme, la peinture des effets matériels. Ses vers sur un trompette tué en sonnant la charge analysent, avec une vérité horrible,

1. Unus homo nobis cunctando restituit rem ;
Non hic ponebat rumores ante salutem ;
Ergo postque magisque viri nunc gloria claret.

« Un seul homme, en temporisant, a rétabli notre fortune. Il ne plaçait pas de vaines rumeurs au-dessus du salut public ; aussi sa gloire brille-t-elle après lui d'un éclat toujours plus grand. »

2. Moribus antiquis res stat Romana virisque.

« C'est par les mœurs et les hommes antiques que Rome est puissante. » Cicéron commente avec admiration ce beau vers. (*De republ.*, V, 1.)

3. Ennio delector; nunquam recedit a communi consuetudine verborum.

tous les progrès de la mort qui s'avance : « Le son se continue d'une manière rauque ; la tête du cavalier, séparée du cou, se balance dans la plaine ; ses yeux sortent de leurs orbites et cherchent en vain la lumière ; le reste du corps est inanimé [1]. »

Les caractères que nous venons de signaler dans l'épopée d'Ennius, se remarquent aussi dans les fragments de ses autres œuvres, et principalement de ses tragédies. Mais, à l'époque où nous sommes arrivés, les auteurs commencent à se renfermer dans un genre unique. Il devient possible de suivre à part l'histoire de la comédie et de la tragédie. Nous reviendrons à Ennius en étudiant les poètes qui se sont placés au premier rang dans ces deux sortes de compositions.

Bibliographie : Patin, *Etudes sur la poésie latine*, t. Ier, p. 327-376 ; t. II, p. 1-135. — Berger, *Hist. de l'éloquence latine*, t. Ier, p. 176-195.

1. Quumque caput caderet, sonitum tuba sola peregit,
Et, pereunte viro, raucus sonus ære cucurrit.
Oscitat in campis caput a cervice revulsum,
Semianimesque micant oculi, lucemque requirunt
Nequidquam; reliquæ carni nil est animai.

CHAPITRE II

TRAGÉDIE

Ennius, — Pacuvius, — Attius.

Jugements des critiques anciens sur la tragédie romaine.— Livius Andronicus et Nævius, qui ont introduit à Rome la tragédie grecque, n'avaient donné que des traductions grossières des œuvres originales. Quoique leurs successeurs, Ennius, Pacuvius, Attius, n'aient été le plus souvent que des imitateurs, leur réputation cependant a été grande, et on les a considérés comme dignes d'être comparés et opposés aux Eschyle, aux Sophocle et aux Euripide. Cicéron, en particulier, toujours heureux d'élever les lettres romaines au-dessus de rivaux dont la perfection désespère son patriotisme, ne perd aucune occasion de citer Ennius, Pacuvius, Attius, de vanter la vigueur des caractères qu'ils ont tracés, d'admirer la force de leur style. Le talent de ces vieux poètes semble pour lui une affaire d'amour-propre national ; les dédaigner, c'est être mauvais citoyen, c'est presque se rendre coupable de lèse-majesté. C'est ainsi qu'il déclare ennemis du nom romain ceux qui n'ont pas de goût pour l'*Antiope*[1]

1. Quis tam inimicus pene nomini Romano qui Ennii Medeam aut Antiopen Pacuvii spernat aut rejiciat ?

de Pacuvius, tragédie dont le poète satirique Perse attaque vivement et parodie la burlesque emphase [1] ; c'est ainsi qu'il veut qu'on lise les mauvaises traductions des Latins, plutôt que les originaux si parfaits de Sophocle ou de Ménandre [2]. De là en partie, et du caractère oratoire de ces tragédies latines, l'admiration exagérée d'un critique si fin et si délicat quand son jugement est impartial.

Un savant, contemporain de Cicéron, Varron, partage l'admiration du grand orateur pour les tragiques latins et en général pour les vieux poètes. Mais Varron, qui est avant tout un antiquaire passionné, curieux d'antiquités en fait de langage et de poésie, comme en fait d'usages et de traditions, est par là même suspect dans une cause dont il a fait la sienne.

Un critique bien postérieur, Quintilien, dans le rapide tableau qu'il a tracé des écrivains de la Grèce et de Rome, a recherché une concision épigrammatique, qui nuit souvent à la justesse et à la clarté de ses jugements. D'ailleurs il se renferme presque entièrement dans la littérature du siècle d'Auguste, et il paraît peu connaître la vieille poésie latine. Il juge Ennius par une comparaison poétique vague et peu instructive : « Adorons Ennius comme ces forêts que leur antiquité a consacrées, et dont les vieux chênes, dans leur majesté, inspirent moins l'admiration qu'un respect religieux [3]. » Il dit des poètes tragiques Pacuvius et Attius, qu'ils sont « célèbres par la force de leurs

1. Sunt quos Pacuviusque et verrucosa moretur
Antiope, ærumnis cor luctificabile fulta.
(Sat., I, 77, 78.)

2. Synephebos, inquit, potius Cæcilii aut Andriam Terentii quam utramque Menandri legam ? — A quibus tantum dissentio, ut, quum Sophocles vel optime scripserit Electram, tamen male conversam Attilii mihi legendam putem. (*De finibus*, I, 2, 24.)

3. Ennium sicuti sacros vetustate lucos adoremus in quibus grandia et antiqua robora jam non tantam habent speciem quantam religionem.

pensées, par la vigueur de leur style, par la puissance de leurs caractères ». Mais il semble s'abstenir de les juger par lui-même. On accorde, dit-il, plus de force à Attius ; Pacuvius passe pour plus savant aux yeux de ceux qui affectent la science [1]. »

Le poète Horace est d'une tout autre école que Cicéron et Varron ; il appartient à la jeune poésie patronnée par Auguste, à cette littérature aux allures plus grecques que romaines, qui, de plus, par la délicatesse des sentiments et par la savante perfection du langage, s'éloignait du vieux génie latin. D'ailleurs les anciens ont des admirateurs passionnés qui font opposition aux Virgile, aux Varius, aux Horace ; qui, pour combattre la supériorité reconnue de ces grands hommes, exhument et préconisent leurs devanciers, déjà presque oubliés; c'est une querelle des anciens et des modernes, qui est nettement tracée dans l'épître qu'Horace adresse à Auguste [2]. Horace, qui répond à des adversaires passionnés et souvent injustes, ne peut donc juger impartialement les vieux auteurs, et nous devons nous attendre à le trouver sévère pour ces tragédies et ces comédies si vantées, comme pour le satirique Lucilius qu'on lui oppose. On comprend d'ailleurs que la rudesse de ces vieux auteurs rebute la sensibilité de ces poètes modernes formés tout entiers par la Grèce.

Caractères généraux de la tragédie romaine. — Malheureusement, pas une des tragédies des Ennius, des Pacuvius, des Attius, ne nous est parvenue, et,

1. Tragœdiæ scriptores veterum Attius atque Pacuvius, clarissimi gravitate sententiarum, verborum pondere, auctoritate personarum... Virium tamen Attio plus tribuitur ; Pacuvium videri doctiorem, qui esse docti affectant, volunt.

2. *Epist.*, II, 1.

pour reviser le jugement des critiques romains, nous sommes réduits à de très courts fragments qui ne nous permettent pas d'avoir une idée de l'ensemble. Un caractère qui justifie à la fois les éloges de Cicéron et les réserves d'Horace et de son école, c'est, comme dans l'épopée, l'absence du pathétique. Toutes les fois qu'on peut établir une comparaison entre les poètes latins et les originaux grecs qu'ils ont suivis de très près, on trouve cette transformation. Loin de la reprocher aux poètes de son pays, Cicéron leur en fait un mérite. Ils ont donné aux héros plus de dignité et d'énergie; dans le duel dramatique de la souffrance et de la volonté humaine, ils n'ont pas permis que celle-ci parût jamais en danger d'être vaincue. Il loue Pacuvius d'avoir affaibli l'expression trop pathétique, chez Sophocle, des plaintes d'Ulysse blessé et mourant. « Le sage poète a compris, dit-il, que l'habitude de supporter la douleur est une puissante école [1]. » Il n'épargne pas même le Philoctète et le Prométhée, personnages si admirablement conçus, si obstinés dans leur haine et leur résistance, dans leur résolution de souffrir toujours plutôt que d'échapper à la douleur au prix du triomphe de leurs ennemis; et il cite avec une sorte de blâme les passages où, chez le Prométhée d'Eschyle et chez l'Hercule des *Trachiniennes* de Sophocle, la force de l'âme, qui doit se redresser bientôt dans toute sa mâle énergie, ploie un instant sous l'excès des tortures [2]. Sans doute l'impassibilité stoïcienne que prêche Cicéron pouvait

1. Pacuvius hoc melius quam Sophocles. Apud illum enim perquam flebiliter Ulysses lamentatur in vulnere... Intelligit poeta prudens, ferendi doloris consuetudinem esse non contemnendam magistram. (*Tuscul.*, II, 21.)

2. *Tuscul.*, II, 9, 10, 11. Possumusne nos contemnere dolorem, quum ipsum Herculem tam intoleranter dolere videamus? Veniat

convenir aux Romains : c'est le point d'honneur du soldat de mourir avec sang-froid ; un peuple guerrier avant tout devait certainement placer dans le courage cet effort d'insouciance ; il aimait à le retrouver dans la tragédie, comme il l'applaudissait dans les gladiateurs. Mais on peut douter que cette raideur prêchée par les stoïciens, et qui dissimule la lutte plutôt qu'elle ne la supprime, soit la perfection de la vertu. Ce qui est certain, c'est qu'en effaçant une moitié de l'homme, elle a ôté au drame ses principaux ressorts. Elle doit arriver à ces héros tout d'une pièce, que nous présenteront les tragédies de Sénèque, à ces personnages extrêmes dans la vertu comme dans le vice, froids et guindés dans leur posture étudiée, sans mouvement, sans intérêt. Quand la lutte entre la passion et le devoir est supprimée, quand on est sans alarmes pour la vertu, tranquille sur l'issue du combat, que deviennent l'émotion, la pitié, la terreur, ces effets puissants qu'Aristote demande à la tragédie, cette force de « remuer le sensible » dont parle Bossuet ? Euripide, qui doit sans doute à ce talent d'être appelé par Aristote *le plus tragique des poètes*, a peut-être abusé du pathétique. Mais on ne peut accuser du même excès Eschyle, qui ne donne à ses héros contre la force écrasante du destin que l'énergie d'une protestation passive. Dans Sophocle, la personnalité humaine se relève : toutes les puissances de l'âme se déploient avec un admirable équilibre ; ses héros ne sont pas des stoïciens, ce sont des hommes. Chez eux la grandeur morale tempère et ennoblit l'expression de la douleur physique ; là est la vérité, là est le mouvement et le drame.

Æschylus non poeta solum, sed etiam Pythagoreus : sic enim accepimus. Quomodo fert apud eum Prometheus dolorem ?... Videsne poetæ quid mali afferant ? Lamentantes inducunt fortissimos viros ; molliunt animos nostros.

Ennius poète tragique. — Ennius qui, au jugement de Cicéron, a la palme de l'épopée, le cède dans la tragédie à Pacuvius et à Attius. Mais, par les tendances générales que nous avons signalées, il ne diffère pas de ses rivaux. Nous avons les titres de vingt-trois de ses tragédies, imitées ou traduites d'Eschyle, de Sophocle et surtout d'Euripide. Quelques fragments assez longs pour qu'une comparaison soit possible permettent d'apprécier cette habitude instinctive ou réfléchie d'atténuer la passion et de substituer au sentiment une description, un mouvement de rhétorique. Cicéron cite avec des cris d'enthousiasme un passage de l'*Andromaque* d'Ennius :

O mon père, ô ma patrie, ô demeure de Priam, temple aux portes élevées et retentissantes, je t'ai vu, orné de toutes les richesses de l'Asie, étaler royalement tes lambris, tes ciselures, ton or et ton ivoire. Tout cela je l'ai vu dévoré par les flammes, j'ai vu Priam expirant sous le fer, l'autel de Jupiter souillé de sang [1].

Cette amplification, qu'il faut lire dans le texte latin pour en apprécier l'effet, sent la rhétorique; c'est par de pompeuses descriptions, par l'accumulation des épithètes, par la répétition de certaines assonances que l'auteur veut nous frapper. A ces périodes magnifiques on préférerait les paroles simples et touchantes qu'Homère donne à Andromaque devant le cadavre de son époux, et que Racine a retrouvées.

Si l'on compare au texte d'Euripide les fragments

1. O pater, o patria, o Priami domus,
Septum altisono cardine templum,
Vidi ego te, adstante ope barbarica,
Tectis cœlatis, laqueatis,
Auro, ebore instructam regifice.
Hæc omnia vidi inflammari,
Priamo *vi vi*tam e*vi*tari,
Jovis aram sanguine turpari.

(*Tuscul.*, III, 19.)

de la *Médée* latine, dont les critiques, selon Cicéron, sont coupables de lèse-majesté, on voit presque partout des mouvements oratoires substitués à la passion. Dans Euripide, Médée interpelle ainsi Jason :

Maintenant, où tournerai-je mes pas ? vers la demeure de mon père que j'ai trahi, comme ma patrie, pour m'enfuir avec toi ? Irai-je auprès des malheureuses filles de Pélias[1] ?

Ennius supprime tout ce qui laisse voir les remords de cette âme se repliant sur elle-même au jour de l'adversité, et ne garde que la forme interrogative :

Où aller ? de quel côté tourner mes pas ? vers la maison de mon père ? vers les filles de Pélias ?

Ailleurs, dans une apostrophe au soleil qui avait besoin d'être touchante pour paraître vraisemblable, Euripide prête au chœur ces paroles pleines de trouble et d'horreur :

O terre, ô soleil dont les rayons éclairent le monde, voyez, voyez cette femme abominable prête à porter sur ses enfants une main parricide[2].

C'est de la poésie. Ennius amplifie en rhéteur :

Jupiter, et toi soleil majestueux qui vois toutes choses, et dont les rayons éclairent la mer, le ciel et la terre, contemplez le crime qui s'apprête, opposez-vous à cet attentat[3].

Pacuvius. — Dix-neuf années seulement séparent Ennius de Pacuvius, fils de sa sœur ; l'oncle et le neveu ont dû plus d'une fois se disputer les applaudissements du peuple romain. Pacuvius était né à Brindes en 220 av. J.-C.; ce fut Ennius qui l'amena à Rome. Il fut peintre en même temps que poète ; nous savons par un écrivain ancien, Pline le Naturaliste, que le

1. Eurip., *Médée*, vers 502 et suiv.
2. Euripide, *Médée*, 1246.
3. Jupiter tuque adeo summe sol, res omnes qui inspicis,
Quique lumine tuo maria, cœlum ac terras contues,
Inspice hoc facinus, priusquam fiat, prohibessis scelus.

temple d'Hercule, au forum Boarium, possédait un tableau de lui. Il donna sa première pièce en 199 av. J.-C. (555 de Rome). Il fut admis dans l'intimité du célèbre Lælius, qui fut aussi l'ami du poète comique Térence et du satirique Lucilius. Dans sa vieillesse il se retira à Tarente et y mourut à l'âge de 90 ans. Comme Nævius et Ennius, il avait composé lui-même son épitaphe, bien plus modeste que celles de ses prédécesseurs :

Jeune homme, quelque pressé que tu sois, cette pierre te prie de tourner les yeux et de lire l'inscription qu'elle porte : Ici reposent les restes du poète Marcus Pacuvius. Voilà ce que je voulais te faire savoir. Adieu.

Pacuvius, comme Ennius, composa des comédies ; on lui prête également, ainsi qu'à son oncle, des satires d'un genre particulier dont nous parlerons plus tard ; mais ce fut à ses tragédies qu'il dut sa grande réputation. Nous en connaissons au moins par le nom treize, toutes grecques par le sujet et imitées des poètes de la Grèce, à l'exception du *Paulus*, romaine par le héros, qui est peut-être le fameux Paul-Emile. Dans ce cas, elle aurait été aussi presque contemporaine, puisqu'elle fut représentée tout au plus vingt ans après la mort du vainqueur de la Macédoine. Ces tragédies à personnages romains étaient appelées *prætextæ* ou *prætextatæ*.

Nous avons déjà vu comment Pacuvius, dans sa recherche de l'énergie et de la grandeur, aimait à supprimer chez ses personnages la lutte intéressante de la passion et de la volonté, et à en faire des sages inaccessibles à la douleur. Dans les fragments de ses tragédies, nous trouvons de longues descriptions d'ailleurs assez poétiques [1], des dissertations philosophiques [2]. Horace té-

1. Dans le *Dulorestes*, description d'une tempête.

2. Dans le *Télamon*, attaques contre les devins ; dans le *Chryses*, théories sur la création et la nature mortelle de la terre et de l'éther, reproduites à peu près par le poète Lucrèce.

moigne qu'on lui reconnaissait la *science*[1] ; mais tous les critiques semblent d'accord pour avouer que cette science a produit souvent l'affectation et une enflure lourde et pédantesque. Cicéron lui-même ne peut nier le mauvais style de Pacuvius[2]. Avant lui le poète satirique Lucilius s'était moqué de ce langage forcé et embrouillé[3]. Nous avons vu le jugement de Perse sur la tragédie d'*Antiope* et ses boursouflures. On rencontre facilement dans les fragments du poète des traces de ce travail tourmenté et malheureux, de ces longs mots péniblement forgés. La tentative ressemble à celle de notre Ronsard ; il a voulu faire passer dans la langue latine, qui ne s'y prêtait guère, les formes rapides et hardies de la poésie grecque. Mais l'âge suivant n'a pas accepté ces nombreux composés, tels que les épithètes *repandirostrum* (au museau retroussé), *incurvicervicum* (qui courbe le cou), tels que ces mots interminables *minitabiliter*, *temeritudinem*, *prolixitudo*, etc. Si, malgré ces défauts, quelques tragédies de Pacuvius, et principalement son *Dulorestes*, son *Teucer*, son *Paulus* sont restées populaires jusqu'au temps de César et de Cicéron, il faut l'attribuer à quelques situations fortes, par exemple à la scène du Dulorestes (c'est le sujet de l'*Iphigénie en Tauride*), où Oreste et Pylade veulent mourir l'un pour l'autre ; à celle du *Teucer*, où Télamon demande compte à son fils de la mort violente d'Ajax. Cicéron parle plusieurs fois de l'effet que produisaient sur les spectateurs ces situations, empruntées d'ailleurs aux modèles grecs. Mais il célèbre en même temps le talent des acteurs qui les interprétaient, Æsopus et Roscius, et il est permis de

1. ..... aufert
Pacuvius *docti* famam senis, Attius alti.
(*Ep.*, II, 1, v. 55.)

2. Nous voyons que Cæcilius et Pacuvius ont eu un mauvais style (*male locutos*). (*De claris oratoribus*, 74.)

3. Utrum tristis contorto aliquo ex Pacuviano exordio?

croire que le jeu puissant de tels artistes contribuait beaucoup au succès de ces tragédies, comme de celles d'Ennius et d'Attius.

Attius. — L. Accius ou Attius, qui vécut de 170 à 94, était de cinquante ans plus jeune que Pacuvius. Cependant ils furent émules ; l'année même où Attius débutait, à l'âge de trente ans, le vieux Pacuvius, malgré ses quatre-vingts ans, faisait encore représenter une pièce [1]. Peu de temps après, passant par Tarente pour aller en Asie, Attius rendit visite au vieux poète qui s'était retiré dans cette ville, et lui lut une tragédie intitulée *Atrée*. Pacuvius y trouva de l'éclat et de la grandeur, mais aussi de la rudesse, de l'âpreté. Attius reconnut ces défauts, mais riposta en disant que les bons fruits naissent durs et âpres ; ceux qui sont d'abord tendres, mous, aqueux, ne mûrissent pas, ils pourrissent. Il avait donc cru devoir laisser dans son talent quelque chose que l'âge et le temps sauraient plus tard adoucir [2].

Fils d'affranchi, Attius eut des amis parmi les principaux personnages de Rome, et jouit dans cette ville d'une grande célébrité. Il n'ignorait pas son mérite : car Pline le Naturaliste raconte qu'il se fit élever dans le temple des Camènes (les Muses latines) une statue colossale, bien qu'il fût lui-même de petite taille. Sa longue existence le conduisit jusqu'aux temps de César et de Cicéron. Celui-ci témoigne qu'il eut, à l'âge de vingt ans, plusieurs entretiens avec le poète, dont il recueillit les jugements sur divers hommes célèbres de l'époque précédente.

C'est l'élévation qu'on reconnaissait, suivant Horace, au troisième poète tragique de Rome. Cicéron, qui le

1. Cicéron, *De claris oratoribus*, 64.
2. A. Gelle, *Nuits attiques*, XIII, 2.
3. Quint., *Instit. orat.*, V, 13, 43.

cite et le vante autant que Pacuvius, lui attribue avant tout l'éloquence. Et ce jugement est d'accord avec une anecdote caractéristique. On demandait à Attius pourquoi, lui qui mettait dans la bouche de ses personnages de si beaux discours, il ne plaidait pas de causes au forum : « C'est que dans mes tragédies je fais parler les gens comme je veux, au forum mes adversaires parleraient souvent comme je ne voudrais pas. » L'opinion des autres critiques romains se rapporte à celle de Cicéron : Ovide dit qu'Attius a du souffle [1], Quintilien qu'on lui attribue de la vigueur [2]; Velleius Paterculus le regarde comme le seul représentant de la tragédie latine [3]. Le poète satirique Lucilius, au témoignage d'Horace, ne lui ménageait pas les critiques. Perse ne raille pas moins ses admirateurs que ceux de Pacuvius ; et Aper, un des interlocuteurs du *Dialogue des orateurs*, attribué à Tacite, a beaucoup de dédain pour ces vieux poètes « rongés par la rouille ». Nous retrouvons ici la querelle des anciens et des modernes qui se réveille dans l'âge des Flaviens.

D'après les fragments, ce sont bien les qualités oratoires qui nous frappent chez Attius : sa langue est plus simple, plus latine et plus forte que celle de Pacuvius. Il vise aussi à l'effet, mais par le trait ; il aime la déclamation, il n'évite pas toujours l'emphase, il amplifie souvent en rhéteur. On lui a attribué près de soixante tragédies ; aujourd'hui on s'accorde à lui en reconnaître environ quarante, dont il ne reste quelquefois que les titres. Comme Ennius et Pacuvius, il traduit ou imite les tragédies grecques ; mais il s'adresse de préférence à Eschyle, sans doute parce

1. *Animosi oris...*
2. Virium Attio plus tribuitur.
3. Nisi aspera ac rudia repetas, in Accio circaque eum Romana tragœdia est. (I, 17.)

que ses prédécesseurs avaient beaucoup puisé dans Sophocle et Euripide. Il avait fait aussi trois tragédies romaines ou prétextes, le *Brutus*, le *Décius*[1], et peut-être le *Marcellus*. Grâce à Cicéron[2], nous avons conservé du *Brutus* une partie de scène assez froide, bien que la situation prêtât beaucoup à l'intérêt. Tarquin consulte un devin au sujet d'un songe : Il a vu deux béliers nés de la même mère : il a tué l'un, le plus beau des deux ; l'autre l'a attaqué lui-même et l'a renversé. Etendu à terre, il a été témoin d'une étrange merveille : le globe du soleil, changeant sa route, se dirigeait vers la droite. Le devin répond que ce prodige annonce une révolution, que Tarquin doit craindre d'être renversé par un homme qu'il a cru stupide, et qui cache dans son cœur une profonde sagesse. Le style est généralement sain et pur, il y a de la fermeté dans la facture des vers, mais le ton est peu dramatique, la physionomie des personnages ne se dessine pas ; c'est un morceau d'histoire.

Nous devons aussi à Cicéron un autre fragment assez long, il appartient à la tragédie de *Médée*[3]. Un berger de Scythie a vu arriver sur les rivages de son pays le navire Argo. Effrayé de cet appareil nouveau pour lui, il décrit ainsi la marche de ce gigantesque édifice, qu'il a pris d'abord pour un monstre inconnu :

Cette masse énorme glisse sur les eaux, arrive frémissante de la haute mer, avec un grand bruit, un souffle violent ; elle pousse les eaux devant elle ; par son choc elle soulève des tourbillons, elle se précipite en avant, l'onde recule et rejaillit. On croirait voir un nuage rouler sur les flots qui l'arrêtent, un rocher bondir dans les airs, poussé

1. Le *Décius* avait pour sujet le dévouement de P. Decius Mus à la bataille de Sentinum.
2. *De divinat.*, I, 22.
3. *De natura deorum*, II, 35.

par les vents et les tempêtes, une montagne humide se former du concours des vagues furieuses. Ou bien encore on dirait que la mer bouleverse son lit, que Triton, battant en brèche avec son trident ses grottes souterraines, lance les blocs qu'il arrache et déracine du fond de l'abîme vers la surface des eaux et vers les cieux [1].

Cette description poétique et brillante, quoique trop chargée, ne semble pas à sa place dans une tragédie ; elle étonne surtout dans la bouche d'un berger. Nous avons signalé déjà chez Ennius et Pacuvius la même invraisemblance.

Dans les vers peu nombreux qui restent des autres pièces on trouve surtout de l'élévation et de la vigueur. C'est dans l'*Atrée* qu'était exprimée cette fameuse maxime, devenue l'adage de Caligula et de tous les tyrans : Qu'ils me haïssent pourvu qu'ils me craignent, *Oderint, dum metuant* [2].

Comment Attius a-t-il reproduit les Grecs ? Il est difficile d'en juger par les fragments de son *Philoctète :* car on ne saurait dire lequel des poètes qui avaient traité ce beau sujet, Eschyle, Sophocle, Euripide, le poète latin avait traduit ou imité. Il est probable qu'il avait puisé dans les trois ouvrages. Là où l'on peut rapprocher ses vers de ceux de Sophocle, on trouve plus de ressemblance dans les situations que dans le style. Telle est cette admirable scène où Philoctète, après avoir lutté longtemps avec toute l'énergie de son caractère contre la douleur qui le saisit, s'écrie enfin, vaincu par l'excès du mal :

Ah ! il s'avance, il s'avance ; malheureux ! je me meurs. Il me dévore, mon fils. Ah ! ah ! hélas ! au nom des dieux,

1. Traduction de M. Patin, *Etudes sur la poésie latine*, tome II, p. 172.

2. Suétone, *Caligula*, 30. Racine a fait dire à Néron :

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

ô mon fils, si tu as un glaive, frappe mon pied, coupe à l'instant, n'épargne pas ma vie, je t'en prie, ô mon fils [1].

Auprès de cette douleur si simple et si expressive, les vers d'Attius semblent faibles, on est choqué d'épithètes froides qui ne conviennent pas à la situation. Les coupes sont vives, mais l'expression est beaucoup moins pathétique :

Ah ! qui me plongera dans les flots amers, en me précipitant du faîte élevé d'un rocher? Déjà je suis dévoré ; la force de ma blessure, le fer brûlant de ma plaie épuisent ma vie [2].

Dans un autre passage Attius a beaucoup chargé le texte grec. Nous avons remarqué chez lui et chez ses prédécesseurs cette habitude ; on voit que tous ces poètes, malgré les différences que nous avons cherché à préciser, ont des caractères communs. Moins simples que les Grecs, ils ont beaucoup moins d'expression et de sentiment : ils cherchent la force, la grandeur, et par cette majesté un peu froide et guindée, comme par le ton oratoire de leurs développements, ils sont tout à fait Romains.

Faut-il en conclure que la tragédie ait eu à Rome une longue popularité? Elle a pu retenir quelque temps les spectateurs, grâce à la pompe de la représentation et au talent supérieur de quelques acteurs ; mais ce plaisir sérieux convenait moins aux Romains que les bouffonneries des atellanes et des mimes, et que les combats sanglants du cirque. Nous verrons la comédie elle-même désertée pour des danseurs de corde ou des gladiateurs. Dans le prologue de son *Amphitryon*, le poète comique Plaute fait dire à son Mercure :

1. *Philoctète*, v. 743-750.
2. Heu ! quis salsis fluctibu' mandet
Me ex sublimi vertice saxi ?
Jamjam absumor ; conficit animam
Vis volneris, ulceris æstus.

Maintenant je vais vous expliquer le sujet de la tragédie. Pourquoi avez-vous froncé le sourcil? Parce que je vous annonce une tragédie? Je suis dieu, je la changerai si vous le souhaitez, et je ferai que, de tragédie, elle devienne comédie, sans qu'un seul vers soit changé.

Au reste, cette froideur pour la tragédie s'explique par une autre raison encore que celle du tempérament et du goût des Romains. Chez les Grecs, la tragédie est un plaisir tout national : ce sont les héros de la Grèce, ce sont les grands événements de son histoire ancienne et contemporaine que les poètes mettent sur la scène ; le sentiment patriotique se joint à l'intérêt du drame pour passionner l'auditoire. Mais ces mêmes sujets, transportés sur la scène romaine, supposaient chez les spectateurs certaines connaissances littéraires et historiques ; bien des allusions, bien des souvenirs étaient perdus pour la foule. Les imitations grecques des Pacuvius et des Attius semblaient convenir plutôt à une société délicate, choisie, qu'à un public ignorant et grossier. Faut-il s'étonner qu'elles aient été bientôt délaissées? Notre tragédie classique du XVIIe siècle est aussi, à peu d'exceptions près, une importation de la Grèce et de Rome; elle pouvait plaire à ceux qui fréquentaient alors le théâtre et qui, en réalité, étaient une élite. Aujourd'hui que le plaisir des représentations scéniques s'adresse à tous, il faut le talent supérieur d'un acteur ou d'une actrice pour que l'*Horace* de Corneille ou l'*Andromaque* de Racine attirent la foule.

BIBLIOGRAPHIE : G. Boissier, *Le poète Attius* : Etude sur la tragédie latine pendant la république, 1857. — Patin, *Etudes sur la poésie latine*, t. II, p. 1-205. — Berger, *Hist. de l'éloquence latine*, t. I, p. 180 et suiv.

CHAPITRE III

COMÉDIE

Plaute.

Pour apprécier les poètes tragiques, nous étions réduit aux témoignages des critiques romains et à l'examen de rares fragments qu'il a été quelquefois possible de rapprocher de l'original grec. Le temps, au contraire, qui nous a enlevé les chefs-d'œuvre de la comédie moderne chez les Grecs, nous a conservé un grand nombre de comédies romaines, souvent empruntées aux poètes d'Athènes. Nous avons vingt pièces de Plaute, le plus populaire des comiques de Rome ; nous avons les six comédies qu'avait composées un autre poète plus élégant, plus délicat, mais plus froid, Térence.

Nous ne reviendrons pas sur les premiers essais de Livius Andronicus, de Nævius et d'Ennius ; les fragments de leurs comédies sont rares et sans valeur. Au contraire, l'œuvre de Plaute, qui fut contemporain d'Ennius, mérite d'être étudiée ; elle a son mérite propre et nos poètes modernes y ont puisé plus d'une inspiration.

Vie de Plaute. — T. Maccius Plautus, né à Sassine, en Ombrie, vers 254 avant J.-C., mourut en 184, l'année même de la censure de Caton. Sa vie est peu connue ; d'après quelques témoignages, il fut acteur et même di-

recteur de troupe ; il est possible en effet qu'il ait joué dans ses propres pièces, à l'exemple du vieil Andronicus. Arrivé à une certaine fortune, il se ruina par des spéculations malheureuses, et fut réduit à tourner la meule chez un meunier boulanger. Dans cette situation terrible, il eut encore le courage de composer trois comédies, aujourd'hui perdues. Il les vendit aux édiles qui les firent représenter et put enfin sortir de la misère. Cicéron, dans un de ses dialogues, témoigne par la bouche de Caton que la vieillesse du poète a été heureuse. Il poursuivait encore ses travaux littéraires, et jouissait du succès de deux de ses comédies, le *Pseudolus* (le Trompeur) et le *Truculentus* (le Bourru).

Enumération des comédies de Plaute. — On attribuait à Plaute jusqu'à cent trente comédies; mais, au jugement du savant Varron, vingt et une seulement étaient authentiques ; il en donna une édition à part et on les appela *varroniennes*. De ces vingt et une comédies, vingt nous sont parvenues ; à ce que l'on croit, elles sont toutes varroniennes. En voici les titres : *Amphitruo* (Amphitryon), imitée par Molière ; *Asinaria* (l'Asinaire) ; *Aulularia* (la comédie de la Marmite), imitée par Molière dans son *Avare*; *Bacchides* (les deux sœurs Bacchis); *Captivi* (les Captifs), imitée par Rotrou ; *Casina* (Casine, nom propre), imitée par Regnard dans les *Folies amoureuses*; *Curculio* (le Charançon, sobriquet donné à un parasite); *Cistellaria* (la Cassette), dont une partie est perdue ; *Epidicus* (Épidique, nom propre); *Mostellaria* (le Revenant), imitée par Regnard dans *le Retour imprévu* et par Destouches dans *le Dissipateur*; *Miles gloriosus* (le Soldat fanfaron); *Menæchmi* (les Menechmes), imitée par Shakespeare, Rotrou et Regnard; *Mercator* (le Marchand) ; *Pseudolus* (le Trompeur); *Pœnulus* (le Carthaginois) ; *Persa* (le Persan) ; *Rudens* (le Câble) ; *Stichus* (nom propre), dont une partie est perdue ;

Trinummus (l'Homme aux trois deniers), imitée par Destouches dans *le Dissipateur*; *Truculentus* (le Bourru).

Imitation de la comédie grecque. — Toutes les comédies de Plaute appartiennent à la classe des *fabulæ palliatæ*, c'est-à-dire des pièces à sujets et à personnages grecs [1]. Elles sont empruntées aux poètes de la comédie moderne, à Philémon, à Diphile, à Ménandre, à Démophile. Mais cette reproduction n'a pas été littérale ; si le fond est grec, il est certain que les détails sont souvent romains. Telle est, dans le *Pænulus*, la peinture curieuse des nouveaux citoyens, qui marchent gravement pour se distinguer des esclaves dont naguère encore ils faisaient partie, pénétrés du sentiment de leur dignité de fraîche date, et cependant toujours prêts à trafiquer de leurs témoignages et de leurs votes. Le tableau justifie d'une façon piquante la parole de Scipion l'Africain à la foule qui l'insultait : « Taisez-vous, faux fils de l'Italie ; ceux que j'ai amenés à Rome garrottés ne parviendront pas à me faire peur, maintenant qu'ils sont déchaînés [2]. »

Si la scène nous porte à Athènes ou dans une autre ville de la Grèce ou de l'Asie Mineure, on retrouve sans cesse les divinités romaines, les magistratures romaines, des noms de quartiers ou de places publiques de Rome. Le *Capitole* est nommé à Epidaure ; la porte *Mélia* ou porte *Esquiline* figure dans une ville d'Apulie [3] ; il est question à Carthage du *comice* [4]. Dans l'*Amphitryon,* Sosie nomme les *tresviri* magis-

1. Nous avons vu qu'on appelait *prætextæ* ou *prætextatæ* les tragédies à personnages romains. Les comédies de même nature s'appelaient *togatæ*. La *toge* est le vêtement romain par excellence ; le *pallium* est le manteau grec ; la *toge prétexte* est le manteau bordé de pourpre réservé aux magistrats et aux hommes de qualité, héros de la tragédie.

2. Tacete, quibus Italia noverca est ; non efficietis ut quos ego vinctos Romam adduxi, nunc eos solutos verear.

3. *Casina*, II, 6.

4. *Pœnulus,* III, 6, 12.

trats chargés de la police ; ailleurs paraissent les noms de *dictateur*, *magister curiæ*, président de la curie.

Dans la comédie du *Charançon* (acte IV, scène 1re), dont l'action se passe à Epidaure, se trouve un piquant tableau de la vie et de la société romaines :

Voulez-vous rencontrer un faux témoin, allez au tribunal dans le comice ; un menteur, un fanfaron, dans les environs du temple de Cloacine [1]. Les maris opulents, prodigues, se rencontrent sous la Basilique [2]. Les amateurs de pique-nique fréquentent le marché aux poissons. Dans le bas forum se promènent les gens considérables, les riches. Au moyen forum, le long du canal [3], les héros de forfanterie. Au-dessus du lac Curtius, les bavards imperturbables, les mauvaises langues.... Sous les vieilles échoppes se tiennent ceux qui prêtent et qui empruntent à usure. Le Velabre [4] est peuplé de boulangers, de bouchers, d'aruspices, de marchands qui revendent ou de propriétaires qui fournissent les marchands. (Traduction de Naudet.)

Des anachronismes semblables se rencontrent partout et prouvent avec quelle liberté Plaute a imité les Grecs.

Le chœur n'existe pas dans la comédie romaine. On y distingue deux parties, les dialogues (*diverbia*) et des monologues chantés avec accompagnement de flûte (*cantica*). Ces monologues avaient un rythme plus animé, ils ressemblaient aux stances qu'on trouve dans les vieilles tragédies françaises et même encore dans le *Cid* et le *Polyeucte* de Corneille. L'usage s'éta-

1. Vénus ; ce temple était situé dans le *forum* au coin du *comitium*, à l'entrée de la voie Sacrée.

2. Les basiliques étaient de grandes galeries où les négociants se réunissaient pour leurs affaires. La première fut construite vers 185 avant Jésus-Christ, par Caton l'Ancien, ce qui lui valut le nom de *Porcia*. Sans doute elle était unique lorsque Plaute donna son *Charançon*.

3. Ce canal traversait le forum.

4. Velabre, quartier de Rome, ancien marais où l'on allait autrefois sur des barques à voiles (*velum*).

blit bientôt de faire chanter les *cantica* par un jeune esclave placé près du joueur de flûte. L'acteur se bornait aux gestes. Cette habitude qui devait conduire aux pantomimes remonte, selon Tite-Live [1], à la vieillesse d'Andronicus. Le poète-comédien, fatigué, obtint du peuple cette faveur. On ne sait si la tragédie romaine avait aussi des *cantica*.

Les pièces étaient appelées *motoriæ* ou *statariæ* suivant le plus ou moins de rapidité et de mouvement qu'on y trouvait. Les comédies de Plaute appartiennent au genre des *motoriæ*. La vivacité de l'action est le caractère qui prédomine. Un examen rapide de l'action, des personnages et du style nous permettra de distinguer les autres.

Conception et fable. — Pas plus que les poètes de la comédie moderne à Athènes, les poètes comiques romains n'avaient le droit d'emprunter leurs sujets à la vie publique. Nævius avait payé assez cher les personnalités audacieuses qu'il s'était permises ; son exemple enseigna la prudence à ses successeurs et ils se renfermèrent rigoureusement dans la vie privée. Mais quand la vie privée est peu de chose, comme chez les anciens, quand les femmes sont confinées dans l'intérieur du gynécée, et que ces réunions de société où se rencontrent les deux sexes n'existent pas, une partie des mœurs privées échappe à l'observation. D'ailleurs les Romains, comme les Grecs, sont très-sévères pour les intrigues de l'intérieur de la famille : mettre sur la scène l'amour légitime d'une jeune fille pour celui qui doit être son mari, eût été une haute inconvenance. Les mariages étaient souvent conclus sans l'aveu des intéressés ; c'était une sorte de marché où les inclinations mutuelles

1. VII, 2.

n'étaient pas consultées. L'amour pur et noble, dont la peinture est si fréquente dans notre comédie et dans nos romans, ne pouvait donc chez les anciens faire le fond habituel de la fable comique. Mais. comme l'amour est de toutes les passions celle qui donne le plus de mouvement à une intrigue, et que le poète y trouve une source presque intarissable d'intérêt et de gaieté, c'est à l'amour que les poètes anciens, comme les nôtres, ont emprunté leurs principaux ressorts. Ils l'ont pris là où ils le trouvaient et où ils avaient la liberté de le peindre, dans les relations tolérées des jeunes gens avec les esclaves et les affranchies. Assez souvent toutefois dans leurs pièces ces relations aboutissent à un mariage, et huit des comédies de Plaute se dénouent ainsi. Mais il faut alors que la jeune fille qu'on croyait esclave soit reconnue comme libre de naissance. Les expositions d'enfants, les enlèvements par les pirates, étaient assez fréquents chez les anciens, pour rendre vraisemblable une telle intrigue, qu'on retrouve plus d'une fois chez Molière. Quand une circonstance imprévue amène la reconnaissance d'une jeune fille qui, dans son enfance, avait été abandonnée par son père ou enlevée, alors le jeune homme qui l'aime, et dont elle est restée digne par sa conduite, peut, sans déchoir, lui donner son nom et la faire entrer dans sa famille. Les six comédies de Térence ont un dénouement de ce genre. D'ailleurs, c'est encore un emprunt des poètes romains à leurs modèles grecs.

On a quelquefois accusé l'uniformité de ce thème. Est-elle plus grande que celle de nos comédies, où il s'agit toujours d'un mariage traversé par les parents ou les circonstances, et qui finit toujours par s'accomplir? Si cependant la variété ne manque pas à notre théâtre, on peut affirmer que dans celui de Plaute les figures, les groupes, les situations ne sont

pas moins habilement diversifiés. Non seulement aucune des pièces n'en reproduit une autre, mais dans une même comédie, les personnages qui se rapprochent par la situation et par l'âge, ont un caractère si net et si distinct qu'il est impossible de les confondre.

Action. — Prologue. — L'action dans les comédies de Plaute est toujours précédée d'un prologue dont le caractère rappelle souvent celui des prologues d'Euripide. Plus encore qu'à Athènes le public, à Rome, est mêlé, bruyant et distrait ; à Rome aussi les représentations se donnent après le repas des sacrifices. Le spectateur arrive, suivant l'expression d'Horace, « troublé par le vin, peu maître de lui [1] ». Il est bon de lui expliquer d'avance le sujet de la pièce, il est bon aussi de le disposer favorablement en le faisant rire. Plaute n'oublie rien de ce qui peut lui concilier le peuple ; et ses prologues si plaisants et si bouffons semblent avoir en vue le précepte des rhéteurs sur la fonction de l'exorde : « Rendre l'auditoire attentif, bienveillant, docile. » Ces prologues ressemblent aux parades des petits théâtres forains. On y voit paraître la constellation *Arcturus* en costume d'étoile [2]. On y voit un Mercure goguenard, sortant à tout moment de son rôle et se plaisant à montrer l'esclave sous le masque du dieu [3].

Le Jupiter, dit-il, qui me fait venir ici, est comme l'un d'entre vous, il craint les verges ; il est né d'un père mortel, d'une mère mortelle ; vous ne devez donc pas vous étonner qu'il tremble sur le succès de son rôle. Et moi aussi, qui suis fils de Jupiter, j'ai gagné de mon père d'être sensible aux coups.

1. Potus et exlex.
2. Dans le Cordage (*Rudens*). Voir nos *Morceaux traduits des auteurs latins*, page 25. L'*Arcturus* est une étoile faisant partie de la constellation du Bouvier.
3. *Amphitryon*, v. 51 et suiv.

Nous avons déjà cité[1] ce passage amusant où il effraye les spectateurs en leur annonçant une tragédie. Après leur avoir promis de la changer en comédie, il leur demande s'ils le veulent ou ne le veulent pas.

Mais, ajoute-t-il, je suis bien sot ! ne sais-je pas que vous le voulez, puisque je suis dieu ?

Ailleurs[2] Silène paraît sur son âne et vient exciter le rire par un feu roulant de quolibets. Dans les *Captifs*, celui qui récite le prologue s'arrête pour faire placer un spectateur :

Vous y êtes ? très bien ! Ah ! ce dernier là-bas dit que non. Approche ! si tu n'as pas de place pour t'asseoir, tu en as au moins pour marcher.

Le jeune amoureux du *Marchand* vient lui-même faire le prologue et conte ses peines d'amour au peuple,

Ce qui vaut beaucoup mieux, dit-il, que de s'adresser à la Nuit, à Pluton, au Soleil, à la Lune, qui certes ne font pas grand cas de toutes les lamentations humaines.

Mais le plus curieux de ces prologues est peut-être celui du *Carthaginois*, où le poète aide le crieur public à faire la police du théâtre :

Allons, crieur, fais faire silence, exerce ta voix qui te fait vivre. Que le licteur fasse taire sa langue et ses verges ; que l'ordonnateur ne passe pas devant les personnes pour faire placer quelqu'un, pendant que l'acteur est en scène. Ceux qui ont dormi la grasse matinée doivent se résigner à rester debout, ou bien il ne fallait pas dormir si tard. Les nourrices doivent soigner leurs marmots chez elles, et ne pas les apporter au spectacle... Que les dames regardent sans bruit, rient sans bruit, et modèrent les éclats de leurs voix flûtées. Qu'elles remettent à jaser ensemble chez elles, afin de ne pas faire enrager leurs maris ici comme à la maison.

1. Page 48.
2. Dans *les Bacchis*.

Quelquefois même Plaute se permettait dans ces prologues des allusions au caractère romain, à la société romaine; nous en avons cité des exemples.

Après s'être assuré l'attention du public par les bouffonneries qui commencent le prologue, Plaute a soin aussi d'y exposer lè sujet. Nous avons dit pourquoi cette précaution était nécessaire ; il fallait épargner aux spectateurs un effort auquel beaucoup d'entre eux auraient pu se refuser. Mais cette explication rapide du fait principal et de la marche de l'action, n'empêche pas qu'il y ait souvent, comme chez Euripide, une exposition habile et complète. Citons entre beaucoup d'autres celle de l'*Amphitryon*, que Molière a reproduite [1]; celle de la *Marmite*, dont Molière a fait aussi une scène des plus plaisantes du premier acte de son *Avare* ; celles du *Carthaginois*, des *Menechmes*, du *Cordage*, de la *Corbeille*.

Intrigue. — L'intrigue chez Plaute est généralement vive, rapide, habilement conduite; les situations piquantes abondent, les dénouements sont heureusement amenés. La comédie des *Captifs* se distingue entre toutes par l'intérêt sérieux qu'elle nous inspire, par les sentiments élevés des principaux personnages, par un caractère de moralité fort rare dans le théâtre de Plaute et qui permit de faire étudier cette pièce aux enfants. En voici rapidement l'analyse. Hégion, riche vieillard étolien, avait deux fils, Pægnion et Philopolème. Le premier lui a été enlevé, il y a environ vingt ans, par Stalagmus, un esclave fugitif qui l'a vendu en Elide. Le second vient d'être fait prisonnier par les Eléens. Depuis ce temps le pauvre Hégion, dont le caractère est bon et doux, s'est mis à faire le trafic des esclaves, afin d'arriver par un

1. Nous l'avons citée dans notre *Choix de morceaux traduits des auteurs latins*, pages 2-9.

échange à rendre la liberté à son fils. Or il vient d'acheter deux jeunes gens, faits prisonniers ensemble. L'un, Philocrate, appartient à une famille riche et puissante ; l'autre, Tyndare, est son esclave. Hégion a le projet d'envoyer celui-ci négocier l'échange de son fils, en gardant avec soin Philocrate. Mais Tyndare, par dévouement, a pris le nom de son maître, et c'est celui-ci, otage si précieux, qui part au lieu de l'esclave. Tout allait bien ; mais la ruse est découverte à Hégion par un troisième prisonnier, Aristophonte ; le vieillard, furieux, fait charger de chaînes Tyndare et l'envoie aux carrières. Il faut supposer un espace de temps assez considérable pour le voyage et le retour de Philocrate. Celui-ci en effet, fidèle à sa parole, revient avec Philopolème et, de plus, amène Stalagmus enchaîné. Hégion, averti de ce retour par le parasite Ergasilus, court au-devant de son fils, et il ne tarde pas à reconnaître, en interrogeant Stalagmus, que ce second fils, enlevé autrefois par l'esclave, n'est autre que Tyndare. Ainsi il a retrouvé ses deux enfants. On regrette seulement que sa joie n'ait pas plus d'effusion, qu'il ne témoigne pas plus de remords en recevant ce fils qu'il a si cruellement traité, et qu'il ne s'attache pas, par l'expression de sa tendresse, à racheter et à expier ses torts.

Malgré ce défaut, la pièce est vraiment touchante. La scène où Philocrate, avant son départ, dit adieu à Tyndare, où le maître et l'esclave se font de mutuelles recommandations, est d'un grand effet. Et comme la situation devient dramatique, lorsqu'en présence d'Hégion le prisonnier Aristophonte salue le faux Philocrate de son vrai nom de Tyndare ! Celui-ci ne se déconcerte pas ; il s'efforce de faire passer Aristophonte pour fou. Quand il faut avouer la vérité, il trouve des accents élevés et généreux pour répondre aux menaces du vieillard :

Pourvu que je ne meure point criminel, la mort ne m'effraye pas. Si je meurs ici et qu'il ne revienne pas comme il l'a promis, moi j'aurai l'honneur, après mon trépas, d'avoir tiré mon maître captif de la servitude et des mains de l'ennemi, de l'avoir fait rentrer libre dans son pays, chez son père, et d'avoir exposé ma tête aux périls pour qu'il ne pérît pas.

Exalté par son sacrifice, il ne craint pas de répliquer à Hégion par ces fières paroles, qui devaient exciter les transports des spectateurs :

Qui périt pour la vertu ne meurt pas. Après la mort il n'y a plus aucun mal que j'aie à redouter. Quand mes jours se prolongeraient jusqu'au terme le plus reculé, courte sera toujours la durée des souffrances dont tu me menaces.

C'est la hauteur d'âme d'un stoïcien, la fierté d'un homme au-dessus de l'esclavage. Il brave les supplices comme Stalagmus, et pourtant il ne lui ressemble pas. Stalagmus est un de ces esclaves haineux qui gardent au fond du cœur le ressentiment des injures, un de ces esclaves qui recrutèrent l'armée de Spartacus et les pillards de la Sicile, osant tout pour se venger de leurs maîtres ; puis, s'ils étaient repris, attendant froidement un supplice qui depuis longtemps entrait dans le calcul de leurs chances.

Cette pièce sérieuse où l'amour n'a point de place, qui par les situations et les caractères ressemble tant à une tragédie, avait besoin d'être égayée ; l'auteur y a introduit un rôle de parasite qui ne tient pas au sujet, mais qui repose des fortes émotions du drame. Ergasile [1] est un de ces *Spartiates*, comme on les appelait, dont les larges épaules supportent facilement les coups qu'on leur distribue à la table des riches : « Où dînons-nous aujourd'hui ? » demande-t-il à ceux

1. Voir *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 23.

qu'il rencontre. Quand personne ne répond, il est furieux; c'est un coup monté, c'est un complot contre son existence ; il va les attaquer en justice et les faire condamner tous par sentence à lui donner des repas à discrétion. Ce bouffon nous fait rire, et il devait faire rire davantage les Romains, qui chaque jour voyaient ses pareils faire leurs manœuvres au forum. Mais il interrompt quelquefois d'une manière désagréable l'expression des sentiments. On n'aime pas à voir Hégion, en face d'Ergasile, plaisanter et faire des jeux de mots, quand il est plein de sa douleur, quand il vient de prononcer au sujet de son fils ces mots touchants : « Puisqu'un étranger prend tant de part à ses maux, que doit éprouver un père qui l'aimait uniquement ? »

Plaute ne nomme pas, comme il le fait habituellement, l'original grec de cette pièce. On l'a remarqué [1], « il n'y a pas de comédie gréco-latine où soit plus généralement répandue la couleur des mœurs et des coutumes romaines, où l'on puisse moins observer les traces et l'air de l'imitation ». L'auteur avait donc le droit de la faire valoir au dénouement par la bouche de l'orateur de la troupe : « Les poètes n'inventent pas souvent des comédies de ce genre, où les bons deviennent meilleurs. » Il conclut ainsi : « Vous qui aimez à voir récompenser les mœurs honnêtes, applaudissez. »

Personnages. — On connaît déjà par ce qui précède les personnages que la société ancienne fournissait au poète comique. Il devait s'abstenir de mettre en scène la jeune fille libre (*virgo*) ; il ne pouvait présenter la matrone qu'avec une grande réserve, en se bornant à critiquer son humeur acariâtre, sa curio-

1. Naudet, Avant-propos de la traduction des *Captifs*.

sité et son indiscrétion. Restent le jeune homme, engagé le plus souvent dans de folles passions ; le père, ordinairement avare, dur, grondeur, oubliant que dans sa jeunesse il a fait comme son fils ; l'esclave, qui d'habitude favorise les plaisirs de son jeune maître et conspire avec lui contre la bourse du père ; le parasite, personnage grec qui s'acclimate de bonne heure à Rome ; enfin, comme femmes, ces esclaves, ces affranchies, souvent perverses et savantes dans leur métier, quelquefois dévouées, quelquefois justifiant par leur caractère et leur conduite ces reconnaissances qui les rendent libres et leur permettent d'épouser leur amant. Etudions rapidement quelques-uns de ces personnages.

Jeunes gens. — La figure qui se rencontre le plus souvent dans le théâtre de Plaute est celle du jeune homme amoureux, et il est difficile que ce type ne soit pas un peu uniforme. Cependant le poète a su habilement varié les caractères : parmi ces jeunes gens, les uns sont passionnés jusqu'à la folie, les autres plus froids et plus faciles à ramener. Quelquefois c'est l'occasion, ce sont les mauvais conseils d'un esclave intrigant qui les ont jetés dans le désordre, et il arrive souvent qu'ils sont éclipsés par l'esclave, confident et agent de leurs folies.

Vieillards. — Dans la peinture des vieillards, la variété était plus facile, et les contrastes sont plus frappants. Les pères avares tiennent une grande place dans la galerie ; le plus achevé de tous est l'Euclion de la *Marmite*, dont Molière a fait son Harpagon. D'autres, assez nombreux aussi, s'associent aux plaisirs clandestins de leurs fils : soumis au joug d'une femme hautaine et acariâtre qu'ils ont épousée pour sa riche dot, ils se dédommagent en la volant et la

trompant de concert avec le jeune homme et les esclaves. Il est aussi des vieillards honnêtes et généreux, comme l'Hégion de la comédie des *Captifs*. La pièce du *Trinummus* (l'Homme aux trois deniers) réunit jusqu'à quatre beaux caractères de vieillard. L'un, Calliclès, pour sauver la fortune d'un jeune dissipateur, fils de son ami, s'expose à la calomnie et brave mille bruits injurieux : « Je ne puis faire qu'on ne parle pas ; je puis faire qu'on n'ait pas raison de parler[1]. » Sa vertu est enjouée : il se permet quelques plaisanteries sur les matrones, toujours raillées chez Plaute pour leur humeur, leur indiscrétion et leur bavardage. Un autre vieillard, Mégaronide, qui d'abord accusait Calliclès et qui devient son admirateur, contraste par le sérieux de son caractère avec l'humeur aimable de son voisin. On ressent aussi de l'estime pour Philton, père de Lysitelès, jeune homme sage, qui veut épouser par bonté d'âme la sœur du dissipateur Lesbonius. Philton a pour son fils une tendresse éclairée, mêlée de cette défiance ou du moins de cette réserve prudente que l'expérience donne aux vieillards. Charmide, le père du dissipateur, n'est pas moins intéressant. Quand il arrive de voyage, son esclave Stasimus est transporté de joie. La première question du vieillard est pour son fils et sa fille ; l'esclave lui répond qu'ils vont bien ; il s'écrie : « Les dieux ont pris soin de ma vie, de mon bonheur ; pour le reste, je m'en informerai plus tard, à la maison. » Un instant il est atterré, quand il croit que son ami Calliclès a trahi sa confiance. Quand il le voit, il s'écrie : « O Calliclès, Calliclès, Calliclès, à quel ami ai-je confié mes biens ! » — « A un ami probe, et loyal, et fidèle, et dévoué », répond Calliclès. Bientôt tout s'ex-

1. Quin dicant non est ; merito ut ne dicant, id est.
(V. 84.)

plique, et, dans la scène suivante, nous entendons les nobles remerciements de Charmide et la noble réponse de Calliclès : « Si j'ai fait quelque bien à mon ami, si j'ai pris fidèlement ses intérêts, je ne crois pas avoir mérité la louange, j'ai seulement évité le blâme. » Quelle est la part de Plaute dans cette comédie empruntée de Philémon[1] ? Nous ne pouvons le dire ; mais elle nous laisse une impression de vertu et d'élévation morale qu'on emporte rarement de la comédie, et surtout de la comédie ancienne.

Esclaves. — L'esclave est un des personnages principaux de la comédie romaine. Le rôle considérable qu'il y joue, sa familiarité avec son jeune maître, s'expliquent très naturellement. Souvent il est né, il a été élevé dans la famille, il a grandi avec le fils de la maison, il a partagé ses jeux ; on conçoit qu'il prenne le parti du jeune homme contre le père et qu'il favorise ses passions. Souvent aussi l'esclave a été le précepteur de l'enfant : car, par une singulière contradiction, cet être déchu des droits de l'humanité était chargé de former le cœur et l'esprit des jeunes citoyens. Combien de fois dut-il arriver que l'enfant fut corrompu par son guide et qu'il trouva chez son précepteur l'instrument et le complice de ses désordres ! Le théâtre de Plaute est donc fidèle à la vérité en nous présentant tous ces esclaves intrigants, bouffons, impudents, féconds en tromperies et en ressources, comme le Scapin de notre Molière qui leur a emprunté beaucoup de traits.

1. Prologue : « Cette pièce a pour titre en grec le *Trésor*. Philémon l'a écrite ; Plaute l'a traduite dans la langue des barbares et l'a intitulée : l'*Homme aux trois deniers*. »

Huic nomen græce est *Thesauro* fabulæ ;
Philemo scripsit, Plautus vertit barbare,
Nomen *Trinumo* fecit...

Cependant, il en est aussi d'honnêtes, de dévoués, tels que le vieux Lydus dans la pièce des *Bacchis*. Ancien gouverneur du jeune Pistoclère, il s'efforce d'arrêter son élève dans la voie du mal; après les conseils, il a recours aux prières et aux larmes; mais il est congédié par cette parole foudroyante pour un précepteur de la condition de ceux de Rome ou d'Athènes : « Suis-je ton esclave ou es-tu le mien ?[1] » Nous ne comparerons pas à ce vieux précepteur l'esclave dévoué des *Captifs*, Tyndare, dont nous avons admiré les sentiments et la conduite. Il est de naissance libre, il doit recouvrer sa liberté, retrouver son père; le poète lui a donné un caractère conforme à sa véritable condition. Dans la pièce du *Charançon*, l'esclave Palinurus s'efforce, comme le Lydus des *Bacchis*, de retenir son jeune maître, de modérer sa passion, il s'emporte contre la femme qui l'a fait tomber dans ses pièges. Citons encore le Messenion des *Menechmes*, esclave fidèle et dévoué, le Grumion du *Revenant* (*Mostellaria*), et nous aurons épuisé la liste de ces esclaves.

Les esclaves poltrons forment une troisième classe dont Sosie est le type le plus original. Enfin nous avons vu dans le Stalagmus des *Captifs* un modèle frappant de ces esclaves révoltés contre la société, qui bravent les supplices et ne reculent pas devant un nouveau crime, puisqu'ils ont déjà comblé la mesure de toutes les peines que les hommes peuvent infliger.

Parasites. — Un autre personnage que nous avons déjà rencontré, le parasite, se rapproche beaucoup de l'esclave. Il est complaisant aussi pour celui qui le nourrit; il intrigue pour faciliter ses plaisirs; la gour-

1. Tibi ego, aut tu mihi servos es ?
(V. 128.)

mandise est le fond de son caractère ; mais par la nécessité même du métier, il doit être bouffon, flatteur, malicieux, quelquefois même aux dépens de son amphitryon. Sénèque l'a peint très heureusement en trois mots : « Gruger les riches, par suite les flatter et, par une autre conséquence ordinaire, s'amuser d'eux, voilà son métier[1]. » Les parasites abondent dans le théâtre de Plaute, et ils sont toujours amusants. Nous avons déjà fait connaître l'Ergasilus des *Captifs*. Dans les *Menechmes*, le parasite Peniculus (l'éponge) explique ainsi son surnom : « La jeunesse m'a nommé l'*éponge*, voici pourquoi : quand je mange, la table est aussitôt nettoyée. » Il donne ensuite une recette pour empêcher les esclaves de s'enfuir : « Il ne s'agit pas de leur mettre des fers, il faut les attacher par le museau à une table bien servie : tant qu'ils auront à boire et à manger à discrétion, ils ne songeront pas à fuir. » Le Gelasimus du *Stichus* justifie par ses saillies son nom de *bouffon*. Il se plaint de sa mère la *Faim*, qui l'a porté dix mois, tandis qu'il la porte depuis dix ans dans son ventre[2]. Et, s'adressant aux spectateurs, il met à l'enchère une collection de bons mots payables en dîners et en soupers.

Le soldat fanfaron. — On est plus étonné de rencontrer dans la comédie romaine le type du soldat *fanfaron*. Il est tout naturel à Athènes ; c'est une revanche des vaincus sur les Macédoniens leurs vainqueurs et leurs maîtres. D'ailleurs, les Athéniens voyaient chaque jour débarquer dans leur ville des capitaines revenant d'Asie, chargés d'or et ne tarissant pas sur leurs exploits ; le caractère était aussi vrai que

1. Divitum *arrosor*, et, quod sequitur, *arrisor*, et quod sæpe duobus his adjunctum est, *derisor*.
2. V. 154 et suivants.

piquant. Chez les Romains, peuple guerrier par état, où la gloire militaire est par excellence la gloire nationale, on comprend mal que le soldat ait été bafoué. L'imitation grecque explique seule l'introduction de ce type. La forfanterie, l'impudence, la sottise : tels sont les caractères de ce personnage que l'on rencontre assez souvent dans les comédies de Plaute. Partout il est sacrifié; tous ceux qui l'entourent, esclaves, parasites, maîtresses, s'entendent pour le duper et le voler. Ces traits répandus dans le Cléomaque des *Bacchis*, dans le Therapontigonus du *Charançon* et dans plusieurs autres sont réunis et largement développés dans le Pyrgopolinices [1], le plus trompé et le plus puni comme le plus vaniteux et le plus impudent de tous.

Personnages de femmes. — Nous avons dit avec quelle réserve les poètes anciens pouvaient produire sur la scène la mère de famille. Il n'était pas permis d'y faire paraître la jeune fille libre (*virgo*). Nous avons indiqué la nature et le caractère des personnages de femmes habituels à la comédie de Plaute; nous ne pouvons ici entrer dans plus de détails.

Style. — Dans l'éloge de la peinture des personnages de Plaute, il est juste de faire la part des originaux grecs, qui très souvent ont servi de modèle au poète latin. Si la comparaison nous était possible, elle nous rendrait peut-être, comme Horace, Quintilien, Aulu-Gelle, plus sévères pour lui et pour ses successeurs. Mais il est un mérite qui ne se transporte pas facilement d'une langue dans une autre, celui du style. Or la langue de Plaute est naturelle, animée, expressive, profondément latine. Un critique célèbre chez les anciens, Ælius Stilon, disait : « Si les Muses vou-

1. *Miles gloriosus.*

laient parler latin, elles prendraient la langue de Plaute. » Cicéron voit aussi dans les comédies du vieil auteur l'école de la bonne latinité. Le dialogue chez Plaute a une vivacité, une rapidité que nul n'a égalée chez les anciens ; chacun des mots met en saillie un des traits de celui qui parle ; la physionomie, le mouvement, le geste sont indiqués. Sans doute la verve du poète ne se maintient pas toujours dans la juste mesure ; les plaisanteries grossières abondent, certains quolibets cyniques « à l'adresse des gradins supérieurs [1] » devaient blesser la délicatesse des Scipion et des Lælius, comme ils ont blessé le goût raffiné d'Horace et de Quintilien. Mais l'élégance un peu froide de Térence ne suffisait pas à fixer l'attention du public romain ; Plaute était le poète chéri de la foule. D'ailleurs, que l'on retranche ces équivoques grossières, il restera toujours chez lui beaucoup de verve et de comique ; il faudrait ajouter à Térence du mouvement, de la gaieté, de la chaleur. C'est ce que fait notre Molière quand il imite ce poète, tandis qu'il semble puiser chez Plaute un surcroît de hardiesse et de verve. Térence est pâle à côté de notre grand poète comique ; Plaute soutient la comparaison avec lui.

Bibliographie : Naudet, *Théâtre de Plaute*, Introduction. — Meyer, *Études sur le théâtre latin.* — Patin, *Etudes sur la poésie latine*, t. II, p. 224 et suiv. — G. Boissier, *Quomodo græcos poetas Plautus transtulerit*, thèse pour le doctorat, 1857.

1. Verba ad summam caveam spectantia. (Sénèque.)

CHAPITRE IV

COMÉDIE (*Suite*)

Cæcilius, — Térence.

Cæcilius. — Entre Plaute et Térence se place un poète comique non moins célèbre qu'eux chez les anciens, Statius Cæcilius, Gaulois insubrien, né sans doute à Milan, amené à Rome comme prisonnier de guerre. Contemporain de Plaute, il put, grâce à sa longue vieillesse, connaître aussi Térence. Une charmante anecdote, mise en vers par Andrieux, le présente comme le protecteur du jeune poète encore inconnu, qui lui lut sa première comédie, l'*Andrienne*. Cæcilius mourut à Rome vers l'an 166 av. J.-C.

Jugements des anciens. — D'après les jugements des anciens, il paraît que Cæcilius ressemblait plus à Plaute qu'à Térence. Les admirateurs, dont Horace cite l'opinion sans la partager [1], lui attribuent la *force*, c'est-à-dire sans doute cette verve qui est un des caractères de Plaute, et que César aurait voulu trouver chez Térence. Au rapport de Varron, Cæcilius

1. Dicitur....
Vincere Cæcilius gravitate.
(*Epist.*, II, I, 59.)

méritait la palme pour la science de l'intrigue [1]. Selon d'autres témoignages il était regardé comme le premier des comiques latins [2]. Cicéron le vantait comme Pacuvius, mais il lui reprochait de mal écrire en latin [3]. Aulu-Gelle, très sévère, comme Quintilien, pour la comédie romaine, compare quelques passages de ses comédies avec le texte original de Ménandre et il se récrie sur la faiblesse de l'imitation. La grâce, la finesse, le naturel exquis du grec ont disparu ; le poète latin a grossi et chargé tous les traits. Ce caractère est en effet sensible dans les fragments que cite Aulu-Gelle. Cæcilius a supprimé beaucoup de détails piquants et délicats; à la simplicité élégante du grec il a substitué des quolibets, des bouffonneries mimiques, des jeux de mots comme ceux-ci : « Je suis libre et esclave, je suis vivant et mort », des accumulations d'assonances : « à force de pleurer, de supplier, de presser, de gronder » ; des grossièretés répugnantes : voilà ce qu'il cherche, ce qu'il ajoute à son modèle. Au rapport d'Aulu-Gelle, il en était ainsi de toute la pièce intitulée *Plocium*. Le livre à la main, abstraction faite de la scène et des spectateurs, Aulu-Gelle a certainement raison. Mais il faut tenir compte du public pour lequel écrivait Cæcilius. Sur la scène romaine il fallait des formes vigoureusement accusées, des figures frappantes, et cette exagération savamment calculée pour la perspective. Peut-être Ménandre, qui avait affaire à un auditoire bien plus délicat que celui de Cæcilius, n'a-t-il pas assez accordé, même à Athènes, à cette nécessité du genre dramatique. Ménandre, à ce qu'il semble, n'était pas un comique de saillie, mais un poète moraliste, un ob-

1. In argumentis Cæcilius poscit palmam. (Varron, cité par Aulu-Gelle, xv, 24.)
2. Volcatius Sedigitus.
3. Malus auctor latinitatis.

servateur délicat des caractères, le Molière du *Misanthrope* plutôt que celui de l'*Avare* et du *Bourgeois gentilhomme*. Ainsi, comme nous l'avons dit ailleurs [1], s'expliquerait ce fait que, très supérieur à Philémon, au rapport de tous les critiques, il lui ait souvent cédé le prix. Les pièces de Philémon étaient sans doute plus animées, plus vives, plus amusantes à la scène ; puis, un homme de goût, lisant à loisir les œuvres des deux poètes, ne comprenait pas les préférences du peuple.

Ainsi Cæcilius a eu peut-être raison de vouloir ajouter de la gaieté et de l'entrain aux comédies qu'il imitait. S'il a été trop loin dans cette voie, si le comique qu'il a introduit aux dépens de tant de détails charmants, n'est pas de très bon aloi, il faut sans doute s'en prendre à lui et à l'insuffisance de son talent, mais aussi aux Romains dont le goût s'accommodait mieux de la parodie et du grotesque que de la simplicité et du naturel. Aulu-Gelle, comme Quintilien et Horace, n'a pas tenu compte de ces circonstances ; de là leur sévérité pour Cæcilius et pour Plaute, de là vient qu'ils sont moins défavorables à Térence qu'aux autres poètes comiques de Rome.

Térence. — Sa vie. — Térence (L. Terentius Afer) était né en Afrique, probablement à Carthage, vers 185 av. J.-C. Enlevé très jeune par des pirates, il fut amené à Rome et vendu comme esclave au sénateur romain Terentius Lucanus. Celui-ci, frappé sans doute de son intelligence, l'affranchit et lui fit donner une éducation libérale. Fort jeune, Térence présenta aux édiles une comédie qu'ils acceptèrent, selon Suétone, sur la recommandation de Cæcilius ; c'est l'*Andrienne*. Elle fut représentée aux jeux Mégalésiens, que l'on

1. Voir notre *Histoire de la littérature grecque*, pages 516 et suiv.

célébrait chaque année au mois d'avril, en l'honneur de Cybèle. Le grand succès de cette pièce excita la jalousie de quelques poètes, dont Térence se plaint dans ses prologues. Mais il en fut dédommagé par l'amitié de grands personnages de Rome, Galba, Sulpicius, Scipion Emilien, Lælius. Ces deux derniers surtout, épris des lettres grecques, durent goûter le talent délicat du poète et l'admirent dans leur intimité. De là prit naissance une accusation dictée par l'envie; on prétendit que ces illustres amis travaillaient aux comédies de Térence. Celui-ci, dans le prologue des *Adelphes,* relève cette accusation comme un éloge.

Après avoir donné en sept ans six comédies, Térence alla faire un voyage d'études en Grèce. Il y recueillit des manuscrits de Ménandre ; il y composa même, dit-on, quelques pièces. Mais il mourut, selon les uns, sur le vaisseau qui le ramenait en Italie ; selon les autres il avait envoyé, avant son départ, ses trésors littéraires ; le navire qui les portait fut englouti, et Térence mourut de chagrin (159 av. J.-C.), à l'âge de vingt-six ans. Il laissait une fille qui épousa un chevalier romain.

Enumération des comédies de Térence. — Nous avons conservé les six comédies de Térence, *Andria* (la femme d'Andros) ; *Hécyra* (l'Hécyre ou la *Belle-mère*) ; *Autontimorumenos* (le Bourreau de soi-même); *Phormion* (le Phormion, nom propre) ; *Eunuchus* (l'Eunuque) ; *Adelphi* (les Adelphes ou les Frères). Molière, dans les *Fourberies de Scapin,* s'est inspiré de beaucoup de scènes du *Phormion;* les *Adelphes* lui ont fourni le cadre de l'*Ecole des maris*. L'*Andrienne* a été imitée par l'acteur-poète Baron dans une comédie du même nom (1703); l'*Eunuque*, par La Fontaine dans l'*Eunuque ;* Brueys et Palaprat y ont puisé l'idée principale et plusieurs scènes de leur *Muet*.

Nous savons par Térence lui-même que trois de

ces pièces : l'*Andrienne*, le *Bourreau de soi-même* et l'*Eunuque*, étaient empruntées à Ménandre seul ; dans deux autres une comédie de Ménandre était fondue avec une œuvre d'Apollodore (la *Belle-Mère*) et une autre de *Diphile* (les *Adelphes*). Le *Phormion* est puisé aussi à une source grecque, l'*Epidicazomenos* d'Apollodore. Ce procédé qui consiste à prendre deux comédies d'auteurs différents pour en faire une seule a été reproché à Térence par ses contemporains, qui l'accusaient de gâter les originaux grecs : nous l'apprenons encore par les prologues.

Les comédies de Térence sont toutes *statariæ*, c'est-à-dire qu'elles contrastent par leur calme avec le mouvement des pièces de Plaute, et qu'elles cherchent moins l'intérêt dans la vivacité de l'action que dans l'analyse délicate des mœurs et des caractères. Que l'on prenne l'action, les personnages, le style, on trouve partout entre le poète favori du peuple et le protégé de l'aristocratie une différence bien tranchée.

Action. — Prologues. — Et d'abord combien les prologues des comédies de Térence ressemblent peu à ceux que nous avons analysés en étudiant le théâtre de Plaute ! Ce ne sont plus ces bouffonneries souvent si amusantes qui mettaient l'auditoire en belle humeur. Ce ne sont plus même ces indications rapides, utiles à un tel public et qui n'excluaient pas toujours une vive et habile exposition. Ce sont des plaidoyers sérieux et chagrins en faveur du poète, qui accuse la malveillance de ses ennemis, qui discute leurs critiques et quelquefois se plaint du mauvais accueil fait à ses pièces. Le prologue de l'*Andrienne* a pour but unique de défendre Térence contre « ce vieux poète malveillant » qui lui reproche d'avoir altéré les œuvres de son modèle Ménandre, en fondant ensemble l'*Andrienne* et la *Périnthienne*. Térence ne discute pas en

elle-même cette critique qui a bien sa valeur ; il reconnaît le fait, mais il le justifie par l'exemple de ses devanciers : il a suivi, dit-il, l'habitude des bons auteurs ; il a fait comme Nævius, comme Ennius, comme Plaute; il aime mieux imiter leur infidélité que la terne exactitude de ses détracteurs [1]. Les mêmes accusations amènent dans le *Bourreau de soi-même* la même réponse. Ailleurs Térence se défend d'avoir emprunté à Nævius et à Plaute les personnages du parasite et du soldat (*Eunuque*). Il déclare qu'il les a pris dans le *Colax* de Ménandre ; il ne connaît pas, dit-il, de comédies latines sur ce sujet : ce qui nous prouve que si l'imitation ou même la reproduction complète des originaux grecs était un titre dont se recommandaient les poètes, ils devaient se garder avec soin de toucher aux œuvres de leurs contemporains. Dans le prologue de l'*Hécyre*, c'est encore de ses intérêts que le poète entretient le public : il se plaint qu'on ait deux fois abandonné sa pièce, d'abord pour des athlètes et un danseur de corde, puis pour des gladiateurs [2]. Enfin dans les *Adelphes*, Térence aborde un sujet plus délicat, auquel nous avons déjà fait allusion : « Les jaloux, dit l'acteur chargé du prologue, prétendent qu'il est aidé par des personnages célèbres, qui ne cessent d'écrire avec lui. Ce qu'ils regardent comme une grave injure, le poète en fait un grand sujet de gloire ; c'est la preuve qu'il est cher à ces personnages, que vous tous, que tout le peuple chérit, qui, dans la guerre, dans la paix, dans les affaires, ont mis sans orgueil leurs services à la disposition de tous. »

1. Qui quum hunc accusant, Nævium, Plautum, Ennium
Accusant, quos hic noster auctores habet,
Quorum æmulari exoptat negligentiam
Potius quam istorum obscuram diligentiam.

2. Voir tout ce prologue dans notre *Recueil de morceaux traduits des auteurs latins*, page 38.

Voilà les prologues de Térence ; ils ne se rapportent à la pièce que par l'indication des sources auxquelles l'auteur a puisé. Ils rappellent cette partie de la comédie ancienne d'Athènes, la *parabase*, dans laquelle le poète, suspendant l'action, traitait par la bouche du chœur des questions souvent personnelles et entretenait les spectateurs de ses intérêts, des attaques de ses rivaux, de la politique du jour.

Expositions. — Les expositions, chez Térence, sont, en général, moins naturelles et moins vives que dans le théâtre de Plaute. Trois fois sur six, le poète a recours à un procédé justement condamné par l'art : il introduit un personnage dont tout le rôle consiste à écouter le récit nécessaire à l'intelligence de la pièce ; une fois les spectateurs instruits de ce qu'ils ont besoin de savoir, ce personnage disparaît. On l'a appelé pour cette raison *personnage protatique* ou *personnage de prologue*. Tel est, dans l'*Andrienne*, l'affranchi Sosia, auquel le vieillard Simon raconte avec grands détails comment il a découvert l'amour de son fils Pamphile pour la jeune Glycerium. C'est la narration de l'*Andrienne*, justement admirée pour sa grâce et sa délicatesse et qui charmera toujours le lecteur ; à la scène, outre qu'elle se rattache mal à l'action, elle devait paraître un peu froide. Dans l'*Hécyre*, ce sont deux femmes, Philotis et Syra, qui reçoivent, on ne sait trop pourquoi, les confidences de l'esclave Parménon ; cela fait, elles disparaissent. Dans le *Phormion*, l'esclave Dave vient pour recevoir une somme d'argent, que lui doit son confrère Géta ; en réalité, c'est pour entendre un long récit qui nous explique la situation et nous fait connaître les principaux personnages. Ce récit est fort piquant. Mais combien notre Molière [1] a rendu l'exposition plus vive, plus rapide,

1. *Fourberies de Scapin.*

plus comique, en la partageant entre les deux valets Silvestre et Scapin et les jeunes Octave et Léandre, tous personnages actifs dans la pièce !

Les autres expositions de Térence échappent à cette critique. Celle des *Adelphes* est un monologue très joli, très aimable de Micion, le père indulgent, qui expose sa théorie d'éducation et combat celle de son frère [1]. Mais le dialogue entre Micion et Déméa, qui suit cette exposition, eût été une entrée en matière beaucoup plus franche. Molière, dans l'*Ecole des Maris*, a bien soin de nous placer au cœur même du sujet par une discussion vive entre Sganarelle et Ariste ; son exposition a le double avantage de nous instruire tout naturellement des choses et de nous dessiner à l'instant le caractère opposé des deux frères.

L'exposition du *Bourreau de soi-même* est une des meilleures de Térence : un vieillard d'Athènes, Ménédème, a résisté aux prières de son fils qui veut épouser une jeune fille pauvre et d'une humble naissance. Le fils, désespéré, est allé en Asie servir le grand roi. Alors Ménédème se reproche sa dureté ; il se retire à la campagne et se condamne à une vie de rude travail. Un vieillard voisin, Chrémès, touché de cette conduite, fait à Ménédème des représentations affectueuses ; c'est là que se trouve la parole si souvent citée, qui est traduite littéralement de Ménandre : « Je suis homme, rien de ce qui intéresse un homme ne m'est indifférent. » Ménédème se décide à raconter à son voisin son malheur. Nous avons cité, dans nos *Morceaux traduits des auteurs latins* [2], ce dialogue charmant, plein de sentiments délicats, mais qui a plus le ton d'un drame de famille que d'une comédie.

1. Nous l'avons donnée dans notre *Recueil de morceaux traduits des auteurs latins,* page 32.
2. Page 28.

L'exposition de l'*Eunuque* est plus vive. L'esclave Parménon arrête son jeune maître Phædria à la porte de sa maîtresse et s'efforce vainement de combattre une réconciliation funeste. Nous avons trouvé dans Plaute une situation toute semblable. Ici Térence imite Ménandre ; mais il supprime malheureusement des traits piquants et vrais que le poète Perse nous a conservés en les traduisant [1].

Intrigue. — La monotonie qu'on a reprochée aux intrigues de Plaute est beaucoup plus sensible dans le théâtre de Térence. C'est invariablement un ou deux amours contrariés par l'opposition des pères ou par la condition servile des jeunes filles. C'est toujours, à la fin de la pièce, une reconnaissance qui rend le mariage possible et amène le dénoûement. Dans plusieurs pièces on se rend compte de la critique adressée à Térence par ses contemporains : en fondant ensemble deux comédies grecques, en les altérant par ce mélange, suivant ses envieux, il n'a pas toujours observé les règles de l'unité. Cette faute se remarque, par exemple, dans les *Adelphes*. L'exposition, empruntée à Ménandre, raconte l'enlèvement d'une chanteuse par le jeune Eschine ; puis, au deuxième acte, l'auteur met en scène, d'après Diphile, ce même enlèvement qui nous a été donné déjà comme un fait accompli. Une jeune fille, Bacchis, est traitée partout comme une esclave ; cependant dans une scène de l'acte II il est dit qu'elle est libre [2] : apparemment elle l'était chez Diphile. On a signalé dans la pièce plusieurs autres contradictions dues à la même cause.

La comédie des *Adelphes* a, ce semble, pour objet d'opposer deux éducations différentes, comme nous l'avons vu par l'exposition, et de donner raison à la

1. *Sat.*, V, v. 101 et suiv.
2. Scène II.

facilité et à la confiance de Micion sur la sévérité grondeuse de Déméa : ainsi l'intrigue de l'*Ecole des maris* tourne au triomphe d'Ariste et à la confusion de Sganarelle. Mais quelle leçon morale tirer des *Adelphes?* Quelle est l'éducation qui l'emporte sur l'autre? Les fautes d'Eschine, jeune homme élevé libéralement, ne sont pas moins graves que celles de Ctésiphon, soumis à une si dure discipline. Micion triomphait d'abord ; à la fin c'est lui qui se trouve confondu. Ainsi la pièce ne conclut pas ; elle n'est pas un enseignement pour les pères, comme la comédie de Molière en est un pour les maris. Le brusque changement des caractères est encore une invraisemblance qu'on peut reprocher à Térence. Déméa, l'homme austère et rigide, devient subitement le plus débonnaire, le plus généreux des pères : il approuve, il encourage les désordres de son fils. Ces brusques conversions ne sont pas dans la nature, et notre grand poète comique s'est bien gardé de les admettre : Harpagon, jusqu'à la fin, reste épris des « beaux yeux de sa chère cassette » ; Alceste part pour le désert. Il semble qu'Oronte, éclairé sur le compte de Tartufe, doive être guéri de sa crédulité ; mais, par un trait de génie, Molière lui conserve son caractère : il ne croyait qu'aux dévots, désormais il n'accordera sa confiance qu'aux libertins. Comme tous les esprits faibles, il n'échappe à un excès que pour tomber dans un autre.

Malgré ces défauts, la pièce des *Adelphes* est intéressante ; elle est relevée par de fines analyses, par l'honnêteté de certains personnages, tels que Hégion, vieillard « d'une vertu antique [1] » ; tels que Sostrate, mère tendre et dévouée ; tels que Géta, esclave fidèle. On est touché de l'affection réciproque des deux

1. Antiqua virtute ac fide.

frères. Quelquefois des traits plaisants viennent égayer la pièce ; cependant, comme toutes celles de Térence, elle est plus sérieuse que comique, elle émeut plutôt qu'elle n'amuse ; elle est le mets des délicats plutôt que le plaisir d'un public grossier.

Ce caractère est surtout celui de l'*Hécyre*, la plus froide des comédies de Térence. Le titre n'en est pas bien justifié ; car le personnage de la *belle-mère*, Sostrate, a peu d'importance ; elle reste en dehors de l'intrigue, elle n'est qu'un prétexte pour l'éloignement de sa bru qui ne peut rester auprès d'elle. On plaint Sostrate, dont le caractère est affectueux et bon ; aux reproches de son mari qui l'accuse du départ de la jeune femme, elle répond avec une douceur touchante. Au reste, dans ce drame de famille, presque tous les caractères sont honnêtes : on s'intéresse aux deux pères, aux deux mères, au jeune mari, à celle qui a été sa victime avant d'être sa femme ; la courtisane même, rôle ordinairement sacrifié, est bonne et généreuse. Mais l'action manque, tout se passe en longues conversations, en longs monologues. On s'étonne que le jeune Pamphile ait oublié certains incidents d'une nuit de débauche sur lesquels repose l'intrigue, et que la reconnaissance se fasse par des moyens peu vraisemblables. Tout en appréciant la grâce et le charme de la pièce, on comprend qu'elle n'ait pas captivé fortement les spectateurs romains.

Personnages. — *Vieillards.* — Ce qui précède permet déjà d'apprécier les caractères de Térence et le contraste qu'ils présentent avec ceux de Plaute. Les personnages grossiers et ignobles ont disparu, ou les traits en ont été singulièrement adoucis. On ne voit plus de pères libertins, complaisants pour les folies de leurs fils et de moitié dans leurs plaisirs ; ni de pères avares et durs, sans pitié pour des faiblesses qu'ils

ont connues autrefois. Les pères, chez Térence, sont habituellement affectueux et bons ; s'ils se sont montrés trop sévères, ils s'en punissent, comme Ménédème, ou ils reviennent à des sentiments plus doux, comme le Déméa des *Adelphes*. Ce qu'on peut leur reprocher, c'est l'excès de leur indulgence : ils sont spectateurs trop calmes du danger de leurs enfants [1], ils supportent trop facilement leurs désordres. Ils représentent une société plus polie, plus décente que celle de Plaute ; mais si la corruption y est plus élégante, elle n'y est pas moins grande.

Jeunes gens. — On peut en dire autant des jeunes gens, plus respectueux de formes pour leurs pères, plus réservés dans leur langage, mais aussi hardis dans leur conduite que ceux de Plaute. Le jeune Clitiphon, dans le *Bourreau de soi-même*, écoute en silence les beaux conseils que lui donne son père Chrémès à propos des fautes d'un autre jeune homme ; mais quand le vieillard a le dos tourné, il prend sa revanche.

Que ces pères sont injustes ! s'écrie-t-il, ils voudraient nous voir vieux dès l'enfance et insensibles à tous les plaisirs de la jeunesse ; et cependant, quand le mien a un peu trop bu, quelles confidences il me fait sur sa conduite !... Ah ! il ne sait pas combien je suis sourd à tous ses conseils [2] !

Dans le *Phormion*, le jeune Phædria se charge d'une tâche qui conviendrait mieux à un esclave. Il a une hypocrisie trop habile en trompant son oncle Démiphon, il ment avec une assurance effrontée qui lui vaut les suffrages de l'esclave Géta, mais qui nous donne peu d'estime pour son caractère. Molière a su éviter ce défaut dans ses *Fourberies de Scapin* ;

1. Voir Simon dans l'*Andrienne*.
2. *Autontimorumenos*, act. I, sc. III.

ce sont deux valets fripons, Silvestre et Scapin, qui dupent le vieil Argante. En somme, les jeunes gens de Térence ne sont pas meilleurs que ceux de Plaute, et chez celui-là comme chez celui-ci, le mariage est plus d'une fois la réparation d'une faute brutalement commise.

Esclaves. — L'adoucissement des traits est sensible dans les rôles d'esclaves comme dans les autres. On ne trouve plus chez Térence l'esclave révolté, bravant avec cynisme la société et les supplices qu'elle lui réserve ; l'esclave honnête et dévoué paraît souvent, et, lorsqu'il est intrigant et fourbe, c'est pour servir les intérêts de son jeune maître.

Parasites. — Le changement est plus frappant encore chez les parasites. Leur condition semble s'être élevée : ils n'achètent plus leurs dîners par des humiliations et par des coups : ils flattent, ils rendent des services, ils sont choyés et ils s'engraissent. Le parasite Gnathon développe plaisamment, dans une scène de l'*Eunuque*, cette transformation :

Quelle distance, grands dieux, d'un homme à un autre ; quelle supériorité des gens d'esprit sur les sots ! Voici à quel propos cette réflexion m'est venue. Aujourd'hui, en arrivant, je rencontre quelqu'un d'ici, de même pays, de même condition que moi, un fort honnête homme, qui a, comme moi, mangé son patrimoine. Je le vois dans le plus piteux état, sale, défait, couvert de haillons et chargé d'années. — Comme te voilà équipé, lui dis-je ! — C'est que j'ai perdu ce que j'avais, infortuné ! hélas ! où en suis-je réduit ! connaissances, amis, tous m'abandonnent ! En me regardant, je me sentis un profond mépris pour cet homme. — Eh ! lui dis-je, fainéant, comment as-tu fait ton compte, pour qu'il ne te reste aucune ressource en toi-même ? As-tu perdu la tête avec ton bien ? Regarde-moi ; je suis sorti

d'où tu sors, et pourtant quel teint ! quel embonpoint ! quelle mise ! quel air de prospérité ! J'ai tout et je n'ai rien ; quand tout me manque, je ne manque de rien. — C'est qu'il y a un malheur : je ne sais pas, moi, faire le plaisant et recevoir des coups. — Quoi ! tu te figures que c'est ainsi qu'on s'y prend ! tu en es à cent lieues. Oui, autrefois, jadis, dans le vieux temps, on gagnait sa vie à ce métier. Mais nous avons aujourd'hui un nouveau moyen de prendre les gens, et je suis précisément l'inventeur de cette méthode. Il y a une espèce d'hommes qui ont la prétention d'être les premiers en tout et qui ne sont rien moins ; c'est à eux que je m'attache, je ne leur fournis point à rire à mes dépens, mais je ris avec eux de compagnie, et en même temps je m'extasie sur leur esprit. A tout ce qu'ils disent, j'applaudis; disent-ils ensuite le contraire, j'applaudis encore. On dit oui, je dis oui ; on dit non, je dis non. Bref, je me suis imposé à moi-même de trouver tout admirable ; c'est maintenant le métier qui rapporte le plus. Tout en causant ainsi, nous arrivons au marché ; au-devant de moi accourent tout joyeux pâtissiers, bouchers, cuisiniers, charcutiers, marchands de marée et de poisson d'eau douce, tous gens que j'avais fait vivre quand j'étais riche, et que j'oblige encore tout ruiné que je suis. Ils me salueut, m'invitent à souper, me félicitent de mon retour. Quand mon pauvre affamé voit que je suis en si grand honneur, et que je gagne si aisément ma vie, il se met à me supplier de le prendre à mon école. Je l'accepte pour élève ; je veux, s'il est possible, qu'à l'image des sectes philosophiques qui tirent leurs noms des philosophes mêmes, les parasites s'appellent *Gnathoniciens* 1.

Le soldat fanfaron. — Avant de quitter les personnages d'hommes, n'oublions pas le soldat fanfaron. Ici encore, Térence adoucit les traits, au risque d'être moins comique. Le soldat, chez lui, est resté très vaniteux ; mais il n'est plus cet être emphatique et sot, toujours berné et toujours content de lui-même.

1. *Eunuque*, II, 3.

Personnages de femmes. — Parmi les personnages de femmes, les plus habituels dans le théâtre ancien, mais les moins acceptables pour les modernes, n'ont point disparu chez Térence ; cependant là aussi il y a progrès pour la grâce et pour l'élégance. Ses femmes sont plus aimables. La morale n'y gagne rien, car elles n'en sont que plus dangereuses.

Nous avons rencontré dans nos analyses plusieurs figures de matrones : elles sont intéressantes, leur caractère est doux et bienveillant; Sostrate, de l'*Hécyre*, n'a que de bons sentiments pour sa bru ; Myrrhina, mère de la jeune femme, n'est pas moins aimable. Quelquefois encore les maris accusent l'humeur acariâtre et impérieuse de leurs femmes, mais ces quolibets sont plus rares et semblent moins justifiés. Les convenances ne permettaient pas, nous l'avons dit, de mettre en scène la jeune fille destinée à un mariage légitime. Cependant Térence, dans le *Bourreau de soi-même*, nous fait au moins entrevoir la jeune Antiphila. Elle a beaucoup de grâce et d'effusion quand elle revoit Clinia, qui revient après quelques mois d'absence ; les transports des jeunes gens sont touchants ; mais cette scène, la seule où paraisse Antiphila [1], se réduit à quelques vers.

Style. — Un des mérites les plus incontestables de Térence, c'est la pureté et le naturel élégant et délicat de son style. César lui reconnaissait ce charme dans l'épigramme célèbre où il lui reproche l'absence de la force comique :

Toi aussi, ô moitié de Ménandre, on te range parmi les plus grands, et tu le mérites par la pureté de ton style. Et plût au ciel que tes écrits aimables fussent animés par la

1. Acte II, sc. 3.

verve, et que ta force comique balançât la gloire de la Grèce : on ne te reprocherait pas sur ce point d'être faible. Voilà le seul don qui te manque. Térence, j'en souffre, j'en suis chagrin.

C'est aussi le sens d'une autre épigramme attribuée à Cicéron.

Toi aussi, Térence, qui seul as su interpréter en un style choisi et transporter en latin Ménandre, toi dont le calme langage fait connaître ses pièces au peuple assemblé, poète aux suaves accents, chez qui tout coule avec douceur [1].

Le jugement d'Horace ne devait pas différer beaucoup de ceux-là ; l'élégant auteur, instruit à la politesse et au bon ton par le commerce des Scipions, devait moins déplaire que le plébéien Plaute au poète de la cour d'Auguste. Horace rappelle, avec la même ironie que pour Cæcilius, l'opinion qui accordait l'art à Térence ; mais il l'a lu et il le possède, il fait plusieurs fois allusion au *Bourreau de soi-même*, il traduit en vers hexamètres un morceau de l'*Eunuque*, on sent qu'il le préfère à tous les autres poètes du vieux temps, parce qu'il est plus moderne de ton et d'esprit. C'est aussi Térence que Quintilien juge le moins sévèrement : il ne l'excepte pas de sa condamnation générale de la comédie latine, mais il lui reconnaît beaucoup d'élégance et un charme qui serait plus grand encore, si la versification chez lui était plus régulière [2]. Nous sommes peu compétent pour apprécier cette dernière critique, mais sur tous les autres points il nous est facile d'être d'accord avec César, Cicéron et Quintilien. Térence a purgé la scène des trivialités

1. Ces deux pièces sont déjà citées dans notre *Histoire de la littér. grecque*, page 517.
2. X, I, 99.

bouffonnes ; il a cherché la comédie dans la peinture des caractères, dans le développement des mœurs. Mais il est plus moraliste que comique : il n'a pas songé à la nécessité d'égayer le spectateur, il n'a pas mêlé à de fines analyses morales ce mouvement, cet entrain, qui sont nécessaires à l'action dramatique. Son dialogue est moins vif, moins pétillant d'esprit que celui de Plaute, ses récits sont trop longs, il a trop de penchant aux discours Sans doute il devait ce goût à la société aristocratique dans laquelle il a vécu. Le reproche qu'on adresse à Cicéron d'avoir fait des plaidoyers dans ses dialogues peut s'appliquer aussi à Térence.

Bibliographie : Meyer, *Etudes sur le théâtre latin.* — Ch. Benoît, *Essai historique et littéraire sur la comédie de Ménandre*, 1854. — Guill. Guizot, *Ménandre, étude historique et littéraire sur la comédie et la société grecque*, 1855. — Ditandy, *Etudes sur la comédie de Ménandre*, 1853.— Patin, *Etudes sur la poésie latine*, t. II, p. 224 et suiv.

CHAPITRE V

LES COMÉDIES A PERSONNAGES ROMAINS (*TOGATÆ*).
LES ATELLANES

Nous jugeons inutile de nous arrêter sur les nombreux contemporains de ces trois poètes comiques, Plaute, Cæcilius et Térence, les seuls dont les noms soient restés célèbres. Nous n'avons d'ailleurs que de rares et courts fragments de C. Licinius Imbrex, dont Aulu-Gelle cite quelques vers, et de Dorsennus ou Dossennus. Celui-ci, d'après Horace, semble avoir abusé du rôle facile de parasite, et le poète satirique accuse aussi son travail lâche et précipité [1].

Un autre poète, Luscius de Lanuvium, n'est connu que par sa rivalité avec Térence. Selon les commentateurs, il est « ce vieux poète malveillant » que Térence désigne sans le nommer dans plusieurs de ses prologues.

Comédie à personnages romains. — A côté de la comédie grecque appelée *palliata*, la comédie natio-

1. *Epist.*, II, I, v. 173 et 174 : « Voyez comme Dossennus se complaît dans les rôles de parasites bouffons, avec quel brodequin mal attaché il ose se promener sur la scène. »

nale, *fabula togata*, eut aussi sa place, mais assez restreinte. Elle était moins estimée, sans doute parce qu'elle ne pouvait choisir ses personnages dans les hautes classes, et qu'elle dut se borner à décrire les mœurs populaires et surtout l'esprit des petites villes municipales. La scène était généralement transportée dans une ville du Latium. Les paysans, les foulons, les joueuses de flûte, étaient les types habituels qui figuraient sur le théâtre. A ce genre sont attachés les noms des trois auteurs presque contemporains, Titinius, qui vivait en même temps que Térence, T. Quinctius Atta, mort en 77, et surtout L. Afranius.

On reprochait à Titinius la trivialité de ses personnages, la grossièreté de ses plaisanteries et le caractère trop antique de son style. Quinctius Atta était plus estimé, et nous voyons par Horace qu'on ne pouvait critiquer ses pièces sans soulever l'indignation des vieillards de son temps [1]. Les grammairiens le citent souvent, ce qui prouve en faveur de son style. Mais le premier des trois était Afranius. Cicéron estime son esprit, sa science du langage [2]. Quintilien en fait cas, mais lui reproche l'immoralité de ses peintures. Horace rapporte, sans l'admettre, que le parti des anciens faisait de lui l'égal de Ménandre [3].

On connaît les titres d'une quarantaine de ses comédies et on en possède des fragments assez nombreux, mais trop courts pour nous permettre d'apprécier son talent. Les incidents de la vie privée, les discussions entre le mari et la femme, le fils et le père, les intrigues des esclaves et des parasites en faisaient le fond. Cette comédie, on le voit, ne différait guère de la

1. *Epist.*, II, I, 79-80.
2. Homo perargutus, ac fabulis etiam, ut scitis, disertus. (Cic., *De claris oratoribus*, XLV.)
3. Dicitur Afrani toga convenisse Menandro.
(*Epist.*, II, 1, v. 58.)

comédie grecque que par la condition plus humble des personnages.

Atellanes. — Satires. — Nous avons indiqué rapidement, en retraçant les origines de la poésie latine, le caractère de ces farces grossières appelées *saturæ* et *atellanes*. Nous avons vu [1] qu'à l'époque où les comédies régulières de la Grèce (*fabulæ*) furent introduites à Rome et jouées par des acteurs de profession appelés histrions, les jeunes gens se réservèrent le droit de jouer ces petites pièces, mélanges de paroles, de chants et de danses qui prirent alors le nom d'exode (*exodium*), c'est-à-dire *sortie*, petite pièce qui termine la représentation [2]. Aussi, tandis que les histrions ne pouvaient avoir le titre de citoyen, les acteurs de satires et d'atellanes ne furent jamais exclus ni de leur tribu ni du service militaire [3]. La satire et l'atellane ne tardèrent pas à se confondre pour les sujets et pour le ton. Jusqu'à l'époque de Sylla, c'étaient presque des improvisations : le plan était arrêté d'avance; les personnages, types de convention, ne variaient pas, mais étaient toujours placés dans de nouvelles situations bouffonnes, suivant l'inspiration soudaine des acteurs. Ces types se sont conservés en partie dans la comédie populaire de l'Italie moderne, *comedia dell' arte*. Tel est le *Maccus*, qui, par sa grosse tête et ses deux bosses, comme par sa gourmandise et sa poltronnerie, est l'ancêtre du *Pulcinello* napolitain. Des peintures d'Herculanum nous en ont conservé les traits. Le *Bucco*, ainsi nommé à cause de ses joues gonflées, était le type du parasite vorace, flatteur, impertinent avec les dehors de la niaiserie.

1. Page 15.
2. C'est l'opposé de ce qu'on appelle chez nous « un lever de rideau ».
3. Tite-Live, VII, ch. II.

Le *Pappus* est l'ancêtre des Pantalon et des Cassandre; c'est un vieillard ridicule, avare, berné par tous ceux qui l'entourent, ambitieux aussi et candidat malheureux dans les élections. Le *Dorsennus* ou *Dossennus,* ainsi nommé à cause de la proéminence de son dos, est un charlatan qui prédit l'avenir, dupe les paysans et leur donne des consultations de droit et de médecine : c'est le Docteur de Bologne et le Pathelin français. Citons encore le *Manducus,* espèce d'ogre à la bouche énorme, garnie de grosses dents, dont la voracité était l'épouvante des enfants. Le *Sannio* avec son habit bariolé et sa grosse tête rasée est sans doute le *Zanni* ou *Arlequin* de l'Italie.

Au temps de Sylla, vers 100 av. J.-C., l'atellane perdit ce caractère de farce improvisée : le cadre en devint plus large, la forme plus régulière ; à ces personnages convenus s'ajoutèrent d'autres personnages plus réels. Les atellanes furent de véritables compositions littéraires. Cette transformation est due à deux poètes, L. Pomponius et Novius.

L. Pomponius. — Pomponius, qu'on croit né à Bologne, et qui florissait vers 90 av. J.-C., est très souvent cité par les grammairiens. Les titres de quelques-unes de ses atellanes font juger du caractère de ces pièces : la *Joueuse de lyre,* les *Peintres,* le *Boulanger,* le *Marchand d'esclaves,* les *Foulons,* les *Pêcheurs,* le *Médecin,* le *Candidat,* le *Maccus soldat,* le *Maccus garde des scellés,* etc.

Novius. — Novius était sans doute contemporain de Pomponius. Il ne reste aussi de lui que les titres assez nombreux de ses atellanes. Le Pappus y figure souvent ; on le voit dans toutes les conditions de sa vie, et aussi malheureux comme candidat aux honneurs publics que comme mari, comme père et comme

maître. Le titre « *Pappus præteritus*[1] » ne laisse point de doute à cet égard.

Quoique, chez Pomponius et Novius, l'atellane ait gardé la gaieté grossière et quelquefois obscène de ses origines, les jugements des anciens nous apprennent qu'on y trouvait des traits délicats et une finesse d'observation et de style qui lui firent trouver grâce auprès de la société éclairée du temps. Sylla aimait ce genre de pièces et contribua à leur succès. On a même soupçonné qu'il en avait composé. A partir de ce temps, la comédie de Térence et même celle de Plaute sont délaissées ; toute la faveur est pour les atellanes et bientôt pour d'autres pièces licencieuses où le geste avait autant de place que la parole. Ce sont les mimes, que nous rencontrerons à l'époque de César. Le nombre toujours croissant des spectateurs, l'étendue des théâtres, expliquent en partie ce rôle important de la mimique, d'accord d'ailleurs avec les goûts de la populace. Sous l'empire, par une décadence nouvelle de l'art théâtral, la pantomime aura le privilège de charmer les loisirs de Rome et de la province.

Bibliographie : Patin, *Etudes sur la poésie latine*, t. II, p. 302 et suiv.

1. Le *Pappus rebute*.

CHAPITRE VI

LA SATIRE

Origines de la satire. — Quintilien a dit : « La satire nous appartient tout entière ; *satira tota nostra est.* » A la prendre absolument, cette prétention n'est pas acceptable : car l'esprit de raillerie est aussi ancien que l'humanité même, et nous avons trouvé partout dans la littérature grecque le talent de saisir par l'invective ou par la moquerie les mauvais côtés de notre nature. Il suffit de rappeler les ïambes d'Archiloque et d'Hipponax, les épigrammes des deux Simonide, toute la comédie ancienne, ancêtre directe de Lucilius, au jugement d'Horace [1], les *silles* de Xénophane et de Timon. L'innovation des Romains se réduit donc à un nom et à une forme littéraire.

Nous avons expliqué déjà [2] l'origine et le premier sens du mot *satire*, et nous avons vu comment ce mot a fini par désigner de petites pièces dramatiques, d'abord capricieuses et improvisées comme les parades de nos foires, puis devenues, avec les atellanes, des compositions régulières comme certaines des farces de notre moyen âge.

1. Hinc omnis pendet Lucilius.
(*Sat.*, I, IV, v. 6.)

2. Voir page 14.

De la forme dramatique il y a loin à la forme de discours ou de récit en vers, que désigne aujourd'hui dans toutes les littératures le mot *satire*. Toutefois, en prenant ce nouveau sens, la satire ne s'est pas éloignée autant qu'on pourrait le croire, de son acception première. Elle est encore un mélange de sujets et de passions de toute sorte. Un satirique célèbre, Juvénal, la définit ainsi [1] : « Tout ce qui agite les hommes, l'espérance et la crainte, la colère et la volupté, la joie et l'inquiétude, voilà le mélange dont se composera ma satire. »

Premiers poètes satiriques. — Ennius. — Le mérite d'avoir créé cette nouvelle forme littéraire est attribué au fameux Lucilius. Chez les anciens, son nom et celui de satire sont inséparables ; la satire est la *muse de Lucilius*, tout écrivain satirique *travaille à être un Lucilius* [2]. Horace le donne comme le premier qui ait osé composer des vers de cette sorte [3]. Cependant, d'après des témoignages certains, il faut reconnaître que le poète Ennius avait au moins ébauché ce genre, auquel Lucilius a donné sa forme définitive. En effet, le vieux poète avait composé sous le nom de *saturæ* des écrits bien dignes du nom de mélanges. Le mètre variait même dans la même satire : c'étaient tantôt des vers héroïques, tantôt des vers ïambiques ou trochaïques ; quant aux sujets, malgré la rareté et la faible importance des fragments conservés, il est

1. *Sat.*, I, v. 85-86 :
Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli.

2. *Ibid.* :
Lucilius esse laborat.

3. *Sat.*, II, I, 63-64 :
.... Lucilius ausus
Primus in hunc operis componere carmina morem.

facile de voir qu'ils étaient aussi variés que le mètre. Ce qui est certain aussi, c'est que parmi tant d'éléments divers la raillerie avait sa place. Le portrait piquant d'un parasite et de son patron que Térence a imité en est la preuve :

Quand tu arrives, libre de tous soucis, joyeux, baigné, avec tes dents bien plantées et ton bras agile, le corps dégagé, la tête haute, tout prêt à t'élancer comme un loup pour engloutir le bien d'autrui, dis-moi, que pense le maître de la maison ? Grand Dieu ! il cherche tristement à sauver son dîner, et toi tu le dévores en riant [1].

Il n'y a donc point, comme un grammairien, Diomède, l'a prétendu, de séparation tranchée entre la satire d'Ennius et celle de Lucilius ; ce ne sont point deux genres distincts, l'un simple mélange de vers de toute sorte (*carmen ex variis poematibus constans*), l'autre expression de la raillerie (*maledicum carmen*). La variété des vers se trouve aussi chez Lucilius, puisque sur trente satires qu'il avait composées, neuf (de 21 à 29) étaient écrites en vers ïambiques. Nous verrons aussi que beaucoup de sujets sont étrangers au genre satirique ; mais le vers hexamètre héroïque domine et l'esprit de raillerie devient l'inspiration générale.

Lucilius. — Sa vie. — Caïus Lucilius naquit à Suessa Aurunca, en Campanie, ville qu'il a rendue célèbre, car les auteurs le nomment souvent le nourrisson d'Aurunca et sa poésie est la muse de Suessa (*Camœna Suessa*). Quant à la date de sa naissance, on

1. Quippe sine cura, lætus, lotus quum advenis,
Insertis malis, expedito bracchio,
Alacer, celsus, lupino exspectans impetu
Mox quum alterius alligurias bona,
Quid censes domino esse animi ? Proh divum fidem !
Ille tristis cibum dum servat, tu ridens voras.
(*Phormion*, II, sc. II, 339 et suiv.)

ne peut accepter celle qui est donnée par la chronique de saint Jérôme (147 av. J.-C.) ; car il aurait eu moins de quatorze ans quand il accompagna Scipion Emilien à Numance, où il fit la guerre comme chevalier, il n'aurait pas atteint sa dix-neuvième année au moment de la mort de ce grand homme dont il avait été, nous dit-on, l'ami intime. Horace dit aussi que Scipion vivait lorsque Lucilius donna ses satires [1] ; or est-il probable qu'un jeune homme se soit attaqué avec tant d'audace à des personnages considérables? Nous croyons, avec M. L. Müller, que Lucilius a dû naître trente-trois ans plus tôt, en 180 [2]. Saint Jérôme a été trompé par la ressemblance du nom des consuls de l'année 147 avec ceux de l'année 180. Cette correction expliquerait aussi le nom de *senex* souvent donné par Horace à Lucilius [3]. Aurait-il pu désigner ainsi un homme qui serait mort à quarante-quatre ans, dans toute la force de l'âge ? On a contesté également la date fixée pour sa mort (103). Mais elle est certainement antérieure à l'année 91 ; car les dialogues *Sur l'orateur,* dont Cicéron place la scène à cette date, supposent que Lucilius n'est plus vivant. Le langage d'un des interlocuteurs de ces dialogues, l'orateur Licinius Crassus, ne permet aucun doute [4].

Lucilius appartenait à une famille patricienne, car sa sœur ou sa mère fut l'aïeule du grand Pompée. On ne sait presque rien de sa vie qu'il avait racontée lui-

1. ...... Num Lælius, et qui
Duxit ab oppressa meritum Carthagine nomen
Ingenio offensi ?....... (*Sat.*, II, I, v. 65. et suiv.)

2. L. Müller, *Leben und Werke des Gaius Lucilius,* Leipz. 1876.

3. .... : quo fit ut omnis
Votiva pateat veluti descripta tabella
Vita *senis.* (*Sat.*, I, II, v. 32.)

4. Voir *De oratore*, I, 16 ; II, 6.

même dans ses écrits [1]. Mais elle s'est écoulée au milieu d'événements très favorables à la satire. Rome avait écrasé Carthage, elle était maîtresse de la Grèce, de l'Asie et de l'Espagne ; à ces guerres extérieures qui lui avaient assuré l'empire du monde allaient succéder les déchirements et les luttes qui commencent avec les Gracques pour se continuer avec Marius et Sylla. L'Orient vaincu se vengeait en donnant aux vainqueurs le goût du luxe et des plaisirs. Ces riches provinces étaient livrées à la tyrannie sanguinaire et à l'avidité des magistrats romains. A Rome, des trésors mal acquis étaient encore plus honteusement dissipés. Quelques familles possédaient toutes les terres de l'Italie et étalaient leur opulence. La plèbe ancienne avait « laissé ses os sur tous les champs de bataille d'Italie [2] », tandis que la plèbe nouvelle, composée d'affranchis, sans foyers, sans patrimoine, sans patriotisme, allait vendre ses suffrages et bientôt ses bras à tous les ambitieux qui voudraient s'en servir. Caton l'Ancien avait vu déjà et dénoncé une partie de ces maux. Tibérius et C. Gracchus avaient voulu par leurs réformes en arrêter le progrès. Avant eux Lælius avait tenté l'œuvre des fameux tribuns, mais la difficulté de l'entreprise l'avait arrêté et cette prudence lui avait valu le surnom de sage (*Sapiens*). Sans doute Lucilius fut confident des douleurs patriotiques de son ami ; sans doute aussi, quand son indignation attaqua non seulement les vices en général, mais les plus considérables parmi les vicieux, il était soutenu par les applaudissements de Lælius et de Scipion.

1. Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris, neque si male gesserat olim
Decurrens alio, neque si bene.......
(Horace, *Sat.*, II, I, v. 30.)

2. Michelet, *Histoire romaine*.

Caractère de la satire de Lucilius. — Ces illustres amitiés et celles d'autres personnages comme Spurius Mummius, frère du vainqueur de Corinthe, comme l'austère jurisconsulte Rutilius Rufus, expliquent, avec la naissance et le rang de Lucilius, l'impunité de ses attaques. Au rapport des anciens, elles étaient d'une violence terrible. « Il arrachait, dit Horace, le masque d'honnête homme sous lequel des vices honteux bravaient les regards »; il déchirait Métellus, il accablait Lupus de ses vers infamants ; il s'attaquait aux premiers du peuple, au peuple lui-même en masse [1]. Perse nous le montre [2] « déchirant à belles dents la ville : A toi, Lupus! à toi, Mutius! à les mordre il a brisé ses molaires [3] ». Juvénal n'est pas moins expressif : « Sitôt que, la lèvre frémissante, l'ardent Lucilius a fait briller son vers comme une lame d'épée, le coupable rougit, son cœur a senti le froid du crime, la sueur glacée du remords[4].» Les victimes de Lucilius ripostèrent quelquefois ; nous savons, par l'auteur de la *Rhétorique à Hérennius* [5], qu'il fut attaqué sur la scène. Il semble que le poëte aurait dû être indulgent pour des railleries qui étaient dans ses habitudes. Mais non moins sévère que les Métellus pour le malheureux Nævius, il cita son adversaire devant le préteur. Celui-ci, nommé Cœlius, jugea sans doute que tous devaient avoir contre Lucilius les droits que ce dernier s'arrogeait contre les autres, et

1. *Sat.*, II, I, v. 64 et suivants.
2. Secuit Lucilius urbem,
Te Lupe, te Muti, et genuinum fregit in illis.
(Perse, I, 114.)
3. Traduction de M. Despois. Il en est de même pour les vers suivants.
4. Ense velut stricto quoties Lucilius ardens
Infremuit, rubet auditor cui pallida mens est
Criminibus, tacita sudant præcordia culpa.
(Sat. I, 165-167.)
5. II, 13.

il acquitta l'accusé. Lucilius se vengea, dit-on, en accablant le préteur de ses invectives. Il faut dire que les attaques personnelles ont bien plus de gravité sur un théâtre que dans un livre. Chez les anciens surtout, la publicité des écrits était fort restreinte ; les satires de Lucilius ne devaient guère être connues en dehors du cercle de ses amis et par des lectures qu'il avait pu en faire à un public choisi. Nous savons par Suétone [1] que deux critiques latins, Archélaüs et Philocomus, furent chargés d'éditer avec une revision attentive les œuvres du satirique.

A quelle classe d'hommes s'adressait surtout la satire de Lucilius ? Quels sont les ridicules et les vices qu'elle attaquait ? D'après quelle règle morale a-t-il jugé les hommes ? Malgré le petit nombre et la brièveté des fragments qui nous sont parvenus de ses œuvres, il est encore possible de le reconnaître.

Satire littéraire. — D'abord, comme les poètes de la comédie ancienne d'Athènes, Lucilius ne se borne point à poursuivre les vicieux et les méchants ; il critique aussi les auteurs. Au rapport des anciens, sa 3e, sa 9e et sa 10e satire étaient particulièrement littéraires. Déjà, en étudiant l'épopée, la tragédie et la comédie, nous avons vu que Lucilius ne ménageait pas les poètes qui l'avaient précédé de bien peu ou qui étaient ses contemporains. Il se moquait des vers d'Ennius qui manquaient de force [2] ; il trouvait le vers de Pacuvius tourmenté et bizarre [3] ; il corrigeait Accius [4] ; il n'épargnait pas Cæcilius ni même Té-

1. Dans son livre *sur les Grammairiens célèbres*.
2. Non ridet versus Enni gravitate minores ?
(Horace, s. I, 10, v. 54.)
3. Voir page 43, note 3.
4. Nil comis tragici mutat Lucilius Acci ?
(H., s. I, 10, v. 53.)

rence [1], dont le rapprochait cependant l'amitié commune de Scipion et de Lælius. Que reprochait-il à l'élégant traducteur de Ménandre? Aucun témoignage, aucun fragment ne permet de s'en rendre compte.

On connaît mieux la nature des critiques qu'il adressait au plus grand orateur de son temps, à Licinius Crassus, dont Cicéron admire l'élégance et la savante harmonie. Lucilius, en homme facile pour lui-même et habitué à composer vite, reproche à Crassus cette science même du langage, cet art qui consiste à éviter le concours rude et heurté des mots, à chercher des sons coulants, flatteurs pour l'oreille. Il mettait en scène Mucius Scævola, jurisconsulte célèbre, beau-père de Crassus et son collègue dans toutes les magistratures curules, et lui faisait dire : « J'ai pour gendre Crassus ; n'espère pas être un plus grand rhéteur. » C'est à un autre orateur du temps, T. Albucius, savant même pour les Grecs, dit Cicéron , ou plutôt presque Grec [2], que Mucius Scævola s'adressait ; et il avait commencé par censurer Albucius lui-même : « Quel art dans l'enchâssement de tes mots ! Ce sont les pièces d'une marqueterie, les pierres d'une mosaïque ! » C'est par Cicéron que cette petite scène nous est connue ; dans ses dialogues *Sur l'orateur*, il la fait raconter par Crassus lui-même, qui est un de ses principaux interlocuteurs [3].

Nous connaissons encore par Cicéron une autre

1. A. Gelle, XVIII : « Neque magno intervallo postea Q. Ennius et juxta Cæcilius et Terentius, ac subinde Pacuvius, et Pacuvio jam sene Attius, clariorque tum in poematis eorum obtrectandis Lucilius fuit.

2. *De claris orat.*, XXXI : Doctus etiam Græcis T. Albucius, vel potius pene Græcus.

3. *De orat.*, III, 43.

Crassum habeo generum, ne rhetoricotero' tu sis.

. . . .

Quam lepide lexeis compostæ, ut tesserulæ omnes
Endo pavimento, atque emblemate vermiculato !

scène assez piquante dont Albucius fait les frais. Elle se trouvait peut-être dans la même satire. La mode de parler grec, d'écrire en grec était déjà répandue ; plusieurs personnages considérables avaient choisi cette langue pour raconter l'histoire de leur pays. Caton se moquait de l'un d'eux, le consulaire Aulus Albinus qui, au commencement de son livre, s'excusait d'écrire le grec avec peu d'élégance. « En vérité, Aulus, s'écriait Caton, tu es par trop mauvais plaisant ! Quoi ! tu aimes mieux t'excuser d'une faute que de n'y pas tomber [1] ? » Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, Lucilius pensait comme le sévère censeur. Il nous montre Albucius débarquant en Grèce et reçu par le préteur d'Achaïe, ce même Mucius Scævola, si peu ami de la rhétorique. Celui-ci imagine de ne lui parler qu'en grec, et toute son escorte fait de même. Voici le morceau de Lucilius, tel que Cicéron nous le donne [2] :

Tu veux être Grec, Albucius, plutôt que Romain et Sabin, compatriote de Pontius, de Titus, d'Annius, ces braves centurions, ces honorables citoyens, les premiers du peuple ? Tu le veux, eh ! bien, soit ! Lorsque, préteur, je reçois ta visite à Athènes, c'est en grec que je te salue : χαῖρε, dis-je, ô Titus ! Et les licteurs, le cortège, la foule de répéter : χαῖρε, Titus. Voilà pourquoi Albucius m'a déclaré la guerre, est mon ennemi juré.

Pourquoi Lucilius a-t-il attaqué si souvent ce même Mucius Scævola [3] dont il se sert ici pour railler un ridicule ? Nous ne pouvons le dire. M. Scævola, « le plus éloquent des jurisconsultes », comme l'appelle Cicéron, était arrivé aux plus hautes dignités ; il avait com-

1. A. Gelle, XI, 8.
2. *De finibus*, I, 3.
3. Lucilius le fait dire à Scévola lui-même : « *Verum in me quidem lusit ille, ut solet :* Mais il a ri à mes dépens, selon son habitude. » Perse, nous l'avons vu, dit que Lucilius *déchirait* Mucius Scévola.

battu souvent avec Crassus, son gendre, pour les vieilles institutions ; c'est sous leur consulat que fut portée la loi Licinia Mucia, destinée à défendre le droit de cité romaine contre l'invasion trop facile des alliés. Il y avait peut-être eu quelques contradictions dans sa vie politique, comme dans celle de Crassus. Quoi qu'il en soit, Lucilius paraît peu se soucier des représailles d'adversaires si puissants : « Quel est, dit-il, celui que je n'ose pas désigner par son nom ? Que m'importe que Mucius me pardonne ou ne me pardonne pas mes paroles[1] ?

Au reste, Lucilius n'épargnait même pas ses amis ; nous savons qu'il accusait Scipion de *purisme,* et qu'il se moquait des locutions provinciales de Vectius. On s'inclinait devant ses arrêts ; car la *science du langage* est une des qualités que lui reconnaissent les anciens. Toute sa 9e satire traitait des questions de grammaire. Il discutait sur la valeur et la quantité des voyelles ; il fixait le sens du mot *poema*, qui, selon lui, ne convient qu'à une courte pièce, et du mot *poesis,* qui désigne un long ouvrage. Il précisait le sens de *cupiditas* et de *cupido :* le désir (*cupiditas*) ne peut être retranché de la nature humaine, la passion (*cupido*) est le propre de l'insensé (*stultus*).

Satire morale. — Définition de la vertu. — Jusqu'ici la satire de Lucilius n'a pas un caractère bien violent. L'auteur semble avoir pris à tâche de combattre dans les écrits et les discours de ses amis tout ce qui sort de la mesure, la recherche excessive du beau style, la mode prétentieuse du langage grec, l'affectation du purisme, l'introduction choquante des locutions provinciales. C'est dans la satire morale qu'il montrera

1. Cujus non audeo dicere nomen ?
Quid refert dictis ignoscat Mucius an non ?

cette âpreté, cette verve terrible qu'ont signalée les anciens. Mais en vertu de quels principes attaque-t-il les vices et les vicieux de son temps? Quelle est sa règle de conduite? Par un hasard heureux, dans le plus long fragment qui nous soit parvenu des satires de Lucilius, est une définition de la vertu, telle qu'il l'entendait :

La vertu, Albinus, c'est de savoir apprécier à leur véritable prix toutes les choses qui nous entourent et parmi lesquelles nous vivons; la vertu, c'est de savoir ce que chaque chose est en elle-même; la vertu, c'est de discerner ce qui est droit, utile, honnête, quel est le bien, quel est le mal, ce qui est nuisible, honteux, déshonnête. La vertu, c'est de savoir dans quelle juste mesure on peut accroître sa fortune; la vertu, c'est d'estimer la richesse à son juste prix, c'est d'accorder aux magistrats le respect qui leur est dû, d'être l'adversaire public, l'ennemi privé des hommes méchants et des mœurs mauvaises, et aussi le défenseur des gens de bien et des bonnes mœurs, de glorifier ceux-ci, de leur vouloir du bien, de vivre leur ami; enfin de mettre au premier rang dans son cœur les intérêts de sa patrie, puis ceux de ses parents, en troisième et en dernier lieu les siens.

Ce n'est point là l'idéal de vertu que propose aux hommes une philosophie sévère, comme le stoïcisme, ou une religion qui prêche le détachement des biens de la terre; c'est une vertu toute pratique, merveilleusement conforme au caractère romain, qui ne méprise pas la richesse, mais qui en règle l'acquisition et l'usage, qui soumet toute chose au contrôle de la raison, qui fait de la mesure et de l'honnêteté la règle de la vie, d'ailleurs animée contre les méchants de

ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

et plaçant au premier rang parmi nos devoirs le ser-

vice de la patrie. Telle qu'elle est, cette définition est belle, et elle n'aurait pas déplu à ce vieux Caton dont Lucilius invoquait le nom pour protéger l'audace de son langage :

Ce vieux Caton, qui avait le droit d'attaquer chacun par son nom, car sa conscience ne lui reprochait rien [1].

La cupidité et le luxe. — Parmi les vices les plus contraires à cette sage mesure que recommande Lucilius, la cupidité et la profusion des dépenses tiennent le premier rang. C'étaient aussi les deux fléaux qui, depuis la conquête du monde, menaçaient le plus la société romaine. Le goût du luxe, des plaisirs somptueux, de la gourmandise raffinée, avait fait des progrès que Lucilius, après Caton, dénonce sans relâche et que les lois somptuaires, la loi Fannia, la loi Licinia, essayaient en vain d'arrêter. Or, à Rome, la profusion des dépenses était d'autant plus grave que la richesse n'était point le fruit légitime des entreprises commerciales ou des travaux de l'industrie. C'est par les concussions, c'est par le pillage des provinces que beaucoup de fameux débauchés du temps avaient amassé les trésors qu'ils prodiguaient ensuite aussi scandaleusement qu'ils les avaient acquis. Aussi n'est-on pas surpris de voir les historiens et les moralistes romains réunir toujours dans leurs attaques ces deux passions qui semblent contraires, l'avidité (*avaritia*) et la profusion (*luxuria*).

Lucilius, à en juger par de trop courts fragments, poursuivait sans relâche l'avidité et le luxe chez les hommes puissants, les Nomentanus, les Lupus, les Gallonius, les Carbon, « qui croyaient pouvoir impu-

1. Nam vetus ille Cato, dignus quemcumque lacessim
Appellare, quod ipse sibi non conscius esset.

nément se livrer au mal et braver toutes les attaques[1] ». Il s'élève surtout contre cette gourmandise prodigieuse qui, dès cette époque, pour se satisfaire, explorait à grands frais les mers et les régions les plus lointaines, contre la science raffinée de certains palais, tels que celui du célèbre orateur Philippe qui distinguait un poisson pêché dans le Tibre du poisson de la même espèce pris dans la mer, qui pouvait même préciser dans quelle partie du fleuve on l'avait trouvé, soit à l'embouchure du Tibre, soit entre les deux ponts, ce qui ajoutait beaucoup à son prix. Il se récrie sur tous ces monstres nouveaux, les loups de mer, les esturgeons que Gallonius et les autres imaginent de placer sur leurs tables. Il les accable par cette apostrophe : « Vivez, gloutons ! vivez, goinfres ! vivez, ventres ! » et il leur oppose plaisamment l'oseille, dont il vante les mérites avec l'enthousiasme que Caton professait pour le chou :

Oseille, quel est celui qui ne te vanterait, pour peu qu'il te connaisse ? C'est en ton honneur que le sage Lælius poussait de véritables cris, lorsqu'il interpellait un à un tous nos goinfres : « O Publius, gouffre de Gallonius, tu n'es qu'un misérable ; tu n'as pas bien soupé une fois dans ta vie, toi qui te ruines pour une langouste énorme ou un esturgeon de dix livres ! » Telle était l'énergique allocution du sage Lælius et il disait vrai[2].

Impiété. — Scéleratesse. — Concussions. — Lupus. — Tubulus. — Parmi les hommes infâmes dont les noms se rencontrent dans les fragments de Lucilius, il en est deux qui semblent avoir dépassé tous les autres et qui étaient devenus chez les

1. Peccare impune rati sunt
Posse, et nobilitate facul propellere iniquos (*facul*, vieil adverbe, *facilement*).

2. Cité par Cicéron, *De finibus*, II, 8.

anciens le type vivant du crime. L'un est L. Cornélius Lentulus Lupus, personnage considérable qui fut consul et censeur; l'autre Lucius Tubulus, qui était arrivé à la préture. Le premier était fort décrié, il fut condamné pour concussions [1]. Toute la première satire de Lucilius semble n'avoir été qu'une scène comique dans laquelle le poète représentait les dieux réunis en conseil et délibérant sur le supplice du misérable Lupus [2]. Jupiter prenait le premier la parole. Il regrettait d'abord de n'avoir pas assisté à un conseil précédent : « Je voudrais, oui, je voudrais, habitants du ciel, avoir assisté au conseil que vous avez tenu déjà. » Puis il se plaignait d'entendre les hommes leur donner à tous également le nom de père : « Il n'est aucun de nous qui ne s'entende invoquer sous ce titre : ô père, ô le meilleur des dieux ; on dit : Neptune, notre père; Bacchus, Saturne, notre père; Mars, Janus, Quirinus, notre père; tous portent le même nom. » Sans doute il se plaignait ensuite de l'impiété des hommes : « Si Lucius Tubulus, si Lupus, si Carbon, fils de Neptune, croyaient qu'il y a des dieux, auraient-ils été si impies et si parjures? » Après cette harangue de Jupiter, Neptune prenait la parole, s'embrouillait dans son discours et s'excusait en disant que Carnéade lui-même, si on le rappelait des enfers, ne se tirerait pas d'une telle difficulté. Nous savons par Aulu-Gelle [3] qu'on appelait fils de Neptune les hommes « cruels et féro-

1. Suivant un commentateur ancien d'Horace, il s'agirait de Rutilius Lupus, consul avec L. Julius César, en 90. Il était fameux par ses parjures et ses débauches; au moment de combattre les Marses, il tourna en dérision les rites religieux. Son armée fut détruite et il périt dans le combat. Mais, à cette époque, Lucilius était mort.

2. Servius, dans son commentaire sur le Xe livre de l'Eneide : « Totus hic locus de primo Lucilii translatus est, ubi inducuntur dii habere concilium, et agere primo de interitu Lupi cujusdam rei, postea sententias dicere. »

3. *Nuits attiques*, xv, 21.

ces ». Peut-être le dieu de la mer s'était-il levé pour protester contre ce patronage que lui attribuaient les mortels. Quoi qu'il en soit, toute cette satire ressemble fort aux scènes burlesques où Aristophane traite si lestement les dieux nationaux. Par ce côté encore l'œuvre de Lucilius procéderait, comme le dit Horace, des poètes de la comédie ancienne. On peut s'étonner de ce rôle chez un ami de Scipion et Lælius, défenseurs officiels des croyances religieuses ; mais il en était sans doute de Lucilius comme d'Aristophane ; ses bouffonneries n'attaquaient pas le fond des choses.

Le Tubulus que nous avons vu nommé à côté de Lupus était, au dire de Cicéron, « un des hommes les plus scélérats et les plus impudents dont on ait conservé le souvenir [1] ». Préteur, il avait effrontément trafiqué des jugements ; condamné à l'exil, il s'était signalé par tant d'infamies qu'il fut rappelé à Rome et condamné à mort ; il s'empoisonna pour échapper au supplice [2]. Cicéron nous dit que son nom était aussi odieux que celui d'Aristide était cher à tous.

Carbon. — Carbon, que Lucilius associe dans ses attaques à Lupus et à Tubulus, n'était pas beaucoup moins décrié, soit qu'il s'agisse de C. Carbon, « le plus malhonnête des hommes [3] », dit Cicéron, soit de Marcus, « grand voleur de la Sicile [4] », dit encore Cicéron, soit d'un troisième frère, Caïus, d'abord courtisan de C. Gracchus et son collègue, puis après le meurtre du grand tribun, déserteur de son parti, consul en 634 (120 av. J.-C.), et, cette année même, défenseur impudent d'Opimius, fameux par l'assassinat de C. Grac-

1. *Disc. pour Scaurus* (Fragment, ch. XIV).
2. Asconius, commentateur de Cicéron.
3. Quo nihil improbius (*Lettr. famil.*, IX.)
4. Furem magnum ex Sicilia.

chus et par le massacre de ses partisans. Mais cette lâche palinodie ne désarma pas le parti vainqueur : à l'issue de son consulat, il fut accusé par L. Crassus, alors tout jeune, et s'empoisonna pour échapper à la condamnation.

Opimius. — Ce même Opimius, envoyé plus tard en Afrique, comme chef d'une ambassade qui devait partager l'ancien royaume de Micipsa entre son fils Adherbal et Jugurtha, se laissa corrompre par l'or de celui-ci[1] ; il fut accusé et condamné, et alla vieillir dans l'exil. Lucilius n'avait pas épargné les mœurs du père, qui était lui aussi consulaire et triomphateur ; il infligea au fils le surnom sanglant de *Jugurthin* (Jugurthinus)[2]. Mais combien d'autres ont dû être atteints par le fouet du satirique, s'il a nommé tous les malhonnêtes gens de cette Rome dont Jugurtha disait en la quittant : « Ville à vendre si elle trouve un acheteur ! » Combien, comme L. Cotta, méritaient qu'on leur reprochât leur honteuse avarice[3] ! Combien, comme Œsernius, pouvaient être flétris pour leurs sales débauches ! Combien, comme Publius Pavus Tuditanus, questeur quand Lucilius servit en Espagne, pouvaient se voir infliger l'épithète de « vaurien qui fuit le jour » (*lucifugus nebulo*) (satire XIV), ou, comme Trebellius, subir ce torrent d'injures : « fièvre, moisissure, vomissement, pourriture ! [4] »

Ces exemples recueillis dans les fragments de Luci-

1. Salluste, *Jugurtha*, XVI.
2. Quintus Opimius ille *Jugurthini* pater hujus.
(Fragm. du liv. XI.)
3. Luciu' Cotta senex......
Magnus *trico* fuit nummariu', solvere nulli
Lentus.
4. .... febris, senium, vomitus, pus. (Sat. xv.)

lius permettent de juger la hardiesse du poète, que n'intimidaient ni la naissance, ni la richesse, ni le rang et les dignités de ses victimes. Sans doute il ne corrigea pas les vices, mais il les châtia et les força du moins à pâlir et à trembler sous les coups qu'il leur portait.

Appréciation des anciens. — La grande réputation de Lucilius chez les anciens n'était pas due seulement à l'audace de ses personnalités. On admirait son esprit autant que sa verve. Il est pour Cicéron le modèle du bon goût, de l'*urbanité*. Cette admiration persiste au temps d'Horace. Celui-ci reproduit les éloges de ses contemporains et paraît, jusqu'à un certain point, les accepter. « Lucilius est enjoué, dit-il, il est spirituel, il a répandu sur toute la ville le sel de sa plaisanterie ; il est plus poli dans son style que les auteurs qui l'ont précédé. » Mais il fait ses réserves et il critique à plusieurs reprises la rudesse des vers de Lucilius, la précipitation et l'abondance bourbeuse de sa composition [1]. Horace revient plusieurs fois à la charge ; on sent qu'il est forcé de se défendre ; c'est un épisode de cette guerre des anciens et des modernes dont nous avons déjà parlé. On oppose directement Lucilius à Horace, comme on avait opposé à l'éloquence riche et harmonieuse de Cicéron l'âpreté du vieux Caton. Sans doute les poètes et les beaux esprits qui entouraient Néron et Auguste donnaient raison à Horace contre Lucilius, et toutes leurs préférences devaient être pour l'exquise délicatesse d'un écrivain dont on a loué la « recherche heureuse ». Mais l'engouement pour la vieille littérature se reproduisit au temps de Quintilien, et nous savons par celui-ci et par l'auteur

1. *Sat.*, I, IV, v. 9 et suiv. ; *ibid.*, X, v. 1 et suiv., 58 et suiv., 76 et suiv.

du *Dialogue des orateurs* que les admirateurs passionnés de Lucilius le préféraient non seulement aux autres satiriques, mais à tous les poètes. Quintilien n'ose prendre parti dans la querelle ; il reste prudemment dans un juste milieu, et sa conclusion est peu compromettante : « Pour moi, je m'éloigne autant de ces admirateurs que d'Horace, qui trouve l'abondance de Lucilius bourbeuse et veut qu'on fasse un choix dans ses vers ; car je trouve en lui une science merveilleuse et ce franc parler qui donne à son style du mordant et beaucoup de sel [1]. »

Notre jugement. — Il est difficile de se prononcer sur un écrivain dont il reste si peu de chose ; cependant, si les fragments de Lucilius permettent de comprendre les éloges de l'antiquité, ils expliquent encore mieux, ce nous semble, les critiques d'Horace, et nous conduisent aux mêmes réserves et aux mêmes conclusions.

Déjà, dans les passages que nous avons cités, nous avons remarqué des traits spirituels, nous avons pu deviner des scènes piquantes et comiques. Quelques autres fragments ont le même caractère. Tel est ce portrait d'un avare :

Il n'a ni cheval, ni esclave, ni suivant ; mais il a une bourse et porte avec lui tout ce qu'il possède d'écus. Il soupe, il dort, il se baigne avec sa bourse ; sa bourse est tout son espoir, son avenir, sa vie [2].

Telle est surtout cette peinture de la vie politique de son temps, peinture spirituelle et vive et qui, à tant d'égards, pourrait s'appliquer à nos sociétés modernes :

1. *Instit. orat.*, X.
2. Sat. VI.

Maintenant, du matin au soir, qu'il soit fête ou non, tous les jours et à toutes les heures, peuple et sénateurs s'agitent sur la place publique ; ils n'en bougent point. Tous s'appliquent à une seule étude, à un seul art, l'art de tromper les gens sans se compromettre, de faire assaut de fourberies et de fausses caresses, de se donner des airs d'honnête homme, de se tendre des pièges, comme si tous étaient les ennemis de tous [1].

Il y a aussi du sel et de la verve dans cette boutade contre la superstition :

Ces Lamies terrestres que les Faunes et les Numa Pompilius ont inventées, il en a peur ; il les tient pour toutes-puissantes. Les petits enfants croient que les statues d'airain sont vivantes, qu'elles sont des hommes ; de même ces gens-là prennent des mensonges pour la vérité, ils s'imaginent que des statues d'airain ont la vie et le sentiment ; mais ce ne sont que fictions et fausses couleurs, rien de vrai, rien de réel [2]. »

Si nous avions conservé ce voyage de Rome à Capoue et au détroit de Sicile [3] qu'Horace a imité dans le récit de son voyage à Brindes, et ces dialogues dont Lucilius paraît avoir fait un fréquent usage, il est probable que nous y trouverions beaucoup de traits spirituels. Horace n'a pas dédaigné de prendre à son prédécesseur l'apologue du renard et du lion malade [4], et ses vers ne sont qu'une reproduction plus châtiée, plus élégante et plus rapide de ceux du vieux poète.

A côté du sel, il est facile aussi de trouver chez Lucilius une fermeté vigoureuse. La définition de la vertu nous en a donné un exemple frappant. On peut

1. Cité par Lactance, *Instit. div.*, V, 9.
2. *Ibid.*, IV, 3.
3. Sat. III.
4. *Epist.*, I, 1. Suivant le scholiaste d'Horace, cet apologue faisait partie de la 30e satire de Lucilius.

recueillir dans les fragments plus d'une sentence mâle et fortifiante : « Travaille à t'instruire, afin que ni les événements ni la raison ne te trouvent en défaut [1]. » — « La vie, tu le vois, est une force qui contraint toutes nos actions [2]. » On a dit plus justement chez les modernes : « La vie est un combat. » Toute l'histoire de Rome est dans cette pensée que Tite-Live a exprimée plus tard : « Le peuple romain a été plus d'une fois vaincu par la force et surpassé en de nombreux combats, mais dans une guerre, jamais, et tout est là [3]. » Tite-Live fait dire à un de ses personnages : « Telle est par je ne sais quel arrêt du destin la fortune de Rome, qu'elle ait toujours été vaincue avant de vaincre. »

Après avoir reconnu tous ces mérites de Lucilius, il nous sera bien permis d'avouer que ses vers sont souvent rudes et raboteux, lâches et traînants, que l'auteur abuse de la figure appelée redoublement, figure commode pour ceux qui improvisent ; que, lui qui a critiqué la manie des hellénisants comme Albucius, il met sans cesse des mots grecs dans son latin [4]; qu'enfin on trouve partout les caractères d'un travail précipité. Evidemment il n'a pas connu cette recherche pénible et lente du fini [5] qui manque, selon Horace, aux poètes de l'ancienne Rome. On conclut volontiers comme le contemporain d'Auguste : « Si le destin eût

1. Labora
Discere, ne te res ipsa ac ratio ipsa refellat.

2. Vis est vita, vides, quæ nos facere omnia cogit.

3. Ut populus romanus victus vi et superatus præliis
Sæpe est multis, bello vero nunquam, in quo sunt omnia.
(Sat. XXVI.)

4. D'après Horace, les admirateurs de Lucilius lui en auraient fait un titre d'honneur.
At magnum fecit quod verbis græca latinis
Miscuit. (*Sat.*, I, x, v. 28.)

5. *Epitre aux Pisons*, v. 290-291.

retardé sa venue jusqu'à notre âge, il eût lui-même beaucoup effacé dans ses œuvres ; il en eût retranché tout ce qui dépassait la mesure ; plus d'une fois, en faisant des vers, il se serait frappé la tête et rongé les ongles jusqu'au vif[1]. » Le goût de la perfection, le sentiment exquis de l'art manquent encore aux poètes de cette période. Ce sera le progrès de l'âge suivant. L'étude des prosateurs contemporains d'Ennius, de Plaute et de Lucilius nous mènera aux mêmes conclusions.

BIBLIOGRAPHIE : Ch. Labitte, *Etudes littéraires* (Les satires de Lucile, t. I, p. 39-79). — Patin, *Etudes sur la poésie latine*, t. II, p. 366 et suiv. — Berger, *Histoire de l'éloquence latine*, t. II, p. 179 et suiv.

1. *Sat* , I, x, v. 76-80.

CHAPITRE VII

LA PROSE

Caton agriculteur, orateur, historien.

Influence de la Grèce sur la prose latine. — Nous avons vu, pendant la période que nous venons de parcourir, la poésie s'introduire à Rome par l'imitation de la Grèce, et se développer en suivant de près les modèles grecs. La plupart des auteurs sont eux-mêmes des Grecs entrés dans la cité romaine par l'esclavage et l'affranchissement. Presque seul, Lucilius fait exception. Il fallait en effet être un Romain, un membre de l'aristocratie romaine pour introduire le genre dont il est le créateur et pour faire accepter les personnalités violentes qui le caractérisent.

Encore plus que la satire, l'art oratoire et l'histoire ont dû appartenir en propre aux Romains. Pour parler dans les assemblées et pour se porter comme accusateur ou comme défenseur devant les tribunaux, la première condition était d'avoir le titre de citoyen. Il eût été aussi bien délicat aux étrangers de toucher aux événements de l'histoire romaine. Polybe l'a fait, mais en grec, et son *Histoire générale* était écrite pour ses concitoyens plutôt que pour les Romains. Les premiers historiens de Rome empruntent quelquefois la langue grecque, même quand ils ont une connaissance imparfaite de cette langue ; mais ils sont Ro-

mains par la naissance et par les magistratures qu'ils ont exercées ; c'est avec l'esprit romain qu'ils racontent l'histoire de leur pays.

Cependant l'éloquence et l'histoire n'ont pas échappé à l'influence de la Grèce. Outre que les œuvres des poètes ont servi à l'éducation du goût et ont contribué aux progrès de la prose, les leçons des maîtres grecs, l'étude des orateurs et des historiens de la Grèce, ont fait beaucoup pour former et assouplir une langue d'abord si rude et si grossière, pour lui donner de l'élégance et de l'harmonie et faire de la parole un art véritable qui aura bientôt ses grands modèles.

Caton. — Le premier nom qui se présente, à l'entrée de cette période, est celui d'un homme qui a combattu toute sa vie l'invasion des lettres grecques ; qui, comme citoyen et comme magistrat, s'est opposé avec une ardeur obstinée aux innovations dans l'éducation comme dans les mœurs, et qui cependant n'a pas échappé lui-même à l'influence de la Grèce. Nous avons déjà rencontré, en parlant de Lucilius, la figure originale de Caton l'Ancien, que le poète satirique invoquait pour autoriser ses hardiesses. Il y a entre l'un et l'autre plus d'un trait commun, et nous le reconnaîtrons en étudiant chez Caton l'homme, l'agriculteur, l'orateur et l'historien.

Sa vie. — M. Porcius Cato, qu'on a surnommé l'*Ancien* ou le *Censeur* (censorius) naquit à Tusculum, en 234 (av. J.-C.), dans l'intervalle entre la première et la seconde guerre punique. Il appartenait à une rude famille de paysans, qui avaient été aussi braves soldats que bons agriculteurs, et il s'inspira de l'exemple de son père et de son grand-père en cultivant de bonne heure les trois arts romains par excel-

lence : l'agriculture, la guerre et le droit. Son éducation très dure le préparait au service militaire, qui, vu les circonstances, commença pour lui avant l'âge légal, vers le temps de la bataille de Cannes ; il avait alors dix-sept ans. Il eut pour général le fameux Fabius le Temporiseur (*cunctator*), qui apprécia bientôt les qualités énergiques du jeune homme. Celui-ci, de son côté, s'attacha fortement à Fabius et le prit pour maître et pour modèle.

Dans l'intervalle des campagnes, Caton revenait à Tusculum, mêlait aux travaux de l'agriculture l'étude du droit, et, le matin, il allait dans les villes et les villages voisins mettre sa science et sa parole mordante au service de tous ceux qui avaient quelque procès. Il revenait ensuite et travaillait avec ses esclaves à l'exploitation de sa terre, vêtu comme eux, partageant leur nourriture.

Ce caractère frappa un voisin de Caton, le patricien L. Valérius Flaccus, qui attira le jeune homme, conçut pour lui beaucoup d'estime et finit par le conduire à Rome, le jugeant digne d'entrer dans la vie politique, dont il lui facilita l'entrée. L'amitié entre le patricien et l'homme nouveau ne se démentit jamais ; plus tard ils furent collègues dans le consulat et dans la censure.

Soldat au siège de Capoue et de Tarente, tribun militaire en Sicile, Caton prit part, sans doute avec le même grade, à la bataille décisive du Métaure (207). Puis il entra par la questure dans la carrière des honneurs, et le sort le donna comme questeur au consul Scipion qui partait pour la Sicile (205). Mais ces deux caractères si opposés ne purent s'entendre : l'économie rigide et un peu étroite de Caton ne plaisait pas au brillant général, déjà gagné aux mœurs nouvelles, ami de la magnificence et prodigue de l'argent du trésor comme du sien. « Je n'aime pas,

dit-il, un questeur si exact. » Ils se séparèrent ennemis, et Caton commença en accusant Scipion la lutte de toute sa vie contre la noblesse.

Préteur en Sardaigne (198), il se fit aimer par cette probité sévère et ce désintéressement qui semblaient très doux aux habitants. Nous avons vu qu'il ramena de Sardaigne le poète Ennius, qui devint bientôt l'ami de Scipion. En 195 il fut nommé consul avec Valérius, et, avant de partir pour l'Espagne, il défendit énergiquement la loi Oppia, qui avait été portée à l'époque des grands désastres de Rome pour restreindre les dépenses des femmes. Malgré la vive et sarcastique éloquence de Caton, la loi, qui n'était plus justifiée par les circonstances, fut abrogée. Caton fit ensuite en Espagne une campagne très remarquable, associant la prudence à la hardiesse, la finesse à la loyauté, juste envers les alliés, ennemi des exactions et des violences inutiles, mais impitoyable dans la répression des révoltes. Il ne prit pas moins de quatre cents villes ou bourgs, dont il rasa les murailles et dispersa les habitants. Quoiqu'il eût interdit le pillage et n'eût imposé aux vaincus que des contributions de guerre, il put distribuer des gratifications aux soldats et verser de grosses sommes dans le trésor public. Le triomphe lui fut décerné : c'était le premier qu'on remportait sur l'Espagne. Pour consacrer ce souvenir on éleva une chapelle à la Victoire Vierge (193).

Caton fit encore d'autres campagnes en Thrace comme lieutenant du consul Tibérius Sempronius, en Etolie comme tribun militaire, et sa part fut grande dans la victoire du consul Acilius Glabrion aux Thermopyles (191).

Il échoua d'abord dans la pétition de la censure ; la noblesse lui était hostile : il avait déposé contre son général accusé de concussions ; d'ailleurs on redoutait

sa sévérité. Cependant il fut nommé en 185 avec Valérius, et les deux années de sa censure furent marquées par des mesures si énergiques contre les abus de toute sorte qui avaient suivi la victoire de Rome, que le nom de Censeur (*censorius*) devint inséparable du sien. Il raya sept membres du sénat, dégrada plusieurs chevaliers, mit des impôts sur les bijoux, les voitures, les esclaves, supprima les prises d'eau qui appauvrissaient les fontaines publiques au profit des jardins des particuliers, afferma les impôts à un très haut prix et les travaux publics au rabais. A sa sortie de charge, le peuple lui éleva une statue.

Envoyé en Afrique en 174, pour juger les griefs de Carthage contre Masinissa, et frappé de la prospérité de cette ville qu'il croyait abattue, il ne cessa dès lors de demander sa ruine. Chacun de ses discours se termina par ces mots : « et je pense qu'il faut détruire Carthage ».

Il continua jusque dans son extrême vieillesse sa lutte contre les progrès du luxe, contre les exactions et les violences des gouverneurs, contre les rhéteurs, les philosophes et les médecins de la Grèce. En 154, les Athéniens avaient envoyé en ambassade à Rome le célèbre philosophe académicien Carnéade avec le stoïcien Diogène et le péripatéticien Critolaüs. En attendant que le sénat les reçût, les ambassadeurs ouvrirent une sorte d'école où la jeunesse se pressa pour les entendre. Carnéade surtout charmait ses auditeurs par l'élégance de sa parole et son habileté à soutenir successivement deux opinions contraires. Mais Caton s'indigna, montra les conséquences de ces enseignements sophistiques et obtint du sénat qu'il éloignât promptement de Rome ces maîtres dangereux.

Un des derniers traits de sa vie fut la poursuite du préteur Sergius Galba qui, par une odieuse perfidie, avait massacré en un jour 30,000 Lusitaniens. Le tri-

bun T. Libon poursuivait le coupable ; Caton appuya l'accusation par un long discours qu'il inséra dans son livre d'histoire appelé *Origines*, et qu'on y lisait encore au temps de Cicéron.

Mais ce n'est pas impunément qu'il avait attaqué tant d'abus, lésé tant d'intérêts, frappé tant de coupables. De vives et puissantes inimitiés le poursuivirent jusqu'à sa mort ; s'il avait accusé souvent, il fut lui-même cité quarante-quatre fois devant les tribunaux, et quarante-quatre fois acquitté.

De son premier mariage, Caton eut un fils dont il parlait souvent dans ses écrits et qui mourut après avoir rempli les fonctions de préteur. Avant cette mort, Caton, quoique très âgé, s'était remarié avec une toute jeune fille et il eut un second fils. Selon quelques témoignages, ce serait pour diriger les études de cet enfant qu'il aurait appris enfin la langue grecque. Mais les fonctions qu'il exerça en Sicile pendant trois années, son séjour à Athènes avec Acilius Glabrion, ne permettent pas de croire qu'il ait si longtemps ignoré le grec. Sans parler des devoirs de sa charge, la curiosité si vive de son esprit devait le porter vers cette étude. En outre Plutarque témoigne qu'il aurait pu haranguer les Athéniens en grec, et que, s'il eut recours à un interprète, ce fut par un sentiment de fierté romaine. D'ailleurs, suivant d'autres témoignages, les œuvres de Thucydide et de Démosthène lui auraient été familières.

Caton mourut à 85 ans selon les uns, à 90 selon les autres. Sa vie avait été bien pleine. Cependant on ne donnerait pas une idée complète de son activité, si l'on n'ajoutait à l'énumération de ses charges et des événements de sa vie politique et militaire la liste des ouvrages qu'il avait composés. Nous avons conservé son Traité d'agriculture (*De re rustica*) ; mais il ne nous reste que des fragments de ses nombreux dis-

cours. Cicéron témoigne qu'il en avait lu plus de cent cinquante. Nous n'avons aussi que de rares débris de ses *Origines*, ouvrage historique d'une grande importance, et d'autres livres d'éducation, de droit, de stratégie, intitulés : *Préceptes à mon fils, Commentaires sur le droit civil, De l'art militaire.*

L'examen du Traité d'agriculture et des fragments oratoires et historiques achèvera de nous faire connaître le caractère de Caton et nous permettra de l'apprécier comme écrivain.

Le Traité d'agriculture *(De re rustica).* — Aucun sujet ne pouvait être plus intéressant pour les Romains qu'un traité d'économie rurale. Longtemps, en effet, l'agriculture a été chez eux l'art estimé par excellence et la seule manière honnête de s'enrichir : « Nos ancêtres, dit Caton dans le préambule de son livre, pour louer un homme de bien, le louaient en ces termes : « Bon cultivateur et bon laboureur. » Il ajoute cette considération, la première de toutes à Rome : « Des laboureurs naissent les hommes les plus braves et les plus fermes soldats. » Aussi n'est-on pas surpris de trouver dans l'histoire littéraire des Romains de nombreux traités d'agriculture. Après le livre de Caton paraissent ceux de Varron, de Columelle, de Palladius. Le poème romain par excellence, ce furent les *Géorgiques* de Virgile.

Mais on ne saurait comparer ni à la riche poésie de Virgile, ni aux qualités plus modestes des agronomes que nous avons nommés, le livre de Caton l'Ancien. Avec quelque attention qu'on le lise, il est impossible d'y trouver un plan, un ordre quelconque, une apparence de composition. Les premières pages donnent des notions préliminaires sur le choix d'une propriété, sur les instruments et le personnel de l'exploitation ; mais ensuite tous les sujets sont confon-

dus : la culture, la nourriture des troupeaux, la récolte et la conservation des produits, l'entretien des esclaves, leur nourriture, les travaux d'hiver, les formules de prières pour les fêtes publiques, l'indication des pays d'où l'on doit tirer les outils et les ustensiles, les formules de contrats ou de conventions avec les entrepreneurs et les ouvriers, les recettes de médecine. Rien de moins littéraire que cet entassement confus de renseignements, de préceptes et de formules. Sans doute le livre a subi bien des altérations : on n'y trouve plus certains passages que citent les anciens ; il est facile d'y surprendre aussi des interversions et des redites ; mais quelque compte que l'on tienne de l'infidélité des copistes, il est certain que l'art n'y avait aucune place et qu'il n'y faut pas chercher de style. Dans un même alinéa la liaison des idées manque souvent ; souvent les phrases ne sont pas construites ; beaucoup de formes sont pleines de la rouille du vieux langage.

Mais cet ouvrage est curieux comme un monument de la langue et de la littérature naissantes. Si Rome, comme on l'a quelquefois prétendu, a commencé par la poésie, elle l'a bien oubliée. On chercherait vainement chez Caton le charme philosophique, les aimables descriptions de Xénophon dans un livre analogue, l'*Economique*, qui respire l'amour de la vie champêtre. L'auteur latin est un paysan, peu frappé des agréments de la campagne, qui n'y voit que de la peine à prendre et des profits à obtenir. Il donne des consultations sur l'agriculture comme il en donnait sur le droit, il affecte partout les formes brèves et impératives de la loi.

L'ouvrage n'est pas moins intéressant comme monument de la vie et des mœurs rurales à cette époque : non seulement on s'y renseigne sur les bâtiments d'habitation et d'exploitation, sur le mobilier, les ou-

tils, les procédés de culture, la vente des produits, la préparation des vins, la recette de friandises et de gâteaux peu appétissants ; mais on s'y instruit de la vie des métayers et des esclaves, des relations de voisinage, des pratiques religieuses, de la médecine en usage et de l'art vétérinaire, qui consistent surtout en formules superstitieuses. Le grand remède que recommande Caton est le chou : le chou est bon pour toutes les blessures, pour toutes les tumeurs ; il guérit les yeux et les maux de tête, il est souverain pour les maux de reins, pour le foie, pour le cœur, pour les poumons, pour les entrailles. L'énumération de ces mérites du chou remplit plusieurs pages.

Enfin le traité de Caton a encore un autre prix aux yeux de la critique : quelle que soit sa sécheresse, il porte partout l'empreinte du génie original de l'auteur, et sert comme de contre-épreuve à sa vie publique. Actif, vigilant, minutieux dans son amour de l'ordre, économe, défiant, sévère, dur même pour ses esclaves, juste par calcul plutôt que par un sentiment désintéressé, positif avant tout et incapable de se laisser entraîner par l'imagination, il est cependant crédule, comme il arrive aux esprits pratiques qui se défient des livres et acceptent facilement des traditions puériles. Il a le ton tranchant, absolu, sentencieux, malicieux, narquois ; il aime les proverbes, il lance volontiers des épigrammes :

Il en est, dit-il, d'un champ comme d'un homme. Produirait-il beaucoup, s'il dépense de même, il ne reste guère.

Il recommande avant tout l'*œil du maître* :

Le front, dit-il sentencieusement, vaut mieux que le derrière de la tête.

Le maître de maison doit souvent aller à sa campagne, visiter tout, se rendre compte de tout ; puis il interroge son régisseur :

Si l'ouvrage ne paraît pas suffisant, le régisseur ne manque pas de dire qu'il a fait de son mieux, qu'il y a eu des esclaves malades, du mauvais temps, des fugitifs, des corvées. Quand il aura donné ces raisons et bien d'autres, ramène ton homme au compte des travaux et des bras [1].

Il dit ailleurs sous une forme aussi épigrammatique :

Bâtis de sorte que la maison ne cherche pas où est la terre, ni la terre où est la maison.

D'autres sentences font connaître le fond de sa morale:

Que le régisseur se montre reconnaissant d'un service, pour qu'on ait envie de lui en rendre d'autres. — Sois bon pour tes voisins, ne laisse pas tes esclaves leur manquer ; si tu es bien vu de tes voisins, tu vendras plus facilement tous les produits, tu trouveras plus facilement des entrepreneurs pour tes travaux et des ouvriers à la journée. Si tu bâtis, ils te procureront des bras, des bêtes de somme, des matériaux.

Nous avons cité dans notre *Recueil de morceaux traduits des auteurs latins* [2] tout le chapitre sur les devoirs du maître de maison : on y peut apprécier l'activité et la vigilance de Caton. Il ne veut point de temps perdu ; même pendant les jours de fête, il y a des travaux permis qu'il recommande :

Curer les vieux fossés, réparer les routes, tailler les haies, bêcher le jardin, nettoyer le pré, botteler le menu bois, arracher les épines, moudre le grain, nettoyer partout.

On remarquera ce dernier trait : pour Caton, la toilette de la maison comme celle des gens passe après tout le reste. Ailleurs il y revient : « Pour empêcher l'oisiveté pendant la pluie, qu'on se nettoie. » Dans ce passage et partout on sent cet esprit d'économie vigilante et âpre qui ne néglige aucun détail :

Des esclaves ont été malades, il fallait diminuer les ra-

1. Ch. II.
2. Page 40.

tions. — Vous faites une distribution de tuniques ou de sayons : commencez par reprendre les vieux pour en faire des chiffons.

Cette économie devient souvent de la dureté, comme dans ce passage souvent cité :

Que le maître de maison vende les vieux bœufs, les bestiaux de rebut, les moutons de rebut, la laine, les peaux, les vieux chariots, la vieille ferraille, les vieux esclaves, les esclaves malingres ; tout ce qui est inutile, qu'il le vende. Vendre beaucoup et acheter peu, c'est ce qu'il y a de mieux pour un maître de maison.

Le bon Plutarque ne peut s'empêcher de blâmer cette insensibilité qui confond les esclaves avec les bestiaux et la ferraille :

Pour moi, dit-il [1], je trouve que se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme, et, après qu'on s'en est servi, les chasser ou les vendre dans leur vieillesse, c'est la marque d'un méchant naturel, d'une âme basse et sordide qui croit que l'homme n'a de liaisons avec l'homme que pour ses besoins et pour sa seule utilité.... Je sais bien que pour rien au monde je ne me déferais d'un bœuf qui aurait vieilli en labourant mes terres ; à plus forte raison ne pourrais-je jamais me résoudre à renvoyer un vieux domestique en le chassant de ma maison comme de sa patrie.

On voit par ces réflexions de Plutarque combien les mœurs ont changé depuis Caton. D'ailleurs, on trouverait déjà dans l'*Economique* de Xénophon quelque chose de cette douceur. Caton est le type du caractère romain dont la civilisation grecque n'a pas encore adouci la rudesse souvent brutale.

Caton orateur. — Ce bon sens moqueur et malin, cette verve narquoise, cet esprit sentencieux, traits principaux de la physionomie de Caton d'après son

1. *Vie de Caton.*

Traité d'agriculture, se retrouvent dans les fragments trop peu nombreux de ses discours. Mais il s'y mêle d'autres qualités que celles-là sembleraient exclure : l'élévation des idées, la fierté, la grandeur, le pathétique de la colère et de l'indignation. De là naît une éloquence singulière qui explique la puissance du terrible orateur, l'effroi qu'il inspirait à ses ennemis et les ressentiments qui le poursuivirent.

Dans la première période de la littérature romaine, nous n'avons pu signaler que le vieil Appius Claudius Cæcus et son célèbre discours contre la paix avec Pyrrhus. Nous en avons cité l'exorde qu'Ennius nous a conservé. Le même poète a sauvé de l'oubli un autre orateur, M. Cornélius Céthégus, dont il vante « la suave parole et qu'il appelle l'âme de la persuasion[1] ». Cicéron cite ce témoignage, sans pouvoir le contrôler ; il en conclut que Céthégus, le premier à Rome, a possédé l'éloquence. Mais, en réalité, pour lui comme pour nous l'histoire de l'art oratoire commence avec Caton.

Outre les jugements des anciens, trois fragments étendus et beaucoup d'extraits courts, mais expressifs, nous permettent d'apprécier les qualités de Caton comme orateur. C'est sans doute dans ses *Préceptes à son fils* qu'il avait écrit cette belle pensée : « L'orateur, mon fils Marcus, c'est l'homme de bien habile à parler. » Le principe qu'une vie honnête, une conviction forte sont nécessaires pour agir sur les hommes, fait grand honneur à Caton, et, quoique son caractère ne réalise pas l'idéal de la vertu telle que nous l'entendons, l'étude des fragments de ses discours laisse une impression en rapport avec la maxime que nous avons citée. Partout, qu'il plaisante ou qu'il s'em-

1. Additur orator Corneliu' suaviloquenti
Ore Cethegus Marcu' Tuditano collegæ ;
Flos delibatus populi suadæque medulla.

porte, qu'il emploie l'ironie ou qu'il laisse éclater son indignation, on sent une franchise, une sincérité qui gagne à son parti le lecteur. Chez lui, les pensées les plus grandes, les mouvements les plus passionnés, les traits les plus caustiques sont toujours accompagnés d'une simplicité qui ne laisse point de place à la défiance ; c'est l'opposé de la déclamation. Quelle grandeur dans cette pensée qu'il développait à Numance devant les chevaliers romains :

Songez en vous-mêmes que si, au prix de la peine, vous avez satisfait au devoir, la peine passera vite, le sentiment du devoir rempli durera autant que votre vie. Si, au contraire, en vue du plaisir, vous commettez une action coupable, le plaisir disparaîtra bientôt, l'action coupable restera toujours dans votre conscience.

Il a dit ailleurs avec une égale élévation de pensée :

Le droit, la loi, la liberté, la protection de l'Etat, appartiennent à tous ; quant à la considération et à la gloire, à chacun selon ses œuvres.

L'image que nous allons citer est aussi majestueuse que poétique :

Nos ancêtres ont voulu que, dans le Capitole, la Bonne Foi fût à côté de Jupiter très bon, très grand [1].

Ailleurs ce sont des comparaisons familières où le bon sens est relevé par le sel :

Il en est presque de la vie humaine comme du fer : le fer s'use, si l'on en fait usage ; si l'on n'en fait pas usage, la rouille ne l'en détruit pas moins ; de même l'activité semble user les hommes, mais ceux qui ne font rien perdent plus par l'oisiveté et la torpeur que les autres par l'activité [2]. — Quand le blé est dans la terre, quand il est en

1. Fidem in Capitolio vicinam Jovis optimi maximi majores nostri esse voluerunt.

2. Il a dit aussi : « C'est en ne faisant rien que les hommes apprennent à mal faire. »

herbe, on dit déjà qu'il est bon. N'allez pas fonder là-dessus trop d'espérances. J'ai souvent entendu dire qu'il y a loin de la bouche au morceau; mais entre le morceau et l'herbe, ah! c'est là que la distance est grande!

Cette verve humoristique, qui fait penser à Franklin et à la science du bonhomme Richard, est le tour habituel de l'esprit de Caton dans ses discours comme dans son livre sur la campagne :

Ceux qui volent les particuliers, s'écrie-t-il, passent leur vie dans la prison et dans les chaînes; les voleurs de l'Etat vivent au milieu de l'or et dans la pourpre.

Tel est un portrait piquant du bavard :

Il ne se tait jamais, celui qui est possédé de la maladie de parler; si vous n'allez pas chez lui quand il vous invite, il a une telle démangeaison de parler qu'il loue un homme pour l'écouter : aussi, vous l'entendez, vous ne l'écoutez pas, comme il arrive aux charlatans; car on entend leurs paroles, mais personne ne se confie à eux dans la maladie.

C'est par une boutade qu'il sauva les survivants des otages achéens qui demandaient à retourner dans leur patrie :

Comme si nous n'avions rien à faire, nous délibérons toute une journée au sujet de vieillards grecs, pour savoir s'ils seront portés en terre par nos fossoyeurs ou par ceux de l'Achaïe.

Quelques jours après, Polybe voulant obtenir que les bannis rentrassent en possession de leurs honneurs, Caton dit en souriant :

Polybe est comme Ulysse, il veut rentrer dans l'antre du cyclope pour y reprendre sa ceinture et son chapeau.

Mais nulle part le persiflage n'est plus vif et plus piquant que dans un fragment assez étendu d'un discours *Sur ses dépenses :*

Je fis apporter les tablettes où mon discours était écrit.

Il y avait d'abord la convention avec M. Cornélius dans les termes où je l'avais faite ; puis on lut les services de mes ancêtres, puis ce que j'avais fait moi-même pour la république. Ces deux lectures achevées, le discours continuait ainsi : « Je n'ai jamais prodigué ni mon argent ni celui des alliés dans des pensées d'ambition. » Qu'est ceci ? m'écriai-je ; non, ne laisse pas ceci, ils ne veulent pas l'entendre. Il lut ensuite : « Ai-je jamais établi dans les villes de vos alliés des magistrats qui aient ravi leurs biens ou leurs enfants ? » Efface encore cela, ils ne veulent pas l'entendre. Continue : « Jamais le butin, les dépouilles enlevées à l'ennemi, ni l'argent des ventes n'ont été distribués par moi à quelques amis, pour les enlever à ceux qui les avaient pris. » Efface encore ; il n'est rien qu'ils veuillent moins entendre, c'est inutile. Lis : « Jamais je n'ai accordé de ces transports gratuits dont le brevet eût assuré à mes amis des sommes considérables. » Continue d'effacer tout cela au plus vite. « Jamais je n'ai distribué d'argent sous le nom de pot-de-vin à mes appariteurs et à mes amis, et je ne les ai pas enrichis aux dépens de l'Etat. » Oh ! efface cela jusqu'au bois ! — Voyez, je vous prie, où en est la république : ce que j'ai fait de bien pour elle, ce dont j'espérais de la reconnaissance, aujourd'hui, je n'ose le rappeler, de peur d'exciter la haine. Tant il est reçu maintenant qu'on fait le mal impunément, et que ce n'est pas impunément qu'on fait le bien [1].

Quoi de plus original que cette scène de comédie transportée à la tribune ? Aucun poète satirique a-t-il jamais mieux manié l'ironie ?

Cette même verve malicieuse est le caractère d'un discours que Caton avait inséré dans ses *Origines* et dont le critique Aulu-Gelle nous a conservé d'assez longs passages. Pendant la guerre entre Rome et le roi de Macédoine Persée, les Rhodiens avaient observé une neutralité malveillante. Après la victoire, ils étaient gravement menacés par le ressentiment des

1. Traduction de M. Berger avec quelques changements.

vainqueurs et on proposait de leur déclarer la guerre. Caton prit leur défense et, comme l'écrit l'historien Tite-Live [1], « malgré l'âpreté de son caractère, il se montra sénateur doux et bienveillant ». Il était patron de l'île de Rhodes ; d'ailleurs il voyait les Romains enivrés de leurs succès, et il voulait prévenir ces violences et ces déprédations qui étaient devenues l'habitude des généraux et des magistrats. Ce sentiment est exprimé dans l'exorde avec la rude franchise qui convenait au caractère et à l'autorité de Caton :

Je sais que la plupart des hommes, dans le succès, dans le bonheur, dans la prospérité, se livrent à l'arrogance et laissent croître et grandir en eux l'orgueil et la dureté. C'est pourquoi, à cause même de l'issue si heureuse de cette guerre, je redoute vivement que votre détermination n'ait des suites fâcheuses et ne réduise à néant votre triomphe, et que toute votre joie ne se détruise par son excès même. L'adversité dompte les cœurs et nous apprend la conduite à tenir ; mais les joies de la prospérité nous jettent hors de la bonne voie, en nous détournant des bons avis et des sages pensées. Je vous exhorte donc et je vous engage de toutes mes forces à différer de quelques jours votre décision, jusqu'à ce que, remis d'une si grande joie, nous soyons redevenus maîtres de nous-mêmes.

La leçon est encore plus directe et plus sévère dans d'autres passages que cite Aulu-Gelle :

Oui, je le pense comme vous, les Rhodiens n'auraient pas voulu que la guerre se terminât comme elle s'est terminée, ni que le roi Persée fût vaincu. Les Rhodiens n'étaient pas les seuls à faire des vœux contre nous. Beaucoup de peuples, beaucoup d'Etats, j'en suis persuadé, pensaient comme eux. Je croirais même qu'une partie de ces peuples

1. Liv. XIV, ch. xxv.

ne désirait pas notre défaite pour l'affront que nous en aurions reçu ; mais ils ont craint que si nous n'avions plus un seul homme à redouter, si nous étions maîtres d'agir en tout selon nos caprices, ils ne pussent, sous notre empire unique, échapper à la servitude.

Caton rappelait ensuite la longue fidélité des Rhodiens et les services qu'ils avaient rendus à la république. Puis il développait cet argument qu'il a employé encore dans son discours pour les Lusitaniens :

L'adversaire le plus acharné des Rhodiens les accuse d'avoir voulu être nos ennemis. Est-il un seul d'entre vous, s'il s'agissait de lui-même, qui crût mériter une peine parce qu'on l'accuserait d'avoir voulu mal faire? Personne, je le suppose ; pour moi, je ne l'admettrais jamais.

Et il forçait les sénateurs à rentrer en eux-mêmes :

Eh quoi ! Est-il une loi assez cruelle pour dire : Celui qui aura voulu faire telle chose, payera mille deniers d'amende et livrera la moitié de ses esclaves ; celui qui aura voulu posséder plus de cinq cents arpents, payera telle somme ; celui qui aura voulu augmenter son troupeau, payera telle autre somme ? Or, tous, nous voulons posséder plus et personne n'est puni de ce souhait.

Le même argument devenait encore plus piquant sous cette forme nouvelle :

Mais s'il n'est pas juste d'accorder des honneurs à qui prétend avoir voulu bien faire et qui n'a rien fait, les Rhodiens seront-ils punis non pour avoir mal fait, mais parce qu'on dit qu'ils ont voulu mal faire ?

La conclusion du discours contenait encore un trait piquant à l'adresse des Romains :

Les Rhodiens sont orgueilleux, dit-on ; c'est un reproche que je ne voudrais entendre adresser ni à mes enfants ni à moi. Mais enfin, qu'ils soient orgueilleux, que nous importe ? Voyons-nous donc avec colère qu'un peuple soit plus orgueilleux que nous ?

Tite-Live admirait ce discours qu'il appelait l'œuvre d'un orateur abondant ; et il renvoie à l'original, ne voulant ni le transcrire, ce qui est contraire à ses habitudes, ni le refaire à sa manière, comme le discours pour la loi Oppia, où il a très habilement reproduit la physionomie du vieux Caton, sans conserver sa langue et son style.

Une dernière citation nous permettra de faire apprécier cette véhémence, cette force d'indignation dont s'animait la parole de l'orateur, quand il avait à dénoncer et à combattre les odieuses violences des gouverneurs de province. Q. Minucius Thermus, consul en 194 (560 de Rome), puis proconsul, avait soumis, après trois ans de combat, les Ligures et les Boïens. On demandait pour lui le triomphe ; mais Caton s'y opposa énergiquement et traduisit même Thermus devant le peuple comme coupable de lèse-majesté. Il l'accusait d'avoir annoncé de faux combats, des victoires imaginaires, et surtout d'avoir fait mettre à mort sans jugement des hommes libres, des magistrats de villes alliées. Ce fut le sujet de deux discours : l'un intitulé *Sur les dix hommes*, l'autre *Sur les faux combats*. Dans le premier se trouvait cette phrase véhémente :

Tu cherches à couvrir ton crime par un autre crime pire encore ; tu fais des sacrifices humains, tu commets des égorgements : tu commets dix meurtres à la fois, tu immoles dix hommes libres, tu ôtes la vie à dix personnes sans ajournement, sans jugement, sans condamnation.

On croit qu'il s'agissait de dix hommes auxquels Thermus avait arraché violemment une énorme contribution de blé et qu'il avait ensuite fait périr pour cacher son crime. Dans un fragment du discours *Sur les faux combats*, Thermus est accusé d'un autre attentat non moins odieux ; il a fait battre de verges comme des esclaves les magistrats d'une ville alliée :

Il dit que les décemvirs n'ont pas bien pris soin de sa table. Il ordonne qu'on leur arrache leurs vêtements et qu'on les frappe du fouet. De misérables esclaves bruttiens [1] frappèrent les décemvirs. Beaucoup de citoyens virent ce spectacle. Qui pourrait supporter cet outrage, ce despotisme, cet asservissement? Jamais roi n'a rien osé de semblable. Et vous, citoyens honnêtes, vous souffririez qu'on traite ainsi d'honnêtes gens, de familles honnêtes? Où sont les droits des alliés? Où est la foi de nos ancêtres? Quoi! des violences inouïes, coups, étrivières, meurtrissures, déchirements, tortures, et avec cela l'outrage et le déshonneur, sous les yeux de leurs concitoyens et de nombreux témoins, voilà où s'est emportée ton audace! Mais, si j'en crois les récits, que de plaintes, que de gémissements, que de pleurs et de lamentations! Les esclaves eux-mêmes ont peine à supporter les affronts; et ces hommes de bonne naissance, d'un caractère honorable, que pensez-vous des sentiments qu'ils ont éprouvés, qu'ils conserveront toute leur vie?

Aulu-Gelle a raison de comparer ce beau développement aux parties les plus pathétiques des discours de Cicéron. On y trouve déjà « l'émotion douloureuse et plaintive, les flots impétueux d'amertume et de colère » que le critique admire dans le tableau du supplice de Gavius [2].

L'examen des fragments de Caton nous fait comprendre l'enthousiasme avec lequel, dans son livre *Sur les orateurs illustres* [3], Cicéron apprécie le vieil orateur:

Est-il aujourd'hui un seul de nos orateurs qui le lise?

1. *Bruttiens.* — Les habitants du Bruttium, à la suite d'une révolte, avaient été condamnés à suivre les magistrats romains comme esclaves et à leur servir de bourreaux.

2. « Quæ tunc miseratio! quæ comploratio! quod et quale invidiæ atque acerbitatis fretum effervescit. »

3. Ch. XVI, XVII et suiv.



En est-il même un qui le connaisse? Et cependant, quel homme, grands dieux! Ne voyons point en lui le sénateur, le général; il ne s'agit ici que de l'orateur. Qui jamais sut louer avec plus de force, blâmer avec une plus mordante énergie? Quelle finesse dans les pensées, quelle ingénieuse simplicité dans l'exposition des faits et des arguments! Les cent cinquante discours et plus que j'ai trouvés de lui jusqu'à ce jour et que j'ai lus, sont remplis d'idées et d'expressions frappantes. On peut en extraire ce qui est digne de remarque et d'éloge, on y trouvera toutes les beautés oratoires.

Il reconnaît cependant que la langue de Caton est vieille, qu'il manque à sa phrase du nombre, de la liaison, de la symétrie, que son style n'est pas assez châtié. Et, plus tard, quand son interlocuteur, Atticus, conteste les éloges de Cicéron et n'admet point surtout que l'on compare Caton à l'Athénien Lysias, écrivain si achevé, Cicéron reconnaît lui-même qu'il est allé trop loin et accepte en partie les réserves d'Atticus, qui trouve chez Caton « une ébauche de talent, mais une ébauche que l'art n'a pas dégrossie[1] ». Il est certain que Cicéron, dans son désir patriotique de rehausser la gloire des lettres romaines, n'a pas observé la juste mesure. Sans doute le style des discours est bien supérieur à celui du *Traité d'agriculture*. Soutenu par la tribune et par la chaleur de la discussion, Caton suit mieux ses idées, son développement a plus d'ampleur; mais, s'il a déjà la passion qui est le fond de l'éloquence, il lui manque l'art qui complète cette puissance et la transmet à la postérité.

Chose curieuse, Cicéron avait signalé à ses contemporains les discours de Caton, que personne ne lisait avant lui, et bientôt ce fut Caton qu'une certaine école opposa à la renommée oratoire de Cicéron.

1. Ch. LXXXV.

Caton fut à la mode ; ceux qui s'intitulaient *attiques* le prirent pour leur idéal. On vanta sa sobriété, sa simplicité, pour déprécier la riche et harmonieuse abondance de l'auteur des *Verrines* et des *Catilinaires*. L'historien Salluste affecta dans ses écrits de reproduire non seulement le tour et le ton sentencieux, mais les pensées et la langue de Caton. Cet engouement fut plus excessif encore au temps de l'empereur Marc-Aurèle. Celui-ci aimait l'austère rudesse du vieux Romain. Le rhéteur Fronton, le maître de Marc-Aurèle, renchérissait sur cette admiration et croyait imiter Caton en reproduisant puérilement des archaïsmes et des répétitions de mots que l'orateur aurait évités cinquante ans plus tard.

Caton historien. — Si l'histoire de l'éloquence romaine commence en réalité avec Caton, on peut aussi le considérer comme le premier historien dont le nom mérite d'être retenu. Avant lui cependant ou autour de lui, plusieurs personnages considérables par leur naissance et par les honneurs qu'ils avaient exercés rédigèrent des annales où les écrivains postérieurs ont souvent puisé. Mais, fait étrange que nous avons déjà signalé, presque tous avaient écrit en grec.

Prédécesseurs de Caton. — Q. Fabius Pictor est-il de ce nombre ? D'après le témoignage de Denys d'Halicarnasse, on devrait le croire ; mais de nombreuses autorités, et, entre autres, celle de Cicéron prouvent le contraire. Peut-être Denys avait-il sous les yeux une traduction grecque des annales de Fabius ; peut-être lisait-il l'ouvrage d'un autre Fabius, car on en cite plusieurs qui se sont occupés d'histoire. Q. Fabius Pictor était un membre de cette famille *Fabia* qui occupe une si grande place dans l'histoire des pre-

miers âges de Rome. On peut croire qu'elle le dut en partie aux récits de Fabius. Lui-même joua un rôle important pendant la seconde guerre punique. Après la bataille de Cannes, il fut chargé d'aller consulter l'oracle de Delphes. Les fragments qui restent de ses annales, les longs morceaux que Denys et Plutarque semblent en avoir extraits, ont une couleur religieuse conforme à l'esprit de ces anciens temps et à celui de la famille *Fabia*. L'intervention du ciel dans les affaires humaines y est fréquente, et l'historien rapporte ces légendes avec le respect le plus naïf.

A côté de Fabius Pictor, L. Cincius Alimentus, questeur et préteur pendant la seconde guerre punique, prisonnier d'Annibal, était estimé des anciens pour son exactitude [1]. Il avait raconté en grec les événements dont il avait été le témoin ; sans doute les récits d'un homme qui avait vécu plusieurs années dans le camp des Carthaginois auraient eu pour nous un grand intérêt.

Rien ne nous est resté, ni de P. Cornélius Scipion, fils du premier Africain, auteur d'une histoire écrite en grec, dit Cicéron, dans un style plein de charme [2], ni de C. Acilius Glabrion, dont le récit commençait à l'origine de Rome et s'étendait jusqu'au temps même d'Acilius. Elle est citée plusieurs fois par les anciens, et un certain Claudius, que nomme Tite-Live, la traduisit du grec en latin.

Nous avons déjà parlé, à propos de Lucilius, d'Aulus Postumius Albinus, consul et censeur, dont les annales sont mentionnées par Cicéron et par beaucoup d'historiens et de critiques. C'est lui qui s'excusait de son

1. « Diligens monumentorum auctor, » dit Tite-Live.

2. « Historia quædam græca, scripta dulcissime. » (*De claris oratoribus*, ch. XIX.) Est-ce une histoire de la Grèce ? Plus bas Cicéron dit d'Albinus : « is qui græce scripsit historiam. »

mauvais grec et qui s'attirait une mordante repartie de Caton.

Les Origines de Caton. — Il faut arriver aux *Origines* pour trouver un monument historique digne d'intérêt par son caractère original et pouvant être, grâce à quelques fragments et à de nombreux témoignages, l'objet d'une appréciation véritable. Voici comment Cornélius Népos, dans la *Vie de Caton*, parle de cet ouvrage :

Dans sa vieillesse il écrivit une histoire qui se compose de sept livres : le premier contient les événements du temps des rois ; le second et le troisième, les origines de chaque peuple d'Italie. C'est pour cela sans doute qu'il a donné à l'ouvrage entier le nom d'*Origines*. Le quatrième a pour sujet la première guerre punique ; le cinquième embrasse la seconde guerre, et tous ces événements sont racontés sommairement. Il a suivi de la même manière les autres guerres jusqu'à la préture de Sergius Galba, qui pilla les Lusitaniens. Il n'a pas nommé ceux qui ont conduit les guerres, il a rapporté les faits sans les noms. Dans ce même livre il a exposé tout ce qu'il rencontrait de remarquable en Gaule et en Espagne. Ce travail témoigne de beaucoup de travail, d'exactitude et de science.

Cornélius s'est trompé en disant que le titre d'*Origines* convenait seulement au second et au troisième livre. Les fragments et les témoignages prouvent le contraire [1] ; car, dans le premier livre, Caton exposait les origines mêmes de Rome, en remontant aux Aborigènes et aux Troyens; puis celles de Pise, d'Antemne, des Sabins, à mesure que ces villes et ces peuples se rencontraient dans ses récits. Il n'avait pas

1. Wagener, *M. Porcii Catonis fragmenta*, a relevé l'erreur de Corn. Népos.

changé de méthode dans les quatre derniers livres ; car plusieurs fragments du quatrième se rapportent à la région, aux mœurs, au gouvernement, aux institutions militaires de Carthage. Dans le cinquième, l'écrivain, en racontant ses propres expéditions en Espagne, décrivait la partie de ce pays située en deçà de l'Hèbre, ses mines, son climat. « Il y a, disait-il, dans ce pays, de belles mines de fer et d'argent ; une grande montagne de sel pur : autant vous en prenez, autant il s'en reproduit [1]. »

Il ne reste qu'un fragment du livre VI ; mais dans le livre VII, qui comprenait la guerre contre les Celtibériens, se trouvait une description de l'Hèbre, « qui sort des montagnes des Cantabres, fleuve grand et beau et poissonneux [2] ». Ainsi Caton avait eu le grand mérite de joindre au récit des faits l'histoire même des peuples, en remontant aux âges les plus anciens, et de ne négliger ni la géographie, ni les produits et les richesses des pays, ni les mœurs et les institutions des habitants. Il avait décrit la Gaule cisalpine comme l'Espagne. C'est lui qui, en peignant les mœurs des Gaulois, avait exprimé ce jugement si souvent reproduit sans qu'on en rappelle l'auteur : « Les deux choses que la Gaule, en général, recherche avec le plus d'ardeur, c'est la science de la guerre et l'art de la parole [3]. » Le troisième livre passait en revue les villes, les fleuves, les produits, l'histoire ancienne de l'Italie inférieure.

On a peine à s'expliquer comment Caton, ainsi que le témoignent Cornélius et Pline l'Ancien, a pu exclure de ses récits les noms propres. Nous avons vu déjà qu'il y avait inséré plusieurs de ses discours, entre

1. Cité par Aulu-Gelle, II, 22.
2. Nonius.
3. Pleraque Gallia duas res industriosissime persequitur, rem militarem et argute loqui.

autres la défense des Rhodiens, dont nous avons cité les principaux passages ; le discours contre Sulpicius Galba, le bourreau des Lusitaniens, et sans doute les discours qu'il prononça dans le sénat contre Carnéade. Or, ne fallait-il pas, pour introduire ces morceaux oratoires, qu'il exposât les circonstances, qu'il nommât au moins ses adversaires? Est-il possible, par exemple, qu'il ait flétri l'abominable perfidie de Galba sans prononcer même le nom de Galba ? Mais voici un fait qui semble prouver que Caton n'a pas toujours observé cette singulière méthode. Dans l'exposé des événements de la guerre punique en Sicile, il racontait la belle action d'un tribun militaire, Q. Cædicius, qui, en se dévouant à la mort avec quatre cents soldats, dégagea l'armée romaine cernée par les Carthaginois. Or, d'après le texte d'Aulu-Gelle[1] qui résume le passage, il n'est pas douteux que Caton avait nommé le tribun. Les noms propres n'étaient donc pas absolument exclus des *Origines*.

Une autre conclusion à tirer de ce récit du dévouement de Cædicius, c'est que Caton, comme le fit plus tard tant de fois son imitateur Salluste, mêlait les réflexions au récit, et, par des rapprochements et des critiques, donnait quelquefois à son histoire le caractère d'un traité de morale. Aulu-Gelle a conservé le texte même de ce développement digne d'être cité :

Les dieux immortels donnèrent au tribun militaire la fortune que méritait sa valeur. Car voici ce qui arriva : percé de coups dans le combat, il ne reçut aucune blessure à la tête ; on le trouva au milieu des morts, épuisé et respirant à peine, parce qu'il avait perdu beaucoup de sang; on l'emporta, il se rétablit et rendit encore dans la suite d'importants et glorieux services à la république. En conduisant à la colline la troupe de soldats romains, il avait

1. *Nuits att.*, III, 7.

sauvé le reste de l'armée. Mais l'héroïsme, suivant les circonstances où il se produit, n'est pas payé par la même gloire. On célèbre le Lacédémonien Léonidas qui eut, aux Thermopyles, une conduite semblable. Son courage a été récompensé dans toute la Grèce par la gloire ; sa haute renommée a été consacrée par des monuments, des colonnes, des statues, des panégyriques, des histoires ; tout fut mis en usage pour témoigner la reconnaissance de ses concitoyens. Le dévouement du tribun militaire a eu peu de retentissement, et pourtant il avait fait la même chose que Léonidas ; il avait sauvé la république !

Ce beau passage, auquel Salluste pensait sans nul doute dans un chapitre de son *Catilina*[1], prouve que Caton historien était encore le Caton des discours et du *Traité d'agriculture*, et que les *Origines* portaient aussi le cachet de son originalité. Les proportions sans doute devaient y manquer ; le style était rude et sans art ; mais on comprend que les hommes même d'un âge beaucoup plus cultivé se soient épris de cet ouvrage, et que Cicéron, et après lui les critiques de l'empire, en aient tant de fois fait l'éloge.

Bibliographie : Plutarque, *Vie de Caton l'Ancien*. — Cicéron, *Des orateurs illustres*. — Corn. Népos, *Vie de Caton*. — Berger, *Histoire de l'éloquence latine*, t. I, p. 275 et suiv. ; t. II, p. 1 et suiv. — Meyer, *Oratorum roman. fragmenta*.

1. Ch. viii.

CHAPITRE VIII

LES ORATEURS DEPUIS CATON JUSQU'AU TEMPS DE SYLLA

Etat de la prose à la mort de Caton. — Après la mort de Caton, l'influence grecque, qu'il avait combattue toute sa vie, est décidément triomphante. Luimême l'avait subie sans le vouloir et ses écrits en portent la trace. A cette époque, on peut dire que le travail des poètes comiques, traducteurs ou imitateurs de la Grèce, a fixé la langue de la conversation ; après Plaute et Térence elle n'a plus de progrès à faire. Formée à la même école, la langue de la haute poésie est loin encore de la délicatesse, de la douceur et de l'harmonie qu'elle n'atteindra qu'avec l'âge d'Auguste ; cependant elle s'est beaucoup dégrossie, elle a perdu de sa raideur, elle rencontre quelquefois la grâce et la souplesse. Ses progrès n'ont pas été sans influence sur la langue oratoire : avec Caton et ses contemporains celle-ci a trouvé sa forme ; ce qui lui manque, c'est le charme de la période, c'est ce rythme musical qui est comme une seconde expression de la pensée et qui en double la puissance. Or, déjà quelques hommes, contemporains de Caton, commençaient, au témoignage de Cicéron, à enchaîner la phrase latine dans une sorte de rythme oratoire.

Lépidus Porcina. — Ce mérite fut surtout celui de

M. Æmilius Lépidus Porcina. Cicéron dit qu'il est le premier orateur latin chez lequel paraisse le poli de la phrase grecque, l'entente de la période, enfin une plume en quelque sorte artiste (*artifex, ut ita dicam, stilus*) [1]. Il fut le maître de Tibérius Gracchus et d'un autre orateur contemporain, que nous connaissons déjà par Lucilius, C. Papirius Carbon.

Sulpicius Galba. — C'est par la puissance de la passion que se distingue ce Sulpicius Galba dont Caton, au terme de sa longue carrière, attaqua encore avec force la perfidie et la cruauté. On se rappelle qu'il avait attiré dans un piège, sous prétexte d'armistice, et fait massacrer en un jour 30,000 Lusitaniens, selon Suétone, 7,000 selon Valère Maxime. Poursuivi par le tribun Scribonius Libon et par Caton, Galba se défendit d'abord en disant que les Lusitaniens préparaient une révolte ; puis abandonnant une justification difficile, il présenta au peuple, en versant des larmes, ses enfants en deuil, et son neveu, fils de C. Sulpicius Galba qui venait de mourir et qui avait laissé de vifs regrets. « Grâce *à la flamme d'émotion* qu'excita cette scène, Galba échappa à la condamnation. Dans une autre affaire qui ne lui était pas personnelle, ce fut encore par la force du pathétique que Galba gagna une cause qui semblait perdue. Mais Cicéron, qui raconte ce fait [2], ajoute que les discours écrits de Galba ne conservent aucune trace de ces qualités.

Une sensibilité ardente qu'il tenait de la nature donnait à ses discours du mouvement, de la force, de la véhémence ; mais quand il prenait tranquillement la plume et

1. *De claris oratoribus*, ch. XXV.
2. *Ibid.*, ch. XXII.

que la passion, comme un vent qui tombe, cessait d'animer son éloquence, le discours languissait.

Selon Cicéron c'est l'absence de connaissances solides et d'habitude du style qui explique ce contraste entre la parole et les discours écrits de Galba.

Scipion et Lælius. — Le fameux Scipion Emilien et son ami Lælius comptaient aussi parmi les orateurs. — La parole de Lælius tenait un peu de celle de Lépidus Porcina ; elle était calme, douce, persuasive. Scipion Emilien était un orateur mordant, habile, comme Caton, à manier l'ironie. Deux fragments conservés de ses discours ont ce caractère.

Tibérius Gracchus. — Nous arrivons aux deux célèbres tribuns, Tibérius et Caïus Gracchus, dont l'entreprise a été très diversement jugée, mais dont l'éloquence a été reconnue par tous. Ils appartenaient à la famille plébéienne des Sempronius. Leur père, Tibérius Sempronius Gracchus, avait été tribun du peuple, préteur, deux fois consul, censeur. Vainqueur des Celtibériens, de la Sardaigne, des Ligures, il avait obtenu deux fois le triomphe. D'abord adversaire des Scipions, il les défendit avec magnanimité lorsqu'ils furent poursuivis par les tribuns ; il devint leur ami et il épousa la célèbre Cornélie, fille du premier Scipion l'Africain. Restée veuve de bonne heure, Cornélie se consacra tout entière à l'éducation de ses enfants ; ils étaient au nombre de douze ; il ne lui en resta que trois : une fille, Sempronia, qui épousa Scipion Emilien, et les deux fils dont la vie a été si orageuse et si courte. Cornélie, par son grand caractère, contribua beaucoup à faire de ses fils des hommes supérieurs. Elle fut aidée dans cette tâche par deux philosophes stoïciens, Diophane de Mitylène et Blossius de Cumes.

Né en 163 av. J.-C., Tibérius Gracchus, dès sa première jeunesse, était célèbre pour son éloquence et sa connaissance profonde du droit civil et religieux. Avant vingt ans, il avait été élevé à la dignité d'augure, une des plus considérables de la république, et Appius Claudius, prince du sénat, l'avait choisi pour gendre. Il servit en Afrique sous son beau-frère, Scipion Emilien ; puis il fut questeur de Mancinus à Numance. Après la défaite de ce consul, les Numantins ne voulurent traiter qu'avec Tibérius, dont le père s'était fait estimer des Espagnols. Mais le sénat refusa le traité et livra Mancinus. Tibérius ne fut sauvé du même sort que par son éloquence, son nom et l'influence des Scipions. Ses ennemis attribuent à cette affaire et à l'irritation du jeune homme son ardeur pour la cause populaire. Un motif plus réel et plus généreux, ce fut, outre l'éducation stoïcienne de Tibérius, la vue des campagnes dépeuplées, changées en vastes parcs que cultivaient à peine quelques esclaves, tandis que les hommes libres, ruinés par le service militaire, dépossédés de leurs terres, mouraient de faim ou s'entassaient à Rome avec une multitude d'affranchis qui formaient la nouvelle plèbe romaine. Tibérius exprimait éloquemment cette situation dans un discours dont Plutarque a traduit ou paraphrasé le passage suivant :

Les bêtes sauvages ont leurs tanières et leurs repaires où elles peuvent se retirer. Ceux qui combattent et versent leur sang pour l'Italie, n'ont en propriété que la lumière et l'air qu'ils respirent... Sans maison, sans séjour fixe, ils errent dans les campagnes avec leurs femmes et leurs enfants. Leurs généraux mentent lorsque, dans les combats, ils les exhortent à combattre pour leurs tombeaux et leurs dieux domestiques et à repousser l'ennemi. Parmi tant de Romains, il n'en est pas un seul qui ait un autel paternel ni un tombeau où reposent ses ancêtres. Ils ne

combattent et ne meurent que pour entretenir les plaisirs et le luxe d'autrui... On les appelle les maîtres de l'univers et ils n'ont pas une motte de terre qui leur appartienne.

Elu tribun en 134, Tibérius entreprit de guérir ces maux par les voies légales. S'appuyant sur une ancienne loi agraire de Licinius Stolon, qui avait été d'abord éludée, puis bravée ouvertement, il proposa de limiter à 500 jugères (126 hectares), avec 250 en plus pour chaque tête d'enfant, la possession des terres du domaine public autrefois affermées, puis, à l'aide du temps, conservées par les détenteurs comme une propriété véritable. Le reste de ces terres détenues illégalement aurait été distribué à des citoyens et à des Italiens pauvres à raison de 30 jugères (7 hectares 36 ares) qui seraient inaliénables. C'était le moyen de reconstituer cette classe des petits propriétaires ruraux qui avaient fait la force des armées romaines et qui étaient aussi bons citoyens que braves soldats.

On voit que la loi agraire de Tibérius n'avait pas le caractère d'une spoliation, puisqu'on n'appliquait qu'aux terres conquises, véritable propriété de l'Etat, la limitation fixée par le tribun. D'ailleurs, au témoignage de Plutarque, Tibérius introduisait dans sa loi le principe d'une indemnité. Mais plus tard, devant l'opposition du sénat, il effaça cette clause. Il restait toutefois dans l'application de la loi de grandes difficultés : on ne savait plus distinguer la propriété usurpée de la propriété légitimement acquise. Telle terre avait été reçue en dot, telle autre avait été transmise en héritage ou acquise par vente ; on avait amélioré la culture, planté des arbres, élevé des maisons. C'étaient autant d'armes aux mains des adversaires de la loi, et, si une révolution ne s'embarrasse pas de

ces détails, une réforme légale avait peine à s'en dégager.

Pour empêcher le vote de la loi, le sénat gagna un des tribuns, ami de Tibérius, M. Octavius Cæcina, qui opposa son *veto* à la loi. Tibérius essaya vainement de ramener Octavius à la cause populaire : malgré les prières et les supplications de son collègue, Octavius fut inflexible. Alors Tibérius le fit déposer par l'assemblée du peuple, parti extrême qui enlevait au tribunat son inviolabilité et qu'on employa bientôt contre Tibérius.

Après cette mesure violente, la loi fut votée, et trois commissaires, Tibérius, Caïus son frère et Appius Claudius son beau-père furent chargés de l'exécuter. L'argent manquait aux triumvirs pour commencer leurs opérations ; car le sénat n'avait alloué qu'une somme dérisoire. Tibérius comptait sur les trésors que le roi de Pergame Attale venait de léguer au peuple romain ; il proposa d'allouer à chaque propriétaire nouveau, pour subvenir aux premiers frais d'exploitation, une somme d'argent prise sur l'héritage d'Attale.

Mais le triomphe de Tibérius devint le signal de sa ruine : étant sorti de la légalité, il dut souvent faire son apologie, et l'inviolabilité d'un second tribunat lui devenait nécessaire. Or, le jour du vote, les citoyens des tribus rurales, occupés aux moissons, ne vinrent pas ; Tibérius était livré à l'aristocratie et à la populace urbaine, mobile et facilement ingrate. Le premier jour, une émeute suscitée par les nobles interrompit le vote ; le lendemain les troubles se renouvelèrent. Un geste par lequel Tibérius montrait à ses partisans que sa tête était menacée, fut interprété par les nobles comme s'il demandait le bandeau royal. Alors Scipion Nasica somme le consul Mucius Scævola de mettre Tibérius hors la loi. Sur le refus du consul, il marche lui-même à la tête de l'aristocratie ; Tibé-

rius tombe dans la mêlée, est frappé mortellement d'un débris de banc, trois cents des siens périssent, et les corps sont jetés dans le Tibre. Ce fut la première révolution qui ensanglanta Rome depuis l'expulsion des Tarquins. Les vainqueurs ne s'arrêtèrent pas là ; les amis de Tibérius furent mis à mort sans jugement ou bannis. Mais le sénat, embarrassé de sa victoire, défendit faiblement Scipion Nasica, qui avait pris l'initiative du massacre ; pour le soustraire à la condamnation qui le menaçait, on l'envoya en mission à Pergame, où il mourut bientôt obscurément. Quelques années après, Scipion Emilien, le vainqueur de Carthage et de Numance, qui avait approuvé le meurtre de son beau-frère Tibérius, fut trouvé mort dans son lit (129), sans qu'on osât rechercher les auteurs du crime.

Le peuple, qui avait laissé périr Tibérius, célébra bientôt sa mémoire. Quant à son talent oratoire, nous n'en pouvons juger que par les citations du Plutarque. Au rapport de ce biographe, l'éloquence de Tibérius était douce et touchante, sa diction pure et châtiée. Cicéron l'appelle « un grand orateur » et dit que ses discours n'ont pas encore « tout l'éclat de l'expression, mais sont pleins d'esprit et de solidité [1] ».

Caïus Gracchus. — Caïus Gracchus, plus jeune de neuf ans que Tibérius, était au siège de Numance, auprès de Scipion Emilien, quand il apprit la mort de son frère. Revenu à Rome, il n'obtint pas de lui rendre les derniers devoirs. Il s'enferma d'abord auprès de sa mère et vécut dans une retraite absolue, se préparant par de fortes études à venger Tibérius, et s'exerçant à l'éloquence avec ses maîtres grecs. Son début fut éclatant. Il défendit un ami de Tibérius, Vettius,

1. *De claris oratoribus*, ch. XXVII.

avec un tel succès que le peuple commença à compter sur lui et que l'aristocratie chercha les moyens de l'écarter du tribunat. Questeur en Sardaigne (126), il y acquit par sa justice et son désintéressement une popularité qui porta ombrage au sénat. Afin de le tenir loin de Rome, on le prorogea dans ses fonctions sous divers prétextes ; au bout de la troisième année il abandonna sa province et revint à Rome. Cité devant les censeurs, il se justifia par une apologie triomphante : la loi l'obligeait à faire dix campagnes, il en avait fait douze ; la loi lui permettait de se retirer après un an de questure, il était pour la troisième année auprès de son général. Il voulut aussi se justifier devant le peuple, et voici un passage curieux de son discours qui nous a été conservé par Aulu-Gelle [1] :

Je me suis conduit dans ma province comme j'ai cru devoir le faire dans votre intérêt, sans songer à me ménager des amis..... Personne ne pourrait dire que j'aie reçu en présent un as ou plus d'un as. J'ai passé deux années entières dans ma province ; si jamais un esclave a été par moi sollicité de mal faire, regardez-moi comme le dernier des misérables. Et si je me suis comporté avec tant de réserve avec les esclaves, vous pouvez juger comment j'ai vécu avec vos fils.... Aussi, Romains, les ceintures que j'avais emportées pleines d'argent, je les ai rapportées vides ; d'autres ont emporté des amphores pleines de vin et les ont rapportées pleines d'argent.

Malgré une autre accusation que lui suscita la noblesse, Caïus résolut dès lors de briguer le tribunat. S'il faut regarder comme authentique une lettre que nous avons sous le nom de Cornélie, celle-ci était opposée à ce dessein et suppliait son fils de renoncer à cette entreprise. Mais les sentiments exprimés dans

1. XV, 12.

cette lettre sont contraires à la tradition, suivant laquelle Cornélie avait toujours excité son fils à venger Tibérius et à poursuivre l'œuvre de son frère.

Le tribunat fut décerné à Caïus en 123 par les acclamations d'une foule immense qui couvrait le Champ de Mars et les toits des maisons ; toutes les tribus rustiques et les Latins étaient accourus pour prendre part au vote. Une fois tribun, Caïus déploya plus d'ardeur et de résolution que son frère. Il fit passer une loi en vertu de laquelle tout magistrat qui aurait banni sans jugement un citoyen serait cité devant le peuple. Puis il fit confirmer la loi agraire de Tibérius, établit des distributions de blé, fonda des colonies pour les pauvres, mit à la charge du trésor l'équipement des soldats. A ce moment, son pouvoir et sa popularité étaient immenses. Il dirigeait les travaux, disposait des fonds publics, s'occupait même des affaires extérieures, comme le prouve son intervention dans une querelle entre les rois Mithridate et Nicomède. Le débat avait été porté devant le peuple et Caïus combattit la loi proposée par le tribun Aufeius, loi favorable à Mithridate, contraire à Nicomède, et qui intéressait les revenus du peuple romain. A. Gelle en cite un passage plein d'une ironie mordante [1] ; on y prend une triste idée des mœurs politiques du temps et l'on pense à ce mot de Jugurtha que nous avons déjà cité : « Ville à vendre si elle rencontre un acheteur ! »

Citoyens, si vous voulez faire usage de votre sagesse et de votre discernement habituels, cherchez bien, et vous reconnaîtrez qu'aucun de nous ne vient ici sans un motif téressé. Nous tous, qui parlons à la tribune, nous demandons quelque chose et personne ne paraît devant vous sans l'espoir d'y trouver un profit. Moi-même, qui prends la parole

1. XI, 10.

pour que vos revenus s'accroissent et que vos intérêts et ceux de la république s'en trouvent mieux, je ne suis pas désintéressé ; ce n'est pas de l'argent, il est vrai, que je vous demande, mais de l'estime et de la considération. Ceux qui parlent contre la loi ne vous demandent pas de l'estime ; ils veulent gagner l'argent de Nicomède. Ceux qui vous conseillent de la voter ne vous demandent pas non plus votre estime ; ils veulent que Mithridate grossisse leur fortune. Quant aux hommes de même ordre et de même rang qui gardent le silence, ils sont les plus âpres de tous: car ils gagnent de tous les côtés et ils trompent tout le monde. Vous, qui croyez qu'ils n'ont point de part à ces trafics, vous leur accordez votre estime. Les ambassadeurs des rois se persuadent qu'ils se taisent dans l'intérêt de leurs maîtres, et leur prodiguent les dons et l'argent. C'est ainsi qu'en Grèce, un jour qu'un tragédien se glorifiait d'avoir reçu un talent pour une seule représentation, Démade, l'orateur le plus éloquent de son pays, lui répondit: « Tu t'étonnes d'avoir reçu un talent pour parler; moi, pour me taire, j'en ai reçu dix du grand roi! » Citoyens, c'est ainsi que ces gens-là se font payer par des grosses sommes leur silence.

En 122, Caïus demanda et obtint un second tribunat. C'est alors qu'il fit adopter la grave mesure qui transférait les jugements du sénat aux chevaliers, et qu'il proposa d'admettre tous les Italiens au droit de cité. Pour combattre sa popularité, le sénat imagina de lui opposer le tribun Livius Drusus, qui renchérissait toujours, au nom de la noblesse, sur les propositions de son collègue. L'absence de Caïus, qui alla établir une colonie à Carthage, acheva de le perdre. Tandis que son ennemi Opimius était nommé consul, il échouait dans la demande d'un troisième tribunat. Il voulut cependant résister ; mais un de ses amis ayant tué un licteur du consul coupable d'une insulte, le sénat exploita habilement ce meurtre. L'aristocratie vint pleurer sur le corps de ce misérable; Opimius, armé de

la puissance dictatoriale, cita Caïus à comparaître devant le sénat. Caïus s'y refuse et se retranche sur le mont Aventin : sa tête est mise à prix ; Opimius suivi de nobles, d'esclaves et d'archers crétois, marche à l'assaut de la colline. Caïus, abandonné, se fait tuer par un esclave. Un certain Septimuléius apporte sa tête au consul après y avoir coulé du plomb pour la rendre plus lourde, car on devait la payer son pesant d'or. La maison du tribun fut pillée, trois mille de ses partisans furent massacrés, d'autres furent proscrits : alors Opimius éleva un temple à la Concorde.

Tel fut le sort du second des Gracques. Comme son frère, il avait essayé une réforme légale et pacifique, comme à son frère on lui avait répondu par la violence. La noblesse était victorieuse, mais l'exemple qu'elle avait donné ne fut point perdu pour ses ennemis. Désormais c'est aux armes qu'en appellent les chefs du parti populaire ; Marius va paraître, et l'histoire de Rome devient une suite de révolutions sanglantes dont l'empire fut le dernier terme.

Le peuple, qui avait laissé périr les Gracques, leur voua bientôt un culte et leur éleva des statues. Les écrivains ont été, suivant leur parti politique, les panégyristes ou les détracteurs des deux frères. Sans doute l'histoire peut reconnaître l'imprudence de leur entreprise ; mais il semble qu'un juge impartial ne puisse nier la pureté de leurs intentions et la générosité de leur caractère. On regrette donc que Cicéron, qui les célèbre dans ses discours devant le peuple, les attaque si durement dans le sénat et dans les ouvrages qu'il destine à ses amis. « Plût aux dieux, dit-il de Tibérius[1], qu'il eût eu en politique la volonté de bien faire, autant qu'il avait le talent de bien dire ! »

1. *De claris oratoribus*, ch. XXVII.

Et il parle ainsi de Caïus : « Pourquoi faut-il qu'il ait aimé son frère plus que sa patrie[1] ? » Mais quand il s'agit d'apprécier leur éloquence et surtout celle de Caïus, son admiration est sans réserve :

Voici enfin, dit-il en arrivant à Caïus, un homme doué du plus beau génie, passionné pour l'étude et formé dès l'enfance par de savantes leçons. Gardez-vous de croire, Brutus, que personne ait eu jamais une éloquence plus riche et plus abondante. S'il avait vécu plus longtemps, peut-être qu'en éloquence il n'eût jamais eu d'égal ; son style est élevé, ses pensées solides, l'ensemble de sa composition puissant. Il n'a pu mettre la dernière main à ses ouvrages ; plusieurs sont d'admirables ébauches qui seraient devenues des chefs-d'œuvre. Si un orateur mérite d'être lu par la jeunesse, c'est C. Gracchus. L'étude de ses discours peut tout à la fois aiguiser l'esprit et féconder l'imagination.

Dans d'autres passages de ses traités oratoires, Cicéron insiste davantage sur la véhémence et la passion qui faisaient la puissance de Caïus à la tribune et qui, au jugement de tous les anciens, étaient le caractère principal de son éloquence. C'est lui, dit-on, qui donna l'exemple de marcher dans la tribune. Cicéron raconte qu'il faisait cacher derrière lui un esclave musicien, qui lui donnait le ton sur la flûte et l'empêchait de trop baisser la voix ou de s'abandonner à des éclats trop violents[2]. Il cite dans le même ouvrage un passage qui, dit-il, arracha des larmes à ses ennemis eux-mêmes :

Malheureux ! où aller ? où me réfugier ? Au Capitole ? Il est inondé du sang de mon frère. Dans ma maison ? Pour y contempler le malheur, les lamentations de ma mère et son désespoir ?

1. *De claris oratoribus*, ch. XXXIII.
2. *De orat.*, III, 60.

Un autre fragment presque aussi court que celui-ci s'en rapproche par le pathétique. Il est tiré d'un discours que Caïus prononça dans son second tribunat pour défendre les lois qu'il avait promulguées[1] :

Si je voulais m'adresser à vous, rappeler que je sors d'une illustre famille, que mon frère est mort pour vous, que de toute la race de Publius l'Africain et de Tibérius Gracchus je reste seul avec un enfant, vous demander à vivre désormais dans le repos, afin que notre famille ne soit pas anéantie tout entière et qu'il en survive quelques débris, sans doute vous m'accorderiez volontiers ma demande.

Dans le même discours, Caïus énumérait les violences et les cruautés commises par des consuls sur les magistrats des villes municipales de l'Italie. Voici comment il racontait le supplice de M. Marius de Téanum :

Dernièrement, le consul arriva à Téanum Sidicinum. Sa femme déclara qu'elle voulait se baigner dans les bains des hommes. M. Marius chargea le questeur campanien d'en faire sortir ceux qui s'y baignaient. La femme du consul se plaint à son mari qu'on a été trop lent à lui livrer les bains et qu'ils n'étaient pas assez propres. En conséquence, un poteau est planté dans la place publique ; on y amène l'homme le plus considérable de la ville, M. Marius, on lui arrache ses vêtements, on le frappe de verges. A cette nouvelle, les habitants de Calenum défendirent par un édit que personne usât des bains quand un magistrat romain serait dans la ville. A Ferentinum, pour un motif semblable, notre préteur fit arrêter les questeurs : l'un d'eux se précipita du haut d'un mur, l'autre fut saisi et battu de verges.

Un peu plus loin, Caïus racontait une autre violence d'un noble romain :

1. *De legibus promulgatis.*

Voulez-vous connaître l'insolence et la tyrannie de notre jeunesse ? je vais vous en rapporter un exemple. Dans ces dernières années, on envoie d'Asie avec une mission un jeune homme qui n'avait jamais exercé de magistrature. On le portait dans une litière. Sur la route passe un bouvier de Venouse ; celui-ci, par plaisanterie, ignorant à qui il avait affaire, demande aux esclaves s'ils portent un mort. Le jeune homme entend, fait arrêter sa litière, et, avec les courroies, il fait frapper le malheureux jusqu'à ce qu'il ait expiré.

Ces deux passages sont cités par Aulu-Gelle [1]. Le critique les compare avec un tableau semblable de Caton que nous avons traduit plus haut et avec la description du supplice de Gavius par Cicéron. Il trouve que Caïus est bien froid, que le récit de faits si révoltants n'excite en lui aucune indignation. La différence des situations explique suffisamment le contraste du ton entre les trois orateurs. Caton veut obtenir la condamnation de Thermus, magistrat vainqueur des ennemis de Rome : ce n'est pas trop de toutes les ressources de l'éloquence pour vaincre l'opposition de la noblesse, et Caton, malgré tout, n'y réussit pas : Thermus fut acquitté. Cicéron, en combattant Verrès, combat tout le corps judiciaire, composé de sénateurs, collègues de l'accusé et intéressés à le trouver innocent. Ses plaidoyers sont destinés à être répandus dans le public, pour achever la flétrissure de Verrès et arracher la puissance judiciaire au sénat. Il doit donc appeler à son aide tout ce pathétique admirable qu'Aulu-Gelle analyse si vivement. Mais Caïus Gracchus parle devant un auditoire tout gagné à sa cause ; il n'a pas besoin de l'entraîner par les grands mouvements oratoires, il suffit d'un récit simple, court, relevé par le mordant et l'amertume du ton : ici l'ironie était une arme meilleure que l'indignation.

Nous n'avons malheureusement pas conservé de

1. X, 3.

fragments étendus où l'orateur ait déployé cette puissance du pathétique. Ceux que nous avons cités permettent d'apprécier sa verve satirique, la force et l'élévation de sa pensée. Une dernière citation suffirait à en faire la preuve. Il dit à un de ses adversaires :

Ton enfance a fait la honte de ta jeunesse, ta jeunesse, le déshonneur de ta vieillesse, ta vieillesse, l'opprobre de la république.

Eloquence après les Gracques. — Après la mort de Caïus Gracchus, l'aristocratie victorieuse eut bien vite raison des réformes tentées par les deux frères et principalement de leur loi agraire. Pendant une vingtaine d'années, sa puissance fut sans limites; elle écarta des magistratures les hommes nouveaux pour se les réserver exclusivement, et elle s'en servit au profit de ses richesses, qu'elle acquit par les concussions, par le pillage des provinces, par des marchés honteux avec les ennemis de Rome. De son côté, l'ordre des chevaliers, qui avait conservé le droit de rendre la justice, n'en usait pas mieux que les sénateurs; l'exploitation des impôts leur était affermée et mettait à leur discrétion les provinces qu'ils rançonnaient odieusement avec la connivence ou la complicité des gouverneurs. La plèbe se composait de plus en plus d'affranchis et de ces citoyens pauvres que les Gracques avaient voulu relever en les faisant propriétaires. Depuis la mort de Caïus, des lois nouvelles leur avaient permis de vendre leurs lots, et ils s'étaient empressés de revenir à Rome pour jouir des spectacles et des distributions et pour trafiquer de leurs suffrages. Au progrès de cette décadence morale se joignent, dans l'Italie et dans la Sicile, les guerres d'esclaves et la guerre sociale; à l'extérieur, les guerres contre Jugurtha, contre Mithridate, et surtout la terrible invasion des Cimbres et des Teutons. Si deux grands gé-

néraux, Marius et Sylla, sauvent Rome, compromise par l'incapacité de leurs prédécesseurs, les vainqueurs font payer bien cher leurs victoires à leurs concitoyens et à leur patrie.

Ce triste état de choses n'est pas défavorable à l'éloquence, dont la puissance grandit à mesure que les passions sont plus ardentes et plus faciles à déchaîner. Les nombreux orateurs qui paraissent à cette époque appartiennent surtout au genre judiciaire, c'est-à-dire, que leurs plus grands succès sont dus à l'attaque et surtout à la défense d'accusés célèbres. Mais telle était l'organisation de la justice à Rome que la politique entrait toujours pour beaucoup dans les débats judiciaires, et que les passions de partis, habilement exploitées par les orateurs, pesaient d'un plus grand poids dans la balance que l'innocence ou la culpabilité de ceux qu'on jugeait. D'ailleurs, ces procès dont le forum était le théâtre et qui se succédaient presque sans interruption depuis l'établissement des tribunaux permanents (*quæstiones perpetuæ* (149), avaient souvent un caractère tout politique. Nous l'avons déjà vu à propos de Caton : les accusations de péculat, d'exactions, de violences, de brigue, de lèse-majesté ou d'outrages aux droits du peuple étaient fréquentes. Tous les témoignages des anciens sur Crassus, Antoine et les autres maîtres de la parole dans la période que nous abordons, le prouvent surabondamment.

Chez les Romains, pas plus qu'à Athènes, il n'y avait d'accusateurs publics chargés de poursuivre les coupables au nom de la société. L'initiative des accusations appartenait donc aux particuliers ; mais ce rôle toujours répugnant prit un caractère tout à fait odieux lorsqu'on eut imaginé d'attribuer à l'accusateur une partie des biens de l'accusé reconnu coupable. Alors les accusations devinrent un métier

et ceux qui s'y livrèrent furent l'objet du mépris général. Il arriva cependant à des jeunes gens distingués d'entreprendre une accusation ; c'était pour eux un moyen de se faire connaître. Ainsi le grand orateur Crassus, dont nous allons parler, commença sa réputation d'orateur en accusant Carbon, l'ami et le déserteur des Gracques. Carbon, nous l'avons dit, s'empoisonna dans sa prison ; mais, au rapport de Cicéron, Crassus se repentit toute sa vie de cette imprudence de sa jeunesse, à cause des inimitiés qu'elle lui suscita. Cicéron, comme Crassus, n'a jamais accusé qu'une fois. Au contraire, le rôle de défenseur était recherché de tous les hommes qui voulaient entrer dans la vie politique. Si, aux termes de la loi, les services que l'on rendait ainsi étaient gratuits, ils assuraient à l'orateur des clients qu'il trouvait au moment de la poursuite des honneurs. Cicéron dut surtout à ses nombreux plaidoyers et aux amis qu'ils lui avaient faits la facilité avec laquelle, quoique homme nouveau, il parcourut toute la carrière des magistratures.

Crassus. — Parmi les nombreux orateurs de cette période les deux plus célèbres sont Crassus et Antoine, que Cicéron réunit presque toujours dans son admiration et dont il dit que « par eux, pour la première fois, la parole romaine a égalé en puissance l'éloquence des Grecs ». Tous les deux devaient beaucoup aux leçons des rhéteurs grecs et à l'étude des modèles de la Grèce. Tous les deux, au témoignage de Cicéron, parlaient la langue grecque « comme s'ils n'eussent pas connu d'autre langue [1] ». Mais ils se croyaient encore forcés d'affecter le mépris de l'art et de feindre qu'ils ne devaient leur talent qu'à la nature et aux leçons vivantes des orateurs de leur temps. Nous

1. *De l'orateur*, II, 1.

sommes réduits pour les juger au témoignage de Cicéron, qui en a fait les principaux interlocuteurs de ses dialogues sur l'orateur (*De oratore*) et qui les apprécie avec beaucoup d'étendue et de force dans son histoire des orateurs illustres (*De claris oratoribus*). Crassus était plus jeune de trois ans que son ami; mais il a débuté le premier dans l'éloquence, ce qui nous autorise à commencer par lui notre étude.

L. Licinius Crassus, né en 140 av. J.-C., appartenait à l'illustre famille Licinia. Il débuta, comme nous l'avons dit, à vingt-un ans, en accusant Carbon. L'ancien collègue de Tibérius Gracchus, traître à la cause qu'il avait éloquemment défendue, était alors méprisé par ceux qui avaient souffert de sa désertion, comme par ceux qui en avaient profité. Aucune sympathie ne venait à son aide. La condamnation n'était donc pas difficile à obtenir, et nous avons dit comment Carbon la prévint en s'empoisonnant. Cependant les anciens admiraient le brillant début du jeune orateur, qui, poursuivi par la haine irréconciliable du fils de Carbon, regretta souvent cette victoire.

Deux ans après, il appuyait par un discours plein de maturité l'envoi d'une colonie à Narbonne et il s'offrait lui-même à la conduire. On lui reprocha plus tard cette avance au parti populaire, qu'il avait combattu en accusant Carbon et dont il fut plus tard l'ennemi. Nous trouverons aussi chez Antoine cette versatilité d'opinion, qui ne fait pas honneur à leur caractère.

Nous savons déjà par Lucilius que Crassus épousa la fille de Q. Mucius Scævola l'augure, son collègue dans presque toutes les dignités. Questeur en Asie (110), il suivit les leçons du célèbre rhéteur grec Métrodore. En 106 il est tribun du peuple. En 103 il signale son édilité par des jeux magnifiques. Il est préteur en 101 et consul en 98 avec son beau-père Mucius Scævola.

C'est sous leur consulat que fut portée la loi Licinia Mucia contre les usurpateurs du droit de suffrage; elle fut une des causes de la guerre Sociale qui éclata quatre ans plus tard. Censeur en 92, il fit fermer les écoles des rhéteurs latins, qui se rouvrirent après sa censure. Il professait un profond mépris pour les petits procédés de la rhétorique. Cicéron le lui fait dire dans les dialogues sur l'orateur[1]: « Je ne voulais pas empêcher nos jeunes gens de cultiver leur esprit, je voulais prévenir les effets d'une instruction vicieuse qui eût émoussé leur talent en accroissant leur présomption. » Et ailleurs il se moque de tous ces rhéteurs si ridicules avec leur étalage de préceptes sur les différents genres de causes, sur les exordes, sur les narrations[2].

Crassus avait porté ce décret d'accord avec son collègue Domitius Ænobarbus. Cependant une contestation très vive s'éleva entre les deux censeurs, et le discours que prononça Crassus était célèbre chez les anciens; nous en avons de courts fragments.

L'année suivante (91), Crassus mourait à quarante-neuf ans, à la suite d'une invective pleine de force et de véhémence qu'il avait prononcée dans la curie contre le consul Philippe, adversaire du sénat. Cicéron nous a laissé un admirable récit de cette scène violente, et a déploré éloquemment la mort prématurée de l'orateur, qu'une pleurésie contractée dans cette journée enleva en sept jours. On trouvera dans nos *Morceaux traduits des auteurs latins*[3], tout ce passage qui donne une haute idée de l'éloquence de Crassus.

Outre les harangues prononcées pour des affaires d'intérêt public, Crassus avait plaidé un grand nombre de causes particulières. Cicéron, qui en cite quelques-

1. III, ch. XXIV.
2. *Ibid.*, ch. XX.
3. Page 54 et suiv.

unes, vante la souplesse de l'orateur, grave et plaisant tour à tour, sachant mêler la sévérité et l'élévation du langage à l'ironie la plus mordante, serré et pressant dans la discussion, plus contenu dans l'action que Caïus Gracchus, et ne s'agitant pas comme lui à la tribune, mais plein d'une émotion vive et communicative. Sa parole, pénible et embarrassée au début, acquérait bientôt, quand l'orateur avait pris possession de lui-même, une précision et une netteté accompagnées souvent de l'éclat des plus riches images. Quelquefois une scène piquante, heureusement amenée, donnait à ses plaidoyers le caractère d'une véritable comédie. De ce genre est celle que Cicéron fait raconter par un des interlocuteurs des dialogues sur l'orateur [1].

Crassus plaidait pour un citoyen considérable, Cn. Plancus, contre un homme du nom et de la famille des Brutus, accusateur de métier, redouté pour la violence de ses invectives, décrié pour ses mœurs et ses dissipations. Crassus, nous l'avons dit, avait varié dans ses principes politiques. Brutus imagina de produire deux lecteurs, et de faire lire à l'un le discours sur la colonie de Narbonne, tout animé de l'esprit populaire, et à l'autre un discours du même orateur en faveur de la loi Servilia, qui proposait de rendre au sénat les jugements transférés aux chevaliers par Caïus Gracchus. Puis il fit ressortir malignement les opinions contradictoires qui se trouvaient dans ces deux discours. Crassus se vengea d'une façon très plaisante. Le père de Brutus avait composé trois livres sur le droit civil. Crassus prit à son tour trois lecteurs et leur distribua la lecture de ces trois livres.

Dans le premier se trouvait ce passage : « Un jour que

1. Liv. II, ch. LV.

nous étions dans ma maison de Privernum...» Brutus, s'écria Crassus, ton père dépose qu'il t'avait laissé un domaine à Privernum. Dans le second : « Nous nous trouvions dans ma maison d'Albe, mon fils Marcus et moi. » Assurément cet homme, sage entre tous les Romains, connaissait bien ce gouffre ; il craignait, quand son fils n'aurait plus rien, d'être accusé de ne lui avoir rien laissé. Dans le troisième on lisait : « Dans ma maison de Tibur, nous nous assîmes un jour, mon fils Marcus et moi. » Où sont, s'écria Crassus, où sont ces terres que ton père t'a laissées, comme il l'a consigné lui-même dans des écrits publics ?

Mais à côté de ces traits mordants, Crassus trouva aussi dans le même discours des mouvements pathétiques pour accabler son adversaire. Pendant qu'il parlait, on vit passer dans le forum le convoi de Junia, femme du sang des Brutus. L'audience fut un instant suspendue. Crassus saisit cette occasion imprévue et il lança contre Brutus une admirable apostrophe, que nous connaissons encore par Cicéron. On la trouvera, ainsi que toute la scène précédente, dans nos *Morceaux traduits des auteurs latins* [1].

Sans doute Cicéron n'a pas reproduit textuellement les paroles de Crassus ; mais il a dû conserver le mouvement oratoire du passage et nous avons le droit d'y voir une image peut-être un peu embellie du talent de cet orateur. Cicéron était âgé de quinze ans quand mourut Crassus ; il avait pour lui une prédilection qui s'explique par les nombreux rapports de son éloquence avec celle de son prédécesseur.

Marcus Antonius. — M. Antonius, que Cicéron ne place qu'au second rang, était né en 143 av. J.-C. Il

1. Pages 50-51.

fut l'aïeul du célèbre triumvir. Comme Crassus, il suivit les leçons des rhéteurs grecs, comme lui il affecta le mépris de la science. Il débuta à vingt-cinq ans, deux ans après Crassus, dans des plaidoyers civils. On cite aussi de lui une accusation célèbre contre Papirius Carbon, qui avait été vaincu par les Cimbres; la corruption des juges sauva Carbon. Préteur et propréteur en Cilicie, Antoine battit plusieurs fois les pirates et obtint le triomphe. Il fut ensuite consul (99), puis censeur (97). Il combattit dans la guerre Sociale (91). Crassus, par sa mort prématurée, avait été préservé du spectacle des guerres civiles, et Cicéron l'en a félicité. Antoine, moins heureux, fut victime de ces guerres ; il périt à cinquante-six ans, égorgé par l'ordre de Marius et de Cinna (87 av. J.-C.). Sa tête fut placée sur la tribune aux harangues : son petit-fils, le triumvir, devait un jour y faire suspendre celle de Cicéron.

Antoine n'écrivait pas ses discours, afin, comme il le disait, de ne pouvoir être mis en contradiction avec lui-même. Il semble, en effet, avoir eu pour principal souci de gagner les causes qu'il défendait, sans s'inquiéter des opinions qu'il avait précédemment soutenues. C'est son exemple qu'invoque Cicéron quand il déclare [1] qu'il ne faut pas voir dans les plaidoyers l'expression des opinions personnelles de l'orateur. « Tous ces discours, dit-il, sont le langage de la cause et de la circonstance, non celui de l'homme et de l'orateur ; car si la cause pouvait parler elle-même, on n'emprunterait pas le secours de notre voix. » Cette théorie peu morale a été celle de tous les orateurs de l'antiquité.

Parmi les nombreux plaidoyers d'Antoine, le plus remarquable et le plus admiré de Cicéron est la dé-

1. *Plaidoyer pour Cluentius*, ch. XVIII, XIX, L.

fense du consul Manius Aquilius, ancien collègue de Marius dans la guerre contre les Cimbres. Aquilius avait aussi rendu de grands services en achevant la guerre des esclaves en Sicile ; ses nombreuses blessures attestaient son courage. Mais il était accusé de concussions, et l'accusation était bien fondée. Antoine rappela la vie militaire de son client ; puis, saisissant M' Aquilius, et l'offrant aux regards de toute l'assemblée, il déchira sa tunique et fit voir au peuple romain et aux juges les cicatrices dont sa poitrine était couverte et la blessure à la tête qu'il avait reçue du chef des rebelles [1]. L'assemblée fut émue, et, malgré l'évidence des faits, Aquilius fut acquitté. L'orateur Galba avait déjà réussi par l'emploi de moyens semblables.

Nous avons reproduit dans les *Morceaux traduits des auteurs latins* [2] l'analyse étendue que Cicéron a donnée du génie d'Antoine [3]. Il vante l'habileté de son argumentation, la sûreté de sa mémoire, la force de son style, plus véhément que châtié et délicat. Mais il lui attribue surtout ce mérite de l'action, que Démosthène plaçait au-dessus de tout et qui est le plus puissant moyen pour entraîner un auditoire.

Marcius Philippus. — Ces deux grands orateurs dominaient leurs contemporains. Mais beaucoup d'autres se distinguèrent à côté d'eux, tels que C. Marcius Philippus, orateur populaire, dont la politique hostile au sénat amena la protestation éloquente et par suite la mort de Crassus. Cicéron signale surtout la hardiesse de ses discours et les plaisanteries mor-

1. Cicéron, *Verrines*, V, 1.
2. Page 47.
3. *De claris orat.*, ch. XXXVIII, XXXIX.

dantes dont il les remplissait. Nous le connaissons surtout par l'anecdote du crieur Vulteius Ména qu'Horace a racontée avec tant d'esprit [1].

Sulpicius. — Dans le même parti se signale un jeune orateur, P. Sulpicius Rufus, qui avait commencé par soutenir Sylla, qui se tourna ensuite du côté de Marius et dépassa par sa violence tous les autres tribuns. Il avait à ses ordres une véritable armée et ne se montrait qu'entouré d'une garde nombreuse, qu'il appelait son anti-sénat. C'est lui qui fit enlever à Sylla le commandement de l'armée prête à aller combattre Mithridate. Quand Sylla marcha contre Rome, il s'enfuit, fut livré par un esclave, et sa tête fut plantée sur les rostres. Cicéron parle avec admiration de son éloquence véhémente et presque tragique.

Cotta. — Citons encore un contemporain et un émule de Sulpicius, C. Aurélius Cotta, dont la parole sobre, pure, délicate, contrastait avec la fougue et la violence de Sulpicius. Ces deux jeunes orateurs figurent à côté de Crassus et d'Antoine dans les dialogues sur l'orateur, et Cicéron déclare qu'il tient de Cotta la substance des conversations qui composent cet ouvrage [2]. En effet, plus heureux qu'Antoine, que Sulpicius et qu'un autre interlocuteur des dialogues de Cicéron, C. Julius César Strabon, Cotta échappa aux fureurs des guerres civiles; il fut consul et mourut quelques jours après avoir obtenu le triomphe, en 75 av. J.-C.

Hortensius. — Ce n'est pas sans hésitation que nous plaçons à la fin de cette période un autre ora-

1. *Epist.*, I, VII.
2. *De oratore*, I, 8.

teur qui appartient à la fois à la génération de Cotta et à celle de Cicéron, Q. Hortensius Hortalus. Né en 114, huit ans avant Cicéron, Hortensius débutait à dix-neuf ans, assez jeune pour recevoir les félicitations de Crassus et d'Antoine. Après la mort de ces deux orateurs, il joua le premier rôle avec Cotta, sur lequel il l'emportait par le pathétique, par l'action et par l'éclat de la parole. Le jeune Cicéron se forma sur ce modèle. Mais le maître fut bientôt dépassé par son élève, et la longue existence d'Hortensius lui réserva la douleur de voir son talent s'affaiblir, tandis que Cicéron grandissait toujours et devenait le maître incontesté de l'éloquence.

Hortensius appartenait à une illustre famille plébéienne. Son premier discours fut une défense de la province d'Afrique, opprimée par ses magistrats. Il le prononça sous le consulat de Crassus. On cite encore de lui un plaidoyer pour le roi de Bithynie, Nicomède, quelque temps avant la guerre Sociale. Puis il porta les armes comme soldat, comme tribun militaire, enfin comme lieutenant de Sylla dans l'expédition contre Mithridate. Au retour d'Asie, il plaida encore des causes importantes, qui ajoutèrent à sa réputation et lui ouvrirent facilement la route des honneurs. Il arriva rapidement à la questure, à l'édilité et au consulat (69). Il était consul désigné, quand il accepta le triste rôle de défenseur de Verrès, poursuivi par les Siciliens. Il avait cédé aux instances de l'aristocratie, intéressée à l'acquittement de l'accusé. D'ailleurs, ami du luxe et des beaux-arts, il n'avait pas été insensible aux offres de Verrès, et il avait reçu de lui un sphinx en ivoire ou en airain de Corinthe, d'un prix inestimable. Malheureusement il rencontra devant lui Cicéron qui déjà avait été son adversaire dans un plaidoyer *pour Quinctius,* et l'éclatant succès du jeune orateur fut la punition d'Hortensius et le commence-

ment de sa décadence. Comme nous le verrons, les *Verrines* de Cicéron, écrites et répandues par lui, eurent un immense retentissement. Hortensius rédigea aussi ses discours; mais « il parlait mieux qu'il n'écrivait », nous dit Cicéron [1], et ses plaidoyers ne furent pas goûtés.

Cet échec paraît l'avoir écarté quelque temps du barreau. Nous le retrouvons, en 67, combattant les tribuns Gabinius et Manilius, qui voulaient armer Pompée de pouvoirs extraordinaires dans la guerre contre Mithridate. Cicéron était partisan de la loi et la fit triompher par son discours *Pro lege Manilia*. C'était une grande faute politique; mais il ne la comprit que plus tard et, d'ailleurs, il avait besoin de l'appui de Pompée pour arriver au consulat.

Les relations des deux orateurs restèrent bonnes, quoique un peu froides. Cicéron ne manquait pas l'occasion de rendre hommage au talent d'Hortensius, et celui-ci reconnaissait plus ou moins sincèrement la supériorité de son émule. Ils plaidèrent ensemble plusieurs causes, entre autres celles de Muréna, l'année même du consulat de Cicéron (64 av. J.-C.). Quand Cicéron fut poursuivi par Clodius qui voulait venger la mort des complices de Catilina, Hortensius le défendit non sans courage. N'ayant pu empêcher son exil, il s'efforça, par ses discours dans le sénat, de hâter son rappel. Il est vrai que Cicéron, aigri peut-être par le malheur, accuse la mollesse de ces démarches. Ce fut Hortensius qui proposa Cicéron pour l'importante dignité d'augure.

Hortensius mourut au moment où allait commencer la guerre entre César et Pompée. Cicéron a déploré éloquemment cette mort au début de son dialogue *Sur les orateurs illustres*. C'est aussi par cet ouvrage que nous pouvons nous faire une idée de l'éloquence

1. *Orator*, 38 : Dicebat melius quam scripsit.

d'Hortensius. Elle s'était formée, selon Cicéron, par une étude étendue de la littérature grecque, par un travail et des exercices journaliers ; elle devait beaucoup à une mémoire prodigieuse. La fécondité inépuisable et la richesse de la parole, l'harmonie exquise des périodes, le charme d'une voix à la fois douce et sonore, d'une action un peu trop savante : tels étaient les caractères du talent d'Hortensius. Quant à l'explication de sa prompte décadence, Cicéron la donne aussi. D'abord, Hortensius, après son consulat, perdit de son ardeur pour le travail, et sa grande fortune, en lui permettant une vie fastueuse, le détourna de l'étude. Il perdit sa grande facilité de parole ; en outre, les qualités brillantes qui avaient charmé chez un jeune homme, ne convenaient plus à un homme voisin de la vieillesse. Ces traits ingénieux, cette éloquence toujours fleurie, ces périodes pompeuses, cette action presque théâtrale ne paraissaient pas d'accord avec la gravité de l'âge mûr et la dignité d'un consulaire. C'est ainsi que Cicéron effaça bientôt celui qui l'avait précédé dans la carrière. Nous verrons que la richesse du genre asiatique, caractère du talent d'Hortensius, lui fut reprochée à lui-même par les amis d'une éloquence plus simple et plus sobre, à laquelle ils réservaient le nom d'*attique*.

Hortensia. — Hortensius eut un fils peu digne de lui ; mais sa fille Hortensia paraît avoir hérité des qualités paternelles. Les triumvirs Octave, Antoine et Lépide avaient frappé les dames romaines d'un énorme tribut destiné à payer les frais de la guerre civile. Aucun orateur n'osait réclamer pour elles. Hortensia eut le courage de plaider cette cause devant le tribunal des triumvirs et elle réussit à faire décharger les dames de la plus grande partie de l'impôt [1].

1. Valer. Max, VIII, III, 3.

Quintilien parle de ce discours « qu'on lit, dit-il, non pas uniquement par honneur pour le sexe » [1]. Elle épousa son cousin Valerius Messala, qui fut consul.

Bibliographie : Cicéron, *De claris oratoribus*. — Berger, *Hist. de l'éloquence latine*, t. II, p. 267 et suiv. — Meyer, *Oratorum romanorum fragmenta*.

1. *Instit. orat.*, I, I, 6.

CHAPITRE IX

LES HISTORIENS APRÈS CATON

La période qui s'étend de Caton à Sylla présente un grand nombre d'historiens; mais ils ne nous sont connus que par les témoignages des anciens et par quelques fragments presque tous courts et sans intérêt. Nous ne chargerons pas la mémoire de nos lecteurs de cette longue liste de noms; nous en citerons quelques-uns auxquels se rattachent certaines tentatives, soit pour introduire la critique dans l'histoire, soit pour lui donner le caractère d'une composition littéraire.

Calpurnius Pison. — L. Calpurnius Pison Frugi, personnage politique contemporain des Gracques, avait mérité, en présentant comme tribun la première loi contre les concussionnaires, ce surnom de *Frugi*, l'honnête homme, que toute sa vie justifia et dont son fils porta dignement l'héritage. Cicéron disait de ses annales que le style en était maigre. Aulu-Gelle, au contraire, leur trouve une grâce naïve; mais le jugement de ce critique, toujours complaisant pour l'antiquité, est démenti par les fragments qu'il cite : ils nous semblent bien nus et bien froids. Si nous avons cité Pison, c'est qu'à son nom s'attache une tentative

malheureuse pour introduire la critique dans l'histoire traditionnelle des premiers temps de Rome. Homme consciencieux, mais d'un esprit un peu étroit, son témoignage sur les faits dont il avait été le témoin était admis comme irrécusable par les historiens postérieurs ; mais ses jugements sur les premiers âges de Rome, ses essais d'interprétation des anciennes légendes, ont quelque chose de mesquin et de superficiel, et Tite-Live a mieux fait de reproduire fidèlement l'empreinte poétique de ces époques lointaines.

Cassius Hémina. — C'est sans doute à l'exemple de Pison qu'un autre annaliste, souvent cité par les écrivains postérieurs, L. Cassius Hémina, essaya aussi d'expliquer les traditions mythologiques et les origines de Rome et de les ramener à la vraisemblance. Comme Pison, il n'a réussi qu'à ôter à ces légendes leur naïveté et leur poésie ; pas plus que lui, il n'a substitué à la fable l'exactitude et la vérité.

Cœlius Antipater. — Après ces tentatives malheureuses, il semble que les annalistes se soient abstenus à dessein de remonter aux origines. Ainsi fit Cœlius Antipater, qui, malgré son surnom grec, n'était pas un affranchi : car Cicéron le cite parmi les orateurs, ce qui implique le titre de citoyen romain. Cœlius était contemporain des Gracques. Cicéron dit de lui : « Cœlius s'est un peu élevé et a donné un ton plus noble à l'histoire. » La dédicace de son œuvre au célèbre grammairien L. Ælius Stilon confirme ce jugement et prouve que l'histoire était pour Cœlius une composition littéraire. Son ouvrage, que les uns appellent *Annales*, les autres *Histoires*, commençait aux guerres puniques. T. Live le cite souvent à propos de la deuxième de ces guerres.

Sempronius Asellion. — Comme Cœlius, C. Sempronius Asellion, qui fut tribun militaire à Numance, sous les ordres de Scipion Emilien, se renferma dans l'histoire contemporaine ; il raconta la guerre de Numance. D'après les témoignages des anciens et quelques fragments de ses récits, on peut juger qu'il attribuait une grande importance à l'histoire intérieure. Il voulait, comme son contemporain Polybe, que l'historien ne négligeât pas les causes des guerres, la direction donnée aux opérations par le sénat, les actes de cette assemblée et de l'assemblée populaire, les décrets et les lois portées[1].

Claudius Quadrigarius. — Un autre historien plus célèbre, et qui semble mériter le premier rang parmi les prédécesseurs de Salluste, Q. Claudius Quadrigarius, avait cherché aussi dans ses histoires à faire œuvre d'écrivain. Son récit commençait à la prise de Rome par les Gaulois, et il est vraisemblable qu'elle ne s'arrêtait pas avant la mort de Sylla. Claudius, en effet, était contemporain du dictateur, et il devait son surnom de Quadrigarius à la victoire qu'il remporta dans une course de chars, à l'époque où Sylla, vainqueur du parti de Marius, donna des jeux du cirque. Les fragments conservés de Claudius montrent dans son style une certaine ampleur ; la simplicité quelquefois naïve du récit n'exclut pas cependant une sorte d'élégance. Tel est le caractère d'un récit que Tite-Live a reproduit en le revêtant des plus riches couleurs, le combat de Manlius Torquatus contre un Gaulois. Aulu-Gelle nous a conservé ce morceau curieux :

Cependant, un Gaulois tout nu, n'ayant, outre son bou-

1. Aulu-Gelle, V, 18 ; citation d'Asellion.

clier, que deux glaives, paré de bracelets et d'un collier, s'avance. Par sa force, sa haute taille, sa jeunesse et son courage, il surpassait tous les autres. Au plus fort de la mêlée, quand les deux partis combattaient avec le plus d'acharnement, il fit signe de la main que des deux côtés on suspendît le combat. On s'arrête. Aussitôt, quand le silence est établi, il s'écrie à haute voix que, si quelqu'un veut se mesurer avec lui, il ait à paraître. Personne n'osait, à cause de la taille du Gaulois et de la férocité de son visage ; alors le Gaulois se moquait des Romains et leur tirait la langue. Mais T. Manlius, d'une illustre famille, fut saisi de douleur en voyant la honte qui allait souiller son pays, si, dans une si grande armée, personne ne se présentait. Celui-là donc, comme je le dis, s'avança et ne souffrit pas que la vertu romaine devînt honteusement la proie d'un Gaulois. Avec un bouclier de fantassin et une épée espagnole, il se plaça en face du Gaulois. Le combat eut lieu sur le pont même, sous les regards des deux armées, au milieu d'une grande émotion. Ils étaient donc, comme je l'ai dit, en présence : le Gaulois, selon sa manière de combattre, présente son bouclier et s'avance en chantant. Manlius, comptant plus sur son courage que sur son adresse, choque de son bouclier le bouclier du Gaulois et l'ébranle fortement. Tandis que le Gaulois cherche à reprendre sa position, Manlius frappe encore de son bouclier le bouclier de son adversaire, et de nouveau lui fait perdre l'équilibre. Alors, prévenant le coup du Gaulois, il se glisse sous son glaive, et de sa courte épée espagnole le frappe à la poitrine ; puis, sans s'arrêter, il atteint du même coup son flanc droit, et ne se retire qu'après l'avoir renversé. Dès que le Gaulois fut à terre, il lui coupa la tête, arracha son collier et se le passa tout sanglant autour du cou. C'est ce qui valut, à lui et à sa postérité, le surnom de Torquatus [1].

Le récit de Tite-Live [2] est plus développé, plus bril-

1. Traduction de M. Berger avec quelques modifications. (*Hist. de l'éloq. latine*, t. II, p. 232.)
2. VII, 9.

lant, plus dramatique ; l'auteur ménage la délicatesse de ses lecteurs en donnant au Gaulois des vêtements de couleurs variées, en adoucissant le trait de la fin : chez lui Manlius ne coupe pas la tête de son ennemi abattu, il ne lui arrache pas violemment son collier, il le prend pour le mettre à son cou. Dans ces adoucissements, comme dans l'élégance exquise et l'harmonie du style, on sent que l'écrivain appartient à une époque plus raffinée ; mais le récit plus simple du vieux chroniqueur ne manque pas non plus de vivacité et d'intérêt.

Valérius d'Antium. — Un autre historien du même temps, Q. Valérius d'Antium, a visé aussi à l'élégance ; mais son style fleuri, demi-poétique, choque souvent le goût. L'esprit critique fait défaut à cet auteur, dont la vaste histoire commençait à la fondation de Rome et s'étendait au moins jusqu'à l'an 90 av. J.-C. Comme Calpurnius Pison et comme Hémina, il cherche à ramener à la vérité les légendes mythologiques, et il n'est pas plus heureux dans ses explications. Du reste, arrivé aux temps historiques, il n'a pas grand souci de l'exactitude ; quand il raconte des batailles, il exagère d'une façon monstrueuse le nombre des morts. T. Live cite souvent cet écrivain ; mais presque toujours, c'est pour relever ses erreurs.

Cornélius Sisenna. — L. Cornélius Sisenna, contemporain de Valérius et son collègue dans la préture, est placé par Cicéron au-dessus de tous ses prédécesseurs[1]. Le savant Varron a confirmé ce témoignage en donnant à son dialogue sur l'histoire le titre de *Sisenna*. Il avait raconté l'histoire des guerres civiles de Sylla et de Marius. Salluste, qui n'appartient pas au

1. *De clar. orat.*, ch. LXIV.

même parti politique, reproche à Sisenna de manquer d'indépendance à l'égard de Sylla. Il reconnaît d'ailleurs son exactitude habituelle[1]. Le petit nombre de fragments qui restent de lui montrent, dans son style, de l'affectation et une recherche peu heureuse des néologismes et des archaïsmes. Sisenna avait été un des défenseurs de Verrès, ce qui n'empêche pas Cicéron de rendre justice à ses écrits.

Otacilius Pilitus. — Citons encore un affranchi, L. Otacilius Pilitus, qui le premier, malgré sa naissance, osa s'exercer dans l'histoire, jusque-là domaine exclusif des citoyens. Au rapport de l'écrivain Suétone, il avait été d'abord esclave et même portier à la chaîne. Affranchi à cause de son talent, il aida son patron dans ses accusations, ensuite il enseigna la rhétorique et fut le maître de Pompée, dont il écrivit l'histoire ainsi que celle de son père. On n'a rien conservé de ses écrits.

Mémoires. — Æmilius Scaurus. — A la même époque commence chez les Romains une forme nouvelle de l'histoire, les *commentaires* ou mémoires et les biographies. Déjà, on peut le croire, les ouvrages historiques d'un Caton, d'un Sempronius, qui racontaient les événements contemporains et y avaient souvent joué un rôle, devaient se rapprocher des mémoires[2]. Mais celui qu'on cite comme ayant introduit à Rome ce genre particulier, dont le goût se répandit bientôt, est le célèbre M. Æmilius Scaurus, consul, censeur, prince du sénat, plusieurs fois vainqueur des ennemis de Rome. Quoi qu'il faille penser du caractère de ce personnage, que Cicéron respecte et que Salluste ac-

1. *Guerre de Jugurtha*, 95.
2. La remarque appartient à M. Berger, *Hist. de l'éloq. romaine*, t. II, p. 247.

cuse de s'être vendu à Jugurtha, il est certain qu'il se distinguait par son éloquence comme par ses talents militaires. Les *Mémoires sur sa propre vie* étaient divisés en trois livres ; Cicéron s'étonne qu'on ne les lise pas, malgré leur mérite et leur utilité.

Rutilius Rufus. — Tacite, qui les mentionne avec respect[1], cite en même temps ceux d'un contemporain de Scaurus, L. Rutilius Rufus, qui fut revêtu aussi des plus hautes dignités, mais dont le nom rappelle surtout les plus nobles et les plus austères vertus. Gouverneur de la province d'Asie, il avait réprimé avec énergie les exactions des publicains. Ceux-ci, maîtres des jugements depuis C. Gracchus, n'eurent pas honte de l'accuser de concussions, et, malgré son innocence évidente, il fut condamné. Rutilius se retira en Asie, où il fut reçu avec transports par les habitants de la province, et se livra à l'étude des lettres. Plus tard, Sylla vainqueur voulut réparer cette scandaleuse injustice, et invita Rutilius à revenir à Rome ; celui-ci refusa, craignant sans doute de paraître approuver les proscriptions du dictateur. Il composa, entre autres ouvrages, une *Histoire de Rome* en grec et des *Mémoires sur sa vie* en latin. Plutarque s'appuie partout dans sa *Vie de Marius* sur le témoignage de Rutilius. Tite-Live montre plus de réserve, et admet que des ressentiments personnels aient pu quelquefois influer sur les jugements de l'historien.

Lutatius Catulus. — Un autre grand personnage de Rome, P. Lutatius Catulus, collègue de Marius dans le consulat et véritable vainqueur de Verceil, avait écrit aussi, pour rétablir la réalité des faits que Marius altérait à son profit, une *Histoire de son con-*

1. *Vie d'Agricola*, I.

sulat. Plutarque y a beaucoup puisé, comme dans les mémoires de Rutilius. Cicéron vante la pureté et la douceur du style de Catulus. Quand Marius, maître de Rome avec Cinna, commença à frapper ses ennemis, Catulus n'échappa que par le suicide à la mort violente que lui préparait son ancien collègue (87).

Sylla. — Le dictateur Sylla avait aussi composé les *Mémoires de sa vie*, et nous croyons devoir les citer, bien qu'ils fussent écrits en grec. Il rédigeait le 22e livre au moment de sa mort. Il chargea son ami Lucullus de les publier. Son affranchi, Cornélius Epicadus, compléta l'ouvrage inachevé. Plutarque a puisé dans ces mémoires presque toute sa *Vie de Sylla*, et quelquefois il semble en reproduire presque littéralement le texte. On trouve aussi dans Cicéron et dans Aulu-Gelle quelques fragments de ce livre. L'ensemble n'a pas été plus épargné par le temps que les mémoires de Scaurus, de Rutilius et de Catulus. Pour trouver un modèle de ce genre, dont la littérature française possède tant de monuments, il faut arriver à César et à ses commentaires.

Nous sommes parvenus au terme de cette seconde période qui a vu naître et se développer, sous l'influence et par l'imitation de la Grèce, l'épopée, la tragédie et la comédie. La poésie lyrique n'a pas encore paru; le génie romain n'était pas fait pour ce genre, qui vit d'imagination et d'idéal. Au contraire, la satire, inconnue à la Grèce comme forme particulière de poésie, s'est déjà élevée très haut avec Lucilius; en effet elle convenait autant au caractère et au génie des Romains que l'ode et l'élégie leur convenaient peu.

Ce qui manque en général aux poètes de cette période, c'est la sobriété, le poli, la délicatesse, l'har-

monie. L'épopée et la satire ne rencontreront pas ces qualités avant Virgile et Horace. Quant à la tragédie, il semble qu'elle n'ait vécu à Rome que par l'imitation des Grecs ; peu originale en elle-même, elle disparaît à la fin de cette période pour faire place aux drames sanglants du cirque. La comédie a le même sort ; le mime et la pantomime héritent de cet art, trop sérieux et trop raffiné pour une multitude qu'il faut prendre par les yeux et qui n'est sensible qu'aux bouffonneries les plus grossières et les plus cyniques.

Avec Plaute et Térence la langue de la conversation est à peu près fixée. Quant à la prose littéraire, ce qui nous reste des orateurs et des historiens ne nous permet guère d'en juger. L'histoire, malgré le tour littéraire qu'elle a pris, semble encore bien loin de la perfection. L'éloquence, grâce aux grands intérêts qui l'excitent, s'est élevée beaucoup plus haut. Caton, les Gracques, Antoine, Crassus, ont été des orateurs puissants, qui savaient dominer et entraîner la multitude. Les derniers surtout joignaient aux dons naturels de longues et profondes études qu'ils ont cherché à dissimuler. L'influence des maîtres et des chefs-d'œuvre grecs est sensible aussi chez eux, bien qu'ils l'aient cachée, comme suspecte aux préjugés romains. Cicéron se déclare l'élève de Crassus. Il est probable que, de ses chefs-d'œuvre oratoires aux discours de son prédécesseur, il y avait beaucoup moins de distance que des récits de Claudius Quadrigarius à la concision puissante de Salluste et à l'exquise simplicité de César.

Bibliographie : V. Le Clerc, *Des journaux chez les Romains*. — Berger, *Histoire de l'éloquence latine*, t. I, p. 196-225 ; t. II, p. 198-266.

LIVRE III

3e Période

DE LA MORT DE SYLLA A L'ÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE

78-30.

La période que nous abordons mériterait d'être appelée l'âge de Cicéron ; car, dans les lettres, cette grande figure domine toutes les autres. Ni les historiens, comme Salluste et César, ni les poètes, comme Lucrèce et Catulle, ne peuvent rivaliser avec l'illustre orateur, qui a porté à sa perfection la prose latine, et qui, dans la critique littéraire et dans la spéculation philosophique, n'a pas plus de rival que dans l'éloquence. Cependant, avant d'étudier sa vie et d'apprécier ses ouvrages, nous nous arrêterons à un érudit très célèbre de son temps, aujourd'hui bien oublié, qui, par ses travaux, par ses préférences, par sa langue même se rapproche de la période précédente. Varron, qu'on a surnommé « le plus savant des Romains », est

avant tout un antiquaire qui a recherché avec passion les vieux usages, les vieilles traditions, qui est plein d'enthousiasme pour la vieille littérature latine, et qui a porté jusque dans son style, tout rempli d'archaïsmes, cet amour des anciens temps et de l'ancien langage. L'examen de ses œuvres servira donc comme de transition entre les deux âges.

CHAPITRE PREMIER

VARRON

Vie de Varron. — M. Terentius Varro, né dix ans avant Cicéron (116 avant J.-C.), mort dix-sept ans après lui, en 27 av. J.-C., a été mêlé aussi, malgré ses nombreux travaux d'érudition, à la vie politique.

Né à Réate, dans la Sabine, il étudia les lettres à Rome sous le célèbre maître de rhétorique, Ælius Stilon, dont Cicéron fut aussi l'élève. Il suivit à Athènes les leçons du philosophe Antiochus d'Ascalon ; c'est encore un point commun entre Cicéron et lui. De retour à Rome, il plaida quelque temps et non sans éclat ; puis il entra dans la carrière des honneurs et parvint au consulat. Nous savons qu'il servit sous Pompée dans la guerre contre les pirates ; chargé du commandement d'une escadre, il vainquit les pirates de Cilicie. Il avait sauté le premier sur un vaisseau ennemi ; la couronne rostrale lui fut décernée. Cet honneur, qu'aucun Romain n'avait encore obtenu, ne fut déféré, après lui, jusqu'au temps de Vespasien, qu'au seul Agrippa.

Il avait soixante-huit ans à l'époque de la guerre civile. Il suivit le parti de Pompée et combattit dans l'Espagne citérieure avec le titre de proconsul. Après

la victoire de César, il se retira dans ses terres et se livra tout entier à ses études, dont la vie publique l'avait trop souvent distrait jusque-là. César, qui appréciait et qui voulait rallier à son gouvernement tous les hommes éminents de Rome, sut le gagner comme Cicéron. Il lui confia le soin de fonder la première bibliothèque publique. Mais pendant le triumvirat, Antoine, qui se souciait peu des livres, confisqua les biens de Varron, et le mit sur la liste des proscrits (43). Plus heureux que Cicéron, il échappa à la mort. Auguste, à l'exemple de César, respecta la vieillesse du savant, et, du vivant même de Varron, fit placer son buste et ses ouvrages dans la bibliothèque publique que venait de fonder Asinius Pollion. Varron travaillait encore, lorsqu'il s'éteignit, âgé de près de quatre-vingt-dix ans.

Ouvrages de Varron. — Les connaissances et les ouvrages de Varron embrassaient à peu près tous les genres, la poésie, la philosophie, la grammaire, la rhétorique, la critique littéraire, l'archéologie, l'histoire, le droit, l'agriculture, les sciences proprement dites (géométrie, astronomie, musique), sans compter une volumineuse correspondance. On a calculé que le nombre total de ses écrits dépassait soixante-quatorze, comprenant plus de sept cents livres. De tous ces ouvrages, il ne reste plus aujourd'hui que *six livres* incomplets et mutilés (du Ve au Xe) du *Traité de la langue latine*, qui en formait vingt-cinq, et le *Traité de l'agriculture*, dont les trois livres (*Rerum rusticarum libri III*) sont à peu près intacts. Il faut regretter surtout la perte des écrits de Varron sur le théâtre, et, en particulier, sur les comédies de Plante, dont il était, nous l'avons vu, grand amirateur. On voudrait aussi mieux connaître ces *Satires Ménippées*, œuvre de sa jeunesse, dont nous pouvons du moins, grâce aux

témoignages des anciens et à des fragments, nous faire une idée.

Arrêtons-nous d'abord au *Traité de la langue latine* et au *Traité d'agriculture*.

Traité de la langue latine. — C'est probablement après sa réconciliation avec César que Varron rédigea le *De lingua latina*. Comme nous l'avons dit, les quatre premiers livres ne nous sont point parvenus. Tout porte à croire qu'ils étaient précédés d'un livre où étaient traitées les origines de la langue latine. On sait, en effet, que Varron, comme son maître Ælius Stilon, n'admettait pas que le latin fût issu de la langue grecque; il jugeait les deux idiomes distincts dans leur formation et contemporains dans leur développement, en admettant que les communications des Romains avec les colonies grecques avaient pu introduire dans leur langue un certain nombre de mots grecs. Les découvertes de la science moderne justifient la théorie de Varron, puisqu'il est prouvé que la langue latine fait partie du groupe des idiomes indo-européens qui ont été importés en Europe par les immigrations de peuplades asiatiques, et qu'elle s'établissait en Italie en même temps que la langue grecque se formait dans la péninsule hellénique. Les deux langues, sorties d'une souche commune, l'ancien idiome védique, sont donc unies par une étroite parenté ; elles sont sœurs, mais l'une n'est pas la mère de l'autre.

L'ouvrage de Varron comprenait trois parties distinctes : la première traitait de l'étymologie et se divisait en six livres, trois sur la science étymologique en général, trois sur les étymologies particulières. La deuxième partie avait pour objet les modifications des mots ; l'auteur discutait la question de l'analogie et en établissait les règles générales. Puis, conformé-

ment au plan qu'il avait suivi pour l'étymologie, il étudiait les modifications des mots en particulier. Cette seconde partie formait aussi trois livres. Enfin, dans une troisième partie de son travail, l'auteur étudiait la syntaxe. Nous ne pouvons savoir si ce sujet remplissait les douze derniers livres, ou si Varron avait étudié aussi les figures et quelque autre sujet se rapportant à la grammaire.

Il ne faut pas faire à Varron un trop grand mérite de la division philosophique de son ouvrage; sans doute il n'a fait que reproduire les théories des grammairiens grecs. Quant à l'appréciation des livres qui nous restent, ils sont tellement mutilés, ils ont été tellement défigurés par les grammairiens des âges suivants qui ont voulu s'en faire une autorité, qu'il est vraiment difficile de se prononcer sur leur mérite. Nous y trouvons beaucoup d'étymologies bizarres, dont quelques-unes ont été justement critiquées par Quintilien [1]. Toujours préoccupé de montrer que la langue latine n'a rien dû qu'à elle-même dans la formation des mots, Varron aime mieux forcer la vraisemblance que de trouver dans un mot grec l'origine pourtant évidente de certains mots latins.

Quant au style de Varron, il faut avouer que la recherche des archaïsmes, l'accumulation des métaphores bizarres, la prétention philosophique, le rendent bien fatigant. Il est à la fois sec et fleuri, lourd, guindé, froid, obscur. Des phrases poétiques, sans force et sans couleur, le rendent encore plus fade et moins supportable. C'est le ton des *Femmes savantes* de Molière. On a peine à croire qu'un tel écrivain a été contemporain de Cicéron, auquel il a dédié plusieurs livres de son traité.

1. Instit. orat., I, 6, 38.

Traité de l'agriculture. — Le Traité de l'agriculture (*De re rustica*) est une œuvre de la vieillesse de Varron. Il le dit dans son premier livre qu'il dédie à sa femme Fundania :

Si j'avais du loisir, Fundania, je m'appliquerais davantage à polir cet ouvrage ; mais je te le donnerai tel que je pourrai, car je songe qu'il faut me hâter. Si, comme l'on dit, l'homme n'est qu'une bulle d'air, à plus forte raison le vieillard ; ma quatre-vingtième année m'avertit qu'il faut plier bagage avant de quitter la vie.

Entre ce traité et celui de Caton les différences sont nombreuses. D'abord, dans les préceptes du vieux cultivateur, nous n'avons pu trouver aucune suite, aucune méthode ; au contraire, la marche de Varron est fixée d'avance, il l'annonce dans sa préface et ne s'en écarte jamais. Son premier livre traitera de la culture des champs, c'est-à-dire de tous les produits de la terre, particulièrement des céréales et des principaux arbres à fruits, tels que l'olivier et la vigne. Le second livre est consacré aux pâturages et aux troupeaux, depuis les moutons, les chèvres et les porcs, jusqu'aux bœufs, aux chevaux, aux ânes et aux chiens. Le troisième concerne les animaux qu'on élève dans la ferme. Cette classe comprend non seulement nos oiseaux de basse-cour (poules, canards, oies, paons, pigeons, etc.), mais encore les abeilles et les animaux renfermés dans des garennes voisines de la ferme, les lièvres, les sangliers, les loirs, dont la chair était fort goûtée des Romains, et même les escargots. L'énumération de Varron s'étend aussi aux piscines, c'est-à-dire aux viviers, où étaient conservés des poissons d'eau douce et des poissons de mer.

Le livre du vieux Caton, à part la préface et certains passages où se peint son caractère défiant et caustique, nous avait paru aussi sec que confus. L'ouvrage

de Varron a plus d'abondance, et la physionomie en est plus littéraire. L'auteur, comme son ami Cicéron, dont il cite quelquefois les écrits philosophiques, a donné à son traité la forme du dialogue. Ce sont des conversations avec des amis. La première a lieu dans le temple de Tellus, le jour de la fête des semailles. Le deuxième dialogue nous transporte dans l'Epire, pays des grands troupeaux, au temps de la guerre des pirates, quand Varron commandait une flotte sous les ordres de Pompée. Le troisième se passe à Rome un jour de comices pour l'édilité; les interlocuteurs attendent sous des ombrages les résultats des élections, et ils emploient le temps à causer sur les oiseaux. D'ailleurs le sujet est de circonstance, car parmi les assistants se trouvent un Cornélius *Merula* (merle), un Fircellius *Pavo* (paon), un Minutius *Pica* (pie) et un Pétronius *Passer* (moineau). Un des amis de Varron, Axius, peut dire en riant à celui qui semble présider la réunion, App. Claudius, l'*augure*:

Veux-tu nous admettre dans ta volière, où tu sièges au milieu d'oiseaux ?

Outre ces cadres qui répandent quelque agrément sur des sujets très sérieux, certains chapitres, en particulier ceux qui commencent chaque livre, sont consacrés à des dissertations générales souvent intéressantes. Tel est, au premier livre, l'éloge de l'Italie, dont l'auteur compare le climat et les productions avec ceux des autres pays. Virgile, en composant ses *Géorgiques*, a puisé sans doute quelques idées dans ce chapitre comme dans celui où Varron décrit les mœurs et le travail des abeilles. Au début du second livre, qui est dédié à un ami de Varron, Turranius Niger, un des interlocuteurs entre aussi dans des considérations élevées sur l'origine et la dignité de la vie pastorale :

il distingue trois époques dans l'histoire de l'humanité, l'époque primitive où les hommes vivaient au jour le jour des productions que leur offrait la terre, l'époque pastorale, et enfin l'époque agricole. La mythologie grecque, l'astronomie, l'histoire des premiers temps de Rome, les noms de beaucoup de personnages romains (*Porcius, Ovinius, Caprilius, Taurus, Vitulus, Equitius*), lui servent ensuite à montrer en quel honneur était tenu autrefois tout ce qui se rapporte aux occupations du berger.

Le troisième livre, dédié à Q. Pinnius, commence aussi par une comparaison de la vie des villes et de la vie des champs, bien plus ancienne et bien meilleure, selon Varron :

Ce n'est pas sans raison, dit-il, que nos ancêtres transportaient les citoyens de la ville dans la campagne ; car dans la paix ils étaient nourris par les paysans romains, dans la guerre ils étaient défendus par eux.

Il voudrait ramener son temps aux travaux et aux vertus de ces vieux Romains; mais, on l'a fait observer avec finesse, Varron lui-même, en dépit de ses regrets, n'était pas un paysan à la manière du vieux Caton : « Que faisait-il dans son domaine de Tusculum, qui fut souillé et pillé par Antoine ? Il y compilait ses traités laborieux ; on ne voit point qu'il y travaillât aux champs, nu, avec ses esclaves, mangeant et buvant comme eux, ainsi que faisait le vieux Caton [1]. »

Mais, bien qu'il déplore la décadence des mœurs de son temps, il y a du moins dans son livre un grand progrès sur celui de Caton : on ne trouve plus chez lui, quand il parle des esclaves et de la manière de les traiter, cette dureté qui nous a révolté chez le vieux

1. Paul Albert (*Hist. de la litt. romaine,* I, p. 200).

Romain ; à la sévérité, aux châtiments, il préfère les égards, les encouragements, les récompenses; il veut qu'on leur assure un pécule, qu'on leur choisisse une femme parmi leurs compagnes d'esclavage ; les enfants qui naîtront, dit-il, attacheront leurs parents à la terre [1]. Voilà des idées qu'on chercherait en vain chez Caton. L'esclave n'est plus confondu avec le bœuf et la vieille ferraille ; il commence à devenir un homme.

Malgré ces sources d'intérêt, la lecture du *Traité de la campagne*, moins difficile que celle du *Traité de la langue latine*, est encore laborieuse. Varron néglige le style : sa phrase est lourde, embarrassée, traînante; les archaïsmes et les mots populaires y abondent et ajoutent à la fatigue du lecteur. Passionné par les vieux écrivains de Rome, habitué à vivre dans leur commerce, l'auteur est resté leur contemporain, au moins pour la langue.

Satires ménippées. — C'est sans doute par ce goût pour l'antiquité qu'il faut expliquer le titre de *Satires ménippées* que Varron avait donné à un de ses ouvrages les plus célèbres. Ce recueil, qui remonte à la jeunesse de l'auteur, mais qui vraisemblablement fut grossi par lui d'année en année, ne comprenait pas moins de cent cinquante pièces. Varron s'écartait complètement du type de la satire, telle que l'avait à peu près fixée Lucilius, et telle que l'ont entendue Horace, Perse, Juvénal et tous les modernes. Chez lui ce n'est pas un discours en vers consacré soit à la critique générale des mœurs, soit à l'attaque personnelle de quelques hommes. Il remonte jusqu'à Ennius, et reprend le mot *satire* dans son sens primitif, celui de *mélange*. Il va même plus loin que le vieux poète : car

1. Voir tout ce passage dans nos *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 43-44.

non seulement dans la même pièce il mêle ensemble tous les mètres, mais il emploie capricieusement ou la prose ou les vers, et il justifie ainsi la seconde partie de son titre. On sait, en effet, que le philosophe cynique, Ménippe de Gadara, qui vivait au milieu du IIe siècle avant J.-C., avait composé des écrits mêlés de prose et de vers, dirigés surtout contre les divers systèmes philosophiques. Quant aux sujets mêmes traités par Varron, il est certain que l'auteur, comme Ennius et comme Ménippe, avait fait aussi des mélanges, c'est-à-dire que l'élément satirique proprement dit n'était qu'un accessoire destiné surtout à piquer l'attention du lecteur, et que les questions de philosophie, d'antiquités, de grammaire, de critique littéraire, en faisaient l'objet véritable. C'est l'idée que Cicéron, dans ses dialogues intitulés *Académiques,* nous donne des satires ménippées, et cela par la bouche même de Varron, un des interlocuteurs du dialogue :

> Dans ce vieil ouvrage, où nous avons imité Ménippe sans le traduire et où nous avons répandu quelques grains de sel, la philosophie a sa grande place, la dialectique a la sienne; et, pour que les gens peu instruits puissent me suivre, je les ai pris par l'attrait d'une certaine gaieté [1].

L'examen des titres des satires ménippées et des rares fragments qu'on en a pu recueillir confirme les lignes que nous venons de citer. Ces titres sont souvent piquants. Quelquefois, c'est une expression métaphorique expliquée par un second titre qui sert de commentaire au premier. C'est ainsi que la première satire est désignée sous ce nom : *les Aborigènes ;* puis l'auteur explique son sujet par des mots grecs : περὶ ἀνθρώπων φύσεως, sur la nature humaine. D'après quelques fragments, nous pouvons saisir l'intention de l'auteur :

1. *Académ.*, I, 2.

Les premiers hommes, dit-il, ne valaient pas mieux que ceux d'aujourd'hui ; tout ce qu'on dit de l'âge d'or est faux et ridicule. La nature de l'homme est de faire toute sa vie des sottises, comme la nature du bœuf est de mugir et celle de la brebis de bêler.

La cinquième satire avait pour titre : *les Andabates*, c'est-à-dire cette classe de gladiateurs qui combattaient à cheval, les yeux bandés. Varron entendait par là les philosophes des diverses sortes ; il se moquait, comme Ménippe, de ces luttes où les coups portent au hasard comme les épées des malheureux gladiateurs.

Souvent le titre est un proverbe : « Connais-toi toi-même. — Tu ne sais ce que le sort te prépare ! — Il fuit bien loin, celui qui se fuit lui-même. — Malheur aux vaincus ! — Les mulets se grattent mutuellement. » Quelquefois c'est une exclamation : « Hercule, j'invoque ta foi ! » quelquefois une formule de droit : « Il en est d'Accius comme de Titius » ; quelquefois un nom propre significatif : *Agathon*, pour désigner la passion de l'amour, *Méléagre*, pour désigner la chasse.

Par ces titres et par quelques fragments, on reconnaît que les satires de Varron se rapprochaient plus d'une fois de la satire morale ; il attaquait la débauche, l'ambition, l'avidité, le luxe des habits, de la table, des cérémonies funèbres. Comme Caton, comme tous les moralistes romains, il comparait les mœurs anciennes aux mœurs du jour, et il disait dans un style digne de Caton :

Le langage de nos ancêtres sentait l'ail et l'oignon, mais leurs cœurs étaient bons.

Caton et ses contemporains n'auraient pas désavoué non plus cette phrase mordante de la satire *Sur les devoirs du mari* :

Il faut ou corriger les défauts de sa femme, ou les supporter. Celui qui corrige la rend plus facile à vivre ; celui qui supporte se rend meilleur.

C'est le raisonnement de Socrate. Le lieu commun sur les richesses qui ne chassent pas les douleurs de l'âme est développé avec assez d'énergie :

Non, ni les trésors, ni l'or, n'affranchissent le cœur; l'âme n'est pas délivrée des soucis et des superstitions par les monceaux précieux des Perses, par les riches galeries d'un Crassus [1].

Varron touchait aussi à la politique, puisqu'on trouve chez lui des traits contre les excès des gouverneurs de provinces, contre les brigues des candidats. Il paraît même que la satire intitulée : *le Monstre à trois têtes* était une peinture du premier triumvirat.

Mais les questions de philosophie, de droit, de grammaire, d'antiquités, d'étymologies, les détails de la vie matérielle, formaient certainement la partie la plus considérable de cet étrange recueil. Varron est l'auteur de cette réflexion souvent reproduite :

Aucun malade ne fait des rêves si monstrueux qu'ils ne se retrouvent dans les discours de quelque philosophe.

Cicéron a dit :

Il n'est pas d'opinion si absurde qui n'ait été soutenue par un philosophe.

Cependant, Varron n'attaque pas la philosophie en

1. Voir Horace, *Odes,* II, 16. « Ni les trésors, ni le licteur consulaire, n'écartent les misérables agitations de l'âme et les soucis qui voltigent sous les lambris dorés. »

elle-même. Un fragment curieux de la satire *Des repas*, cité par Aulu-Gelle, permet de l'affirmer :

Si de toute la peine que tu as prise pour que ton esclave boulanger te fît de bon pain, tu en avais réservé la douzième partie à la philosophie, depuis longtemps tu serais devenu bon toi-même. Maintenant ceux qui connaissent ton esclave veulent l'acheter cent mille sesterces ; et toi, ceux qui te connaissent ne t'achèteraient pas cent as.

La satire où se trouve cette piquante réflexion a été analysée en partie par Aulu-Gelle [1]. Il nous dit que Varron y décrivait tous les raffinements que le luxe et la délicatesse ont introduits dans les repas, et qu'il énumérait en vers iambiques les mets exquis et rares qu'une insatiable gourmandise recherche par terre et par mer. Aulu-Gelle cite le paon de Samos, le faisan de Phrygie, la grue de Mélos, la murène de Tartèse, l'huître de Tarente, l'esturgeon de Rhodes.

Ailleurs, dans la satire dont nous avons déjà cité le titre : « Tu ne sais pas ce que le soir te prépare », l'auteur s'occupait du nombre des convives et de toutes les conditions d'un festin agréable :

Il faut égaler au moins le nombre des Grâces et ne pas dépasser celui des Muses. Quatre choses sont indispensables, des convives aimables, un endroit bien choisi, une heure convenable, un service soigné. Il faut bannir et les convives bavards et les convives taciturnes. Point de discussions sérieuses ; les entretiens doivent être amusants en même temps qu'utiles. Enfin il faut que l'hôte se garde d'une magnificence qui accuserait l'ostentation et d'une parcimonie malséante.

Nous ne citerons pas d'autres fragments très courts où Varron traite, comme nous l'avons annoncé, des

1. *Nuits attiques*, VII, 16.

questions de grammaire, de droit, d'antiquités, de critique littéraire. Le plus curieux est celui où il juge les trois principaux poètes comiques de Rome :

Pour les sujets, Cécilius réclame la palme ; pour les mœurs, Térence ; pour le dialogue, Plaute.

Quant au style des *Satires Ménippées*, il ressemble à celui du *Traité de la campagne :* la couleur en est antique ; c'est le même système d'archaïsmes, c'est le même mélange d'expressions familières et d'images empruntées au langage poétique. Voici un exemple frappant de ce défaut que nous avons signalé dans les traités de Varron. Il s'agit du suicide :

Comment t'appellerai-je ? une bête féroce, toi qui de ta main ouvres les bouillants réservoirs de ton sang, et qui te soulages de la vie avec un glaive de fer !

Si l'idée a sa valeur, l'image est bien déplacée ici et bien choquante.

Les Logistorici. — Avant de quitter Varron, signalons au moins un autre de ses ouvrages, qui avait du rapport avec les *Satires Ménippées*, les *Logistorici*. C'étaient des dialogues, imités aussi d'un philosophe grec, Héraclide du Pont. Les sujets touchaient plus ou moins à la morale et à la philosophie ; c'était, par exemple, l'éducation des enfants, la santé, la fortune, la folie, le culte des dieux. Chaque dialogue portait le nom d'un personnage romain, ancien comme Caton, ou moderne comme Marius, Messala, Sisenna, Atticus. C'est peut-être à l'imitation de Varron que Cicéron a désigné aussi plusieurs de ses dialogues par le nom du principal interlocuteur, par exemple *Brutus*, pour son dialogue sur les orateurs illustres de

Rome, *Caton*, *Lælius*, pour ses traités sur la vieillesse et l'amitié.

Il nous reste peu de fragments des *Logistorici ;* le caractère ne diffère pas sensiblement de celui des satires ; il n'en est pas qui mérite d'être cité.

OUVRAGES A CONSULTER : Ch. Labitte, *Etudes littéraires*, t. I. — G. Boissier, *Etude sur la vie et les ouvrages de M. Terentius Varron.* — Ch. Chappuis, *Fragments des ouvrages de M. Terentius Varron.* — Patin, *Etudes sur la poésie latine*, t. II, p. 401-414.

CHAPITRE II

CICÉRON

Biographie. — Le grand homme dont la vie si agitée et si brillante appartient à la fois à l'histoire et aux lettres, mais dont le nom est resté surtout attaché à l'idée d'éloquence et de perfection littéraire, naquit le 3 janvier 648 de Rome (106 av. J.-C.) près d'Arpinum, petite ville municipale du Latium, qui était aussi la patrie de Marius. Arpinum avait le droit de cité romaine. M. Tullius Cicero appartenait à une vieille famille équestre d'origine plébéienne. Elle n'avait jamais exercé de charge publique à Rome ; Cicéron fut donc rangé plus tard parmi ces *hommes nouveaux* que les *nobles*, descendants de patriciens ou de plébéiens arrivés aux honneurs, affectaient de mépriser. Le surnom de *Cicero* était emprunté, comme beaucoup d'autres devenus illustres, ceux de *Lentulus*, de *Fabius*, de *Stolon*, etc. à l'agriculture, si honorée, nous l'avons vu, chez les anciens Romains ; il rappelait sans doute les succès d'un des ancêtres de l'orateur dans la culture du pois chiche (*cicer*). La mère de Cicéron s'appelait Helvia ; nous savons par lui [1] que son père, retenu à la campagne par la faiblesse de sa santé, se livra presque uniquement à l'étude des lettres.

1. *Des lois*, II, 1.

Etudes de Cicéron. — La prodigieuse fortune de Marius, qui, deux ans après la naissance de Cicéron, triomphait de Jugurtha, et bientôt (102), vainqueur des Teutons et des Cimbres, recevait le surnom de troisième fondateur de Rome, influa sans doute sur la direction donnée à son jeune compatriote. Le père de Cicéron put espérer pour ses enfants un brillant avenir sous le patronage de Marius; il voulut que l'éducation de Marius et celle de son second fils, Quintus, plus jeune de deux ou trois ans, fussent soignées et complètes. De bonne heure, les deux frères furent envoyés à Rome pour y étudier avec les fils de leur oncle maternel, C. Aculeo, jurisconsulte estimé de son temps. Le célèbre orateur L. Crassus, ami de la famille, dirigea lui-même les travaux de ces jeunes gens, qui suivirent les leçons des meilleurs maîtres. Le poète grec Archias, récemment établi à Rome, les vit beaucoup chez Crassus; il leur inspira à tous, mais surtout à Marcus, une grande ardeur poétique. Au rapport de Plutarque, celui-ci composa, avant l'âge de quatorze ans, un petit poème grec intitulé *Pontius Glaucus.* A vingt et un ans il traduisait en vers les *Phénomènes* du poète grec Aratus. Vers la même époque, il célébrait dans une épopée son compatriote Marius, dont la gloire devait être chère à tout citoyen d'Arpinum.

La poésie ne lui faisait pas négliger les études de grammaire et de rhétorique. Nous avons vu que le fameux grammairien L. Ælius Stilo fut son maître comme celui de Varron. Il s'initiait profondément à la langue grecque et en acquérait l'habitude par de nombreux essais de composition et de traduction. Cependant, à l'âge de seize ans (91 av. J.-C.), dès qu'il eut pris la robe virile, il voulut joindre aux exercices d'école les leçons vivantes et pratiques du forum. A cette époque de violentes agitations, tous les jours

des causes intéressantes étaient portées devant les tribunaux : Cicéron suivit les plus célèbres orateurs et en particulier Sulpicius, qui périt bientôt, comme nous l'avons vu, victime des guerres civiles. En même temps qu'il se formait ainsi aux débats judiciaires et aux discussions politiques, les deux Scævola, l'un augure, l'autre grand pontife, et tous les deux jurisconsultes renommés, lui enseignaient le droit. Cicéron a fait de l'aîné des deux cousins, Q. Mucius Scævola l'augure, un des interlocuteurs de ses dialogues *Sur l'orateur*, *Sur l'amitié* et *Sur la république*. Il profita aussi de la présence à Rome du philosophe épicurien Phèdre et de l'académicien Philon pour étudier les principaux systèmes de la philosophie grecque. Un peu plus tard, il connut le stoïcien Diodore, qui devint son hôte et mourut dans sa maison. Ces études sérieuses et fortes durent singulièrement développer son esprit, pendant que les leçons du rhéteur Apollonius Molon, qui vint à Rome vers la même époque, achevaient de l'initier à tous les procédés de l'art oratoire.

A l'âge de dix-huit ans, en 89 av. J.-C , Cicéron avait débuté dans la vie de citoyen. La guerre sociale venait d'éclater ; le jeune homme fit ses premières armes sous le commandement du consul Q. Pompeius Strabo.

Débuts oratoires. — Il attendit plus longtemps pour ses débuts oratoires, et il avait vingt-six ans quand, pour la première fois, il plaida au forum. Il commença par une cause civile (81), et défendit un certain Publius Quintius contre un adversaire puissant, qui, en outre, avait pour avocat le premier orateur du temps, Hortensius. On peut conjecturer par le témoignage d'Aulu-Gelle que Cicéron gagna sa cause [1].

1. *Nuits attiques*, XV, 28.

Il aborda ensuite les procès criminels, et se chargea résolument d'une affaire très difficile (80). Rome était alors soumise au pouvoir absolu de Sylla : les amis du dictateur, assurés de l'impunité, se permettaient toutes les violences. Un riche citoyen d'Amérie, ville de l'Ombrie, Roscius, avait été assassiné pendant les proscriptions. On imagina, pour faire confisquer ses biens, de mettre son nom sur la liste des proscrits; puis ces biens ainsi confisqués furent adjugés pour une somme dérisoire à un puissant affranchi de Sylla, Chrysogonus, qui avait conduit toute l'affaire. Mais le fils de Roscius réclamait contre cette spoliation : pour se délivrer de ses plaintes, Chrysogonus prit le parti d'accuser le jeune homme du meurtre de son père. L'issue du procès ne semblait pas douteuse ; l'accusé ne trouvait même pas d'avocat, nul n'osait lutter contre un favori du dictateur. Cependant Cicéron eut le courage de défendre Roscius, et il le fit avec un mélange de hardiesse et de réserve, d'indignation et de prudence, qui révélait chez le jeune orateur autant d'habileté que de chaleur. Le triomphe fut d'autant plus éclatant qu'il était plus inespéré : Roscius fut acquitté et la réputation de Cicéron devint très brillante.

Voyage en Grèce et en Asie. — Cependant, l'année suivante, il fut forcé d'abandonner pour quelque temps cette carrière si glorieusement abordée. Sa santé était faible, et sa déclamation, trop animée, aurait bientôt épuisé ses forces. Selon Plutarque, il voulait aussi se faire oublier et échapper au ressentiment de Sylla. Il passa d'abord six mois à Athènes, où il suivit les leçons du philosophe Antiochus. Puis il alla en Asie Mineure pour fréquenter les écoles des rhéteurs les plus célèbres du temps. A Rhodes, il retrouva son ancien maître Molon, et il entendit éga-

lement un célèbre philosophe stoïcien, Posidonius d'Apamée, avec lequel il conserva toujours des relations.

Quand il revint à Rome après une absence de deux ans, il avait réformé complètement, surtout grâce à la direction et aux conseils de Molon, sa manière de dire; sa déclamation était devenue moins véhémente; sa poitrine aussi s'était fortifiée. Mais il voulut se perfectionner encore dans cette partie de l'art oratoire si importante chez les anciens, l'action. A cet effet, il prit des leçons de deux célèbres acteurs, Roscius et Æsopus. Il nous reste une partie d'un plaidoyer qu'il prononça en faveur du premier [1].

C'est l'année même de son retour qu'il épousa Terentia, qui appartenait à une famille riche et distinguée, mais dont le caractère et l'avarice semblent l'avoir fait beaucoup souffrir. Il en eut bientôt une fille, Tullia, que l'amour et les regrets de son père ont immortalisée. La naissance de Marcus, fils de Cicéron, est de onze ou douze ans postérieure.

Entrée dans la vie publique. — Questure. — Il était arrivé à l'âge des candidatures. Ses succès oratoires, l'opposition indirecte qu'il avait faite à Sylla, mort depuis deux ans et dont on commençait à attaquer les lois, le souvenir de son poème sur Marius, tout le désignait aux suffrages du peuple. Aussi fut-il élu questeur par des suffrages unanimes (76) : cette magistrature donnait alors l'entrée au sénat. Les questeurs, chargés de percevoir les revenus des provinces, étaient subordonnés aux préteurs. Désigné pour la Sicile, où il passa deux années, Cicéron indisposa d'abord les habitants de la province par la quantité de grains qu'il fit passer à Rome, menacée d'une disette ; mais

1. *Pro Q. Roscio comœdo.*

bientôt son intégrité et sa douceur lui concilièrent tous les esprits, et son nom resta cher aux Siciliens, qui, à son départ, le comblèrent d'honneurs. Cicéron s'imaginait que sa questure avait fait grand bruit à Rome ; il s'attendait à recevoir des félicitations universelles. Il fut bien surpris quand un de ses amis qu'il rencontra à Puteoli lui demanda quel jour il avait quitté Rome et ce qui s'y passait de nouveau [1]. Dès lors il eut pour principe de n'accepter aucune fonction qui l'éloignât du théâtre de la popularité, et de rester toujours, comme il le dit, près du soleil de Rome [2].

Verrines. — Après quelques plaidoyers qui continuèrent les progrès de sa réputation, Cicéron, parvenu à l'âge de trente-sept ans (70), brigua l'édilité : le suffrage unanime des centuries le désigna pour l'année suivante comme premier édile. Ce fut alors que les Siciliens, qui demandaient justice des exactions et des cruautés de leur ancien préteur Verrès [3], confièrent leur cause à Cicéron. Celui-ci, nous l'avons dit, avait pour adversaire le plus célèbre orateur du temps, Hortensius, qui, en outre, était consul désigné ; le préteur de l'année, Métellus, était aussi un ami de Verrès ; enfin le corps judiciaire se composait de sénateurs, collègues de l'accusé et intéressés à le trouver innocent. Cicéron dut, avant tout, conquérir par un plaidoyer [4] le droit d'accuser Verrès, droit que lui disputait, dans l'intention de trahir les Siciliens, Q. Cécilius Niger, ancien questeur de Verrès. Puis il voulut

1. Voir *Disc. pour Cn. Plautius,* ch. XXVI.

2. *Ad famil.*, II, 12. *Urbem, urbem, mi Rufe, cole, et in ista luce vive.* « Rome, Rome, mon cher Rufus, c'est là qu'il faut habiter, c'est à cette lumière qu'il faut vivre. »

3. La préture de Verrès, en Sicile, avait commencé l'année qui suivit le départ de Cicéron (73). Verrès obtint une prorogation de deux ans.

4. *Contre Q. Cæcilius.*

à tout prix faire passer la cause avant l'année du consulat d'Hortensius. Il avait demandé cent dix jours pour aller recueillir en Sicile les éléments du procès ; au bout de cinquante jours il revenait avec une armée de témoins. Pour déjouer les menées de la noblesse, qui cherchait à traîner l'affaire, il renonça à plaider, et, après une introduction qui porte le nom de *Première action contre Verrès,* il se contenta d'accabler l'accusé et son défenseur sous le poids des témoignages. Hortensius fut réduit au silence et Verrès n'attendit pas le jugement pour s'exiler. Les cinq beaux discours qui forment la *Seconde action* [1] n'ont pas été prononcés : Cicéron les composa et les répandit dans le public pour achever la flétrissure et le châtiment de Verrès et pour arracher la puissance judiciaire au sénat compromis par tant de scandales. En effet, dès cette année, une loi proposée par le préteur Cotta répartit les places de juges entre les sénateurs, les chevaliers et les tribuns du trésor. C'était un grand coup porté à la constitution de Sylla et un retour signalé vers les lois de C. Gracchus.

Edilité. — Préture. — A l'issue de ce grand procès commence l'édilité de Cicéron. Grâce à la reconnaissance des Siciliens, qui lui envoyèrent pour les jeux beaucoup d'animaux féroces, il put remplir avec éclat cette magistrature et accroître encore sa popularité. Puis, par une élection trois fois renouvelée pour des vices de forme et trois fois unanime, il fut désigné pour la préture, le premier entre les huit préteurs de l'année 688 (66 av. J.-C.). Ce rang le faisait préteur de la ville (*prætor urbanus*), c'est-à-dire chef suprême de

1. 1° *Sur la préture de Verrès à Rome ;* 2° *sur les jugements de Verrès en Sicile ;* 3° *sur les blés ;* 4° *sur les statues ;* 5° *sur les supplices.*

la justice à Rome : il avait quarante ans. Ce fut alors que Cicéron prononça son premier discours politique (*Pour la loi Manilia,* ou *Sur le commandement de Cn. Pompée*), et appuya de son éloquence le projet de loi qui donnait à Pompée la conduite de la guerre contre Mithridate avec des pouvoirs extraordinaires. Ce discours, plein d'éclat, ne montre pas chez Cicéron des idées bien arrêtées, des vues politiques profondes. La popularité de Pompée, le désir d'être appuyé dans sa candidature au consulat par ce personnage déjà tout-puissant, l'entraînent à soutenir une cause évidemment contraire aux intérêts de la république. Il faut avouer qu'aux raisons solides d'Hortensius et de Catulus, adversaires convaincus de la loi, il n'oppose rien de sérieux. Un jour, mais trop tard, Cicéron se repentira d'avoir trop favorisé l'agrandissement du vainqueur des pirates et de Mithridate.

Après sa préture, Cicéron ne prit pas de province ; il resta à Rome, préparant son consulat par les services qu'il rendait, comme avocat, à ses nombreux clients. Compétiteur de Catilina, il fut bien près de s'entendre avec ce dangereux rival et d'acheter son concours en plaidant pour lui dans une cause évidemment détestable ; heureusement pour sa gloire, la négociation fut rompue, et cependant il fut nommé consul le premier et à l'unanimité. C. Antonius eut le second rang ; Catilina fut exclu.

Consulat. — Discours contre Rullus. — Catilinaires. — L'éloquence du nouveau consul (63) remporta d'abord un beau triomphe en combattant une loi agraire proposée par le tribun Rullus. Des quatre discours que Cicéron prononça au sujet de cette loi, le second et le troisième, qui s'adressent au peuple, sont courts, habiles et énergiques ; le quatrième est perdu ; nous n'avons que la fin du premier qui fut

prononcé dans le sénat. La loi fut retirée par son auteur ou rejetée par le peuple.

Cicéron obtint presque en même temps un autre succès non moins difficile. Quatre ans plus tôt, un tribun du peuple, L. Roscius Othon, avait fait voter une loi qui réservait à l'ordre équestre les quatorze premiers gradins du théâtre après les bancs des sénateurs. Un jour, au début du consulat de Cicéron, l'ancien tribun, entrant au théâtre, fut accueilli par des huées. Les chevaliers prirent son parti; une émeute était imminente. Cicéron accourt, invite les spectateurs à le suivre au temple de Bellone ; là, il les harangue, les calme; la foule va se rasseoir tranquillement au théâtre et ne proteste plus contre le privilège des chevaliers.

A ce moment, la conjuration de Catilina vint imposer au consul une tâche et une responsabilité terribles. Il s'agissait d'une révolution sociale préparée par tous ceux qui, pour vivre, avaient besoin d'un bouleversement : les jeunes gens ruinés par le luxe et la débauche, les vétérans de Sylla qui avaient engagé les terres distribuées par le dictateur, la multitude qui ne vivait que du trafic des suffrages, toutes ces misères, toutes ces convoitises devaient facilement s'entendre pour le meurtre et pour le pillage. Catilina se chargea de coordonner les éléments du désordre et de donner au parti révolutionnaire une tête et une âme. Pour conjurer ces dangers, Cicéron s'appliqua d'abord à réconcilier le sénat et les chevaliers. La riche province de Macécoine lui était échue pour son proconsulat ; il la céda à son collègue Antonius, dont les intentions étaient suspectes, et le gagna ainsi à la cause de la société. Cependant les vétérans de l'Etrurie s'étaient armés sous Mallius, ancien officier de Sylla. A Rome, Catilina, repoussé dans une seconde candidature, ne songeait plus à réussir que par la

violence et préparait le mouvement; mais Cicéron, instruit de tout par un des complices, prévient le sénat, qui prononce la fameuse formule : « *Caveant consules ne quid detrimenti respublica capiat* [1] » et arme ainsi les consuls du pouvoir dictatorial. Plusieurs fois menacé par les poignards de Catilina, Cicéron, faute de preuves matérielles, n'ose faire arrêter le conspirateur; du moins il l'apostrophe violemment dans le sénat (1re Catilinaire), et Catilina sort de Rome. Le consul, il faut bien le dire, savait d'avance que ce départ était décidé.

Mais l'ennemi public est au camp de Mallius, attendant, pour marcher sur Rome, le dénoûment que préparaient ses complices. Les députés de la tribu gauloise des Allobroges, envoyés à Rome pour se plaindre des exactions de leurs gouverneurs et attirés dans le complot par les conjurés, révèlent tout à Cicéron. Armé, grâce à eux, de lettres qui prouvent le crime, le consul fait saisir les coupables et consulte le sénat sur la peine à leur infliger. Un soulèvement se préparait pour leur délivrance ; dans le sénat même, César mettait à leur service son habile éloquence, et s'opposait à la mort, pour laquelle les deux consuls désignés, Silanus et Muréna, et beaucoup de consulaires avaient déjà opiné. L'exécution des conjurés était contraire à la loi Sempronia, portée par C. Gracchus, qui défendait qu'un citoyen romain fût condamné à mort ou même à l'exil, si ce n'est par le peuple assemblé en centuries. Cette loi devait être un jour, entre les mains des amis de Catilina, une arme puissante contre le consul. Cependant Cicéron, au lieu de la détention perpétuelle proposée par César, ne craignit pas de conseiller la peine capitale, bien plus

1. Que les consuls veillent à préserver la république de tout dommage.

sûre pour la république, quoique bien plus compromettante pour lui-même. Malgré le courageux dévouement de ce discours, la plupart des sénateurs et Silanus lui-même passaient à l'avis de César; mais alors l'éloquence énergique de Caton, tribun du peuple désigné, raffermissant les courages ébranlés, décida le vote. Sur-le-champ le consul exécuta la sentence, et quand la populace ameutée se précipita autour de la prison, demandant à grands cris Lentulus, Céthégus et leurs complices, Cicéron parut à la porte et répondit froidement par ce mot : « Ils ne sont plus » (*fuerunt*). Le peuple, stupéfait, se retira en silence, et Rome fut sauvée. Catilina, en effet, déjoué dans la partie principale de ses projets, n'était plus redoutable; il engagea à Pistoie une lutte inégale contre une armée de la république, se battit en désespéré et périt avec ses principaux partisans.

Félicité par tous les honnêtes gens, Cicéron ne tarda pas à subir des attaques qu'il avait prévues. A sa sortie de charge, il voulait adresser un discours au peuple, mais le tribun Q. Métellus Népos lui ferma la tribune aux harangues. Il lui permit seulement de prêter le serment habituel des consuls sortant de charge : « Je jure que je n'ai rien fait contre les lois [1]. » Alors Cicéron jura qu'il avait sauvé la république. L'assemblée applaudit et jura à son tour qu'il avait dit vrai [2]. Bientôt Caton, devenu tribun, lui fit décerner le titre glorieux de *père de la patrie*.

Exil et retour de Cicéron. — La vanité du consulaire, excitée par cet honneur et débordant sans cesse dans sa conversation, dans ses lettres, dans ses discours, dans les ouvrages qu'il composa en prose et en

1. *Se nihil contra leges fecisse*.
2. Cicéron, *Contre Pison*, III. — Plutarque, *Vie de Cicéron*, 23.

vers sur son consulat, refroidit bientôt ses amis et servit la vengeance du parti vaincu. Elle éloigna de lui Pompée, que Cicéron avait blessé, à son retour d'Asie, par des paroles dédaigneuses sur ses victoires et par un vers devenu célèbre :

Que les armes le cèdent à la toge ; que le laurier du vainqueur s'incline devant l'éloquence.

Cedant arma togæ; concedat laurea linguæ.

Bientôt César, Pompée et Crassus forment le premier triumvirat, et les ennemis de Cicéron, sûrs de l'appui ou de la connivence des triumvirs, renouvellent leurs attaques. Cicéron avait déposé, dans une affaire de sacrilège, contre le fameux Clodius, et s'en était fait un ennemi. Ce jeune homme, tristement célèbre par ses débauches et ses violences, appartenait à la grande famille des Claudius. Mais il dénatura son nom, passa par adoption dans une famille plébéienne, et put ainsi briguer le tribunat, qu'il obtint avec l'appui de César (58). Aussitôt il proposa une loi qui condamnait à l'exil tout magistrat ayant fait exécuter sans jugement des citoyens romains : c'était frapper Cicéron. Celui-ci, quoique abandonné par Pompée, aurait pu résister : il avait pour lui une grande partie du sénat et tout le corps des chevaliers qui prirent le deuil avec lui ; mais, pour éviter un combat, il aima mieux, suivant l'avis de Caton, sortir de Rome. Il se retira en Macédoine, à Thessalonique, pendant qu'un plébiciste le condamnait à l'exil et que Clodius, peu satisfait de cette vengeance, faisait brûler sa maison de Rome, piller et vendre ses propriétés.

Mais cet exil ne fut pas de longue durée. L'audace du tribun effraya bientôt ceux qui l'avaient soutenu. Pompée encouragea les démarches des amis de Cicéron. Après une lutte terrible, Clodius fut vaincu par

le nouveau tribun Milon et chassé du forum. Le consul Lentulus Spinther proposa le rappel de Cicéron, qui fut prononcé par le suffrage unanime des centuries, seize mois après la sentence d'exil.

Le retour du consulaire fut un véritable triomphe : il revint, comme il l'a dit lui-même, « porté dans les bras de toute l'Italie ». Mais cette juste réparation fut gâtée par l'excès de sa joie, comme son exil l'avait été par l'excès de son accablement. Il remplit tous ses discours de son propre éloge, et cette vanité un peu ridicule nuisit à son importance.

Cicéron se détourna de la politique pour composer quelques-uns de ses plus beaux ouvrages littéraires, par exemple, les trois *Dialogues sur l'orateur (De oratore)* (56), et le traité *De la république*. En même temps, il prononçait de nouveaux plaidoyers. C'était l'époque où César acquérait, par ses campagnes en Gaule, la gloire, les armées, les trésors dont il avait besoin pour lutter contre la puissance et le nom de Pompée. Crassus, leur collègue dans le premier triumvirat, était parti pour combattre les Parthes. Après le malheureux dénouement de cette expédition, Cicéron fut nommé augure à la place du jeune Crassus, qui avait péri avec son père. Ce fut Hortensius qui proposa sa candidature et qui l'installa dans ses fonctions. Malgré les railleries bien connues de Cicéron sur les augures, ce ne fut pas sans joie qu'il se vit revêtu d'une dignité viagère, très importante dans l'Etat.

Plaidoyer pour Milon — Cependant, à Rome, les événements se précipitaient ; la longue et violente querelle de Clodius et de Milon dégénérait en guerre civile. Pour remédier à ces désordres, on avait eu recours à un parti sans exemple dans l'histoire de la république : Pompée avait été nommé seul consul. Cette année même (52 av. J.-C.), dans une rencontre

qui eut lieu à quelques milles de Rome, Clodius fut tué par les esclaves de Milon. Le parti populaire s'indigna : Milon fut accusé et eut recours à l'éloquence de Cicéron, qui lui devait son rappel. Mais Pompée, débarrassé de Clodius, était bien aise d'éloigner aussi ce dangereux et indocile auxiliaire ; il se montra contraire à Milon et, au jour du jugement, il fit entourer de soldats le forum. Cicéron, intimidé par cet appareil militaire et par les cris des partisans de Clodius, parla faiblement. Six mois seulement après le dénouement du procès, il composa, dans le silence du cabinet, l'admirable discours que nous possédons. On connaît le mot de Milon, quand il reçut ce chef-d'œuvre :

« O Cicéron ! si tu avais plaidé ainsi, je ne mangerais pas de si bon poisson à Marseille. »

Cicéron en Cilicie. — L'année suivante (51), en exécution d'une loi nouvelle portée par Pompée, Cicéron dut accepter une province, et il partit pour la Cilicie, dont le sort l'avait fait proconsul. Il s'y distingua par sa justice et son intégrité, et montra même quelques talents militaires : car il défit les troupes de brigands du mont Amanus, prit leur forteresse Pindenissum, et fut nommé par ses soldats *imperator*. Il repartit pour Rome, fier de ses exploits, écrivant à ses amis des lettres pressantes pour obtenir le triomphe ; mais il n'obtint que les supplications. D'ailleurs, la rupture entre César et Pompée occupait tous les esprits, et Cicéron, comme il le dit lui-même, « tomba au milieu des flammes de la guerre civile ».

La guerre civile. — La dictature de César. — Après de vaines tentatives de conciliation, après des hésitations longues et douloureuses, il se décida, non sans répugnance, à se ranger dans le parti de Pompée, où

il voyait les consuls et les principaux membres du sénat. Mais sa froideur, ses railleries, le rendirent suspect ; il ne ménageait pas l'arrogance des jeunes patriciens : « Si ces gens-là sont vainqueurs, disait-il, ils ne laisseront pas une tuile debout en Italie. » Ses sarcasmes exaspérèrent tellement les esprits, qu'il faillit être tué dans le camp. Enfin il retourna à Brindes, laissant en Grèce son fils Marcus, qui combattit à Pharsale. Après le désastre, Cicéron refusa le commandement de l'armée qu'on lui offrait en sa qualité de consulaire, et il attendit à Brindes, plein d'anxiété, la décision de César. Rassuré bientôt par la bienveillance du vainqueur, il se retira dans ses maisons de campagne et charma sa retraite par de nouveaux travaux littéraires et philosophiques. C'est alors qu'il composa le *Brutus* ou *Traité des illustres orateurs*, ouvrage que nous avons si souvent cité ; le traité appelé l'*Orateur* (*Orator*); les *Paradoxes*. Au milieu de l'abaissement de tous, il s'honora par son silence et par un courageux *Eloge* de ce Caton qui venait de se donner la mort à Utique. D'ailleurs César ne se vengea de cet écrit que par une réplique, l'*Anti-Caton*.

Quelque temps après, le rappel de Marcellus (46), un des ennemis les plus décidés du dictateur, arrachait à Cicéron un remercîment plein d'éloquence, et, parmi des éloges enthousiastes pour la magnanimité du dictateur, il sut encore faire entendre des réclamations en faveur de la liberté. Dès lors, Cicéron reprit son ancien rôle, parlant dans les délibérations du sénat, ou plaidant pour des accusés. C'est ainsi que son discours *Pour Ligarius* fit tressaillir le dictateur, qui s'était promis d'être inflexible, et lui arracha un acquittement.

Cicéron venait alors de répudier, après plus de trente ans de mariage, sa femme Térentia, dont le

caractère l'avait toujours fait souffrir. Il se plaint surtout, dans sa correspondance, de la mauvaise administration de sa femme, de gaspillages, de détournements, de spéculations ruineuses [1]. Ce divorce d'un homme de soixante-deux ans, qui avait des enfants et des petits-enfants, donna lieu à plus d'un propos piquant. Cicéron fournit bientôt à la malignité une nouvelle occasion de rire à ses dépens. Il épousa, en effet, l'année suivante, une jeune et riche héritière, Publilia, qui était sa pupille. Mais Publilia ne s'entendit pas avec Tullia, la fille chérie de Cicéron. Quand celle-ci, après avoir divorcé avec son mari Dolabella, dut se retirer auprès de son père, la mésintelligence éclata entre les deux femmes. Bientôt Tullia mourait, à trente et un ans, et la joie que Publilia ne sut pas cacher révolta Cicéron, qui renvoya sa nouvelle épouse.

La mort de Tullia fut la plus grande douleur de sa vie, et cette fois encore il trouva dans l'étude sa meilleure distraction. De cette époque datent plusieurs de ses écrits philosophiques, le traité *De la consolation*, les *Académiques*, les *Tusculanes*, le traité *Des vrais biens et des vrais maux*. Il en avait commencé plusieurs autres, quand la mort de César amena de nouveaux bouleversements (44).

Mort de César. — Rote de Cicéron. — Second triumvirat. — Mort de Cicéron. — Ce meurtre fut accueilli par lui avec une joie qu'on voudrait plus digne. Sans doute embarrassé des éloges que naguère il avait donnés au dictateur et des paroles prophétiques du *Pro Marcello*, où il déclarait la vie de César nécessaire au salut de Rome, il voulait dissiper par ses applaudissements les défiances des conjurés et montrer qu'il

1. Voir Boissier, *Cicéron et ses amis*, p. 100-103.

eût mérité d'avoir part au complot. Dans cette circonstance de sa vie, comme dans plusieurs autres, la faiblesse de son caractère et la mobilité de ses impressions l'ont mal servi. Il signala du moins par de louables essais de conciliation sa présence à Rome, et son éloquence fit décréter par le sénat une amnistie générale. Cette mesure sage et salutaire n'eut malheureusement pas d'effet. Les complications et les dangers qui survinrent, l'hésitation des conjurés, la nullité du sénat, découragèrent Cicéron : il se retira à la campagne et chercha dans la reprise de ses travaux philosophiques une diversion aux tristes pensées qui l'agitaient. C'est alors sans doute qu'il composa ou termina les traités *De la divination*, *Du destin*, *De la vieillesse, De l'amitié*, *De la gloire*, et qu'il commença le traité *Des devoirs*.

Pendant ce temps, la lutte se préparait entre Antoine et le jeune Octave, héritier du nom et de la fortune de César. Ce jeune homme, dont personne ne pouvait encore soupçonner les talents et la prodigieuse astuce, avait besoin, pour se produire, de l'appui d'un personnage important. Il vint trouver Cicéron à Puteoli, gagna l'âme faible et sensible du vieux consulaire par les témoignages hypocrites d'une admiration et d'une confiance sans réserve. Cicéron crut qu'il dirigerait en tout le jeune César, dont le nom allait rallier des armées au sénat ; il retourna à Rome pour le soutenir de son autorité et de son influence et pour commencer contre Antoine une lutte brillante et acharnée. Les *Philippiques*, ces magnifiques et terribles invectives, que Cicéron devait payer de sa vie, nous montrent le grand orateur aussi jeune, aussi éclatant, aussi passionné qu'à l'époque de ses débuts. Ses amis, plus froids, et surtout Brutus, ne partageaient pas ses illusions sur Octave et s'efforçaient de le mettre en garde contre ce jeune homme dans lequel ils

voyaient plusieurs César et plusieurs Antoine. Trop longtemps Cicéron refusa de les croire, et quand il s'aperçut qu'Octave se jouait de lui et du sénat, il était trop tard. Les deux consuls avaient péri à Modène, Lépide et ses légions avaient passé du côté d'Antoine ; enfin Octave, jetant le masque, se réconciliait avec son rival et le deuxième triumvirat était formé (43). Cicéron en fut une des premières victimes ; abandonné à la fureur d'Antoine par celui qu'il avait traité comme un fils, il fut proscrit avec son frère et son neveu. Ils apprirent cette nouvelle à Tusculum, où ils étaient réunis. Quintus et son fils périrent les premiers. Cicéron s'embarqua, revint, fut surpris à Caïète par les soldats d'Antoine, et tendit lui-même sa tête aux assassins. Cette tête, après avoir subi les outrages de Fulvia, femme d'Antoine, fut clouée, avec les deux mains, à la tribune aux harangues.

Cicéron avait alors soixante-quatre ans (43).

On ne peut accorder à Cicéron les qualités de l'homme d'Etat: il ne savait pas conduire les hommes, qu'il indisposait par sa vanité et son humeur railleuse. D'ailleurs, on chercherait vainement en lui des principes arrêtés, des convictions fortes, une marche sûre et décidée ; la légèreté de son esprit l'égare, la vivacité mobile de son imagination lui présente les choses sous mille faces différentes : de là ses irrésolutions, de là ses changements et ses faiblesses. Selon Cornélius Népos, on trouverait dans sa correspondance la prédiction de tous les événements qui sont survenus ; il aurait dû ajouter qu'on y trouverait aussi la prédiction des événements contraires. Ce dont il fait honneur à la perspicacité de l'homme d'Etat prouve seulement l'imagination de l'écrivain et de l'orateur. Mais ce qui est incontestable, c'est qu'il aimait sincèrement son pays, c'est que son cœur n'a jamais été complice

des fautes de son esprit, et que toute sa vie il a eu pour vœu et pour objet le bien de Rome. Juste, intègre, désintéressé, courageux et dévoué par élan, il méritait l'hommage que lui rendit celui dont l'ambition l'avait si lâchement sacrifié. Un jour, Octave, devenu Auguste, surprit entre les mains de ses petits-fils un ouvrage de Cicéron : « Mes enfants, leur dit-il en leur rendant le livre, c'était un grand citoyen qui aimait bien son pays. » (*Civis magnus, o filii, patriæ amantissimus.*) Cette réparation un peu forcée nous console en partie du silence presque général des contemporains; elle contraste avec l'injuste et regrettable allusion de Virgile, sacrifiant à la Grèce le génie et la gloire du plus grand orateur judiciaire de l'antiquité, et peut-être du monde [1].

Cicéron orateur judiciaire. — En effet, parmi tous les titres qui justifient l'admiration des modernes pour Cicéron, les premiers de tous sont ses plaidoyers. Dans l'opinion de Cicéron, l'éloquence judiciaire l'emporte sur l'éloquence politique : c'est, à ses yeux, la plus difficile, celle qui demande le plus d'habileté et de ressources, la connaissance la plus profonde du cœur humain et des moyens de l'émouvoir. L'éloquence judiciaire était aussi, chez les Romains, la première en importance : elle avait la place publique pour théâtre, le peuple entier pour témoin et pour juge ; elle ouvrait la route des honneurs, et, par les nombreux clients qu'elle donnait aux avocats, elle faisait leur popularité et leur fortune politique. Arrivés par elle aux premières dignités de l'Etat, ils ne la rejetaient pas comme un instrument désormais inutile et

1. *Enéide*, VI, 847. « D'autres avec plus de grâce animeront l'airain, *seront plus habiles à plaider des causes.* »

Excudent alii spirantia mollius æra
Orabunt causas melius...

au-dessous de leur importance. Crassus, Hortensius, Cicéron, revêtus des hautes fonctions de la préture ou du consulat, plaidaient pour des particuliers, et ne croyaient ni descendre, ni abaisser, en leur personne, la majesté du caractère public. Aussi, nous l'avons vu, à l'exception de Caton et des Gracques, c'est surtout aux plaidoyers que les grands orateurs de Rome, Crassus, Antoine, Sulpicius, Hortensius, doivent leur célébrité. Cicéron lui-même fonde principalement sur les discours judiciaires l'espérance de sa réputation. Quand il parle de ses ouvrages, ce ne sont pas les *Catilinaires* qu'il rappelle, mais le discours *Pour Cluentius* et les *Verrines*.

En racontant la vie de Cicéron, nous avons parlé des discours qui précédèrent son voyage en Grèce. Il avait alors dans sa manière une chaleur et un emportement qui nuisaient, par leur uniformité, à l'effet de son éloquence et qui compromettaient sa santé. Tel est le caractère du plaidoyer *Pour Roscius d'Amérie :* on y trouve un peu de luxe asiatique, une surabondance juvénile, une verve emphatique dont Cicéron lui-même s'est moqué plus tard [1]. Cependant la passion y est souvent assez entraînante, l'inspiration assez vraie, pour que le lecteur soit ému, pour qu'il voie dans ce discours la révélation d'un talent supérieur. Mais c'est dans les plaidoyers qui suivirent le retour de Cicéron, lorsque, par des études opiniâtres, il eut assoupli sa voix, discipliné son geste, réglé et tempéré sa verve, qu'il faut chercher les chefs-d'œuvre les plus parfaits de son éloquence. Rien n'égalera jamais la variété, l'éclat, la véhémence et l'intérêt des discours contre Verrès et surtout des deux derniers, le *De signis* et le *De suppliciis ;* jamais on ne réunira à un plus haut degré des qualités si diverses, la gaieté

1. L'*Orateur*, ch. XXXVI.

et l'indignation, l'esprit et l'emportement, l'ironie fine et mordante, et la passion déchaînée et furieuse ; jamais on ne retrouvera dans une longue suite de récits et de tableaux plus d'habileté et plus d'art pour soutenir toujours l'attention du lecteur, pour renouveler et, en quelque sorte, rafraîchir sa curiosité, grâce aux contrastes heureux des scènes, grâce à la souplesse infinie du ton et du style [1].

Le discours *Pour Cluentius* ne donne pas une moins haute idée du génie oratoire de Cicéron, sinon de sa moralité comme avocat. L'orateur, quand il le prononça, était préteur, c'est-à-dire chef suprême de la justice à Rome ; et il se vante d'avoir fait voir aux juges, dans une circonstance qu'il rapporte, tout autre chose que la vérité. Il n'a pas l'air de se douter du scandale ; il triomphe d'avoir gagné une cause évidemment mauvaise et qui semblait perdue d'avance. Nous avons déjà cité, à propos de l'orateur Antoine, cette théorie commode que Cicéron développe avec beaucoup de sérieux et de complaisance, à savoir que la conscience de l'avocat est en dehors de l'affaire qu'il plaide, que ce n'est pas lui qui parle, mais la cause, à laquelle il ne fait que prêter sa voix. Cicéron a mis plus d'une fois en pratique cette doctrine acceptée de tous ses contemporains comme de ses devanciers. Celui qui avait vengé les Siciliens des exactions et des cruautés de leur préteur défendit contre les Gaulois un gouverneur digne de Verrès ; dans ce plaidoyer *Pour Fontéius*, dont nous n'avons que des fragments, il traita les souffrances et les plaintes des malheureux provinciaux avec une légèreté dédaigneuse qui dut profondément blesser les Gaulois.

Le discours *Pour Cluentius* est très curieux comme

1. Voir notre *Choix de morceaux traduits des auteurs latins*, p. 58 à 73.

peinture de la société romaine : il nous donne une triste idée des mœurs de l'époque. On y voit retracé tout ce qu'il y a de plus odieux dans la corruption des mœurs publiques, dans le désordre des mœurs privées : vénalité des juges, faux témoignages, assassinats, empoisonnements, faux, procès criminel d'une mère contre son fils, rien ne manque au tableau. Qu'était-ce donc que la liberté chez un tel peuple, et combien inévitable était pour lui le pouvoir d'un maître ! Le plaidoyer *Pour Cluentius* est en même temps un des plus parfaits de Cicéron : lui-même le cite comme renfermant des modèles de tous les genres de style [1]. Quintilien y puise souvent des exemples à l'appui de ses préceptes oratoires.

Le discours *Pour Muréna*, modèle de plaisanterie délicate et piquante, a été prononcé pendant le consulat de Cicéron. Muréna, consul désigné, était accusé de brigue, et il s'agissait de le défendre contre des hommes considérables par leur mérite et leurs vertus, contre des amis de l'orateur, Serv. Sulpicius Rufus et Caton. Une grande réserve était imposée à Cicéron ; il se tira de cette situation difficile à force d'esprit et d'habileté. En évitant de blesser ses adversaires, il sut pourtant railler, avec la verve la plus amusante, les prétentions de Sulpicius comme jurisconsulte, de Caton comme stoïcien, et le dédain de ces graves personnages pour les services militaires de Muréna ; il força le sévère Caton à dire en riant, et non sans une nuance d'ironie : « En vérité, nous avons là un consul bien plaisant. » Cicéron, en effet, aimait beaucoup la raillerie, et ses sarcasmes ne lui firent pas moins d'ennemis que sa vanité.

Au milieu de ces grands plaidoyers et de tant d'autres moins importants sur des affaires civiles ou cri-

1. L'*Orateur*, ch. XXX.

minelles, on lit avec charme le discours que Cicéron prononça en 62, dans l'année qui suivit son consulat, pour le littérateur poète Archias, l'ami et sans doute le maître de son enfance. Archias, né à Antioche, venu de bonne heure à Rome, où il fut accueilli avec empressement comme professeur par les premières familles de Rome et protégé par Marius, alors consul pour la quatrième fois (103 av. J.-C.), avait acquis, à la faveur de la loi Plautia Papiria (90), le droit de cité romaine. Plus tard, le titre de citoyen romain lui fut contesté, et ce fut à cette occasion que Cicéron se chargea de le défendre. Parlant pour un poète, l'orateur, poète lui-même et juge si délicat et si sensible du beau littéraire, se laisse entraîner à un magnifique éloge des lettres : il transforme un débat judiciaire en un morceau de vive et ingénieuse critique, et, dans la grâce aimable de son langage, on sent partout l'accent ému d'une profonde et douce conviction [1].

Ce petit discours, très goûté des modernes, présente, on le comprend, un contraste frappant de ton et d'idées avec une des œuvres les plus savantes et les plus achevées de Cicéron, je veux dire le fameux plaidoyer composé après coup pour Milon. Là plus qu'ailleurs, on peut admirer les grandes qualités qui assurent à Cicéron la prééminence comme orateur judiciaire, l'adresse insinuante de l'exorde, l'art consommé du plan, le pathétique puissant de la péroraison, l'habileté merveilleuse de la narration ; jamais on n'a mieux su disposer les faits pour le besoin de la cause, en faire ressortir toutes les circonstances, prouver en racontant, et, par un exposé simple et naïf en apparence, arriver à une puissante et victorieuse apologie [2]. On peut dire que le discours pour Milon réalise l'idéal

1. Voir *Choix de morceaux traduits des auteurs latins*, p. 87-89.
2. Voir *Choix de morceaux traduits des auteurs latins*, p. 90-92.

de l'éloquence du barreau. La faiblesse de caractère qui empêcha Cicéron d'employer efficacement au service de son ami ces prodigieuses ressources nous expliquera sans doute son infériorité comme orateur politique.

Cicéron orateur politique. — Les principales œuvres de Cicéron, dans ce genre nouveau qu'il n'aborda qu'à quarante ans, sont le discours *Pour la loi Manilia*, les discours *Contre la loi agraire de Rullus*, les *Catilinaires* et les *Philippiques*. Le premier se réduit à un long et imprudent panégyrique de Pompée. L'élégance un peu monotone du style, le soin minutieux des détails, l'observation superstitieuse des règles des rhéteurs dans la construction et la chute des périodes, montrent que, sur ce nouveau théâtre, l'orateur est encore mal à l'aise. C'est l'œuvre d'un écrivain consommé, d'un habile avocat ; ce n'est pas, à coup sûr, celle d'un homme d'Etat ferme et décidé dans ses principes politiques, judicieux et profond dans ses prévisions.

Le second des discours contre Rullus est remarquable. Grâce à la nature même du sujet, qui se rapprochait beaucoup des discussions du barreau, l'orateur a parfaitement réussi ; pour convaincre le peuple des dangers de cette loi agraire, il fallait surtout de l'adresse et de l'esprit. Ces qualités, qui sont éminemment celles de Cicéron, se remarquent et dans l'exorde, chef-d'œuvre d'habileté et d'insinuation, et dans le choix heureux des développements [1], et dans la péroraison, mélange admirable de véhémence et de finesse, de modération et de force.

Nous arrivons aux *Catilinaires*, discours qui rappellent la plus belle époque de la vie publique de Cicéron

1. Voir l'éloquente définition de la popularité au ch. IV, l'éloge des Gracques au ch. V.

et qui sans doute sont aussi le plus beau monument de son éloquence politique [1]. On ne peut imaginer une invective plus forte et plus violente que la première *Catilinaire* ; la véhémence du début est magnifique ; mais, quand on y regarde de près, on est surpris de ne pas trouver, dans les développements qui suivent, la dignité, la volonté énergique d'un consul armé par le sénat d'une autorité souveraine. Pourquoi ces menaces sans conclusion ? Pourquoi ce luxe d'apostrophes contre un coupable qu'on va laisser échapper ? On ne sait pas où l'orateur veut en venir ; on se demande à quoi bon rappeler le châtiment immédiat et solennel de Spurius et des Gracques, quand on ne se croit pas en mesure d'imiter l'énergie de leurs adversaires et de frapper à la fois aussi vite qu'eux et aussi ferme. L'orateur fait confidence à Catilina de son embarras et de sa faiblesse, et tout ce torrent d'indignation aboutit à le presser, au nom de son propre intérêt, au nom de la patrie, de sortir de Rome. Ajoutons, pour atténuer ces critiques, que la situation était difficile, que Cicéron, comme nous l'avons dit, manquait de preuves matérielles, qu'il n'était pas bien sûr de son collègue, et que dans la phrase : « C'est nous, je le dis ouvertement, c'est nous qui faisons défaut à la république », il n'y a peut-être qu'une allusion à la mauvaise volonté d'Antonius.

La seconde *Catilinaire*, prononcée le lendemain (9 novembre 63) devant le peuple, après le départ de Catilina, est une justification du discours de la veille : le consul y constate l'existence irrécusable d'une conjuration ; il y explique ses projets, proteste de son dévouement à la patrie et de la résolution qu'il a prise d'attaquer partout et vigoureusement les conjurés ; il finit en appelant sur lui-même et sur Rome la

1. Voir *Choix de morceaux traduits des auteurs latins*, p. 76-87.

protection des dieux. Ce discours, plus grave, plus calme et plus résolu que le précédent, nous semble aussi plus digne d'un magistrat. Le troisième est postérieur à la révélation des Allobroges et à l'arrestation des conjurés ; c'est encore devant l'assemblée du peuple que parle le consul (3 décembre). L'intérêt de ce discours est très grand : la narration est un chef-d'œuvre de netteté, de vivacité, d'esprit. Mais la joie et l'amour-propre de l'orateur y font trop explosion ; dès le début, il s'égale au fondateur de Rome et proclame sa propre immortalité avec un enthousiasme un peu puéril. La quatrième *Catilinaire* prononcée au sénat le 5 décembre, est belle et courageuse ; Cicéron comprend la gravité de la sentence qu'il conseille et qu'il est prêt à exécuter ; il comprend qu'un jour les amis de Catilina soulèveront contre lui les passions populaires, et que l'aristocratie, une fois le péril passé, sacrifiera facilement le libérateur. Ces considérations ne l'arrêtent pas ; c'est l'effort vertueux d'un homme faible, qui a le sentiment du danger et qui l'affronte.

Les *Philippiques* ont le même caractère que les *Catilinaires* : on y admire cette énergie, cette chaleur d'indignation et de haine, que le vieux consulaire retrouve à soixante-trois ans pour flétrir Antoine. Cicéron ne prononça pas la seconde, quoiqu'il suppose qu'elle a été improvisée dans le sénat, et il attendit pour la publier qu'Antoine eût quitté Rome et que le sénat se fût déclaré ouvertement contre lui. C'est une magnifique satire, un pamphlet accablant : la vie d'Antoine y comparaît tout entière avec ses contradictions, ses lâchetés, ses ignobles turpitudes ; un portrait saisissant livre le futur triumvir au dégoût et à l'horreur de la postérité [1]. Un tel discours était l'arrêt de

1. Voir nos *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 93-98.

mort de Cicéron ; vainqueur, Antoine n'y pouvait répondre que par le poignard. Les treize autres *Philippiques* ont aussi de grandes qualités : on vante surtout la quatorzième, que Cicéron prononça en l'honneur de la victoire gagnée par Hirtius, Pansa et Octave sur l'armée d'Antoine; le brillant éloge des soldats de la légion de Mars est souvent cité. Mais on ne peut se défendre de trouver dans ce discours et dans les autres un peu de déclamation, et de regretter l'absence des idées pratiques et précises que réclamaient les circonstances. Partout c'est l'homme qui se livre à l'élan de ses passions personnelles, rarement le grand personnage à qui l'autorité du rang, du caractère et de l'expérience, l'éclat du talent et des services rendus, imposent, dans les terribles dangers du moment, le devoir de diriger les affaires et de sauver la république. Démosthène, à qui Cicéron pensait en donnant à ces discours le nom de *Philippiques*, satisfait bien plus l'esprit du lecteur. Il ne se contente pas de signaler à ses concitoyens l'ambition, l'astuce et l'improbité de l'ennemi d'Athènes : il insiste sur les moyens de le combattre ; il indique les mesures à prendre, les flottes à équiper, les troupes à réunir, les impôts à voter ; il presse, il gourmande ce peuple léger et indolent qui a tant besoin d'être réveillé. Tous ces discours ont leur objet précis et déterminé, tous arrivent à une conclusion pratique ; c'est bien l'œuvre d'un homme d'Etat dont les discours sont, en quelque sorte, des actes, qui ne songe pas qu'il est orateur, qui « sort de lui-même et ne voit que la patrie [1] ». Démosthène est le plus sérieux, le plus fort, le plus pressant des orateurs politiques; Cicéron est le plus habile et le plus fécond, le plus brillant et le plus persuasif des avocats.

1. Fénelon.

Traités oratoires. — On n'arrive pas sans de longues études à la perfection du talent oratoire : Cicéron avait beaucoup médité sur son art, et ses traités de rhétorique, dont Quintilien a reproduit avec bien moins d'élévation, de force et de délicatesse, toutes les idées, tous les préceptes, le placent à la tête des critiques de Rome. Nous ne donnons pas cependant cette importance à quelques essais de sa jeunesse, comme les deux livres sur l'*Invention oratoire*, qui faisaient sans doute partie d'un ouvrage plus étendu, désigné chez les anciens sous le nom de *Rhetorica*. L'auteur y suit de près et reproduit plus d'une fois un livre qu'on lui a souvent attribué, la *Rhétorique à Hérennius*. Il est à peu près certain que ce traité, divisé en quatre livres, appartient à l'époque de Sylla et est l'œuvre d'un certain Cornificius souvent cité par Quintilien[1]. Beaucoup plus tard, Cicéron rédigea pour son fils une sorte d'abrégé par demandes et par réponses, qui a pour titre les *Partitions oratoires*. Il écrivit aussi, pendant un voyage, en 44, les *Topiques*, qui avaient pour objet de faire connaître au jurisconsulte Trébatius le système d'Aristote sur l'invention oratoire. Ce sont là des résumés auxquels l'auteur lui-même n'attachait pas beaucoup de prix. Mais trois autres ouvrages, fruits de la maturité ou de la verte vieillesse du grand orateur, sont des monuments précieux pour l'étude de l'éloquence en général et de son histoire chez les Romains : nous voulons parler des dialogues *Sur l'orateur* (*De oratore*), du dialogue intitulé *Brutus* ou *Sur les illustres orateurs*, et du traité qui a pour titre l'*Orateur* (*Orator*).

Le *De oratore*, composé en 55 avant J.-C., comprend trois dialogues ou trois journées. Cicéron suppose

1. Voir Teuffel, *Histoire de la littérature romaine*, traduct. Bonnard et Pierson, t. I, p. 247.

que, l'année même de la mort de l'orateur Crassus (91), au moment où se préparaient la guerre sociale et la sanglante rivalité de Marius et de Sylla, plusieurs orateurs et jurisconsultes célèbres, Antoine, Scævola, César, grand-oncle du dictateur, Cotta, Sulpicius, sont venus passer certains jours de fête à Tusculum, dans la maison de Crassus, et que là on s'entretient de l'art oratoire. Comme nous l'avons dit déjà, Cotta, le seul de ces grands personnages qui ait survécu aux guerres civiles, aurait transmis à Cicéron le souvenir de ces conversations. Dans la première, Crassus, qui représente évidemment les idées de Cicéron, discute avec Antoine sur les qualités et les connaissances nécessaires à l'orateur : Crassus donne plus au travail, Antoine plus à la nature. Le deuxième dialogue est consacré à l'invention et à la disposition. C'est Antoine qui a la parole; cependant il la cède pour quelque temps à César, qui se charge d'exposer les règles de la plaisanterie ; car, chez les Romains, l'art de faire rire avait son importance, et les personnages les plus graves et les plus considérables, Caton, Cicéron lui-même, César le dictateur, Tacite, firent des recueils de bons mots. Dans le troisième dialogue, Crassus reprend la parole pour traiter de l'élocution et de l'action ; mais Cicéron commence par raconter avec une touchante et sublime éloquence [1] la mort du grand orateur qui, peu de jours après cet entretien, tombait, comme nous l'avons raconté, victime des luttes de la tribune. Ce dialogue est remarquable par la justesse et l'élévation des idées que Crassus développe à propos du style : il veut qu'on ne sépare pas la parole de la pensée, la forme du fond, que la philosophie soit l'école de l'éloquence. Après un rapide aperçu des figures de mots et des figures de pensées,

1. V. *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 54-58.

le livre se termine par des considérations sur la convenance du style et sur l'action oratoire.

La curieuse et piquante histoire de l'éloquence romaine, que nous avons tant de fois citée dans nos chapitres sur les orateurs des âges précédents, fut composée neuf ans après les dialogues *Sur l'orateur*, deux ans après la bataille de Pharsale (46). Atticus et Brutus sont allés voir Cicéron dans sa retraite de Tusculum. Tous les trois se sont assis au pied de la statue de Platon, et là Cicéron leur a parlé longtemps des orateurs de son pays. Tel est le cadre de ce dialogue où nous avons trouvé une appréciation si délicate et si profonde du talent original du vieux Caton, de l'éloquence des deux Gracques, des contrastes frappants du génie de Crassus et de celui d'Antoine, de la richesse asiatique d'Hortensius. Tous ces portraits, accompagnés d'aperçus féconds et ingénieux sur différentes parties de l'art, donnent à la lecture du *Brutus* un grand charme d'intérêt et de variété.

Ce ne fut pas assez pour Cicéron d'avoir exposé les règles de l'éloquence et d'en avoir retracé l'histoire ; il voulut fixer le portrait, l'idéal de l'orateur accompli. Tel est l'objet de l'*Orator*, composé la même année que le *Brutus*. La première partie de ce traité, animée par l'éclat d'un style magnifique et par la sublimité des idées platoniciennes, est d'une beauté supérieure ; mais la deuxième partie, remplie de préceptes minutieux sur le nombre oratoire, est obscure et fatigante : elle ne peut intéresser que comme un monument curieux de l'histoire de l'art.

Ouvrages philosophiques. — Parmi les études propres à former l'orateur, Cicéron, nous l'avons vu, plaçait au premier rang la philosophie. Dans sa jeunesse, soit à Rome, soit pendant son voyage en Asie et en Grèce, il avait fréquenté les écoles des philo-

sophes; plus tard, il écrivait que « ce n'était pas des classes des rhéteurs, mais des jardins de l'Académie, qu'il était sorti orateur [1] », et il insistait à dessein sur l'utilité pratique de ces hautes spéculations encore suspectes aux vieux préjugés des Romains. Cependant, sauf quelques traductions de Platon et de Xénophon [2], ses travaux en ce genre sont d'une époque déjà avancée de sa vie, et il débuta par la *République* (54) et les *Lois* (52), c'est-à-dire par des traités politiques de nature à être pardonnés à un consulaire plutôt que des sujets de pure philosophie. Ce fut surtout pendant la dictature et après la mort de César que Cicéron se livra avec suite et avec ardeur à ces études : c'est le charme le plus consolant de sa retraite, et il s'y mêle encore pour lui une pensée patriotique. En effet, dans cette partie du domaine des lettres, la Grèce alors régnait sans rivale. Cicéron veut enrichir son pays d'ouvrages philosophiques qu'il puisse opposer à ceux des Platon et des Aristote ; c'est la pensée qu'il exprime sans cesse, c'est le motif par lequel il justifie ses efforts [3]. On voit qu'il n'espère pas dépasser par la profondeur et la nouveauté des systèmes ces génies puissants : il leur accorde la supériorité de la science ; il n'a fait que reproduire leurs doctrines, et, comme il dit, les éclairer en les traduisant. Mais il compte sur son style : c'est le mérite principal qu'il signale à son fils dans ses écrits philosophiques, c'est par les qualités oratoires qu'il a portées dans ce genre plus humble qu'il se flatte de vaincre ou de balancer les Grecs.

La lecture des traités de Cicéron ne mène pas à une autre conclusion. Ce n'est pas un philosophe original ;

1. *De orat.*, III.
2. L'*Economique* de Xénophon, le *Protagoras* de Platon. Nous n'en avons que des fragments.
3. Voir *de Finibus,* I ; *de Offic.*, I ; *de Natura deorum,* I, 4.

nulle part il n'a eu l'idée de penser pour son propre compte : il a emprunté ses idées aux Grecs, et les a développées avec une chaleur de style, une force de raisonnement, qui rappellent partout l'orateur. Son système est celui de l'Académie, c'est-à-dire un demi-scepticisme qui permet de s'animer pour toutes les idées vraisemblables, sans s'attacher fortement à aucune. D'ailleurs la sécheresse des épicuriens, la raideur et l'exagération des stoïciens rebutaient son âme avant tout littéraire, et il avoue qu'il aimerait mieux se tromper avec Platon qu'avoir raison avec Zénon ou Chrysippe.

En vrai disciple de l'Académie, il a adopté la forme du dialogue, et sur les douze ouvrages qui nous restent de lui, deux seulement, la *Divination* et les *Devoirs*, sont des traités didactiques. Mais ces dialogues sont le plus souvent une suite de discours qui se répondent et dont chacun a son exorde, sa preuve, sa péroraison, tous les artifices du barreau. Ainsi là encore nous retrouvons l'orateur ; quand la grande tribune du forum manque à Cicéron, la philosophie est pour lui comme une tribune domestique qui lui adoucit la perte de l'autre.

Dans la *République*, Scipion Emilien et ses amis, Tubéron, C. Lælius, Rutilius Rufus, Scævola, etc., dissertent ensemble sur la meilleure forme de gouvernement. Des six livres que comprenait cet ouvrage, nous ne possédons guère que les deux premiers, qui sont incomplets, et un fragment célèbre du VI[e] livre, le *Songe de Scipion*, qui a été conservé par l'écrivain Macrobe. La plus grande partie de ce que nous possédons a été découverte en 1822 [1]. Le premier livre passe en revue les différentes formes de gouvernement, monarchie, aristocratie et démocratie, et con-

1. Par le cardinal Angelo Mai, dans un palimpseste du Vatican.

clut à l'union de ces trois formes dans un gouvernement mixte. Le deuxième livre contient un essai sur l'histoire de Rome et sur sa constitution primitive. Au VIe livre, le *Songe de Scipion,* auquel le premier Africain révèle ce qu'est la vie future, nous fait connaître les idées de Cicéron sur l'immortalité de l'âme.

Le traité *Des lois*, qui suivit de près la *République*, ne fut pas achevé par Cicéron. Il comprenait probablement six livres ; trois seulement nous sont parvenus et avec des lacunes. Le premier livre est une sorte de traité du droit naturel ; le second discute surtout le droit religieux, et le troisième l'organisation du pouvoir.

Parmi les autres ouvrages, les principaux sont le traité *Des vrais biens et des vrais maux* (*De finibus bonorum et malorum*), en cinq livres, où sont exposés les doctrines des philosophes grecs sur le souverain bien et le souverain mal, avec une critique de ces doctrines ; les *Académiques,* en quatre livres, aperçu des théories des académiciens sur la connaissance ; les *Tusculanes*, ensemble de cinq dialogues sur la mort, la douleur physique, la douleur morale, les autres passions de l'âme, et enfin sur la vertu, seule source du bonheur ; les trois dialogues *Sur la nature des dieux*, sorte de théodicée où un épicurien, un stoïcien et un académicien exposent et discutent toutes les opinions des philosophes sur cette grande question ; le traité *De la divination*, en deux livres, qui conclut à la négation de la science des devins ; les *Devoirs* (*De officiis*), en trois livres, code complet de morale particulière que l'auteur dédie à son fils ; Cicéron y étudie la nature de l'honnête (livre I), de l'utile (livre II), puis la subordination de l'utile à l'honnête (livre III). Ajoutons à cette liste les deux charmants dialogues *Sur la vieillesse* (*Cato major, sive de senectute*) et *Sur l'amitié* (*Lælius, sive de amicitia*), un fragment conservé du *De*

fato, contre l'idée stoïcienne de la fatalité. Disons que Cicéron, dans son *Hortensius*, avait présenté une apologie en forme de la philosophie; qu'il avait célébré, dans deux ouvrages également perdus, la vertu et la gloire, et nous aurons donné au moins un aperçu de ses travaux philosophiques. Si on les ajoute à ses discours et à ses traités oratoires, on pourra juger de la fécondité prodigieuse de cet esprit si à l'aise au milieu de toutes les questions, si habile à s'approprier toutes les idées[1].

Poésies de Cicéron. — Ce ne sont pas encore là tous ses titres : il nous reste à parler de ses poésies et surtout de ses lettres. A cette époque, la poésie était à la mode : outre les poètes de métier, comme Archias, on pourrait citer un grand nombre de poètes de société, tels que Sisenna, Hortensius, Calvus, Quintus Cicéron le grand César lui-même. Cicéron ne renonça pas, dans l'âge mûr, au culte que sa jeunesse avait rendu aux Muses : les poèmes *Sur son consulat* et *Sur son temps* (*De temporibus suis*), l'attestent aussi bien que les traductions en vers de plusieurs morceaux d'Eschyle et de Sophocle qu'il a placées dans ses *Tusculanes*. Nous possédons presque en entier les *Phénomènes,* traduction d'Aratus qui remonte à sa jeunesse ; il publia aussi plus tard les *Pronostics*, traduits du même poète. Il en reste un petit nombre de vers, qui ne font pas regretter la perte de l'ensemble. Dans le *De divinatione,* Cicéron cite un combat entre un aigle et un serpent[2], emprunté au poème *Sur Marius*, et une longue énumération de prodiges[3] qui faisait partie du poème *Sur le consulat*. Quant au poème *Sur son*

1. Voir différents extraits des ouvrages philosophiques de Cicéron dans nos *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 99 à 110.
2. I, 47.
3. I, 11-13.

temps, nous n'en connaissons que le vers orgueilleux qui blessa Pompée et cet autre que Juvénal a ridiculisé [1] :

O fortunatam natam me consule Romam !
O Rome fortunée sous mon consulat [2]. !

Le combat de l'aigle et du serpent, traduit et surpassé par Voltaire [3], n'est pas sans mérite : les vers ont de la fermeté et du mouvement, les coupes sont vigoureuses ; mais la couleur de l'expression, la construction de la période, sont plus oratoires que poétiques. C'est, en général, le caractère des poésies de Cicéron ; le plus souvent même ses vers sont lourds, traînants, sans précision et sans harmonie ; il est loin de la facilité élégante de son ami Catulle et de la verve d'un autre de ses contemporains, le fameux Lucrèce. Au reste, à l'exception de Plutarque, juge récusable en fait de littérature latine, et de Pline le jeune, un peu superstitieux dans son culte pour Cicéron, trop dépourvu d'ailleurs de chaleur et de force pour se connaître en poésie, l'antiquité a parlé sévèrement des vers du grand orateur, et Martial félicite un mauvais poète de composer en dépit d'Apollon et des Muses ; il a, dit-il, cela de commun avec Cicéron [4].

1. *Sat.*, X, v, 122.
« Il aurait pu mépriser le poignard d'Antoine, s'il avait toujours parlé de cette manière. »
2. On a donné de ce vers une traduction restée célèbre :

O Rome fortunée
Sous mon consulat née !

Mais, très probablement, le mot *natam*, dans le vers de Cicéron, avait le sens du participe passé du verbe *être*, participe qui n'existe pas en latin.
3. Préface de la tragédie de *Catilina ou Rome sauvée*.
4. *Epigr.*, II, 89 :

Quod scribis versus Musis et Apolline nullo
Laudari debes : hoc Ciceronis habes.

Correspondance de Cicéron. — Hâtons-nous de nous dédommager de ces critiques en parlant de la charmante et instructive correspondance de Cicéron. Elle comprend 864 lettres, dont 90 qui lui sont adressées, et forme quatre recueils différents. Le premier est désigné le plus souvent sous le nom de *Lettres familières* (*Ad familiares*), titre impropre, car on y trouve beaucoup moins d'abandon que dans les lettres à Atticus, ami particulier de Cicéron. Ce titre ne se rencontre qu'à partir de l'édition de Henri Estienne, en 1526 [1]. L'autre titre, *Ad diversos*, ne remonte pas plus que le premier à l'antiquité, et d'ailleurs l'expression n'est pas latine en ce sens. Ces lettres forment seize livres ; elles sont adressées souvent aux principaux personnages de Rome, à Pompée, à César, à Caton, à Cassius, à Pollion, à Antoine, à Marcellus. Elles commencent à l'année 63 avant J.-C. et finissent à 43 ; mais l'ordre chronologique n'y est pas suivi. Elles sont groupées, en général, suivant les noms des destinataires ; le livre XIV contient exclusivement des lettres à Terentia et à d'autres membres de la famille; le XVI[e], des lettres à Tiron, affranchi et secrétaire de Cicéron, celui qui sans doute, avec Atticus, a publié la plus grande partie de cette correspondance.

Les lettres *à Atticus* forment aussi seize livres. Elles commencent en 88 avant J.-C. et ne finissent que dans les dernières années de la vie de Cicéron. En général, l'ordre chronologique y est observé. Atticus, homme prudent et circonspect par excellence, voulut qu'elles ne fussent publiées qu'après sa mort ; encore eut-il soin de supprimer les siennes, bien que Cicéron les eût soigneusement conservées ; il en résulte que

1. Bender, *Hist. abrégée de la littérature romaine*, page 80. Ce que nous avons des lettres de Cicéron a été découvert par Pétrarque, d'abord en 1345, puis quelques années plus tard.

certains passages de ce recueil sont inintelligibles pour nous.

Le troisième recueil comprend trois livres de lettres à l'adresse de Quintus, frère de l'orateur (*Ad Quintum fratrem*), de 60 à 54. Le quatrième ne contient que vingt-cinq lettres de Cicéron à Brutus et de Brutus à Cicéron. Ces lettres forment deux livres; on en a contesté l'authenticité, surtout celle du second livre.

Cette correspondance est loin d'embrasser tout ce que les anciens possédaient. Les auteurs des siècles qui suivirent Auguste citent souvent des recueils de lettres que nous ne connaissons pas. Il est probable que la plupart avaient été formés au temps d'Auguste. On en tira des extraits renfermant des développements, tantôt sur l'éloquence, tantôt sur la philosophie, tantôt sur la politique. Au moyen âge, on ne connaissait plus ces lettres; ce fut Pétrarque qui découvrit ce que nous possédons vers le milieu du XIVe siècle, et il s'écriait : « Enfin, sur le bord de ma tombe, je connais Cicéron ! »

En effet, si cette correspondance est précieuse pour l'histoire d'une époque mal connue et pour l'étude des caractères, des mœurs, de mille incidents significatifs de la vie publique et de la vie privée, elle nous permet surtout d'apprécier les qualités et les défauts, les vertus et les faiblesses de Cicéron; on juge là, beaucoup mieux qu'ailleurs, « cette insatiable vanité, cette mobilité d'impressions, cette facilité à se laisser saisir et dominer par les événements[1] », qui expliquent les fautes de sa vie et l'inconsistance de sa politique. C'est là que ses ennemis modernes[2] ont puisé pour condamner, avec une sévérité excessive et injuste, un personnage admiré longtemps sans réserve. Mais, si quelques-unes de ses lettres fournissent des argu-

1. G. Boissier, *Cicéron et ses amis*, p. 8.
2. Particulièrement MM. Drumann et Mommsen.

ments contre lui, l'impression générale ne lui est pas défavorable ; au milieu de la corruption, de l'égoïsme profond de la plupart de ses contemporains, on reconnaît en lui un homme honnête, désintéressé, animé d'un patriotisme sincère, bon, obligeant, humain. Tel est, en particulier, le caractère de ses lettres à Quintus ; on y trouve partout le ton bienveillant et affectueux d'un frère aîné qui conseille à son frère, gouverneur d'une province, la modération, l'intégrité et la justice ; et ces conseils ont une autorité particulière, car la conduite de Cicéron lui donnait le droit de prêcher cette morale peu en usage chez ses contemporains.

A l'intérêt historique et moral des lettres de Cicéron se joint encore le plus vif intérêt littéraire. Rien de plus vrai, de plus naturel, de plus varié, que cette correspondance. La forme épistolaire n'est pas là un prétexte comme chez Sénèque ou Pline le jeune ; ce n'est pas un genre nouveau de dissertation philosophique, une nouvelle manière d'arriver à la gloire d'auteur : tout est motivé, tout est pour les amis avec lesquels s'entretient Cicéron. Dans ces lettres, la littérature et les arts ont leur place à côté de la politique. Quelquefois c'est une causerie vive et charmante, quelquefois un véritable discours ; ce qui frappe dans les plus abandonnées, ce n'est pas un ton léger et sautillant, mais une élégance sérieuse et quelque chose des habitudes oratoires : on se figure ainsi une conversation sénatoriale. Nous le voyons, chez Cicéron, l'orateur se retrouve partout, même dans les traités philosophiques, même dans les poésies, même dans les lettres. Nous n'avons pas conservé l'*Histoire de son consulat*, écrite en grec, ni un mémoire dans lequel il exposait sa conduite politique pendant cette même période de sa vie [1]. Il se proposait d'écrire une

1. *De meis consiliis, seu meorum consiliorum expositio.*

Histoire romaine; le biographe Cornélius Népos, dans un fragment conservé où il vante les services que Cicéron a rendus à l'éloquence et à la philosophie chez les Romains, dit que sa voix seule était capable d'élever l'histoire au même niveau. « Sa mort, ajoute-t-il, a été aussi funeste à l'histoire qu'à la république. » Sans doute, Cicéron aurait porté dans ce nouveau genre de composition les mêmes qualités, le même caractère de style. Cependant, si sa gloire est avant tout celle du grand orateur, on peut dire que, chez les anciens et chez les modernes, il a paru peu d'esprits plus riches et plus flexibles, peu d'hommes qui aient possédé à un plus haut degré le don merveilleux de populariser les idées, qui aient réuni plus complètement tous les talents du critique et de l'écrivain supérieur, la délicatesse exquise du goût, la richesse de l'imagination, l'ardeur de la sensibilité, la transparence et le naturel, l'éclat et le mouvement du style.

Bibliographie : Plutarque, *Vie de Cicéron.* — Fabricius, *Historia Ciceronis* (1563, in-8°). — Lambin, *Genus, patria, ingenium, studia,* etc., *M. T. Ciceronis* (1566, in-folio). — Morabin, *Histoire de Cicéron* (1745, 2 v. in-4°). — Middleton, *Histoire de la vie de Cicéron,* Londres 1741, traduct. française de Prévost d'Exiles (1742, 4 v. in-12). — Villemain, Art. Cicéron dans la *Biographie universelle* de Michaud. — A. F. Gautier, *Cicéron et son siècle* (1842), in-8°. — Patin, *Etudes sur la poésie latine,* t. II. — G. Boissier, *Cicéron et ses amis.* — Thèses de doctorat : Le Geay, *Marcus Tullius Cicero philosophiæ historicus* (1845). — Ch. Benoit, *Historica de M. T. Ciceronis Officiis commentatio,* in-8° (1846). — C. Lenient, *De Ciceroniano bello apud recentiores,* in-8° (1855). — Faguet, *De poetica M. Tullii facultate,* in-8° (1857). — Arth. Desjardins, *De scientia civili apud M. Tullium Ciceronem,* gr. in-8° (1858). — D'Hugues, *De M. Tullii Ciceronis in Cilicia provincia proconsulatu*

in-8° (1859), ouvrage développé plus tard en français et publié sous ce titre : *Une province romaine sous la république*, in-12. — Charaux, *Quid de gloria senserit M. Tullius Cicero*, in-8° (1866). — Jeannel, *Unde hauriantur et quomodo sanciantur M. T. Ciceronis officia*, in-8° (1867). — Clavel, *De M. T. Cicerone Græcorum interprete*, in-8° (1868). — Lantoine, *De Cicerone contra oratores atticos disputante*, in-8° (1874). — Belin (Ferd.), *De M. Tullii Ciceronis orationum deperditarum fragmentis*, in-8° (1875). — Ouvrages allemands : Drumann, *Geschichte Roms* (Kœnigsberg, 1834-44) ; Gerlach, *M. Tullius Cicero* (Bâle, 1864).

CHAPITRE III

LES HISTORIENS

Atticus, — César.

En même temps que l'éloquence romaine arrivait à la perfection, l'histoire produisait des œuvres dignes d'être comparées aux plus beaux monuments de la Grèce.

Ælius Tuberon. — Sans compter Cicéron lui-même, beaucoup de contemporains du grand orateur s'étaient exercés dans ce genre si cultivé déjà pendant la période précédente. Les noms de César et de Salluste ont éclipsé tous les autres. Nous citerons seulement ceux de Q. Ælius Tuberon, orateur et jurisconsulte, auteur d'une histoire romaine qui s'étendait jusqu'à son temps, et de T. Pomponius Atticus, célèbre aujourd'hui par la correspondance et l'amitié de Cicéron et par la biographie de Cornélius Népos.

Atticus. — Nous avons déjà parlé de ce singulier et habile personnage, que son égoïsme épicurien tint toujours en dehors de la vie publique, qui vécut vingt-trois ans à Athènes, loin des sanglantes révolutions de Rome et qui, sans se déclarer jamais pour aucun parti, eut l'art de rester l'ami à la fois des vainqueurs et des vaincus, des proscrits et des proscripteurs. Atticus fut avant tout un adroit spéculateur, qui s'en-

richit par l'exploitation de grands domaines achetés en Epire, par le commerce de livres, car il avait chez lui des esclaves, habiles copistes, et il publiait avec de grands bénéfices les ouvrages nouveaux, surtout ceux de son ami Cicéron qui étaient très recherchés. A ces deux industries, il en joignait d'autres d'une honnêteté plus contestable, celles des gladiateurs qu'il dressait pour les jeux, et du commerce de l'argent à gros intérêts. Sa fortune s'accrut encore par l'héritage d'un oncle, Q. Cæcilius, usurier fameux qui lui laissa dix millions de sesterces (plus de deux millions de francs). Il faut dire qu'il fit de ses richesses un emploi honorable, que sa bourse fut toujours ouverte à ses amis, et que, s'il a retiré des profits de la vente des livres de Cicéron, il est souvent venu en aide à celui-ci dans l'administration de ses affaires, et qu'il n'a pas épargné l'argent pour le tirer de ses embarras financiers.

Atticus avait d'ailleurs le goût des arts ; il fut le premier Romain qui osa déclarer franchement cette passion ; pendant son séjour à Athènes, il se fit une riche collection de tableaux et de statues. Il composa même des ouvrages sur les beaux-arts.

Au milieu de ses affaires, il trouva aussi du loisir pour quelques travaux historiques. Il écrivit en grec un mémoire sur le consulat de Cicéron ; il rédigea, sous le nom d'*Annalis*, des tableaux synchroniques de toute l'histoire romaine. Il paraît que cet ouvrage était un sommaire sec et sans intérêt. Il avait composé aussi, pour plaire à des amis, des généalogies complaisantes qui énuméraient l'origine, les hauts faits, les dignités de certaines grandes familles. On a lieu de croire que la vérité historique n'y était pas très respectée [1].

1. Pour bien connaître Atticus, lire le très intéressant chapitre de M. G. Boissier, dans son ouvrage intitulé : *Cicéron et ses amis*, 7e édit., p. 129 à 166.

Hâtons-nous d'arriver à des ouvrages plus importants et à des historiens plus dignes de ce nom.

César. — « César, a dit Chateaubriand, est l'homme le plus complet de l'histoire, parce qu'il a le triple génie du politique, du guerrier et de l'écrivain. » De ces trois aspects sous lesquels on peut considérer le célèbre Romain, un seul est de notre compétence. César est avant tout, pour nous, l'auteur des *Commentaires*, l'historien aussi intéressant que rapide, l'écrivain dont la simplicité précise et vive, le naturel exquis, l'emportent sur le style le plus travaillé et le plus savant. Telle est d'ailleurs l'influence que sa vie a exercée sur les destinées de Rome et du monde, que les principaux événements en sont demeurés populaires : aussi nous suffira-t-il d'en marquer rapidement les traits caractéristiques.

Vie de César. — Caïus-Julius Cæsar naquit, le 12 juillet 100 (av. J.-C.), d'une famille patricienne qui prétendait remonter jusqu'à Enée et a Vénus. Il était neveu de Marius, qui avait épousé la sœur de son père. Cette parenté influa sur l'avenir politique du jeune homme, et, dès l'âge de dix-sept ans, il se lia encore avec le parti populaire par son mariage avec Cornélie, fille du fameux Cinna, un des plus fougueux auxiliaires de Marius. Il faillit même être victime de ces engagements : Sylla, qui avait deviné les talents et l'ambition du jeune César, voulut le contraindre à répudier Cornélie, et, sur son refus, le faire périr ; mais, cédant aux instances de la noblesse, le dictateur épargna, bien qu'à regret, celui « dans lequel il voyait plusieurs Marius ». César s'éloigna, et alla faire ses premières armes en Asie devant Mitylène, assiégée par le préteur Thermus. Après la mort de Sylla, il revint à Rome, et commença à faire connaître son éloquence par une

accusation contre Dolabella, ancien gouverneur de la Macédoine. Le crédit de l'accusé et le talent d'Hortensius firent échouer la poursuite. César retourna en Asie et suivit à Rhodes les leçons du célèbre rhéteur Molon, qui fut aussi, nous l'avons vu, le maître de Cicéron. Dès cette époque il signala par un trait frappant l'audace de son caractère et son génie guerrier : Mithridate avait attaqué des provinces alliées de Rome ; César, simple particulier, passe sur le continent, rassemble des troupes et repousse l'invasion du roi de Pont.

Mais sa carrière politique ne commence vraiment qu'à son retour à Rome, peu de temps après cette campagne. Il saisit toutes les occasions de se présenter comme le défenseur du peuple et des alliés, comme l'adversaire des lois de Sylla. Il célèbre avec pompe les funérailles de sa tante Julia, la veuve de Marius ; il prononce son oraison funèbre, et il ose, dans cette solennité, produire les images du vainqueur des Cimbres : le peuple encourage par ses acclamations cette première hardiesse. Bientôt, devenu édile (65), il relevait au Capitole les statues et les trophées de Marius. La magnificence des jeux qu'il donna pendant son édilité, l'argent qu'il répandit avec une effrayante profusion, achevèrent sa popularité. Pompée, qui était alors dans tout l'éclat de sa gloire et de sa puissance, commença à s'apercevoir qu'il fallait compter avec César. Celui-ci, en 63, s'était fait élire grand pontife, et cette dignité importante, qui le rendait chef de la religion, lui assurait en même temps l'inviolabilité. La même année il devenait préteur désigné. C'était l'époque de la conjuration de Catilina ; le chef futur de la justice à Rome fut soupçonné d'avoir trempé dans le complot. Son habile éloquence prêta du moins aux coupables un appui indirect : dans la fameuse délibération du sénat, il plaida avec beaucoup d'art la

cause de la légalité et combattit la peine de mort. Ses efforts échouèrent, grâce à un discours énergique de Caton ; mais la joie arrogante de Cicéron et du sénat ne tarda pas à servir les vues ambitieuses de César.

A l'issue de sa préture, il était allé prendre le commandement de l'Espagne ultérieure, que le sort lui avait assignée pour province. Après quelques mois signalés par de brillants combats contre les Lusitaniens, il revenait à Rome former, avec deux des plus anciens chefs du parti aristocratique, Pompée et Crassus, le premier triumvirat (60). Comment s'était opéré ce singulier rapprochement ? Le vainqueur de Mithridate avait été blessé, à son retour, du retentissement de la victoire civile de Cicéron ; l'opposition du sénat, qui lui refusa une ratification générale de ses actes, acheva de l'irriter. De son côté, le riche Crassus avait à se venger de l'aristocratie qui l'avait relégué au second rang, qui avait répandu contre lui des soupçons de complicité avec Catilina. Déjà, au moment du départ de César pour l'Espagne, il s'était engagé avec le chef du parti populaire. Les créanciers de celui-ci refusaient de le laisser partir ; Crassus se fit sa caution pour la somme énorme de trente-cinq millions de sesterces (près de dix millions de francs). Ainsi se prépara et se conclut l'alliance si habilement exploitée par César et dont tous les avantages furent pour lui.

Grâce à l'appui de Pompée et de Crassus, et malgré l'opposition du sénat, il est nommé consul (59). Sans tenir compte de son collègue Bibulus, qui déclare fériés tous les jours de son consulat, il fait passer une loi agraire, la première qui ait été appliquée depuis celle des Gracques ; des distributions de blé, des jeux, charment la multitude ; enfin il se fait donner pour cinq ans, avec le titre de proconsul, le gouvernement des deux Gaules et de l'Illyrie. La Gaule cisalpine était la province la plus voisine de Rome ; de là il

pourrait facilement surveiller les événements intérieurs et diriger son parti ; quant à la Gaule transalpine, elle lui offrait l'occasion d'acquérir trois choses nécessaires à la réalisation de ses projets, une renommée militaire qu'il pût opposer à celle de Pompée, une armée dévouée, des trésors. César lui-même a fait connaître, avec une vérité frappante, le caractère et les événements de cette opiniâtre et glorieuse guerre des Gaules ; il lui fallut, pour la finir, un renouvellement de ses pouvoirs pendant une seconde période de cinq années. Au bout de ce temps, la Gaule était décidément conquise, et le vainqueur, impitoyable pendant la lutte, s'appliquait à gagner les vaincus par ses ménagements et sa douceur. Bientôt la légion gauloise de l'*alouette* allait combattre énergiquement pour lui, et venger sur les Romains trois millions de Gaulois, victimes de la guerre d'indépendance.

Pendant ces glorieuses campagnes, Rome avait eu dix années de misérable anarchie ; sans cesse les luttes de Clodius et de Milon avaient ensanglanté le forum. Après le meurtre de Clodius, le sénat, impuissant contre les émeutes qui épouvantaient la ville, avait nommé Pompée seul consul, avec des pouvoirs presque absolus. Celui-ci était donc au moment d'atteindre le but de son ambition et de devenir légalement le maître de la république. On comprend que son amitié de circonstance pour César en ait été singulièrement refroidie ; d'ailleurs la mort de Julie, fille de César et femme de Pompée, avait rompu le plus fort des liens qui les unissaient (54), et la triste fin de Crassus, tué dans sa malheureuse expédition contre les Parthes (53), acheva la rupture. Le triumvirat était brisé : deux hommes restaient en présence, rivaux d'ambition, de gloire, d'influence, sinon de puissance réelle et de génie ; la crise était inévi-

table. Pompée la précipita en faisant retirer à César ses pouvoirs et son armée (1er janvier 49), tandis que lui-même était revêtu du commandement de toutes les forces de l'Italie. Deux tribuns opposèrent leur *veto* à ces mesures du sénat ; chassés de Rome, ils se réfugièrent auprès de César et lui fournirent un prétexte pour engager la guerre.

Rien n'est plus connu que cette lutte, où l'incapacité de Pompée, la faiblesse et l'inintelligence du parti aristocratique parurent si visiblement. La victoire resta au plus actif et au plus vigilant, au plus hardi et au plus habile. Après la défaite des armées du sénat en Espagne, en Gaule, en Thessalie, en Afrique, après la mort de Pompée et de Caton, César rentrait à Rome (46) et triomphait pour les Gaules, pour l'Egypte, dont il avait comprimé la révolte, pour le Pont, dont il avait vaincu en courant le roi soulevé [1], enfin pour l'Afrique. L'année suivante, la bataille de Munda, gagnée sur les fils de Pompée, qui avaient soulevé l'Espagne, achevait la pacification de l'empire.

César essaya de justifier sa victoire en rompant avec toutes les traditions de Marius et de Sylla, et en pratiquant, avec une magnanimité jusque-là sans exemple, cette politique de conciliation et d'oubli que Cicéron a magnifiquement célébrée. Puis il s'occupa de réformer l'administration de la justice, de ranimer l'agriculture, de corriger le calendrier, de former des bibliothèques publiques, de défricher les marais Pontins, de créer à Ostie un vaste port, de relever Corinthe et Carthage, qu'il repeupla en y envoyant des colonies. En même temps il songeait à venger Crassus, et il préparait une grande expédition contre les Parthes. C'est alors qu'il tomba dans le sénat (15 mars

1. Pharnace. C'est alors qu'il écrivit au sénat ces trois mots : *Veni, vidi, vici.*



43), frappé de vingt-trois coups de poignard. Il n'avait que cinquante-huit ans.

Quoique la vie de César ait été remplie par les travaux de la politique et de la guerre, on donnerait une idée incomplète de cette activité prodigieuse, si l'on ne présentait le tableau des nombreux travaux littéraires qui semblent n'avoir été pour lui qu'un délassement, une diversion à tant d'autres soins. Aujourd'hui, ses titres comme écrivain se réduisent aux *Commentaires sur la guerre des Gaules* et *Sur la guerre civile;* mais, auprès de ses contemporains, il en avait bien d'autres; comme orateur, comme grammairien et même comme savant, il se plaçait encore parmi les premiers de son siècle.

César orateur. — Sauf quelques fragments sans valeur, le temps n'a rien épargné des monuments de l'éloquence de César ; nous savons seulement, par les témoignages des anciens, qu'elle était grande. Le biographe Suétone[1] parle de l'impression produite par cette accusation qu'un jeune homme de vingt et un ans osa intenter au puissant Dolabella. Plus tard, l'éloge funèbre de Julia, la défense des Bithyniens, beaucoup d'autres discours mentionnés par les anciens, ne brillèrent pas d'un moindre éclat. Mais rien ne fait mieux juger du talent oratoire de César que l'appréciation délicate et précise de Cicéron :

César, dit-il dans son *Dialogue sur les orateurs illustres* [2], prenant la raison pour guide, corrige les vices et la corruption de l'usage par un usage plus pur et un goût plus sévère. Aussi, lorsque, à cette élégante latinité nécessaire à tout Romain bien né, ne fût-il pas orateur, il ajoute les ornements de l'éloquence, ses pensées sont

1. *Vie de César*, ch. XLV.
2. Ch. LXXV.

comme autant de tableaux parfaits qu'il place dans un jour favorable. Doué d'un si beau privilège, qu'il unit d'ailleurs aux autres parties de l'art, je ne vois pas à quel rival il pourrait le céder. Sa déclamation est brillante et pleine de franchise ; sa voix, son geste, tout son extérieur a quelque chose de noble et de majestueux.

Les éloges de Quintilien[1] ne sont pas moins complets :

Si C. César s'était livré uniquement aux travaux du forum, il n'y aurait pas chez nous d'autre orateur à opposer à Cicéron. Il a tant de force, tant de finesse, tant de mouvement, qu'on voit bien qu'il mettait la même ardeur à parler qu'à faire la guerre. Et pourtant il rehausse encore ces qualités par cette merveilleuse élégance de style qu'il recherchait particulièrement.

Fronton, Marc-Aurèle, tous les rhéteurs reproduisent ces jugements et renchérissent sur ces louanges.

Ouvrages de grammaire et de littérature. — Traité de l'analogie. — Ce que Cicéron et Quintilien disent de la pureté du style de César explique l'importance qu'il attachait aux études de grammaire et le temps qu'il y consacra, même au milieu de ses rudes et laborieuses campagnes de Gaule. En effet, au rapport de Suétone, ce fut durant le passage des Alpes et en allant rejoindre son armée que César composa le traité *De l'analogie dans le langage,* qu'il dédia à Cicéron. Celui-ci, dans le *Dialogue sur les orateurs illustres*, se fait dire par Atticus :

Eh ! n'avez-vous pas vu César, au temps de ses plus grandes occupations, vous adresser un savant traité sur la

1. *Inst orat.* X, I, § 114.



langue latine, dans le premier livre duquel il dit que le choix des mots est la base de l'éloquence [1] ?

Les citations des rhéteurs nous donnent une idée de cet ouvrage aujourd'hui perdu, où César déclarait la guerre aux tournures barbares, aux locutions vicieuses, où il s'écriait avec une sorte d'indignation :

Fuyez comme un écueil tout mot inouï et inusité [2].

Il y prêchait le retour au sens primitif des mots, à leur orthographe véritable, aux règles logiques de la dérivation. On peut croire que ce traité ne fut pas inutile aux progrès de la langue, et que les auteurs de l'âge d'Auguste lui durent une partie de leur perfection.

Lettres. — Au jugement de Cicéron, le traité *De l'analogie* était le modèle du style simple et familier qui convient à la conversation. Tel est aussi le caractère de quelques lettres de César conservées dans la correspondance du grand orateur. Rien de plus aimable et de plus délicat que ces causeries pleines de naturel et d'abandon ; rien, en même temps, de plus fin et de plus adroit, quand il s'agit, par exemple, d'éloigner Cicéron du parti de Pompée et d'exercer sur lui cette séduction puissante à laquelle il était si difficile de résister. D'autres lettres honorent César, en montrant les sentiments de modération et de douceur qu'il professe dès les premiers temps de la guerre civile, tandis que ses adversaires se répandaient en menaces. Après la rapide soumission de l'Italie, avant son départ pour l'Espagne, il écrivait à ses amis Oppius et Balbus :

1. Ch. LXXII.
2. Tanquam scopulum sic fugias anauditum atque insolens verbum, cité par Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, I, 10.

Je suivrai très volontiers vos conseils, d'autant plus que de moi-même j'avais résolu de montrer toute la douceur possible et de tout faire pour me réconcilier avec Pompée. Tentons par là, si nous pouvons, de ramener toutes les volontés et de rendre la victoire durable ; car la cruauté de nos devanciers n'a servi qu'à les faire détester, et leur victoire a été courte. Sylla fait exception ; mais je ne le choisirai jamais pour modèle. Changeons les traditions de la victoire ; prenons pour appuis la clémence et les bienfaits [1].

L'Anti-Caton. — On sait combien César fut fidèle à ce programme : suivant l'expression de Pline l'Ancien, rappelée par Bossuet, il fut clément jusqu'à être obligé de s'en repentir [2]. « Oh ! Caton, s'écria-t-il quand son adversaire le plus acharné se fut frappé à Utique, tu m'as envié la gloire de sauver ta vie. » Cependant il ne laissa pas sans réponse le livre que Cicéron composa pour célébrer l'inflexible républicain ; il riposta par l'*Anti-Caton,* réfutation en deux livres, où Plutarque signale des attaques passionnées et des imputations injustes. Quand on songe que celui qui pouvait tout ne se vengea pas autrement du livre publié en l'honneur de son ennemi, quand on se rappelle qu'il voulut sauver Caton, peut-on lui reprocher sévèrement l'ardeur de cette polémique ?

Poésies. — Cet écrivain, si habile à manier la prose, avait aussi composé beaucoup de vers. Suétone cite, comme œuvres de son adolescence, un *Eloge d'Hercule* et une tragédie d'*Œdipe.* Ce goût pour la poésie, alors très répandu dans la société élégante de Rome,

1. Cicéron, *Lett. à Atticus*, IX, 7. « Hæc nova sit ratio vincendi, ut misericordia et liberalitate nos muniamus. »

2. Pline, IX, 28. Bossuet, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* : « Cæsari proprium et peculiare clementiæ insigne, qua usque ad pœnitentiam omnes superavit. »

ne s'éteignit pas au milieu des agitations de la vie politique et des travaux de la vie militaire. Lorsque César se rendait dans son gouvernement de l'Espagne ultérieure, il composa en chemin un poème intitulé *Voyage* (*Iter*). Cet ouvrage est perdu ainsi que d'autres petites pièces connues sous ce nom: *Epigrammata*. Cependant il en est une que l'auteur de la *Vie de Térence* a conservée; c'est une appréciation juste et fine du talent de Térence: nous l'avons citée dans notre chapitre sur ce poète. Elle ferait juger que César, en dépit de la condamnation dédaigneuse exprimée par un des interlocuteurs du *Dialogue des orateurs*[1] attribué à Tacite, portait dans la poésie le naturel élégant et délicat qui distingue ses écrits en prose.

Malgré ces travaux si variés, malgré d'autres ouvrages savants, et particulièrement des livres sur le droit augural et sur les auspices, chez les anciens déjà, le grand monument du génie de César était ses *Mémoires*. Nous n'avons donc pas à nous plaindre du temps, qui a préservé de toute atteinte ces récits, précieux pour l'homme de guerre, si instructifs aussi et si attrayants pour le lecteur désintéressé.

Commentaires sur la guerre des Gaules. — Les *Commentaires* ou *Mémoires sur la guerre des Gaules* sont divisés en sept livres : c'est l'histoire entière de cette lente et rude conquête, depuis la guerre contre les Helvètes et contre Arioviste, jusqu'à la victoire décisive d'Alésia et à la captivité de Vercingétorix. L'ordre chronologique est exactement suivi : c'est d'abord la

1. Ch. XXI. Après quelques mots sur les discours de Brutus et de César vient cette phrase : « Ils ont fait des vers et les ont déposés dans les bibliothèques ; et, sans être meilleurs poètes que Cicéron, ils ont été plus heureux, car moins de personnes savent qu'ils ont écrit en vers. »

défaite des Helvètes et d'Arioviste, en 58 (livre Ier); puis celle des Nerviens au nord et des Armoricains au nord-ouest, en 57 (livre II); ensuite la guerre maritime contre les Vénètes (Morbihan) et la lutte contre les Aquitains, les Ménapiens (rive gauche du Rhin) et les Morins (département du Pas-de-Calais), en 56 (livre III); la défaite des Teuctères et des Usipètes (bords du Rhin), le premier passage du Rhin et la première expédition de Bretagne, en 55, remplissent le livre IV; le livre V raconte la deuxième expédition contre les Bretons et le massacre de quinze cohortes romaines par les Eburons (bords du Rhin), en 54; le livre VI la pacification du Nord, le deuxième passage du Rhin et le massacre des Eburons (53); enfin la grande lutte entre Vercingétorix et la soumission de la Gaule, en 52, font l'objet du VIIe livre. Le récit est interrompu trois fois par des digressions géographiques sur les Suèves (livre IV, 1-3), sur la Grande-Bretagne (V, 12-14), sur la Gaule (VI, 9-29) : l'auteur d'une *Histoire* proprement dite leur aurait donné une place plus méthodique.

Après la conquête, César dut consacrer encore une année à parcourir le pays, pour achever la pacification. Ces derniers travaux ont été exposés dans un huitième livre, qui est probablement l'œuvre d'Hirtius, lieutenant de César; c'est celui qui mourut consul avec son collègue Vibius Pansa, en combattant Antoine à Modène.

Commentaires sur la guerre civile. — Les *Commentaires* ou *Mémoires sur la guerre civile* se divisent en trois livres : le premier raconte le début de la guerre civile, la fuite de Pompée, chassé d'Italie, et la guerre d'Espagne; le second comprend le siège de Marseille, et la guerre d'Afrique jusqu'à la défaite de Curion ; le troisième continue le récit de la guerre

jusqu'à la révolte d'Alexandrie. Trois livres détachés, la *Guerre d'Alexandrie*, la *Guerre d'Afrique*, et la *Guerre d'Espagne*, complètent le tableau de cette période si courte et si remplie de faits. Le premier est sans doute encore l'œuvre d'Hirtius ; les deux autres, plus complets et plus détaillés, mais très inférieurs sous le rapport du style, ont peut-être été rédigés par des officiers subalternes.

Caractère de ses ouvrages. — Cicéron, le premier, a compris et fait ressortir avec sa délicatesse habituelle le mérite supérieur des *Commentaires*.

Ces *Mémoires*, dit-il, après l'éloge de l'éloquence de César, sont un ouvrage excellent. Le style en est simple, pur, gracieux, dépouillé de toute pompe de langage ; c'est une beauté sans parure. Mais, en voulant préparer des matériaux où puiseraient les historiens futurs, il a peut-être fait plaisir à de petits esprits, qui seront tentés de charger ces récits d'ornements frivoles ; quant aux hommes sensés, il leur a ôté l'envie d'écrire ! Car rien n'est plus agréable dans l'histoire qu'une brièveté correcte et lumineuse.

Hirtius, dans la préface du livre VIII des *Mémoires sur la guerre des Gaules*, a reproduit ce jugement, et il y ajoute, comme témoin oculaire et comme confident de la rédaction, l'expression de son admiration personnelle :

Les autres, en effet, dit-il, connaissent la perfection et la pureté de l'ouvrage ; nous savons, de plus, avec quelle facilité et quelle promptitude il l'a écrit.

D'après cette double appréciation, les *Commentaires* ne seraient qu'un simple journal, où le général aurait consigné, pour ainsi dire, jour pour jour, ses marches et ses combats. La physionomie du récit se rapporte d'abord assez bien à cette idée. César, en effet, a évité

avec soin tout ce qui eût pu donner à son livre l'apparence d'une composition calculée et systématique ; il n'a pas voulu être historien à la façon de son contemporain Salluste, avec des portraits nombreux et fortement marqués, avec des tableaux animés et pittoresques, de longs et brillants discours, des réflexions sentencieuses. Partout Salluste a étalé l'auteur, il semble, au contraire, que l'homme seul paraisse dans César; encore l'homme même a-t-il affecté de se dissimuler, en ne parlant de lui qu'à la troisième personne, en confiant à la simple exposition des faits le soin de le faire connaître et admirer.

Mais la forme adoptée par César ne doit pas nous tromper sur le caractère véritable et sur le but de ses mémoires. Il y a beaucoup d'habileté et de calcul dans cette modestie. Le narrateur n'est pas désintéressé ; il n'oublie pas Rome en racontant ses campagnes ; il ne veut pas qu'elle ignore ses titres ; il ne veut pas qu'elle se méprenne sur l'importance des services qu'il lui a rendus, sur la difficulté et la valeur de la conquête, sur l'activité, l'énergie, les talents supérieurs du conquérant. Partout, dans son récit d'historien, il suit les règles de la narration oratoire : il raconte les faits comme un homme qui ne veut que mettre le lecteur au courant, mais il les raconte de manière à les expliquer, à les faire valoir. Partout de cet exposé sort une conclusion que l'auteur n'exprime jamais, mais que le lecteur doit nécessairement tirer, celle de la supériorité du général romain. C'est ainsi qu'avant la campagne d'Helvétie, il a dépeint les mœurs belliqueuses de cette population, il a donné une idée de sa ténacité sauvage, en la montrant qui brûle tout dans son pays pour s'interdire le retour ; il nous a instruits des alliances des Helvètes avec les peuples voisins, du peu de fond que les Romains devaient faire sur la fidélité des Allobroges et du chef des Eduens,

Dumnorix. Cependant le temps presse : pour s'opposer au passage des Helvètes, César n'a qu'une légion. Pendant qu'il fait des levées dans la Province, il coupe le pont de Genève ; il se prête aux négociations des barbares ; quoique décidé à les repousser, il gagne du temps en ajournant sa réponse. Enfin il est prêt : les barbares sont vaincus, refoulés dans leur pays après des pertes énormes. La victoire est complète. Le narrateur n'a pas l'air de s'en prévaloir ; mais, chacun le voit, ce succès si tranquillement raconté est dû à ses mesures habiles et à sa rapidité.

César pense aussi à Rome lorsqu'il insiste, dans son récit, sur les raisons de sa conduite, quand il justifie, tantôt par des considérations de justice et de nécessité, tantôt par des instructions du sénat, ses expéditions plus d'une fois accusées, quand il explique et légitime les rigueurs dont ses ennemis ont fait grand bruit. Enfin la pensée politique se devine encore à l'éloge complaisant des soldats, aux traits lancés çà et là contre les jeunes tribuns qui appartiennent en général à l'aristocratie. César aime ses légionnaires : il saisit toutes les occasions de signaler leurs services, leur intrépidité, leur intelligence, toutes leurs vertus militaires ; il se plaît à citer leurs traits de bravoure et leurs bons mots, à désigner par leurs noms les officiers subalternes sortis des rangs des soldats. Il n'épargne pas, au contraire, ces jeunes nobles qui ne l'ont suivi qu'à cause de son amitié d'un jour avec Pompée et qu'il retrouvera plus tard à Pharsale dans les rangs de ses adversaires. C'est ainsi qu'il s'est plu à tracer un tableau piquant de leurs terreurs en présence des hordes du farouche Arioviste [1].

Il est naturel que dans les *Commentaires sur la guerre civile* la pensée politique soit plus manifeste en-

1. I, ch. XXXIX.

core que dans la *Guerre des Gaules;* il était impossible à César de ne pas faire de ces mémoires une justification et en même temps un instrument de sa politique. C'est surtout de cet ouvrage qu'on peut dire que la méthode est celle d'un plaidoyer, et que le récit est une argumentation oratoire. Dès les premières pages, ce caractère est sensible : avant d'arriver au passage du Rubicon, qui a commencé la guerre civile, César ramasse toutes les circonstances de nature à expliquer sa résolution et à rejeter sur ses ennemis la responsabilité de cette crise terrible [1]. Ailleurs, c'est la fidélité même du récit qui est suspecte, ce sont des faits peu favorables à César qui ont été altérés ou supprimés. Il ne dit rien, par exemple, de sa conduite envers le tribun L. Métellus, qui refusait de laisser ouvrir les portes du trésor public et qui faillit payer de sa vie son énergique résistance. Il cherche même à faire disparaître la possibilité de ce fait que lui ont reproché Lucain, Plutarque, Dion, Appien, et dont Cicéron a parlé dans ses lettres à Atticus [2]. Selon lui, le consul Lentulus avait fui de Rome si précipitamment, qu'il avait laissé le trésor ouvert [3].

Au reste, les grandes qualités de la *Guerre des Gaules* se retrouvent dans la *Guerre civile*. C'est le même talent qui peint en quelques traits les événements et les personnages, le caractère des pays et des peuples ; c'est la même précision, la même clarté, la même vivacité entraînante dans le récit des expéditions, des marches, des combats ; c'est partout l'*immortelle brièveté de César*.

Appréciations des modernes.— Il serait long de citer

1. I, 5.
2. X, IV, 8.
3. *De bello civiti*, I, 14.

tous les grands hommes qui se sont nourris des écrits de César, toutes les appréciations qu'on a données de son génie comme général ou comme écrivain. Henri IV s'était formé à cette école, et l'on trouve dans ses lettres des preuves nombreuses de son admiration pour le grand capitaine. On a publié même une traduction qu'il aurait faite des *Commentaires* à l'âge de onze ans ; l'authenticité n'en est pas bien prouvée [1]. On a conservé aussi la traduction du premier livre de la *Guerre des Gaules* par Louis XIV, alors âgé de treize ans. Enfin, Napoléon charmait les tristes loisirs de Sainte-Hélène en commentant les campagnes de l'illustre général de l'antiquité, et il dictait sur la guerre des Gaules des notes précieuses qu'on a recueillies sous le nom de *Précis des guerres de César*. L'*Histoire de Jules César*, par Napoléon III, est bien connue.

Montaigne, au XVIe siècle, a marqué, avec sa verve et son originalité piquante, les grandes qualités de l'auteur des *Commentaires :*

> Ce devrait être, disait-il, le bréviaire de tout homme de guerre, comme étant le vrai et souverain patron de l'art militaire ; et Dieu sait encore de quelle grâce et de quelle beauté il a fardé cette riche matière, d'une façon de dire si délicate et si parfaite, qu'à mon goût il n'y a aucuns écrits au monde qui puissent être comparables aux siens en cette partie [2].

Un siècle plus tard, Bossuet, dans sa *Lettre sur l'instruction du Dauphin*, adressée au pape Innocent XI, a développé éloquemment les caractères du génie et des

1. *Nouvelle Histoire de Henri IV*, traduite pour la première fois du latin de Raoul Boutrays, et suivie de la traduction que fit Henri, à l'âge de onze ans, des *Commentaires de César*, et que l'on croyait perdue, par Sérieys ; Paris, in-12, 1816.
2. *Essais*, liv. II, ch. XXXIV.

campagnes de César. Rollin, Laharpe, ont dignement apprécié l'écrivain. Un grand historien étranger, Jean de Müller, s'est fait le panégyriste enthousiaste de la manière et du style des *Commentaires*. Enfin, parmi les critiques contemporains, M. Nisard a marqué avec une précision délicate les traits de ce génie profond et simple « dont les qualités ne parlent pas aux yeux, n'avertissent pas l'esprit, ne lui font pas d'avances, et dont la pratique seule peut faire goûter les perfections discrètes et cachées [1] ».

Bibliographie : J.-J. Ampère, *César, scènes historiques*. — G. Boissier, *Cicéron et ses amis*, 7e édition, p. 221-320. — D. Nisard, *Les quatre grands historiens romains*. — Sous le rapport militaire : Napoléon Ier, *Précis des guerres de César*. — Duc d'Aumale, *Alésia*, étude sur la septième campagne de César en Gaule. — De Saulcy, *Les campagnes de J. César dans les Gaules* (1862). — Napoléon III, *Histoire de J. César* (1865-66).

1. *Les quatre grands historiens latins*, à la suite de l'*Etude sur les poètes latins de la décadence*.

Voir des extraits de la *Guerre des Gaules* et de la *Guerre civile* dans notre *Choix de morceaux traduits des auteurs latins*, p. 123-133.

CHAPITRE IV

HISTORIENS (*Suite*)

Cornélius Népos, — Salluste.

Entre César et Salluste nous placerons, d'après l'ordre chronologique, un historien bien inférieur à l'un et à l'autre, Cornélius Népos.

Vie de Cornélius Népos. — Né dans la Haute-Italie, probablement en 94, mort vers l'an 30, Cornélius Népos vécut le plus souvent à Rome, dans la société de Cicéron, d'Atticus et du poète Catulle, qui lui a dédié son livre. Il n'entra pas dans la carrière des honneurs. Placé à l'écart, comme Atticus, sans doute aussi il put comme lui rester spectateur inactif, sinon indifférent, des guerres civiles, et traverser sans atteinte personnelle tant de révolutions fatales à la fortune et à la vie des plus illustres personnages de Rome.

Ses ouvrages.—Nous n'avons aujourd'hui de lui qu'un mince recueil ; mais ses œuvres étaient considérables, et paraissent avoir embrassé la géographie, les antiquités, l'histoire littéraire, aussi bien que l'histoire proprement dite et les antiquités. Catulle, dans sa dédicace, fait allusion à la science laborieuse de son ami, et ce poète gracieux et abandonné, ami des vers faciles et

des riens aimables, célèbre avec un peu d'effroi ces vastes recherches historiques :

A qui dédier ce petit livre badin, dont la pierre ponce vient de polir l'enveloppe ? A toi, Cornélius : car tu daignais faire quelque cas de mes bagatelles, quand déjà, seul des Italiens, tu osais exposer toute l'histoire du monde en trois tables, et des tables savantes, par Jupiter, et laborieuses !

Ce livre se trouve cité sous le nom de *Chroniques* ou d'*Annales* par différents écrivains de l'antiquité. Plusieurs passages des apologistes chrétiens prouvent que l'auteur y avait recueilli les traditions des temps les plus reculés, et que, suivant l'exemple du Grec Evhémère, il y exposait avec une grande liberté l'origine humaine de quelques-uns des dieux du paganisme, et en particulier de Saturne. C'étaient sans doute des résumés chronologiques, dans le genre de ceux d'Atticus et de Varron. On a conjecturé que ces trois tableaux dont parle Catulle reproduisaient la division des recherches historiques chez les Grecs et répondaient à leurs trois époques, *incertaine, mythique, historique*.

On trouve encore cités sous le nom de Cornélius Népos des *Livres d'exemples* (*Exempla*). Aulu-Gelle y a recours lorsqu'il parle du respect des Romains pour leurs serments [1] : c'était donc, comme l'ouvrage d'un écrivain postérieur, Valère Maxime, une sorte de morale en action. Les géographes anciens, Pline, Pomponius Méla, Solin, s'appuient souvent sur l'autorité de Cornélius, et il leur arrive aussi de la combattre. Il s'était donc occupé de géographie. On possédait encore, au IVe siècle, un recueil de sa correspondance avec Cicéron. Nous savons par Pline le Jeune que, comme l'orateur romain, il cultiva aussi la poésie.

1. *Nuits attiques*, VII, 18.

Mais le plus vaste des travaux de Cornélius était, à ce qu'il semble, le recueil qui, au témoignage d'Aulu-Gelle et du grammairien Charisius, portait ce titre : *De viris illustribus,* et qui comprenait, en seize livres au moins, les *Vies des grands généraux étrangers et romains*, les *Vies des historiens grecs*, les *Vies des historiens latins,* dont faisaient partie, selon les scoliastes, la biographie conservée de Caton et peut-être celle d'Atticus. On peut conjecturer aussi qu'il avait fait entrer dans son cadre une histoire des poètes latins.

En dehors de ce recueil, il avait composé, comme il le dit lui-même, à la sollicitation d'Atticus [1], une biographie particulière de Caton ; il avait écrit une vie étendue de Cicéron [2], ce qui prouve qu'il sut rester fidèle à ses amis, même quand il était dangereux de s'en souvenir. Nous avons déjà cité le passage dans lequel il déplore courageusement la perte de Cicéron, dont la mort, dit-il, a été aussi fatale à l'histoire qu'à la république.

Vies des grands capitaines. — De tous ces travaux, il ne nous reste aujourd'hui qu'un recueil très peu homogène adressé à Pomponius Atticus, les *Vies des grands capitaines des nations étrangères*. On y trouve la biographie de dix-neuf capitaines grecs, celle du Perse Datame, des Carthaginois Amilcar et Annibal. Les biographies de Caton et d'Atticus, qui terminent aujourd'hui le livre, n'entraient certainement pas dans cette partie du recueil. La *Vie d'Atticus* nous paraît, comme était la *Vie de Cicéron*, une œuvre isolée, inspirée d'abord par l'affection et achevée, après la mort d'Atticus, comme un dernier hommage à la mémoire de l'ami qui n'était plus.

Pendant longtemps les *Vies des grands capitaines*

1. *Cato,* III.
2. Aulu-Gelle, *Nuits attiques,* XV, 28.

furent données sous un autre nom que celui de Cornélius Népos. La première édition, publiée à Venise en 1471, les attribuait à un certain Æmilius Probus, qui vivait à la fin du quatrième siècle, sous le règne de Théodose, auquel il aurait dédié son livre. On croyait n'avoir de Cornélius que les biographies de Caton et d'Atticus, tirées d'un autre manuscrit. Après un siècle, l'ouvrage fut restitué à Cornélius Népos par le savant commentateur Lambin. Dans la préface de l'édition qu'il publia en 1569, il établit son opinion sur des preuves nombreuses et concluantes. Le style ne pouvait appartenir au siècle de Théodose ; beaucoup de passages du livre montraient clairement que l'auteur, loin de vivre dans une monarchie régulière, acceptée de tous comme un fait ancien et légitime, avait écrit à une époque de transition, où le peuple conservait encore une ombre de puissance, où déjà se préparait la domination d'un seul ; beaucoup d'allusions significatives plaçaient évidemment l'auteur dans l'âge de Pompée et de César. Quant à la dédicace qui précède le livre, dédicace écrite en distiques plats, rudes, incorrects, fort peu dignes de la prose dont ils se font les introducteurs, Lambin en donne une explication bien simple : Æmilius Probus était un copiste ; il a transcrit, à l'intention de Théodose, l'ouvrage de Népos : ce qui est de lui, c'est le livre dans le sens matériel du mot ; son œuvre, c'est le travail manuel, auquel ont concouru son aïeul et son père. Cette interprétation des vers de Probus est plus conforme que toute autre au sens rigoureux et littéral du passage [1]. On en a cependant proposé une autre : Pro-

1. Corpore in hoc manus est genitoris avique meaque.

Le mot *corpore* signifie un manuscrit, un ensemble de feuilles plutôt qu'un travail intellectuel. Le mot *manus*, qui vient ensuite, et cette collaboration de l'aïeul, du père et du fils, sont encore plus significatifs.

bus serait un abréviateur de Cornélius ; on s'expliquerait ainsi la sécheresse de ces biographies, sauf celles de Caton et d'Atticus, étrangères au recueil, et les constructions singulières, les formes inusitées, qui déparent quelquefois le style de l'ouvrage.

Mais l'auteur parle lui-même en plusieurs endroits de la brièveté de son livre :

Nous pourrions, dit-il lorsqu'il célèbre le désintéressement d'Epaminondas, donner de nombreux exemples ; mais il faut nous borner, car nous avons résolu de renfermer dans ce seul volume les biographies de beaucoup de grands hommes, dont chacun, pris isolément, a fourni avant nous à tant d'autres auteurs bien des milliers de lignes [1].

Dans la vie de Pélopidas [2], dans celle de Caton [3], l'historien s'explique aussi clairement sur le caractère de son ouvrage. La dernière phrase de sa préface n'est pas moins concluante, bien qu'on ait voulu y voir un argument en faveur de l'opinion contraire. Au milieu d'un développement commencé, l'écrivain s'arrête, car il ne veut pas prolonger sa préface : il faut, dit-il, qu'elle soit en rapport avec l'*étendue* de son livre, c'est-à-dire apparemment qu'elle soit courte comme lui. Tel est, nous le croyons, le sens du mot *magnitudo* employé par une espèce d'antiphrase, qui n'est pas sans exemple en latin, pour le mot contraire. Il nous semble d'ailleurs que chacune des biographies de Cornélius forme un ensemble proportionné et complet dans sa concision, que le développement du récit varie même en raison de l'importance des personnages. Si ces biographies n'ont pas l'intérêt et

1. *Epamin.*, IV.
2. *Pélopid.*, I.
3 *Cato*, III.

l'étendue de celles de Plutarque, le but particulier que se proposaient les écrivains suffit pour expliquer cette différence : Cornélius, vivant à une époque toute politique, n'a vu ses héros que dans la vie publique, tandis que Plutarque donne en moraliste beaucoup de détails intéressants sur leur caractère et leur vie privée. Le titre de l'ouvrage a dû influer aussi sur la nature des développements. Ce sont des biographies de généraux : Cornélius se borne donc à nous montrer le chef politique et militaire.

Quoi qu'on en ait dit, la biographie de Caton ne contraste pas avec l'aridité du recueil des grands généraux. Les trois chapitres qui la composent sont une simple énumération de toutes les fonctions remplies par Caton, de toutes les circonstances de sa vie politique et militaire, avec quelques mots de portrait. Son seul mérite, c'est de nous faire connaître par une simple table de chapitres le sujet et la marche des *Origines*, et de nous laisser assez deviner l'importance de ce livre pour que nous en regrettions vivement la perte. Quant à la *Vie d'Atticus*, nous avons vu qu'elle a été probablement l'objet d'un travail particulier. Est-il étonnant que, pour le plan et le développement, elle diffère de biographies qui faisaient partie d'un ensemble ? L'amitié même qui unissait l'auteur à son personnage n'a-t-elle pas dû amener une abondance de détails qu'il ne faut pas chercher dans les *Vies des grands capitaines ?*

Restent les fautes de latinité, qu'on ne veut pas mettre sur le compte de Cornélius. Remarquons d'abord que le respect pour les règles de la grammaire peut avoir sa superstition ; que d'ailleurs les contemporains de Cicéron n'égalaient pas tous, par la pureté comme par l'éclat, le style de cet écrivain si parfait, devenu pour nous la règle de la latinité. Quelle différence entre lui et Varron, son contemporain, et Vi-

truve, qui l'a suivi de près[1] ! Enfin, la plupart des formes signalées comme étranges dans le livre de Cornélius ont été employées une ou plusieurs fois par Cicéron lui-même. C'est bien peu de quelques mots rares, de quelques formes archaïques, de quelques constructions douteuses ou amphibologiques pour affirmer que l'ouvrage a été abrégé par Probus. Si un contemporain de Théodose s'était permis ce remaniement, les traces de son intervention seraient plus sensibles, le contraste du ton et de la couleur trahirait facilement l'inhabileté de cette main barbare. Mais le style, par sa simplicité limpide, par son aisance, porte l'empreinte d'un siècle de perfection littéraire. Probus n'a donc été que le copiste de Cornélius Népos ; à celui-ci appartient la responsabilité des mérites et des imperfections de son livre.

Si l'écrivain chez Cornélius est, en somme, pur, élégant et de bonne race, on ne peut dire que l'historien soit irréprochable. Sa critique, en effet, n'est pas toujours bien sûre, et les anciens l'avaient déjà remarqué. Aulu-Gelle ne le juge *pas sans exactitude*[2]; mais Pline l'Ancien signale des traditions fabuleuses trop légèrement acceptées par lui, et il s'étonne d'une crédulité si facile et si empressée chez un contemporain du siècle d'Auguste[3]. Si l'on compare son récit à celui des écrivains grecs les plus dignes de foi et les mieux placés pour bien voir, on reconnaît qu'il y a chez lui des erreurs et qu'il a quelquefois confondu ou bouleversé les faits. C'est ainsi qu'il fait un même personnage de Miltiade, père de Cimon, le vainqueur de Marathon, et de l'oncle de celui-ci, Miltiade, fils de Cypsélus, prince de Chersonèse ; c'est ainsi qu'il réduit

1. Le rapprochement est de M. Teuffel, *Hist. de la littérature romaine*, t. I, p. 351 (traduct. française, 1879).
2. *Nuits attiques*, XV, 28 : *Rerum memoriæ non indiligens*.
3. *Hist. nat.*, V, 1.

la vie militaire d'Aristide à sa présence à Salamine et à Platée [1], oubliant qu'à Marathon Aristide était un des dix généraux d'Athènes, et qu'il donna le salutaire et patriotique exemple de céder à son collègue Miltiade son jour de commandement. Il déclare qu'il s'appuiera principalement sur l'autorité de Thucydide, et cependant, contre le témoignage de cet historien, il parle d'une lutte entre Athènes et Corcyre antérieure aux guerres médiques, confondant sans doute les Corcyréens avec les Eginètes [2]. Il suppose qu'Admète, roi des Molosses, auprès duquel se réfugia Thémistocle poursuivi, était l'hôte du général athénien, et il ôte ainsi toute vraisemblance et toute grandeur à la belle scène qu'il expose d'après l'historien grec [3].

Nous ne poursuivrons pas l'énumération de ces fautes ; nous n'accepterons pas non plus la critique adressée à Cornélius sur le vague de sa chronologie ; nous en chercherons plutôt l'explication dans l'objet de son livre. On peut conclure de sa préface qu'il se proposait de combattre les préjugés répandus à Rome contre la nation grecque et de montrer aux Romains que ce peuple, alors si déchu, avait eu de grands citoyens, de grands généraux, avait donné de sublimes exemples de désintéressement et d'héroïsme. Il n'insiste donc que sur les principaux événements, sans observer rigoureusement l'ordre des dates, sans rechercher une grande exactitude dans le détail des faits : car son livre était moins un travail historique qu'une sorte de morale en action, qu'un recueil de pièces justificatives en faveur de la Grèce.

Des biographies ainsi conçues ne peuvent avoir beaucoup d'intérêt, et Cornélius ne nous attachera

1. *Arist.*, III.
2. *Thémist.*, II.
3. *Ibid.*, VIII.

jamais comme Plutarque. En effet, ces événements militaires et politiques nous sont déjà connus par les récits bien plus étendus et plus dramatiques des Hérodote, des Thucydide, des Xénophon et des Polybe. Ce qui piquerait notre curiosité, c'est la peinture de la vie privée, si utile souvent pour comprendre la vie publique ; ce sont ces détails intimes qui jettent tant de jour sur le caractère et la conduite d'un homme d'Etat. Cherchons dans Plutarque ce plaisir et ce profit, mais ne les demandons pas à Cornélius. Tout au plus trouverons-nous chez celui-ci quelques portraits rapides, quelques réflexions morales dont on a trop vanté l'élévation et qui seraient communes, s'il n'y fallait voir des allusions aux événements contemporains de l'auteur. La vie publique elle-même, dans laquelle il s'est renfermé, demeure souvent vague et obscure. Comment s'expliquer, par exemple, avec son récit, l'existence de Miltiade à Athènes, son crédit, son autorité, ses intentions probables ? Quels furent les envieux, les accusateurs du héros de Marathon ? Quelle était sa moralité ? Dans quel parti le rangeait-on ? Sur tous ces points le narrateur est muet, et ses autres biographies ne satisfont pas davantage notre curiosité. Exceptons toujours celle d'Atticus, assez étendue et assez riche en détails personnels pour nous expliquer ce singulier personnage et pour nous faire accepter son épicurisme [1]. Cornélius a bien tracé ce caractère ; l'amitié l'a bien inspiré, et cette biographie, agréable et instructive, aura toujours sa place à côté des lettres de Cicéron à Atticus ; elle les éclaire d'un nouveau jour, elle en est en quelque sorte le complément.

Après avoir étudié dans César un auteur de *Mémoires*, dans Cornélius Népos un biographe, nous arrivons à

1. Voir nos *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 135 à 141.

un véritable historien, qui s'est modelé sur les Grecs et particulièrement sur Thucydide : à Salluste.

Salluste. — Sa vie. — Salluste (Caïus Sallustius Crispus) naquit à Amiternum, ville du pays des Sabins, en 86 avant J.-C., pendant le septième consulat de Marius, c'est-à-dire à l'époque du retour, des fureurs et de la mort du chef du parti populaire et à la veille des terribles représailles de Sylla. Quand on se rappelle l'épouvantable corruption de ce temps, dont Salluste lui-même nous a laissé des tableaux si dramatiques, on est tenté d'excuser chez l'historien des torts de conduite dont la plupart de ses contemporains lui donnaient l'exemple; mais, par la morale austère qu'il étale dans ses livres, il fournit lui-même des armes à la critique et autorise une sévère condamnation de sa vie.

De bonne heure il eut dissipé le patrimoine de ses pères, et cependant l'amour du plaisir ne lui fit jamais négliger ses études. On cite parmi ses maîtres un rhéteur célèbre, Atéius Prétextatus, qui donnait à Rome des leçons publiques de son art. On peut donc faire remonter à cette époque les idées littéraires que l'historien de la conspiration de Catilina développe dans sa préface, et son projet d'écrire les épisodes les plus intéressants de l'histoire de son pays [1].

Mais la vie politique éloigna bientôt Salluste de l'étude des lettres. Homme nouveau, comme Marius, comme Cicéron, il fut questeur à l'âge légal de vingt-sept ans, quatre ans après la conjuration de Catilina. Cette charge lui donnait entrée au sénat. Tribun du peuple en 52, il prit violemment parti pour Clodius, et poursuivit de sa haine Milon, contre lequel l'animaient des ressentiments particuliers. Après la mort

1. *Catilina*, ch. IV.

de Clodius, il fut un de ceux qui excitèrent contre le meurtrier la colère de la multitude : au milieu de ces fureurs, la curie Hostilia fut brûlée. Salluste échappa à la condamnation dont trois de ses collègues furent frappés à propos de cet incendie; mais, deux ans plus tard, les censeurs prononcèrent contre lui l'exclusion du sénat. Le prétexte allégué fut celui des mœurs; mais cette rigueur, contredite par l'impunité de tant d'autres, était toute politique : la noblesse frappait dans Salluste un des plus fougueux défenseurs du parti populaire.

Bientôt commença la guerre civile. Salluste se déclara aussitôt pour César, et, nommé pour la seconde fois questeur, il rentra au sénat un an après son exclusion. Après la campagne d'Egypte il devint préteur, et il épousa Térentia, que son ennemi Cicéron venait de répudier. Comme préteur, il fut chargé de l'embarquement des légions destinées à la campagne d'Afrique; mais les soldats se révoltèrent et faillirent le tuer. C'est cette sédition que César apaisa d'un mot : *Quirites* (citoyens, bourgeois). Quand la guerre d'Afrique fut terminée, Salluste reçut de César le gouvernement de cette province. L'historien moraliste qui devait flétrir les Romains vendus à Jugurtha et l'avidité du propréteur Aulus [1], se signala lui-même en Afrique par de honteuses concussions. A son retour à Rome, accusé par les Numides, il fut acquitté; il avait, dit-on, donné une part du butin pour conserver l'autre. D'ailleurs, le dictateur devait fermer les yeux sur les torts d'un de ses plus dévoués partisans.

Peu de temps après, César périssait. Salluste, rentré dans la vie privée, se fit élever sur le mont Quirinal un magnifique palais, entouré d'immenses jardins qui portent encore son nom. Ce fut plus tard la

1. *Jugurtha*, ch. XXXVII.

résidence préférée des empereurs. Salluste acheta encore la villa de César à Tibur. Au milieu de cette opulence, qui contraste avec les embarras de sa jeunesse, il poursuivit tranquillement l'exécution de ses travaux historiques. C'est alors qu'il publia la *Conjuration de Catilina*, composée peut-être avant la guerre civile, et qu'il écrivit la *Guerre contre Jugurtha* et l'*Histoire romaine*. Il resta étranger aux luttes qui suivirent la mort de César, et mourut en 35, à l'âge de cinquante ans.

Conjuration de Catilina. — Les deux ouvrages par lesquels aujourd'hui nous pouvons principalement juger Salluste sont la *Conjuration de Catilina* et la *Guerre contre Jugurtha*. Le premier offre le tableau d'une époque digne, à plus d'un titre, de fixer notre attention. C'est le moment où la cause populaire, vaincue par Sylla, commence à se relever, où se dessinent déjà les deux partis qui vont se disputer le sanglant héritage de Marius et de Sylla. Nous nous attendons à trouver dans Salluste la peinture fidèle de ce qui se passait sous ses yeux, l'explication complète des faits et des hommes. Malheureusement pour nous, son but, en écrivant, était avant tout littéraire : il a vu dans la conjuration de Catilina un sujet rapide, dramatique, qui prêtait à l'éloquence ; il s'en est emparé sans se mettre beaucoup en peine de pénétrer jusqu'au fond des choses ; partout, chez lui, l'écrivain domine l'historien et le politique.

L'ouvrage commence par un préambule travaillé, qui a le grand tort d'être prétentieux sans être original : l'auteur y expose les motifs particuliers qui l'ont engagé à prendre la plume et pourquoi il a choisi la conjuration de Catilina. Puis, il entre en matière par le portrait de son personnage principal. Il a emprunté à l'historien Thucydide, et il aime à employer

cette forme piquante et vive, dont il trouvait aussi de nombreux exemples chez les orateurs latins, à commencer par son auteur favori, le vieux Caton. Le portrait de Catilina [1] est d'une énergique et brillante concision ; ceux de Caton et de César [2], qu'on croit introduits après leur mort, ont le défaut de n'être pas amenés et de ressembler à un hors-d'œuvre ; mais ils ne sont ni moins vigoureux ni moins frappants.

Après avoir peint Catilina, Salluste explique ses ressources et décrit ses partisans ; puis il entre en pleine narration. Ici paraissent et les plus grands mérites de l'historien et les fautes qui lui ont été le plus vivement reprochées.

L'accusation la plus ordinaire a rapport à son jugement sur Cicéron, dont il a évidemment amoindri le rôle et rabaissé les services. Cicéron était l'ami particulier de Milon ; ce fut sans doute un des motifs de la haine de Salluste. Cependant il n'a pas écrit la violente déclamation qui nous a été transmise sous son nom ; ce morceau, ainsi que la réponse amère attribuée à Cicéron, est certainement apocryphe. Dans son récit, Salluste ne refuse pas au consul quelques termes d'honneur, quelques louanges un peu banales ; mais il le combat souvent, soit par un silence habilement calculé, soit par de malignes insinuations. C'est ainsi qu'il annule son rôle dans la fameuse délibération où le sénat décida la mort des conjurés, et qu'il ne mentionne même pas son courageux discours [3]. Ailleurs il emploie, pour caractériser la conduite du consul, les mots de *ruse* et d'*artifices* [4]. Sans doute, cette phrase s'applique aux mesures de police prises par Cicéron ; il fallait trouver d'autres termes pour

1. Ch. v. Voir nos *Morceaux traduits des auteurs latins,* p. 142.
2. Ch. LIV. Voir nos *Morceaux traduits,* p. 146.
3. Ch. L à LIII.
4. Ch. XXVI : *Neque illi ad cavendum dolus aut astutiæ deerant.*

louer la vigilance et la perspicacité du magistrat, défenseur naturel de l'Etat.

Mais Salluste, à qui on peut reprocher aussi trop de ménagements pour César, mérite moins l'accusation d'injustice envers les hommes que celle d'inexactitude et d'obscurité dans le récit et l'appréciation des faits. Soit qu'il n'ait pas pénétré le fond des caractères et des circonstances, soit qu'il laisse à la sagacité et à la mémoire de ses contemporains le soin de suppléer ce qui n'est pas dans son livre, il donne une idée vague de la situation ; il laisse sans explication beaucoup d'événements importants. Qu'on lise, par exemple [1], l'énumération des ressources de Catilina et des appuis qu'il trouvait à Rome. En tête, sont des misérables perdus de crimes et de débauches : accablés de dettes, menacés par les tribunaux, ils ne peuvent se sauver qu'en renversant tout ; ils se serrent autour de Catilina : rien de plus naturel. Que des ambitieux, comme César et Crassus, se placent derrière cette tourbe pour profiter de ce qu'elle aura fait, on le conçoit encore aisément. Mais pourquoi et comment l'alliance des jeunes nobles avec ce ramas de bandits [2] ? Est-ce imprévoyance ? Est-ce besoin de mouvement et de troubles ? Est-ce lassitude du calme qui a suivi les guerres civiles de Marius et de Sylla ? On peut le conjecturer, mais Salluste n'en dit rien. Il en est de même pour ces femmes gagnées par Catilina, qui devaient solliciter à la révolte les esclaves de Rome [3] et mettre le feu aux quatre coins de la ville. Comment pouvaient-elles soulever les esclaves ? Est-ce parce qu'en leur qualité de maîtresses de maison (*matres familiarum*), elles avaient plus de rapports

1. Ch. XIV.
2. Voir ch. XIV-XVII.
3. Ch. XXIV.

avec eux ? Salluste ne le dit pas, ne l'indique même pas. Remarquons en outre que le projet de soulever les esclaves appartient à Lentulus et non à Catilina. Celui-ci refusait de les admettre dans son armée ; Lentulus, dans la lettre qu'il lui adressa de Rome et que l'historien a citée [1], reproche à son complice ces scrupules inopportuns. Quant à l'incendie, avait-on besoin, pour l'allumer, des femmes et de leurs esclaves ?

Ailleurs, Salluste cite une lettre adressée par Catilina, après son départ de Rome, à Catulus, prince du sénat [2]. Quels rapports pouvaient exister entre des hommes si différents et, à ce qu'il semble, d'intérêts si opposés ? Salluste nous le laisse ignorer. Pourquoi, au même moment [3], le départ subit d'A. Fulvius, fils d'un sénateur, et d'un grand nombre d'autres jeunes gens étrangers à la conspiration, pour l'armée de Catilina ? Rien ne l'explique. Partout, dans le récit de Salluste, se rencontre ce défaut de précision. Toujours prêt à admettre les accusations les plus graves, surtout lorsqu'il s'agit de la noblesse, il jette en passant des phrases comme celle-ci : « Les fils de famille, la plupart nobles, égorgeront leurs pères [4]. » Le tableau du cortège de Catilina ne suffit pas, quelque sombre qu'il soit, pour justifier une imputation aussi générale et aussi terrible. Enfin, quand il s'agit du mouvement des idées dans les classes inférieures [5], et de la réaction qui s'opère chez le peuple après les révélations des députés allobroges, on ne voit pas assez comment la populace s'était méprise sur les intentions de Catilina, et comment elle se tourna contre lui,

1. Ch. XLIV.
2. Ch. XXXV.
3. Ch. XXXIX.
4. Ch. XLIII.
5. Ch. XXXVII, XLVIII.

quand elle comprit qu'elle avait quelque chose à perdre par le soulèvement des esclaves et l'incendie de la ville. En un mot, nous ne connaissons pas clairement le mot d'ordre du parti et ce qui réunit autour de Catilina à la fois tant de nobles et tant de plébéiens.

Dans des sujets analogues, Tite-Live et Tacite sont bien plus explicites. Cicéron même, qui pourtant n'écrit pas pour la postérité, qui parle à des témoins oculaires des faits, explique beaucoup mieux, dans ses *Catilinaires*, certaines parties de la conspiration. Il énumère [1] six classes de conjurés : les riches obérés, les ambitieux, les vétérans de Sylla, les banqueroutiers, les criminels et les amis particuliers de Catilina. Cette division est incomplète : Cicéron ne pouvait nommer les enfants des proscrits, qu'une loi de Sylla avait exclus des charges publiques [2]. Mais, bien que de nos jours le lecteur, faute de pouvoir comprendre les allusions de l'orateur, la trouve encore insuffisante, elle est plus satisfaisante et plus claire que les demi-mots de Salluste. Par le premier, mieux que par le second, nous devinons que Catilina n'est pas le chef d'un parti politique : il se présente comme le défenseur des citoyens contre l'usure ; il prend pour drapeau l'abolition des dettes ; il prépare ou du moins promet une révolution sociale.

Outre cette faute que la science moderne ne saurait négliger, on peut encore reprocher à Salluste ses digressions trop nombreuses dans un si court récit, et son dénouement si étrangement brusqué. L'ouvrage s'arrête subitement après le tableau du combat où a péri Catilina. Que sont devenus les restes du parti ?

1. *2e Catilinaire,* ch. VIII, IX, X.
2. Ils réclamaient contre cette exclusion. Cicéron, dans les premiers temps de son consulat, leur persuada par un discours éloquent de sacrifier leurs droits à la paix publique. Beaucoup cependant grossirent les rangs des complices de Catilina.

Quelles ont été, pour les affaires générales, les conséquences de cette conjuration, où tant de citoyens se sont compromis ? Pas un mot ne l'indique, et le lecteur reste en suspens, cherchant en vain la conclusion qu'il attendait, et s'étonnant de la retraite précipitée de l'auteur, qui le quitte sans même prendre congé de lui.

A côté de ces défauts, le récit de Salluste renferme des qualités brillantes. Sa narration est vive et rapide; s'il s'arrête, en général, à l'extérieur des événements, il sent et peint avec une saisissante vérité tout ce qu'il a vu. Son style énergique, coloré, est quelquefois obscur par excès de concision; mais une étude attentive triomphe des difficultés de la première lecture, et l'on gagne à cette lutte de mieux pénétrer la profondeur de la pensée et la justesse vigoureuse et pleine de l'expression.

Guerre de Jugurtha. — A l'époque où Salluste écrivit l'histoire de la guerre contre Jugurtha, son talent avait atteint sa maturité. Cet ouvrage, comme ensemble et comme détails, est bien supérieur à la *Conjuration de Catilina.* Le préambule qui le précède ressemble à celui dont nous avons critiqué les généralités trop vagues et trop pompeuses. Cependant les idées ont plus de suite ; le style a plus de naturel et d'unité. Quand l'auteur fait valoir l'importance des études littéraires et historiques, quand il semble protester contre les préjugés qui blâmeront son travail, cette insistance s'explique : en effet, il n'a pas parcouru toute la carrière politique, et, à Rome, l'opinion publique n'accordait le droit de se reposer au sein des lettres qu'aux hommes qui avaient entièrement payé leur dette de citoyen.

L'introduction se termine par l'exposé des motifs qui lui ont fait choisir ce sujet :

D'abord, la guerre a été longue et terrible, la victoire disputée; puis, c'est alors qu'on a commencé à lutter contre l'insolence de la noblesse [1].

Ainsi, Salluste n'a pas été attiré par le caractère original du pays et des mœurs qu'il allait décrire, par la connaissance que l'ancien gouverneur de l'Afrique devait avoir des lieux et des habitants. Sans doute, il a profité de ces ressources; nous savons par lui-même qu'il avait consulté les monuments historiques du pays; car il se fit expliquer les livres écrits en langue punique qui venaient du roi Hiempsal II, petit-fils de Masinissa et successeur de Jugurtha [2]. Il visita aussi les principales villes de l'Afrique. Mais ces événements ont pour lui une autre sorte d'intérêt : il les considère surtout en Romain, à cause des vicissitudes qu'ils ont présentées et de leur influence sur les destinées des partis à Rome. Voilà, dans cette histoire, tout ce qui est vraiment utile et instructif pour ses concitoyens; le reste n'est qu'un accessoire. Les modernes voudraient une description plus étendue et plus complète du pays où il nous transporte. Un chapitre suffit à Salluste pour la géographie générale de l'Afrique [3], et quand il entre dans les détails, la précision manque plus d'une fois. Pour expliquer le partage du royaume de Numidie entre Jugurtha et Adherbal, il se contente de quelques indications vagues et difficiles à concilier. Ce défaut jette de l'obscurité sur la campagne de Métellus : le général romain marche sur une ville, la prend, la brûle, court à une autre qu'il traite de même [4]. Mais quelles sont ces villes? où sont-elles situées? Souvent on est réduit à

1. Ch. v.
2. Ch. xvii.
3. Ch. xix.
4. Ch. liv.

des conjectures. Peut-être Salluste a-t-il jugé impossible de faire comprendre sans cartes des détails géographiques, et, de son temps, il n'existait pas encore de carte de l'Afrique. D'ailleurs, la géographie n'avait pas alors l'importance qu'elle a de nos jours. L'art militaire ne consistait pas en grandes opérations stratégiques exigeant une connaissance générale des pays où se faisait la guerre; quelques hommes de génie, comme César, étaient les seuls qui la comprissent ainsi. Pour Salluste et pour la plupart de ses contemporains, l'étude du terrain d'opérations ne dépassait pas les limites du champ de bataille.

Dans cette stratégie, en quelque sorte locale, l'historien de la *Guerre de Jugurtha* n'a pas de supérieur : accidents de terrain, direction des fleuves, position des collines, évolutions des armées, il décrit tout avec une netteté frappante et dramatique. La tactique des généraux, les péripéties des batailles sont exposées de main de maître; on voit que l'auteur connaît la guerre et qu'il a été à l'école d'un grand capitaine. C'est au milieu de ces tableaux que paraissent ses brillantes qualités.

Il s'entend aussi à faire ressortir, soit par ses réflexions, soit par la manière dont il présente les faits, les mœurs africaines, le caractère astucieux et violent des Numides, leur perfidie, leurs passions ardentes. Il ne néglige pas non plus l'amour de ces tribus pour leur indépendance, leur attachement à Jugurtha, leur haine de la domination romaine. Le caractère du roi numide est fortement tracé[1]; mais le récit de Salluste laisse sans explication toute une partie du rôle de cet étrange personnage. Après avoir montré d'abord tant d'habileté et de perfidie, après avoir poussé l'audace jusqu'à la témérité, il se laisse bien vite décourager par les

1. Voir nos *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 147 et suiv.

premiers succès de Métellus; il accepte bien facilement les conditions les plus dures. Le consul exige de lui une grosse indemnité de guerre, tous ses éléphants, une grande partie de ses chevaux et de ses armes : il livre tout. Puis on lui demande les transfuges, il les livre encore. Enfin Métellus veut qu'il se livre lui-même; alors seulement il reprend la guerre, mais après de longues hésitations [1]. Bientôt, battu par Marius, il se mettra à la merci d'un allié infidèle. Il faut croire que l'astuce des généraux romains a surpassé celle du Numide : Métellus et Marius ont agi avec Jugurtha comme Scipion avec Annibal. Ou bien Salluste, par amour-propre national, a dissimulé quelques-unes de ces perfidies assez familières aux Romains, ou bien il n'a pas senti assez fortement la nécessité de lier et de motiver les faits.

Lorsque Salluste nous transporte à Rome, les tableaux qu'il trace des intrigues du forum ne sont ni moins vifs ni moins achevés que ceux des combats entre les généraux romains et Jugurtha. C'est là, pour les Romains, un autre champ de bataille, dont Salluste est le peintre énergique et fidèle : discours, discussions de lois, luttes orageuses des élections, il n'a rien négligé. Comme l'avait fait Thucydide, comme le feront plus tard Tite-Live et Tacite, il aime à mêler à son récit les harangues des personnages importants. Il semble avoir reproduit assez exactement les idées et le caractère des orateurs qu'il met en scène, des Catilina, des César, des Caton, des Memmius, des Marius [2]; mais, pas plus que l'historien grec, il n'a conservé la physionomie originale de leur éloquence; à tous uniformément il a donné cette concision éner-

1. Ch. LXII.

2. Voir dans nos *Morceaux traduits des auteurs latins* le discours de Catilina à ses complices, p. 142 et suiv., et celui de Marius au peuple, p. 152 et suiv.

gique, cette allure saccadée de phrase, cette couleur pittoresque, ce goût des sentences, cette affectation d'archaïsmes, qui sont les caractères particuliers de son style. Ces harangues se distinguent par des traits saillants de celles de Tite-Live et de Tacite. Si Salluste a moins de mouvements pathétiques, moins d'enthousiasme et d'élan que le premier, sa marche est plus rapide, sa logique plus forte et plus pressante. Comparé à Tacite, il est plus orateur. Ils ne font l'un et l'autre que des résumés de discours ; mais Tacite, dans ses rapides et brillantes analyses, se borne à reproduire les pensées saillantes, Salluste conserve toute la suite du raisonnement.

Le récit de la *Guerre de Jugurtha* finit aussi brusquement que celui de la *Conjuration de Catilina.* Jugurtha est livré par Bocchus à Sylla, lieutenant de Marius. Au moment où cette nouvelle arrive à Rome, les Cimbres et les Teutons venaient de détruire plusieurs armées romaines ; l'Italie était menacée. On s'empresse de nommer consul le vainqueur de Jugurtha et de lui assigner la Gaule pour province. Il triomphe aux calendes de janvier, le jour même où il prenait possession de son nouveau consulat. « A cette époque, dit Salluste, tout l'espoir, toute la fortune de Rome, reposaient sur lui. » C'est par cette phrase qu'il termine son récit. Mais que devient le roi vaincu ? que fait-on de la conquête ? Sans doute, les contemporains suppléaient facilement au silence de l'auteur, et Salluste ne se souciait pas peut-être de peindre les derniers moments de Jugurtha, qui, après avoir orné le triomphe du vainqueur, mourait de froid et de faim dans le cachot souterrain du *Tullianum*, victime de la lâche cruauté des Romains. Mais, comme œuvre d'art, le récit de la *Guerre de Jugurtha* perd beaucoup à cette chute si brusque ; notre goût moderne en est vivement choqué. C'est un édifice qui n'a pas son couron-

nement ; c'est un drame dont le dénouement reste incomplet et suspendu.

Histoire romaine. — Le principal ouvrage de Salluste, son meilleur titre aux yeux des anciens, était sa grande *Histoire romaine* (*Historia rerum in republica romana gestarum*). Dédiée à Lucullus, fils du vainqueur de Mithridate et de Tigrane, elle s'étendait depuis l'abdication de Sylla (79) jusqu'au moment où la loi Manilia chargea Pompée de la direction de la guerre contre Mithridate (67). Ce tableau d'une période de douze années aujourd'hui imparfaitement connues, s'arrêtait à peu près à l'époque où commence l'*Histoire de la conjuration de Catilina*. Il comprenait la guerre de Sertorius, la guerre de Spartacus, la guerre contre les pirates, les victoires de Lucullus sur Mithridate, et, à l'intérieur, les troubles civils excités par Lépidus après la mort de Sylla, jusqu'au rétablissement du pouvoir tribunitien par Pompée et à l'apogée de la puissance et de la popularité de ce général. L'auteur avait rattaché son récit à l'*Histoire de la guerre de Jugurtha* par un résumé des événements intermédiaires : ainsi ses travaux formaient un ensemble presque complet, embrassant un espace de cinquante-cinq ans.

L'*Histoire romaine* était probablement divisée en cinq livres ; elle commençait, comme les deux autres ouvrages de Salluste, par un discours préliminaire sur le gouvernement et sur les mœurs, sur les causes de l'accroissement extérieur de la puissance de Rome et de sa décadence intérieure. Nous en avons des fragments très morcelés et très courts. Un savant du XVIIIe siècle, le président De Brosses, a essayé, avec beaucoup de pénétration et un labeur infini, de recoudre ces lambeaux et de reconstituer l'ensemble. Ce travail a été complété et amélioré par un profes-

seur d'Erfurt, Fréd. Kritz (1828-1834), qui a eu le tort d'être trop dédaigneux, injurieux même pour ses prédécesseurs. Mais il nous reste encore de l'œuvre de Salluste six morceaux remarquables : quatre discours, ceux du consul Lépidus contre Sylla, de Philippe contre Lépidus, du tribun Licinius et du consul Cotta [1] devant le peuple ; puis, deux lettres étendues et importantes : l'une de Pompée au sénat, l'autre de Mithridate au roi Arsace. Racine avait médité cette dernière quand il traçait son énergique portrait du roi de Pont.

On a donné longtemps, sous le nom de Salluste, deux *Lettres à César sur la république (Ad Cæsarem senem de republica)*. On s'accorde aujourd'hui à reconnaître qu'elles sont des exercices d'école et qu'elles ont été écrites au second siècle de l'empire.

Jugements sur Salluste. — Les anciens ont traité avec une juste sévérité le caractère de Salluste ; mais, à quelques exceptions près, ils ont reconnu le grand mérite de ses écrits. Le poète Martial lui donnait le premier rang parmi les historiens romains [2]. L'historien Velléius Paterculus l'appelle émule de Thucydide [3]. Sénèque le Rhéteur a fait aussi ce rapprochement : il loue Salluste d'avoir lutté de concision avec l'historien grec et de « l'avoir battu dans son propre camp [4] ». Tite-Live n'admettait pas ce rapprochement et goûtait peu le talent de Salluste, si différent du sien. Tacite, au contraire, le cite avec grand éloge. Quintilien compare également Salluste à Thucydide ; il vante « son immortelle rapidité [5] », et il ex-

1. On a trouvé, cette année même, dans un palimpseste, un passage inconnu de ce discours.

2. *Epigr.*, XIV, 191 : *Crispus Romana primus in historia.*

3. *Hist.*, lib. II.

4. *Controv.*, IX, 1.

5. *Inst. orat.*, X, 1.

primait sans doute une opinion commune de son temps quand il l'égalait à Tite-Live, qu'il juge cependant plus utile pour former les enfants [1]. Il dit ailleurs que le style de Salluste est évidemment travaillé, et il critique ses préambules étendus, sans rapport avec le sujet [2].

Il rapporte cette épigramme qui accuse Salluste d'avoir pillé Caton : « Et toi, qui as tant dérobé d'expressions au vieux Caton, Crispus, auteur de l'histoire de Jugurtha [3]... » Cette affectation du vieux style a été reprochée souvent à Salluste, notamment par Asinius Pollion, son contemporain. Ce critique mécontent et chagrin, qui n'a épargné ni Tite-Live, ni César, ni Cicéron, blâmait, non sans raison, chez Salluste l'affectation du vieux style ; mais il l'accusait en outre de puiser dans une collection d'archaïsmes faite à son usage par son maître Atéius, et Suétone proteste contre cette imputation [4].

Salluste, qui s'était fait le disciple de Thucydide et surtout de Caton, eut aussi des imitateurs et devint à son tour chef d'école. Nous savons par Sénèque [5] que ses ouvrages avaient mis à la mode les phrases hachées, les chutes brusques et inattendues, la concision poussée jusqu'à l'obscurité. Comme toujours, les élèves exagéraient les défauts du maître. Tel était un certain Arruntius, auteur d'une histoire des guerres puniques. Sénèque, qui lui donne le surnom de *Sallustien*, cite des exemples piquants de cette imitation puérile et ridicule.

L'analyse des ouvrages de Salluste nous a permis

1. *Inst. orat.*, X, 3.
2. *Ibid.*, III, 8.
3. Et verba antiqui multum furate Catonis,
   Crispe, Jugurthinæ conditor historiæ.
4. *De illustribus grammaticis*, X.
5. *Epist.*, CXIV, 16.

déjà de l'apprécier. Comme historien, il n'est pas toujours impartial ; l'homme de parti se trahit quelquefois dans ses jugements. Nous avons vu comment il a diminué le rôle de Cicéron dans la conjuration de Catilina. On peut suspecter aussi le portrait odieux qu'il a tracé [1] d'un grand personnage de Rome, M. Æmilius Scaurus, consul, censeur, prince du sénat, dont Cicéron ne parle jamais qu'avec respect et admiration. Ennemi de la noblesse, Salluste croit facilement à tout le mal qu'on peut dire de ses membres ; il est trop disposé à expliquer leur conduite par la corruption. Comme écrivain, il n'a pas de supérieur pour la rapidité et le mouvement de la narration, pour le relief et la vigueur saisissante des portraits, pour la force et la véhémence des harangues. On sent trop, dans son style, le calcul et l'effort ; il suit de trop près Thucydide et surtout Caton. La comparaison de ses récits avec les fragments conservés du vieil auteur justifie pleinement les critiques des anciens. Salluste s'est modelé sur Caton ; il a emprunté non seulement ses allures, son ton sentencieux, ses réflexions morales et presque satiriques, mais ses mots, ses tours de phrase et jusqu'à son orthographe. S'imposer ainsi la reproduction d'une langue vieillie et de formes oubliées, c'est abdiquer ses habitudes et son caractère personnels pour en prendre de factices ; c'est risquer d'éteindre chez soi la verve et le talent. Grâce à la puissance et à la vivacité de son esprit, Salluste a échappé en partie aux conséquences funestes d'un tel système ; quoique le travail soit trop sensible chez lui, son style n'en réunit pas moins les grandes qualités qui font vivre les ouvrages, la précision et la force, l'éclat et le mouvement.

1. *Guerre de Jugurtha*, ch. xv et suiv.

Bibliographie : De Brosses, *Histoire de la république romaine dans le cours du VII[e] siècle, par Salluste* (1777). — Gerlach, *Etudes sur Salluste* (1847). — D. Nisard, *Les quatre grands historiens latins*.— Voir aussi thèses de doctorat : Deltour, *De Sallustio Catonis imitatore* (1859). — Constans, *De sermone Sallustiano* (1862). — Uri, *Quatenus apud Sallustium sermonis latini plebeii aut cotidiani vestigia appareant* (1885).

CHAPITRE V

LA POÉSIE

Les mimes, — L'imitation de l'école d'Alexandrie, — Catulle.

Caractères de la poésie pendant cette période. — Cet âge, marqué par les dissensions intérieures et les guerres civiles, était peu favorable à la poésie ; on ne s'attend pas à la voir s'élever aussi haut que l'éloquence et l'histoire, qui empruntent à la complication même des événements et à l'ardeur des passions politiques une partie de leur puissance. Dans la période précédente, un genre poétique avait pris un rapide développement et brillé d'un vif éclat : c'est le théâtre. Les œuvres de la tragédie et de la comédie, imitées de la Grèce, inférieures à leurs modèles, avaient cependant des qualités remarquables, et la renommée de leurs auteurs était grande et légitime. Mais, dès le temps de Sylla, la pièce littéraire a reculé devant la vogue de la pièce populaire, l'atellane. A l'époque où nous sommes parvenus, l'atellane elle-même cède la place à une autre sorte de pièce plus grossière, au mime, encore plus approprié à l'étendue croissante des théâtres et au goût d'une foule de plus en plus nombreuse et mêlée. Grâce au talent des

Roscius et des Æsopus, on joue encore les comédies et les tragédies d'autrefois ; mais on n'en compose plus de nouvelles : car il ne faut pas regarder comme dignes de ce nom les essais de quelques jeunes gens tout frais sortis des écoles des rhéteurs ou de personnages politiques qui se délassent ainsi de la vie publique ou de la guerre. Le frère de l'orateur, Quintus Cicéron, lieutenant de César en Gaule, composait en seize jours, pendant une campagne, quatre tragédies; elles étaient sans doute de mince valeur. L'âge d'Auguste verra naître en ce genre quelques œuvres distinguées ; mais elles seront destinées à être lues dans des cercles choisis, elles ne seront pas faites pour le théâtre.

Les autres genres de poésie sont cultivés au temps de Cicéron et de César ; on donnerait même une longue liste des épopées historiques, géographiques, scientifiques, qui parurent à cette époque. Mais si l'on excepte le poème étrange d'un génie supérieur, Lucrèce, ces œuvres sont des traductions des poètes alexandrins ou des récits historiques, comme était sans doute le *Marius* de Cicéron.

L'imitation des poètes d'Alexandrie introduit en même temps à Rome des genres encore inconnus : l'élégie, l'idylle, l'épigramme au sens ancien du mot, c'est-à-dire ces petites pièces de circonstance si habituelles aux écrivains d'Alexandrie. Plus d'un auteur de profession ou de société cultive cette poésie, qui est une diversion aux affaires ou l'assaisonnement des plaisirs ; le célèbre Catulle est le type le plus aimable et le plus complet de ces poètes.

Tout contribuait alors à marquer la littérature romaine du caractère grec. Les Grecs affluaient à Rome ; ils entraient dans les grandes familles comme précepteurs, comme lecteurs, comme interprètes de la philosophie et des arts de leur pays, comme compagnons de

voyage, et ils payaient souvent cette hospitalité par le panégyrique de leurs patrons. Ainsi Archias, connu aujourd'hui par le plaidoyer de Cicéron, chantait en grec les victoires de Lucullus sur Mithridate, célébrait, pour plaire à Marius, la guerre des Cimbres, et avait commencé sur le consulat de Cicéron un poème qu'il n'acheva jamais. Lucullus avait, en outre, près de lui le philosophe Antiochus d'Ascalon; Crassus protégeait l'historien Alexandre Polyhistor; Cicéron avait recueilli, nous l'avons vu, les philosophes Diodote et Apollonius; d'autres étaient les familiers de Brutus.

En même temps, les jeunes gens nobles allaient compléter leurs études dans les écoles de la Grèce et de l'Asie Mineure, à Athènes, à Rhodes, à Mytilène, à Antioche. De grands orateurs de l'âge précédent avaient déjà pris ces leçons, mais ils ne l'avouaient pas. Cicéron et César ont fait de même, et, après eux, l'habitude devient générale : il suffit de citer le jeune Cicéron, fils de l'orateur; Horace, le futur poète; l'orateur Valérius Messala. A cette époque aussi les livres se répandent : Sylla, Lucullus, ont transporté à Rome de riches bibliothèques enlevées à Athènes et à l'Asie; le commerce d'éditeur commence; nous avons vu Atticus propager ainsi, grâce à ses nombreux copistes, non seulement les ouvrages de son ami Cicéron, mais les chefs-d'œuvre de la Grèce. En même temps, les traductions se multiplient. La Grèce a décidément conquis ses vainqueurs.

Cette mode de traduire ou d'imiter les Grecs ne fut pas d'ailleurs inutile à la poésie latine. La langue poétique y gagne de la douceur et de l'harmonie; la versification s'enrichit de mètres nouveaux et voit les anciens s'assouplir. Ainsi se prépare l'instrument dont les poètes de l'âge suivant feront un si merveilleux usage et qui est déjà si heureusement manié par Catulle et par Lucrèce.

Avant d'arriver à ces deux grands poètes, nous nommerons quelques écrivains secondaires, qui, sans approcher d'eux, ont concouru à leur travail et aux progrès de la versification latine. Mais nous devons d'abord dire un mot des seuls auteurs dramatiques du temps, de ceux qu'on appelle *mimographes*.

Mimographes. — Nous avons déjà rencontré le mot *mime* dans l'*Histoire de la littérature grecque*. Chez les Romains comme chez les Grecs, il désigne à la fois de petites compositions dramatiques et les acteurs chargés de les jouer. Le mime était, en général, comme l'atellane, une pièce bouffonne et indécente, qui traduisait sur la scène les ridicules individuels et les travers du temps, quelquefois aussi des tableaux mythologiques. Les gestes, le langage d'action, y avaient, avec le chant et la danse, une place considérable. Les mimes qui représentèrent ces tableaux étaient moins considérés que les comédiens. Ils se piquaient cependant d'être les interprètes les plus fidèles de la vie humaine ; ils se donnaient les noms de *biologues*, d'*éthologues*, c'est-à-dire imitateurs de la vie et des mœurs ; en revanche, ils reçurent les sobriquets de *planipedes* (bouffons sans brodequins), *excalceati* (acteurs sans cothurnes).

Jusque-là, sur les théâtres de la Grèce et de Rome, les rôles de femmes étaient joués par des hommes. Les femmes parurent dans les mimes, et cette innovation contribua encore à la popularité de ce genre de spectacle et à la licence qui en fut de plus en plus le caractère. La comédie de Plaute et de Térence avait toujours respecté la femme de condition libre ; jamais on n'y trouverait une allusion blessante à la conduite de la matrone. Le mime fait entrer le spectateur dans l'intérieur de la famille, et il prend pour sujets de ses parodies les intrigues les moins honnêtes. On explique

cette licence par les mœurs de la société romaine au temps où nous sommes parvenus. Il est vrai qu'elles sont mauvaises : certains récits de Salluste, la correspondance de Cicéron avec Cœlius, les œuvres du poète Catulle, suffisent pour le prouver. Mais le théâtre a dû contribuer aussi aux progrès de cette corruption, et l'on peut dire que l'influence a été au moins réciproque.

Le mime tomba, sous les empereurs, dans le cynisme le plus grossier, et ses peintures, empruntées quelquefois aux fictions les plus honteuses ou les plus cruelles de la mythologie, ne furent plus vraiment des compositions littéraires. Il faut croire que les œuvres des premiers mimographes n'étaient pas tombées si bas, puisque les anciens citent avec estime les noms de quelques-uns de ces auteurs, et surtout de Labérius et de Publilius Syrus.

Labérius. — Décimus Labérius, qui vécut de 105 à 43, était chevalier romain. Il eut une grande réputation. Nous avons les titres et des fragments de quarante-quatre de ses mimes. Les sujets semblent empruntés tantôt aux métiers et aux occupations de la vie ordinaire, tantôt aux intrigues et aux querelles de l'intérieur, tantôt à la vie du dehors, par exemple aux incidents qui se produisaient au milieu des fêtes publiques. En somme, sauf la disparition des types convenus, tels que le *maceus*, le *bucco* et le *pappus*, le mime de Labérius différait peu de l'atellane de Pomponius, et il en égalait au moins l'immoralité.

Labérius est connu surtout par une aventure que nous a racontée un écrivain du v[e] siècle après J.-C., Macrobe [1]. Il était du parti opposé à celui de César, et il est probable qu'il n'avait pas ménagé dans ses piè-

1. Voir *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 580.

ces les allusions politiques. Pour se venger, César l'invita, en lui offrant la somme de 500,000 sesterces[1], à paraître sur le théâtre. D'après plusieurs témoignages anciens, il est probable que cette somme était le prix d'un concours ouvert par César entre Labérius et un autre mimographe, esclave d'origine, Publilius Syrus, habitué à jouer dans ses mimes. Pour que les conditions de la lutte fussent égales, il fallait que Labérius montât sur la scène. Mais accepter, c'était se condamner à perdre son rang de chevalier. Labérius, cependant, obéit à l'invitation, et crut sans doute sauver sa dignité en déplorant dans son prologue la déchéance imposée à sa vieillesse par « la parole flatteuse, douce et clémente d'un homme illustre »:

Qui aurait toléré, ajoutait-il, que moi, mortel, j'eusse répondu par un refus à celui auquel les dieux n'ont rien refusé ?

Il prit encore sa revanche par plusieurs traits qu'il sema dans la pièce. Un esclave syrien, dont il jouait le rôle, battu de verges, s'écriait :

Oui, Romains, nous avons perdu la liberté !

Un peu plus loin, se trouvait cette autre phrase :

Il faut qu'il craigne beaucoup de gens, celui que beaucoup de gens craignent.

Tous les regards se fixèrent sur le dictateur. On croit que César décerna le prix à Publilius Syrus; mais il rendit à Labérius son anneau de chevalier. Il est vrai que celui-ci ne trouva pas de place sur les bancs de ses collègues, quand il voulut s'asseoir auprès d'eux.

On a quelquefois vanté le courage de Labérius;

1. 14,000 fr., d'après la valeur du sesterce à l'époque de César.

nous n'en voyons pas beaucoup dans sa conduite. C'est par une bassesse volontaire qu'il s'est soumis à l'invitation de César ; les paroles mielleuses de son prologue et quelques allusions menaçantes ne rachètent pas cette faute.

Publilius Syrus. — Labérius avait été longtemps le premier dans le mime. Mais, vers la fin de sa vie, sa réputation fut éclipsée par les succès du jeune rival que César paraît lui avoir suscité. Publilius (car il est reconnu aujourd'hui que Publius n'est pas son vrai nom) fut surnommé Syrus, parce qu'il était né à Antioche. Esclave, il fut affranchi par son maître, qu'avaient charmé son intelligence et sa grâce, et qui le fit instruire avec soin. Merveilleusement doué comme acteur et improvisateur, il joua ses premiers ouvrages dans différentes villes de l'Italie ; il parut à Rome à l'occasion des grands jeux que César donna en 45 ; nous avons vu comment il fut opposé à Labérius. Aujourd'hui, Publilius Syrus est connu par un recueil de maximes morales extraites de ses mimes et dont la première publication remonte au premier siècle de l'ère chrétienne. Sénèque, au temps de Néron, était déjà frappé de ces maximes « dignes du cothurne », et qu'il regrettait de voir perdues au milieu de mimes grossiers [1]. C'est peut-être son admiration qui a donné l'idée de les réunir et de les faire apprendre aux enfants dans les écoles. Le premier recueil fut grossi plus tard, et il est probable qu'on y ajouta des sentences extraites des mimes de Labérius et d'autres auteurs. Nous avons cité [2] une vingtaine de ces pensées, dont la finesse, quelquefois profonde, est

1. *Epist.*, VIII : « Combien de vers éloquents sont perdus au milieu des mimes ! Que de choses chez Publilius dignes d'être dans la bouche non de bouffons, mais d'acteurs en cothurne ! »

2. *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 176.

relevée encore par une concision épigrammatique. On s'est étonné qu'elles aient pu avoir leur place au milieu des jeux grossiers et des quolibets graveleux de ces farces. Mais les proverbes, qu'on appelle la sagesse des nations, n'abondent-ils pas dans le langage des personnages les moins sages, et les comédies de Plaute et de Térence ne fourniraient-elles pas un grand nombre de pensées propres à former un recueil ?

Malgré les maximes, ces pièces ne devaient pas flatter la délicatesse des beaux esprits du temps de César et de Cicéron. Celui-ci, dans une lettre [1], félicite un de ses amis qui, volontairement ou par indisposition, n'a pas assisté aux grands jeux de César, où nous avons vu figurer les mimes. Ailleurs encore, ce n'est pas en admirateur qu'il parle de Labérius et de Publilius [2] :

> Je me suis tellement endurci qu'aux fêtes de César j'ai supporté patiemment la vue de T. Plancus [3], et j'ai entendu de même les vers de Labérius et de Publilius.

Plus tard, Horace fera une allusion dédaigneuse aux mimes de Labérius [4]. Il est probable que Quintus Cicéron, l'auteur de tragédies, traducteur, comme son frère, d'un poème astronomique ; que l'orateur Hortensius, l'historien Cornélius Népos, tous élèves et imitateurs des poètes élégants d'Alexandrie ; que César lui-même, bien que forcé de complaire au goût de la foule, n'étaient pas plus satisfaits de ces farces et qu'ils leur préféraient les ouvrages d'écrivains plus distingués et plus dignes d'eux.

1. *Ad famil.*, VII, 1.
2. *Ibid.*, XII, 18.
3. Plancus Bursa, ennemi de Cicéron, exilé pour violences et rétabli par César.
4. *Sat.*, I, x, 6.

Poètes divers. — Valérius Caton. — Parmi les noms souvent cités chez les anciens, nous trouvons ceux de Valérius Caton et de Varron d'Atace. Le premier, loué comme maître de poésie et comme poète, avait été dépouillé de son patrimoine au temps de Sylla. Le biographe Suétone parle d'un écrit intitulé *Indignatio*, dans lequel Valérius déplorait son malheur. On ne sait si cet ouvrage était écrit en prose ou en vers. On a voulu le reconnaître dans un petit poème satirique, *Diræ* (Imprécations), qui a été aussi attribué à Virgile. Mais, d'après certains détails, cette pièce ne peut se rapporter au temps de Sylla. Elle fait bien plutôt allusion aux partages de terres qui eurent lieu en 41, pendant le second triumvirat. D'ailleurs, ni les sentiments ni le style ne permettent d'y voir une œuvre de Virgile.

Valérius avait composé des ouvrages d'enseignement (*grammaticos libellos*, dit Suétone); des poèmes mythologiques, imités des Alexandrins; des poésies légères, dont quelques-unes, la *Lydie* et la *Diane*, étaient célèbres.

Varron d'Atace. — P. Terentius Varro, né à Narbonne près de la rivière de l'*Atax* (Aude), d'où lui vient son surnom d'*Atacinus*, était un poète fécond. Ses œuvres se rapportent à presque tous les genres : épopée géographique et scientifique, épopée historique, élégie, satire. Sa vie, très courte, qui s'étend probablement de 82 à 37, a donc été bien remplie. C'est encore un élève et un imitateur des Alexandrins. On cite, sous le nom de *Chorographie*, ou *Comosgraphie*, ou *Voyage de Varron* (*Varronis iter*), un poème géographique composé sur le modèle d'Alexandre d'Ephèse. Dans un autre poème scientifique, *Ephemeris*, il suivait de près Aratus, le poète des *Phénomènes*. Ses *Argonautiques*, fort appréciées des anciens, étaient une repro-

duction libre de l'épopée d'Apollonius de Rhodes. Dans l'élégie, il suivait les exemples des mêmes maîtres. Jeune, il aborda le genre de Lucilius ; mais, au jugement d'Horace, « ses essais ne furent pas heureux [1] ». Son poème historique sur la guerre des Séquanes (*Bellum Sequanicum*) avait peut-être plus d'originalité ; peut-être aussi n'était-ce qu'une traduction en vers du récit de César.

Furius Bibaculus. — Helvius Cinna. — Nous nous bornerons à nommer Furius Bibaculus, auteur d'un poème alexandrin, l'Ethiopie (*Æthiopis*), célèbre surtout par ses violentes épigrammes contre César, et C. Helvius Cinna, dont les poésies légères étaient peu estimées d'Aulu-Gelle, et dont le poème mythologique, *Smyrna,* passait pour un modèle d'obscurité. C'étaient deux amis de Catulle ; mais les anciens parlent surtout de l'intimité de ce poète avec Calvus, et ils rapprochent habituellement les deux noms.

Calvus. — C. Licinius Calvus, comme tous ses contemporains, imitait les Alexandrins. Il composa une épopée, *Io*, ouvrage géographique plutôt que poétique. Mais on appréciait avant tout ses épigrammes et ses petites pièces voluptueuses, et c'est par là qu'il mérita de partager la grande réputation de Catulle. Cependant, par profession, Calvus était orateur ; il plaidait beaucoup et avec succès ; on admirait son action pleine de véhémence. Plus sobre et plus simple dans son style que Cicéron, il fut considéré comme un des chefs de cette école dite attique, dont on opposait la précision au luxe asiatique d'Hortensius, et même à la richesse de l'auteur des *Verrines* et du plaidoyer *pour Milon*. Celui-ci, dans son *Histoire des orateurs*

1. Experto frustra Varrone Atacino.
(*Sat*, I, x, v. 45.)

illustres, que nous avons citée si souvent, proteste contre le prétendu atticisme de Calvus, et ne veut pas qu'on accorde le privilège de ce nom à une sécheresse élégante et polie [1].

Calvus était de très petite taille, ce que nous apprend une jolie petite épigramme de Catulle :

J'ai bien ri d'un homme qui, tout à l'heure, au Forum, quand mon ami Calvus eut exposé merveilleusement ses accusations contre Vatinius, s'écria, transporté, en levant les bras au ciel : « Dieux puissants, l'éloquent petit bout d'homme [2] ! »

Arrivons à l'auteur de cette petite pièce, le seul de tous ces poètes dont nous possédions, au moins en partie, les ouvrages, et qui, au jugement des anciens, surpassait de beaucoup tous les autres.

Catulle. — Sa vie. — C. Valerius Catullus, né à Vérone, probablement en 87 av. J.-C., appartenait à une famille honorable d'origine romaine, qui n'était pas sans fortune. Quoique Catulle plaisante dans une de ses poésies sur l'état de sa bourse « pleine de toiles d'araignée », nous savons par lui-même qu'il posséda deux maisons de campagne : l'une dans les environs de Tibur, l'autre sur le promontoire de Sirmio (*Sermione*), dans le lac *Benacus* (lac de Garde). Au retour d'un long voyage, il salue avec effusion cette villa de Sirmio [3]. C'est sur un bâtiment qui lui appartient qu'il a traversé les mers depuis l'Italie jusqu'à l'Euxin ; revenu à Vérone, il dédie son esquif à Castor et à Pollux [4]. Peut-être sa fortune n'a-t-elle pas résisté aux plaisirs de Rome ; peut-être aussi faut-il prendre pour

1. Ch. LXXXII.
2. Pièce 53.
3. Pièce 21.
4. Pièce 4 : *Phaseli laus et dedicatio*. Voir *Morceaux choisis des auteurs latins*, p. 173.

un simple badinage le billet où il avoue sa détresse à son ami Fabullus[1].

Nous ne savons rien de l'éducation de Catulle ; mais ses œuvres prouvent assez l'étude profonde qu'il avait faite de la littérature grecque, et particulièrement des poètes d'Alexandrie.

Il est probable qu'il vint à Rome vers l'âge de vingt ans. Il se lia aussitôt avec cette jeunesse frivole, prodigue, dissolue, mêlant à l'esprit le cynisme du langage et des mœurs, dont Salluste a tracé le portrait et que nous connaissons aussi par Cicéron. Catulle se distingua bientôt parmi les plus ardents de ces jeunes débauchés ; il fut l'ami de Cœlius et de plus d'un autre dont ses vers nous ontconservé les noms. Il eut aussi des relations plus graves : l'historien Cornélius Népos, auquel il a dédié son livre ; Hortalus, fils d'Hortensius, ou peut-être Hortensius lui-même, car il portait ces deux noms. C'est à lui que Catulle adresse sa célèbre élégie traduite de Callimaque, *la Chevelure de Bérénice.* Cicéron peut compter aussi parmi les amis du poète ; il avait plaidé pour lui, et Catulle l'en remercie par un billet aimable et spirituel :

O le plus éloquent des descendants de Romulus, et de ceux qui vivent, et de ceux qui ont vécu, et de ceux qui vivront un jour, reçois les vifs remerciements de Catulle, le dernier des poètes, aussi sûrement le dernier des poètes que tu es le premier des défenseurs.

Ardent dans ses haines comme dans ses amitiés, Catulle poursuivit de ses épigrammes plus d'un personnage considérable de Rome ; il ne craignit pas de s'attaquer même à César et à Pompée, au temps de leur triumvirat. On est surpris du cynisme audacieux des injures qu'il adresse à César et à son familier Ma-

1. Pièce 13.

murra. Il est vrai que le poète n'avait rien à craindre. Par politique, César était forcé de faire bonne contenance et d'inviter à dîner celui qui l'avait si gravement outragé. D'ailleurs, un homme de plaisir comme Catulle, étourdi et mobile, n'était pas un ennemi dangereux. Nous savons qu'il ne résista pas à la grâce séduisante du futur dictateur, et que cette guerre d'épigrammes finit par une réconciliation.

Les poésies de Catulle ont rendu célèbre une femme qu'il nomme Lesbie. C'était, au rapport d'un ancien, la sœur du fameux Clodius, Clodia, dont Cicéron parle peu avantageusement dans son plaidoyer pour Cœlius et qui paraît n'avoir pas été indigne de son frère. Catulle la chanta souvent ; mais, trahi par elle, il passa de l'expression des sentiments les plus tendres aux injures les plus outrageantes.

Catulle avait un frère qui mourut en Troade. Le poète l'aimait vivement et l'a pleuré dans une de ses plus touchantes élégies. Ce malheur et l'abandon de Lesbie le décidèrent au grand voyage dont nous avons parlé. Accompagné de son ami Helvius Cinna, il suivit en Bithynie le propréteur Memmius Gemellus, qui partait pour son gouvernement (57 av. J.-C.). C'est à ce Memmius que le poète Lucrèce a dédié son poème. Peu satisfait, comme nous l'apprennent plusieurs de ses pièces, et de son protecteur et du pays, Catulle, au bout d'un an, quitta la Bithynie, alla visiter le tombeau de son frère, parcourut les villes les plus célèbres de l'Asie Mineure et revint à Rome vers la fin de l'année 56.

Il ne survécut pas longtemps à ce voyage. Atteint de la poitrine, il mourut, selon les uns en 54, selon d'autres en 52 ou en 51, c'est-à-dire à la veille de la rupture entre César et Pompée. Sa réconciliation avec le futur dictateur est de 54. Malgré la courte durée et la dissipation de sa vie, il avait composé, surtout dans

ses dernières années, des œuvres qui lui avaient acquis une grande célébrité, et qui lui assurent un des premiers rangs parmi les poètes de Rome.

Ses œuvres. — Nous n'avons pas cependant tout ce qu'il avait écrit. Pline le Jeune cite de lui un poème sur les enchantements (*De incantamentis*), qui ne nous est point parvenu. Plusieurs grammairiens font allusion à des ouvrages que nous ne connaissons pas. On l'a regardé à tort comme l'auteur de petits poèmes, le *Ciris* et le *Pervigilium Veneris*, qui ont été attribués aussi à Virgile. Ses poésies parurent d'abord isolément. Peu de temps avant sa mort, probablement en 54, il prépara le recueil qu'il a dédié à Cornélius Népos. Ce recueil, qui ne comprenait pas toutes ses œuvres, se compose de cent seize pièces, très diverses de sujet, de mètre, de ton et d'étendue. Les plus courtes forment le premier tiers du recueil; elles sont écrites en vers appelés *hendécasyllabiques* (de onze syllabes), en vers iambiques et choliambiques, quelques-unes en strophes saphiques. Les pièces les plus longues (de 61 à 68) occupent le milieu du recueil; là surtout se rencontrent les poèmes traduits ou imités de la Grèce; le poète y emploie le vers hexamètre héroïque, ou le distique élégiaque. Dans une pièce étrange, *Cybèle et Atys,* sans doute imitée d'un poète d'Alexandrie, il se sert d'une forme poétique sautillante et bizarre comme le sujet, le vers *galliambique*. La troisième partie du livre se compose d'épigrammes en distiques.

Pièces lyriques. — Il est difficile de classer rigoureusement, sous le rapport de l'inspiration, les œuvres de Catulle. Au genre lyrique appartiennent une *Ode à Lesbie* (pièce 51), traduite en partie d'une des plus belles odes de Sapho; un *Hymne à Diane* (pièce 34),

composée sans doute d'après un programme, pour une fête religieuse ; elle est assez insignifiante. Une autre ode, adressée *à Furius et Aurélius* (pièce 11), commence par un élan lyrique, et se termine étrangement par une invective. On peut placer aussi parmi les chants lyriques un long épithalame en hexamètres héroïques, souvent très harmonieux ; il est composé de deux chœurs, l'un de jeunes gens, l'autre de jeunes filles, qui chantent alternativement; ce chant, qui a beaucoup de grâce, est encore une imitation de la Grèce (pièce 62). Un autre épithalame, celui de Julie et de Manlius (pièce 61), en strophes lyriques, semble plus personnel à Catulle ; on y trouve, au milieu de tableaux gracieux, plus d'un trait qui rappelle l'auteur des *Epigrammes*.

Elégies. — La traduction d'une élégie célèbre du poète alexandrin Callimaque, *la Chevelure de Bérénice* (pièce 66), est peut-être le premier essai de Catulle dans le genre élégiaque. L'original, qui est perdu, était fort admiré dans l'antiquité, et nous avons peine à nous rendre compte de cet enthousiasme pour une fiction ingénieuse, où la grâce et l'esprit sont gâtés par l'exagération de la flatterie et par l'abus de l'érudition. Le roi d'Egypte, Ptolémée Evergète, a quitté pour une guerre sa nouvelle épouse Bérénice. Celle-ci, pour obtenir la victoire et le retour du roi, consacre sa chevelure à Vénus Zéphyritis. Mais la chevelure disparaît du temple où elle a été suspendue ; un astronome de la cour en donne le nom à une constellation qu'il vient de découvrir, et le poète de cour Callimaque chante l'apothéose de ces beaux cheveux, devenus un astre. C'est la constellation nouvelle qui raconte elle-même sa métamorphose. Transportée dans les cieux, elle regrette cette tête charmante, sur laquelle les secours de l'art ne lui étaient pas néces-

saires. Elle maudit le fer qui l'en a détachée. En attendant que les dieux exaucent ses vœux et la rendent à Bérénice, elle sera la protectrice des nouvelles mariées; elle recevra les prières de celles dont l'amour est pur et fidèle, comme celui de la reine. Catulle a sans doute traduit textuellement cet élégant mais trop long badinage. Nous lui préférons la pièce d'envoi à son ami Hortalus, qui est ou l'orateur Hortensius, ou son fils (pièce 65). C'est une élégie toute personnelle, bien plus intéressante que la première. Catulle s'excuse sur la perte récente de son frère d'envoyer tardivement à son ami la traduction qu'Hortalus lui a demandée. Il débute par l'expression touchante de sa douleur : il fuit, dit-il, le commerce des Muses; son âme abattue ne peut plus se prêter à leurs inspirations.

Je ne te verrai plus, frère que j'aimais plus que la vie! Du moins je t'aimerai toujours ; toujours j'exhalerai sur ta tombe mes chants plaintifs ; telle, sous l'ombre des rameaux touffus, Procné chante et gémit sur le sort d'Itylle.

Mais l'imagination mobile du poète l'emporte bientôt loin de ces pensées, et la pièce finit par le tableau piquant d'une jeune fille qui rougit à l'arrivée imprévue de sa mère, et laisse échapper le don furtif d'un fiancé, la pomme qu'elle a cachée dans son sein. Nous retrouverons encore chez Catulle le défaut d'unité qui gâte cette pièce gracieuse. Le lecteur est aussi un peu arrêté par la longueur de la période, qui, à elle seule, forme l'élégie tout entière, c'est-à-dire vingt-quatre vers.

Une autre épître élégiaque (pièce 68), adressée à ce Manlius dont Catulle avait fait l'épithalame, a bien le caractère de l'élégie. L'auteur console son ami qui vient de perdre sa jeune femme ; il rappelle avec effusion sa propre douleur. Malgré quelques longueurs

et un certain défaut de liaison, cette pièce charme par une douce mélancolie et par l'expression simple et vraie des sentiments les plus affectueux.

Tel est aussi le mérite d'une courte pièce, sorte de chant funèbre dont le poète accompagnait les dons déposés sur le tombeau de son frère, et d'une élégie adressée *A lui-même*, où il pleure l'infidélité de Lesbie (pièce 69).

Pièces héroïques. — Dans l'ode, Catulle est le prédécesseur d'Horace, qui a eu le tort de l'oublier [1]; dans l'élégie, il a ouvert la route à Properce et à Tibulle. Dans le poème héroïque, on peut dire que son fragment épique, *les Noces de Thétis et de Pélée*, n'a pas été sans influence sur le talent de Virgile. Ce long morceau de 409 vers nous surprend par le manque absolu de proportion, par l'absence d'un plan véritable. Le poète commence par le récit de l'expédition des Argonautes. La nouveauté du spectacle attire les Néréides qui sortent des flots, et Thétis se prend d'amour pour Pélée. Bientôt on prépare les noces; toute la contrée se rassemble pour assister à la fête. Parmi les objets précieux qu'on admire, se trouve surtout une tapisserie où est retracée l'histoire d'Ariane. Ici le poète semble oublier son sujet : il s'arrête à nous décrire dans tous ses détails le désespoir de la jeune fille abandonnée par Thésée; il la met en scène; il nous fait entendre ses plaintes et ses imprécations. C'est un poème nouveau au milieu du premier, et ce tableau est suivi de la peinture d'Ariane consolée par Bacchus. Après cette longue digression, qui forme la moitié du poème, Catulle revient enfin aux noces de Thétis et de Pélée; il nous montre les dieux et les

1. *Odes*, III, xxx, v. 10 et suiv. « On dira que... le premier je fis passer les chants de la muse d'Eolie dans la poésie latine. »



héros qui viennent, chargés de présents, s'asseoir à la table du festin. Les Parques chantent alors le héros qui doit naître de cet hymen. Notre *Recueil de morceaux traduits*[1] reproduit ce beau morceau, que Virgile a imité dans sa quatrième églogue. Le poème se termine par des réflexions sur ces temps heureux où les dieux daignaient paraître au milieu des mortels, dignes encore de les posséder.

Faut-il accuser le poète de la construction étrange de cette œuvre où abondent les jolis tableaux? Les critiques s'accordent à croire qu'il a suivi de près, sinon traduit, un original grec aujourd'hui perdu. Alors il ne faudrait pas non plus lui faire honneur du charme de son Ariane, ni critiquer le désespoir trop gracieux de la jeune fille; Ariane, en effet, ne ressemble pas à la Didon de Virgile, quoique celui-ci ait pris plus d'un trait, plus d'un sentiment chez Catulle. Mais quelle différence de ton et de mouvement! Quelle énergie, quelle impétuosité, quel délire chez Didon! C'est une lionne à qui on a enlevé ses petits; chacune de ses paroles exprime les emportements et la fureur de la passion. Ariane est douce envers le malheur : ses douleurs sont des douleurs de jeune fille; on aime ses larmes plutôt qu'on n'en est ému; elle nous charme. Didon, comme Médée ou Hermione, nous fait frissonner. Quelle que soit la part de Catulle dans la peinture de ce caractère, il est certain qu'elle est d'accord avec la nature de son talent, plus délicat que fort, plus amoureux du joli que du grand, et avec les qualités des petites pièces qui sont ses œuvres les plus personnelles.

Pièces diverses. — Epigrammes. — En effet, c'est surtout dans ces pièces de circonstance, nées au jour

1. Page 174.

le jour, inspirées par les mille incidents de la vie de Rome, que Catulle paraît tout entier. Les anciens lui ont quelquefois donné le nom de *savant* (*doctus*) ; c'est sans doute en raison de ses emprunts fréquents à la littérature grecque, et parce qu'il a introduit ou popularisé beaucoup de mètres qui ont enrichi la poésie latine. Mais Catulle n'a jamais été un homme de travail ; on ne pourrait pas appliquer à son style ces mots de « *bonheur étudié* » (*curiosa felicitas*) qui caractérisent si bien Horace. La poésie coule de toute sa personne ; il la parle comme sa langue naturelle ; il trouve des vers abondants et faciles pour écrire un billet à une personne aimée, pour inviter à dîner un compagnon de plaisir, pour lancer à ses ennemis une épigramme tantôt bénigne, tantôt violente. L'esprit, la vivacité, une grâce négligée, une élégance sans apprêt, voilà ce qui fait le charme de ses moindres badinages. Il faut y joindre, hélas ! une crudité de langage, un cynisme qu'expliquent seules les mœurs d'une époque et d'une société où le libertinage était de bon ton.

Nous avons trouvé déjà dans les œuvres lyriques de Catulle plus d'un petit tableau piquant et aimable. Ses œuvres légères en sont pleines. Telle est la pièce célèbre sur le moineau de Lesbie ; tel est le charmant badinage sur la mort de ce même moineau [1]. Le même caractère de naturel, d'abandon, d'esprit, se rencontre dans les billets qu'il adresse à ses amis. C'est ainsi qu'il célèbre avec effusion le retour de Véranius [2].

Véranius, toi qui dans mon cœur remplis à toi seul la place de milliers d'amis, tu es donc arrivé ! tu as revu tes pénates, tes frères si unis, ta vieille mère ! Tu es arrivé !

1. Voir *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 172.
2. Pièce 9.

O l'heureuse nouvelle ! Je vais te revoir sain et sauf, je t'entendrai peindre, comme tu sais le faire, les contrées, les tribus, l'histoire des Ibériens ! O vous tous, heureux du monde, est-il un homme plus joyeux, plus heureux que moi !

Il n'a pas moins de charme, quand il salue à son retour de Bithynie sa presqu'île de Sirmio [1], et qu'il exprime le plaisir de se retrouver chez lui tranquille de corps et d'esprit après les fatigues d'un long voyage :

Oh ! quoi de plus doux que d'oublier ses peines, quand l'esprit dépose un fardeau pesant, et qu'on revient, après un voyage pénible, se reposer près de ses lares, dans le lit tant désiré ? Salut, aimable Sirmio ! réjouis-toi du retour de ton maître ! Réjouissez-vous, ondes lydiennes de nos lacs ! Rires joyeux, éclatez dans toute la maison.

Quoi qu'il faille penser de la détresse qu'il avoue à son ami Fabullus, rien n'est plus spirituel que l'invitation qu'il lui adresse [2] :

Avec la grâce des dieux, mon Fabullus, tu feras chez moi dans quelques jours un excellent dîner, si tu apportes avec toi nombre de mets choisis, sans oublier le vin, et le sel attique, et les joyeux éclats de rire. Oui, si tu apportes tout cela, tendre ami, tu dîneras à merveille : car de ton Catulle la bourse n'est garnie que de toiles d'araignée. En échange, tu recevras de douces confidences, et quelque chose de plus délicat et de plus exquis : c'est un parfum que les Grâces et les Amours ont donné à ton Catulle. Quand tu le sentiras, Fabullus, tu prieras les dieux de te faire tout nez de la tête jusqu'aux pieds.

Les épigrammes de Catulle ne diffèrent pas beaucoup de ces petits billets. Si le mètre est changé, le ton est le même et la raillerie se rencontre aussi souvent

1. Pièce 31.
2. Pièce 13.

d'un côté que de l'autre. Catulle a précédé Martial dans ce genre de poésie; mais ces deux poètes n'entendent pas de même l'épigramme. Chez Martial, elle est préparée pendant toute la pièce, et elle éclate par un trait final. Catulle mord depuis le premier vers jusqu'au dernier; c'est moins une épigramme qu'une petite invective. Il n'est pas facile de citer d'un bout à l'autre une seule de ces pièces. Voici, parmi les hendécasyllabes, deux billets qui s'en rapprochent. Dans le premier, le poète réclame avec plus de malice que de fiel des serviettes que lui a emportées un certain Asinius [1] :

Marrucinus Asinius, tu fais un vilain usage de ta main gauche, quand le vin te met en gaieté. Si l'on détourne les yeux, tu dérobes les serviettes. Prends-tu cela pour de l'esprit? Tu ne vois pas, pauvre sot, que la plaisanterie est de bas lieu et de mauvais goût? Tu ne veux pas m'en croire? Crois-en ton frère Pollion, qui voudrait, au prix d'un talent, effacer ta honte. Aussi, apprête-toi à recevoir trois cents vers comme ceux-ci, ou rends-moi mon linge. J'y tiens, non pour sa valeur, mais comme un souvenir d'amitié. Car ces serviettes de table sont un cadeau que m'ont envoyé d'Espagne Fabullus et Véranius ; je dois les aimer comme Fabullus et mon cher petit Véranius.

Dans une autre pièce [2], le tableau d'un certain Egnatius, qui riait toujours, est assez piquant :

Egnatius a les dents blanches ; c'est pourquoi il rit toujours. Vient-il s'asseoir sur le banc d'un accusé, au moment où l'orateur arrache les larmes, il rit. Est-il près du bûcher d'un fils unique, où se lamente la malheureuse mère, il rit ; en tout temps, en tout lieu, quoi qu'il fasse, il rit. Il a cette maladie ; elle n'est, selon moi, ni distinguée ni aimable.

1. Pièce 12.
2. 39.

Tel est Catulle, avec ces qualités de grâce, d'abandon et de finesse qui font le charme de ses poésies légères et qui sont aussi le caractère habituel de ses œuvres plus élevées, de ses odes et de ses élégies. Dans la grande poésie, ce qui lui manque, outre le talent de la composition, c'est la force, c'est la flamme de la passion: sa sensibilité est plus vive que puissante; il recherche le joli plus que le beau, la tendresse plus que le pathétique. Il a fait beaucoup pour la poésie latine par les mètres qu'il a introduits, par la douceur et l'harmonie toutes nouvelles qu'on rencontre souvent dans ses vers héroïques et dans ses distiques. On y peut reprendre encore une certaine mollesse que les anciens ont déjà remarquée [1] : il multiplie les particules explétives, les épithètes, les périphrases traînantes et faibles; il a créé beaucoup de mots composés peu conformes au génie latin; la négligence amène quelquefois chez lui la lourdeur et la dureté : on reconnaît trop souvent les habitudes et les allures de la phrase grecque. Mais, avec ces imperfections, il est un des principaux artisans de la langue poétique de Rome. Un de ses contemporains, dont la grandeur mélancolique contraste avec l'humeur légère et folâtre de Catulle, l'auteur du poème *de la Nature*, Lucrèce, n'a pas moins contribué aux progrès de la poésie.

Bibliographie : Voir, pour les mimes, Ch. Magnin, *les Origines du théâtre*, Introduction, 1839; pour Catulle, Couat, *Etude sur Catulle*, thèse de doctorat, 1875.

1. Pline le Jeune, *Epist.*, I, 16: *Versus leviusculos et molliusculos.*

CHAPITRE VI

LA POÉSIE *(Suite)*

Lucrèce.

Lucrèce est antérieur à Catulle d'une dizaine d'années ; sa versification et son style ont aussi une couleur plus ancienne. Mais le caractère de son génie et de son œuvre le distinguent tellement des autres poètes de l'âge de César, que nous avons cru devoir lui réserver une place à part et terminer par lui l'étude des écrivains de cette période.

Vie de Lucrèce. — Rien n'est moins connu que la vie de Lucrèce (*Titus Lucretius Carus*). La date même de sa naissance est incertaine. On la place en l'année 94 avant J.-C. ou, plus probablement, en 98 ou en 99. Il était Romain de naissance, puisqu'il désigne la langue latine sous le nom de « *notre* langue[1] » et qu'il se plaint, en exposant un sujet philosophique, de « la pauvreté de la langue de *sa patrie*[2] ». Sur sa famille et sa situation on est réduit aux conjectures. On accueille aussi avec une juste défiance les renseignements que nous donne saint Jérôme, traducteur d'une

1. *De natura rerum*, I, 832 : « *Nostra* dicere lingua. »
2. *Ibid.*, III, 260 : « *Patrii* sermonis egestas. »

Chronique perdue de l'écrivain grec Eusèbe [1]. Selon cette notice, Lucrèce serait devenu fou par suite d'un philtre qu'on lui aurait fait boire; il aurait composé son poème dans les intervalles de ses souffrances, et il se serait donné la mort à l'âge de quarante-quatre ans. On a le droit de tenir cette tradition pour suspecte: plus d'une fois, chez les anciens, ceux qui avaient fait profession d'athéisme ont été représentés comme frappés dès cette vie par la vengeance des dieux. D'ailleurs, il est difficile d'admettre qu'un ouvrage de ce caractère et de cette importance ait été composé pendant les heures de lucidité d'un homme en délire.

Sans doute, quand Lucrèce est mort, son œuvre n'était pas complètement achevée. « On remarque quelque désordre dans le plan et la disposition des parties; des transpositions nombreuses ont dû être opérées pour retrouver mieux le dessin de l'ensemble. Enfin certains morceaux ne peuvent être ajustés à une place qui leur convienne exactement. Ce sont comme des pierres d'attente, des matériaux dont le poète se proposait de faire plus tard les pièces de son édifice et qui sont restés sur le sol au milieu de la construction [2]. » Mais, si la dernière main a manqué à l'œuvre, il est certain qu'elle n'est pas restée incomplète. L'auteur le témoigne lui-même, lorsqu'il dit dans son VIe livre qu'il arrive au terme de sa carrière [3].

Les imperfections de détail que nous avons signalées donnent de l'autorité au récit de saint Jérôme, d'après lequel, après la mort de Lucrèce, le poème aurait été revu et corrigé par Cicéron. Est-ce Marcus,

1. Cette *Chronique* s'étendait de l'origine du monde à l'année 328 après J.-C. Eusèbe a vécu entre 264 et 338. Saint Jérôme, dont la traduction nous a conservé cet ouvrage, appartient à la seconde moitié du IVe siècle et au commencement du Ve (346-420).

2. E. Benoist, *Notice sur Lucrèce*.

3. VI, v. 92-93.

est-ce son frère Quintus que veut désigner saint Jérôme? L'absence même du prénom semble indiquer qu'il s'agit du grand orateur. D'ailleurs nous savons que Cicéron se fit quelquefois l'éditeur des poètes de son temps [2]. Sans doute, il a combattu avec force dans ses écrits la doctrine épicurienne; mais il ne devait pas avoir d'aversion pour un auteur qui avait imité [2] son poème des *Phénomènes*, et qui, plus d'une fois, a fait allusion à sa victoire sur Catilina. Enfin quelques lignes trop courtes d'une de ses lettres à Quintus sont d'accord avec l'opinion qu'il a revisé le poème de Lucrèce. D'après ce passage, dont le texte est très controversé, il semble qu'il ait communiqué à son frère l'œuvre du poète et qu'il réponde aux observations de Quintus : « Oui, tu as raison dans ce que tu m'écris sur le poème de Lucrèce ; beaucoup d'éclairs de génie, et cependant beaucoup d'art [3]. » Cette lettre est de 56 (699), ce qui se rapporte à la date de la mort de Lucrèce, telle que la donne saint Jérôme (57).

Lucrèce fut certainement en rapport avec les hommes et les écrivains considérables de son temps. Il eut pour ami particulier C. Memmius Gemellus que Catulle, nous l'avons vu, accompagna dans son gouvernement de Bithynie. C'est à Memmius que Lucrèce dédie son livre, et il témoigne pour lui une amitié pleine d'effusion. Memmius, issu d'une illustre famille, neveu de ce Memmius auquel Salluste prête un discours violent contre la noblesse, fut lui-même un orateur âpre et fougueux. Il attaqua Lucullus, le vain-

1. V. Pline le Jeune, *Lettr*. III, 15.
2. V. livre V, v. 619 et suiv.
3. *Ad Quintum*, II, II : « Lucretii poemata, ut scribis, ita sunt multis luminibus ingenii, multæ tamen artis. » D'autres lisent : *non* multis luminibus ; d'autres, *non* multæ artis, ce qui serait plus conforme à notre jugement. Comme l'a dit J.-V. Le Clerc, « il y a moins d'art que de génie dans les vers de Lucrèce ».

queur de Mithridrate, et voulut s'opposer à son triomphe. Il fut lui-même accusé par César. Il échoua dans la poursuite du consulat, fut accusé de brigue et condamné à l'exil. Passionné pour les lettres grecques, qu'il possédait à fond, fort dédaigneux, dit Cicéron [1], de la littérature de son pays, ce fut à Athènes qu'il se retira. Il voulut s'y construire une maison sur une partie des célèbres jardins d'Epicure ; mais le terrain, qu'avait concédé l'Aréopage, fut revendiqué comme un legs du philosophe par le chef de l'école, Patron. Cicéron, dans une lettre à Memmius [2], intervint en faveur de Patron.

Memmius, ami de poètes, était aussi poète à ses heures ; mais ses vers, rudes et incultes, ne ressemblaient que par la crudité du langage aux pièces de Catulle. Il est probable que la dédicace de Lucrèce est antérieure à son exil : car le poète, en demandant à Vénus, dans une célèbre invocation allégorique, de rendre la paix aux Romains, compte sur son ami pour travailler au salut de la patrie [3]. Il est probable que Memmius, épicurien dans le sens où l'entendaient Atticus et tous les hommes de plaisir, se résigna facilement à rester en dehors de la guerre civile et à vivre tranquille, pendant ces luttes sanglantes, au fond de sa belle retraite. Quant à Lucrèce, sa mort, comme celle de Catulle, avait précédé la rupture entre César et Pompée.

Poème de Lucrèce. — La littérature grecque, dans la période de son épanouissement lyrique, avait produit plus d'un poème *sur la Nature*. Xénophane, Parménide, Empédocle, avaient traité en vers, et avec une verve toute poétique, les grands problèmes de

1. *De claris oratoribus*, 70.
2. *Ad famil.*, XIII, I.
3. *De natura rerum*, I, v. 42, 43.

l'origine et des principes constitutifs de l'univers. C'est peut-être en lisant ces philosophes que Lucrèce a conçu l'idée d'exposer en vers et de populariser par la poésie le système auquel il s'est attaché. Mais, s'il les nomme avec respect, s'il admire en particulier Empédocle, il combat énergiquement leurs doctrines et il appartient à une tout autre école. Le maître qu'il célèbre sans cesse comme le bienfaiteur de l'humanité, dont il fait un dieu [1], dont il suit pas à pas les traces [2], c'est Epicure. Or, les deux dogmes fondamentaux d'Epicure, c'est la négation de la divinité, au moins considérée comme providence, et la négation de l'immortalité de l'âme, dont le principe est matériel comme celui du corps. Il les déduit rigoureusement de la théorie atomistique, qui explique la formation des êtres par la rencontre fortuite d'un nombre infini de particules élémentaires, ou *atomes*, répandus dans le vide. La morale, conséquence d'un tel système, c'est le plaisir, c'est-à-dire le renoncement à tout ce qui trouble la vie d'ici-bas, la seule qui nous soit accordée ; le détachement de tous les faux biens, les honneurs, la gloire, la richesse ; l'affranchissement de tous les préjugés, tels que la crainte des dieux et de la mort ; l'amour de la *vie cachée* [3], seul garant de la tranquillité et du bonheur.

L'état de la Grèce, lorsque vécut Epicure, l'anéantissement de toute idée de liberté, de toute espérance patriotique, expliquent suffisamment la grande fortune de cette doctrine qui faisait de l'abstention politique la première vertu du sage. Or Rome, au temps de Lucrèce, n'est pas moins malade que la Grèce à la fin du IVe siècle. La vieille constitution romaine

1. *De natura rerum*, V, v. 8 :
Deus ille fuit, deus, inclyte Memmi.
2. *Ibid.*, III, v. 3-4.
3. *Cache ta vie,* disait Epicure.



n'existe plus que de nom ; les guerres civiles, les conspirations, les émeutes journalières, le règne effronté de la corruption et de la violence, tout fait pressentir la chute de la république et l'avènement d'un maître. Quelques hommes énergiques luttent encore; mais il est certain que la fatigue, le découragement, ont envahi la plupart des âmes, et que par dégoût, autant que par égoïsme et par prudence, elles devaient se réfugier, comme dans un port, dans ces doctrines du renoncement et de la quiétude. C'est pour elles que Lucrèce se fait l'interprète poétique d'Epicure, et telle est la sincérité de sa conviction, telle est l'ardeur de son enthousiasme, que, tout en condamnant le système, on admire le poète et on est indulgent pour le philosophe.

Analyse du poème. — Une courte analyse du poème *De la nature* permet d'embrasser dans son ensemble la doctrine épicurienne et d'apprécier le plan de Lucrèce.

L'ouvrage se partage en six livres. Les deux premiers exposent les principes fondamentaux de l'existence des êtres, les atomes, l'espace et le mouvement. Rien ne naît de rien; rien de ce qui est ne s'anéantit; toute production suppose un germe, des conditions, un temps déterminé ; toute destruction n'est qu'une séparation de parties amenée par l'action d'une force déterminée, et ces parties désagrégées servent ensuite à former des êtres nouveaux. Comment s'expliquent ces lois ? Par l'existence d'éléments éternels, indivisibles, invisibles, qui ont reçu des philosophes Leucippe et Démocrite le nom d'*atomes* et que Lucrèce appelle les *éléments des choses* (*primordia rerum*). Mais puisque ces atomes sont distincts, qu'ils se réunissent pour former des corps, et qu'ils se désagrègent pour en former d'autres, il faut qu'ils soient séparés par des inter-

valles vides. L'existence des atomes entraîne donc celle du vide (*inane*). En dehors des atomes et du vide, il n'y a rien. Après avoir établi ces bases du système, Lucrèce examine et réfute les théories d'Héraclite, d'Empédocle, d'Anaxagore, et, convaincu de son triomphe, il fait éclater dans des vers admirables sa joie et son orgueil [1].

Mais les atomes et le vide ne donnent pas à eux seuls une explication complète des choses. Pour que les atomes se rencontrent et forment les êtres, un troisième principe est nécessaire, c'est le mouvement. L'étude du mouvement des atomes, de sa direction naturelle, de sa déviation (*clinamen*), voilà ce que renferme la première partie du deuxième livre. Dans la seconde, Lucrèce décrit leurs propriétés, qui se ramènent à deux : la forme et la position. La variété des atomes, leurs différentes combinaisons, expliquent la diversité des objets et des êtres. Après cette exposition de l'origine et de la nature des choses, l'auteur arrive à cette conclusion que l'intervention des dieux n'est pour rien dans l'ordre de l'univers, et que le monde où nous vivons périra un jour comme périssent tous les êtres.

Parmi les principales créations des atomes se trouve l'âme, dont on a voulu faire un principe distinct du corps, indissoluble et immortel. Dans son troisième livre, Lucrèce s'attache à prouver que l'âme, composée d'atomes analogues à ceux du corps, quoique plus subtils, suit toutes ses vicissitudes et périt avec lui. Les terreurs des hommes sont donc insensées : il n'y a point d'autre vie ; il n'y a point de Tartare ; il faut rejeter toutes les fictions des poètes et attendre avec résignation une mort inévitable, qui est le terme de nos misères et le commencement d'un repos inaltérable.

1. Liv. I, v. 922 et suiv. Nous les traduisons plus loin.

Le quatrième livre est consacré à l'explication des opérations des sens. De la surface des corps se détachent sans cesse des particules invisibles, images ou simulacres, qui viennent frapper nos organes. L'auteur prétend expliquer ainsi toutes nos sensations, tous nos sentiments, toutes nos connaissances. Il rattache à la même cause les illusions du rêve et aussi les illusions de l'amour.

Le cinquième et le sixième livre traitent de la nature dite matérielle, comme les deux précédents de la nature faussement appelée spirituelle. Ceux-ci concluaient à la négation du dogme de l'immortalité de l'âme ; les autres ont pour but de nier le dogme de la providence. Dans le cinquième, Lucrèce s'efforce de prouver que le monde s'est formé par le simple concours des atomes, de l'espace et du mouvement, qu'il n'est pas l'œuvre des dieux, qu'il n'est pas fait pour nous, qu'il a commencé et qu'il finira. Il détermine la place et les fonctions des différents corps célestes dans le système de l'univers, et, après les bien faibles conceptions d'une astronomie puérile, il arrive à la partie la plus intéressante et la plus profonde de son livre, à l'histoire de la terre et de ses productions successives, les plantes, les arbres, les animaux et l'homme. Alors il reconstitue avec hardiesse et vigueur le tableau de l'humanité naissante et de ses luttes contre les éléments et les animaux sauvages. Il montre la société qui se forme peu à peu ; il étudie les origines du langage, des cultes, des arts [1]. Rien dans la littérature latine ne surpasse ou n'égale la beauté de ces descriptions.

Le VI[e] livre peut être considéré comme le complément du cinquième. L'auteur explique ainsi qu'il les conçoit les phénomènes qui étonnent ou épouvantent

1. Voir nos *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 166-169.

les hommes : la foudre, les nuages, la pluie, l'arc-en-ciel, les tremblements de terre, les volcans ; en déterminant les causes des exhalaisons fétides, il arrive à décrire, d'après Thucydide, la peste d'Athènes [1]. Ici l'ouvrage s'arrête brusquement. Le temps a manqué sans doute à l'auteur pour une conclusion rapide que le lecteur attendait.

L'épicurisme de Lucrèce. — Ce résumé, qui ne donne point une idée de Lucrèce comme poète, fait apprécier du moins l'exactitude et la fidélité absolues de son épicurisme. L'exposé des doctrines d'Epicure par Diogène de Laërte, la réfutation que Cicéron en a faite dans plusieurs de ses traités philosophiques [2], les fragments du *Traité de la nature* retrouvés à Herculanum, prouvent surabondamment que Lucrèce a conservé avec une docilité scrupuleuse tout le système du maître. Nous savons par les anciens, nous voyons par l'enthousiasme même de Lucrèce, qu'Epicure était pour ses élèves un révélateur ; que ces mots du poète : « il fut un dieu, oui un dieu », doivent être pris à la lettre. Le dogme épicurien était une véritable religion, fixée comme un catéchisme dans de petits manuels que les disciples apprenaient par cœur. Lucrèce accepte tout de ce dogme, jusqu'à ses inconséquences et à ses contradictions. Lui qui a posé comme loi unique de la formation des êtres le mouvement des atomes dans le vide, il admet cependant l'existence de dieux confinés dans je ne sais quels interstices du monde, tranquilles et heureux dans leur ignorance de l'univers et de l'homme. Or ces dieux sont éternels, quand l'éternité a été bannie du système ; ils sont formés d'atomes, quand tout composé d'atomes doit nécessairement se dissoudre. D'autres inconséquences moins

1. Voir nos *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 169-172.
2. *De finibus*, I, 6.— *De natura deorum*, I, 24, 25.—*De fato*, 9.

capitales ont été énumérées par un savant et spirituel professeur, qui a traduit Lucrèce et qui avait fait de son œuvre une longue et pénétrante étude [1]. Déjà Cicéron, dans les ouvrages que nous avons indiqués plus haut, signalait quelques-unes de ces contradictions d'Epicure, par exemple, la théorie de la déclinaison des atomes pour expliquer les actes de la volonté chez les animaux et chez l'homme. Sur ce point comme sur les autres, Lucrèce reproduit fidèlement l'argumentation du maître.

Mais rien ne montre mieux sa foi absolue et son parti pris de tout accepter des leçons d'Epicure que ses explications astronomiques. A une époque où l'on avait déjà sur les mouvements et la lumière des astres, sur la succession du jour et de la nuit, sur les éclipses, sur beaucoup d'autres phénomènes, des connaissances précises, il tient la balance égale entre les plus grossiers préjugés du vulgaire et les conceptions les plus plausibles des savants. Il va jusqu'à déclarer que la dimension du soleil est, à peu de chose près, ce qu'elle paraît ; que, si les astres semblent se lever et se coucher parce qu'ils tournent autour de la terre, il peut se faire aussi qu'ils s'allument et s'éteignent chaque jour.

La théorie atomistique, empruntée par Epicure à Démocrite, est très supérieure à son astronomie. La chimie moderne a adopté, au moins en principe, la doctrine des corps simples, parce qu'elle explique beaucoup mieux que toutes les autres hypothèses un très grand nombre de faits constatés, et qu'elle donne des résultats qui se correspondent et s'ordonnent en système [2]. Mais, là encore, Lucrèce n'a fait que reproduire Epicure.

1. Patin, *Etudes sur la poésie latine*, t. I, p. 117 et suiv.

2. Voir pour toutes ces questions la remarquable *Introduction* dont M. Henri Bergson a fait précéder son édition des *Extraits de Lucrèce* (Paris, Delagrave, 1884). Nous citerons encore cette excellente *Etude*.

La poésie de Lucrèce. — Si l'astronomie et la physique de Lucrèce ne sont pas à lui, s'il a emprunté à Epicure son matérialisme et la doctrine morale qui en découle, ce qui est personnel et original chez le poète romain, ce sont les qualités de sentiment et de style qui animent son œuvre et qui n'ont rien de commun avec la froideur et la sécheresse de la prose d'Epicure. Lucrèce est poète par son amour pour l'homme, par sa compassion pathétique pour nos misères, par sa haine irréconciliable pour ce qu'il regarde comme les fléaux de notre existence ; il est poète par le sentiment profond et exquis des beautés de la nature ; il l'est aussi par le don de l'harmonie et du style : car sa versification, souvent rude, lourde et à peine formée, se plie cependant aux émotions qu'il exprime, aux scènes qu'il décrit ; on est surpris de la voir tout à coup se dégager, et tantôt s'élever jusqu'à la magnificence, tantôt se jouer avec la grâce la plus aimable.

L'œuvre de Lucrèce est, avant tout, l'œuvre d'un moraliste qui a étudié l'homme et analysé tous ses maux, non en peintre désintéressé, mais avec une fougue de passion, une ardeur de propagande, qui le rendent comparable à notre Pascal, quoique le but qu'il se propose soit si différent. Rien de plus profondément senti que les tableaux qu'il présente des effets lamentables de l'avidité, de l'ambition [1], du spectacle affreux des champs de bataille. Il a horreur de la guerre ; ce qu'il célèbre partout, ce qu'il demande avec ardeur dans cette sublime invocation qui commence son poème, c'est la paix, la paix pour les nations, la paix pour les hommes [2] :

Fais, dit-il, ô déesse, que sur les mers et sur les terres

1. Voir nos *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 158-159 ; voir aussi liv. III, v. 59 et suiv.
2. I, v. 29-40.

les sauvages travaux de la guerre dorment et se reposent... Toi seule tu peux donner aux mortels les joies paisibles de la paix... Illustre déesse, répands sur les Romains une paix tranquille.

Mais comment l'homme goûterait-il la paix, quand le tumulte et la guerre sont dans son cœur, quand « de la source même des voluptés monte à sa gorge je ne sais quelle amertume qui le saisit au milieu des parfums et des fleurs [1] », quand un ennui incurable le poursuit jusque dans ses palais et sur son char?

Souvent celui-ci sort de son vaste palais, fatigué d'être chez lui ; puis tout à coup il revient, car il sent qu'il n'est pas plus heureux dehors. Celui-là pousse à toute bride ses chevaux vers sa campagne ; il précipite leur marche, il se presse comme s'il allait porter secours à un édifice en flammes. A-t-il touché le seuil de sa maison, tout à coup il bâille, ou il tombe dans un lourd sommeil et cherche l'oubli de lui-même ; ou bien il a hâte de rebrousser chemin et de regagner la ville. C'est ainsi que l'homme se fuit sans cesse ; mais, comme en réalité on ne peut s'échapper à soi-même, il reste, quoi qu'il en ait, enchaîné à cet être qu'il hait [2].

A cette agitation vaine, à cette lassitude, à ce vide qui est au fond de toutes choses, Pascal répond par les espérances et les promesses de la foi. Lucrèce, nous le savons, propose à l'homme un tout autre remède. Les deux ennemis de son bonheur, c'est l'idée fausse qu'il se fait de la divinité, c'est la crainte de la mort et des supplices éternels dont les religions et les poètes lui présentent les effroyables images. Donc les bienfaiteurs de l'humanité sont les sages qui dissipent ces vaines terreurs; c'est Epicure qui a osé regarder en face le monstre de la superstition, qui l'a combattu, qui l'a terrassé :

1. Liv. IV, v. 1133, 1134.
2. Liv. III, v. 1060 et suiv.

Lorsque sur la terre la vie de l'homme rampait honteusement sous le joug de la superstition, qui élevait dans les airs sa tête altière et menaçait les mortels de ses regards farouches, le premier un homme, un Grec, osa lever sur le monstre ses yeux mortels, le premier il osa lutter contre lui. Ni le grand nom des dieux, ni leurs foudres, ni le murmure menaçant du ciel ne purent l'arrêter ; tous ces dangers ne firent qu'animer son courage ; il résolut de briser le premier les barrières étroites qui fermaient aux hommes l'accès de la nature. Aussi son ardeur, l'énergie de son âme triomphèrent ; il s'avança bien loin au-delà des murailles de feu qui enveloppent le monde, et son intelligence explora toute l'immensité... C'est pourquoi, à son tour, la superstition est foulée aux pieds, écrasée, et cette victoire nous égale aux dieux [1].

Nulle traduction ne saurait reproduire la sublimité de ces vers, les plus énergiques et les plus majestueux que la poésie latine ait produits. L'orgueil philosophique y respire, justifié par l'horreur généreuse de ces religions sanguinaires qui étaient encore toutes-puissantes sur les âmes du vulgaire. Ce n'est pas être impie que de les combattre, et Lucrèce, pour réfuter l'accusation d'impiété, rappelle avec émotion le sacrifice d'Iphigénie, immolée par l'élite des chefs de la Grèce ; il décrit avec une amère ironie la toilette minutieuse de la jeune et belle victime, la pitié imbécile du prêtre qui cache son couteau devant Agamemnon. Il y a là quelques souvenirs d'un chœur d'Eschyle ; mais le sentiment profond qui anime Lucrèce lui donne un élan qui laisse loin derrière lui ce grand modèle [2]. Nous emprunterons la traduction de M. Sully-Prudhomme, qui, en suivant le texte vers par vers, a su en conserver la concision, la force et la couleur :

1. On peut comparer à cet éloge d'Epicure celui que nous avons cité dans les *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 164.

2. *Agamemnon*, v. 190 et suiv.

Des Grecs au port d'Aulis l'élite réunie,
Les rois, pour conjurer la Vierge-aux-Carrefours,
Souillent l'infâme autel du sang d'Iphigénie.
Sur ses tempes déjà flottent les blancs atours
Suspendus au bandeau qu'à son front on attache.
Elle voit là son père, immobile d'horreur,
Le couteau que le prêtre à ce malheureux cache,
Les larmes que sa vue à tout le peuple arrache,
Et sent fuir ses genoux, muette de terreur.
La misérable ! En vain c'est elle la première
Qui fit entendre au roi le nom sacré de père :
On la saisit tremblante, on la traîne à l'autel,
Non pour voir accomplir le rite solennel,
Et par l'hymen brillant s'en retourner suivie ;
Mais nubile, offrant pure au fer honteux sa vie,
Tomber, victime en pleurs, qu'un père sacrifie
Pour le départ heureux et sûr de ses vaisseaux...
Tant la religion put conseiller de maux [1] !

La poésie de Lucrèce, si poignante quand elle combat les croyances qui ont inspiré tous ces crimes, n'a pas moins de puissance et de grandeur lorsqu'elle s'attaque à la crainte de la mort et des supplices du Tartare. Le poète explique par des allégories les fables accréditées par les poètes. Tantale, c'est le malheureux sur qui pèse comme un rocher la peur des dieux; Tityus, c'est celui que dévorent comme des vautours les angoisses des passions. Sisyphe représente l'ambitieux briguant sans cesse les faisceaux et les haches, c'est-à-dire poussant avec effort sur la pente d'une montagne une pierre qui retombe toujours et va rouler dans la plaine. Le vase sans fond des Danaïdes, c'est l'âme insatiable que les années, les saisons comblent d'agréments, sans qu'elle ait jamais assez des fruits de la vie [2].

1. Liv. I, v. 84 et suiv.
2. V. *nos Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 162.

Cette soif de la vie, cette horreur de la mort, sont, pour Lucrèce, la cause principale des crimes et des malheurs de l'homme. Il s'attache sans cesse à le démontrer. Il s'efforce aussi de lui présenter l'anéantissement comme une délivrance, et, dans une magnifique prosopopée souvent citée, et reproduite par Montaigne, il fait parler la Nature elle-même, qui gourmande nos terreurs et nous démontre que la mort est un de ses bienfaits [1].

Mais Lucrèce a beau faire : un instinct de l'âme réveillera toujours chez l'homme, en présence du malheur ou de la mort, la pensée d'un avenir mystérieux, la pensée d'un être supérieur qui doit le récompenser ou le punir. Le poète latin le reconnaît lui-même en le déplorant :

Souvent les hommes déclarent que les maladies, que le déshonneur, sont plus à craindre que la mort et le Tartare, qu'ils savent bien que la nature de l'âme n'est autre que celle du sang, ou, si l'on veut, de l'air, et qu'ainsi ils n'ont aucun besoin de nos enseignements. Laissez-les dire, et remarquez que tous ces grands mots sont dictés par la vanité et non par une conviction véritable. Ces mêmes hommes, bannis de leur patrie, chassés loin de la vue de leurs semblables, souillés par une accusation honteuse, enfin accablés de toutes les douleurs, vivent cependant ; et en quelque lieu qu'ils aient porté leur misère, ils font des sacrifices expiatoires, ils immolent des brebis noires, ils envoient des offrandes aux dieux Mânes, et, dans le malheur, leur âme se tourne avec plus d'ardeur vers la religion. Aussi, est-ce dans les angoisses et les dangers qu'il convient de contempler l'homme ; c'est dans l'adversité qu'on peut savoir ce qu'il est. Car, alors seulement, la vérité s'échappe du fond de son cœur ; le masque est arraché, la réalité reste [2].

1. V. *Morceaux traduits*, p. 160-162. On trouvera l'imitation de Montaigne dans nos *Principes de composition et de style*, 8e édit., p. 61. (Delagrave.)
2. Liv. III, v. 41 et suiv.

Lucrèce s'indigne de ce qu'il appelle une faiblesse ; il n'y veut pas voir une loi de notre nature ; pour lui, c'est une inconséquence. Mais, lui-même, l'ennemi de la Providence, qui prétend expliquer tout par la rencontre des atomes, échappe-t-il à ce sentiment d'une puissance supérieure qui règle et dirige le monde ? Qu'importe qu'il l'appelle la nature ? Cette force qui *gouverne* (natura *gubernans*), qui est *créatrice* (natura *creatrix*), qui est toujours dans l'enfantement d'êtres nouveaux [1], qui soumet le monde à ses lois (*leges, fœdera*), à ses calculs (*rationes*), n'est-ce pas un Dieu-providence ? Si quelquefois le poète représente la terre comme une marâtre, qui jette ici-bas l'enfant, nu, pleurant, plus dénué que la brute [2], ailleurs il célèbre ses bienfaits comme la poésie religieuse célèbre ceux de Dieu :

Elle conçoit, elle enfante les riantes moissons, les arbres fertiles, et le genre humain lui-même et toutes les races animales ; elle leur offre des aliments pour la nourriture de leur corps, l'entretien de leur douce vie, la propagation de leur espèce. Aussi est-ce à juste titre qu'elle a reçu le nom de mère [3].

La même idée est développée avec plus d'étendue encore dans le cinquième livre [4]. M. Patin, à qui nous avons emprunté ces citations, a le droit de conclure ainsi : « N'est-il pas remarquable que ce poème d'où la divinité devait être absente, nous la fasse rencontrer si souvent dans ces idées de suprême sagesse, de suprême puissance, de suprême bonté auxquelles s'élèvent, en dépit de son système matérialiste et

1. « Quid moliretur rerum natura novarum. »
(Liv. VI, v. 64.)

2. Liv. V, 223-230.
3. II, 994 et suiv.
4. V. 778 et suiv.

athée, la forte intelligence, le cœur aimant, l'imagination émue du poète [1] ? »

Lucrèce, si pathétique dans sa peinture des misères de l'homme et dans ses efforts même malheureux pour les guérir, n'est pas un interprète moins sensible de beautés de la nature. Que de scènes gracieuses, que de frais paysages il mêle aux spéculations les moins poétiques ! De quelles vives couleurs se revêt souvent son style jusque dans l'expression des idées abstraites ! La poésie est partout chez lui, et, comme l'a dit un critique délicat de son génie, « même lorsqu'il ne se soucie que de rendre sa démonstration lucide, il trouve naturellement un langage plein de passion et d'images [2] ». Sa sensibilité s'étend aux animaux comme aux hommes. Virgile et La Fontaine n'ont pas surpassé le pathétique du petit tableau que nous allons reproduire :

Souvent au pied des images fleuries des dieux, près des autels où brûle l'encens, un veau est tombé en sacrifice ; des flots de sang s'échappent en fumant de sa poitrine. Mais la mère, qui n'est plus mère, parcourt les vertes campagnes, cherche sur la terre la profonde empreinte de ses pieds fourchus. Elle porte de tous côtés ses regards ; elle cherche à découvrir le nourrisson qu'elle a perdu ; elle remplit de ses mugissements plaintifs les ombrages de la forêt ; à chaque instant elle retourne à l'étable, dévorée d'un maternel regret. Ni les tendres saules, ni les herbes ranimées par la rosée, ni les fleuves coulant à pleins bords ne peuvent charmer son cœur ni en chasser ce subit souci. La vue des autres veaux qui paissent dans les gras pâturages ne saurait distraire sa pensée ni calmer son tourment. Tant lui est propre, tant lui est connu l'objet de sa pénible recherche [3] !

1. *Etudes sur la poésie latine*, t. I, p 123-125.
2. C. Martha, *Le poème de Lucrèce*, ch. VII, p. 280 ; lire tout le chapitre.
3. Liv. II. v. 352 et suiv.

Lucrèce, fier avant tout d'avoir triomphé des difficultés de son sujet et de la résistance de la langue latine [1], pauvre et sans souplesse, aux idées philosophiques, fier aussi de cette clarté [2] si chère aux Epicuriens et de l'abondance de ses arguments, ne plaçait qu'en seconde ligne les qualités littéraires. Il n'avait cherché dans la poésie qu'un moyen d'attirer à son œuvre la foule légère et ignorante. Il comparait son artifice innocent à celui des médecins [3] :

Veulent-ils donner aux enfants la répugnante absinthe? Ils commencent par enduire les bords du vase d'un miel doux et doré, afin de tromper la candeur de leur âge en séduisant leurs lèvres, et de leur faire boire jusqu'au bout l'amer breuvage. Ce piège n'est point un piège, il leur rend la santé et la vie. Ainsi, puisque ma philosophie paraît sévère à ceux qui ne l'ont pas étudiée et que le vulgaire s'en éloigne avec effroi, j'ai voulu, Memmius, t'exposer ma doctrine dans le langage harmonieux des Piérides, et l'enduire, en quelque sorte, du doux miel des Muses.

Cependant il n'ignorait pas son génie poétique. Il parle avec enthousiasme « des sources vierges où il a plongé ses lèvres, des fleurs nouvelles qu'il a tressées pour sa tête, et dont jamais avant lui les Muses n'avaient couronné le front d'un poète ». Il fait entendre au début de son œuvre [4] ce chant de triomphe, et il l'entonne une seconde fois lorsqu'il approche du terme de la carrière [5].

Aujourd'hui les théories métaphysiques de Lucrèce ne nous touchent guère, sa morale et son matérialisme ne risquent pas de nous séduire. Ce qui fait le charme puissant, l'immortel attrait de son poème, ce

1. Liv. I, v. 136-139.
2. *Ibid.*, v. 933.
3. *Ibid.*, v. 936 et suiv.
4. Liv. I, v. 926 et suiv.
5. Liv. IV, début.

sont ces fleurs brillantes, c'est ce miel de la poésie. C'est par l'alliance de qualités si diverses, mais si heureusement unies, la grandeur et la grâce, la force et la passion, qu'il nous émeut et qu'il nous ravit. Ce qu'il y a même d'un peu sauvage dans la saveur de cette poésie qui descend d'Ennius et qui prépare Virgile, nous plaît infiniment. La rudesse et la lourdeur de beaucoup de vers nous rendent plus sensibles à cette harmonie tantôt si forte, tantôt si douce que le poète rencontre comme par instinct, quand la passion le transporte, quand son imagination se répand en aimables peintures. Virgile l'emportera par la pureté et l'élégance limpide de sa langue, par la musique délicieuse d'une versification que ses œuvres ont achevé de fixer; il ne surpassera pas, il n'atteindra pas toujours la verve et le pathétique pénétrant de son prédécesseur et maître.

Jugements sur Lucrèce. — Virgile, en effet, a été l'élève de Lucrèce, qu'il célèbre par allusion dans un passage bien connu de ses *Géorgiques*[1] et dont il avait fait une profonde étude. Les imitations directes et les souvenirs du poème *De la nature* se rencontrent partout chez lui. La lecture d'Horace montre aussi combien Lucrèce lui était familier. Ovide, dont les emprunts ne sont pas moins nombreux[2], a été plus hardi que les autres écrivains de son âge : il a osé prononcer le nom d'un poète qu'il devait être dangereux de célébrer sous Auguste, quand le fondateur de l'empire essayait de restaurer la vieille religion nationale. « Les vers sublimes de Lucrèce périront, a-t-il

1. *Géorg.*, II, v. 490 et suiv. : « Heureux qui a pu pénétrer les principes des choses, qui a foulé aux pieds toutes nos terreurs et les menaces de l'inexorable Destin et le bruit de l'avare Achéron. »

2. Voir ces imitations de Virgile et d'Ovide indiquées dans l'excellente *Introduction* des *Extraits* de M. Bergson.

écrit, le jour qui verra la destruction de la terre[1]. » Le poète Manilius, dans ses *Astronomiques*, est encore tout plein des inspirations du poème *De la nature.* Plus tard on le lit moins : l'architecte Vitruve semble n'y voir qu'un traité de physique ; l'historien Velleius Paterculus rapproche singulièrement le nom de Lucrèce de celui de Varron. Quintilien réunit également deux écrivains d'un mérite si peu comparable, et son jugement est aussi vague que celui qu'il porte sur Ennius et sur les autres vieux poètes de Rome. Il est élégant, dit-il, mais difficile ; il n'est pas propre à former l'orateur[2]. Stace célèbre « le sublime délire du docte Lucrèce[3] ». A la fin du premier siècle, au moment où se réveille la querelle des anciens et des modernes, le parti des anciens remet Lucrèce en honneur. L'auteur du *Dialogue des orateurs* fait dire, sur le ton du dédain, à un de ses interlocuteurs : « Il y a des hommes qui lisent Lucilius de préférence à Horace, et Lucrèce de préférence à Virgile[4]. »

Lucrèce tomba peu à peu dans l'oubli. Dans la lutte entre le paganisme expirant et le christianisme qui se développait tous les jours, les païens ne pouvaient invoquer un auteur qui avait combattu les dieux de la Grèce et de Rome ; les chrétiens devaient se défier d'un auxiliaire dangereux qui concluait au matérialisme. Au moyen âge, il n'est pas connu, et ce n'est qu'à l'aurore de la Renaissance, en 1517, qu'un célèbre savant italien, Le Pogge, découvre dans un monastère d'Allemagne un manuscrit du poème *De la nature*.

Mais le texte était singulièrement altéré et défiguré. Un érudit français du XVI[e] siècle, Lambin, le restitua en

1. *Am*, I, 15. 23.
2. *Instit. orat.*, X, I, 87.
3. Silva II, 7, 77.
4. Ch. XXIII.

partie (1564) et rendit possibles par ses corrections et ses savants commentaires la lecture et l'interprétation du poète. Cependant, beaucoup de passages étaient restés très douteux. Notre siècle aura la gloire de fixer, autant qu'il est possible, une œuvre que les contemporains eux-mêmes du poète n'ont pas eue parfaite. On le devra surtout aux travaux de deux illustres érudits, Lachmann, de Berlin (1835-40), et M. Munro, de Cambridge (1864).

Au XVIIe et au XVIIIe siècle, Lucrèce a été surtout jugé et discuté comme philosophe. Le fameux Gassendi, adversaire du cartésianisme, propagea sa doctrine parmi les esprits forts de son temps. Molière, élève de Gassendi, avait, dit-on, entrepris de traduire le poème *De la nature ;* il a du moins transporté un passage du quatrième livre dans la scène du *Misanthrope*, où Eliante raille les illusions des amoureux [1]. Au XVIIIe siècle, le matérialisme de Lucrèce excita l'enthousiasme des encyclopédistes, tandis que le cardinal de Polignac, dans un poème latin élégamment versifié, qu'il intitula l'*Anti-Lucrèce*, essayait de le réfuter. « Bien moins poète que Lucrèce, dit Voltaire, aussi mauvais physicien que lui, le cardinal de Polignac ne fit qu'opposer erreurs à erreurs. »

Le XIXe siècle, plus impartial et moins passionné que les précédents, a mieux apprécié le poème *De la nature*, et a surtout mis en lumière les grandes qualités poétiques de cette œuvre. D'éminents critiques l'ont jugée avec délicatesse et profondeur ; plusieurs traductions en prose ont fait oublier la traduction bien faible que Lagrange en avait donnée au siècle dernier ; des poètes ont essayé, souvent avec succès, de lutter contre cette œuvre si serrée et si pleine, et ont transporté le poème, soit tout entier, soit en partie, dans

1. Acte II, sc. v. Voir Lucrèce, IV, v. 1153-1170.

notre poésie, qui s'y prêtait peu. N'en est-il pas qui doivent en partie à ce courageux et difficile effort la force et la solidité de leur style et le grand souffle de leur pensée ?

BIBLIOGRAPHIE : Villemain, *Etudes de littérature ancienne. — Du poème de Lucrèce. — Essai sur le génie de Pindare*, ch. XV. — Patin, *Etudes sur la poésie latine*, t. I, p. 76-137. — C. Martha, *Le poème de Lucrèce*. — Crouslé, *Introduction à la traduction de Lucrèce*. — Poyard, Benoist, Bergson, Lyon, études qui précèdent des *Extraits* de Lucrèce.

Traductions : en prose : Pongerville, Patin, Crouslé; — en vers : Pongerville, André Lefèvre (extraits). Sully-Prudhomme (le 1er livre précédé d'une savante Introduction, 3e édition, 1886).

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA LITTÉRATURE ROMAINE. DIVISIONS PRINCIPALES

LIVRE PREMIER

PREMIÈRE PÉRIODE

Rome sous l'influence exclusive de ses institutions. — 753-264.

LIVRE II

2e PÉRIODE

Lutte l'esprit romain contre l'invasion de l'art grec. — 264-78.

CHAPITRE PREMIER

Premiers poètes : Andronicus, Nævius, Ennius. — Poéme épique.

CHAPITRE II

Tragédie

Ennius, — Pacuvius, — Attius.

CHAPITRE III

Comédie.

Plaute.

CHAPITRE IV

Comédie (*Suite*).

Cæcilius, — Térence.

CHAPITRE V.

Les comédies à personnages romains (*Togatæ*).

Les Atellanes.

CHAPITRE VI

La satire.

CHAPITRE VII

a prose.

Caton agriculteur, orateur, historien.

CHAPITRE VIII

Les orateurs depuis Caton jusqu'au temps de Sylla.

CHAPITRE IX

Les historiens après Caton.

LIVRE III

3e PÉRIODE

De la mort de Sylla à l'établissement de l'empire. — 78-30.

CHAPITRE PREMIER

Varron.

CHAPITRE II

Cicéron.

CHAPITRE III

Les historiens.

Atticus. — César.

CHAPITRE IV

Historiens (*Suite*).

Cornélius Népos. — Salluste.

CHAPITRE V

La poésie.

Les mimes. — L'imitation de l'Ecole d'Alexandrie. — Catulle.

CHAPITRE VI

La poésie (*Suite*).

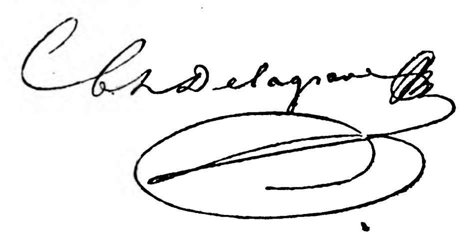
Lucrèce.

BAR-LE-DUC. — IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE COMTE-JACQUET

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ROMAINE



A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Littérature française, principes de composition et de style, par M. F. Deltour, docteur ès lettres, ancien professeur de rhétorique, inspecteur général de l'instruction publique. Cours supérieur. 9ᵉ édit. 1 vol. in-12, cart.................... **2.75**
— *Le même*, Cours élémentaire. 1 vol. in-18, cart..... **1.50**
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Histoire de la littérature grecque. 3ᵉ édit. 1 vol. in-12, cart.. **4 »**

Histoire de la littérature romaine. (Première partie). 1 vol. in-12, cart.. **2 »**

Choix de morceaux traduits des auteurs grecs, par MM. Félix Deltour, inspecteur général de l'Instruction publique, et Charles Rinn, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé au lycée Condorcet. 2ᵉ édition. 1 vol. in-12, cart.. **3.75**

Choix de morceaux traduits des auteurs latins, par les mêmes. 1 vol. in-12, cart.......................... **4 »**

La tragédie grecque, par les mêmes. 1 vol. in-8°, broché. **1.80**

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD et GALLOIS.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ROMAINE

(SECONDE PARTIE)

ROME SOUS LES EMPEREURS

PAR

F. DELTOUR

DOCTEUR ÈS LETTRES
INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1889

AVERTISSEMENT

Nous publions, plus tard que nous n'aurions voulu, la seconde et dernière partie de notre *Histoire de la littérature romaine*. La période qui nous restait à parcourir, depuis l'âge d'Auguste inclusivement jusqu'à la fin du v[e] siècle de notre ère, était immense. Les noms et les ouvrages importants abondaient. Virgile, Horace, Tibulle, Properce, Ovide, Tite-Live, Trogue-Pompée, les deux Sénèque, Lucain, Phèdre, Quintilien, les deux Pline, Tacite, Stace, Juvénal, Martial, puis, à côté de la décadence de la littérature profane, la riche floraison de l'éloquence chrétienne, de Tertullien à saint Augustin, voilà notre tâche, sans compter beaucoup d'écrivains secondaires que nous n'avions pas le droit d'omettre, tels que Manilius, Vitruve, Velleius Paterculus, Valère-Maxime, Quinte-Curce, Pétrone, Columelle, Suétone, Florus, Valérius Flaccus, Silius Italicus,

Aulu-Gelle, Macrobe, Ausone, Claudien, Eutrope, Ammien Marcellin et plusieurs autres. Chacun de ces auteurs demandait une étude particulière, plus longue même pour les prosateurs et les poètes de second et de troisième ordre, parce qu'ils nous étaient moins familiers.

Ajoutons que, depuis une vingtaine d'années, les écrivains du grand siècle, et surtout ceux de l'âge d'argent et de la décadence ont été l'objet de monographies très importantes. Grâce aux savantes thèses de MM. Larroumet, Doncieux, Plessis, les élégiaques Tibulle et Properce sont beaucoup mieux connus qu'autrefois. Manilius a été étudié par M. Lanson; Sénèque, Lucain, Perse, Pline le Jeune, Tacite, Stace, Juvénal, Martial, ont servi de texte aux beaux livres de MM. Martha et Boissier, sans oublier les *Poètes de la décadence* de M. Nisard, ouvrage beaucoup plus ancien, sans oublier les thèses de M. Maurice Souriau sur Lucain, de M. Dosson sur Quinte-Curce, de M. Bizos sur Florus, de M. Lehanneur sur Stace, et les remarquables travaux de M. Hild sur Quintilien et sur Juvénal. Nous avons dû lire, la plume à la main, ces dissertations, ces livres, qui ont singulièrement modifié la critique. Quant aux Pères de l'Église latine, bien que, faute d'espace, nous nous soyons borné à un résumé rapide, il nous a fallu consulter au moins les écrits des

Villemain, des Ampère, des Nourrisson et lire des thèses intéressantes sur saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, Salvien. Cette tâche était considérable, et, si nous ne l'avons pas accomplie sans défaillance, nous demandons qu'on nous tienne compte de l'immensité de l'effort.

Nous avons eu soin d'indiquer exactement les sources où nous avons puisé, les écrits dont nous avons fait usage. Quant à l'*Histoire de la littérature romaine* de M. Teuffel, traduite par MM. Bonnard et Pierson, partout, pour les dates, pour la biographie des auteurs, pour les témoignages et les renseignements sur leurs ouvrages, elle nous a servi de guide. Quelques-uns de nos chapitres, Ovide, Tite-Live, Sénèque, Phèdre, Tacite, les deux Pline, Stace, Martial, doivent beaucoup aux souvenirs du cours de notre ancien maître et beau-père, M. Rinn, et aux notes qn'il nous a laissées; mais, plus souvent que dans la première partie de cette Histoire, nous avons été forcé de recourir à d'autres autorités.

Le *Recueil de morceaux traduits* que nous avons publié avec notre parent et ami, M. Charles Rinn, nous a permis de ne pas multiplier les citations et de ne pas trop grossir ce volume. Hélas! il a encore des proportions bien considérables. Puissent nos lecteurs ne pas juger que nous avons dépassé la mesure!

Le premier devoir de celui qui enseigne par la parole ou par la plume, c'est de respecter la jeunesse, de lui inspirer l'amour et l'admiration de ce qui est beau et de ce qui est bon, la haine et le mépris de ce qui est grossier et infâme, de cultiver en elle les sentiments et les croyances qui sont la base de toute société durable. La méditation, l'expérience de la vie, les épreuves douloureuses qu'elle amène ont affermi de plus en plus nos convictions spiritualistes et chrétiennes; moins que jamais aujourd'hui il nous était possible de les déguiser ou de les taire.

F. Deltour.

Janvier 1889.

LIVRE IV

4e Période

AGE D'AUGUSTE

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRES DE CETTE PÉRIODE

Asinius Pollion. — Messala Corvinus.

S'il est vrai que la littérature d'un peuple est l'expression la plus exacte et la plus complète de son état politique et social, la révolution commencée par César et achevée par Auguste a dû nécessairement réagir sur les lettres, et modifier profondément les conditions et les caractères des principaux genres.

Déclin de l'éloquence. — La déclamation. — Les convulsions de l'âge précédent favorisaient l'essor de l'éloquence et lui permettaient d'atteindre cet éclat, cette puissance de passion dont Cicéron n'a pas eu le privilège, quoiqu'il ait surpassé tous les autres. On devine que l'éloquence ne survivra pas au changement des institutions : Auguste l'a pacifiée, comme les Romains pacifiaient le monde : « Là où ils ont fait un désert, ils disent qu'ils ont fait la paix » [1]. Les

1. Tacite, *Agricola*, 30. Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.

assemblées du peuple sont de plus en plus rares, et ont perdu toute importance; les attributions des tribunaux sont étroitement circonscrites, et l'autorité du prince pèse sans cesse sur leurs décisions. Le Sénat ne conserve aussi qu'une ombre d'influence; la servilité du plus grand nombre de ses membres, la présence ou les messages de l'empereur ôtent à ses délibérations tout caractère sérieux. Les orateurs qui ont survécu à la république, sans cesse contraints dans leur pensée, forcés de renoncer aux grands mouvements, aux grands développements oratoires, doivent chercher le succès dans une énergie concise ou dans une vivacité piquante. Ils secondent par là l'invasion d'un genre nouveau et pernicieux, la déclamation. En effet à cette époque naît dans les écoles une éloquence factice qui s'exerce sur des sujets supposés et qui, n'ayant à soutenir aucun intérêt sérieux, donne tout à l'effet et à l'imagination. L'influence des déclamations a été accusée de la ruine de l'éloquence; mais, à dire vrai, l'éloquence avait été frappée à mort avec la liberté. On est fondé cependant à rapporter aux déclamations l'origine de ce ton emphatique et faux que nous verrons dans l'âge suivant infester la poésie comme la prose.

L'histoire. — L'histoire hérite de la tribune. De nombreux écrivains y déposent, comme d'autres l'ont fait dans l'épopée, les souvenirs pleins d'émotion de la guerre civile. Un de ces ouvrages, d'une violence emportée contre tous ceux qui appartenaient au parti vainqueur, l'histoire de Labiénus, fut brûlé sur la demande du Sénat [1]. Cependant des preuves nombreuses semblent attester que l'histoire jouit sous Auguste d'une assez grande liberté. Au rapport

1. Sénèque, *Controv. X*, préface.

des anciens, Tite-Live osa citer avec éloge des chefs du parti républicain, des meurtriers de César, tels que Brutus et Cassius; il ne cachait pas ses sentiments favorables à Pompée, et Auguste ne s'en vengea que par le nom de Pompéien qu'il lui donnait en riant. D'ailleurs, comme beaucoup d'autres esprits généreux, Tite-Live acceptait sans doute avec résignation le pouvoir d'un seul, qui, en assurant la sécurité et le repos, conservait les dehors de la liberté. En outre, la fierté nationale trouvait à se consoler par le spectacle de la grandeur romaine. Ce fut là l'inspiration de Tite-Live dans son *Histoire romaine*, peut-être même celle de Trogue-Pompée dans son grand tableau de cette monarchie macédonienne qui avait soumis l'Orient pour venir se fondre dans l'empire romain.

La poésie. — Le même sentiment patriotique anime Virgile dans son *Énéide*, Horace dans ses odes sérieuses. Quant à la satire du même poète, on peut dire que le spectacle des faiblesses et des misères de son temps, tant de lâchetés et d'apostasies, tant de masques tombés, tant de mots démentis par les faits, tant de désillusions, l'ont faite ce qu'elle est, à la fois clairvoyante et indulgente. Brutus s'était tué quand il avait cessé de croire à la toute-puissance de la vertu; Horace, revenu à meilleur marché des rêves généreux de sa jeunesse, pardonne à l'humanité, adopte la paix d'Auguste et se réfugie dans le plaisir. C'est la morale que prêchent ses odes légères, les plus personnelles et les plus parfaites de toutes.

Virgile et Horace, qui sont nés et qui ont grandi au milieu des guerres civiles, ont conservé encore, malgré quelques adulations inspirées peut-être par la poésie alexandrine, la dignité du caractère, l'élan du patriotisme, la grandeur des sentiments. La génération qui

les suit, celle des Tibulle, des Properce et des Ovide, a subi complètement l'influence du régime nouveau. Avec eux commencent les poètes de cour, terme qu'il serait injuste d'appliquer à leurs prédécesseurs. C'est dans leurs œuvres que s'étale sans aucune mesure cet art de flatter qu'ils ont si bien emprunté aux Alexandrins. C'est alors aussi que la poésie, arrivée avec Virgile et Horace à la perfection de sa forme, devient l'interprète presque exclusive de la tendresse et du plaisir, soit que les grands sujets ne puissent être traités sans péril, soit que les poètes se conforment aux goûts d'une jeunesse inactive et corrompue. L'élégie voluptueuse est le genre où s'exercent de préférence les grands talents : Tibulle avec une tendresse communicative et vraie, mais un peu molle, Properce avec un esprit plus ardent, plus varié, mais malheureusement entaché d'érudition, Ovide avec une coquetterie d'artiste et un libertinage sans passion. L'élégie sérieuse n'existe plus pour nous que dans plusieurs pièces de Properce et dans quelques-uns des recueils d'Ovide ; parfois touchante chez celui-ci, elle est le plus souvent monotone, pédantesque et sans dignité dans la douleur. L'imitation alexandrine avait produit les *Bucoliques* de Virgile, elle avait perfectionné la poésie didactique dans les *Géorgiques* du même poète; c'est la Grèce encore qu'Ovide copie dans ses poèmes descriptifs plutôt qu'épiques des *Métamorphoses* et des *Fastes*. Il faut ajouter à ces œuvres un assez grand nombre de poèmes mythologiques, en tout semblables à ceux de la période précédente, et deux tragédies, le *Thyeste* de Varius et la *Médée* d'Ovide, que Quintilien égale aux chefs-d'œuvre de la Grèce, mais qui n'étaient pas destinés à la scène. Tous ces travaux poétiques, encouragés par la faveur du maître, applaudis dans des lectures publiques par une société élégante et

polie, qui trouvait dans ces assemblées littéraires comme la compensation de l'ancienne vie politique du forum, se recommandaient par la pureté du goût, par la savante délicatesse et l'exquise perfection de la forme; rarement, sauf chez Horace et Virgile, formés en partie par l'époque précédente, on y trouve l'élévation et la profondeur qui nous ont frappé chez Lucrèce.

Les écrivains hommes de métier. — Deux faits presque nouveaux influent sur le caractère de la littérature au temps d'Auguste.

Le culte des lettres avait été pour les esprits les plus distingués de l'âge précédent comme une diversion aux travaux de la politique. Aujourd'hui que la vie publique a disparu, les écrivains deviennent exclusivement des hommes de métier. Ils sont donc plus artistes, ils portent plus loin le soin de la forme, ils donnent à la langue, et surtout à la langue poétique, une régularité, une pureté, une perfection qu'elle n'avait pas encore. Ils n'ont pas toujours conservé la mâle vigueur et le grand souffle de ces prédécesseurs que leur oppose le parti du passé.

Le patronage littéraire.— Une autre circonstance, à beaucoup d'égards très favorable, influe encore sur leur talent. Ils ont de puissants protecteurs qui les encouragent et les applaudissent, qui leur ménagent un public choisi, qui récompensent généreusement leurs œuvres. Mais cette protection n'est pas tout à fait désintéressée : le poète y perd un peu de son indépendance; il doit mettre sa muse au service du régime nouveau, traiter certains sujets conformes aux desseins politiques du maître, ne pas ménager les éloges et au prince et à son gouvernement; il devient un des *instruments du règne*. Nous ne pourrons parler

de Virgile, d'Horace, de Properce, de Tibulle, sans indiquer leurs relations avec Auguste et avec le fameux Mécène, qui en se faisant sur ce point, comme sur tous les autres, l'agent habile du prince, a rendu son nom synonyme de celui de patron éclairé des lettres.

Il faut dire que ce rôle avait été déjà indiqué à Auguste et à son ministre par deux personnages considérables, Asinius Pollion et Valérius Messala Corvinus.

Asinius Pollion. — Le premier, mêlé aux guerres civiles sous César et dans les premiers temps du second triumvirat, consul et triomphateur, avait d'abord pris parti pour Antoine contre Octave; mais après avoir plusieurs fois négocié la paix entre les deux rivaux, il refusa de suivre Antoine dans ses dernières et folles aventures. Cependant il conserva toute son indépendance à l'égard d'Octave, et il fut toujours suspect au vainqueur dont il avait repoussé les avances. Avec les dépouilles des *Parthini*, peuplade de la Dalmatie qu'il avait vaincue, il fonda la première bibliothèque publique de Rome. Auteur de tragédies que célèbrent Virgile et Horace [1], auteur d'une histoire

1. Virgile, *Égl.*, VIII, 10 :

Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno.

Tes vers seuls dignes du cothurne de Sophocle.

Horace, *Sat.*, I, x, 42 :

.....Pollio regum
Facta canit pede ter percusso.....

Pollion chante les aventures des rois en vers à triple mesure (trimètres).

Horace, *Odes*, II, I, 9 :

Paulum severæ musa tragœdiæ
Desit theatris.....

Que ta sévère Melpomène abandonne quelque temps nos théâtres.

des guerres civiles, souvent citée par les anciens, il mettait aussi son talent oratoire au service des accusés. Sa maison et sa bourse étaient ouvertes aux hommes de lettres; nous verrons qu'il sauva le patrimoine du jeune Virgile, et qu'il encouragea ses débuts poétiques. Ce fut lui qui introduisit l'usage de ces lectures ou récitations, réservées d'abord à une réunion restreinte d'amis. Son cercle dut précéder celui de Mécène; mais l'attitude froide ou même légèrement opposante de Pollion à l'égard du prince en écarta les jeunes poètes qui se pressaient au contraire chez le ministre d'Auguste. Horace, malgré son intimité avec Mécène, se fit honneur en restant fidèle à une vieille amitié, et il ne cessa pas de fréquenter le protecteur de sa jeunesse.

Messala Corvinus. — Comme Pollion, Messala appartenait à l'âge précédent par ses succès oratoires et par son rôle dans les guerres civiles. Après le meurtre du dictateur, il avait servi dans le camp de Brutus et de Cassius. Quand son parti fut vaincu à Philippes, il se tourna un instant du côté d'Antoine; mais son dégoût pour la conduite du grossier soldat le rapprocha d'Octave, qu'il servit fidèlement, sans cependant renier ses principes républicains. Il fut consul en 31, il vainquit les Aquitains sur les bords de l'Aude, et il triompha en 27 pour cette victoire. Il s'occupa ensuite, outre ses plaidoiries, de travaux de grammaire et même de poésie. Ami d'Horace et de Tibulle, Messala fut aussi le protecteur d'autres poètes; il encouragea les débuts d'Ovide. Ses opinions politiques, son attitude réservée à l'égard d'Auguste, éloignèrent de son cercle littéraire les hommes qui craignaient de se compromettre. On y rencontrait cependant, sans compter Horace et Tibulle, des écrivains distingués dont nous aurons à parler, Æmilius

Macer, Valgius Rufus et même quelques femmes auteurs.

Mais, malgré l'honorable fidélité de ces amis qui n'oublièrent pas les bienfaits de Messala, le cercle le plus suivi et le plus nombreux fut celui de Mécène. Outre Virgile et Horace, les habitués de cette réunion étaient le poète L. Varius Rufus, Plotius Tucca, qui publia avec Varius l'*Énéide* de Virgile, Quintilius Varus, Aristius Fuscus, hommes de lettres aussi et amis d'Horace et de Virgile. Nous retrouverons ces noms et d'autres encore dans les œuvres des deux grands poètes par lesquels nous commencerons l'étude de cette période littéraire.

Bibliographie : Aulard, *De C. Asinii Pollionis vita et scriptis*, thèse de doctorat, 1877. — Fontaine, *De M. Valerio Messala Corvino*, thèse de doctorat, 1879.

CHAPITRE II

VIRGILE

Biographie. — Publius Virgilius, ou plus exactement Vergilius Maro, naquit le 15 octobre 684 (70 av. J.-C.) dans le petit village d'Andes, sur les bords du Mincius, à quelques lieues de Mantoue. Selon les uns, son père était potier, selon d'autres, serviteur à gages d'un officier de justice; plus probablement il fut cultivateur et dut à son activité et à son industrie la petite propriété où il avait été d'abord simple journalier.

L'enfance de Virgile se passa donc au milieu des champs, et il apprit ainsi à connaître et à aimer les beautés de la nature, dont il devait être l'interprète expressif.

L'admiration de la postérité a entouré sa naissance et ses premières années de prodiges qui jettent beaucoup d'obscurité sur son éducation. Ses études commencèrent à Crémone : il y prit la toge virile en 55 dans sa seizième année. D'après un témoignage fort suspect, ce fut le jour même où mourait le poète Lucrèce, dont Virgile, à en juger par ses imitations, a fait une étude si profonde. Il se rendit alors à Milan, puis à Rome, [1] où il s'adonna avec ardeur, non

1. Il semble aujourd'hui prouvé qu'il n'alla pas achever ses études à Naples. (Voir Benoist, *Notice sur Virgile*, page LXXXVI, note 5.)

seulement à la littérature et à la philosophie, mais aux mathématiques, aux sciences et à la médecine. Son maître de rhétorique, Epidius, fut aussi, selon Suétone, celui de Marc-Antoine et d'Octave, et peut-être les relations entre le futur poète et le futur empereur ont-elles commencé dès cette époque. Il eut d'autres condisciples dont plus tard l'amitié ne lui fut pas moins utile, Cornélius Gallus et Alfénus Varus. Le premier, comme poète élégiaque, fut le rival de Tibulle et de Properce; il joua aussi un rôle actif dans la politique, et finit par en être victime, car, préfet de l'Égypte, il fut disgracié par Auguste et réduit à se donner la mort. Le second, jurisconsulte distingué, fut gouverneur de la Gaule transpadane après Asinius Pollion, au moment de la guerre de Pérouse entre Octave et Antoine, et il arriva au consulat.

Il est probable que le jeune Virgile connut à Rome les principaux poètes du temps, et que ce commerce ne fut pas sans influence sur son avenir. Mais ce qui enflamma surtout son ardeur poétique, ce fut une étude profonde des auteurs de l'ancienne Grèce et d'Alexandrie.

On ne sait à quelle époque il quitta Rome pour retourner dans son pays. Il était bien jeune quand il entreprit de marcher sur les traces de ses maîtres. Ses premiers essais furent, en général, des traductions. On cite, parmi les plus remarquables, le *Moucheron* (*Culex*), petit poème dont les anciens vantaient la grâce et l'harmonie. Celui que nous avons aujourd'hui n'est sans doute pas authentique; au moins est-il certain qu'il est gâté par des remaniements et des interpolations. La collection de ces premières œuvres (*Catalecta*, recueil) contient encore d'autres pièces contestées, l'*Aigrette* (*Ciris*), la *Cabaretière* (*Copa*), le *Moretum*, c'est-à-dire un certain mets rustique dont la descrip-

tion remplit une partie du poème. Ce petit ouvrage, qui sent tout à la fois le grammairien et le disciple de l'école d'Alexandrie, serait, d'après la note d'un manuscrit, une traduction d'un poème grec de Parthénius, qu'on a nommé quelquefois comme un des maîtres de Virgile. Une exactitude minutieuse dans la description matérielle, une versification élégante, mais sans éclat et un peu froide, un habile emploi des ressources de la langue poétique, de temps en temps quelques traits d'esprit, tels sont les caractères du *Moretum*, qui n'est pas tout à fait indigne de la jeunesse du grand poète.

Selon le biographe Donat [1], Virgile, avant de composer les *Bucoliques*, tenta une épopée sur un sujet national. Il voulait chanter Albe, cette mère de la puissance romaine; mais, rebuté par la dureté des noms qu'il rencontrait, il abandonna son entreprise. Peut-être y fait-il allusion dans un passage de la sixième églogue :

Tandis que je chantais les rois et les batailles, le dieu du Cynthe me prit par l'oreille et me donna cet avis : Le berger, ô Tityre, doit mener au pâturage ses grasses brebis, et chanter d'humbles sujets [2].

Virgile avait vingt-sept ans quand il reproduisit chez les Romains le genre de la pastorale, que Théocrite avait créé avec tant de succès pour la société élégante et raffinée d'Alexandrie. Il fut, dit-on, poussé dans cette voie par Asinius Pollion, poète lui-même, et alors lieutenant d'Antoine dans la Gaule cisalpine; Pollion avait attiré Virgile et le recevait à sa table. Ces petites pièces que Virgile réunit plus tard sous le nom de

1. Tibérius Claudius Donatus, d'une époque inconnue, auteur d'une *Vie de Virgile*, défigurée par beaucoup de fables.
2. Vers 3 et suiv.

Bucoliques (chants des bouviers), et dont chacune est désignée sous le titre d'*églogue* (*Ecloga*, du grec ἐκλογή, choix), furent composées de l'an 711 (43 av. J.-C.) à 716 (37). Il est très probable que la seconde du recueil, l'*Alexis*, imitée en grande partie de Théocrite [1], fut publiée la première. La troisième, Palémon, qui est de 712, est aussi une imitation de Théocrite [2]. L'auteur y célèbre déjà son protecteur Pollion : « Pollion, fait-il dire au berger Damœtas, aime notre muse, bien qu'elle soit rustique ». Ménalque, l'interlocuteur de Damœtas, répond : « Pollion lui aussi fait des poèmes nouveaux [3] ». Et il y attaque deux poètes du temps, Bavius et Mévius [4]. Ceux-ci sans doute étaient du nombre de ces anciens, ennemis de la nouvelle école dont Pollion, Gallus, Varius faisaient partie, et qui venait d'accueillir Virgile.

La réputation de celui-ci grandit encore par la publication d'une autre églogue tout allégorique, *Daphnis*, qui est la cinquième du recueil. Les triumvirs venaient de ratifier tous les actes de César. On lui avait élevé une chapelle dans le forum. D'après une croyance populaire, dont sut profiter Octave, le héros avait été reçu parmi les dieux, et aux yeux du vulgaire l'apparition d'une comète prouvait l'apothéose. A partir de cette année (712), on célébra l'anniversaire de la naissance de César au mois *Quintilis*, qui prit le nom de *Julius*. Or, César était populaire parmi les habitants de la Gaule transpadane, auxquels il avait accordé, en 705, le droit de cité romaine. Sous le nom de Daphnis, protecteur des bergers de la Sicile, et souvent célébré

1. Idylles 3, 11, 23.
2. Idylles 4 et 5.
3. Vers 84 et 86.
4. Vers 90. Que celui qui ne hait pas Bavius, aime tes vers, ô Mévius.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

par les poètes bucoliques grecs [1], ce fut la mort et l'apothéose de César que chanta Virgile en vers pleins de grâce et d'effusion.

A ce moment, des événements graves vinrent troubler la vie du jeune poète. Les triumvirs, vainqueurs, à Philippes, de Brutus et de Cassius (713-41), partagèrent à leurs soldats les terres des villes italiennes qui avaient suivi le parti des meurtriers de César. Crémone était du nombre, et le territoire de Mantoue, trop voisin de celui de Crémone [2], ne fut pas respecté. Un vétéran s'empara du modeste domaine de Virgile. Asinius Pollion, lieutenant d'Antoine, qui allait rompre avec Octave, ne pouvait protéger directement son ami. Il put cependant le recommander à Mécène ; d'ailleurs Alfénus Varus venait d'être chargé du gouvernement de la Gaule cispadane, et il surveillait avec Cornélius Gallus le partage des terres. Tous les deux envoyèrent à Rome leur ancien condisciple, lui ménagèrent un bon accueil auprès de Mécène et d'Octave, et Virgile reprit possession de son patrimoine. C'est cette restitution qu'il célébra dans une nouvelle églogue, *Tityre*, qui est la première du recueil, mais qui en réalité ne fut composée qu'en 41. C'est là que, sous le nom du berger Tityre, Virgile exprime vivement sa reconnaissance pour Octave, qui « sera toujours un dieu pour lui, auquel il immolera souvent un agneau de sa bergerie, et dont les traits ne s'effaceront jamais de sa mémoire [3] ».

Mais la guerre de Pérouse, qui commença bientôt entre Octave et Antoine, renouvela les dangers de Virgile. Il fut menacé d'une nouvelle spoliation et faillit

1. Voy. Théocrite, idylles 1 et 7.
2. *Egl.*, IV, 28.

Mantua væ miseræ nimium vicina Cremonæ!

3. 1re *Égl.*, I, 7 et 8, 63.

même être tué par un brutal soldat, nommé Clodius. L'autorité d'Alfénus Varus, nouveau gouverneur de la province, et celle de Corn. Gallus, ne suffisaient pas à le défendre. Il suivit les conseils de Gallus et alla se cacher à Rome dans la maison de son ancien maître, le philosophe Siron. Il y composa l'églogue de *Mœris*, qui est la neuvième du recueil. Mœris est un fermier esclave. Il déplore le malheur de son maître Ménalque, c'est-à-dire Virgile, à qui l'on vient d'enlever son champ. Il vante ses vers et en cite quelques-uns adressés à Varus. Il invoque ainsi indirectement le secours de Varus :

Varus, ton nom, si pourtant on nous laisse Mantoue, Mantoue hélas! trop voisine de la malheureuse Crémone, ton nom sera porté par les cygnes jusqu'aux plus hautes régions du ciel [1].

Heureusement la paix de Brindes vint sauver Virgile. Les deux principaux négociateurs de cette paix, Mécène pour Octave, Pollion pour Antoine, étaient les plus chauds protecteurs du poète. Dès lors, celui-ci n'eut plus rien à craindre, et dans une nouvelle églogue, adressée à Pollion, la quatrième du recueil, il célébra en même temps les bienfaits de la paix nouvelle, le consulat de Pollion qui l'inaugurait et la naissance d'un fils du consul, Asinius Gallus. Il semble, en effet, qu'il faille accepter, comme la plus simple et la plus probable de toutes, cette explication d'une pièce qui a exercé de bien des manières l'imagination des commentateurs. On a voulu y voir la prédiction de Jésus-Christ. D'après une autre supposition, le poète pensait à l'enfant que Scribonia devait prochainement donner à Octave; mais comme le nouveau-né fut une fille, la trop fameuse Julie, Virgile alors aurait fait hon-

1. *Egl.*, IX, 26 et 28.

neur de ses vers à Marcellus, qui naquit bientôt d'Octavie, sœur d'Octave. Cependant, M. Benoist l'a fait observer [1], « d'après les termes de l'églogue, l'enfant auquel s'adresse Virgile semble être déjà né. D'ailleurs, le poète ne pouvait guère dédier un poème aussi adulateur pour la famille d'Octave à Pollion, à peine rallié et jusqu'au dernier moment partisan d'Antoine. » Quant à cette apothéose poétique du fils de Pollion, M. Benoist juge avec raison qu'elle n'a rien d'invraisemblable. D'abord, Pollion avait été « le protecteur le plus assidu de Virgile ». Puis « le rôle qu'il avait joué dans la guerre, la part qu'il avait prise à la conclusion de la paix, le consulat dont il était revêtu par une des clauses du traité, le rendaient un des premiers personnages du monde. Octave n'était pas encore arrivé à un degré de puissance où il accaparât nécessairement toutes les louanges et toutes les hyperboles poétiques. Pollion, de son côté, pouvait espérer, à la faveur des révolutions qui n'étaient pas encore terminées, d'atteindre à son tour le souverain pouvoir. »

Le même critique ajoute avec non moins de raison que « plus tard Virgile ne l'eût pas fait, mais il célébra assez Auguste pour que le souvenir de la quatrième églogue ne lui nuisît pas [2] ». Enfin, le vague même de la prophétie permit de lui donner dans la suite d'autres interprétations que le poète ne démentit pas.

Au commencement de l'année suivante (715), Virgile publia l'églogue de *Silène*, la sixième du recueil, qu'il a dédiée à Varus. Elle fut suivie bientôt d'une autre, la huitième, adressée à Pollion, qui venait de vaincre

1. Notice qui précède la 4e églogue, page 37.
2. Voir Boissier, *la Religion romaine,* tome I, page 257, 3e édit., note. M. Boissier n'admet pas que les vers de Virgile s'adressent à Asinius Pollion. Il croit plutôt que la prophétie désignait l'enfant à naître d'Octave et de Scribonia.

les Parthini, peuple de la Dalmatie, et qui triompha en novembre 715 (39 av. J.-C.) pour cette victoire.

A cette époque, Virgile est devenu un des plus considérables parmi les poètes de son temps; il possède toute l'amitié de Mécène, qui lui a donné une maison dans le quartier des Esquilies, près de ses jardins. Nous savons qu'il eut en outre une villa à Nole, en Campanie, une autre en Sicile, et qu'il dut à la libéralité de ses puissants amis une fortune de dix millions de sesterces (deux millions de francs).

C'est lui qui, avec le poète Varius, présenta à son puissant protecteur le jeune Horace. L'année suivante, tous les trois accompagnent le ministre dans un second voyage à Brindes, dont Horace a raconté quelques incidents [1] (37 av. J.-C.).

Il y avait à peu près un an qu'il avait donné l'églogue de *Mélibée*, la septième du recueil. C'est le tableau d'une lutte poétique entre le chevrier Corydon et le berger Thyrsis, dont un autre berger, Daphnis, a été le juge, et dont Mélibée est le témoin et le narrateur. Cette pièce, imitée de la sixième idylle de Théocrite, ne renferme aucune allusion aux affaires du temps.

La dixième, au contraire, qui est de 717 (37 av. J.-C.), est tout entière consacrée à son condisciple et ami Cornélius Gallus, trahi par l'ingrate Lycoris. Il montre la nature entière, les astres, les montagnes, les troupeaux, les bergers, Apollon lui-même et Pan et Silvain, qui s'affligent des douleurs de Gallus et s'efforcent de le consoler. C'est la dernière des pastorales de Virgile; il dit lui-même en la commençant : « Aréthuse, accorde-moi ce dernier travail; je veux composer quelques vers pour mon cher Gallus, mais

1. *Sat.*, I, v.

des vers que Lycoris devra lire. » Là encore les imitations de Théocrite sont fréquentes.

Nous apprécierons plus tard, comme œuvres littéraires, ces pastorales que le poète réunit sans doute à cette époque et publia dans l'ordre où elles nous sont arrivées.

C'est alors que, parvenu à l'âge de trente-trois ans, Virgile entreprit le grand travail des *Géorgiques*. Cette œuvre importante fut composée dans cette retraite de Nole, près de Naples, que le poète quittait rarement et avec peine pour passer quelques jours à Rome. Les *Géorgiques* sont dédiées à Mécène, qui, suivant une tradition très accréditée [1], avait demandé à Virgile un poème sur l'agriculture. Remettre en honneur les travaux de la campagne qui avaient formé les énergiques conquérants de l'Italie et du monde, les ranimer autant que possible, inspirer la haine des agitations sanglantes qui avaient épuisé Rome et l'amour de l'ordre et de la paix, seuls remèdes à tant de blessures, faire passer dans l'âme de ses lecteurs cet amour communicatif dont la sienne était remplie, voilà, on n'en peut douter, ce que s'est proposé le poète.

A-t-on le droit de rejeter comme chimérique l'opinion d'après laquelle Mécène aurait, sinon suggéré, du moins encouragé une œuvre si conforme aux vues du gouvernement nouveau? Octave, devenu Auguste, chercha, pour s'affermir, à faire revivre les croyances du passé, à rétablir les anciennes mœurs; il donna l'essor à tous les travaux de la paix, au commerce, à la navigation, à l'architecture aussi bien qu'à la poésie; pouvait-il oublier l'agriculture? S'il a transformé en marbre Rome qu'il avait trouvé bâtie de

1. M. Boissier l'accepte (*Religion romaine*). M. Benoist la combat (Notice sur Virgile, déjà citée, page c).

briques, si, au rapport d'Horace, il a creusé de nouveaux ports, n'a-t-il pas aussi, d'après le témoignage du même auteur, changé des marais en guérets fertiles[1]? Son ministre et lui devaient comprendre, dit-on, l'inutilité de ces efforts pour arrêter la dépopulation des campagnes. S'il avait fallu désespérer de cette cause, Columelle l'aurait-il reprise encore, après Caton, après Varron, après les *Géorgiques* de Virgile? Qui oserait dire que tous ces ouvrages, et surtout le beau poème de Virgile, n'ont pas excité de grands propriétaires, qui ne pouvaient plus jouer de rôle politique, à tourner leur activité sur les travaux de la campagne, et à y chercher à la fois une occupation et l'accroissement de leur fortune? Comme Virgile, les autres poètes, Horace, Properce, Tibulle, Ovide, célèbrent la campagne et la rattachent aux vieux souvenirs et à la grandeur de la patrie. N'y sont-ils pas poussés par le sentiment des besoins de leur temps, et veut-on que les habiles chefs du nouvel empire, si désireux de légitimer leur pouvoir par des bienfaits, aient été les seuls à se désintéresser de ces questions? Nous croyons donc que Mécène a dû encourager vivement le projet de Virgile, qu'il a dû recevoir plus d'une fois des confidences au sujet de cette œuvre encore sur le métier, et qu'on peut prendre au sérieux les vers où le poète rappelle « les ordres difficiles » de son protecteur[2].

Virgile mit sept ans à exécuter les *Géorgiques* (37 à 30). Nous savons qu'il composait lentement, et que, semblable à notre Racine, il faisait difficilement des vers faciles. D'ailleurs, avant de se mettre à l'œuvre, il avait étudié tous les ouvrages des Grecs et des Ro-

1. *Épître aux Pisons*, vers 875 et suiv.
2. *Géorg.*, III, 41 :

..... tua, Mæcenas, haud mollia jussa.

mains sur l'agriculture, Hésiode, Xénophon, Aristote, Théophraste, Nicander, Érastothène, Caton, Varron, sans compter Aratus qu'il a imité lorsqu'il parle des phénomènes célestes, sans compter Lucrèce dont l'empreinte est restée si profonde dans son œuvre.

Quand elle est achevée, et que le grand succès de ce poème lui a permis d'affronter une entreprise plus difficile encore, il reprend ses anciens projets, et il médite l'*Énéide*. Nul ne songera sans doute à contester l'influence d'Auguste sur le choix d'un tel sujet: la famille des Jules faisait remonter son origine au fils d'Énée; une autre tradition, accréditée par Ennius, désignait Romulus comme le descendant d'Énée. Montrer dans le prince troyen le premier ancêtre de Rome, c'était donc à la fois relever les origines nationales et rattacher étroitement aux destinées de la patrie les nouveaux maîtres qui la gouvernaient. Aussi Auguste attendait-il avec impatience et pressait-il par ses instances l'achèvement du poème, qui pendant onze ans occupa Virgile dans ses campagnes de la Campanie et de la Sicile.

L'empereur obtenait enfin, en 23, la lecture des trois livres les plus avancés, le second, le quatrième et le sixième. Dans celui-ci se trouve le touchant épisode de Marcellus. Donat raconte, dans sa biographie de Virgile, qu'Octavie, mère de Marcellus, entendant ces beaux vers où le poète déplore avec une émotion si sincère la mort du jeune homme, neveu et successeur désigné d'Auguste, s'évanouit, et fit compter à l'auteur dix mille sesterces pour chaque vers [1].

Bien que Rome attendît avec impatience l'apparition du poème, bien que le poète Properce l'annonçât avec enthousiasme dans un distique bien connu :

1. La sesterce valait alors plus de 20 centimes. C'était donc environ 2000 francs par vers. L'épisode en a 26.

« Reculez, écrivains romains, reculez, écrivains grecs; un chef-d'œuvre naît, plus grand que l'*Iliade* [1] », Virgile ne se décida pas encore à le publier. Il résolut de passer trois années en Asie et en Grèce, pour mettre la dernière main à son œuvre, et pour visiter les lieux où il avait placé quelques-unes de ses principales scènes. Mais à Athènes il rencontra Auguste, qui revenait d'Orient. Virgile, après une excursion à Mégare, céda aux instances du prince et reprit avec lui la route de l'Italie. Attaqué en route d'une maladie que la mer ne fit qu'irriter, il mourut à Brindes, peu de jours après son débarquement (21 sept. 735, 19 av. J.-C.). Il était âgé de cinquante et un ans. Il avait ordonné que son *Énéide* fût brûlée, il recommandait que du moins on ne la complétât pas, et qu'on laissât même tels qu'ils étaient les vers inachevés. Auguste refusa énergiquement d'accomplir le premier vœu du poète; mais il voulut que le second fût religieusement respecté. Deux amis de Virgile, le poète Varius et Plotius Tucca, furent chargés de la revision du poème et se bornèrent à en retrancher quelques vers.

Suivant le désir de Virgile, ses restes furent transportés à Naples. Vers la fin de sa maladie, il composa, dit-on, lui-même son épitaphe :

« Mantoue m'a donné le jour, la Calabre me l'a ravi; aujourd'hui Parthénope me possède : j'ai chanté les prairies, la campagne, les héros. »

Il fut enterré sur le chemin de Pouzzoles, à moins de deux milles de Naples. On montre encore, à l'entrée de la grotte du mont Pausilippe, un tombeau vide aujourd'hui, qu'on désigne comme le sien. De tout temps, cette tombe a été entourée de vénération

1. Cedite, romani scriptores, cedite, graii;
Nescio quid majus nascitur Iliade.
(II, XXXIV, 65, 66.)

et d'honneurs. Chaque année, le poète Silius Italicus y faisait une sorte de pèlerinage, et Stace allait y chercher de grandes pensées [1]. Selon Martial, les ides d'octobre étaient consacrées par la naissance de Virgile, comme d'autres jours le sont par la naissance d'un dieu. Ses contemporains avaient devancé cet enthousiasme. Au témoignage de Donat, les *Bucoliques* étaient souvent récitées sur le théâtre. On raconte qu'à Rome le poète se cachait pour échapper aux acclamations populaires et qu'un jour, au théâtre, le peuple lui rendit, en se levant à sa vue, les mêmes honneurs qu'à Auguste [2]. Ces hommages ne pouvaient déplaire au prince qui avait pour le poète la plus vive affection et entretenait avec lui, en son absence, une correspondance pleine d'abandon. Quant à Mécène, on lui faisait sa cour en témoignant de l'admiration pour Virgile; tels étaient aussi les sentiments des nombreux amis du poète, parmi lesquels il faut compter Properce et Horace. Celui-ci a raconté lui-même qu'il dut à Virgile et à Varius la connaissance et l'intimité de Mécène [3]; il ne l'oublia pas, et la reconnaissance entra sans doute pour beaucoup dans son amitié. Il voyait dans Virgile « la moitié de son âme », et lui adressait, au moment du voyage en Grèce, des adieux dont la tendresse semble mêlée de pressentiments douloureux [4].

Virgile, selon le portrait tracé par Donat, était grand, brun de teint, d'une physionomie rustique; sa santé était chancelante. On dit qu'il parlait peu, et qu'il

1. *Silves*, IV, IV, 54-55. « Assis sur le seuil du temple de Virgile, j'en reçois les inspirations et je chante sur la tombe de mon sublime maître. »

2. *Dialogue des orateurs*, 18.

3. *Sat.*, I, VI, 54, 55. Voir nos *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 284.

4. *Odes*, I, III. Voir *Morceaux traduits*, p. 267.

semblait embarrassé et gauche dans ses relations de société. On a loué sa sobriété et sa modestie. Il employa noblement sa fortune, et il entoura des douceurs de l'aisance la vieillesse de ses parents, qu'il perdit fort tard.

Cette bonté de caractère n'est pas suspecte à celui qui a lu ses ouvrages. S'il est vrai que l'écrivain se peint dans ses livres, on juge facilement que l'âme de Virgile était belle comme son génie. Il est impossible d'avoir été ému par tant de nobles scènes, d'avoir subi la contagion de cette douce sensibilité, sans mêler à l'admiration pour le poète une tendre sympathie pour l'homme.

Étude des œuvres de Virgile. — Les Bucoliques. — Ce n'est pas dans les *Bucoliques* qu'il faut chercher la véritable supériorité de Virgile. On sent trop souvent dans ces pastorales le souvenir et l'imitation de Théocrite. D'ailleurs, les bergers du poète grec sont plus vrais, plus naïfs, plus variés, ils ont plus le ton et le langage de leur condition, ils sortent moins de leur rôle, l'art et la convention s'y trahissent bien moins. Les personnages de Virgile ont un caractère plus effacé et plus uniforme : ils parlent trop bien, ils sont trop savants et trop spirituels, l'auteur les a trop polis, il a trop cherché à rendre les forêts dignes d'un consul [1]. Nous avons vu déjà combien les allusions aux événements contemporains y sont fréquentes. Sous le nom de Daphnis, c'est la mort et l'apothéose de César que célèbre la cinquième églogue. La quatrième sort encore plus du genre de la pastorale ; le poète y chante la naissance d'un enfant destiné à ramener les merveilles de l'âge d'or. Nous

1. Si canimus silvas, silvæ sint consule dignæ.
(*Egl.*, IV, 3.)

avons vu que cet enfant n'est autre sans doute que le fils de Pollion.

La première églogue du recueil est aussi l'expression personnelle des sentiments du poète. L'effusion de sa reconnaissance fait plaisir; il règne d'ailleurs dans cette petite pièce une mélancolie touchante : la douce tranquillité de la campagne, les charmes puissants qui attachent l'homme à sa patrie, à la cabane et au champ de ses pères, la douleur et les amertumes de l'exil y sont peints avec une vérité pleine d'abandon. L'harmonie des vers se plie admirablement à l'expression de ces sentiments : elle est suave, naturelle, flexible, c'est une musique délicieuse qui accompagne les vers du poète et nous en complète le sens et l'effet.

La dixième églogue, dans laquelle Virgile décrit les douleurs de son ami, le poète Gallus, et l'infidélité de Lycoris, est pleine aussi de gracieux détails. C'est une des plus directement empruntées à Théocrite, mais, dans son ensemble, elle lui est très inférieure. Il est impossible de ne pas sentir que l'imitation seule a produit le sujet, que presque tous les mouvements de Virgile sont calqués sur la pièce grecque et qu'il n'y eût pas songé sans elle. Daphnis, le héros de la première idylle de Théocrite, est un personnage célèbre parmi les bergers; c'est la vengeance de Vénus qui s'exerce sur lui. On conçoit que Mercure, qui est son père, vienne le trouver au milieu de ses douleurs, que Vénus, qui venge en ce moment les dédains de Daphnis, se présente pour jouir de son triomphe, que toutes les divinités des bois et des campagnes soient touchées du malheur de celui dont les chants les ont si souvent charmées. Mais pourquoi ce concours de bergers, de dieux et de déesses auprès de Gallus? pourquoi les arbres, les montagnes prennent-ils part à sa douleur? Cependant, des traits déli-

cats de sentiment rachètent en partie cette infériorité de Virgile. Un pathétique inconnu au poète grec, quelque chose de l'âme dans la peinture d'une passion que les anciens n'ont guère idéalisée, une vérité expressive dans la douleur et le désespoir du personnage qu'il met en scène, tels sont ses avantages. Voici quelques sentiments qu'on ne rencontrerait pas dans Théocrite :

Ici, Lycoris, sont des sources fraîches, ici de doux gazons et des bocages, ici ma vie s'écoulerait avec toi. Et maintenant un amour insensé te retient au milieu des armes du farouche Mars, au milieu des combats et des ennemis. Aujourd'hui, loin de ta patrie (ah! que ne puis-je refuser d'y croire!), aujourd'hui, cruelle, tu affrontes, seule et sans moi, les neiges des Alpes et les glaces du Rhin! Ah! que ces froids épargnent ta santé! Ah! que la glace ne déchire pas durement tes pieds délicats!

Voilà bien la sensibilité et la délicatesse virgiliennes. Quand le poète pourra s'y abandonner sans contrainte, son génie se révélera tout entier; quand il pourra se montrer à nous avec tout son amour pour la campagne, pour la paix, pour l'humanité, avec son enthousiasme patriotique pour la gloire et la prospérité de son pays, avec sa douleur à la pensée des maux qui l'ont déchiré, nous aurons le grand poète des *Géorgiques* et de l'*Énéide*.

Géorgiques. — Le sujet des *Géorgiques* réunissait toutes les conditions du succès : il était, en quelque sorte, national, et avait, nous l'avons dit, le mérite de l'à-propos; il était dans les goûts du poète, fils d'un cultivateur, élevé au milieu des travaux des champs; enfin, il avait été traité par ces poètes de l'école d'Alexandrie que l'auteur aimait à prendre pour modèles. L'ouvrage se ressent de l'influence de tant de

circonstances heureuses : c'est le plus parfait de ceux de Virgile et le plus beau monument de la poésie didactique.

Le plan est tracé dans les premiers vers avec une précision dont Lucrèce avait donné le modèle. L'élève de ce grand poète ne pouvait s'affranchir de cet enchaînement qui est une des qualités du poème *de la Nature*. D'abord la culture de la terre et le noble travail du laboureur qui nourrit les hommes; puis les arbres, et en particulier les plus précieux de tous, la vigne et l'olivier; ensuite les bestiaux, et, avant tout, le cheval et le bœuf, ces fidèles auxiliaires de l'homme; en dernier lieu, les abeilles, qui, par les merveilles de leur organisation presque sociale, méritaient une place à part : telle est la marche du poème, tel est l'objet de chacun de ses quatre chants. L'intérêt, on le voit, est habilement ménagé et va toujours par gradation. Une courte analyse permettra de le mieux comprendre.

Après une invocation aux dieux champêtres et à Auguste qu'il divinise, le poète recommande d'abord au laboureur l'étude du sol et du climat. Il passe en revue les divers systèmes de culture, les instruments aratoires, les semences. Il précise les époques propices aux travaux des champs, les occupations des jours de pluie et de fête, les travaux de nuit. Il décrit les tempêtes du printemps et de l'automne, et, en étudiant les moyens de prévoir le temps, il arrive à un de ses plus célèbres épisodes, l'énumération des prodiges qui suivirent la mort de César.

Le livre second commence par une invocation à Mécène. Puis le poète donne des conseils pour la culture des arbres, culture naturelle ou artificielle (boutures, marcottage, greffe). Il recommande l'étude du climat et du sol, et il développe particulièrement la culture de la vigne, celle de l'olivier et celle des arbres à fruits.

Le livre troisième débute encore par un hommage à Auguste et par une invocation nouvelle à Mécène. Puis l'auteur s'occupe de la reproduction du gros bétail et des chevaux; il décrit les soins que demandent les mères, les jeunes veaux, les jeunes chevaux. Le cheval occupe dans ces tableaux la place que mérite ce fidèle compagnon des travaux de l'homme, de ses plaisirs et de ses dangers. Les portraits du cheval de race, du cheval de course, du cheval de guerre ont une expression saisissante.

Il s'arrête ensuite aux menus troupeaux et les suit à l'étable et dans les pâturages. C'est l'occasion d'un intéressant épisode sur les peuples nomades de l'Afrique et de la Scythie. Viennent des conseils précis pour la conservation de la laine, pour le laitage. Les chiens, ces utiles auxiliaires du berger, ont aussi leur place. L'auteur termine par des recettes pour la destruction des animaux nuisibles et contre les maladies qui attaquent les troupeaux. Ainsi est amené naturellement le bel épisode de la peste d'Illyrie.

Au livre quatrième, après une troisième invocation à Mécène, l'auteur décrit la place qu'il convient de donner aux ruches, leur construction, les précautions à prendre quand les abeilles essaiment au printemps ou quand elles combattent pour choisir leur roi. Après une courte digression sur l'art des jardins et sur la vie d'un vieillard de Tarente [1], il décrit le caractère et les mœurs des abeilles, il indique les moyens de recueillir les rayons, il signale les maladies qui frappent ces insectes et les remèdes propres à les guérir. Si les essaims ont péri, on peut les faire renaître des entrailles d'un taureau sacrifié.

Cette pratique légendaire, dont l'invention est attribuée à un célèbre berger d'Arcadie, Aristée, amène le

1. Voir *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 196.

long épisode qui termine l'ouvrage, et le court épilogue dans lequel Virgile fixe, en quelque sorte, la date de son livre, le marque de son nom et rappelle ses premiers ouvrages :

Voilà ce que je chantais sur l'entretien des champs et des troupeaux, et sur les arbres, tandis que le grand César lance ses foudres guerrières sur les bords du large Euphrate et, vainqueur, donne des lois aux peuples joyeux de lui obéir, et s'ouvre la route de l'Olympe. Pendant ce temps, moi, Virgile, je vivais heureux dans ma chère Parthénope au milieu des travaux de ma tranquille retraite, moi qui ai mis en scène les luttes poétiques des bergers et qui, dans l'audace de ma jeunesse, t'ai chanté, ô Tityre, étendu sous les ombrages épais d'un hêtre.

Ce qui fait la supériorité des *Géorgiques* sur tous les autres poèmes didactiques, c'est que la poésie y anime tout de son charme. Bien que l'auteur reproduise exactement les connaissances de son temps, c'est en poète qu'il les expose. Il n'a pas prétendu faire un traité complet et minutieux. Saisi de la grandeur, de la beauté de l'agriculture, il cherche moins à l'enseigner qu'à la décrire, il veut en faire ressortir la dignité et le charme, son but sera obtenu s'il la fait aimer.

La lecture des *Géorgiques* confirme partout cette observation. Virgile excelle à varier les formes didactiques; rien de plus net, de plus simple, et en même temps de plus souple comme allure que les vers consacrés à l'énumération des préceptes, rien de moins monotone que ces prescriptions données tantôt sur le ton du commandement, plus souvent sur celui d'un conseil, d'une observation faite ou recueillie par l'auteur, d'une insinuation ou d'un vœu. La partie descriptive est pleine de richesse et d'éclat; ce n'est pas une poésie rêveuse qui se laisse aller à ses impres-

sions, c'est une description exacte et précise et cependant très intéressante. Virgile admire profondément les forces de la nature, il dépeint leur travail avec un enthousiasme simple, vrai, fermement exprimé. Il s'intéresse aux plantes, comme La Fontaine à ses animaux; il s'y arrête avec complaisance, il les aime ou les hait selon qu'elles sont bienfaisantes ou nuisibles. Quelquefois il leur donne la vie et le sentiment, il les anime des pensées et des passions de l'homme :

« L'arbre greffé élève vers le ciel ses branches fertiles, et il s'étonne de ce feuillage inconnu, de ces fruits qui ne sont pas les siens [1]. » — « Quand les zéphirs viennent réchauffer la terre, les plantes osent se confier au soleil nouveau [2]. » — « Le laurier abrite son humble enfance sous la grande ombre de sa mère [3]. » — « Le chêne immobile voit passer les générations des hommes, et demeure debout et vainqueur [4]. »

Tout est vivant et poétique dans ces tableaux où l'on pouvait craindre la froideur, et l'effet est achevé par l'expression de sentiments nobles et affectueux, d'idées morales et philosophiques.

Mais un autre mérite encore plus grand peut-être, ce sont les épisodes si heureusement mêlés au sujet. Ils forment une partie importante du poème; ils sont si inséparables du dessein même de l'auteur, qu'on

1. Exiit ad cœlum ramis felicibus arbos,
Miraturque novas frondes et non sua poma.
(II, 80, 81.)

2. Inque novos soles audent se gramina tuto
Credere.....

3. .... Laurus
Parva sub ingenti matris se subjicit umbra.

4. .... Immota manet, multosque nepotes
Multa virum volvens durando sæcula vincit.
(II, 294, 295.)

peut dire à peine que ce sont des épisodes; ils ressemblent aux chœurs de la tragédie grecque, dans lesquels se révèlent la pensée intime du poète et la moralité du drame. Tantôt c'est la réhabilitation du travail, dont la loi remonte à Jupiter [1]; tantôt c'est la peinture de la guerre civile, ce fléau de l'agriculture [2]; tantôt l'éloge de l'Italie, mère des moissons et des guerres [3], ou de la vie champêtre, cette mâle et rude école des anciens Romains [4]; tantôt la description touchante de la peste des animaux, où l'auteur a imité avec art Thucydide et Lucrèce [5]. Un seul épisode, celui d'Aristée, par l'étendue d'un développement d'ailleurs admirable, s'écarte un peu des proportions d'un épisode; mais par le sujet il se rattache naturellement au poème et il le complète, car Virgile, après avoir examiné les maladies qui atteignent les abeilles et les remèdes qu'on y peut apporter, ne pouvait négliger le cas d'une épizootie anéantissant toutes les ruches, et les moyens d'obtenir une génération artificielle des essaims.

Aussi faut-il absolument rejeter le récit de Servius, commentateur du ve siècle, d'après lequel Virgile aurait d'abord terminé son livre par un éloge étendu de Cornélius Gallus. Plus tard, après la disgrâce et la mort de Gallus, le poète aurait supprimé le morceau qui pouvait déplaire à Auguste et lui aurait substitué les beaux tableaux que nous possédons. Un savant professeur, M. Denis, doyen de la Faculté des lettres de Caen, montre avec la dernière évidence l'absurdité de cette histoire, qui a été trop facilement

1. Liv. I, vers 125 et suiv. Voir *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 185.
2. *Ibid.*, 463 et suiv. Voir *Morceaux traduits*, p. 186.
3. Liv. II, 135 et suiv. Voir *Morceaux traduits*, p. 188.
4. *Ibid.*, 457 et suiv. Voir *Morceaux traduits*, p. 190.
5. Liv. III, 456 et suiv. Voir *Morceaux traduits*, p. 193.

acceptée par beaucoup de critiques modernes [1]. Nous résumons ici son argumentation.

1° L'épisode d'Aristée est la conclusion véritable du quatrième livre, tandis que le panégyrique de Gallus n'aurait eu aucun lien avec le sujet.

2° Pour rattacher le panégyrique au récit, grâce à ces vers sur l'Égypte, dont Gallus était alors gouverneur,

Là où la nation fortunée de la Macédonienne Canope
habite le Nil qui répand sur les terres ses eaux stagnantes,
et parcourt ses campagnes dans des barques bariolées,

il faudrait effacer les quatre vers précédents [2], qui annoncent précisément l'*invention mémorable du berger* d'Arcadie [3]. Il faudrait supprimer aussi vingt et un vers qui suivent ceux que nous avons traduits, c'est-à-dire tout le développement du poète sur la destruction complète des ruches et sur les moyens d'y remédier. Or, c'est Aristote qui a donné dans l'*Histoire des animaux* [4] ce procédé de la génération spontanée des abeilles naissant du cuir putréfié d'un taureau. Il serait bien étrange, ajoute M. Denis, que Virgile, qui, dans toute sa peinture des travaux et des mœurs des abeilles, a suivi pas à pas Aristote, eût négligé la seule chose poétique et peu scientifique indiquée par le philosophe, et se fût montré plus sévère que ce maître de la science.

3° L'introduction du panégyrique de Gallus ne pourrait s'expliquer que par les vers où il est fait mention de l'Égypte, pays où les savants croyaient

1. *Une tradition sur le IVe livre des Géorgiques.* Caen, imprimerie de Le Blanc-Hardel, 1880, brochure in-8°.
2. Vers 287-289.
3. Vers 281-286.
4. V, 21 et 22; XX, 40.

trouver surtout la génération spontanée. Or, si l'on supprime l'épisode d'Aristée, il faut du même coup supprimer ces vers.

4° L'épisode d'Aristée, nous l'avons vu, est une partie intégrante du sujet, tandis que le panégyrique de Gallus serait un pur hors-d'œuvre, absolument inexplicable. Quiconque a le moindre sentiment de l'art virgilien n'admettra pas qu'il ait pu commettre cette faute monstrueuse.

5° Sans doute Virgile, dans son poème, a célébré quelquefois, en quelques traits rapides, ses puissants protecteurs. Mais est-il possible d'admettre qu'il ait consacré cent cinquante à deux cents vers à Gallus, son ami sans doute, mais bien petit personnage à côté d'Auguste et de Mécène?

6° Quand Gallus périt en 728, les *Géorgiques* étaient depuis trois ans dans les mains de tous. Si l'on suppose que l'auteur ait publié aussitôt une seconde édition, où l'éloge de Gallus faisait place à l'épisode d'Aristée, il n'a pu faire disparaître la première; elle restait dans les bibliothèques publiques, elle restait en possession des maîtres, des élèves, des amis de la poésie. Comment admettre qu'il ne soit resté aucun vestige de ce long panégyrique, et que tant de critiques curieux des faits et des anecdotes littéraires, tels qu'Aulu-Gelle, n'en aient jamais parlé?

Il reste encore à protester, au nom du caractère et de la dignité morale de Virgile, contre une telle conduite. Est-ce que le poète a supprimé la dixième églogue, consacrée tout entière à Gallus? est-ce qu'il a retranché de la cinquième églogue l'éloge qu'il fait du poète? Et il aurait cyniquement raturé près de la moitié de son quatrième chant, et il n'aurait pas craint de se déshonorer ainsi devant tous ses contemporains!

Tout au plus, pour donner quelque fondement au

récit de Servius, peut-on admettre, avec M. Denis, que le nom de Gallus était glissé originairement, comme celui du gouverneur de l'Égypte, dans le tableau que Virgile fait de la vallée du Nil, et que ce nom a été ensuite supprimé. C'est la seule concession qu'on puisse faire à Servius. Mais, on peut l'affirmer, ces touchants tableaux des aventures d'Orphée et d'Eurydice n'ont pas été introduits après coup et comme subrepticement dans les *Géorgiques;* ils ont contribué à l'enthousiasme des Romains pour l'œuvre naissante, ils ont ému les premiers lecteurs de Virgile comme ils nous émeuvent encore aujourd'hui.

Une des inspirations de Virgile dans son poème, c'est une affection reconnaissante pour Auguste et pour Mécène, c'est une admiration réfléchie pour le gouvernement comme pour la personne du prince. Aussi bien qu'Horace, il voit en lui le génie qui a pacifié le monde, dont la sagesse a fermé les blessures de la guerre civile, ranimé les sources de la prospérité et de la richesse publiques, donné à Rome le seul régime possible à cette époque. Il l'aime donc et le célèbre, sans qu'on puisse, sauf dans un seul passage, lui reprocher de l'adulation. Il faut l'avouer, en effet, l'invocation qui commence les *Géorgiques* est pour nous très choquante. Les habitudes de l'école d'Alexandrie ont entraîné le poète, comme elles expliquent l'emphase et les exagérations d'Horace dans une de ses odes. C'était une forme littéraire que l'usage des Grecs et du siècle en général autorisait à l'égard des grands personnages; nous avons vu que le sénat avait divinisé Jules César. Sans doute, il eût été plus beau de déroger à cette habitude et de répudier cet héritage d'adulation légué par les Alexandrins, mais on pouvait y céder sans cesser d'être un homme honorable, et chez Virgile, si la forme est blâmable, le sentiment est sincère et pro-

fond. L'amour de la paix, l'enthousiasme de la reconnaissance purifient de toute bassesse cet hommage rendu au bienfaiteur du poète et, dans la conviction intime de Virgile, au sauveur de la patrie.

L'Énéide. — Les sentiments patriotiques qui animent les *Géorgiques* se rencontrent aussi dans le poème de l'*Énéide*. Virgile a choisi ce moment important pour les destinées de Rome où la race troyenne arrivait en Italie. Par là, il flattait le désir des Romains de relever leur origine, il se rattachait aux traditions religieuses et historiques de son pays, il trouvait un cadre à la fois réel et poétique, et présentait un événement providentiel, favorable au merveilleux. Après les histoires en vers de Naevius et d'Ennius, il renouvelait au profit de la littérature latine l'épopée d'Homère. Cependant il faut dire qu'il avait sur son prédécesseur de grands désavantages. Homère était à la fois chroniqueur et poète ; il racontait avec enthousiasme des faits récents, que lui-même et ses contemporains acceptaient comme vrais ; ces dieux qu'il faisait intervenir dans son poème, il croyait à leur action, à leur présence peut-être, et les détails qu'il ajoutait, son imagination les lui donnait dans les limites du probable. Virgile, au contraire, invente, arrange ; ce sont des fictions qu'il rattache à quelques faits recueillis dans les traditions nationales. Il n'est pas dupe du merveilleux qu'il mêle à son œuvre, ce n'est pour lui qu'une machine épique ; il faut qu'il supplée par l'artifice à la vérité et aux convictions qui lui manquent. Aussi ses dieux sont-ils, en général, pâles et peu intéressants ; Junon seule et Vénus ont quelque relief, la première par la haine passionnée dont elle poursuit les Troyens, la seconde par sa tendresse maternelle pour Enée. Il faut les

placer parmi ces caractères de femmes que Virgile a excellé à peindre.

Un autre désavantage du poète latin, c'est la différence des lecteurs. Tous les Grecs étaient capables d'entendre et d'apprécier Homère. On se rappelle l'enthousiasme qui accueillit Hérodote à la lecture de ses histoires; que devait-ce être pour des poèmes qui renfermaient les origines et les titres de noblesse de peuplades helléniques? Les lecteurs de Virgile sont bien moins nombreux et plus froids : ils ne voient dans l'*Énéide* qu'un roman poétique dont la versification fait le principal mérite; ils aiment sans doute à trouver les origines de Rome embellies et rattachées aux dieux, mais ils n'y tiennent pas absolument; c'est avant tout comme œuvre littéraire qu'ils jugent l'*Énéide*.

La différence des langues est encore une cause d'infériorité. La langue d'Homère naissait à peine : jeune, souple, docile entre les mains du poète, elle offrait une heureuse variété de dialectes et une certaine liberté dans le mètre; elle était aussi simple et aussi naïve que les héros du poème. La langue de Virgile, au contraire, est soumise à des règles sévères; elle a plus de majesté que de souplesse, plus de force que de vivacité; elle se prête moins aux sujets héroïques; langue d'une société qui touche à sa décadence, elle ne saurait peindre avec fidélité les mœurs d'une société jeune et forte.

Un dernier et plus grave inconvénient naissait du sujet lui-même. Quelle grandeur y a-t-il dans l'établissement d'un chef de bannis? Le héros, son caractère, ses périls, ses exploits, sont assez petits; il n'y a de grand que sa postérité qui n'existe pas encore. Quant aux traditions nationales, elles se bornaient souvent à des généalogies d'hommes et de villes, à des séries de noms qui gênaient la liberté du poète,

au lieu de soutenir son imagination. Forcé sans cesse de rappeler les fondations de familles qui comptaient encore à Rome plus d'un représentant, il ne pouvait altérer la tradition en prêtant à ces personnages des traits fictifs et des actions supposées.

Toutes ces difficultés ont influé nécessairement sur le plan et la couleur du poème. Énée n'est que de nom le héros de l'épopée; il disparaît devant cette Rome qu'on entrevoit déjà dans toute sa splendeur. Instrument docile entre les mains des dieux, son caractère est et devait être analogue à son rôle : la soumission aux ordres du ciel, la piété, en sont le trait distinctif; c'est un prêtre guerrier, faisant la guerre en vue de la paix, n'ayant ni les passions ni la brillante valeur d'un Achille ou d'un Ajax. On s'explique ainsi la résignation facile avec laquelle il abandonne Didon, et son langage froid et embarrassé quand il la rencontre dans les enfers; mais on ne peut se défendre d'en être choqué, de même que cet homme si pieux, ce père si tendre nous semble bien cruel quand il frappe le jeune Lausus, victime d'un admirable dévouement filial. La cruauté d'Achille s'accorde mieux avec son caractère; d'ailleurs Achille a pardonné souvent, il ne devient inexorable que lorsqu'il a Patrocle à venger. Sans doute, ce qui a contribué encore à refroidir le personnage d'Enée, c'est le désir de montrer en lui l'image d'Auguste et de rehausser les génies fondateurs.

Quelques autres figures, celles de Turnus, d'Évandre, de Pallas, de Mézence, ont plus de relief et de force. Celle de Mézence surtout est esquissée avec une vigueur et une originalité frappantes : rien de plus saisissant que le caractère de ce guerrier farouche, ennemi des dieux et des hommes, qui a lassé par les raffinements de sa cruauté ses sujets d'Agylla :

Il accouplait les vivants et les morts, appliquant les mains sur les mains, les bouches sur les bouches, voilà ses supplices! Et les victimes, dégouttantes d'un sang fétide, expiraient ainsi lentement dans ces embrassements horribles [1].

Mais ce monstre qui se complaît dans ses crimes et dans son impiété, qui, avant le combat, s'écrie :

Mon bras, ce trait que je lance, voilà mes dieux, qu'ils me secondent!

a pourtant conservé quelque chose de l'homme. Il aime son cheval Rhébus, compagnon de ses combats et de ses victoires; il aime surtout son fils, le jeune et aimable Lausus, « digne par ses vertus de n'avoir pas pour père un Mézence ». Mais ce fils chéri tombe en défendant son père. On apporte au guerrier blessé le cadavre du jeune homme. Alors, avec la douleur et le désespoir, les remords entrent dans son cœur :

Ah! mon fils, s'écrie-t-il, c'est moi qui par mes crimes ai souillé ton nom... J'aurais dû me livrer à la vengeance de ma patrie et à la haine des miens, j'aurais dû expier par tous les supplices ma vie coupable[1].

Puis, quand il va mourir frappé par Énée, les dernières paroles de sa bouche défaillante expriment un sentiment religieux : lui, qui a raillé toutes les superstitions, il ne veut point rester sans sépulture; il supplie Énée de permettre qu'un peu de terre couvre son corps et qu'il partage le tombeau de son fils. Il faut lire tout entière cette scène admirable, où le poète latin a montré une connaissance si profonde du

1. *Enéide,* VIII, vers 485-488.

cœur humain, et peint avec tant de pathétique les déchirements de la conscience et les élans de la douleur. Nous l'avons citée dans notre *Choix de morceaux traduits des poètes latins* [1].

Parmi les caractères de femmes, nous avons déjà indiqué Junon, si passionnée et si vivante. Dans le plus bel épisode de son troisième livre [2], Virgile a dépeint cette Andromaque, aussi touchante que celle d'Homère et supérieure à celle d'Euripide, digne d'avoir servi de modèle à l'Andromaque de Racine. Au onzième livre, c'est Camille, la fière et intrépide guerrière. C'est surtout la dramatique et puissante création de Didon, qui, malgré quelques traits empruntés à la Médée d'Euripide et à l'Ariane de Catulle, appartient tout entière, on peut le dire, au poète romain [3]. Ce sont là de magnifiques peintures, mais elles ne figurent dans le poème qu'à titre d'incidents.

On a reproché à l'*Énéide* la duplicité de l'action. Le poème en effet, comme l'indique l'exposition même, a deux objets différents : d'abord l'arrivée d'Énée en Italie, puis son établissement dans le Latium. Ce défaut d'unité et le grand nombre d'années et d'événements que le poète a embrassés dans son plan, s'expliquent par la nature de l'épopée : les faits ne s'y présentaient pas serrés et nombreux comme dans l'*Iliade;* on ne pouvait, à une si grande distance, chercher l'intérêt dans ces détails familiers, dans cette vérité de ton et de couleurs qui font la vie de l'épopée originale; les mœurs, dans l'*Énéide*, sont et devaient être nécessairement effacées. Virgile, pour remplir son cadre, avait donc besoin de l'abondance des événements, de la multiplicité des épi-

1. P. 247-251.
2. Voir *Morceaux traduits des poètes latins*, p. 224-226.
3. Voir *Morceaux traduits des auteurs latins*, la mort de Didon, p. 226-228.

sodes : l'étendue de son sujet s'explique par l'impuissance d'en développer un d'une durée médiocre. Remarquons cependant que, sur les sept années qu'embrasse l'*Énéide*, six n'y entrent que sous forme de récit : le tableau de la prise de Troie, les voyages d'Énée sont en dehors de la fable même du poème; ce qui fait le fond du sujet est resserré dans l'espace de quelques mois.

Dans les six premiers livres, Virgile était servi par ses lectures, soutenu par le souvenir et l'imitation d'Homère, des tragiques, et d'autres poètes aujourd'hui perdus, tels que Pisandre, contemporain du VIIe siècle, auquel, selon Macrobe, est emprunté le tableau de la prise de Troie; tels que les poètes cycliques, continuateurs d'Homère, surtout ceux qui avaient raconté les retours des chefs (νόστοι). C'est aussi la partie la plus riche et la plus intéressante du poème. L'auteur de l'*Énéide*, comme celui de l'*Odyssée*, nous jette au cœur même du sujet. Son héros, qui touchait les côtes de la Sicile, est rejeté sur les rivages d'Afrique par une tempête qu'a suscitée la haine de Junon [1]. Les naufragés sont accueillis avec bienveillance par Didon, occupée à fonder Carthage [2], comme Ulysse est accueilli par Alcinoüs. Tel est le sujet du premier livre.

Par une autre imitation d'Homère, le second et le troisième livre nous font remonter aux années précédentes : de même qu'Ulysse raconte au roi des Phéaciens ses voyages depuis la chute de Troie et les malheurs dont le frappe la colère de Neptune, Énée expose à Didon les tableaux les plus dramatiques de la prise de Troie, le célèbre stratagème du cheval de bois, la mort de Laocoon [3], l'entrée dans la

1. Voir *Morceaux traduits*, p. 204-207.
2. *Enéide*, p. 209-212.
3. *Ibid.*, p. 213.

ville de la machine fatale, l'incendie de Troie, le siège du palais de Priam, la mort du vieux roi tué par Pyrrhus sur le corps de son fils Politès [1], les combats d'Énée, et sur l'ordre de sa mère Vénus, son départ avec sa femme Créüse, son fils et son père Anchise, que ses prières et la volonté des dieux décident enfin à ce nouvel exil, la perte de sa femme Créüse que les desseins célestes lui enlèvent, enfin la retraite des fugitifs sur le mont Ida [2].

Au troisième livre, Énée raconte ses voyages en Thrace, à Délos, en Crète, sur les côtes des îles Strophades, en Épire, où il retrouve Andromaque, le long de la Sicile. La description de l'Etna, la rencontre du Grec Achéménide et du cyclope Polyphème, puis les écueils de Charybde et de Scylla sont l'occasion de nouveaux épisodes. Le récit de la mort d'Anchise termine le livre.

Le quatrième est la peinture de la passion de la reine de Carthage, qui se tue de désespoir, quand les ordres de Jupiter forcent Énée à quitter l'Afrique.

Au cinquième livre, les Troyens battus par une nouvelle tempête se réfugient en Sicile, à Eryx, où le Troyen Aceste a fondé une ville. La description des jeux funèbres, donnés par Énée en l'honneur de son père, forme la partie la plus longue et la plus intéressante de ce livre. Virgile s'est souvenu des jeux donnés par Achille près du tombeau de Patrocle.

Le sixième livre forme le dénouement de la première action du poème. Énée arrive en Italie, près de Cumes. Au onzième chant de l'*Odyssée*, Ulysse, sur les bords du lac Océanus, a évoqué les morts ; Virgile, marchant sur les traces d'Homère, est plus audacieux encore. C'est dans le séjour même des ombres qu'il

1. *Enéide*, 214-219.
2. Voir *Morceaux traduits*, p. 219-223.

fait descendre son héros, conduit par la sibylle de Cumes. Ce livre, justement admiré, présente un singulier et inconciliable mélange des légendes païennes sur l'autre vie avec les idées pythagoriciennes sur la transmigration des âmes. Un sentiment patriotique explique l'introduction de cette doctrine : elle permet à Anchise, qu'Énée a rencontré aux Champs-Elysées, de prédire à son fils la grandeur de Rome et de lui montrer, prête à s'élever à la lumière du jour, la longue suite de ses descendants, depuis le fondateur d'Albe jusqu'au jeune Marcellus, dont il pleure la mort prématurée.

Le sixième chant de l'*Énéide* a inspiré la *Divine Comédie* de Dante, et Fénelon, en l'imitant dans son *Télémaque*, a donné aux conceptions sur la vie future plus d'unité, de profondeur et d'élévation.

Avec le septième livre et l'arrivée des Troyens sur les bords du Tibre commence la seconde partie du poème, ce qu'on a pu appeler la seconde action. Aux voyages succèdent les combats, mais, il faut l'avouer, les batailles de l'*Énéide* sont loin d'avoir la vie, la variété, l'intérêt puissant de celles de l'*Iliade*. L'attention du lecteur a besoin pour se soutenir de rencontrer les touchants épisodes de Nisus et Euryale [1], d'Evandre et Pallas [2], de Mézence et Lausus, de Camille, ou cette description du bouclier d'Enée, complément du récit d'Anchise, tableau majestueux de l'histoire et de la grandeur future de Rome.

Voici les faits principaux qui, en dehors des épisodes, remplissent ces six derniers livres. Au septième, ce sont les négociations entre les Troyens débarqués et le roi des Latins, Latinus, négociations troublées par Junon, qui souffle la guerre. Des deux

1. Voir *Morceaux traduits des auteurs latins*, p. 239-247.
2. *Ibid.*, p. 251-255.

côtés, on se prépare pour les combats, et, d'abord, le poète, à l'imitation de l'*Iliade*, fait le dénombrement des guerriers latins.

Le huitième livre, peut-être le plus romain de tous, nous ramène aux origines nationales, en nous montrant Enée à Pallantée, sur l'emplacement de la future Rome. Il est allé solliciter les secours du roi arcadien Evandre, et il emmène avec lui Pallas, le fils bien-aimé du vieux roi, avec quatre cents cavaliers arcadiens. Pendant ce temps, Vulcain, à la prière de Vénus, forge pour Énée des armes et un bouclier, où sont représentées les plus grandes scènes de l'histoire future de Rome. C'est ainsi qu'à la prière de Thétis il avait remplacé les armes d'Achille, perdues avec Patrocle, par une armure merveilleuse. Homère aussi nous avait décrit (ch. XVIII) les tableaux sculptés sur ce bouclier, tableaux pacifiques, empruntés soit aux occupations des villes, soit aux travaux de la campagne. A Virgile donc appartient l'idée d'avoir fait de ce bouclier, comme du récit d'Anchise au sixième livre, une brillante révélation de l'histoire de son pays.

Les quatre derniers livres sont remplis par des scènes de combats. Au neuvième, c'est l'assaut donné par Turnus au camp retranché des Troyens, en l'absence d'Enée; c'est l'incendie de la flotte, dont les vaisseaux sont métamorphosés en nymphes. Au dixième, c'est un combat d'infanterie marqué par les exploits et la mort du jeune Pallas, par les faits d'armes du terrible Mézence, qui tombe enfin, après son fils, sous les coups d'Enée. Au onzième livre, le poète a voulu retracer un combat de cavalerie. C'est là que paraît Camille, qui sème le carnage parmi les Troyens, et tombe enfin d'une mort glorieuse. Au douzième, le combat d'Enée et de Turnus, suivi de la mort du héros rutule, amène le dénouement du poème, comme le combat d'Achille et d'Hector, au vingt-deuxième chant, pré-

pare le dénouement de l'*Iliade*. Mais l'*Énéide* finit plus brusquement : Turnus étant mort, on devine aisément que la paix va se conclure, qu'Enée épousera Lavinie, fille du roi Latinus, et que l'établissement des Troyens ne rencontrera plus d'obstacle. Cependant la curiosité du lecteur est plus complètement satisfaite par le récit d'Homère, surtout par cet admirable vingt-quatrième chant, où Priam pleure aux pieds d'Achille, où Andromaque, sur le cadavre d'Hector, exhale sa touchante douleur. Mais n'oublions pas que l'œuvre de Virgile était inachevée, que peut-être il se réservait de compléter son dénouement par quelques scènes pathétiques. Il est vrai que rien ne pouvait être imaginé de comparable à celles de Priam dans la tente d'Achille et d'Andromaque embrassant le cadavre de son époux.

Quelle que soit l'infériorité de l'*Enéide*, si on la compare sous le rapport de l'action et des caractères à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*, Virgile a su marquer son poème de qualités assez précieuses pour en faire le charme des esprits cultivés de tous les temps et de tous les pays. Les traits principaux et supérieurs de son génie, ce sont la puissance du pathétique et l'exquise perfection du style. Partout, dans son *Enéide* comme dans ses *Géorgiques*, est répandue une sensibilité pénétrante, bien étrangère au caractère romain. Il excelle à peindre les passions douces, comme l'amitié, l'amour maternel, la piété filiale, le patriotisme. Il a un sentiment profond et mélancolique des misères de l'humanité; il a connu cette amertume, dont le goût, selon Lucrèce, se mêle à toutes les joies de la vie [1]. Sa devise véritable est ce beau vers qu'il met dans la bouche d'un de ses personnages :

Sunt lacrimæ rerum, et mentem mortalia tangunt.

1. Voy. Première partie de cette histoire, page 316.

« J'ai des larmes pour l'adversité, et les misères des mortels touchent mon cœur. »

Quant à son style, il réunit toutes les qualités qui conviennent à la poésie, la richesse et le naturel, la délicatesse et la force, la grâce et la majesté. L'harmonie en est le plus frappant caractère : ce n'est pas l'harmonie tendue et monotone de Lucain et de tant de poètes; merveilleusement variée et flexible, elle s'élève et s'abaisse avec le sujet, elle se plie d'elle-même à l'expression de tous les mouvements, de toutes les émotions.

Ces beautés, les premières de toutes, car elles sont de l'ordre du cœur, ont fait l'immense popularité de Virgile dans l'antiquité, au moyen âge et chez les modernes. Il n'est pas de poète plus lu et plus aimé; il donne une direction généreuse et pure à la sensibilité du jeune homme, il ranime, dans le cœur de l'homme mûr et du vieillard, les douces émotions de l'adolescence, nous lui devons le plaisir bienfaisant de pleurer et de compatir, c'est l'ami de tous les temps et de tous les âges. Ce charme infini de Virgile a été délicatement retracé par un critique pénétrant [1] :

Virgile souffre pour Didon délaissée et porte dans son sein les ennuis de la veuve d'Hector; il pleure la mort du jeune guerrier dont un javelot a percé la blanche poitrine. C'est trop peu : ce feu de tendresse se répand sur tout ce qu'il voit, sur tout ce qu'il décrit. Il s'intéresse à l'herbe naissante, qui ose se confier à l'air attiédi par le printemps; il est tour à tour la génisse exhalant son âme innocente, auprès de la crèche pleine, l'oiseau à qui les airs mêmes sont funestes et qui meurt au sein de la nue, le taureau vaincu qui aiguise ses cornes contre les chênes pour de nouveaux combats.

1. M. Nisard, *Etude sur Tite-Live.*

Bibliographie : Fénelon, 1er *Dialogue sur l'éloquence*. — Voltaire, *Essai sur la poésie épique*, chap. III, et article sur l'*Épopée* dans l'*Encyclopédie*. — Tissot, *Etudes sur Virgile* (1825-1830). — Fortoul, *Du génie de Virgile*, thèse (1840). — Sainte-Beuve, *Etude sur Virgile* (1857). — Patin, *Etudes sur la poésie latine*, t. I. — E. Benoist, Œuvres de Virgile (1876-1880). *Introduction et notices*. — G. Boissier, *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, t. I, livres I, IV et V. — Bougot, *De morum indole in Virgilii Æneide*, thèse de doctorat, 1876. — Collilieux, *De la couleur locale chez Virgile*.

CHAPITRE III

HORACE

Vie d'Horace. — Le nom de Virgile est inséparable de celui de son contemporain et ami Horace. Nous n'avons pu raconter la vie du premier sans parler souvent du second, et ces deux grands poètes, si unis tant qu'ils ont vécu, sont confondus encore aujourd'hui dans l'admiration de la postérité.

Les œuvres mêmes d'Horace nous font connaître tous les détails de son existence, car il suivit l'exemple de son devancier Lucilius, dont il dit qu' « il confiait ses pensées à ses livres, comme à des compagnons fidèles [1] ». C'est ainsi que nous savons qu'il naquit le 8 décembre 689 (65 ans av. J.-C.), à Venouse, sur les confins de la Lucanie et de l'Apulie, que sa condition était humble, car son père, simple affranchi, avait l'emploi de collecteur de recettes (coactor) aux ventes publiques du fermage des impôts. Cependant l'éducation d'Horace fut distinguée, et lui-même raconte avec tendresse les soins et les conseils de cet excellent père, qui,

pauvre possesseur d'un maigre champ, ne voulut pas l'envoyer à l'école de sa petite ville, où allaient les nobles fils de nobles centurions, mais ne craignit pas de le trans-

1. *Sat.*, II, IV, 30, 31.

porter à Rome, pour être initié à toutes les études que les chevaliers et les sénateurs font suivre à leurs enfants, et fut lui-même pour le jeune homme le plus vigilant, le plus incorruptible des gouverneurs [1].

Il n'y avait point alors d'éducation complète sans un voyage en Grèce. Après les leçons des maîtres les plus renommés de Rome, Horace alla chercher à Athènes plus de délicatesse et d'élégance et s'instruire de la vérité sous les ombrages de l'Académie [2].

Il vivait là depuis deux ans, lorsque commença la guerre entre les triumvirs et les meurtriers de César (44). Brutus, qui recrutait une armée contre l'héritier du dictateur, entraîna dans son parti le jeune homme, dont sans doute il avait distingué les talents, et lui donna le commandement d'une légion avec le titre de tribun militaire. Horace parcourut ainsi, avec Brutus, la Macédoine et l'Asie Mineure. Il assistait à la bataille de Philippes (42), et, comme il le raconte en souriant dans une ode, il jeta son bouclier et prit la fuite [3]. Ajoutons qu'il ne fut pas le seul, et que sans doute il sauva sa vie quand il n'était plus utile de la perdre. On l'a dit avec raison [4] :

Il a pu combattre courageusement jusqu'au moment de la déroute; sa fuite a été la conséquence naturelle de toute défaite, et il n'était pas lié assez intimement à la cause de Brutus, pour que l'honneur lui commandât de chercher la mort.

Après l'amnistie proclamée par les vainqueurs, Horace revint à Rome; dépouillé probablement de

1. *Sat.*, I, VI, vers 71 et suiv. — Voir *Morceaux traduits des auteurs latins,* p. 283, 284.
2. *Epit.*, II, II, vers 42 et suiv.
3. *Odes,* II, VII.
4. Teuffel, *Histoire de la littérature romaine,* t. II, p. 49.

son modeste patrimoine par le partage des terres entre les vétérans des triumvirs [1], il acheta pour vivre une charge de secrétaire des questeurs [2]. En même temps, comme il le dit, « la pauvreté lui inspira l'audace d'écrire des vers [3] ». C'est alors qu'il publia ses *Epodes* et la plupart de ses *Satires*. Ces œuvres attirèrent sur lui l'attention de Virgile et de Varius, qui le présentèrent à Mécène vers la fin de 39. Par suite du modeste embarras du jeune homme et de la réserve de Mécène, cette première entrevue fut courte et peu décisive ; cependant, neuf mois plus tard, le jeune poète était rappelé et admis dans le cercle choisi et restreint des familiers du ministre, dont il devint le plus intime ami [4]. Il avait alors à peu près vingt-six ans. L'année suivante (37), il accompagnait Mécène dans son voyage de Brindes [5].

Simple et modeste dans ses goûts,il se déclare content de sa terre de la Sabine, qui lui fut donnée par Mécène sans doute vers l'an 33. Plus tard, selon le biographe Suétone [6], il en reçut une seconde à Tibur, où Mécène et beaucoup d'autres grands personnages possédaient de magnifiques villas. Mais il ne l'avait pas désirée : « Je ne poursuis point les dieux d'autres prières, je ne demande pas à mon puissant ami de plus larges dons : je suis assez riche avec ma terre

1. *Epît.*, II, II, vers 50 et suiv.
2. Suétone, *Vie d'Horace*. — *Sat.*, II, 6, 26 :

> De re communi *scribæ* magna atque nova te
> Orabant hodie meminisses, Quincte, reverti.

3. *Epît.*, II, 2, 51.
4. *Sat.*, I, 6. Voir *Morceaux traduits*.
5. *Sat.*, I, 5.
6. Le passage de Suétone est obscur; c'est Auguste qui es désigné comme le bienfaiteur d'Horace : « Una et altera liberalitate locupletavit. »

de la Sabine [1] ». Il disait ailleurs : « Je n'ai pas à craindre la fâcheuse pauvreté, et je voudrais davantage, que tu ne me le refuserais pas [2]. » C'est sa retraite plus lointaine et plus solitaire de la Sabine qu'Horace préférait; c'est là qu'il composa les œuvres de sa maturité, heureux d'échapper dans ses montagnes aux devoirs et aux occupations oiseuses de la ville. Il s'est plu à décrire avec détail ce domaine, situé sur le penchant du mont Lucrétile, près des bords d'une petite rivière, la Digence, non loin du bourg de Mandèle, de la petite ville de Varia et du temple en ruine de la déesse Vacuna [3].

Horace, on le sait encore par ses vers, fut lié avec les grands poètes et les hommes illustres de son temps. Partisan sincère et convaincu du gouvernement d'Auguste, il a souvent célébré dans ses odes ce pouvoir dont la sagesse rendait à Rome et à l'empire une paix et une prospérité depuis longtemps disparues. Mais le poète, à qui l'on a quelquefois reproché ces louanges comme des flatteries, n'a jamais recherché les faveurs et la familiarité du prince. Il s'excusa sur sa santé d'accepter près de lui l'emploi de secrétaire; il attendit, pour adresser à Auguste une de ses épîtres [4], que celui-ci lui eût reproché délicatement son silence. Suétone, dans la *Vie d'Horace*, cite une partie de la lettre de l'empereur au poète :

Sache que je t'en veux de ne m'avoir pas choisi de préférence pour interlocuteur dans la plupart de tes ouvrages en ce genre. Crains-tu donc de te déshonorer auprès de la postérité, en y laissant paraître que tu es notre ami?

1. *Odes,* II, 18, vers 11 et suiv.
2. *Odes,* III, 16, vers 37, 38.
3. *Od.*, I, 17; *Ep.*, I, 16; I, 18; I, 14; I, 10, vers 49.
4. II, 1.

Horace allègue pour s'excuser les grands travaux d'Auguste, qu'il a craint de troubler indiscrètement par ses vers. Après cette courte justification qui commence son épître, il aborde rapidement une question littéraire et s'y renferme.

D'ailleurs, si l'on peut regretter, comme nous l'avons dit déjà à propos de Virgile, les exagérations et l'emphase d'une ode politique où il célèbre le maître [1], il faut reconnaître qu'il a montré, dans ses œuvres comme dans sa conduite, une indépendance qui l'honore. Il a rappelé sans embarras sa campagne républicaine [2]. Il a célébré, dans une pièce dédiée à Auguste, la « noble mort de Caton [3] », il a parlé de Brutus avec honneur [4]; l'ode *Au navire* [5] est vraisemblablement à l'adresse du parti vaincu, qu'il ne voudrait pas voir se lancer dans de nouvelles et folles aventures. Il n'a pas craint de nommer le poète Cassius de Parme, un des meurtriers de César, proscrit par Auguste et mis à mort [6]. Ce n'est donc pas sans dignité qu'il a rompu avec la cause où l'avait jeté l'élan irréfléchi de la jeunesse, plutôt peut-être que des convictions profondes; il n'a pas changé furtivement, bassement, en homme honteux de lui-même, en courtisan intéressé du succès. Il avoue hautement et son passé et son présent : rallié par raison au gouvernement d'un seul, servant avec conviction dans ses odes les vues et la politique d'Auguste, il évite en même temps l'éclat d'une faveur dont on pourrait médire, et tient à conserver à sa conversion, à ses éloges, toute leur autorité. Au reste

1. *Odes*, I, 2, à Auguste.
2. *Odes*, II, 7.
3. *Odes*, I, 12, vers 35.
4. *Epît.*, I, 20, vers 23. *Sat.*, I, 7, 23 et suiv.
5. I, 14. Voir *Morceaux choisis des auteurs latins*, page 269.
6. *Epît.*, I, 4, vers 3.

ses goûts épicuriens, comme son caractère, le rendent ennemi de toute dépendance, il ne veut s'enchaîner à personne, et, dans une charmante épître que nous avons citée [1], il le déclare avec une délicate liberté à son protecteur Mécène.

Il avait promis à son ami de ne pas lui survivre. Rien n'est plus connu que cette ode pleine de tendresse et d'effusion :

Pourquoi ces plaintes qui me déchirent le cœur? Non, ni les dieux, ni moi-même ne saurions souffrir que tu meures le premier, toi, Mécène, ma gloire, mon illustre appui! Ah! si le destin m'enlevait avant le temps la moitié de mon âme, qui retiendrait l'autre, désormais sans prix et mutilée? Le même jour nous verra tomber l'un et l'autre; je l'ai juré, je ne serai point parjure. Nous irons, nous irons ensemble; quand le moment sera venu, je suis prêt à partir avec toi pour le dernier voyage [2].

Horace, en effet, mourut moins d'un mois après Mécène (27 nov. av. J.-C.). Il avait alors cinquante-sept ans. Il fut inhumé à côté de son protecteur sur le mont Esquilin.

Nous savons par Horace lui-même qu'il faisait physiquement un contraste complet avec Virgile; sa petite taille et son obésité lui valaient les plaisanteries d'Auguste [3]. Ses cheveux étaient noirs, mais il nous apprend lui-même qu'il blanchit de bonne heure. Il

1. I, 7. *Morceaux traduits,* p. 297 et suiv.

2. *Odes,* II, 17.

3. « Tu me parais craindre que tes livres ne soient plus grands que toi-même; mais si la taille te manque, une certaine ampleur ne te manque pas. Tu pourrais donc écrire même sur un setier (les anciens roulaient leurs manuscrits autour d'un cylindre), pourvu que ton volume regagnât en grosseur, comme ton ventre, ce qui lui manquerait en hauteur. » (Suétone, *Vie d'Horace.*)

se plaint souvent de la goutte qui le tourmente. D'après ce qu'il nous raconte de sa bibliothèque, de ses esclaves, de ses voyages, des amis et des parasites qu'il reçoit à sa table, il devait avoir une assez grande aisance.

Enjoué, spirituel, malicieux, aussi à son aise dans les relations de société que Virgile y était gauche et emprunté, il avoue qu'il est *irascible*, tout en ajoutant qu'il se laisse facilement apaiser [1]. Son caractère est celui du satirique qui observe et relève malignement les défauts des hommes, plutôt que celui du poète lyrique entraîné par les caprices de l'imagination et par les élans de l'enthousiasme. Aussi, malgré les qualités supérieures de beaucoup de ses odes, jugerons-nous qu'il a réussi avant tout dans la poésie légère et dans ces compositions aimables et doucement railleuses, satires et épîtres, que l'auteur confondait sous le nom général de causeries (*sermones*).

Œuvres d'Horace. — Ordre chronologique. — Les œuvres d'Horace, telles que nous les ont transmises tous les manuscrits, sont groupées méthodiquement d'après le genre du sujet et la nature du mètre, sans tenir compte de la date de la publication primitive. Les *Odes* (*carmina*), divisées en quatre livres, commencent le recueil, qui continue par le livre des *Épodes*, par le *Chant séculaire* (*Carmen seculare*), par les *Satires* et par les *Épîtres*. Seule la longue pièce que l'on connaît en général sous le nom d'*Art poétique* se rencontre quelquefois après les *Épodes* et le *Chant séculaire*, plus souvent après les *Odes*.

Mais, nous l'avons dit déjà, c'est par la satire que commença le jeune homme fraîchement revenu de

1. *Epît.*, I, 20, 25 :

Irasci facilem, tamen ut placabilis essem.

Philippes. Son tempérament, son âge, sa situation embarrassée après la confiscation de son patrimoine, peut-être le chagrin et le mécontentement, le jetèrent dans ce genre avec une hardiesse qui pouvait avoir ses dangers. Une partie des satires qui forment le premier livre appartient à cette période, ainsi que les pièces plus violentes où le poète débutant s'inspire des invectives d'Archiloque :

Moi aussi, disait-il plus tard [1], moi aussi j'ai connu les bouillants transports qu'inspire l'aimable jeunesse; mon délire s'arma des ïambes emportés [2].

C'est bien le nom d'ïambes qui convenait à ces compositions faites sur le modèle du poète grec. Il est probable que le nom d'*Épodes* a été donné plus tard à ce recueil en raison du mètre de la plupart des pièces qui le composent. En effet les grammairiens postérieurs à Horace désignèrent sous le nom d'*Épodes* toutes les combinaisons métriques, sauf le distique élégiaque (*hexamètre* et *pentamètre*), formées de la réunion de deux vers, l'un plus long, l'autre plus court [3].

Les *Odes* sont postérieures aux *Satires* et aux *Épodes;* Horace avait dépassé trente ans quand il entreprit de donner à Rome une poésie lyrique :

Le premier, dit-il, j'ai modulé sur la lyre latine les chants éoliens [4].

Il oublie qu'il avait été précédé dans ce genre par Catulle, dont la finesse et l'élégance ont pu influer sur la formation de son talent. Il le connaissait bien,

1. *Odes,* liv. I, 16, *Palinodie.*
2. Ailleurs (*Epît.*, I, 19, vers 23), il a dit : « Le premier j'ai fait connaître au Latium les ïambes de Paros. »
3. Teuffel, *Histoire de la littérature gr.*, t. II, p. 55, note.
4. *Odes,* III, 20.

comme l'attestent plus d'une imitation, plus d'un emprunt. Il désigne souvent ses *Odes* sous le nom de poème d'Eolie, poème lesbien, se rattachant ainsi directement aux fameux poètes de Lesbos, Alcée et Sapho. Ainsi, c'est la poésie mélique de la Grèce qu'il a imitée; il n'a point essayé de reproduire la poésie chorique des Stésichore et des Pindare, poésie toute particulière où la musique et la danse avaient une place principale, et qui ne pouvait être transplantée avec succès sur un sol étranger. Horace aussi, mieux inspiré que la plupart de ses contemporains, a cherché ses modèles dans l'âge classique de la poésie grecque. Il a rarement imité la poésie savante d'Alexandrie, quoiqu'il en ait subi l'influence.

Les *Épîtres*, qui furent composées après les trois premiers livres des *Odes*, appartiennent à la maturité du poète. Le premier livre fut publié sans doute en l'an 20 av. J.-C., c'est-à-dire quand Horace avait quarante-cinq ans. Le *Chant séculaire*, le quatrième livre des *Odes* suivent de près. C'est par le second livre des *Épîtres* que se termine la carrière du poète, et c'est là que se rencontrent au plus haut degré les qualités de naturel délicat, d'esprit, de mesure, d'aimable et d'indulgente raison, qui caractérisent avant tout son talent.

En étudiant ces différentes œuvres, nous suivons l'ordre adopté par les manuscrits et par tous les éditeurs modernes.

Pièces lyriques. — Ce titre, si on l'étend à l'ensemble des compositions que nous venons d'énumérer, est justifié surtout par la nature des mètres qu'a employés le poète. Laissant de côté, comme nous l'avons dit, la poésie chorique, qui ne pouvait être transportée dans la langue latine, il s'est attaché à reproduire les strophes rapides et simples de la poésie mélique, et il

a donné droit de cité romaine aux mètres des Archiloque, des Alcée, des Sapho, des Anacréon. De là une grande diversité dans les combinaisons des pièces d'Horace : quelquefois le même vers se reproduit dans toute la pièce [1], quelquefois c'est un système de deux vers alternatifs de longueur inégale [2]. Tantôt c'est une strophe de quatre vers : les plus souvent employées sont la strophe *saphique*, créée par la célèbre femme poète dont elle a gardé le nom, la strophe *alcaïque*, qui porte aussi le nom de son inventeur, et *la première et la seconde strophe asclépiades*.

Les sujets traités par le poète sont aussi variés que les mètres dont il s'est servi. On se tromperait si l'on cherchait dans un grand nombre de ces pièces le ton élevé et le souffle puissant de ce que les modernes appellent communément une ode. Aux odes sérieuses, inspirées par les événements du jour ou par de grands souvenirs nationaux, religieux, mythologiques, quelquefois littéraires, il faut joindre beaucoup de petites pièces qui ne diffèrent que par le mètre de la satire et de l'épître, des épigrammes, des billets pour saluer le retour d'un ami ou se plaindre de son départ, pour convier à un repas quelque personne aimée, pour vanter le charme paisible de la campagne et de la retraite, des chansons de table ou d'amour dans le genre d'Anacréon. Telle est la poésie préférée d'Horace, c'est celle qui dans son recueil tient la plus large place. Nous commencerons par elle notre étude.

Odes familières. — Il ne faut pas chercher longtemps pour trouver dans ces œuvres l'esprit satirique qui est la première et la plus naturelle inspiration du

1. Sept odes et une épode suivent cette règle.
2. 34 pièces.

poëte. La pièce qui commence le recueil et qu'Horace adresse à Mécène est une véritable satire où l'on sent partout la malice et l'ironie :

Les uns aiment à se couvrir sur un char de la poussière d'Olympie; la borne évitée par leur roue brûlante, la palme glorieuse les élèvent jusqu'aux dieux, maîtres de l'univers. Un autre est heureux si la foule inconstante des Romains s'empresse de lui faire monter le triple degré des honneurs; cet autre, s'il peut entasser dans son grenier tous les grains qu'on recueille sur les aires de la Libye. Cet homme met son bonheur à sarcler de ses mains le champ de son père; jamais au prix des trésors d'Attale tu ne l'en arracherais pour qu'il aille, matelot tremblant, fendre sur un vaisseau de Chypre la mer de Myrtos. Quand le vent d'Afrique se déchaîne sur les flots de la mer d'Icare, le marchand effrayé vante les loisirs et les champs de sa ville natale; puis il radoube ses vaisseaux brisés, indocile au joug de la pauvreté. Tel ne dédaigne pas une coupe de vieux massique, et dérobe volontiers quelques heures aux affaires, étendu tantôt sous un arbousier verdoyant, tantôt à la source paisible d'une fontaine sacrée. Beaucoup aiment les camps, le bruit confus des trompettes et des clairons, et les combats abhorrés des mères. Il brave le souffle glacé de Jupiter, oublieux de sa jeune épouse, le chasseur dont les chiens fidèles ont fait lever une biche, ou dont les filets rompus ont laissé échapper un sanglier marse. Pour moi c'est le lierre, couronne des doctes fronts, qui me transporte au milieu des dieux; ce sont les frais bocages, les chœurs des Nymphes dansant avec les Satyres, qui me séparent de la foule.

On sent dans cette pièce le ton de l'homme qui se rit et des autres et de lui-même; il est inévitable qu'on la rapproche de la satire première du livre Ier, également adressée à Mécène, où l'auteur énumère avec un sourire malicieux les goûts opposés des hommes, et se plaît surtout à nous les montrer toujours mécon-

tents de leur sort et envieux de celui des autres, dont ils se dégoûteraient bientôt à l'épreuve.

Ailleurs l'ode d'Horace est une sorte d'épigramme; c'est ainsi qu'il raille doucement de ses goûts guerriers un jeune homme qui, séduit par l'espoir de s'enrichir, laisse là ses livres pour s'engager dans une expédition contre les Arabes :

Iccius, tu convoites donc aujourd'hui les riches trésors des Arabes, tu prépares une rude guerre aux rois de Saba encore invaincus, tu forges des chaînes pour les Parthes redoutables? De quelle vierge barbare veux-tu frapper le fiancé pour en faire ton esclave? Quel enfant royal s'étendra désormais près de toi, les cheveux parfumés, pour remplir ta coupe d'une main exercée chez les Sères à tendre l'arc paternel? Niera-t-on que les torrents puissent remonter au sommet des montagnes, le Tigre refluer vers sa source, quand, tous ces livres de l'illustre Panétius et de l'école de Socrate rassemblés à grands frais, tu songes à les échanger contre une cuirasse ibérienne? Ah! nous attendions mieux de tes promesses [1].

Ailleurs c'est une ironie telle qu'on la rencontre souvent chez Catulle. Après un début très fier sur la pureté de sa vie, sur la protection du ciel qui l'a défendu contre les attaques d'un loup monstrueux, il nous fait connaître par une chute fort piquante quelle est cette vertu que les dieux récompensent :

L'homme dont le cœur est pur et la main innocente n'a besoin, Fuscus, ni des javelots du Maure, ni de l'arc, ni du carquois chargé de flèches empoisonnées, lui fallût-il traverser les sables brûlants des Syrtes, le Caucase inhospitalier, les pays qu'arrose le merveilleux Hydaspe.

Dans ma forêt de la Sabine un loup me rencontre. Je chantais ma Lalagé, j'errais, sans souci, plus loin que de

1. I, 29.

coutume, quand devant ma main désarmée le loup s'est enfui. Jamais tel monstre ne fut nourri dans les vastes chênaies de la belliqueuse Daunie, ni engendré dans l'aride royaume de Juba, cette nourrice des lions [1].

Que fera-t-il pour reconnaître ce bienfait des dieux?

Partout, dans les pays où règnent les glaces, dans les plaines brûlées par les feux dévorants du soleil, j'aimerai Lalagé au doux parler, au doux sourire...

Souvent l'ode a tout le caractère d'une petite épître. Telle est celle qu'il adresse à Leuconoé :

Ne t'inquiète pas de savoir, cette recherche est un crime, quelle fin les dieux destinent et à moi et à toi, Leuconoé; n'aie point recours aux calculs babyloniens! Combien il vaut mieux supporter tout ce qui peut advenir! Que Jupiter te réserve encore de nombreux hivers, ou que le dernier soit celui qui maintenant fatigue contre les rochers du rivage les flots tyrrhéniens, sois sage, filtre tes vins, et ramène à la mesure de notre courte vie tes longues espérances. Nous parlons, et déjà s'est envolée l'heure jalouse; cueille la fleur du jour, et garde-toi de croire au lendemain [2].

C'est le badinage d'Anacréon qu'Horace a si souvent imité et qui convenait si bien à son caractère.

Les chansons de table ne sont pas moins nombreuses et par le ton diffèrent peu de ce gracieux et nonchalant petit billet :

Vois se dresser le Soracte blanchi sous une neige épaisse, vois fléchir sous le fardeau les forêts fatiguées, vois les fleuves s'arrêter sous l'âpre gelée. Désarme l'hiver en chargeant de bois ton foyer, et puise libéralement à l'amphore sabine un vin de quatre ans. Abandonne aux

1. I, 22.
2. I, 11.

dieux tout le reste; quand ils ont abattu les vents qui luttaient sur la mer bouillonnante, les cyprès et les vieux frênes n'agitent plus leur feuillage. Qu'arrivera-t-il demain? Garde-toi de le rechercher; chaque jour que t'accorde le sort est un jour gagné. Enfant, ne dédaigne ni les tendres amours, ni les danses, tandis que tes années fleurissent et que les cheveux blancs de la morose vieillesse sont loin de toi. C'est le temps de fréquenter le Champ de Mars et les gymnases, de rechercher vers le soir, à l'heure convenue, les mots murmurés à l'oreille [1]...

Les pièces de ce genre sont nombreuses, et c'est là qu'on trouve le plus complètement l'inspiration personnelle d'Horace, un amour sérieux pour le plaisir, la mélancolie auprès du sourire, des idées de mort à demi tristes au milieu de la joie des festins, une résignation douce et tranquille. Il prend la mort par la main, il la fait asseoir au milieu des convives. « La vie est courte, hâtons-nous d'en jouir », telle est partout la conclusion du poète. Les mêmes idées ont fourni des inspirations plus hautes aux poètes et aux moralistes modernes; eux aussi ont peint la fragilité et le néant de la vie, mais, bien différents d'Horace, ils ont conclu : la vie est courte, donc il faut se préparer à mourir.

Il serait long de citer toutes les charmantes petites pièces qui ont ce caractère; notre *Recueil de morceaux traduits* en a donné plusieurs, auxquelles nous venons de renvoyer le lecteur. Nous avons reproduit aussi les adieux pleins de tendresse qu'Horace adresse à Virgile qui part pour la Grèce [2], et les regrets touchants qu'inspire au poète la mort de leur

1. I, 9. — Voir, dans le *Recueil des morceaux traduits,* les odes à *Sestius,* p. 268, à *Dellius,* p. 273, à *Postumus,* p. 275, à *Manlius Torquatus,* p. 279.
2. Page 266.

ami commun Quintilius Varus [1]. Partout c'est l'éloge de la médiocrité, des plaisirs tranquilles de la campagne, l'horreur de cette cupidité insatiable dont le riche tourmente et les autres et lui-même.

Le jour pousse le jour, dit-il à cet insensé; les lunes nouvelles décroissent et meurent. Toi cependant, la veille du trépas, tu fais scier des marbres; il te faut un tombeau, tu bâtis des maisons; tu presses les vaisseaux pour forcer la mer qui mugit près de Baïes à reculer son rivage; tu serais à l'étroit sur le continent. Que dis-je? on te voit sans cesse arracher les bornes du champ voisin, et t'élancer dans ta fureur avide au delà des limites de tes clients. Ils fuient devant toi, l'époux et l'épouse, emportant dans leur sein leurs dieux paternels et leurs enfants en haillons. Et pourtant nulle demeure plus certaine n'attend le riche que le séjour inévitable d'Orcus. Où veux-tu aller? La terre s'ouvre également pour le pauvre et pour les enfants des rois, et le satellite de Pluton, insensible à l'or de Prométhée, n'a point repassé dans sa barque le rusé Titan [2].

Odes sérieuses. — On peut croire que ce n'est point pour obéir à une inspiration personnelle qu'Horace a composé la plupart de ces grandes odes. Riches sans doute en beaux mouvements, en brillantes images, animées souvent par un sentiment vrai, elles laissent voir plus d'une fois la trace de l'effort; l'art et l'imitation s'y trahissent. Quelques-unes sont purement littéraires, d'autres s'inspirent de souvenirs mythologiques, d'autres ont un caractère purement moral, un grand nombre sont nationales et politiques. Souvent quand Horace chante la grandeur romaine ou déplore les guerres civiles, il rencontre des beautés supérieures; mais son rôle de poète officiel, de panégyriste obligé du gouvernement nouveau, donne plus d'une fois à ses odes une allure quelque peu guindée.

1. Page 270.
2. II, 18.

Odes littéraires. — La plus célèbre des odes littéraires est celle qu'Horace adresse à Jules Antoine, fils du triumvir et de Fulvie, élevé par la seconde femme d'Antoine, Octavie, sœur d'Auguste. Ce jeune homme, alors comblé des bontés d'Auguste, et marié à Marcella, nièce du prince, d'ailleurs lettré et poète lui-même, avait sans doute demandé à Horace une ode dans le style de Pindare, pour célébrer le retour de l'empereur. Horace décline cet honneur périlleux et apprécie en beaux vers, mais avec plus d'éclat que de précision, le génie poétique du chantre thébain :

Entrer en lutte avec Pindare, c'est vouloir, ô Jules, s'élever sur les ailes de cire d'un Dédale pour donner son nom au cristal des mers. Tel qu'un fleuve qui roule du haut des montagnes, que les pluies ont gonflé et répandu hors de ses rives, ainsi bouillonne et précipite ses flots immenses le sublime Pindare. Il mérite le laurier d'Apollon, soit que dans ses audacieux dithyrambes il roule des mots nouveaux et s'emporte en des rythmes libres de toute loi; soit qu'il chante les dieux et les rois, enfants des dieux, dont le bras vengeur terrassa les Centaures et la Chimère aux flammes formidables; soit qu'il dise les vainqueurs que la palme d'Elide renvoie égaux aux dieux, l'athlète, le coursier lui-même, et leur décerne un prix plus glorieux que cent statues, soit enfin qu'il pleure avec l'épouse désolée le jeune époux qu'elle a perdu, et qu'élevant jusqu'aux astres sa force, sa vaillance, ses mœurs dignes de l'âge d'or, il l'arrache à la nuit de l'Achéron [1].

Puis Horace abaisse modestement ses vers devant les sublimes accords du poète de Dircé :

Un souffle puissant soulève le cygne thébain, quand il s'élance dans la région des nuages ; pour moi, comme l'abeille de Matinum, qui butine avec peine le thym parfumé, je compose humblement sous les ombrages, près des fraîches rives de Tibur, mes vers laborieux.

1. *Odes,* IV, 2.

Et il convie son ami, « dont la lyre est plus puissante », à chanter les exploits et le retour triomphant de César. Il est permis de voir dans cette ode une leçon indirecte au jeune homme, qu'il vante avec quelque ironie, de même que, dans une de ses épîtres [1], il célèbre malicieusement l'audace d'un autre jeune poète, Titius, « dont le nom volera bientôt sur les lèvres des Romains, et qui, dédaignant les lacs et les ruisseaux vulgaires, a bu sans pâlir à la source pindarique ».

Les odes purement religieuses, telles que la pièce du Ier livre qui célèbre Diane et Apollon [2], telles que celle du IVe livre, en l'honneur des mêmes divinités [3], ou une autre du livre III adressée à Mercure [4], sont travaillées avec beaucoup d'art et remplies de traits brillants et ingénieux; mais elles nous laissent froids, car l'auteur se joue au milieu de ces légendes, auxquelles il ne croit guère; il n'est pas animé par un sentiment personnel et communicatif. Bien supérieure est la *Prédiction de Nérée* [5], empruntée aussi aux souvenirs mythologiques, mais saisissante par une vigueur de style et par un mouvement vraiment lyrique. On y a vu quelquefois une allégorie; sous les noms de Pâris et d'Hélène, ce seraient Antoine et Cléopâtre que le poète aurait voulu peindre, c'est au rival d'Octave que s'adresserait la prédiction du dieu marin, Nérée. Cette interprétation de l'ode d'Horace nous semble bien forcée; on n'y est pas conduit par la lecture de la pièce, que nous avons donnée dans notre *Choix de morceaux traduits* [6].

1. *Epit.*, I, 3, à Julius Florus.
2. I, 21 : *Dianam teneræ dicite virgines.*
3. IV, 6.
4. III, 11.
5. I, 15.
6. Page 269.

Les odes philosophiques et morales renferment de grandes beautés. Horace a servi peut-être dans cette partie de ses œuvres, comme dans les odes politiques, les vues de l'empereur qui voulait ramener les Romains à des mœurs meilleures et plus simples. C'est toujours la modération des goûts, le bonheur des fortunes modestes que célèbre et recommande Horace :

Voyez cet homme dont une épée nue menace la tête impie: tous les mets de la Sicile travailleraient vainement à flatter son goût; le chant des oiseaux, les accents de la lyre ne lui rendront point le sommeil. Ce sommeil bienfaisant ne dédaigne pas l'humble demeure de l'homme des champs. ni les ombrages de la rive, ni les vallons où se jouent les zéphirs. Celui-ci ne désire que le nécessaire, s'inquiète peu de la mer en courroux, des vents orageux au coucher de l'Arcture ou au lever du Chevreau, de la grêle qui frappe les vignes, des champs trompeurs, quand l'arbre stérile accuse ou la pluie ou les feux brûlants du soleil ou les ravages des tempêtes. Les poissons se sentent à l'étroit dans les mers comblées par notre luxe. Là s'engloutissent sans cesse des matériaux qu'y précipitent des troupes d'architectes et d'ouvriers sous l'œil d'un maître qui a pris en dégoût la terre. Mais ses craintes, les menaces de sa conscience montent sur sa galère armée d'airain; le sombre chagrin s'assied en croupe avec lui!... Ah! pourquoi irriter l'envie, en élevant vers le ciel par un effort nouveau de l'art de superbes portiques? Pourquoi échanger mon vallon de la Sabine contre ces trésors d'un poids si lourd[1]?

Les beaux traits abondent aussi dans l'ode suivante, où le poète exhorte la jeunesse romaine à aimer la pauvreté, à imiter les mâles vertus des ancêtres. Là se trouvent ces nobles pensées :

Il est doux, il est glorieux de mourir pour la patrie. La mort atteint aussi le lâche qui la fuit; elle n'épargne point les jarrets, le dos timide d'une jeunesse pusillanime.

1. *Odes*, III, 1.

La vertu, ouvrant le ciel à ceux qui méritent de ne pas mourir, se fraye une route inaccessible au vulgaire. Cette foule misérable, cette fange terrestre, elle les fuit avec dédain emportée par son vol sublime...

Horace termine en menaçant le coupable de la vengeance de Jupiter :

Le criminel a beau fuir, rarement la Peine, au pied boiteux, manque à l'atteindre [1].

Une autre ode du même livre [2] est un sombre tableau des vices du temps, une violente invective contre le luxe, source de tous ces maux :

Oh ! quiconque voudra étouffer nos guerres impies et nos fureurs civiles, s'il veut qu'on lise sur le socle de ses statues : « Au père de la Patrie », doit oser mettre un frein à notre indomptable licence. A quoi bon l'amertume des plaintes si la hache ne coupe le mal ? Que sont, que peuvent les lois sans les mœurs ? Hâtons-nous de porter au Capitole, ou de jeter dans la mer voisine ces perles, ces pierreries, cet or funeste, aliments de toutes nos misères. Si nous avons un vrai repentir, il faut extirper jusqu'aux germes de nos désirs mauvais, et former par une plus mâle discipline notre jeunesse amollie.

On le voit, la morale touche ici à la politique, et ces pièces ont plus d'un rapport avec les odes purement nationales. La première du recueil [3], adressée à Auguste, n'est pas heureuse : nous l'avons déjà rapprochée de l'invocation qui commence les *Géorgiques* de Virgile ; les exagérations et l'emphase qui nous choquent dans ces deux morceaux s'expliquent surtout, nous l'avons dit, par l'influence des poètes

1. La même image se trouve dans une élégie de Solon. Voir notre *Histoire de la littérature grecque*, 3e édition, page 92.
2. *Odes*, 24.
3. Livre I, 2.

d'Alexandrie, qui ont tant prodigué l'hyperbole et inventé l'apothéose. Mais, quand Horace célèbre la grandeur de son pays, quand il déplore les maux de la guerre civile, il est naturel et vrai : on sent chez lui la chaleur et l'accent ému du patriotisme. Telle est l'ode sur Régulus [1], que l'on trouvera dans notre *Recueil* [2]; telle est la première du II° livre que le poète adresse à Asinius Pollion. Il engage le célèbre personnage, à la fois homme politique, avocat, poète tragique et historien, à négliger pour un temps Melpomène et à se livrer tout entier aux récits de la guerre civile, bien qu'une telle œuvre soit pleine de périls et qu'il faille marcher sur des feux mal recouverts d'une cendre trompeuse. Puis il nous jette au milieu de la mêlée :

Déjà le murmure menaçant des clairons déchire mon oreille, déjà les trompettes résonnent; l'éclat des armes fait fuir les chevaux épouvantés, éblouit les yeux des cavaliers. Je crois entendre la voix de ces grands généraux, je les vois noircis d'une noble poussière, et l'univers entier soumis, hors l'âme indomptable de Caton.

Mais ce sont de tristes victoires; c'est la colère de Junon qui donne comme victimes funèbres aux mânes de Jugurtha les petits-fils de ses vainqueurs, et le poète déplore ces malheurs :

Quelle plaine engraissée du sang latin n'atteste par des tombeaux nos combats impies, et la chute de l'Hespérie, qui a retenti jusque chez les Parthes? Quelles ondes, quels fleuves ont ignoré nos tristes guerres? Quelle mer n'a pas été rougie par le massacre des enfants de la Daunie? Quel rivage ne s'est abreuvé de notre sang?

1. Livre III, 5.
2. P. 216.

Cependant, après ces mouvements pathétiques, Horace semble embarrassé de son enthousiasme, et le poète satirique reparaît dans ces vers, où il rit de ses chants trop hardis :

Mais ne va pas, Muse téméraire, abandonnant tes jeux, reprendre les lugubres chants du poète de Céos. Viens avec moi dans la grotte de Vénus chercher des accords pour ta lyre modeste.

Le poète aime à se moquer ainsi de lui-même. Une des plus belles odes est celle [1] où il célèbre l'énergique fermeté qui fait les héros, qui a valu les honneurs du ciel à Pollux, à Hercule, à Romulus, à Auguste aussi, qu'Horace divinise avant sa mort. Rien n'est plus célèbre que ce début sublime :

L'homme juste, ferme dans ses desseins, n'est ébranlé ni par l'emportement d'une multitude qui lui commande le crime, ni par les regards irrités d'un tyran ; rien ne trouble le calme de son âme, ni l'Auster, roi turbulent de l'orageuse Adriatique, ni la main foudroyante du grand Jupiter. Que l'univers se brise et s'écroule, ses débris l'écraseront sans l'étonner.

Mais après ces grandes images, après un discours de Junon qui pardonne aux Romains, le ton change brusquement ; le poète se dérobe et se gourmande lui-même :

De tels sujets ne conviennent pas à une lyre badine. Où vas-tu, Muse téméraire ? Cesse de redire les entretiens des dieux et d'en rabaisser la grandeur par tes humbles accords.

Ainsi, dans ce recueil si varié dont nous n'avons donné qu'une idée imparfaite, il est facile de démêler

1. Livre III, 3.

souvent le ton et l'esprit satirique. Cette inspiration, la première chez lui, fut toujours la plus personnelle. Elle s'était tempérée à l'époque où il composa ses *Odes* et ses *Epîtres;* cependant elle l'accompagna dans toute sa carrière.

Épodes. — La satire avait d'abord été chez lui emportée et violente; c'était l'invective d'Archiloque qu'il renouvelait dans ses *Épodes*, dignes par une verve ardente, comme par la hardiesse des images et du style et par le caractère saisissant du rythme, des ïambes terribles du poète de Paros.

Prends garde, prends garde, s'écrie-t-il dans une de ces pièces [1], car, intraitable aux méchants, j'ai des cornes prêtes à les frapper, comme le gendre méprisé du parjure Lycambe [2], comme l'ennemi acharné de Bupalus [3] !

La jeunesse de l'auteur se trahit par la violence de certaines attaques, par la grossièreté de beaucoup de peintures et aussi par l'inégalité du talent. Il serait difficile de traduire en français quelques-unes de ces pièces d'une crudité repoussante. Les mieux inspirées sont celles où Horace déplore les guerres civiles qui se préparent encore [4], où il montre « une nouvelle génération dévorée par ces luttes sanglantes, et Rome succombant sous ses propres forces [5] ».

Chant séculaire. — Nous ne nous arrêterons pas au *Chant séculaire*. On appelait à Rome *jeux séculaires* des fêtes en l'honneur de Pluton et de Proserpine, qui étaient célébrées tous les siècles, ou plutôt tous

1. *Épodes*, VI.
2. Archiloque.
3. Hipponax.
4. VII. « Où courez-vous, misérables? »
5. XVI.

les cent dix ans, selon la manière de compter des Étrusques. Pendant les guerres civiles, on en avait négligé la célébration. Auguste, dont la politique voulait ramener les Romains aux croyances du passé, fit revivre cette coutume. Après avoir consulté les livres sibyllins, il décida que l'an de Rome 737 (17 av. J.-C.) on célébrerait les cinquièmes jeux séculaires. Le programme de la fête fut élargi : Apollon, Diane y eurent leur place à côté des dieux infernaux. Horace fut chargé par l'empereur de composer l'hymne que vingt-sept jeunes garçons et vingt-sept jeunes filles devaient chanter en l'honneur de Diane et d'Apollon. Ce chant, qui se compose de dix-neuf strophes saphiques et où les jeunes gens alternent avec les jeunes filles, rappelle habilement toutes les circonstances de ces jeux : ce sont des vers sibyllins qui les ont prescrits, c'est un cercle de cent dix ans qui les ramène; ils dureront trois jours et autant de joyeuses nuits. Les adolescents appellent sur Rome les faveurs d'Apollon; les jeunes filles invoquent sa sœur, tantôt sous le nom de Lucine, tantôt sous celui de Diane; les deux chœurs réunis demandent « des mœurs pures pour la jeunesse, du repos pour la tranquille vieillesse, des richesses, de la postérité, de la gloire pour la race de Romulus, la domination de l'univers pour l'illustre sang d'Anchise et de Vénus », et ils célèbrent les grandeurs et les bienfaits du nouveau règne.

Cette pièce officielle a toutes les qualités qu'on pouvait lui demander, élégance, harmonie, brillantes images, convenance délicate dans l'éloge du prince; il ne faut pas y chercher les libres allures et l'originalité d'une œuvre personnelle.

Satires. — Ce n'est pas non plus par les *Épodes* qu'on peut juger le véritable caractère de la satire d'Horace. Le poète répudia bientôt ces poésies, dont

il s'excuse comme d'une inspiration de la pauvreté et du malheur. A l'expression amère et injurieuse de « ses colères politiques, morales, littéraires, amoureuses[1] », succède une raillerie douce et délicate, s'attaquant aux défauts et aux ridicules plutôt qu'aux personnes, un rire aimable et indulgent. Tel est le caractère des *Satires* et même des *Epîtres*, recueils aujourd'hui distincts et divisés chacun en deux livres, mais que le poète avait confondus sous le nom modeste de *Sermones* (causeries). Ce n'est plus l'invective patriotique du vieux satirique Lucilius, qu'inspirent les haines de parti et dont l'indignation sans pitié déchire ceux qu'elle atteint. Ce ne sont pas non plus les sombres tableaux de Juvénal, qui, placé dans un temps de hideuse corruption, de tyrannie effrénée, d'épouvantable misère, n'a été avec sa *mordante hyperbole* que l'historien exact et quelquefois cynique d'une époque exceptionnelle. Horace, au contraire, est le peintre du cœur humain; et il ne le voit pas, comme Perse, le poète stoïcien, à travers les leçons et les livres de ses maîtres; il fait des portraits qui sont des types éternels, sous le costume particulier d'une époque, c'est l'homme de tous les pays et de tous les temps. Indulgent par nature et par système, il ne s'irrite que contre ceux qui n'ont pas d'indulgence. La vertu pour lui est placée entre tous les vices, à une égale distance de chacun[2]. C'est presque une affaire de prudence et d'intérêt bien entendu. Il ne déclame pas contre son temps, comme le feront Sénèque et Juvénal, il croit que son siècle vaut ceux qui l'ont précédé, les hommes sont toujours les hommes : « Ne s'étonner de rien ni en bien ni en

1. Patin, *Leçon d'ouverture du cours de 1844.*
2. *Épît.*, I, XVIII, 9 :

Virtus est medium vitiorum, et utrinque reductum.

mal », telle est la meilleure règle de conduite. D'ailleurs il avoue ses défauts et ses faiblesses, il ne se fait pas meilleur qu'il n'est, il ne ressemble pas à Juvénal, austère dans sa prédication de la vertu, sans trop nous faire croire à la sienne. Perse a bien pénétré le caractère de cette satire, quand, après sa peinture saisissante du terrible génie de Lucilius [1], il juge ainsi le spirituel ami de Mécène :

> Le malicieux Horace effleure les vices de ses amis qu'il fait rire, il pénètre librement dans leur cœur, il s'y joue, habile à berner tout le monde [2].

Horace, en effet, ne gourmande pas, ne commande pas, ne parle pas, comme notre Boileau, du haut d'une chaire; il cause et rit avec nous; c'est la sagesse d'un homme du monde, facile, bienveillante, sans raideur, mais cependant sans complaisance. En effet, le satirique ne cède pas sur tous les points : il attaque avec vigueur les deux plaies de la société romaine, le luxe et l'avarice. Nous l'avons vu déjà, les Romains, riches de l'argent volé au reste du monde, s'étaient jetés dans une prodigalité effrayante ou dans une avarice sordide. Impitoyable pour ces excès qui le font sortir de son calme habituel, Horace combat en plaisantant tous les autres, la superstition, les préjugés de noblesse, l'inconséquence de nos désirs, l'ambition, la gourmandise : c'est un cours complet de morale pratique.

Il ne faut point chercher dans les *Satires* une composition régulière. Une idée en amène une autre, elles se succèdent comme dans une conversation; la pièce entière ne fait pas un tout. C'est assez souvent

1. Voir notre chapitre sur Lucilius, page 100.
2. Perse, *Sat.*, I, vers 116-118.

une causerie à la Montaigne, qui « aime à aller par fuite plutôt que par suite »; c'est la réalisation du mot de Pascal : « On cherchait un livre, on trouve un homme. » Ce style familier, simple, fin, spirituel, est en parfait rapport avec les sujets, de même que la versification, souple et flexible, est merveilleusement appropriée au ton et au style.

Il faut distinguer pour leur allure les satires du second livre de celles du premier; ce sont des dialogues, ce qui les rapproche du drame et leur donne un caractère plus artistique. La sixième seule fait exception. Horace y oppose les plaisirs calmes de la campagne aux ennuis de toutes sortes qui le poursuivent à Rome, et ces piquants tableaux sont dignement complétés par la fable exquise du rat de ville et du rat des champs[1]. D'ailleurs cette jolie pièce sort un peu du genre de la satire. Il en est de même de la cinquième du premier livre, *le Voyage à Brindes*. Ici Horace imitait Lucilius[2]. Il faut avouer que le récit n'a pas beaucoup de sel; tout son intérêt est historique : il nous fait connaître les personnages qui accompagnèrent Mécène dans cette conférence de l'an 717 qu'une autre avait déjà précédée[3], et nous montre le négociateur entouré à la fois d'hommes d'État et de poètes, tels qu'Horace, Virgile et Varius.

Parmi les plus piquantes satires du premier livre citons d'abord la première, dans laquelle le poète raille doucement la folie et l'inconséquence de ceux qui envient sans cesse la condition de leurs semblables, quitte à regretter la leur si leurs désirs étaient satisfaits; qui sans cesse tourmentent leur vie et ne savent point rester dans une sage mesure. La troi-

1. Voir notre *Recueil de morceaux traduits,* page 289.
2. Voir page 113.
3. Voir notre chapitre sur Virgile.

sième est une critique de la sévérité stoïcienne, qui ne distingue point entre les vices et les faiblesses inséparables de la nature humaine; l'auteur combat avec force notre penchant à grossir les fautes d'autrui et à fermer les yeux sur les nôtres. On pense, en le lisant, à la besace de notre La Fontaine et à ce vers qui en serait un assez fidèle résumé :

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

La pièce suivante, qui est une apologie en règle de la satire, a un grand intérêt par les détails qu'elle nous donne sur la personne d'Horace, sur son caractère, sur son éducation. Une reconnaissante affection respire dans ces vers, où le poète raconte avec attendrissement les conseils de son père et les leçons pratiques qu'il a reçues de lui. C'est en lui signalant les tristes conséquences du vice que cet excellent père l'a détourné du mal; c'est en lui inspirant l'estime des gens honnêtes, entourés du respect de tous, qu'il lui a inspiré le goût du bien. On n'a pas eu tort d'indiquer ces habitudes d'observation morale comme une des influences principales qui ont développé le talent satirique d'Horace. La sixième satire est comme un complément de la quatrième. En réponse aux jalousies et aux haines qu'a soulevées contre lui la faveur croissante de Mécène, il adresse à son protecteur de nobles remerciements. Lui dont la famille est si ancienne, il n'a pas dédaigné le fils d'un affranchi; il place la vraie noblesse dans les qualités de l'esprit et du cœur. Alors Horace raconte l'origine de ses relations avec Mécène, et il complète l'histoire de sa jeunesse par un nouvel hommage aux soins éclairés et vigilants de son père. En faisant la biographie du poète, nous avons traduit quelques vers

de cette pièce touchante, que l'on trouvera tout entière dans notre *Recueil*[1].

La septième satire est faible. C'est sans doute un des premiers essais d'Horace. Il raconte une dispute qui a eu lieu à Clazomène entre un certain Rupilius de Préneste et Persius de Clazomène, en présence de Brutus, commandant en chef de l'armée. Ce souvenir de sa campagne républicaine n'a pas bien servi le poète. Quand on le voit rire de bon cœur à propos de plaisanteries aussi plates, d'injures aussi triviales, on s'étonne qu'il ait jugé avec tant de sévérité le théâtre de Plaute. La pièce suivante, dans laquelle sont décrites les opérations de deux magiciennes, dont l'une, Canidia, nous est déjà connue par les *Epodes*[2], n'a pas beaucoup plus d'intérêt. Mais la neuvième satire, *le Fâcheux*, quoique le sujet en soit mince, est très jolie et très piquante. Elle a inspiré heureusement notre vieux poète Régnier[3], et Molière, dans sa comédie des *Fâcheux*, lui a emprunté quelques traits. Nous l'avons citée dans notre *Recueil*[4]. La dixième et dernière satire est toute littéraire; c'est une réponse aux admirateurs exclusifs de Lucilius, qui s'étaient émus en lisant dans la quatrième satire le jugement d'Horace sur l'incorrection et l'abondance bourbeuse du vieux poète. Nous avons exposé ce procès dans notre chapitre sur Lucilius.

Les satires dialoguées du second livre sont en général vives et piquantes. La première est une défense de la satire sous forme de consultation demandée au célèbre jurisconsulte Trébatius Testa. Quoique placée en tête du livre, elle est la dernière qu'Horace ait composée. Dans la seconde, Horace fait parler le paysan

1. Page 282.
2. V et XVII.
3. *Sat.*, VIII.
4 Page 287.

Ofella. Dépouillé de son bien par les vétérans d'Octave, ce brave homme cultive pour le compte d'un autre le domaine où il avait commandé en maître; mais la simplicité de ses goûts lui rend sa condition supportable et il oppose à la folie des gourmands du jour, qui par leur ignoble passion ruinent à la fois leur fortune et leur santé, les avantages précieux de la frugalité, véritable source de la santé et du bonheur. Dans la troisième, un spéculateur ruiné, fraîchement converti au stoïcisme, développe ce thème stoïcien : Tous les hommes sont fous chacun à sa manière. Il n'excepte pas même de cette condamnation son interlocuteur Horace, et il lui démontre qu'il a aussi son genre de folie. La quatrième satire se rapproche de la seconde : elle attaque par la bouche d'un certain Catius les épicuriens et leurs leçons d'art culinaire. Le cadre de la cinquième est ingénieux : Ulysse, ruiné par les prétendants de Pénélope, consulte le divin Tirésias sur les moyens de faire fortune. Celui-ci lui fait connaître une industrie florissante à Rome, la chasse aux testaments. Le métier des *captateurs* ne fit que croître depuis cette époque; nous le savons par Juvénal et par un joli petit morceau de Pétrone, qui montre Rome partagée en deux classes, les *cadavres* et les *corbeaux*. Nous avons déjà indiqué le caractère de la sixième satire, charmante pièce personnelle, où le poète se peint avec ses goûts modestes et son amour de la campagne; par le cadre, comme par le sujet, elle diffère de toutes celles du même livre. Dans la septième, Dave, esclave du poète, profite de la liberté des Saturnales pour dire à son maître toutes ses vérités. Enfin la huitième est le récit peu intéressant d'un repas ridicule donné à Mécène, à Varius, et au poète comique Fundanius par un riche avare, nommé Nasidiénus.

Telles sont dans leurs traits principaux les satires d'Horace. Partout le poète fait la guerre aux excès, à

l'avarice, à l'avidité, à l'ambition, à la grossière débauche, au stoïcisme, qui est encore une exagération ; partout il célèbre la médiocrité, le repos, le calme de l'esprit, la pratique de la bienveillance. Affectueux pour ses amis, il est indulgent même pour ses adversaires, il ne s'acharne pas contre les personnes, avec lui la réconciliation est toujours possible. Ce recueil est un fonds inépuisable d'observations fidèles sans être profondes, qui peignent avec une vérité parfaite la vie de tous les jours. On y goûte un plaisir qu'on aime à renouveler et qui s'accroît à chaque lecture.

Épîtres. — Sur beaucoup de points, les *Épîtres* ne se distinguent guère des *Satires*. Le cadre seul est différent : au lieu de s'entretenir avec lui-même ou avec les hommes en général, Horace y adresse plus particulièrement à un ami ses réflexions et ses conseils. On a remarqué aussi que les idées y sont mieux suivies, qu'il est plus facile d'y trouver un plan. Cette différence a été expliquée par les progrès du poète, par la maturité plus grande de son talent. Mais le cadre suffirait à en donner la raison : ce ne sont plus des conversations, ce sont des lettres. Sans doute une lettre n'est qu'une conversation à distance ; mais par le fait seul qu'elle est écrite et qu'elle n'a pas l'imprévu d'un véritable entretien, elle doit être plus régulière dans sa marche, plus complète dans son ensemble. Cependant l'influence de l'âge est sensible dans les *Épîtres* d'Horace : la satire est plus rare et moins personnelle, la morale et la littérature tiennent plus de place, le style et la versification sont plus soignés ; quelquefois la pensée et le sentiment leur communiquent une grande élévation comme dans ce passage de la première épître :

Que l'homme ait pour rempart d'airain une conscience sans reproche, un front que le remords ne fait point

pâlir [1]... Celui qui ajourne le moment de bien vivre est comme ce paysan qui attend que le fleuve soit écoulé; cependant le fleuve coule et coulera sans s'arrêter pendant tous les âges [2].

Il a jeté ses armes, il a déserté le poste de la vertu l'homme qui travaille sans relâche et s'abîme pour accroître sa fortune [3]... Celui qui, par crainte d'être pauvre, se prive d'un bien plus précieux que l'or, la liberté, subira, pour sa peine, le poids d'un maître, et sera éternellement esclave, faute d'avoir su se contenter de peu [4].

La traduction française n'arrive pas à rendre la précision énergique et l'accent ému de ces passages. Cette élévation de pensée se rencontre souvent dans les épîtres étendues, telles que la première, où l'auteur annonce qu'il a dit adieu à la poésie lyrique [5] et qu'il se consacre à l'étude de la philosophie, « sans se faire l'adepte d'aucune école, sans jurer sur la parole d'aucun maître, mais en s'arrêtant, hôte d'un jour, partout où l'a jeté la tempête ». Telle est encore la seconde épître, où l'auteur tire de la lecture d'Homère des leçons de morale pratique, et la sixième, aimable et spirituelle prédication de calme et de mesure. Ne

1. ..... Hic murus aheneus esto
Nil conscire sibi, nulla pallescere culpa.
(*Épit.*, I, I, 60-61.)

2. ..... Vivendi recte qui prorogat horam
Rusticus exspectat dum defluat amnis, at ille
Labitur et labetur in omne volubilis ævum.
(I, II, 41-43.)

3. Perdidit arma, locum virtutis deseruit, qui
Semper in augenda festinat et obruitur re.
(I, XVI, 67-61.)

4. ... Qui, pauperiem veritus, potiore metallis
Libertate caret, dominum vehit improbus, atque
Serviet æternum, quia parvo nesciet uti.
(I, x, 39-41.)

5. Voir *Choix de morceaux traduits*, p. 293.

se passionner pour rien, *Nil admirari*, tel est le début de cette épître ; c'est, nous l'avons dit, la devise même d'Horace et la règle de sa conduite. La dixième renferme des vers charmants sur les plaisirs de la campagne, sur ce goût pour les beautés de la nature que trahissent même les amis de la ville lorsqu'ils enferment des forêts dans leurs riches colonnades, quand ils veulent une maison de ville d'où la vue s'étend au loin sur la campagne. La quatorzième épître, *A son régisseur*, est une spirituelle causerie, bien plus abandonnée et plus piquante que l'épître de Boileau *A son jardinier*. Ce sont encore les plaisirs de la campagne qu'Horace célèbre dans la seizième épître, lorsqu'il décrit à Quintius sa terre de la Sabine. Là aussi, c'est dans le calme des passions, dans la paix de la conscience qu'il place le bonheur :

Ta vie est bonne, dit-il à son ami, si tu tiens à justifier ta réputation. Depuis longtemps Rome entière te proclame heureux ; mais j'ai bien peur que, sur ton propre compte, tu n'en croies les autres plus que toi-même, et que tu ne places le bonheur ailleurs que dans la sagesse et la vertu [1].

La dix-septième et la dix-huitième nous plaisent moins : ce sont des recettes curieuses, peut-être un peu ironiques, à l'usage de ces courtisans qui veulent se concilier l'amitié des grands sans abdiquer leur dignité personnelle.

Mais la plus exquise de toutes, celle qu'on ne se lasse pas de relire, c'est la grande épître à Mécène, que nous avons citée dans notre *Recueil* [2]. On ne saurait trouver plus de délicatesse, un art plus exquis pour dire gracieusement des choses disgracieuses ; en même temps toute l'épître respire une

1. Vers 17-20.
2. Page 297.

dignité qui ajoute à notre estime pour le poète. La petite fable du rat et du mulot doit être rapprochée de celle du cerf et du cheval, gracieux ornement de la dixième épître. La piquante anecdote de Philippe et du crieur public Ména est un chef-d'œuvre que ne surpasse point *le Savetier et le Financier* de notre La Fontaine.

Nous avons réservé à dessein les petites épîtres qui ne sont souvent que des billets en vers dans le ton des odes familières. C'est quelquefois une aimable invitation à dîner [1]; quelquefois ce sont des conseils doucement ironiques à l'adresse de jeunes amis qui se piquent de poésie, dont quelques-uns osent se faire les émules de Pindare, tandis qu'un autre ne respecte pas assez les « écrits qui ont déjà leur place dans la bibliothèque du mont Palatin »; aussi Horace le menace-t-il du sort de la corneille qui fait rire à ses dépens quand les oiseaux la dépouillent des plumes brillantes qu'elle leur a dérobées [2]. La quatrième épître, adressée à Tibulle, respire la tendresse, le poète y fait discrètement allusion aux chagrins du sensible élégiaque qui devait mourir jeune :

Tibulle, juge sincère de nos causeries, que dirai-je que tu fais maintenant dans la région de Pedum? Composes-tu des petites pièces qui surpasseront Cassius, le poète de Parme? ou bien, erres-tu silencieux sous l'ombre salutaire de tes bois, te livrant aux méditations du sage et de l'honnête homme? Ah! il y a un cœur dans ta poitrine. Les dieux t'ont donné la beauté, ils t'ont donné la fortune et l'art d'en jouir. Que peut souhaiter de plus une tendre nourrice pour son cher nourrisson? Bien penser, bien exprimer ce qu'il pense, en outre le crédit, la réputation, la santé, une table honnête et une bourse suffisamment garnie? Au

1. *A Torquatus* (Epît., V).
2. *A Julius Florus* (Epît., III).

milieu des espérances et des soucis, des craintes et des emportements, regarde chaque jour comme le dernier qui luit pour toi. Elle sera plus douce à ton cœur l'heure suivante que tu n'auras pas espérée. Pour moi, gras et fleuri, je soigne ma petite personne; tu viendras voir, quand tu voudras rire, le joyeux pourceau d'Épicure.

Ce ton aimable et spirituel se retrouve encore dans une recommandation qu'il adresse à Tibère [1] :

Il faut croire, Claudius [2], que Septimius est le seul à savoir en quelle estime je suis auprès de toi. Il me demande, il me presse par ses prières de te faire son éloge, de te le présenter comme digne d'une place dans le cœur et dans la maison d'un prince ami des honnêtes gens; il décide que je dois remplir auprès de toi l'office du plus intime des amis : il faut donc qu'il voie et connaisse mieux que moi-même l'étendue de mon crédit.

Que n'ai-je pas dit pour m'excuser et pour esquiver cette démarche! Mais à la fin il aurait pu me taxer de feinte modestie; il aurait pu dire que je dissimulais mon influence afin de la garder pour moi seul. Choisissant donc, entre deux fautes, la moins grave et la plus avouable, je me suis armé d'un front de courtisan. Que si tu m'approuves d'avoir sacrifié aux instances d'un ami les scrupules de ma discrétion, inscris Septimius sur ta liste, et compte sur lui comme sur un bon et brave jeune homme.

On peut rapprocher de cette recommandation délicate une charmante lettre de Voltaire au marquis d'Argenson. Nous avons fait cette comparaison dans nos *Principes de composition et de style* [3].

Citons encore la seizième épître adressée à un correspondant supposé, le paysan Vinius Asella; c'est une

1. *Épît.*, IX.
2. L'empereur que nous désignons sous le nom de Tibère s'appelait Claudius Tiberius Nero, comme toute sa famille.
3. 9ᵉ édit., page 177.

introduction enjouée et piquante pour les trois premiers livres de ses *Odes* que le poète envoie à Auguste. Par cet aimable billet Horace cherche à préparer à son envoi un accueil favorable.

« Comme je te l'ai longtemps et souvent recommandé à ton départ, Vinius Asella, tu remettras à Auguste mon rouleau tout cacheté, si le prince est bien portant, de bonne humeur, enfin s'il le demande. Ne va point dans ton zèle pour moi faire quelque maladresse et par ton importune intervention, par tes services indiscrets, attirer une disgrâce à mes pauvres livres. Si mes papiers sont un fardeau trop pesant qui te surcharge, jette-les plutôt que d'aller lourdement heurter de ton bât la maison où tu dois les porter, faire rire aux dépens de ce surnom d'Asina que t'a légué ton père, et devenir la fable de Rome. Tire-toi de ton mieux des montagnes, des fleuves, des fondrières. Vainqueur des obstacles, dès que tu seras arrivé au but de ton voyage, fais attention à bien placer ton fardeau, ne porte pas sous ton bras ces liasses de papier, comme le paysan un agneau, comme Pyrrhia [1] dans l'ivresse le peloton de laine qu'elle a volé, comme un convive du commun ses sandales et son bonnet [2]. Ne va pas raconter partout que tu t'es donné bien du mal pour apporter des vers qui pourront occuper les yeux et les oreilles de César. Après toutes mes prières, toutes mes instances, prends ta course. Adieu, bon voyage, prends garde aux faux pas et aie soin de ta charge !

Les deux grandes épîtres qui forment le second livre, et celle qui, dès le temps de Quintilien, était désignée déjà sous le nom d'*Art poétique*, diffèrent complètement de la plupart des pièces du premier livre. Elles traitent exclusivement de théories et de

1. Servante d'une comédie de Titinius.
2. Les sandales pour remplacer chez l'amphitryon les chaussures qu'il a aux pieds, le bonnet de voyage qu'il mettra le soir en retournant chez lui. Ce brave homme n'a pas d'esclave pour porter ses hardes.

jugements littéraires. Nous savons déjà qu'Horace, comme Lucilius et la plupart des poètes satiriques, est critique autant que moraliste. En étudiant les premiers temps de la poésie latine, nous avons apprécié ses jugements quelquefois sévères, et son rôle dans la grande querelle des anciens et des modernes. Il s'attache à défendre la supériorité de son siècle contre les partisans exclusifs des vieux auteurs latins; à la passion de ces attaques contre les modernes, à l'affectation de cet enthousiasme pour les Ennius, les Pacuvius, les Lucilius et les Plaute, il répond en examinant ces poètes des premiers âges de la littérature romaine; il gourmande, au nom du goût sévère et de la perfection achevée de son temps, leur improvisation fougueuse, leur rudesse, leur verve incorrecte et déréglée, et comme il arrive toujours à la critique qui n'est pas désintéressée, il va jusqu'à méconnaître les qualités de ces écrivains dont on a fait ses rivaux. Ces discussions se rencontrent déjà dans les quatrième et dixième satires du premier livre; elles remplissent à peu près la grande *Épître à Auguste* qui commence le second livre, et qui ne comprend pas moins de 270 vers; elles ont leur place dans l'*Epître aux Pisons*, où nous trouvons, au milieu de préceptes tout didactiques, une courte esquisse de la poésie latine [1]. Quelquefois injuste pour les auteurs du passé, Horace est un admirateur sincère et ému des grands poètes contemporains qui tous furent ses amis; il conseille et raille doucement, nous l'avons vu à propos d'une de ses plus piquantes épîtres, les jeunes nobles que l'oisiveté et la mode jetaient pour un temps dans la versification. Il accable de ses mordants sarcasmes les poètes de métier, bizarres et importuns, dont la verve intarissable poursuivait chacun de poèmes

1. Vers 205-291.

communs, emphatiques et fastidieux[1]. Modeste quand il parle de lui-même, il a toutefois le sentiment de son mérite. Il rappelle avec fierté qu'il a le premier introduit à Rome les iambes du poète de Paros, et assoupli la langue latine aux mètres et aux élans lyriques des Alcée et des Sapho. Il parle en vers pleins de dignité de son respect pour lui-même, de son mépris pour les cabales, pour les flatteries caressantes à l'adresse du « peuple des critiques[2] ». Il y pense encore lorsque, dans l'épître du second livre, à Julius Florus, et dans l'*Épître aux Pisons*, il fait du travail, de la sévérité pour soi-même, le premier devoir du poète[3]. Il n'est pas non plus de ceux qui s'obstinent à écrire, quand l'âge est venu refroidir leur imagination et leur cœur. Il sait « dételer à propos son coursier vieillissant[4], et dans son *Épître à Julius Florus*, une des dernières œuvres qu'il ait composées, il déclare que le temps de la poésie est passé pour lui et qu'il veut consacrer sa vieillesse à l'étude de la philosophie.

L'*Épître aux Pisons* est le plus étendu des ouvrages d'Horace; elle ne comprend pas moins de 476 vers. C'est vraisemblablement aussi sa dernière œuvre. Elle parut en 745 (9 av. J.-C.); Horace mourait l'année suivante. Les frères Pisons, sur lesquels on sait peu de chose, étaient de ces jeunes gens que la mode, plutôt que le talent, attirait à la poésie. L'auteur leur adresse des conseils pour écrire et pour traiter avec succès les principaux genres poétiques, l'épopée, la tragédie, la comédie, la poésie lyrique. On a soupçonné

1. *Sat.*, I, IV, 10.
2. *Épît.*, I, XIX, vers 21-40.
3. *Épît.*, II, *passim; Épît. aux Pisons, passim.*
4. *Épît.*, I, I, vers 8.

Solve senescentem mature sanus equum...

que sa véritable intention était de les en détourner, en leur montrant la difficulté et les périls de l'entreprise. Quoi qu'il en soit, il est vraisemblable que l'auteur, en écrivant ces vers, n'a pas eu la pensée de composer un traité régulier et complet sur la poésie. La familiarité du ton, l'absence d'un ordre méthodique, le retour sur des préceptes déjà donnés, l'oubli de certains genres qu'un véritable législateur n'aurait pas négligés, tout contredit ce nom d'*Art poétique* transmis aux modernes par Quintilien, Symmaque, Sidoine Apollinaire, Priscien, et contre lequel beaucoup de critiques contemporains se sont élevés, non sans de légitimes raisons. Mais cette épître est pleine de vues profondes sur l'art d'écrire, de préceptes excellents sur l'épopée et surtout sur la poésie dramatique. Boileau n'a guère fait que la traduire et la développer, en la complétant et en disposant l'ensemble dans un ordre plus logique, mais en affaiblissant quelquefois les idées et en donnant au ton général une certaine raideur magistrale. Il y a loin de cette sévérité didactique à l'aimable abandon de l'original où rien ne sent ni le pédant ni le docteur.

Horace, dans l'*Épître aux Pisons*, recommande ce soin des détails, cette perfection et ce fini qu'une étude attentive fait trouver partout dans ses œuvres sous la forme de la négligence et de l'abandon. Son style a pour qualités principales la brièveté, la précision, la variété et la grâce : il aime mieux l'esprit que l'emportement, la finesse que la véhémence. Son vers est, comme sa morale, souple et facile : de même qu'il a tempéré l'austérité un peu rude de la sagesse romaine par la sagesse indulgente d'Athènes, de même il a corrigé la majesté quelquefois monotone de l'hexamètre latin par la variété flexible de l'hexamètre grec. Comme Virgile et notre Racine, ce poète, dont un critique ancien, Pétrone, a judicieusement vanté la re-

cherche heureuse (*curiosa felicitas*), connaissait l'art de faire difficilement des vers faciles. Très hardi dans ses idées sur la création et le rajeunissement des mots [1], il a presque justifié l'audace de ses théories par la discrétion et le goût de ses applications. Admirable écrivain qui, sous l'esprit et l'enjouement, cache la force et la profondeur, et que l'on apprécie davantage à mesure qu'on le lit plus souvent!

Voltaire, dans son *Épître à Horace*, a très finement apprécié la philosophie du poète latin et le charme de ses écrits, plus sensible aux hommes mûrs et aux vieillards refroidis par l'expérience et désillusionnés par la vie qu'à la générosité enthousiaste des jeunes gens. Nous ne pouvons mieux terminer notre étude qu'en citant ces vers spirituels :

Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
. . . .
J'ai vécu plus que toi, mes vers dureront moins.
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée.
(*Epîtres*, CCII, 1771.)

BIBLIOGRAPHIE : Walckenaër, *Histoire de la vie et des poésies d'Horace*, 2 vol. in-12, Paris, 2e édition, 1858. — Patin, *Œuvres d'Horace*, 2 vol. in-12, 1866, *traduction précédée et suivie d'études bibliographiques et littéraires*. — *Études sur la poésie latine*, 2 vol. in-8, 1883, t. I, ch. XII, XIII, XIV, XV, XVI. —

1. *Épît.*, II, II, vers 107 et suiv.; *Épît. aux Pisons*, vers 48 et suiv.

Noël des Vergers, *Étude sur Horace*, en tête de la petite édition Didot, 1855. — Hipp. Rigault, *Étude sur Horace,* en tête de la traduction en vers de M. Anquetil, 2 vol. in-12, 1875, et dans les œuvres complètes de Rigault, t. II, p. 239-301. — Cuvillier-Fleury, *Historiens, poëtes et romanciers, Horace et ses trois traducteurs*, t. II, in-12, 1863, p. 213. — *Horace et Auguste,* p. 239-301. — Aug. Nisard, *Examen des poëtiques d'Aristote*, *d'Horace et de Boileau*, thèse de doctorat, 1845. — Sainte-Beuve, *Étude sur Virgile*, p. 427, court chapitre sur Horace. — *Biographie historique et littéraire d'Horace,* de L. Müller, traduite par E. H. Rabiet avec préface de E. Benoist, Paris, 1885. — Pour la langue et la métrique : Ad. Waltz, *Variations de la langue et de la métrique d'Horace*, Paris, 1881. H. Schiller (traduction Riemann), *Mètres lyriques d'Horace*, Paris, 1883.

Principales éditions : Orelli, revue par Baiter, puis par Hirschfelder, Berlin, 2 vol., 1882-1883 (notes en latin). — Dübner, Paris, Lecoffre (notes en français). — Edit. Bentley, Cambridge, 1711, rééditée à Berlin en 1869.

CHAPITRE IV

POÈTES CONTEMPORAINS DE VIRGILE ET D'HORACE

Varius, Valgius, Macer, Fundanius, Cornélius Gallus, Cassius de Parme, Tibulle.

Autour de Virgile et d'Horace nous avons rencontré les noms de beaucoup d'autres poètes, célèbres aussi, quoique leur gloire ait pâli devant celle de ces deux écrivains supérieurs. Parmi eux, quelques-uns ne nous sont plus connus que par les témoignages des anciens; nous possédons les œuvres de trois autres qui représentent par excellence la poésie élégiaque : Tibulle, Properce et Ovide.

Varius. — L. Varius Rufus, ami de Virgile et d'Horace, était né environ quatre ans avant le premier (vers 680, 74), neuf ans avant le second; il survécut cinq ans à Virgile, dont il publia l'*Énéide* avec Tucca, et mourut six ans avant Horace (740, 14). Ce fut lui, nous l'avons vu, qui, avec Virgile, présenta Horace à Mécène. Il était dans l'intimité de ce grand personnage aussi bien que d'Auguste; c'est comme poète épique qu'Horace le célèbre : « Personne, dit-il, ne mène comme l'impétueux Varius la mâle épopée [1]. »

1. *Sat.*, I, x, 51.

... Forte epos acer
Ut nemo Varius ducit...

Dans une ode il le désigne comme le chantre futur des victoires d'Agrippa : « Varius, l'aigle de la poésie méonienne, célébrera ton courage, tes victoires, tout ce que nos flottes et nos braves escadrons ont fait de grand sous ta conduite, Agrippa [1]. » Varius, en effet, composa deux épopées, l'une en l'honneur de César, intitulée *De morte;* l'autre, qu'Horace annonce dans les vers cités tout à l'heure, célébrait les hauts faits d'Agrippa et d'Octave. C'est à elle, au témoignage de deux scholiastes d'Horace, Porphirion et Acron [2], que le poète emprunte ces vers de la seizième épître du livre I [3] :

Si quelqu'un célèbre tes combats sur terre et sur mer, et vient chatouiller de ces douces paroles tes oreilles désœuvrées : « Puisse Jupiter qui veille sur Rome et sur toi, nous laisser longtemps douter si la patrie t'est plus chère que tu ne l'es à la patrie! » tu reconnaîtras là un éloge d'Auguste.

Mais Varius était encore plus célèbre pour sa tragédie de *Thyeste*, que Quintilien juge comparable aux plus beaux ouvrages de la Grèce [4], et que l'auteur du *Dialogue des orateurs* cite aussi comme un chef-d'œuvre avec la *Médée* d'Ovide [5]. Un scholiaste d'Horace dit que le *Thyeste* fut représenté dans les jeux qu'Auguste donna après la victoire d'Actium (29 av. J.-C.). L'auteur reçut pour cette pièce un million de sesterces

1. *Odes,* I, 6.
2. Porphyrion : « Ces vers sont empruntés à un panégyrique très connu d'Auguste. » — Acron : « En effet Varius avait écrit ces vers sur Auguste. »
3. Vers 25 et suiv.
4. X, I, 98. Varii Thyestes cuilibet græcarum comparari potest.
5. Nec ullus Asinii aut Messalæ liber tam illustris est quam Medea Ovidii aut Varii Thyestes.

(*decies sestertium*). Nous ne possédons de lui aujourd'hui que douze vers hexamètres conservés par Macrobe. Ces citations montrent que Virgile avait quelquefois fait des emprunts à son contemporain, comme à ses prédécesseurs Ennius et Lucrèce. Le plus long de ces fragments forme six vers, dont le dernier est littéralement emprunté par Virgile : « Lors qu'un chien de Gortyne parcourt une vallée couverte d'ombres, cherchant à surprendre la retraite d'un vieux cerf, il s'acharne sur sa proie absente, il s'attache à ses traces, il suit dans l'air transparent les odeurs les plus subtiles. Ni les fleuves ne l'arrêtent, ni les montagnes ne le ralentissent ; la nuit tardive ne l'avertit pas d'interrompre sa course effrénée [1]. »

En voici un autre assez remarquable : « L'écuyer qui dirige la guide flexible ne lui permet pas d'aller comme il veut ; il commence par serrer, par comprimer sa bouche, il lui apprend à galoper dans la plaine, il le dompte en le contenant [2]. »

Valgius. — C. Valgius Rufus, à qui Horace adresse la neuvième ode de son deuxième livre, fut à la fois écrivain et homme politique. Il arriva au consulat en

1. Ceu canis umbrosam lustrans Gortynia vallem,
Si veteris potuit cervæ comprendere lustra,
Sævit in absentem, et circum vestigia lustrans,
Æthera per nitidum tenues sectatur odores.
Non amnes illam medii, non ardua tardant,
Perdita nec seræ meminit decedere nocti.

Voir Virgile, *Egl.* VIII, vers 85-88 :

Talis amor Daphnin, qualis quum fessa juvencum
Per nemora atque altos quærendo bucula lucos
Propter aquæ rivum viridi procumbit in ulva
Perdita, nec seræ meminit decedere nocti.

2. Quem non ille sinit lentæ moderator habenæ
Qua velit ire ; sed angusto prius ore coercens
Insultare docet campis, fingit que morando.

742 (12 av. J.-C.). On cite chez les anciens ses élégies et ses épigrammes.

Il composa aussi un livre de botanique; il traduisit en latin la *Rhétorique* d'Apollodore de Pergame, et il publia sous forme de lettres ses recherches grammaticales. On lui prêtait l'intention d'écrire un poème épique, et le passage suivant de Tibulle prouve qu'on le croyait capable d'y réussir; le poète s'adresse à Messala : « Tu as un homme capable de prendre en main le récit de ces grands exploits, c'est Valgius; aucun poète n'est plus près de l'éternel Homère [1]. »

Macer. — Un autre écrivain, ami de Virgile, Æmilius Macer, de Vérone, avait composé des poèmes didactiques, dans le genre de ceux du poète grec Nicandre, *Ornithogonia*, *Theriaca*, et probablement aussi un ouvrage de botanique (*De herbis*). « Souvent, dit Ovide, Macer déjà vieux m'a lu ses *Oiseaux* et les *Plantes* qui donnent la mort et celles qui rendent la santé [2]. » Quintilien le cite plusieurs fois, à côté de Lucrèce et de Virgile; il trouve son style trop bas, et celui de Lucrèce trop difficile [3].

Virgile a évidemment imité ces vers dans le 3e livre des *Géorgiques*, vers 115-117 :

Frena Pelethronii Lapythæ gyrosque dedere
Impositi dorso, atque equitem docuere sub armis
Insultare solo et gressus glomerare superbos.

Ailleurs encore Virgile s'est souvenu de ces deux passages :

En., VI, vers 80. Fingit que premendo
IX, 63. Sævit in absentes.

1. Est tibi qui possit magnis se accingere rebus
Valgius, æterno propior non alter Homero.
(IV, I, 179-180.)

2. Sæpe suas volucres legit mihi grandior ævi
Quæque necet serpens, quæ juvet herba Macer.
(*Tristes*, IV, 10, 13-44.)

3. *Inst. orat.*, X, I, 87.

Fundanius. — Citons encore Fundanius, qu'Horace célèbre comme poète comique : « Seul de nos contemporains, tu sais, Fundanius, dans ton aimable babil, faire tromper le vieux Chremès par une fine courtisane et le fripon de Dave [1]. » Aucun autre auteur ne parle de ses succès dans la comédie. Il figure avec Mécène et Varius dans la satire du repas ridicule [2].

Corn. Gallus. — Avec Cornélius Gallus, dont nous connaissons déjà l'histoire, nous arrivons à l'élégie, où il précéda Tibulle et Properce. Né à Forum Julii (Fréjus) 69 av. J.-C. dans une condition obscure, condisciple de Virgile, il entra dans l'intimité de grands personnages, tels que Pollion, puis d'Octave, dans le parti duquel il se rangea contre Antoine. Les services qu'il lui rendit pendant cette guerre le firent appeler à la préfecture d'Égypte, dont il fut le premier gouverneur (724-30). On sait que la politique d'Auguste et de ses successeurs appela toujours à ce poste important un personnage trop peu élevé pour devenir dangereux et concevoir la pensée de se rendre indépendant. Mais les dilapidations de Gallus, ses excès, et surtout, si nous en croyons Ovide [3], une indiscrétion commise à table, amenèrent sa disgrâce. Dénoncé par Valérius Largus, son collègue et, ajoute-t-on, son ami, il fut rappelé par Auguste, qui chargea le sénat d'examiner sa conduite. Il fut condamné à une forte amende et à l'exil, et il se tua (26). Auguste, dit-on, donna des larmes à sa mort et s'écria, selon Suétone : « Je serai donc le seul qui ne pourrai impunément me fâcher contre un ami ! »

1. *Sat.*, I, x, 40-42.
2. II, viii.
3. *Tristes*, II, v, 446.

Nec fuit opprobrio celebrasse Lycorida Gallo,
Sed linguam nimio non tenuisse mero.

Gallus était orateur et poète. Il avait composé quatre livres d'élégies en l'honneur de Cythéris, affranchie d'un certain Volumnius, et célèbre actrice de mimes. C'est cette Lycoris que Virgile a rendue célèbre et qui abandonna Gallus pour suivre en Gaule un officier de l'armée d'Agrippa. Il avait aussi traduit le poète grec Euphorion de Chalcis, et rédigé des mémoires sur l'expédition d'Égypte. Nous avons sous son nom sept élégies, trois épigrammes, une petite pièce en vers lyriques, des vers sur la mort de Virgile : aucun de ces ouvrages ne lui appartient. Il est connu aujourd'hui par la touchante dixième églogue, où Virgile a chanté ses douleurs. Nous avons montré l'invraisemblance de cette assertion d'un commentateur, d'après laquelle le poète des *Géorgiques*, après avoir d'abord consacré à l'éloge de son ami toute la seconde partie du quatrième livre, aurait, après la disgrâce de Gallus, supprimé ce passage pour y substituer l'épisode d'Aristée [1]. Or cet épisode est amené par le sujet même, il est annoncé dans les vers qui précèdent, il complète l'étude des abeilles sur un point important, leur propagation artificielle : cet épisode entrait dans le plan du poème en même temps qu'il permettait à Virgile d'introduire les touchants tableaux de la mort d'Eurydice et d'Orphée. Le poète est donc bien lavé d'une imputation qui portait atteinte à son caractère.

Gallus était célèbre dans l'antiquité. Son titre était d'avoir acclimaté en Italie l'élégie à la façon des Alexandrins. Ovide et Properce, comme Virgile, parlent de lui en beaucoup d'endroits. Quintilien [2] juge

1. Voir notre chapitre sur Virgile, p. 355 et suiv.
2. X, I, 93. Durior Gallus. — Voir sur Gallus la thèse de M. Alexandre Nicolas, professeur à la Faculté des lettres de Rennes, *De la vie et des ouvrages de C. Cornelius Gallus*, grand in-8°, 325 p., Paris, 1851.

sa versification plus dure que celle de Properce et d'Ovide.

Cassius de Parme. — Horace a rapproché de Tibulle [1] un autre poète, Cassius de Parme, qui fut victime des guerres civiles. Il avait participé au meurtre de César. Il suivit ensuite le parti de Sextus Pompée et d'Antoine. Réfugié à Athènes après la bataille d'Actium, il fut mis à mort par l'ordre d'Octave. Il ne faut pas le confondre avec un Cassius d'Étrurie, dont Horace raille les compositions trop rapides et l'ardeur impétueuse [2]. Outre le genre élégiaque, dans lequel il avait précédé Tibulle, on croit qu'il s'était exercé aussi dans la tragédie, la satire et l'épigramme. On donne sous son nom une petite pièce de dix-neuf vers hexamètres qui n'est pas indigne de l'âge d'Auguste. L'auteur raconte l'enfance d'Orphée et ses débuts dans la poésie :

Quand pour la première fois le héros du Rhodope prit dans ses mains l'archet de sa mère harmonieuse et sa lyre brillante d'or, on riait des accords que ses doigts trop mous tiraient lentement des cordes, et de sa voix inhabile en désaccord avec les sons de la lyre. Bientôt son orgueil s'enflamme : épris de la gloire, douce récompense des nobles travaux, il abandonne les jeux de son enfance ; éperdu, il se livre tout entier à ses études, l'amour de la muse fait pâlir son front. Il écoute avidement tantôt les chants de sa mère, tantôt ceux de son père, il étudie avec l'un et avec l'autre, l'un et l'autre le tiennent en suspens. Jamais l'Amour, au sourire menteur, ne le prit dans ses pièges perfides ; il fut sobre à la fois de sommeil et des dons de

1. Scribere quod Cassi Parmensis opuscula vincat
(*Épît.*, I, IV, vers 3.)

2. ..... Etrusci
Quale fuit Cassi rapido ferventius amni
Ingenium.....
(*Sat.*, I, X, vers 61-63.)

Bacchus. Enfin, lui, longtemps objet de rire, par ses accords il déracina les forêts, entraîna les rochers arrachés de leurs bases. Il osa même s'engager dans une route interdite aux mortels, faire oublier leurs peines aux Mânes charmés par ses accents. La montée n'est pas facile à qui gagne les cimes élevées, c'est au prix des sueurs qu'on s'y élève; il s'épuise dans les veilles, à la lueur de la lampe nocturne, il détruit tout ce qu'il aimait en lui-même celui qui veut être honoré d'une couronne au feuillage immortel [1].

Tibulle. — Nous arrivons au plus délicat, au plus tendre, au plus aimable des poètes élégiaques romains, à Tibulle. Il n'est pas de poète qui réalise plus complètement l'élégie, non pas celle des Tyrtée, des Solon et des Théognis, mais l'élégie voluptueuse introduite par l'Ionien Mimnerme, développée à la cour des Ptolémées par Callimaque, Philétas, Euphorion [2] et transportée à Rome d'abord par Catulle, puis par les écrivains de l'âge d'Auguste, élèves et imitateurs des alexandrins. Les pièces de Tibulle remplissent exactement le programme tracé par Horace et, après lui, par Boileau :

Dans des vers inégalement accouplés s'enferma d'abord l'expression de la plainte, puis celle de la passion satisfaite.

La plaintive Élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil;
Elle peint des amants la joie et la tristesse,
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.

Tibulle (Albius Tibullus) naquit probablement en 54 av. J.-C. (700 de Rome), d'une famille équestre

1. Voir le texte dans les *Poetæ latini minores* de Lemaire, t. I, p. 677. — Voir sur Cassius de Parme la thèse de M. Alexandre Nicolas, *De Cassio Parmensi poeta ac præsertim de quibusdam apud Suetonium Tranquillum epigrammatis,* gr. in-8, 62 p., 1851.
2. Voir notre *Histoire de la littérature grecque,* 3e édit., livre II, ch. II, p. 83-104, et livre IV, ch. III, p. 533-535.

opulente; il mourut à trente-cinq ans, en 19, la même année que Virgile. Nous avons peu de renseignements certains sur cette existence qui fut courte, mais, en somme, heureuse. En effet, dépouillé comme Virgile, Horace, Properce, d'une partie de sa fortune dans les distributions de terres de l'an 41, et menacé de perdre le reste à l'époque du second partage de l'an 31, il dut sans doute à son protecteur et ami Valerius Messala Corvinus de conserver la modeste aisance qu'il appelle *sa pauvreté* [1] et dont il sut se contenter. Peut-être aussi l'amitié et les largesses de Messala lui rendirent-elles sa première opulence, ce qui expliquerait le vers d'Horace [2]. Cette petite terre qu'il nous a décrite (1re élégie) était située sur le territoire de Pedum, petite ville du Latium, entre Tibur et Préneste; c'est aujourd'hui *Zagorola.*

Il paraît avoir perdu dès l'enfance son père, qu'il ne nomme nulle part dans ses élégies, tandis qu'il parle avec tendresse d'une mère et d'une sœur entre lesquelles il a grandi et qui l'entouraient à son lit de mort. Il vécut à la campagne plus souvent qu'à Rome, au milieu des arbres plantés par ses ancêtres

1. Divitias alius fulvo sibi congerat auro
Et teneat culti jugera multa soli;
Me mea *paupertas* vitæ traducat inerti.
(*Eleg.*, I, 1.)

Il dit plus bas :

Vos quoque *felicis quondam, nunc pauperis agri*
Custodes, fertis munera vestra, Lares.
(*Ibid.*, vers 25-26.)

Non ego divitias patrum fructusque requiro
Quos tulit antiquo condita messis avo;
Parva seges satis est.....
(Vers 41-43.)

2. Di tibi *divitias dederunt artemque fruendi.*
Les dieux t'ont donné les richesses et l'art d'en jouir.
(*Epît.*, I, 4.)

et de ses dieux lares « façonnés avec de vieux troncs d'arbres », *prisco de stipite factos*.

Tibulle n'a jamais nommé dans ses vers ni Auguste ni Mécène; mais il a souvent célébré Messala, qu'il accompagna dans son expédition en Aquitaine (probabl. en 30 av. J.-C.). Cela ne veut pas dire que le poète, qui exprime partout son horreur pour la guerre, ait joué un rôle actif dans cette campagne. Il était simplement compagnon de tente de Messala; il faisait partie de ce qu'on appelait la *cohorte* du général, c'est-à-dire des jeunes gens attachés à sa personne et vivant avec lui, suivant une habitude qui remonte au premier Scipion. Tels sont les jeunes poètes qui accompagnaient Tibère dans une expédition en Asie et dont Horace, dans le charmant billet qu'il adresse à l'un d'eux, Julius Florus [1], apprécie avec une pointe d'ironie les essais littéraires.

Un peu plus tard, probablement en 31, Messala était chargé d'une mission en Asie. Tibulle avait d'abord refusé d'accompagner son ami dans ce nouveau voyage, qui l'enlevait à sa douce retraite et à de tendres affections. Cédant enfin aux instances de Messala, il partit, mais il tomba malade à Corcyre, et laissa ses amis continuer leur route, comme il le dit dans la charmante élégie qu'il adresse à Messala [2]. Malgré les alarmes qu'il exprime vivement, et qu'il exagère peut-être pour justifier sa détermination, il revint à la santé et se hâta de rejoindre à Rome sa Délie.

Dès lors il ne quitta plus l'Italie et vécut tour à tour au milieu des ombrages de Pédum ou à Rome dans la société de Messala. Nous avons déjà parlé [3]

1. *Epit.*, I, 3.
2. I, 3. Nous l'avons traduite dans nos *Morceaux choisis des auteurs latins,* page 261.
3. Chap. I.

de ce cercle littéraire, moins nombreux que celui de Mécène et plus indépendant du pouvoir; Tibulle y tenait le premier rang avec Virgile, que son amitié pour Auguste et Mécène n'empêchait pas d'y paraître, avec Æmilius Macer, Valgius Rufus, que nous avons nommés, avec Properce, Ovide, que nous étudierons bientôt, avec d'autres poètes bien inférieurs, que l'examen des œuvres de Tibulle nous fera retrouver, Sulpicia et le jeune Lygdamus. Sa réputation, comme celle de Virgile, était déjà grande; il suffirait, pour le deviner, des emprunts nombreux que les jeunes émules de ces deux poètes, Lygdamus, Sulpicia, Ovide lui-même, ont faits à ses œuvres.

Comment s'explique sa mort prématurée? Il semble que sa santé était délicate. On peut supposer aussi, d'après l'épître que lui adresse Horace, qu'il était sujet à la mélancolie et que les déceptions, les infidélités qui lui ont inspiré tant de plaintes mélodieuses, étaient pour lui des chagrins très réels et prenaient sur sa santé comme sur son cœur. Horace y faisait discrètement allusion, quand il lui écrivait :

Il y avait un cœur dans ta poitrine.

Et plus loin[1] :

Pour moi, je suis gras et fleuri, je soigne bien ma petite personne; lorsque tu voudras rire, tu viendras voir le joyeux pourceau d'Épicure.

Nous avons sous le nom de Tibulle trente-cinq élégies et une pièce en vers hexamètres, le *Panégyrique de Messala*. Ces compositions, souvent assez étendues, quelquefois très courtes, forment quatre livres. Mais, seules, les élégies du premier livre ont été publiées du vivant du poète ; encore a-t-on lieu de

1. Voir page 404.

croire qu'elles parurent séparément et qu'elles ne furent réunies qu'après la mort de Tibulle. Les élégies du second livre ont été publiées, peu de temps après cette mort, par les soins d'amis qui ont classé les pièces suivant le rapport des sujets. Cependant la deuxième élégie a été mêlée à tort aux cinq autres, qui toutes se rapportent à une maîtresse de Tibulle, nommée Némésis. La véritable place de cette pièce est au quatrième livre; elle doit être réunie à celles dont les héros sont un certain Cornutus, appelé ailleurs Cérinthus (ce qui est le même nom grécisé [1]), et une femme poète, Sulpicia, nièce de Messala. D'ailleurs l'authenticité de ces deux livres est certaine. Mais la composition et le style du second sont moins parfaits; quelques obscurités, quelques défauts de suite dans les idées font juger que le poète n'a pas eu le temps de mettre la dernière main à son œuvre.

Les critiques sont d'accord aujourd'hui pour regarder comme apocryphes les six élégies qui composent le troisième livre. Le poète se donne le nom de Lygdamus : or Tibulle dans ses élégies n'a jamais recours au pseudonyme. La date de naissance fixée dans la cinquième élégie ne peut se rapporter à Tibulle : « Nos parents, dit l'auteur, ont célébré la première fois l'anniversaire de ma naissance le jour où les deux consuls tombèrent frappés par le même destin [2]. » Or, à l'époque de la bataille de Modène (711 de Rome), Tibulle devait être âgé au moins de onze ans. Enfin le poète qui a écrit ces élégies diffère notablement de Tibulle pour le caractère et pour le talent : il n'a ni son ardeur, ni sa touchante sensibilité; froid, sec, fatigant dans ses plaintes, il amplifie plutôt qu'il ne développe, et la lecture de ses poésies

1. De κέρας, corne, en latin *cornu*.

2. Natalem nostri primum videre parentes
Quum cecidit fato consul uterque pari.

nous montre bien plutôt en lui un imitateur servile et maladroit de Tibulle que Tibulle lui-même. Les pièces ne pouvant être attribuées ni à Ovide, ni à Cassius de Parme, ni à Valgius, on arrive à cette conclusion que l'auteur est véritablement Lygdamus lui-même, tel qu'il se nomme dans les élégies. Nous savons d'ailleurs que ce jeune homme faisait partie du cercle de Messala, qu'il était du même âge qu'Ovide, né aussi à l'époque de la bataille de Modène, qu'il était, comme lui, admirateur de Tibulle, qu'il l'a, comme lui, beaucoup imité, mais avec moins d'art et de réserve. Nous avons cité, dans nos *Morceaux traduits des auteurs latins* [1], la cinquième élégie de Lygdamus, le *Poète mourant*, que l'on peut comparer avec les *Adieux à la vie* de Gilbert et avec la *Jeune captive* d'André Chénier. Cette pièce a certainement de la grâce et de l'effusion. Mais, sans parler de la date de naissance du poète, qui ne permet pas de l'attribuer à Tibulle, on y rencontre beaucoup d'emprunts qui trahissent la main d'un imitateur peu discret, des maladresses de style [2] indignes de Tibulle.

Nous arrivons au quatrième livre, qui a donné lieu à beaucoup de discussions critiques. Il se compose de trois parties tout à fait différentes; la première est une longue pièce de deux cent douze vers hexamètres, le *Panégyrique de Messala*. On en a souvent contesté l'authenticité, en se fondant sur les défauts de cette œuvre disproportionnée et diffuse, où l'on passe de la surabondance à la sécheresse, où de nombreuses digressions historiques et géographiques font oublier le sujet véritable, où le style, souvent

1. Page 262.

2. vers 2. *Unda* per æstivum non *adeunda* Canem.
vers 25-26. Quum mea rugosa pallebunt ora *senecta*,
Et referam pueris tempora prisca *senex*.

gauche, rude et faible, semble l'inhabile essai d'un écolier plutôt que l'œuvre d'un maître. Cependant on y trouve aussi des vers excellents, de belles images, de gracieux tableaux; l'auteur professe pour la campagne cet amour qui est une des plus heureuses inspirations de Tibulle. En outre, les allusions du poète à la perte de sa fortune dont il a été dépouillé en partie par les triumvirs, sa terreur à l'annonce d'une seconde spoliation, sa confiance en l'appui de Messala, consul de l'année 723 (31 av. J.-C.), année même où eut lieu le second partage des terres, tous ces détails précisent la date de la pièce, semblent en désigner l'auteur et ne permettent guère de l'attribuer, comme on l'a fait, à un écrivain très postérieur.

La question a été discutée avec étendue et solidité par un jeune professeur, maître et critique très distingué, M. Larroumet. Il rapproche le *Panégyrique* de la septième élégie du livre I, dont le sujet est le *Triomphe de Messala*, et que Tibulle a écrit en 727, c'est-à-dire quatre ans après la composition du *Panégyrique*. Il relève dans l'une et dans l'autre pièce beaucoup de défauts et aussi certaines qualités de même genre, et il en conclut, non sans beaucoup de vraisemblance, que le *Panégyrique* est le travail d'un débutant, et le *Triomphe de Messala* l'essai encore inhabile d'un poète qui est en progrès, sans avoir encore atteint, il s'en faut, sa maturité.

Si l'on voulait, dit-il avec un critique allemand, Hanksel, rejeter comme apocryphe tout ce qui n'est pas parfait dans les ouvrages des anciens, où s'arrêterait l'épuration, et quel écrivain, fût-il Horace ou Virgile, échapperait à la sévérité de ces arrêts? Plus d'un poète moderne, même parmi les plus grands, tels que Corneille et Racine, a commencé par des œuvres médiocres [1].

1. Larroumet, *de Quarto Tibulli libro,* thèse de doctorat, Paris, Hachette, 1882.

La seconde partie du quatrième livre (depuis la deuxième pièce jusqu'à la douzième) se rapporte, comme nous l'avons dit, à une dame romaine nommée Sulpicia, nièce de Messala, et à un jeune homme désigné le plus souvent sous le nom de Cérinthus. mais qui en réalité, nous l'avons dit, s'appelle Cornutus. Dans les onze élégies qui sont le développement de cette histoire amoureuse, il faut distinguer deux séries bien différentes pour le caractère et pour le talent poétique. La première (pièces 2 à 6) nous montre un poète maître de son art, qui traite avec une grande perfection de style, un grand charme d'harmonie, un petit drame intime auquel sa personne reste étrangère. Ces élégies sont l'œuvre de Tibulle lui-même, alors en possession de tout son talent et faisant parler avec effusion Sulpicia. Dans les pièces de la seconde série (7 à 12), nous reconnaissons facilement les défauts d'une main inexpérimentée et inhabile : les vers sont souvent durs et mal faits, les impropriétés, les mots parasites ne manquent pas; mais cependant on est touché, tant les sentiments ont de vérité et d'abandon, tant le style a de franchise naïve. Quel est l'auteur de ces six élégies? Sulpicia elle-même, nièce de Messala par sa mère Valéria, qui fut mariée à un ami de Cicéron, le jurisconsulte Servius Sulpicius. Sulpicius, nous le savons par Ovide, composait des vers aussi passionnés que ceux de Tibulle; Horace le nomme parmi les juges dont il ambitionne les suffrages. Le père a pu communiquer à sa fille son goût pour la poésie et aussi l'ardeur de ses sentiments. Sulpicia est noble et riche; Cornutus a pour lui les avantages du corps et de l'esprit, mais il est pauvre; entre les deux jeunes gens se forme une liaison qui, nous le savons par l'élégie du deuxième livre, eut pour dénouement un mariage. M. Larroumet, à

qui nous empruntons les détails qui précèdent, rapproche cette histoire du *Roman d'un jeune homme pauvre* de M. O. Feuillet. Il applique aussi à Sulpicia, femme distinguée et savante, malgré les faiblesses et les taches de son style, cette phrase de La Bruyère :

Si les femmes étaient toujours correctes, j'oserais dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit.

Cet ensemble de onze élégies se complète par la deuxième élégie du deuxième livre dont nous parlions tout à l'heure. Il faudrait l'écarter de ce livre, où elle interrompt mal à propos l'histoire de Némésis à laquelle elle est complètement étrangère, et la placer après les onze premières du quatrième livre. Quant aux deux dernières élégies de ce livre (13 et 14), courtes, mais égales aux plus achevées de Tibulle, il est vraisemblable qu'elles étaient adressées à cette Glycère dont parle Horace dans son ode à Tibulle [1].

Telles sont, résumées aussi exactement que possible, grâce aux travaux de l'Allemagne et de deux professeurs qui honorent la France, M. Larroumet, déjà cité, et M. Doncieux, auteur d'une thèse récente sur Tibulle [2], les conclusions de la science au sujet des œuvres de ce poète. Si elle lui enlève les six élégies du troisième livre, si elle assigne à Sulpicia six autres petites pièces dignes de lui par le sentiment, mais

1. Livre I, *Ode* 23.

Albi, ne doleas plus nimio memor
Immitis Glyceræ.....

« Cesse, Tibulle, d'entretenir ta douleur par le souvenir de la cruelle Glycère et de te répandre en plaintives élégies. »

2. *De Tibulli amoribus*, Paris, 1887.

non par le style, elle reconnaît comme ses titres incontestables les élégies du premier livre adressées à Délie, véritable chef-d'œuvre du genre, les élégies du second livre, moins touchantes peut-être, moins passionnées, mais où la campagne, l'amitié, le patriotisme tiennent plus de place; enfin, dans le quatrième livre, elle montre marquées fortement du cachet du poète les cinq élégies où il fait parler Sulpicia, et les deux pièces qui sans doute sont à l'adresse de Glycère. Quant au *Panégyrique de Messala*, on peut y voir le premier essai du poète adolescent; la question est et sera toujours controversée, mais de toutes les solutions proposées par les érudits, c'est encore la moins invraisemblable.

Nous ne pouvons, pour plus d'une raison, entrer dans le détail des œuvres de Tibulle; mais il nous est permis de donner une appréciation générale de son génie.

La première élégie fait connaître assez complètement son talent et son caractère poétique. L'auteur renonce à la richesse qui traîne à sa suite trop d'inquiétudes, qu'il faut acheter par trop de fatigues, par de longs voyages, par d'horribles combats. Il aime sa pauvreté, qui lui permet du moins une vie oisive et tranquille. Il ne dédaignera point les travaux du laboureur. Puissent les dieux qu'il honore conserver et féconder son petit domaine!

Tels sont les sentiments développés dans la première partie de cette pièce. L'amour de la campagne ou plutôt du repos y est peint d'une manière gracieuse, dans des vers faciles et harmonieux. Ce n'est plus le sentiment profond de Virgile, qui célèbre les champs pour les champs eux-mêmes, et qui est sérieusement épris de ces forces naturelles, plantes et animaux, sources les plus pures de la richesse de l'homme, école de la grandeur et du patriotisme des

vieux Romains. Pour Tibulle, la campagne n'est plus qu'un prétexte à la paresse et au plaisir. Sans doute, il le déclare, il ne rougira pas de prendre quelquefois en main le hoyau [1], mais bientôt il nous livrera le fond de sa pensée : il aime à voir la campagne par la fenêtre du boudoir, comme Delille par celle du salon; ce paysage n'est qu'un fond gracieux pour un tableau plus animé et plus voluptueux.

Cette deuxième partie, beaucoup moins vague que le lieu commun qui la précède, se recommande par des vers pleins d'une passion douce et tendre, quoique parfois trop molle et trop énervée. Il s'y joint une charmante mélancolie, quand il pense à la mort et à la personne aimée qui pleurera près de son lit et qui lui rendra les derniers devoirs. Mais il ne veut pas que la douleur flétrisse sa beauté; il la supplie de s'épargner par respect même pour les mânes de son ami.

En lisant Tibulle après Horace et Catulle, il semble possible de mesurer par ces poètes la décadence de l'esprit romain. Ils sont tous les trois hommes de plaisir. Mais il y a dans Catulle la fierté indépendante et la vivacité turbulente d'une époque où l'énergie individuelle est sans frein; c'est le contemporain de Curion, de Cœlius et de tous ces voluptueux aux manières élégantes qui ne craignaient pas, quoi qu'en dise le bon Plutarque, d'exposer leur figure au sabre des Gaulois de César. Il y a du Romain dans Catulle, il y en a moins dans Horace; on ne peut tout à fait oublier cet aveu du « bouclier peu honorablement jeté ». Tibulle ressemble non pas à un épicurien grec, mais à un Egyptien de la cour de Cléopâtre. Il aime la paix non, comme Horace et Virgile, par lassitude et

1. I, 1, vers 11.

Nec tamen interdum pudeat tenuisse bidentem.

par haine des guerres civiles, mais parce qu'il ne peut supporter la vue d'une épée. Comme Horace, il mêle souvent l'idée de la mort à l'idée du plaisir; mais chez le premier le plaisir est un passe-temps, la mort une dette à payer; il n'est pas esclave de l'un, il ne tremble pas devant l'autre. Dans Tibulle, la tendresse est toute la vie, la mort est un glaive suspendu sur la tête dont la menace empoisonne le plaisir. Pour la conjurer peut-être, il est ou se fait dévot et superstitieux; il croit à la magie, il a recours aux sortilèges. C'est que Tibulle appartient déjà tout entier au règne d'Auguste : Horace et Virgile étaient des enfants de Rome libre, élevés pour la vie politique ou du moins dans les idées du citoyen. Tibulle fait partie de cette société nouvelle, désormais étrangère à la vie publique, où, en l'absence de religion, de liberté, d'industrie, les esprits distingués n'ont plus de refuge que dans le loisir des lettres, de la philosophie ou du plaisir. Tibulle avant tout est un homme de plaisir, ou plutôt c'est une âme tendre et molle, qui a besoin d'affections et qui, par bonheur pour nous, avait reçu le don poétique. Tibulle ne songe pas à la composition littéraire; il y a quelquefois peu de liaison dans ses idées, et l'on a voulu morceler plusieurs de ses élégies, parce qu'il était difficile d'en saisir la suite; mais il exprime ce qu'il sent comme il le sent, avec des expressions douces, simples, naturelles. Son style est franc, bien qu'élégant; homme à belles manières, esprit cultivé, c'est avant tout une âme aimante, un cœur passionné.

Outre la pièce que Tibulle, malade, adressait à Messala, nous avons cité, dans le *Recueil de morceaux traduits*, l'éloge de la paix [1]. On y trouve exprimée, avec de longs et poétiques développements, cette

1. Pages 261 à 263.

horreur de la guerre que nous signalions déjà dans la première élégie. Les idées religieuses, le culte des dieux lares et de la divinité égyptienne Isis y paraissent aussi. L'élégie huitième du premier livre, consacrée au triomphe de Messala, célèbre les bienfaits du Nil, que la jeunesse égyptienne adore sous le nom d'Osiris. La pensée patriotique n'est pas complètement absente : la cinquième élégie du deuxième livre nous transporte dans ces âges anciens qui précédèrent la fondation de Rome; elle décrit, comme l'a fait Virgile dans son *Enéide*, ce Palatin superbe où s'élevaient alors d'humbles chaumières, où paissaient paisiblement des troupeaux. Elle nous fait entendre la prophétie de la sibylle qui annonce l'arrivée des Troyens dans les champs de Laurente, qui chante la mort de Turnus, la fondation de Lavinium et d'Albe bâtie par Ascagne.

Rome, s'écrie la prêtresse, les destins marquent ton nom pour l'empire de toutes les terres où Cérès, du haut du ciel, contemple ses guérets, depuis les portes de l'Orient jusqu'aux flots tumultueux où se plongent les coursiers haletants de Phébus. Mes chants sont véridiques!...

Après cet élan poétique vers les glorieuses origines de son pays, c'est encore les bienfaits de la paix que célèbre le poète, c'est elle qu'il décrit, dont il supplie Apollon d'affermir le règne favorable aux amours. Partout donc, même dans une pièce inspirée d'abord par un sentiment national, le poète reste le chantre du plaisir et de la paix qui en assure la tranquille jouissance.

BIBLIOGRAPHIE : Gallus (Alexandre Nicolas), *De la vie et des ouvrages de C. Cornelius Gallus*, Paris, 1851 (thèse de doctorat). — Cassius de Parme (*idem*), *De Cassio Parmensi poeta*

et præsertim de quibusdam apud Suetonium Tranquillum epigrammatis, Paris, 1851 (thèse de doctorat). — Tibulle. Larroumet, *De Quarto Tibulli libro*, Paris, 1882 (thèse de doctorat). Doncieux, *De Tibulli amoribus*, 1887, Paris (thèse de doctorat), et Golbéry, *De Tibulli vita et carminibus* (1855). Soury, *la Délia de Tibulle. Portraits de femmes*, 1875.

CHAPITRE V

PROPERCE — OVIDE

Quintilien nous apprend que le premier rang dans l'élégie était disputé à Tibulle par son contemporain Properce [1]. Une étude rapide des œuvres de ce poète nous permettra tout au moins de comprendre et d'expliquer cette préférence de certains critiques pour le chantre de Cynthia.

On ne peut fixer exactement la date de la naissance de Properce (*Sextus Propertius*). Il naquit entre 54 et 43 avant J.-C. (700, 711 de Rome), plus près sans doute de 43 que de 54. Son pays est une ville de l'Ombrie, voisine de Mévanie et de la rivière du Clitumne; cette ville est presque certainement *Assisium*, Assise, la patrie de saint François.

Sa famille était plébéienne; elle jouissait d'une certaine aisance qui fut détruite par les distributions de terres faites après Philippes (41). Son père était déjà mort. Sa mère le conduisit à Rome et, malgré sa gêne, lui fit faire des études dont l'étendue et la force sont attestées par le caractère savant de ses poésies. Il la perdit quelques années après avoir pris la toge virile. Sa fortune ne lui permit pas d'aller entendre

1. *Inst. orat.*, X, 1 :
« Le plus pur, le plus élégant des élégiaques est, pour moi, Tibulle; il y en a qui lui préfèrent Properce. »

les professeurs d'Athènes. D'ailleurs il n'avait aucun goût pour ce qu'il appelle les *foudres insensées du forum* [1], et, loin de s'attacher à un avocat en renom, il se livra tout entier à l'étude et à l'imitation des poètes alexandrins.

A dix-huit ans, il se liait avec la femme qui a été la source de ses joies et de ses douleurs, et qui lui a inspiré tant de vers passionnés, tour à tour pleins d'effusion ou de colère. Cynthia, dont le nom est inséparable du sien, s'appelait en réalité Hostia; on la croit petite-fille du poète Hostius, auteur d'un poème sur la guerre d'Istrie. Le premier livre de ses élégies date de cette époque. Elles le rendirent promptement célèbre. Il fut admis dans le cercle de Mécène, il se lia intimement avec Ovide, et compta pour amis d'autres poètes du temps, Ponticus, auteur d'une *Thébaïde*, Bassus, qui composa des ïambes, et un Gallus, qui n'est pas le poète élégiaque dont nous avons raconté la tragique histoire. Il est très probable qu'il a connu personnellement Virgile, dont il annonçait l'*Énéide* par un distique fameux que nous avons déjà cité :

> Retirez-vous, écrivains de Rome, retirez-vous, écrivains de la Grèce : un chef-d'œvre naît, plus grand que l'*Iliade* [2]...

L'histoire des infidélités de Cynthia, des ruptures et des réconciliations de Properce avec elle remplit les trois premiers livres de ses élégies. Au bout de cinq ans, il déclare qu'il renonce complètement à sa maîtresse (VII, 24 et 25); mais il est probable qu'il n'avait point persévéré dans cette grande résolution, quand Cynthia fut enlevée par la mort.

1. IV, 1, 133.

    Tum tibi pauca suo de carmine dictat Apollo,
    Et vetat insano verba tonare foro.

2. II, 34, vers 65.

A partir de cette époque, la poésie de Properce prend un autre caractère : ce sont des études savantes sur les vieilles légendes de l'Italie [1], sur l'ancienne Rome [2], sur des événements et des personnages historiques [3]. Il est vraisemblable qu'il ne se maria pas, qu'il ne fit pas ce voyage d'Athènes dont il avait caressé l'espoir. Il mourut en 16 ou 15 av. J.-C. (738 ou 739 de Rome).

Tous les critiques s'accordent à reconnaître que le quatrième [4] livre de ses élégies ne fut publié qu'après sa mort ; plusieurs savants croient, non sans vraisemblance, que le premier seul a été édité de son vivant ; ils s'appuient sur le contraste entre la forme achevée du premier recueil avec les incohérences qui se rencontrent dans les autres [5].

Dans la première élégie de son second livre [6], Properce dit : « Vous demandez pourquoi j'écris tant de vers passionnés, quelle est la source de ces chants qui charment l'oreille des hommes ? Ce n'est pas Calliope, ce n'est pas Apollon qui me les inspire ; je n'ai d'autre talent que Cynthia. » En effet, la passion chez Properce est ardente, et son œuvre a moins de monotonie que celle de Tibulle ; car la douce tendresse de celui-ci, son aimable mélancolie, laissent dans notre

1. IV, 4 et 9.
2. IV, 1.
3. IV, 11.
4. Un célèbre éditeur de Properce, Lachmann (1816), et, après lui, beaucoup d'autres ont divisé les élégies en cinq livres. M. Plessis combat, d'après l'autorité des manuscrits, cette division, qui a été rejetée avant lui par de savants éditeurs, M. Bœhrens et M. Palmer (1880).
5. C'est l'avis de M. Frédéric Plessis, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, auteur d'une belle et importante thèse sur Properce (1884). C'est à lui que nous empruntons toute cette biographie.
6. A Mécène.

âme une impression toujours la même; les joies de Properce sont plus violentes, ses déchirements et ses fureurs plus pathétiques. Nul doute que par la variété, par les mouvements impétueux, par la flamme de ses élégies, par la générosité même et l'élévation de ses sentiments, il ne l'emportât sur Tibulle auprès de tous les lecteurs, si l'abus de la science et des détails mythologiques n'avaient souvent gâté chez lui l'effet de ces grandes qualités. Il met trop souvent entre Cynthia et lui tous les dieux, tous les héros de la fable; il est trop docile élève de Callimaque et de Philétas, qui lui sont si inférieurs pour la passion et la véritable poésie, il imite trop leur érudition froide et bavarde. Cette science dont il est fier refroidit ses œuvres et en rend parfois la lecture fatigante. Il faut dire aussi que son style, plein de mouvement et de feu, ne coule pas avec la douceur et la facilité limpide du style de Tibulle. Il faut un effort pour le lire; les vers de Tibulle bercent doucement nos esprits et nos oreilles.

M. Plessis, qui, le premier peut-être chez nous, après André Chénier, a dignement apprécié Properce, fait remarquer finement qu'*il a été élevé par une femme*[1]:

Son goût dominant pour l'amour, ses enthousiasmes généreux, son admiration émue pour les vertus domestiques, ses faiblesses et ses fiertés sont autant de marques de cette éducation.

Il montre aussi que son cœur est ouvert à toutes les émotions, qu'il sait louer le talent de ses amis, raconter la mort malheureuse de Pœtus[2], célébrer les vertus d'Ælia Galla[3] et de Cornélie[4], qu'enfin, « après

1. *Etude sur Properce,* p. 289.
2. Voir nos *Morceaux traduits,* page 258.
3. III, 12.
4. IV, 11.

s'être défendu longtemps d'aborder les grands sujets, il se prend aux origines de Rome dans des vers passionnés et vigoureux qui lui sortent du cœur ». Le critique ajoute excellemment :

Comme Virgile et à la différence d'Horace et d'Ovide, Properce a été vraiment saisi par le passé; si, dans cette admiration du vieux temps, il faut faire la part de l'ennui du présent et du dégoût des plaisirs, il faut y reconnaître aussi un sincère enthousiasme patriotique. Properce parle d'Ennius à plusieurs reprises; bien qu'imitateur des alexandrins, il a, vivant en lui, le culte du passé national de l'*histoire romaine*[1], de la *patrie armée*[2]; il garde, à travers la recherche de l'élégance hellénique, un parfum rude du terroir italien.

Nous avons cité, dans nos *Morceaux traduits des auteurs latins*, quatre belles élégies de Properce. Nous traduirons encore en partie la onzième du quatrième livre, qui inspire à M. Plessis une juste admiration et dans laquelle un critique anglais, M. Cranstoun, reconnaît au poète « une tendresse presque chrétienne ».

Cornélie à Paulus.

Cesse, Paulus, d'arroser mon tombeau de tes larmes; la sombre porte de Pluton ne s'ouvre jamais aux prières. Quand les morts sont entrés sous les lois de l'enfer, un diamant dont la rigueur est inflexible ferme à jamais les routes... Que m'ont servi l'hymen de Paulus, et le char triomphal de mes aïeux, et tant de souvenirs glorieux de mon nom? Cornélie n'a pas trouvé les Parques moins inexorables. Me voici tout entière dans ces cendres que

1. III, 4, 10 :

Ite et Romanæ consulite historiæ.

(Voy. nos *Morceaux traduits*, p. 257.)
2. I, 6, 22 :

Semper at *armatæ* cura fuit *patriæ*.

cinq doigts peuvent contenir. Nuits odieuses, marais aux ondes croupissantes, et vous tous, fleuves qui enchaînez mes pieds, bien jeune sans doute, mais non coupable je suis descendue sur vos bords. Que le roi des enfers se montre pour mon ombre un juge sensible; si Eaque siège à côté de son urne, qu'il en tire une sentence favorable à mes cendres. Que son frère et lui se placent auprès de Minos et que la troupe sévère des Euménides fixe sur le tribunal des regards attentifs. Sisyphe, laisse ton rocher; que la roue d'Ixion se taise; eau trompeuse, laisse-toi saisir par Tantale; que le terrible Gerbère ne poursuive pas aujourd'hui les ombres, et que sa chaîne détachée repose silencieuse. C'est moi qui plaide ma cause; si j'altère la vérité, que l'urne fatale, supplice des Danaïdes, pèse sur mes épaules.

... Dès que la robe prétexte tomba devant les flambeaux de l'hymen, et que la bandelette du mariage reçut et enchaîna ma chevelure, je partageai ta couche, Paulus, pour ne la quitter que par la mort. Qu'on lise sur cette pierre que je n'eus jamais qu'un époux. J'en atteste les cendres de mes ancêtres, que tu dois honorer, ô Rome, dont les exploits, Afrique, t'ont couchée par terre... je n'ai jamais fait fléchir les lois de la censure, et jamais mes faiblesses n'ont fait rougir nos pénates. Cornélie n'a point flétri tant d'illustres trophées; bien plus, elle fut un des exemples qu'offrait à l'imitation cette grande famille. Les années ne m'ont point changée, tous mes jours furent sans tache, j'ai vécu brillante entre les flambeaux de l'hymen et les flambeaux de la mort.

Scribonia ma mère, tête chérie, jamais je n'affligeai ton cœur; qu'aurais-tu voulu changer en moi, si ce n'est mes destins? Mon éloge est dans les larmes de ma mère, dans la douleur de Rome; ma cendre est défendue par les gémissements mêmes de César! Il accuse la mort de la digne sœur de sa fille, nous avons vu des larmes couler sur le visage d'un dieu.

Et cependant j'ai mérité les insignes accordés aux épouses fécondes, et je n'ai pas été enlevée à une maison sans enfants. Toi, Lépide, toi, Paulus, dont la pensée m'adoucit la mort, c'est dans vos bras que j'ai fermé les

yeux. J'ai vu mon frère remplir pour la seconde fois la chaise curule, l'année où, consul, le destin lui ravit sa sœur. Et toi, ma fille, vive image d'un père censeur, imite ta mère, sois fidèle à un unique époux. Perpétuez la race des Scipions; volontiers je pars dans la barque, puisque tant de rejetons vont encore agrandir mes destins. Le dernier triomphe, la dernière récompense d'une femme, c'est le libre hommage que la renommée rend à ses cendres déjà froides.

Maintenant je te recommande, Paulus, ces enfants, gages communs de notre tendresse. Cette pensée vit encore profondément dans mes cendres. Père, prends auprès de ces enfants le rôle d'une mère; c'est mon cher troupeau, tes bras devront s'ouvrir à ses caresses. Quand tu auras donné tes baisers à ces orphelins qui pleurent, ajoutes-y les baisers de leur mère. Aujourd'hui toute la famille repose sur toi seul. Si tu épanches ta douleur, que ce soit loin de leur présence; quand ils viendront, que tes joues soient sèches et trompent leurs baisers. Tu auras assez de tes nuits pour agiter ton cœur et des songes qui te présenteront mes traits. Et quand, solitaire, tu t'épancheras devant mon image, parle comme si je devais répondre à chacune de tes paroles.

Ah! si jamais la porte de l'atrium s'ouvrait à un autre lit nuptial, et qu'une belle-mère défiante vînt s'asseoir à ma place, ô mes enfants, acceptez, supportez l'hymen de votre père; votre déférence vous conciliera l'étrangère. Ne louez pas trop votre mère; la pensée de la première épouse lui ferait voir dans vos libres paroles une intention blessante. Mais, si le souvenir de Cornélie suffit au cœur de votre père, et que mes cendres lui soient chères, apprenez à pressentir les approches de sa vieillesse, sauvez-le de tous les ennuis du veuvage. Puisse le destin ajouter à vos années ce qu'il a retranché des miennes! Que mes enfants réjouissent la vieillesse de Paulus. Grâce au ciel, aucun de vous n'a fait porter le deuil à sa mère, et mes funérailles ont rassemblé tout mon cher troupeau!

. . . .

Nous ne regrettons pas cette longue citation; on

trouverait difficilement dans l'antiquité un morceau plus pur, plus touchant, et, comme l'a dit M. Cranstoun, plus chrétien.

Bibliographie : Frédéric Plessis, *Etudes critiques sur Properce et ses élégies*, Paris, Hachette, 1884.

Ovide. — Ovide se désigne lui-même comme le successeur de Properce et comme le quatrième poète élégiaque de Rome :

Les destins cruels pour Tibulle, dit-il, ne m'ont pas donné le temps de cultiver son amitié. Il t'avait succédé, Gallus, et Properce fut son héritier. L'ordre des temps m'a fait le quatrième [1].

Dans la même élégie, le poète, dont les noms étaient *Publius Ovidius Naso*, nous raconte toute son histoire. Il était né à Sulmone, ville du Bruttium, l'année de la bataille de Modène (711 de Rome, 43 av. J.-C., le 28 mars). Il nous apprend qu'il avait un frère plus âgé que lui d'un an. Sa famille appartenait depuis longtemps à l'ordre des chevaliers. Son père et sa mère vivaient encore lorsqu'il composa ses premiers ouvrages, et moururent dans un âge fort avancé, à temps pour n'être pas témoins de son exil. Dès son enfance, il fréquenta avec son frère les écoles les plus célèbres de Rome et suivit les leçons des fameux rhéteurs Arellius Fuscus et Porcius Latro. Mais, tandis que son frère semblait avoir plus de dispositions pour l'éloquence du barreau, Ovide se sentait déjà fortement entraîné vers la poésie :

Dès mon enfance, j'aimais les célestes mystères d'Apollon et la muse m'entraînait furtivement vers les travaux de la poésie. Souvent mon père me disait : « Pourquoi te livrer à un art stérile? Homère lui-même est mort sans richesses. »

1. *Tristes*, IV, 10, 51-54.

Ému de ces paroles, j'abandonnais tout l'Hélicon, et je m'efforçais à dégager ma pensée de la mesure. Mais d'elle-même ma phrase se pliait aux lois du mètre et tout ce que je voulais dire était un vers [1].

Il ne résista pas longtemps à ses plus chères inclinations. Sans doute sur les instances de son père, il exerça quelque temps des fonctions publiques : il fut *triumvir capital* [2], *décemvir* [3], membre du tribunal des centumvirs; mais bientôt il se débarrassa de ces travaux, qui ne convenaient, dit-il, ni à son corps ni à son esprit [4], et il alla compléter ses études à Athènes, en Asie Mineure et en Sicile. Dans sa jeunesse, il épousa successivement deux femmes qu'il répudia bientôt; il fait souvent l'éloge de la troisième, Fabia, qui lui survécut.

Ovide avait déjà cinquante ans quand il fut arraché à la vie tranquille et douce de Rome par un ordre de l'empereur, qui le reléguait [5] à Tomes, colonie de Milet, sur la côte nord du Pont-Euxin, dans le pays des Gètes (7 ap. J.-C.).

Quelles furent les causes de cette foudroyante disgrâce? Auguste prétexta le caractère immoral de certains ouvrages d'Ovide; il les fit même enlever des bibliothèques publiques. A Rome, et de la part d'un prince qui avait composé des poésies plus licen-

1. *Tristes,* IV, 10, 19-26.

2. On appelait ainsi les magistrats chargés de faire exécuter les peines correctionnelles et les condamnations à mort.

3. Décemvirs, corps judiciaire institué pour seconder le préteur dans l'administration de la justice; les *centumvirs* avaient à peu près les mêmes attributions.

4. Nec patiens corpus, nec mens fuit apta labori.
(*Tristes,* IV, él. 10, 37.)

5. La *relégation* différait de l'exil. Les relégués conservaient leurs droits sur leurs enfants, leur fortune, au moins en partie. Ils pouvaient tester.

cieuses que celles d'Ovide, ce ne pouvait être là qu'un moyen de donner le change à l'opinion, et peut-être une occasion éclatante et facile de faire de la morale sans en donner l'exemple. Les demi-révélations échappées au poète ne laissent guère douter que la cause véritable de son exil fut un fait relatif à la personne ou à la famille de l'empereur. Ovide avait vu quelque chose qu'il ne devait pas voir : « Pourquoi ai-je vu quelque chose, pourquoi ai-je rendu mes yeux coupables[1] ? » Peut-être, comme ce Fabius Maximus, ami lui-même d'Ovide, dont Tacite raconte la mort[2], le poète avait-il été témoin de quelque retour subit vers le légitime héritier de l'empire, ce Postumus Agrippa, qu'Auguste, son aïeul, regretta quelquefois d'avoir écarté du trône pour y appeler un étranger. Ovide aurait été indiscret, comme Maximus le fut plus tard, et l'empereur aurait voulu, en le reléguant à l'extrémité de l'empire, ensevelir avec lui un secret important. A l'appui de cette opinion, on a fait une remarque : tant que vécut Auguste, le poète ne cessa de solliciter et d'espérer sa grâce ; après l'avènement de Tibère, il semble avoir perdu tout espoir et garde le silence.

Ce séjour dans un pays lointain et barbare, loin de sa femme, qui demandait à le suivre et dont il ne voulut pas accepter le dévouement[3], loin de sa fille Périlla, poète aussi et qui habitait alors l'Afrique avec son mari, loin de la société brillante et des suffrages de Rome, fut, on le comprend, pour Ovide une source de cruelles tortures. On peut excuser ainsi la monotonie de ses regrets sans cesse répétés, l'abus de ses prières et de ses flatteries sans dignité à l'adresse

1. Cur aliquid vidi, cur noxia lumina feci?
(*Tristes*, II, 1, 104.)
2. *Annales*, I, 5.
3. *Tristes*, IV, 10, vers 115-120.

de l'empereur. Seule la poésie consola Ovide; il fit des vers, même dans le dialecte des barbares, et il composa en langue gétique un éloge d'Auguste. Ce fut au milieu de ces précieuses, mais insuffisantes distractions qu'il mourut, l'an 14 ap. J.-C.: son exil avait duré sept années.

C'est dans le poème des *Métamorphoses* qu'Ovide s'est le plus rapproché de la perfection du siècle d'Auguste; c'est à cet ouvrage, source la plus pure de sa gloire, qu'il doit d'être placé parmi les modernes au premier rang des auteurs classiques. Mais sa verve intarissable s'était répandue sur bien d'autres sujets; aucun poète chez les Latins n'a égalé sa fécondité. Tous ses écrits ne nous sont pas parvenus; il nous manque, entre autres, un recueil d'épigrammes, une traduction des *Phénomènes* d'Aratus et la fameuse tragédie de *Médée*, vantée par Quintilien, et dont il ne reste qu'un vers justement célèbre : « J'ai pu rendre la vie ; tu demandes si je puis la ravir [1] ? » Malgré ces pertes, dont la dernière surtout est à regretter, le recueil des œuvres d'Ovide est encore très considérable; il comprend des élégies, des poèmes didactiques, des poèmes mythologiques et des poésies diverses.

Ses premières poésies appartiennent à l'élégie. Les *Amours* (*Amores*) comprenaient d'abord cinq livres; Ovide en supprima deux. Il nous reste quarante-neuf élégies, dont le poète est lui-même le héros, et dans lesquelles il décrit ses plaisirs et ses chagrins, vrais ou supposés. On trouve dans ces pièces une originalité piquante, une imagination riche et voluptueuse ; mais on y chercherait vainement l'émotion, la passion qui font le charme de Tibulle et de Properce : ce sont des badinages élégants, avec cette recherche, cet abus de

1. Servare potui, perdere an possim rogas?

l'esprit qui sont le caractère particulier du talent d'Ovide.

Les *Héroïdes* ou *Petites épîtres* (*Heroides* ou *Epistulæ*) se composent de vingt et un petits poèmes élégiaques. Ce sont des lettres que l'auteur suppose écrites par des héroïnes à une personne aimée, dont l'absence ou quelque autre destin contraire les sépare.

Ainsi Pénélope envoie à Ulysse l'expression de ses craintes et de ses douleurs; Ariane reproche à Thésée sa perfidie; Phèdre et Didon adressent leurs plaintes à Hippolyte et à Enée, etc. Ce thème piquant et varié, Ovide le développe avec une connaissance profonde des passions et de leurs effets sur les caractères les plus différents; mais il ne sait pas se mettre à la place de ses personnages et se pénétrer assez de leurs sentiments pour les rendre avec vérité; jamais il ne sera ni Médée, ni Phèdre, ni Didon, jamais les affections douces et tendres de Briséis et de Pénélope ne trouveront en lui un digne interprète. Il faut renoncer à lui demander l'illusion et la couleur, mérites éminents d'Homère et de Virgile, et se contenter d'une analyse exacte et fine de la passion, c'est-à-dire de la vérité morte. Le style des *Héroïdes* est riche et varié, quoique le ton de la gaieté et de la joie convienne mieux à Ovide que celui de la plainte. Parmi ces élégies, quelques-unes n'appartiennent pas à Ovide; ainsi la lettre à Sapho ne peut être antérieure à l'époque de Lucain et de Juvénal.

L'*Art d'aimer* (*Ars amatoria*, ou *De arte amandi*), poème en trois livres, qui fut le prétexte de l'exil d'Ovide, parut probablement en l'an 2 av. J.-C. Les deux premiers livres s'adressent aux hommes, le troisième aux femmes. L'esprit, l'art et l'élégance du style servent de sauf-conduit au poète, qui va souvent dans ses tableaux jusqu'à la dernière indécence. L'abus de

l'érudition, de perpétuels souvenirs mythologiques nuisent à l'intérêt de cette lecture.

Les *Remèdes de l'amour* (*Remedia amoris*), en un livre, sont la contre-partie du précédent ouvrage. Ce poème a les mêmes qualités et les mêmes défauts, mais il se prolonge de façon à devenir monotone et fatigant.

Il nous reste aussi un fragment d'un autre poème didactique, *Medicamina faciei* (Art de remédier aux altérations du visage). On y trouve d'heureux détails sur les moyens que les femmes emploient pour combattre les outrages du temps.

Les Métamorphoses. — A l'époque où vivait Ovide, dans ces premiers temps de la décadence latine où la langue était belle encore, où l'imagination n'était pas épuisée, mais où le sentiment du sublime s'affaiblissait rapidement, où l'on comprenait peu la poésie du cœur, nul sujet ne convenait mieux à la société comme au poète que celui des *Métamorphoses*. La facilité, la finesse, l'élégance, la richesse, toutes les qualités d'Ovide pouvaient s'y déployer à leur aise; sa muse enjouée et badine trouvait presque toujours dans ces aventures quelques-uns de ces détails piquants, de ces analyses de sentiments où il excelle. Les descriptions y abondent, et, s'il y a monotonie dans les dénouements, le peintre rencontrait du moins une grande variété dans les circonstances. D'ailleurs Ovide avait des modèles : les poètes d'Alexandrie, si souvent imités par les écrivains du siècle d'Auguste, avaient chanté ces aventures.

Les *Métamorphoses* sont divisées en quinze livres et contiennent deux cent quarante-six fables. Quand Ovide, à la nouvelle de sa disgrâce et dans le premier emportement de son désespoir, livra aux flammes cet ouvrage récemment achevé, quelques copies s'en étaient déjà répandues. Il l'apprit plus tard avec plaisir,

et il semble qu'il ait revu le poème pendant son exil. Le poète commence par les métamorphoses mêmes de l'univers : c'est le chaos, qui devient le système du monde, c'est la naissance des êtres animés et de l'homme, « cet être plus auguste et doué d'une raison plus haute, dont la tête regarde le ciel ». Les quatre âges, le déluge, la naissance de générations nouvelles sorties des pierres de Deucalion et Pyrrha, forment une suite de tableaux variés et piquants. Après avoir exposé ainsi les origines du monde, Ovide rassemble tout ce que les anciens mythes et même les récits de Pythagore lui offraient de métamorphoses. Les plus célèbres de ces récits sont les épisodes de Philémon et Baucis [1], de Céyx et Alcyone [2], d'Ajax et Ulysse [3], d'Hécube. Là où la comparaison avec Virgile est possible, comme dans les épisodes de Protée, d'Orphée et d'Eurydice, Ovide est de beaucoup inférieur; son badinage spirituel ne saurait lutter avec la sensibilité pénétrante du grand poète [4]. Les derniers livres contiennent l'origine du peuple romain, l'établissement d'Enée en Italie, l'histoire de Romulus et de Numa, l'arrivée à Rome d'Esculape, qui, sous la forme d'un serpent, vient délivrer les Romains de la peste. L'ouvrage se termine par l'apothéose de Jules César et d'Auguste.

Ovide ne s'est pas borné à un catalogue ou même à un simple récit de ces transformations. Pour chacune d'elles, il remonte aux causes qui l'ont amenée, développe les événements qui en ont été l'occasion, et fait ainsi passer sous nos yeux une multitude de passions,

1. Voir nos *Morceaux traduits des auteurs latins,* page 313.
2. Voir *ibid.,* page 316.
3. Voir *ibid.,* page 320.
4. Au premier livre des *Fastes,* Ovide a raconté aussi l'histoire de Cacus et d'Hercule. Là encore il reste bien au-dessous de Virgile. Voir *Morceaux traduits,* page 312.

d'événements et de scènes. Dans ces aventures interviennent successivement presque tous les dieux et les héros, de sorte que l'ouvrage contient à peu près tout le corps de la mythologie grecque et de la mythologie romaine. Ces traditions diverses sont rattachées entre elles par des transitions ingénieuses et aussi variées que les faits. Tantôt c'est l'identité du héros ou du dieu, tantôt celle du pays, qui nous fait passer d'une histoire à l'autre. Ici ce sont des hymnes consacrés à des récits de métamorphoses, là des broderies qui les retracent. Quelquefois l'absence d'un personnage donne occasion de s'enquérir des motifs qui le tiennent éloigné, quelquefois il arrive que les témoins d'un événement racontent des faits qui l'ont précédé. Ailleurs une simple réflexion sert de transition.

Tous ces tableaux sont animés par la peinture des passions humaines qu'Ovide expose avec fidélité, mais souvent avec peu de chaleur. Il vise trop à l'épigramme, il abuse trop de sa prodigieuse facilité; il prend rarement son sujet au sérieux, il semble jouer avec les passions et même avec les douleurs de ses personnages, et cette indifférence le place, comme nous l'avons dit, toutes les fois qu'il se rencontre avec Virgile, à une distance énorme du poète plein de sentiment et plein d'âme.

Les *Métamorphoses* et un poème didactique, les *Halieutiques*, dont nous parlerons plus bas, sont les seuls ouvrages où Ovide ait employé le vers hexamètre. Dans tous les autres il se sert du mètre élégiaque ou distique.

Les Fastes. — Le poème mythologique des *Fastes*, dédié à Germanicus, est une énumération des principales fêtes de Rome, dans l'ordre du calendrier, en remontant à leur origine et en racontant les traditions

qui s'y rattachent. L'exil empêcha Ovide d'achever cet ouvrage, qui devait être divisé en douze livres, correspondant aux douze mois de l'année [1]. Les six premiers seuls ont été publiés par l'auteur, qui probablement remania son travail pendant son séjour à Tomes. C'est un recueil de légendes fait en riant et sans aucune critique sérieuse. L'auteur traite les anciennes croyances avec une verve incrédule et moqueuse qui nuit à son poème. L'esprit romain lui défend de jeter le ridicule sur ce qui tient au passé glorieux de sa patrie. Il respecte donc les souvenirs nationaux, mais il n'en est pas beaucoup plus ému que des souvenirs religieux. La fondation de Rome, la mort des trois cents Fabius sont racontées avec une complète indifférence. Le mètre élégiaque, qui brise à chaque instant la pensée, qui défend à l'esprit tout mouvement de grande étendue, contribue encore à la froideur du poète; mais pourquoi a-t-il choisi cette forme? Cependant la variété des sujets et des tons, le mélange de hauts faits, d'anecdotes piquantes, de médisances sur les dieux, de descriptions et de tableaux, donnent à la lecture des *Fastes* l'attrait de la curiosité; on s'y amuse comme aux récits des conteurs de l'Orient.

Pendant son exil, Ovide composa les *Tristes* (*Tristia*), les *Épîtres du Pont* (*Ex Ponto*), l'*Ibis*, poème injurieux dirigé contre un habitant de Rome dont il ne donne pas le nom, les *Halieutica*, poème didactique sur les poissons de la mer Noire, dont il ne reste que cent trente-deux vers hexamètres. Il composa aussi des dithyrambes en l'honneur d'Auguste et de Tibère;

1. *Tristes*, II, 549 :

Sex ego Fastorum scripsi totidemque libellos,
Cumque suo finem mense volumen habet,
Idque tuo nuper scriptum sub nomine, Cæsar,
Et tibi sacratum sors mea rupit opus.

celui qu'il dédia à Auguste était écrit dans la langue des Gètes.

Ah! j'en rougis, écrit-il [1], j'ai écrit même un ouvrage en langue gétique, et j'ai plié à notre rythme les mots barbares. J'ai plu, félicite-moi, et voici que les Gètes barbares me donnent le nom de poète. Tu demandes le sujet de ces vers? C'était l'éloge de César...

Les *Tristes*, recueil de cinquante élégies, qui forment cinq livres, sont consacrées, comme l'indique leur nom, à l'expression de la douleur du poète et à la peinture des maux de son exil. Elles furent écrites en route même sur le vaisseau qui l'emportait loin de l'Italie, ou chez ces peuples qui l'appelaient barbare, parce qu'ils ne pouvaient le comprendre [2]. Il y décrit d'une manière pathétique et vraie la nuit de son départ [3], les larmes et les adieux de sa femme, de ses esclaves, de ses amis, naguère nombreux, aujourd'hui réduits à deux :

Qui modo de multis unus et alter erant.

Il semble que le malheur ait élevé l'âme d'Ovide; à peine trouverait-on dans cette élégie quelques traces d'affectation. Les autres sont moins belles. Sans doute la situation d'Ovide est touchante : on ne voit pas sans émotion cette vie toute littéraire détruite par l'exil dans un pays barbare, ce poète dont le désespoir alla jusqu'à brûler ses *Métamorphoses*, et qui cependant partout, en voyage, au milieu des tempêtes, au fond de la solitude, ne cesse d'écrire des vers, cet homme

1. *Epîtres du Pont*, IV, 13, vers 19 et suivants.

2. Barbarus his ego sum, quia non intelligor ulli.
(*Tristes*, V, 10, 37.)

3. *Tristes*, I, 3.

qui a souffert de bien lâches désertions et à qui pourtant sa femme et quelques amis restent si courageusement fidèles. Mais l'effusion de ses flatteries et de ses prières, mais ce malheureux esprit, cette malencontreuse érudition qui nous montrent sans cesse dans les vers, au lieu de l'expression passionnée des sentiments personnels, une œuvre d'art et un exercice de rhéteur, diminuent beaucoup l'intérêt et amènent rapidement la fatigue [1].

Les *Lettres du Pont*, divisées en quatre livres et composées de quarante-six lettres, sont des espèces de pétitions en vers pour demander à de puissants amis leur intercession auprès d'Auguste et de Germanicus. En général, le ton en est plus naturel que celui des *Tristes*, et parfois c'est presque un entretien familier. Aucun des ouvrages d'Ovide n'est plus riche en détails sur l'histoire littéraire. La quatrième épître du premier livre, adressée à sa femme, contient, avec l'expression d'une tristesse calme et presque résignée, d'une affection touchante, une comparaison ridiculement prolongée entre son sort et celui de Jason. Quelques autres, à Macer, à Pédo Albinovanus, intéressent par une douleur sérieuse, une amertume profonde, qui inspirent une véritable pitié pour l'auteur [2].

Outre les ouvrages perdus que nous avons énumérés plus haut, les anciens avaient d'Ovide un recueil de *Déclamations;* et, quoique son style élégant et facile, sa versification simple et harmonieuse soient bien loin de l'enflure des déclamateurs, il avait cependant retenu de ses maîtres et des compositions de sa jeunesse les développements de rhéteur et l'amour du trait.

1. Voir, dans nos *Morceaux traduits,* quatre extraits des *Tristes* (p. 305 à 309).

2. Voir, dans nos *Morceaux traduits,* deux extraits des *Pontiques*, pages 309 à 312.

Quelques anecdotes nous montrent cet amour d'Ovide pour le trait (*sententia*) [1]. Une correction qu'il proposait pour un vers de Varron d'Atace caractérise en cela son goût et son siècle. Varron avait indiqué l'heure, suivant l'usage des poètes, par une courte description de la nuit, qu'il résumait dans ce vers :

Omnia noctis erant placida composta quiete;
« Tout reposait dans le calme paisible de la nuit. »

Ovide regrettait qu'il n'eût pas dit :

Omnia noctis erant,

« Tout était nuit ». C'est bien là l'esprit du temps, l'esprit qui, à la fin du même siècle, marque l'épigramme de Martial toujours « aiguisée par la queue », comme dit Boileau, à la différence de celle de Catulle.....

Les ouvrages d'Ovide apprennent à tout le monde qu'il aimait Virgile. Il l'imitait souvent et avec goût dans les détails, mais il ne suivait pas la même route. Il connaissait lui-même ses défauts, mais il les aimait, et Sénèque le père nous raconte qu'un jour ses amis, lui faisant la guerre à ce sujet, lui demandaient au moins dans toute une pièce le sacrifice d'un vers, sans le désigner. « Je le veux bien, dit-il, et à l'exception d'un seul que je vais écrire sur mes tablettes, je vous abandonne les autres. — Eh bien, retranchez, lui dit-on, le vers que voici :

Semibovemque virum, semivirumque bovem;
« Homme moitié bœuf, bœuf moitié homme. »

C'était, comme on s'en doute, le vers excepté. Ovide avait deviné où portait la critique, mais il ne voulait rien lui abandonner.

Ovide était en prose ce qu'il est en vers; mais son style en prose était plus pur et plus sévère..... Son goût pour la description lui faisait préférer les *suasoriæ* ou conseils

1. Nous empruntons ici le compte rendu du *Cours d'éloquence latine au Collège de France* par M. Rinn. (*Journal général de l'Instruction publique*, 20 juillet 1853.)

aux *controversiæ* ou sujets judiciaires. Il détestait d'ailleurs l'argumentation, et ne déclamait de controverses que celles qui prêtaient au développement des sentiments et des caractères (*ethicas*). La lecture de ses *Héroïdes* et même celle de ses élégies, qui sont de véritables déclamations, nous prouve qu'il savait mieux analyser les passions que les rendre.

Sénèque, qui aimait beaucoup le talent d'Ovide, tout en relevant ses défauts, remarque avec justesse que le poète exerça une grande influence sur la littérature et peut-être sur les mœurs de son temps. Tout ce qu'il en dit est plein d'intérêt et d'un touchant souvenir, mais sans allusion à sa disgrâce. Il y avait douze à quatorze ans, à l'époque où il écrit, qu'Ovide était mort désolé dans son exil.

Citons encore le passage suivant, qui résume et complète parfaitement toute notre appréciation :

Dans ses ouvrages, Ovide est, suivant les sujets, causeur aimable, conteur ingénieux, habile écrivain, sans grandes pensées, excepté par occasion, sans idées sérieuses, excepté celles que lui donne en passant le sujet, sans aucun sentiment profond, sans aucune haute inspiration. Il use de la parole comme d'un sens et d'un organe, mais non comme d'une faculté de l'âme; il fait des vers gracieux et doux, mais vides, comme un oiseau qui chante et qui ne pense pas; il écrit pour écrire, et jouit de s'écouter lui-même, avec plus de complaisance toutefois que de vanité, surtout sans aucun mélange d'envie, car personne n'a plus que lui rendu justice à tous ses contemporains. Artistes de mots et de sons, les hommes de cette école sont en poésie ce qu'est Quinte-Curce en histoire, ce qu'est Pline le Jeune en éloquence. Mais l'histoire, en suivant cette route, sort encore plus de son rôle et descend plus bas que l'éloquence et la poésie.

Bibliographie : Maurice Meyer, *De recitationibus et de Ovidio*, thèse de doctorat, 1842. — Lacroix, *Recherches sur la religion des Romains* d'après les *Fastes* d'Ovide, thèse de doctorat, Paris, 1846. — G. Boissier, *l'Exil d'Ovide* (Revue des Deux Mondes, 1er juin 1867). — Nageotte, *Ovide, sa vie et ses odes* (thèse de doctorat). Mâcon, 1872.

CHAPITRE VI

POÈTES DIDACTIQUES

La poésie descriptive et didactique abonde à l'époque d'Auguste. Rien ne convenait mieux à une société frivole, élégante, qui se désintéresse de plus en plus des grandes questions politiques, et qui d'ailleurs n'aurait pu débattre impunément ces graves intérêts, réservés aux délibérations du prince et de ses ministres. Rien aussi ne se prêtait davantage à ces lectures publiques, dont la mode se développe de jour en jour, et dont l'influence sur la littérature de cet âge et des âges suivants a été si sensible et, en général, si funeste. Une partie des ouvrages d'Ovide appartient à la poésie didactique, et elle serait longue la liste des beaux esprits de ce temps qui, s'inspirant du maître et, comme tous les imitateurs, reproduisant ses défauts plutôt que ses qualités, ont charmé les loisirs des cercles par des pièces piquantes sur le jeu de balle, sur la natation, sur l'art de conserver au visage le teint brillant de la jeunesse, sur les règles de l'hospitalité et de la table. Ovide s'est moqué lui-même de ces puérilités précieuses, dont il a donné quelquefois l'exemple [1]. Nous n'aurons garde d'énumérer ici toutes ces pièces; nous nous arrêterons à quelques noms plus considérables, à quelques œuvres moins dignes

1. *Tristes*, II, 485.

de l'oubli. Mais notre rapide appréciation nous permettra d'y retrouver encore l'empreinte du temps, et les défauts qui ont fait peut-être leur succès et qui nuisent aujourd'hui à leur réputation.

Manilius. — Le plus remarquable de ces poètes didactiques est certainement l'auteur d'un poème en cinq livres intitulé les *Astronomiques*. On est convenu de l'appeler M. Manilius, mais rien de ce qui le concerne n'est certain, ni son nom, ni son pays, ni l'époque où il a vécu. Aucun écrivain romain ne le mentionne. D'après les manuscrits, on hésite entre *Mallius*, *Manlius* et *Manilius*. Quant à sa naissance, on peut conclure de son ouvrage qu'il avait le titre de citoyen romain, mais qu'il était originaire de l'Égypte ou de l'Asie, dont il a une connaissance très précise. Il est probable aussi qu'il a vécu sous Auguste; les trois premiers livres de son poème sont postérieurs au désastre de Varus, le cinquième, qui a été peut-être écrit dans les premiers temps du principat de Tibère, est inachevé.

Le premier livre traite de l'origine du monde, et passe en revue la terre, les signes du zodiaque, les autres constellations, la voie lactée, les planètes, les comètes, les météores. A partir du second livre, l'objet du poète est surtout l'astrologie, c'est-à-dire les rapports prétendus qui existent entre les corps célestes et les choses de la terre, et l'influence de chaque signe sur le caractère des hommes, sur leur conduite et sur les événements de leur vie. Ses connaissances en astronomie sont médiocres; il semble qu'il a suivi de près Varron, mais il a puisé aussi chez les astronomes grecs, Eudoxe, Hipparque, et il emprunte souvent leurs théories sans les comprendre et sans les mettre d'accord. Aussi les confusions, les erreurs, les contradictions abondent chez lui, et il est facile de

voir qu'il n'est versé ni dans l'astronomie ni dans l'astrologie.

Y a-t-il plus d'unité, plus de cohérence, plus d'exactitude dans ses doctrines philosophiques? S'il n'est pas un savant, est-il possible de voir en lui, comme on l'a fait, le docteur et le poète du Portique? Chez lui, certains développements moraux semblent inspirés par Zénon, et l'astrologie, en effet, s'accorde souvent avec les doctrines stoïciennes; mais elle s'en sépare aussi, en ce qu'elle soumet la vertu elle-même au destin, et qu'elle attribue à l'influence des astres les vertus et les vices, la sagesse et la folie. Dans plus d'un passage de son poème, Manilius est donc en contradiction complète avec le stoïcisme; il se rapproche d'Épicure et de Lucrèce, de même que certaines pages le feraient juger disciple de Pythagore, d'Aristote ou de Platon. On a le droit de conclure, avec M. Lanson, qui a étudié à fond le poème [1], que Manilius n'est pas plus un stoïcien et un philosophe qu'il n'est un savant; il ne s'est attaché à aucun système, il a pris partout, sans se soucier de la contradiction entre les doctrines dont il emprunte successivement les principes; il a cherché dans chacune un texte à beaux développements, à tirades brillantes et poétiques.

En effet la conclusion qui naît d'une étude attentive des *Astronomiques*, c'est que Manilius a été avant tout un rhéteur, attiré à son sujet, il le proclame [2], par la nouveauté même et par la difficulté de l'entreprise. Il se soucie peu du fond des choses, mais il a recours à tout l'arsenal de la rhétorique pour donner à son

1. *De Manilio poeta ejusque ingenio.*

2. Nostra loquor; nulli vatum debebimus orsa,
Nec furtum, sed opus veniet, soloque volamus
In cælum curru, propria rate pellimus undas.
(II, 57.)

style de l'élégance, de la finesse, de la vivacité, de l'éclat. Il aime les allitérations, les apostrophes, le cliquetis des antithèses, le coloris brillant de métaphores souvent forcées. La recherche de l'esprit amène l'obscurité, et plus d'une fois, suivant l'expression de M. Lanson, les traits d'une galanterie fade font penser à Mascarille.

Cependant il faut reconnaître que, malgré ses défauts, ce rhéteur a été vraiment poète. S'il est quelquefois prétentieux, il ne manque jamais de verve ; son poème est un répertoire de morceaux brillants qu'il est facile d'en détacher et qui ont dû soulever les applaudissements d'un auditoire ; la mythologie, l'histoire, la géographie lui en ont fourni, comme la philosophie et la science. Il s'est complu dans les descriptions coquettes ; on trouverait chez lui des portraits piquants du petit maître, du pantomime, du funambule, du dompteur de bêtes féroces, de l'homme qui dresse des oiseaux ou des serpents, et même du boucher et du cocher. Mais il rencontre aussi la grandeur ; l'élévation des pensées, la puissance des images, la profondeur des peintures donnent quelquefois à l'âme une forte secousse et font penser à Lucrèce. Notre *Recueil de morceaux traduits* donne un long extrait du poème[1]. Nos lecteurs nous sauront gré d'en joindre ici un second, dont les idées et l'éloquence rappellent une des plus belles pages de Bossuet. Ils pourront juger aussi, par la comparaison entre les deux morceaux, des contradictions du poète. Dans le premier, il attribue à la fatalité, non seulement les événements dont le monde est le théâtre, mais les vices et les vertus, les crimes et les actions les plus héroïques. Quel contraste entre les couleurs sombres de ce tableau désespérant et l'enthousiasme

1. Page 330.

qui anime le second, entre ce parti pris d'abaisser l'homme et de le montrer foulé aux pieds par la force aveugle du destin et cette admirable peinture de la grandeur humaine, de la puissance de l'âme, sanctuaire de la Divinité, et de la domination qu'elle exerce sur le monde conquis par sa raison!

Notre vue perce le ciel... les dieux bienfaisants nous ont accordé d'atteindre les extrémités de l'Océan, de reconnaître les parties les plus basses de la terre suspendue au milieu de l'univers, de nous emparer de la création. Pour nous la nature n'a plus de secrets, nous l'avons pénétrée tout entière, le monde nous appartient par droit de conquête; notre Créateur, dont nous sommes nous-mêmes une partie, nous le voyons face à face, et nous montons jusqu'aux astres, notre patrie. Peut-on douter qu'un dieu habite dans notre cœur, que nos âmes, venues du ciel, doivent y retourner? Le monde est composé de toute sorte d'éléments, de l'air, du feu supérieur, de la terre, de la mer, et d'un esprit qui dirige la marche de ce tourbillon de l'univers; ainsi en nous il est un corps d'une nature terrestre, un principe de vie qui réside dans le sang, et une âme qui gouverne notre être, qui dirige l'homme tout entier. S'étonnera-t-on que les hommes puissent connaître le monde, quand ils ont un monde en eux-mêmes, quand chacun d'eux est une copie, une image raccourcie de la Divinité?

Oui, c'est du ciel que l'homme est né; toute autre croyance serait impie. Les animaux rampent courbés sur la terre, ou sont plongés dans les vagues, ou planent dans les airs. Privés de la raison et de la parole, ils n'ont qu'un objet, l'assouvissement de leur faim et les plaisirs des sens. Seul l'homme est né pour contempler la nature, seul il a le don de la parole, un esprit capable d'étude, et il s'élève à tous les arts. Cette créature qui commande à tout s'est formée en sociétés dans les villes, elle a contraint la terre à lui donner des moissons, elle a soumis les animaux, elle s'est ouvert un chemin sur les eaux. Seul l'homme est debout et tient sa tête haute comme une citadelle qui

domine son corps; triomphant il lève vers les astres ses yeux qui ont l'éclat des astres, il contemple de plus près l'Olympe et y interroge Jupiter [1].

Germanicus. — On chercherait en vain ce souffle puissant dans ce qui nous est parvenu des poèmes didactiques du fameux Germanicus, neveu et fils adoptif de Tibère. Nous avons sous son nom un long fragment (718 vers) d'une traduction des *Phénomènes* d'Aratus, et quelques débris d'un poème intitulé les *Pronostics*, sans doute aussi emprunté aux Grecs. La traduction des *Phénomènes*, bien supérieure à celle de

1. Voir Ovide, *Métam.*, I, 84 :

> Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
> Jussit et erectos ad sidera tollere vultus,

et Buffon : « Tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants; il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement; sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité. »

Voir surtout Bossuet, *Sermon sur la mort*, second point.

« L'homme a presque changé la face du monde; il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées. Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus? Il est monté jusqu'aux cieux; pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages; pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les choses, si elle n'avait en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance?... Non, non, il ne se peut autrement. »

Cicéron, renferme des vers élégants et harmonieux; des imitations fréquentes de Virgile et d'Horace trahissent l'étude des bons modèles; mais la versification est généralement lourde et l'expression terne et sans vigueur. On a quelquefois attribué, mais sans preuves, la traduction d'*Aratus* à l'empereur Domitien. Selon Suétone, Germanicus avait composé aussi des comédies grecques dont il ne reste rien et quelques épigrammes.

Gratius Faliscus. — Ovide, dans ses *Épîtres du Pont* [1], cite, à côté de Virgile, Gratius, surnommé Faliscus, peut-être parce qu'il était né dans le pays des Falisques. Nous possédons cinq cent trente-six vers de son poème sur la chasse (*Cynegetica*). La langue de Gratius est quelquefois obscure; il n'échappe pas à la sécheresse et à la froideur; cependant on sent qu'il appartient à l'âge d'Auguste. Un portrait du chien mérite d'être lu, et il a peint avec assez de verve les maladies qui frappent une meute. L'ouvrage ne va pas plus loin que la description des chiens et des chevaux.

Cornélius Sévérus. — Nous rapprocherions plus volontiers de Manilius un autre écrivain, Cornélius Sévérus, que Quintilien cite pour un poème sur la *Guerre de Sicile*, c'est-à-dire sur la guerre entre Octave et Sextus Pompée. Il était, dit le critique, plus versificateur que poète, et cependant il place assez haut le premier livre de son poème. Sénèque le père [2] en a cité un passage généreux, éloquent même, malgré quelque déclamation, sur la mort de Cicéron :

On vit encore pantelantes les têtes de ces hommes magnanimes, attachées à la tribune où ils avaient régné;

1. *Épîtres du Pont*, IV, XVI.
2. *Suasoriæ*, livre VII.

mais elles disparurent toutes devant une image qui semblait la seule, l'image de Cicéron enlevé à la patrie. On se rappelle alors les grandes actions du consul, les serments des conjurés, le complot criminel dont il surprit le secret, l'attentat des patriciens qu'il étouffa, Céthégus puni, Catilina déjoué dans ses vœux sacrilèges. Que lui ont servi les acclamations, le concours du peuple et ces années chargées d'honneurs, et cette vie consacrée à de nobles études? Un seul jour a éteint cette glorieuse existence; l'éloquence latine se tait, frappée avec lui et plongée dans le deuil. Il était jadis l'unique soutien, le salut des accusés; il fut toujours la noble tête de la patrie, le défenseur du sénat, du forum, des lois, de la religion. Cette voix publique de la paix la voilà muette à jamais, étouffée par un fer cruel. Ce visage décomposé, ces cheveux blancs indignement souillés de sang, ces mains sacrées, instruments de si grands travaux, un citoyen, ivre de son triomphe, les a foulés sous ses pieds insolents, et il n'a pas vu derrière lui les destins qui changent et les dieux vengeurs! Non, jamais les siècles, dans leur cours, n'emporteront le crime d'Antoine.

On attribue quelquefois à Cornélius Sévérus un autre poème de plus de six cents vers, l'*Etna*, où le volcan est décrit et où les causes de son éruption sont recherchées. Sénèque, en effet, cite ce poète comme l'auteur d'un poème sur l'Etna[1]. Mais, outre que la langue porte la trace d'un siècle postérieur, on rencontre dans ces vers des allusions à des événements contemporains des règnes de Claude et de Néron. D'autres critiques[2] désignent donc comme auteur du poème Lucilius, procurateur de la Sicile sous Néron, ami de Sénèque, qui lui adressa son recueil de *Lettres*, soit que cet *Etna* fût un poème spécial, soit qu'il fît partie d'une œuvre plus vaste sur les curiosités natu-

1. *Lettres*, 79.
2. Wernsdorf, de Wittemberg, 1723-1793. Édition des *Poetæ minores*.

relles de la Sicile. A l'appui de cette hypothèse, on a relevé des idées, des tournures, des expressions qui semblent empruntées à Sénèque, et surtout à ses *Questions naturelles*. Malgré quelques morceaux poétiques, le poème est en somme froid et souvent obscur; l'auteur, qui est attaché à la secte d'Épicure, devient très subtil toutes les fois qu'il s'écarte de Sénèque. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage, joint aux *Questions naturelles*, nous fournit un moyen d'apprécier les connaissances des Romains de cette époque en physique et en histoire naturelle.

Bibliographie : Lanson, *De Manilio poeta ejusque ingenio*. Paris, 1887, *thèse*.

CHAPITRE VII

L'HISTOIRE — LES AUTEURS DE BIOGRAPHIES ET DE MÉMOIRES

Tite-Live, Trogue Pompée et son abréviateur Justin, Fenestella, Arruntius, Labiénus, Cremutius Cordus.

En traçant les caractères généraux de l'âge qui nous occupe, nous avons vu que, sous le régime nouveau, l'histoire hérite de l'importance qu'a perdue la tribune. Après la poésie, c'est le genre le plus cultivé au temps d'Auguste. Pour beaucoup d'hommes politiques auxquels la carrière des honneurs est fermée, l'histoire est encore une sorte de retour vers la vie publique. Ils commentent sous forme de biographies ou de mémoires les actes des grands personnages qui viennent de disparaître de la scène, ou ils expliquent et justifient par des récits personnels leur propre conduite.

Biographies. — Citons seulement les écrits de P. Volumnius et de Bibulus sur Brutus, de Q. Dellius sur Antoine, de Tiron sur Cicéron. Plutarque, dans ses biographies, invoque souvent leur témoignage. Volumnius avait servi dès les premiers temps dans l'armée de Brutus. Calpurnius Bibulus, fils du premier mariage de Porcia, devenu beau-fils de Brutus, avait aussi combattu à Philippes; fait prisonnier par Antoine, il con-

sentit à être un de ses lieutenants. Dellius, à qui Horace adresse une de ses plus jolies odes [1], avait reçu le surnom de *voltigeur des guerres civiles* [2] parce qu'il avait passé successivement de Dolabella à Cassius, de Cassius à Antoine, d'Antoine à Octave, toujours prompt à se rallier à la cause du vainqueur. Tiron, affranchi et secrétaire de Cicéron, consacra les loisirs de sa longue vieillesse à écrire la vie de son ancien maître, à donner de ses discours des éditions très estimées [3], à publier ses ouvrages inédits, à recueillir ses lettres et jusqu'à ses moindres notes et ses bons mots.

Mémoires. — Ces biographies avaient naturellement le caractère d'apologies ou d'éloges. Il n'en pouvait être autrement des mémoires que composèrent sur leur propre vie les plus grands personnages du temps, Auguste, Agrippa, Messala. Les treize livres d'Auguste sur sa vie sont souvent cités par les anciens. On a retrouvé aussi à Ancyre une grande partie d'un sommaire des événements de son règne (*Index rerum a se gestarum* [4]), conservé sur une table de marbre dans le temple qui lui avait été élevé dans cette ville. Il en est de même des mémoires d'Agrippa et de Valérius Messala Corvinus. Nous avons déjà fait mention d'une histoire des guerres civiles entreprise par Asinius Pollion; mais il ne conduisit pas jusqu'au bout cette œuvre dangereuse, où il fallait « marcher sur des feux mal recouverts par une cendre perfide [5] ».

Tite-Live. — Le grand représentant de l'histoire à Rome, pendant le siècle d'Auguste, est Tite-Live,

1. II, III.
2. *Desultor bellorum civilium.* (Sénèque le père, *Suas.*, I, 7.)
3. Voir Boissier, *Cicéron et ses amis. La vie privée de Cicéron*, p. 114-117, 7e édit., 1884.
4. *Monument d'Ancyre,* par Ch. Perrot et E. Guillaume.
5. Horace, *Odes,* II, I.

que nous avons déjà nommé dans notre tableau général de cette période. Émule de Salluste, Tite-Live a sur son célèbre prédécesseur l'avantage d'avoir écrit, non pas des épisodes de l'histoire de son pays, mais une Histoire romaine complète, depuis les origines jusqu'à l'époque contemporaine. Tite-Live est le véritable historien national de Rome; on pourrait dire de son œuvre, plus justement que de l'*Énéide* de Virgile, qu'elle est l'épopée romaine par excellence. Notre analyse s'efforcera de justifier ce jugement.

Biographie. — Autant son *Histoire* diffère des écrits de Salluste, autant l'obscurité de sa vie contraste avec les agitations qui ont rempli celle du contemporain et de l'ami de César. Jeté au milieu d'une époque de sanglantes dissensions, l'historien de Catilina et de Jugurtha joua dans les événements politiques de son temps un rôle qui a singulièrement compromis sa gloire littéraire. Il paraît, aux yeux de la postérité, chargé comme magistrat et homme public de graves torts de caractère et de conduite qui détournent nos sympathies et refroidissent notre admiration pour l'écrivain. L'existence de Tite-Live, beaucoup plus modeste et cachée par suite des circonstances où elle s'est produite, semble avoir été aussi beaucoup plus honorable. Il naquit à Padoue, l'an 696 de Rome (58 av. J.-C.), c'est-à-dire l'année même où César était investi du gouvernement des Gaules. Ses premières années et son adolescence virent donc toutes les guerres civiles qui se succédèrent depuis la lutte entre César et Pompée jusqu'à la victoire définitive d'Octave sur Antoine. A l'époque de la bataille d'Actium, il avait vingt-sept ans; ce fut alors vraisemblablement qu'il vint habiter Rome, dont le séjour lui était indispensable pour la préparation et la mise en œuvre de son histoire.

Ce grand travail, commencé dans les cinq premières années qui suivirent la bataille d'Actium, fut terminé au plus tôt vingt-deux ans après cet événement. Tite-Live y joignit-il d'autres occupations? On a dit quelquefois qu'il avait ouvert à Rome une école de rhétorique; c'est là une conjecture qui ne repose sur aucune preuve. Il en est de même des ouvrages de rhétorique qui lui ont été attribués; peut-être s'est-il borné à diriger les études d'un fils auquel il prescrivait, dans une lettre que cite Quintilien [1], la lecture de Démosthène et de Cicéron, puis de tous ceux qui ressemblaient le plus à ces deux grands modèles.

On a dit aussi qu'il avait été chargé de l'éducation de Claude, petit-fils d'Auguste; mais Suétone nous apprend seulement qu'il encouragea le jeune prince à s'essayer dans l'histoire [2]. Ce fait prouve du moins ses relations avec la famille de l'empereur, et nous savons par d'autres témoignages [3] que celui-ci avait pour Tite-Live une grande amitié. Mais cette faveur du prince ne nuisit pas à l'indépendance de l'historien. Sans doute, à en juger par le sommaire d'un de ses livres aujourd'hui perdu [4], il a blâmé le sénat d'avoir mal payé les services d'Octave. Il a excusé le meurtre de Cicéron, en disant que ce grand homme fut traité comme il aurait traité ses ennemis [5]. Mais, nous l'avons dit déjà, il ne cachait pas ses sentiments favo-

1. *Inst. orat.*, X, 1.
2. *In Claudio,* 41.
3. Tacite, *Annal.,* IV, 34.
4. *Epitome libri* CXIX.
5. *Fragmentum libri* CXIX. « De toutes ses adversités la mort est la seule qu'il ait supportée avec la dignité d'un homme. Une appréciation exacte de cette mort a pu la faire juger moins indigne, car Cicéron n'a pas été traité plus cruellement par son ennemi vainqueur qu'il ne l'aurait traité lui-même s'il avait eu la même fortune. »

rables à Pompée [1]; il osa écrire de César qu'on ne saurait dire s'il a été plus nuisible qu'utile à sa patrie [2]; il cita souvent avec éloge Cassius, Brutus, Afranius, et d'autres chefs du parti républicain que, sous Tibère et ses successeurs, il ne fut plus permis de désigner que sous les noms de brigands et d'assassins [3]. Le ton de son livre confirme l'idée que ces détails donnent de son caractère; dans l'occasion, il parle avec tristesse de la corruption de son temps, mais jamais il ne déclame comme Salluste, censeur d'autant plus sévère que sa conduite était plus suspecte. Au lieu de critiquer longuement les mœurs présentes, il se complaît dans la peinture des mœurs passées; c'est là même, il le dit dans sa préface, une des récompenses de son travail; son esprit, s'attachant tout entier à l'étude de ces âges antiques, se détourne ainsi des maux dont l'âge nouveau a donné si longtemps le spectacle [4].

Aussi heureux que Virgile et Horace, Tite-Live put jouir de toute sa gloire; ses contemporains parlèrent de lui comme la postérité. On connaît l'anecdote de cet habitant de Gadès qui fit le voyage de Rome pour contempler le fameux historien, et qui repartit aussitôt après l'avoir vu [5]. Cette renommée profita même à la famille de Tite-Live. Sa fille avait épousé un rhéteur, nommé Magius, dont Sénèque le père cite les déclamations : on allait l'entendre, dit

1. Tacite, *Annal.*, IV, 34.
2. Senec., *Nat. quæst.*, IV, 18.
3. Tacit., *Annal.*, IV, 34. T. Livius Scipionem, Afranium, hunc ipsum Cassium, hunc Brutum, nusquam latrones et parricidas, quæ nunc vocabula imponuntur, sæpe ut insignes viros nominat.
4. Ego hoc quoque laboris mei præmium petam, ut me a conspectu malorum quæ nostra tot per annos vidit ætas, tantisper certe, dum prisca illa tota mente repeto, avertam.
5. Plinius jun., *Epist.*, II, 3.

Sénèque, moins par estime pour son talent que par déférence pour son beau-père[1].

La vie de Tite-Live se prolongea jusqu'à la quatrième année du règne de Tibère. Il mourut âgé de soixante et seize ans (18 apr. J.-C.), dans sa ville natale, où il avait voulu passer les derniers jours de sa longue et belle existence.

L'histoire romaine de Tite-Live. — Sénèque témoigne que Tite-Live avait composé des dialogues et différents traités de philosophie[2]. Mais, dès l'antiquité, son grand titre littéraire était cette *Histoire romaine* qui ne nous est parvenue qu'avec tant de mutilations. Elle embrassait une période de sept cent soixante-trois années, et formait cent quarante livres. La division par *dix livres* ou *décades* paraît ne remonter qu'aux premiers éditeurs. De ce vaste ensemble il nous reste : 1° les dix premiers livres, c'est-à-dire un espace de quatre cent soixante ans, depuis l'origine de Rome jusque vers la fin de la guerre du Samnium; 2° vingt-quatre livres (du XXIe au XLVe), qui embrassent cinquante et une années, depuis le commencement de la deuxième guerre punique jusqu'au triomphe de Paul-Émile sur Persée; les cinq derniers sont pleins de lacunes. De tout le reste on n'a pu réunir qu'un petit nombre de fragments. Nous possédons, en outre, un recueil de sommaires de tous les livres; on l'attribue à l'historien Florus ou à Tite-Live lui-même. L'ouvrage entier subsistait encore au temps de Symmaque et de Sidoine Apollinaire. On a plusieurs fois conçu l'espérance de le retrouver. Un illustre savant italien du XVe siècle, Poggio (le Pogge), crut être sur la trace d'un manuscrit complet de

1. *Proœmium lib. V, Controvers.*
2. *Epist.,* C.

l'Histoire romaine, que l'on disait conservé dans un couvent de Hongrie; mais ses recherches, heureuses pour tant d'autres auteurs latins, échouèrent pour celui-là. A défaut du texte ancien, un célèbre érudit du XII[e] siècle, Freinsheim, qui a complété Quinte-Curce, composa aussi, guidé par les sommaires, des suppléments aux livres perdus de Tite-Live. Jusqu'au milieu du livre LXII[e], il essaye de continuer la manière de l'auteur en suivant rigoureusement la marche du sommaire; mais, à partir du chapitre 44 de ce livre, il est réduit par l'insuffisance des matériaux à recueillir de simples débris.

Caractères de l'ouvrage. — Tite-Live, en composant son Histoire, se proposait avant tout d'élever un monument à la gloire de son pays : « Il voulait, dit-il lui-même dans sa préface, travailler, dans la mesure de ses forces, à perpétuer le souvenir des actions du peuple roi [1]. » Un patriotisme ardent, le sentiment enthousiaste de la grandeur romaine, voilà sa principale inspiration. Son œuvre est, à bien des égards, une vaste et majestueuse épopée, dont le héros, le peuple romain, paraît, à travers les âges, avec ces fortes qualités qui expliquent sa fortune, avec ses longues et opiniâtres guerres dont le prix fut la conquête du monde, avec ses luttes intérieures, sujets de tableaux dramatiques et d'éloquents discours pour l'historien qui les retrace. On devine sans peine l'intérêt littéraire d'une histoire ainsi conçue; on sent combien elle prêtera à l'analyse profonde des sentiments et des passions, à la peinture des caractères, à l'éclat des descriptions, à la richesse et au mouvement du style. Mais si ce point de vue explique

1. Juvabit rerum gestarum memoriæ principis terrarum populi, pro virili parte, et me ipsum consuluisse.

les grandes qualités de Tite-Live, il explique aussi les critiques que la science moderne a pu diriger contre son œuvre.

Objections et critiques. — Une de ces critiques porte sur le développement trop étendu qu'il a donné, dit-on, à l'histoire des premiers âges de Rome, et sur l'exactitude superstitieuse avec laquelle il a fait entrer dans son récit toutes ces fables qui entourent le berceau du peuple romain. Tite-Live a répondu lui-même à cette double objection. Loin d'aborder avec répugnance ces origines, dont l'histoire rebutera peut-être la curiosité de plus d'un lecteur, il sera heureux de s'attacher tout entier à ces âges antiques [1]. Il se complaît dans ces vieilles traditions; il revêt, par une involontaire sympathie, les idées et les sentiments de ces temps reculés. « En racontant des choses anciennes, mon âme, dit-il, je ne sais comment, devient antique [2]. » Il ne peut se défendre d'un certain respect pour ces fables : « Il faut, dit-il, permettre à l'antiquité de mêler le ciel à la terre pour donner plus de grandeur à l'origine des villes ; plus qu'un autre, le peuple romain a le droit d'entourer sa naissance d'un caractère sacré et de la faire remonter jusqu'aux dieux; quand il choisit Mars pour son père et pour celui du fondateur de Rome, telle est sa gloire militaire que le monde souffre cette prétention aussi patiemment que son empire. » Malgré ces fières paroles, Tite-Live fait ses réserves; il donnera place à ces fables sans les discuter, mais sans entendre aussi les adopter pour son compte : Avant la fondation de Rome et les temps voisins de sa fon-

1. Quædam religio tenet quæ illi prodentissimi viri publice suscipienda censuerint, ea pro dignis habere quæ in meos annales referam.
2. *Proæmium.*

dation, nous trouvons de riches fictions poétiques plutôt que des monuments certains et authentiques; je n'ai l'intention ni de le défendre ni de réfuter ces traditions. » Il en est de même pour les présages et les prodiges, qu'il rapporte avec une exactitude qu'on a souvent critiquée; c'est à ses yeux une partie de l'histoire des temps qu'il raconte, ces détails en complètent la physionomie. D'ailleurs ces vieux Romains, si respectables par leurs mâles vertus, n'attachaient-ils pas beaucoup d'importance aux prodiges? « Et, dit Tite-Live, quand je vois des hommes si sages traiter ces événements en affaires d'État, j'ai scrupule de les trouver indignes de mes annales [1]. »

Quant à la place qu'il accorde dans le plan de son ouvrage à ces origines et aux premiers siècles de Rome, une simple observation suffira pour le justifier : toute l'histoire des rois est renfermée dans le premier livre; les dix premiers embrassent, nous l'avons vu, un espace de quatre cent soixante ans, tandis que cinquante années d'une période plus connue et plus importante, depuis la seconde guerre punique jusqu'à la défaite de Persée, ont suffi à remplir vingt-six livres. Les proportions ont donc été bien observées, et sur ce point Tite-Live est irréprochable.

Il l'est moins sans doute, quand son patriotisme l'entraîne à dissimuler ou à pallier les torts de Rome, et quelquefois à déguiser ses défaites. Expose-t-il la perfidie avec laquelle Rome, après les Fourches Caudines, viola la foi des traités; rend-il compte de l'indigne fourberie du consul Posthumius dans cette négociation : il s'abstient de toute condamnation, de tout blâme, il présente les faits sous le jour le plus favorable, son récit est un plaidoyer. Il n'est pas plus impartial dans l'appréciation des causes de la

1. XLIII, 13.

guerre punique. Il lui était facile de savoir la vérité sur un fait humiliant pour l'orgueil romain, celui de la conquête de Rome par Porsenna. Tacite [1] nous l'atteste comme Pline l'Ancien, et ce dernier cite même un article du traité imposé aux vaincus par le roi étrusque; il leur défendait l'usage du fer, excepté pour l'agriculture [2]. Tite-Live rencontrait même une vieille formule de droit : « Vendre les biens du roi Porsenna », très facile à expliquer par une conquête suivie d'une révolte [3], mais très embarrassante, si l'on suppose, comme lui, que l'ennemi s'est retiré devant l'héroïsme des Horatius Coclès et des Clélie. Cependant il adopte, sans hésiter, la version la plus agréable à son patriotisme, et il donne de la formule une interprétation ambiguë et sans valeur [4].

Il n'est pas plus sincère, quand il arrive à un autre souvenir désastreux de l'histoire de son pays, l'invasion et la conquête des Gaulois. Rien de plus brillant et de plus dramatique que l'intervention subite de Camille, au moment où l'on pèse dans les balances l'or qui doit racheter Rome, rien de plus éloquent que le discours du dictateur exhortant les citoyens au combat, rien de plus fier que le ton de l'historien, quand il annonce la victoire des Romains :

1. Hist., III, 72 : Porsenna, *dedita urbe*. *Annal.*, XI, 24 : Tuscis obsides dedimus.

2. Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 39. In fœdere quod, expulsis regibus, populo Romano dedit Porsenna, comprehensum invenimus ne ferro, nisi in agri cultu, uterentur. Etiam stilo scribere vetitum vetustissimi auctores prodiderunt.

3. Il est bien établi aujourd'hui que Porsenna ne perdit Rome qu'après une expédition malheureuse dans le Latium. Les Romains délivrés vendirent à l'enchère les objets que le roi Porsenna avait laissés à Rome. De là cette formule obscure, encore en usage du temps d'Auguste, l'annonce aux ventes publiques *les biens de Porsenna*. (Voir Plut., *Vol. Publ.*, [illegible] Den. d'Hal., V, 4.)

4. Lib. II, c. 14.

Les dieux et les hommes empêchèrent, dit-il, les Romains de vivre rachetés [1].

Mais si l'on rapproche de ces brillants et pathétiques tableaux le simple et rapide récit de Polybe, on voit aussitôt de quel côté est la vérité.

Les Gaulois, dit l'historien grec, venaient de s'emparer de Rome et l'occupaient tout entière, à l'exception du Capitole. Mais les Romains, *au prix d'un traité que leur dictèrent les vainqueurs,* recouvrèrent leur ville [2].

Et ailleurs :

Les Gaulois prirent la ville de Rome, à l'exception du Capitole; mais une invasion subite des Vénètes sur leur territoire fit diversion à cette guerre; ils conclurent la paix avec les Romains, leur rendirent leur ville et se retirèrent chez eux [3].

Ici nulle mention de l'héroïsme de Camille et de sa brillante victoire : les Romains ont donné l'or, les Gaulois se sont retirés d'eux-mêmes, appelés par une invasion. Et ce témoignage d'un historien si consciencieux et si grave est confirmé par ceux de Tacite, de Suétone et de Justin [4].

1. Lib. V, 49. Diique et homines prohibuere redemptos vivere Romanos.
2. Lib. I, 6.
3. Lib. II, 18.
4. Tacite, *Hist.*, III, 72; *Annal.*, XI, 24 : Capti a Gallis sumus. — Sueton., *Tib.*, III : Traditur etiam proprætore Drusus ex provincia Gallia retulisse aurum, Senonibus olim in obsidione Capitolii datum, nec, ut fama, extortum a Camillo. — Justin., XXVIII, 2 : Adversus Gallos urbem suam tueri non potuisse; captamque non ferro defendisse, sed auro redemisse. — XLIII, 5 : Massilienses... aurumque et argentum publicum privatumque contulerunt ad explendum pondus Gallis, a quibus redemptam pacem cognoverant. Ob quod meritum et immunitas illis decreta, etc.

Sans échapper à ces infidélités, qui ont leur explication et leur excuse dans l'ardeur du patriotisme, Tite-Live aurait du moins jeté plus de jour sur bien des événements obscurs des premiers âges de la république, s'il avait consulté les vieux monuments et les vieilles archives de Rome. Il avait à sa disposition les grandes Annales, dont nous avons parlé au début de cette Histoire[1]. Le commencement de ces Annales, détruit en partie dans l'incendie de Rome par les Gaulois, avait été reconstitué en remontant jusqu'à la création du tribunat; la seconde partie, depuis la prise de Rome jusqu'aux guerres puniques, subsistait sans altération. Mais ces listes de faits arides et confuses, où les détails les plus vulgaires, la hausse du blé, les éclipses, les mauvais présages, étaient mêlés aux faits importants, rebutèrent sans doute la délicatesse artistique de Tite-Live. Polybe, qui, par une faveur spéciale, avait obtenu, quoique étranger, de les consulter, se garda bien de négliger cette source de renseignements certains et authentiques; Tite-Live, à qui elle était naturellement ouverte, s'en détourna volontairement. Il pouvait encore interroger, dans le trésor public et dans le temple des Nymphes, les tables d'airain où étaient inscrites les lois des rois et des tribuns, les sénatusconsultes, les plébiscites, et même d'anciens traités conclus avec les Carthaginois, les Sabins et les Gabiens.

Mais il s'en est tenu aux témoignages des premiers historiens de Rome, trop éloignés des faits pour que leurs récits pussent être acceptés sans contrôle; car le plus ancien d'entre eux, Fabius Pictor, est du sixième siècle. Avec Fabius, il cite souvent Cincius Alimentus, contemporain de la seconde guerre punique, Valérius Antias, dont il combat les exagérations

1. Page 17.

plutôt qu'il ne s'appuie sur son autorité, Calpurnius Pison, Claudius Quadrigarius, Cœlius Antipater, Caton l'Ancien. Arrivé à la seconde guerre punique, sa marche est plus sûre, car il rencontre l'exact et savant Polybe, qu'il a suivi souvent de très près. Il trouve en même temps d'autres sources de certitude dans les écrits des historiens latins, dont l'autorité est ici plus grande, puisqu'ils étaient contemporains des événements. Son histoire des premiers siècles de Rome ne repose pas, aux yeux de la science, sur des bases aussi solides.

Les préférences littéraires, qui ont éloigné Tite-Live des recherches difficiles et patientes de l'érudit, expliquent encore certaines lacunes qu'on a signalées dans son *Histoire*, l'absence de toute description géographique, de tout renseignement sur le climat, le sol, les institutions des peuples. Sous ce rapport, Hérodote, Thucydide, Polybe satisfont bien plus complètement la curiosité du lecteur. Polybe, homme de guerre et homme d'État, nous fait aussi beaucoup mieux comprendre la marche des armées, les opérations militaires, les batailles, de même qu'il a plus approfondi la constitution romaine. Tite-Live, occupé avant tout de ce qui est action et drame, laisse volontiers dans l'ombre tout le détail des institutions civiles et religieuses; cette partie de l'histoire ne paraît chez lui que lorsqu'elle se rattache aux mouvements politiques et aux scènes animées du forum. Mais, dans le plan d'un travail qui s'étendait à l'existence entière du peuple romain, il ne pouvait tout embrasser; il a eu le droit de faire un choix, de rejeter ce qui ne rentrait pas directement dans son sujet. Au lieu de lui reprocher ce qu'il n'a pas dit, il est plus juste d'étudier et d'admirer les grandes qualités qui font de son œuvre un des monuments les plus majestueux du génie antique, un des plus nobles efforts de l'esprit humain.

Appréciation de Tite-Live. — Quintilien avait déjà dignement apprécié les mérites supérieurs de Tite-Live dans le jugement qu'il a porté sur le grand historien [1] :

Hérodote, dit-il, ne saurait s'indigner qu'on lui égale Tite-Live, écrivain merveilleux par l'intérêt de ses récits, par l'exquise clarté de son style, et par l'inexprimable éloquence de ses discours : tout y est parfaitement approprié aux circonstances et aux personnes. Quant aux passions, et surtout les passions douces et touchantes, le moins que je puisse dire, c'est que nul historien n'a su mieux les développer. Aussi a-t-il balancé par des qualités d'un autre genre l'immortelle rapidité de Salluste.

Il y a, ce nous semble, peu de ressemblance entre Hérodote, conteur naïf et plein d'abandon, qui marche à l'aventure et se détourne volontiers de son sujet pour décrire le pays, les mœurs, la religion, les antiquités des peuples qu'il rencontre, et Tite-Live, écrivain consommé, plein d'art et de richesse, historien régulier, qui suit les événements année par année et s'y renferme rigoureusement. Mais Quintilien a bien saisi les principaux traits du génie de son compatriote, lorsqu'il insiste sur l'intérêt puissant de ses récits, sur l'éloquence de ses discours, et lorsqu'il signale chez lui cet art de faire parler les passions, qui donne à son histoire un caractère si dramatique.

Les narrations. — Nul n'a possédé plus que Tite-Live le talent de raconter, nul ne sait mieux tirer parti d'une situation pour nous attacher et nous émouvoir. Il pénètre dans l'âme des personnages qu'il met en scène; il y saisit leurs impressions et leurs sentiments, et les reproduit avec une vérité si

1. *Inst. orat.*, X, 1, § 101.

frappante qu'ils semblent agir et parler devant nous. C'est ainsi qu'un événement historique devient dans son livre un drame vivant; c'est ainsi qu'au lieu d'une aride succession de faits, on a des tableaux pleins de variété et de pathétique. Parmi tant d'exemples que l'on pourrait citer, il n'en est point peut-être de plus saisissant que le récit des Fourches Caudines; jamais l'auteur n'a plus animé une situation par l'analyse profonde du cœur humain, jamais il n'a mieux saisi les passions et ne les a fait parler avec plus de puissance. Quelle peinture que celle de la stupeur et de l'accablement de l'armée romaine, quand elle se voit enfermée dans ce défilé sans issue!

Ils s'arrêtent sans ordre de leurs chefs; tous restent stupéfaits; leurs cœurs sont glacés, leurs membres comme engourdis et paralysés; ils se regardent les uns les autres, chacun croit trouver dans son voisin plus de présence d'esprit et de ressources; ils sont longtemps immobiles et silencieux. Puis ils voient les tentes des consuls se dresser, quelques-uns de leurs camarades préparer les moyens de travail; ils sentent bien que, dans leur situation désespérée, se retrancher, c'est servir de risée à l'ennemi; cependant, pour n'avoir rien à se reprocher dans leur malheur, chacun d'eux, sans exhortation, sans ordre, se met à l'œuvre; ils se retranchent le long d'un ruisseau : travaux inutiles, vains efforts auxquels l'ennemi insultait avec orgueil, et dont ils avouaient eux-mêmes l'impuissance avec l'ironie du désespoir!

L'historien nous a transportés au milieu de ces malheureux; nous lisons sur leurs visages tous les sentiments qui les accablent; nous voyons leur douleur, leurs frémissements de rage, comme bientôt nous entendrons les discours où ils l'exhalent :

Forçons ces obstacles, s'écrie l'un; élançons-nous, dit l'autre, par-dessus ces montagnes, à travers ces forêts, par-

tout où pourront se porter des armes. Qu'il y ait seulement moyen d'aborder un ennemi, que nous ne cessons de vaincre depuis vingt ans; tout champ de bataille sera bon pour le Romain contre le perfide Samnite. — Où, par où aller? dit un troisième; prétendons-nous arracher les montagnes de leur base? Tant que ces pics seront là, par où arriverons-nous à l'ennemi? Armés, sans armes, braves, lâches, nous sommes tous également prisonniers et vaincus. La pointe même d'une épée, pour mourir avec honneur, l'ennemi ne nous l'offrira pas; il terminera la guerre sans bouger.

Mais si l'accent de ces plaintes est vif et profond, quelle amertume nouvelle dans leur désespoir, quand ils apprennent l'infâme traité conclu par les consuls!

Ils ont peine à ne point porter les mains sur ces hommes, dont la témérité les a conduits dans ce lieu, dont la lâcheté les en fera sortir plus honteusement qu'ils n'y sont entrés; ils n'ont eu ni guides, ni éclaireurs, ils sont venus comme des brutes se jeter dans le piège!

Et, après qu'ils ont exhalé ainsi leur indignation contre des chefs, qu'ils ne pourront bientôt voir dégrader sans les plaindre, quel triste retour sur eux-mêmes!

Ils se représentent le joug qui les attend, les railleries du vainqueur, ses regards insultants, ces rangs armés entre lesquels ils passeront sans armes; puis la marche lamentable de cette troupe déshonorée; leur passage dans les villes alliées, leur retour dans la patrie, auprès de leurs pères et de leurs mères, dans cette ville où souvent eux-mêmes et leurs ancêtres étaient revenus triomphants. Ils sont les seuls qui, sans blessure, sans fer, sans combat, aient été vaincus; ils n'ont pu ni tirer l'épée, ni se mesurer avec l'ennemi; c'est en vain qu'ils avaient des armes, en vain qu'ils avaient du courage et des forces.

Il semble que ces peintures aient épuisé tout le pathétique, et qu'après de telles scènes, celle du pas-

sage sous le joug doive être pâle et sans intérêt. Voyez cependant avec quelle vigueur est dessiné chaque trait du tableau :

Les consuls, à demi nus, passèrent les premiers sous le joug; puis chacun, selon son grade, subit à son tour l'ignominie, puis les légions l'une après l'autre. Alentour se tenaient les ennemis en armes, le sarcasme et l'insulte à la bouche; souvent même des épées furent levées sur eux, quand l'indignation trop visible sur leur figure offensait le vainqueur. Promenés ainsi sous le joug, et, pour comble de douleur, sous les regards des ennemis, ils sortirent enfin du défilé; ils semblaient, pour ainsi dire, s'échapper des enfers et revoir la lumière pour la première fois; et cependant cette lumière même, qui éclairait leur ignominie, leur fut plus triste que toute mort.

Pour compléter l'analyse de ce drame, il faudrait montrer encore le passage des Romains dans les pays alliés, le soin avec lequel ils évitent les villes, leur sombre silence quand les habitants de Capoue s'efforcent de les consoler, leur retour à Rome, et leur terrible ardeur quand ils peuvent enfin se mesurer avec les Samnites et assouvir leur vengeance [1]. On sent tout l'attrait que ces peintures donnent à l'histoire, et en les admirant on ne songe pas à reprocher à Tite-Live de n'avoir pas la sévère exactitude du savant, mais froid Polybe.

Les discours. — Les mêmes qualités brillent dans ces belles harangues qui sont une partie essentielle de son ouvrage, comme en général de l'histoire chez les anciens. On a souvent débattu la question de savoir si l'on peut prêter aux personnages historiques des discours que l'on rédige, le mieux qu'il est possible,

1. Voir, dans notre *Recueil de morceaux traduits,* tout ce passage, p. 339-347.

27.

dans le sens de leurs opinions et de leur caractère connu, lorsqu'on ne possède pas ceux qu'ils prononcèrent réellement. Mais, dans la vie toute publique des Grecs et des Romains, les luttes de la parole étaient un fait journalier et capital; les historiens pouvaient-ils négliger ce trait caractéristique de la physionomie et des institutions d'Athènes et de Rome, sans être infidèles à la vérité historique? La narration simple et nue des événements pouvait-elle, aussi bien que ces discours, nous faire connaître les idées des différentes époques, les passions et les intérêts des partis, le caractère des personnages qui sont à leur tête? La forme historique est elle-même un fait historique ordinairement en harmonie avec les autres; l'histoire romaine écrite à la manière des modernes serait, selon nous, un contresens absolument semblable à celui de l'histoire moderne tracée sur le modèle de Thucydide ou de Tite-Live.

Parmi les discours de Tite-Live, ceux qui se rapportent aux premiers âges de Rome, et que l'auteur met dans la bouche de personnages qui n'avaient pas laissé dans les souvenirs du pays de trace ineffaçable, ont nécessairement plus de traits communs; on reconnaît en eux comme un air de famille. Tel tribun ressemble à tel autre tribun, tel patricien à tel autre patricien; l'auteur a un type pour les fougueux amis du peuple, un autre pour les défenseurs arrogants des privilèges aristocratiques, un autre pour les modérés qui veulent calmer les passions et concilier les prétentions excessives des partis opposés. Par quelque variété de formes qu'il s'efforce de nuancer leur physionomie, le fond des pensées et des sentiments est toujours le même. On a pu aussi lui reprocher d'avoir quelquefois trop urbanisé le langage, trop fleuri le style de ces vieux Romains si durs et si âpres. Mais, à mesure qu'on se rapproche du temps

où il écrivait, les discours gagnent en vérité et prennent de plus en plus un caractère tranché et original. Le discours de Caton pour la loi Oppia suffit pour montrer avec quel talent Tite-Live sait reproduire les sentiments et le tour d'esprit des personnages qu'il met en scène : l'austère et rude défenseur des mœurs antiques paraît bien là avec toute son âpreté et sa verve narquoise, avec ce mélange de rusticité et de grandeur, de passion et de causticité, que les fragments de ses ouvrages nous donnent comme le fond de son caractère. Qu'on étudie les discours de Fabius et de Scipion au sujet de la guerre d'Afrique, celui de Flamininus aux Achéens, celui de Paul Émile après son triomphe et la mort de ses deux fils, on ne trouvera pas moins de vérité[1]. Que serait-ce si nous avions conservé la seconde moitié de l'ouvrage?

Au reste, ces discours, qu'ils se rapportent à l'histoire des rois et aux luttes du tribunat, ou aux événements plus récents de la guerre punique et de la
eux-mêmes un
un plus

pratiquer. Aussi, depuis longtemps, les parties oratoires de l'œuvre de Tite-Live ont-elles été détachées de son *Histoire* et recueillies à l'usage des jeunes rhétoriciens, de même qu'on a choisi ses plus belles narrations pour les publier comme le meilleur manuel de composition et de style. Les volumineuses *Annales* de Tite-Live fatigueraient bientôt l'attention des élèves; des extraits, où tout est intéressant, rapide, exquis, sont admirablement appropriés à leur âge et à la nature de leurs études[1].

Style de Tite-Live. — Les anciens et les modernes ont été d'accord pour admirer les grandes qualités du style de Tite-Live. Cependant un de ses contemporains, Asinius Pollion, lui reprochait sa *patavinité*, c'est-à-dire une certaine couleur due à son origine padouane et à son séjour prolongé dans sa ville natale. On a beaucoup discuté sur l'interprétation précise de cette critique. S'agit-il de l'emploi de quelques tournures pe[illegible]
discerner [illegible]
pour [illegible]

M. Nisard, dans son *Étude sur Tite-Live*, a surtout mis en saillie le caractère pathétique du style et des récits de l'historien latin :

Cette sensibilité le rend heureux, comme un contemporain, des victoires de son pays, malheureux de ses défaites; et il y a dans sa partialité même, soit l'illusion d'un témoin qui a grossi les choses par l'espérance ou par la crainte, soit le dépit d'un fier Romain battu, qui nie sa défaite, ou qui n'en veut pas faire honneur à son ennemi. Après la bataille de Cannes, comme un Romain de ce temps-là que la douleur eût suffoqué : « Je n'essayerai pas, dit-il, de peindre le désordre et la terreur dans les murs de Rome; je succomberais à la tâche, » *succumbam oneri*. Il courbe la tête sous le désastre de son pays, et s'étonne d'être encore vivant; il est muet de douleur et d'inquiétude; puis, avec Rome qui peu à peu se ranime, il relève la tête et respire enfin à la vue d'Annibal allant se prendre au piège des voluptés de Capoue.

[illegible] Lachmann, *De fontibus Historiarum Livii*,
[illegible]*aux chez les Romains*,
[illegible] Nisard, *Les*
[illegible]

l'historien servit également sous César; pendant la guerre des Gaules, il fut son interprète, son secrétaire et son chancelier.

Sans atteindre à la grande célébrité de Tite-Live, Trogus tenait un rang considérable par ses *Histoires philippiques*.

Cet ouvrage était une sorte d'histoire universelle qui remontait jusqu'aux anciens empires des Assyriens, parcourait l'histoire des Perses, des Grecs, de Philippe et de l'empire macédonien sous ce prince et sous Alexandre, jusqu'à la réduction en province romaine de tous les royaumes formés des débris de cette vaste domination; à la fin de son récit, il abordait l'histoire ancienne de Rome, de la Gaule et de l'Espagne. Pourquoi ce titre d'*Histoires philippiques?* Était-ce un hommage à l'écrivain grec Théopompe, que Trogue avait pris pour modèle et qui avait écrit une *Histoire de Philippe?* Ou bien l'historien latin avait-il choisi cette désignation [illegible]
cinq de ses liv[illegible]
emb[illegible]

ressemble donc beaucoup à une suite d'extraits rattachés entre eux par de courts résumés; l'auteur le témoigne lui-même par ce mot caractéristique, *breve florum corpusculum*, petit bouquet de fleurs. Ainsi s'expliquent les qualités du style, où règne habituellement la pureté élégante du siècle d'Auguste; de là un certain nombre de morceaux, tableaux, portraits, parallèles, qui soutiennent la comparaison avec Tite-Live. Nous savons par Justin que Trogue Pompée critiquait l'usage des longues harangues dans l'histoire; il trouvait que Salluste et Tite-Live étaient sortis par là des convenances du genre [1]; il n'admettait que les discours indirects, résumés, qui rassemblent sous une forme rapide et saillante tous les arguments de l'auteur, sans laisser place aux développements purement oratoires et au mouvement des passions. Justin a conservé plusieurs de ces discours indirects; nous savons par l'abréviateur lui-même que celui de Mithridate à ses soldats a été littéralement transcrit de l'original; je l'ai jugé digne, dit-il, d'être inséré dans mon petit livre comme un modèle [2]. Ce discours est en effet très étendu, très complet comme argumentation; la faiblesse des Romains en Italie, les haines qu'a suscitées partout leur politique astucieuse, les chances favorables d'une guerre qui réunirait contre l'ennemi commun tant de rois et de peuples dupés et asservis, voilà ce que l'orateur énumère avec une vigoureuse rapidité. Montesquieu a beaucoup puisé dans ces pages pleines de vues politiques pénétrantes et d'un intérêt puissant, malgré l'absence des mouvements oratoires.

1. XXXVIII, 3. In Livio et in Sallustio reprehendit quod conciones directas pro sua oratione operi suo inserendo historiæ modum excesserint

2. Quam orationem dignam duxi cujus exemplum brevitati hujus operis insererem, quam obliquam Pompeius Trogus exposuit. XXXVIII, 4, 7.

On pourrait comparer à ce morceau un discours d'Annibal exposant au roi Antiochus ses plans de guerre contre les Romains; Racine en a tiré grand parti dans son *Mithridate*. Ici encore Justin a reproduit évidemment le texte complet de l'historien [1].

Trogue Pompée avait écrit aussi un livre de zoologie (*De animalibus*), dont Pline le naturaliste cite avec éloge un long fragment. Plus d'une fois il s'appuie sur le témoignage de son prédécesseur, dont il déclare l'autorité très sérieuse [2]. Quelques-unes des citations de Pline se rapportent à l'agriculture et à l'arboriculture. Trogue avait donc écrit également un traité de botanique, *De plantis*.

Bibliographie : Heeren, *De Trogi Pompeii ejusque epitomatoris Justini fontibus et auctoritate*, Mémoires de la Société de Gœttingue, t. XL. — Hallberg, *De Trogo Pompeio*, Paris, 1869, in-8, *thèse*.

Fenestella. — Les écrivains des siècles postérieurs s'appuient souvent sur l'autorité d'un historien érudit de la fin du règne d'Auguste, Fenestella. On ignore son prénom; l'époque précise de sa vie est contestée. Il avait pris Varron pour modèle, et il avait rédigé des *Annales*, qui formaient au moins vingt-deux livres. C'était une histoire intérieure de Rome; l'auteur y retraçait spécialement l'histoire des mœurs et du droit public. Pline l'Ancien et Aulu-Gelle citent souvent Fenestella. Les quelques fragments qui nous restent de son ouvrage se rapportent aux événements postérieurs aux guerres puniques. On a longtemps publié sous son nom un traité en deux livres *Sur les magistratures et les sacerdoces* chez les Romains (*De magistratibus et sacerdotiis Romanorum*). On sait aujourd'hui

1. XXXI, 5.
2. XI, 52, 275.

qu'ils sont l'œuvre d'un faussaire, le chanoine Florentin Piocchi, mort en 1452.

Arruntius. — Labiénus. — Parmi les nombreux historiens dont les noms sont cités encore, il suffira de nommer Arruntius, Labiénus, Crémutius Cordus. Nous avons déjà, dans notre chapitre sur Salluste [1], signalé Arruntius, auteur d'une histoire des guerres puniques, imitateur souvent puéril du style de Salluste. Nous avons mentionné aussi la disgrâce de Labiénus, dont l'histoire fut dénoncée à Tibère et brûlée par l'ordre du sénat. Décrié pour ses mœurs et pour la violence de son caractère, il avait une éloquence à la fois brillante et nerveuse, et il compte parmi les orateurs comme parmi les historiens remarquables de cet âge. Telle était l'ardeur de ses passions et son habitude de déchirer et les particuliers et les classes, qu'on l'avait surnommé *Rabienus* (l'Enragé). Un jour qu'il faisait une lecture publique d'une partie de son histoire, il tourna des pages nombreuses du manuscrit en disant : « Ce que je passe sera lu après ma mort. » Sénèque le père, qui nous raconte ces détails [2], ajoute : « Quelle devait donc être la liberté de ces pages, pour que Labiénus lui-même en ait eu peur ! » Cassius Sévérus, écrivain et orateur non moins injurieux que Labiénus, admirait beaucoup cet ouvrage. Quand on le livra aux flammes, il s'écria : « Maintenant, c'est moi qu'il faut brûler tout vivant, car je le sais par cœur. » Sénèque nous raconte que Labiénus ne résista pas à l'affront qu'il avait subi, et qu'il se donna la mort dans le tombeau de sa famille (12 après J.-C.).

Crémutius Cordus. — Tel fut aussi le sort d'un autre historien dont le caractère paraît avoir été plus hono-

1. Page 280.
2. *Controverses*, liv. V. *Préface*. — Voir notre *Recueil de morceaux traduits*, page 381.

rable que celui de Labiénus, Crémutius Cordus. Il avait écrit l'histoire des derniers temps de la république et de la fondation de l'empire. Séjan, contre lequel il avait tenu des propos hardis, le dénonça pour avoir appelé Brutus et Cassius les derniers des Romains. Il se défendit éloquemment en présence de Tibère courroucé. Tacite, dans ses *Annales* [1], a donné sinon le texte exact, du moins les idées générales de ce beau discours. Après le décret du sénat, Crémutius se laissa mourir de faim. Mais un exemplaire du livre fut caché par Marcia, sa fille, et elle en donna une nouvelle édition sous Caligula.

Tous ces faits nous sont connus par Sénèque le philosophe, qui les rappelle avec grand intérêt à Marcia, dans un ouvrage adressé à cette noble femme dont le fils venait de mourir (*Consolatio ad Marciam* [2]).

1. IV, 34, 35.
2. Chap. I, 22.

CHAPITRE VIII

LES RHÉTEURS, LES DÉCLAMATEURS, LES GRAMMAIRIENS LES JURISCONSULTES. — L'ARCHITECTURE

Les proportions de notre volume ne nous permettent pas d'entrer dans de grands développements sur cette partie de l'histoire littéraire de Rome. Nous voudrions seulement donner quelques indications sommaires sur l'éducation chez les Romains, faire connaître le rôle différent du grammairien et du rhéteur dans les études de la jeunesse, et déterminer l'usage et l'abus de l'exercice d'école appelé déclamation.

Éducation dans les premiers siècles de Rome. — Il n'y a jamais eu à Rome d'éducation publique et légale. Polybe le reprochait aux Romains; Cicéron, par la bouche de Scipion Emilien, leur en fait un sujet d'éloge [1]. A Sparte, où la législation s'était faite tout d'une pièce, on conçoit que le législateur se fût occupé de l'éducation des enfants. On conçoit aussi que l'éducation fût publique et uniforme : l'homme était la propriété de l'État. Les Doriens, vainqueurs, campés au milieu d'un population dépouillée, opprimée, ne pouvaient se maintenir que par la guerre. Sparte

1. *De Republica,* IV, 3, 4.

n'est donc qu'une caserne; les droits naturels de la femme, de l'enfant y sont méconnus; il faut former des soldats; la famille, comme tout le reste, est sacrifiée à l'intérêt militaire. Rien de semblable à Rome, où la législation s'est faite d'après les mœurs. L'enfant s'élève avec la mère et les esclaves, partageant, dès que ses forces le permettent, les travaux de l'agriculture. En se livrant à cette industrie de la paix, la seule que connût le citoyen, il se préparait à cette autre industrie de la guerre qui faisait vivre le particulier et enrichissait l'État. Le Champ de Mars était sa seule école, la discipline domestique et le pouvoir absolu du père répondaient de son éducation morale; à l'armée la discipline des camps lui conservait les habitudes d'obéissance qu'il avait puisées dans la famille. Quand le plébéien savait conduire la charrue, élever ses troupeaux, manier les armes, ne prendre ou, selon l'expression naïve du serment militaire, ne voler[1] que ce que la loi lui accordait, et rapporter le butin à la masse commune, son instruction était complète; son éducation morale consistait à respecter l'autorité dans sa famille et dans l'État.

Le patricien n'était guère plus avancé. Cependant il recueillait dans les conversations domestiques les traditions de famille qui se conservaient avec un soin religieux, le nombre de ses clients, ses devoirs de patron, les cérémonies des sacrifices publics et privés. Dans les premiers temps de Rome, il assistait avec son père aux délibérations du sénat; il apprenait à connaître les lois peu nombreuses qu'il devait ensuite appliquer, à figurer avec décence dans les pompes des triomphes et les autres cérémonies publiques. Peut-être, d'après un témoignage peu affirmatif de Tite-Live et de Cicéron, allait-il puiser chez les Etrus-

1. Aulu-Gelle. *Noctes atticæ*, XVI, 4.

ques la science des augures et celle de l'explication des prodiges.

Sans doute, bien avant les guerres puniques, il dut exister à Rome, comme dans les villes des Latins, des écoles élémentaires; il suffit de rappeler l'histoire de Virginie, déjà grande, conduite par sa nourrice à une de ces classes établies autour du Forum; l'anecdote du maître d'école de Faléries n'est pas moins connue. Mais, pour trouver de véritables études, s'élevant au-dessus de l'enseignement de la lecture, de l'écriture et du calcul, il faut arriver au siècle où Rome entre en rapports directs et journaliers avec la Grèce, où l'esclavage et l'affranchissement introduisent à Rome les maîtres grecs, les œuvres de la littérature grecque, les commentaires, les traductions, les imitations de la littérature grecque. L'histoire des Livius Andronius, des Nævius, des Ennius, des Térence nous a fait voir cette invasion, que les vieux Romains eux-mêmes, tels que Caton, subissaient tout en protestant contre elle. C'est en vain que le sévère censeur fit porter un décret qui chassait de Rome les rhéteurs grecs (161); c'est en vain que, soixante-dix ans plus tard, un décret de Crassus fermait aussi les écoles des rhéteurs latins. Tous ces maîtres, recueillis dans les familles à titre de précepteurs, continuaient à donner leurs enseignements, jusqu'à ce que des censeurs plus indulgents leur permissent de rouvrir leurs cours. Et, en vérité, une société civilisée ne peut priver l'élite de sa jeunesse de ces études générales qui ne fournissent pas sans doute des connaissances matériellement applicables, mais qui forment l'esprit avant de le charger, et qui perfectionnent, avant tout emploi pratique, l'instrument même, cet instrument vivant qu'on appelle l'homme, intelligence, sensibilité, volonté.

Pour atteindre ce but, les Romains ne virent rien de mieux à faire que ce qu'avaient fait les Grecs, que

ce que font encore les nations modernes, quand le besoin ne presse pas les enfants de songer à l'existence matérielle, et quand, destinés à des professions plus élevées et d'un intérêt non plus individuel, mais social, ils n'en peuvent entrer en possession que dans un âge plus mûr, avec des garanties de savoir et de compétence. Ils développèrent l'intelligence par l'étude approfondie du langage et par la comparaison féconde du grec avec le latin ; ils développèrent le sentiment moral par la culture des lettres, fournissant en même temps un instrument de puissance au dedans par l'étude de l'éloquence, et de gouvernement au dehors par la connaissance de la langue que parlait le monde macédonien, dont Rome recueillait l'héritage.

Éducation dans le dernier siècle de la république. — Le litterator. — Le grammaticus. — C'est pourquoi, dans le dernier siècle de la république, on distinguait, chez les Romains, trois degrés d'enseignement. Le *litterator*, comme nos instituteurs primaires, initiait les enfants aux premiers éléments de la langue et du calcul. Le *grammaticus* avait une tâche beaucoup plus étendue que ne le ferait supposer chez nous le nom de grammairien, car, chez lui, l'enfant, outre les règles de la grammaire latine et de la grammaire grecque, apprenait la métrique et la prosodie, s'exerçait à parler et à écrire convenablement les deux langues, en étudiait les étymologies ; il prenait connaissance des deux littératures et de tout ce qui était nécessaire pour les comprendre, mythologie, histoire, géographie, chronologie. Le grammairien enseignait encore à lire avec intelligence, art qui devenait de jour en jour plus important, à mesure que la vie de l'homme de lettres et les lectures publiques, seul moyen d'obtenir un succès populaire, se multipliaient chez les Romains. Il donnait de plus des

leçons de critique philologique et littéraire. Enfin il préparait par quelques exercices de style aux études qu'on faisait chez le rhéteur. Ces exercices étaient des narrations en style simple, des traductions ou imitations en prose de morceaux de poésie, des pensées générales, des anecdotes et citations propres à être employées plus tard comme preuves, des portraits et des caractères. Quintilien, à qui nous devons ces détails [1], nous apprend que les rhéteurs latins dédaignaient ces exercices et laissaient même aux grammairiens les discours du genre démonstratif ou épidictique; mais les rhéteurs grecs, fidèles au caractère de leur nation et amoureux de l'art, même indépendamment de toute application, se plaisaient à déployer dans cet enseignement l'esprit d'analyse et de finesse que le peuple grec a souvent poussé jusqu'à la subtilité.

Le rhéteur. — L'enseignement du rhéteur embrassait plus particulièrement l'art romain par excellence, l'art oratoire étudié dans ses procédés, dans ses méthodes, dans ses chefs-d'œuvre, pratiqué dans toutes ses parties, et non seulement par la composition, cet excellent maître de la parole [2], selon l'expression si vraie de Cicéron, mais par des exercices oraux, dont les orateurs, même les plus expérimentés, ne perdaient jamais l'habitude. Ces exercices oratoires de composition et de diction s'appelaient *déclamations*. Les sujets de ces développements écrits ou oraux étaient variés : c'étaient tantôt des lieux communs, c'est-à-dire de ces idées générales que l'orateur doit souvent traiter dans un plaidoyer ou dans un discours

1. Livre II.
2. *Stilus optimus et præstantissimus dicendi effector et magister. De orat.* I, 33.

politique; tantôt des discours complets, le plus souvent historiques, se rapportant aux trois genres distingués par les rhéteurs, genre judiciaire, genre politique, genre démonstratif ou épidictique. Nous avons vu cependant que les rhéteurs grecs excluaient ce dernier genre.

Voilà ce qu'était, au temps de la république, la *déclamation;* nous verrons comment la grande extension de cet exercice d'école et l'abus qu'on en fit discréditèrent le nom et la chose.

Cette éducation préparatoire, en quelque sorte, se complétait pour le jeune homme sorti des écoles par des leçons pratiques, plus empreintes du caractère national, par une véritable initiation à la vie romaine. Le jeune Romain, quand il avait pris la toge virile, étudiait les lois sous la direction de quelque jurisconsulte célèbre, plus souvent encore il suivait les discussions du Forum et s'attachait à un orateur en renom. Presque tous les jeunes gens étaient placés ainsi sous le patronage d'un homme considérable, qu'ils accompagnaient au Forum ou au Sénat les jours d'assemblée, qu'ils ramenaient à sa maison. Ils s'initiaient ainsi aux affaires sans y prendre part, et faisaient d'une manière personnelle leur éducation politique, sans compromettre par leur inexpérience les intérêts du pays.

L'éducation oratoire et littéraire avait encore, dans le dernier siècle de la république, un complément que ne négligeaient pas les jeunes Romains confiants en leur avenir : c'était le séjour d'Athènes ou d'une des villes de l'Asie Mineure célèbres pour leurs écoles. Nous avons vu Cicéron et bien d'autres avant et après lui suivre les leçons des maîtres de la Grèce, rhéteurs et philosophes. Ils achevaient d'y pénétrer les secrets de l'art oratoire; ils s'y perfectionnaient dans cette partie de la rhétorique, si importante à Rome comme

jadis à Athènes, l'action, c'est-à-dire l'art de conduire, de ménager, d'assouplir la voix, de régler et de modérer le geste. Enfin les discussions des écoles philosophiques leur étaient utiles aussi comme une sorte de gymnastique intellectuelle : l'esprit y acquérait plus de pénétration, plus de souplesse, plus de ressources ; Cicéron n'a-t-il pas dit que « les jardins de l'Académie bien plus que les officines des rhéteurs l'avaient fait orateur [1] » ?

Indiquons seulement, pour ne pas trop sortir de notre sujet, un autre complément de l'éducation romaine. Celui-là était tout militaire et politique, c'est le *contubernium*. Nous en avons déjà parlé à propos de Tibulle [2]. Le magistrat qui allait prendre le commandement d'une armée ou le gouvernement d'une province emmenait avec lui ce qu'on appelait sa *cohorte* ou ses compagnons (*comites*). C'étaient des jeunes gens appartenant pour la plupart à des familles sénatoriales ; ils vivaient autour du général, sous sa direction, sous sa surveillance morale, mangeant à sa table, partageant sa tente en campagne, sa maison pendant la paix. C'étaient, en réalité, des volontaires comme Xénophon dans l'expédition du jeune Cyrus, comme les jeunes gens qui suivaient sans grade les expéditions sous l'ancienne monarchie française. Eux aussi prenaient part aux sièges et aux combats, et s'occupaient, sans titre officiel, de l'administration des provinces. C'était un excellent noviciat de la vie militaire et politique ; beaucoup de capitaines et d'hommes d'Etat se formèrent à cette école. On connaît l'anecdote de Scipion Emilien et de Marius, qui, pendant le siège de Numance, faisait auprès du grand homme l'apprentissage du métier

1. *Orator*, III.
2. Page 420.

des armes. Un soir, on s'entretenait à la table du général des hommes de guerre contemporains; un des convives, s'adressant à Scipion, lui demanda quel capitaine le peuple romain aurait après lui pour le remplacer : « Celui-ci peut-être, » répondit Scipion en frappant doucement l'épaule de Marius.

L'usage de la *cohorte* subsista sous l'empire comme sous la république, nous l'avons rencontré en parlant d'Horace et de Tibulle. Brutus a aussi une *cohorte* quand il commande l'armée républicaine [1].

La déclamation sous Auguste. — Quant aux exercices d'école connus sous le nom de déclamations, par une conséquence du régime nouveau, ils prennent une importance qu'ils n'avaient jamais eue. Ils deviennent un genre à la mode, et ils exercent sur la littérature tout entière une influence qu'ont retracée avec pénétration et avec esprit les écrivains mêmes qui n'ont pas échappé à la contagion. Les écoles des rhéteurs succèdent, en quelque sorte, à la tribune politique aujourd'hui muette et même aux débats judiciaires, où il n'y a plus de liberté que pour les délateurs. Les écoles ont des séances publiques, où l'on se rend en foule pour applaudir les beaux développements de quelques brillants élèves. Ce n'est pas tout : de l'école la déclamation passe dans la société; elle fait les beaux jours des cercles littéraires, de ces assemblées d'amis que l'on a convoqués, et qui se récrient à ces discours fictifs, calculés en vue de l'effet. Qu'importe le fond des choses? Il faut frapper les oreilles par un brillant cliquetis de mots, les esprits par le talent de dire avec finesse et originalité des choses communes, d'aiguiser les pensées, d'accumuler les figures de rhétorique, de multiplier

1. *Sat.*, I, VII, 23.

les jeux de mots [1]. Voici comment ce genre était caractérisé au plus fort de sa vogue par un écrivain contemporain de Néron, Pétrone :

Il faut bien que quelque Furie tourmente ces déclamateurs qui crient : « Voici les blessures que j'ai reçues pour la défense des libertés publiques; voici un œil que votre cause m'a coûté. Donnez-moi un guide qui me conduise vers mes enfants; mes jarrets coupés ne me soutiennent plus. » Ces amplifications seraient encore supportables, si elles frayaient la route à ceux qui cherchent l'éloquence. Mais avec l'enflure de leurs pensées, avec le vain cliquetis de leurs phrases, ils aboutissent à ce beau résultat que leurs élèves, quand ils débutent au barreau, se croient transportés dans un autre monde. Les jeunes gens, à mon sens, deviennent ineptes dans ces écoles; c'est qu'ils n'entendent et ne voient rien des choses de la vie, mais des pirates embusqués sur la grève avec des chaînes, des tyrans promulguant des édits qui ordonnent aux fils de couper la tête à leurs pères... Toutes les périodes sont des bonbons au miel, tout, paroles et faits, est saupoudré de pavot et de sésame. Ceux qui vivent d'un tel régime ne peuvent pas plus être délicats que des marmitons rapporter de la cuisine une bonne odeur. Maîtres, permettez-moi de vous le dire, c'est vous les premiers qui avez tué l'éloquence. Avec vos jolies phrases qui sonnent creux, vous avez introduit de misérables jeux de charlatans; mais le corps même de l'éloquence a perdu la vigueur et la vie... La grande éloquence, l'éloquence, en quelque sorte, pudique, n'a ni habits bariolés ni étoffes voyantes; sa seule parure est sa beauté naturelle. Cette loquacité bouffie et monstrueuse, comme un astre malfaisant, a flétri les jeunes esprits qui s'ouvraient aux grandes choses.

Les écrivains contemporains de Pétrone, Sénèque le père, Sénèque le fils, Quintilien, l'auteur du traité sur les *Causes de la corruption de l'éloquence*, s'ex-

1. Voir Quintilien, *Institution oratoire,* liv. VII, chap. II.

priment de même, quoiqu'ils ne rejettent pas injustement, comme Pétrone, toute la faute sur les rhéteurs. Dans une lettre souvent citée [1], Sénèque le philosophe analyse avec finesse tous les éléments de cette décadence prétentieuse, à laquelle ses ouvrages, avec leurs défauts séduisants [2], n'ont pas médiocrement contribué.

On distinguait deux espèces de *Déclamations*, les *Exhortations* ou *Suasoriæ* et les *Controverses*. Les *Exhortations* consistaient en consultations oratoires sur certains aphorismes de philosophie ou de morale, sur des événements de l'histoire ancienne, sur des questions relatives à la vie civile. Le maître, après les avoir corrigées, les faisait apprendre et réciter par ses élèves, soit dans les séances solennelles de l'école, soit dans les lectures publiques. Les *Controverses* se rapportaient en général au genre judiciaire. Comme elles demandaient plus de connaissances et plus d'habileté que les *Exhortations*, on les réservait aux élèves plus exercés et plus mûrs. On partageait encore les déclamations en *tractatæ*, dont le plan était donné aux jeunes gens, et en *coloratæ*, dont le sujet seul était indiqué. Pour apprécier ces exercices oratoires, nous possédons le recueil de Sénèque le Père, et un autre bien inférieur qu'on a, sans aucune vraisemblance, attribué à Quintilien. En parlant de Sénèque nous donnerons une idée rapide de ces compositions.

Sénèque le Rhéteur. — Marcus Annæus Seneca, qu'on appelle Sénèque le Rhéteur ou le Père, pour le distinguer du célèbre philosophe, naquit à Cordoue, vers 58 avant J.-C., d'une famille mélangée de sang

1. *A Lucilius,* CXIV.
2. Quintilien, X, 2, 131. Portrait de Sénèque : *Corrupta pleraque atque eo perniciosissima quod abundant dulcibus vitiis.*

romain et de sang étranger. Cordoue, ville riche et savante, était la première colonie romaine établie en Espagne. Selon Strabon, elle fut habitée dès le principe par une population d'élite; dans les inscriptions et les médailles, elle prend le nom de colonie patricienne. Elle avait, dès le temps de Sylla, des poètes, dont Cicéron raille dans son plaidoyer pour Archias la latinité barbare et ampoulée, mais dont l'existence atteste cependant le goût des lettres romaines.

Sénèque vint à Rome, à quinze ans, dans les premières années du règne d'Auguste. Il ouvrit une école de rhétorique, qui devint bientôt célèbre par les qualités et les défauts brillants du maître et aussi par le mérite des élèves qu'il forma. Sa mémoire était prodigieuse; il nous dit, dans la préface du premier livre de ses Déclamations, qu'il pouvait répéter dans leur ordre deux mille mots prononcés une seule fois devant lui. C'est grâce à cette mémoire qu'il a pu, dit-il, former le recueil que nous possédons et dans lequel il a reproduit, au moins dans leurs parties les plus brillantes, les déclamations de ses disciples. Sénèque avait le titre de chevalier romain; sa fortune, due peut-être à la vogue de son enseignement, était considérable. Helvia, sa femme, dont le caractère et l'esprit contribuèrent à former le talent de ses enfants, lui donna trois fils; l'aîné, M. Annæus Novatus, adopté plus tard par Junius Gallion, prit, selon la loi romaine, le nom de sa nouvelle famille; il était proconsul d'Achaïe, lorsque saint Paul fut traîné par les Juifs à son tribunal [1]. Il se déclara incompétent et refusa de le juger. Le second, L. Annæus Seneca, est le fameux écrivain dont nous aurons à raconter l'histoire et à étudier les œuvres. Le troisième, L. Annæus Mela, vécut dans la vie privée, ce

1. *Actes des apôtres,* ch. XVIII, 12-17.

dont le félicitait le vieux rhéteur. Il eut pour fils le poète Lucain, qui paya cher sa grande réputation.

Les Controversiæ. — C'est pour les études de ses enfants que Sénèque recueillit les souvenirs de son enseignement et qu'il les rassembla en onze livres, dix pour les *Controverses*, un pour les *Exhortations ou Conseils* (*Suasoriæ*). Cet ouvrage ne nous est pas arrivé complet; les quatre derniers livres des *Controverses* sont bien mutilés, et il y a des lacunes dans les autres. Chaque livre était précédé d'une préface, très intéressante par les détails qu'elle renfermait sur le caractère, le talent et la vie des principaux déclamateurs, et par les anecdotes littéraires dont Sénèque l'avait semée. Chaque préface est consacrée plus spécialement à tel ou tel de ces rhéteurs. Celle du livre premier, après un tableau brillant de la décadence et de ses causes, trace avec beaucoup de verve et d'esprit le portrait d'un des plus fameux rhéteurs du temps, compatriote et ami de Sénèque, Porcius Latro. La préface du second livre est consacrée à Fabianus, déclamateur aimable, que son caractère portait au pathétique plutôt qu'à l'invective. Nous avons donné en partie, dans notre *Recueil de morceaux traduits*, une piquante anecdote du troisième livre, qui nous fait rire un peu aux dépens du rhéteur Albutius [1]. Un des portraits les plus frappants est celui de ce Labiénus, déclamateur et historien, dont nous avons raconté déjà la triste aventure; notre *Recueil* [2] donne aussi ce curieux morceau.

Après ces préfaces, que nous n'avons pas toutes, l'auteur a réuni dans chaque livre huit à dix de ces sujets de déclamation qui se traitaient dans toutes

1. Page 379.
2. Page 381.

les écoles. Ils sont en général très bizarres, et il n'est pas toujours facile de les citer. Nous traduirons celui qui commence le livre premier et qui est encore un des moins étranges :

Deux frères étaient brouillés; l'un d'eux avait un fils. Son oncle tombe dans la misère. Le jeune homme le nourrit, malgré son père; déshérité, il est adopté par son oncle. Celui-ci fait un héritage et devient riche. Le père, à son tour, tombe dans le besoin. Malgré l'oncle, le jeune homme le nourrit. Il est déshérité.

A la suite de cet argument, Sénèque cite d'abord les principaux passages des déclamations prononcées dans l'intérêt de l'une des parties, ensuite les principaux traits des plaidoyers contraires; après quoi, il donne ce qu'il y a de plus remarquable dans la manière dont chacun a posé la question légale et divisé le sujet (*divisio*), puis la couleur qu'il a donnée à son plaidoyer, c'est-à-dire ordinairement les sentiments qu'il prête à son client pour expliquer sa conduite (*color*). Ainsi, dans le sujet que nous venons de reproduire, la première partie (pour le jeune homme) contient des citations de Porcius Latron, de Junius Gallion, d'Arellius Fuscus, de Pompeius Silon, d'Albutius, de Silius et de sept autres moins connus. La seconde partie (*pars altera*) est beaucoup moins riche : Sénèque ne cite que trois fragments de discours, œuvres de Vallius Syriacus, de Vibius Furius et de Marillius. Il arrive à la *division* (*divisio*), et indique successivement les plans adoptés par Latron, Gallion, Arellius Fuscus et Cestius. Même méthode pour la *couleur* (*color*). Ici les citations abondent, nous en comptons jusqu'à dix-huit; c'est un recueil de tous les traits les plus saillants que Sénèque avait remarqués dans les plaidoyers prononcés pour ou contre le jeune homme. Voilà quelle a été l'école des grands

écrivains que nous rencontrerons dans l'âge suivant, et à quelle source ils ont puisé ces brillants défauts que plusieurs d'entre eux ont signalés chez les déclamateurs, sans pouvoir se soustraire eux-mêmes à cette influence.

Pour faire mieux comprendre le ton habituel de ces plaidoyers fictifs et tout ce que les déclamateurs y dépensaient d'esprit, de traits piquants, de mouvements pathétiques, de figures de toute sorte, nous allons citer quelques passages d'une des controverses les plus raisonnables et se rapprochant le plus de la réalité [1]. Il s'agit d'un entrepreneur de mendicité. L'industrie florissait à Rome. Elle prospérait à Paris au temps de la Fronde; c'est contre elle que notre grand St Vincent de Paul créait son admirable institution des Enfants trouvés. A-t-elle disparu même aujourd'hui?

Voici le *thème* proposé aux concurrents: Un homme mutilait les enfants exposés, et ainsi mutilés les forçait à mendier et à lui apporter leur gain. On l'accuse de dommage envers l'État.

Sénèque donne d'abord quelques phrases de Porcius Latron :

Appréciez, juges, le crime de cet homme qui réduit les pères outragés ou à ne pas reconnaître leurs enfants ou à ne pas les recueillir... Tu mendierais si tu n'avais pas fait tant de mendiants. Il a fait, ce misérable, que, par un étrange renversement, le comble de la misère pour les enfants exposés est d'être recueillis, pour les parents, de les retrouver.

Cassius Sévérus avait imaginé ce tableau pathétique:

Voyons, produis devant nous tes cadavres vivants, ta famille sautillante d'estropiés, d'aveugles, de manchots, d'affamés; montre-nous tes élèves. Oui, je suis curieux de

1. Liv. V, 33.

connaître ton repaire, cet atelier de toutes les misères humaines, ce charnier d'enfants. Chacun a son infirmité qui lui est assignée comme une industrie. Celui-ci a le corps droit et, si l'on ne contrariait pas la nature, sa taille se développerait : qu'on le rompe au point qu'il ne puisse se soulever de terre, que les articulations de ses pieds et de ses jambes soient brisées, qu'il soit forcé de ramper; à cet autre on arrachera complètement les membres. Celui-ci a de jolis traits, il peut faire un beau mendiant; rendons-le impotent, pour que la cruauté de la fortune, s'acharnant sur l'objet même de ses faveurs, sollicite plus vivement la pitié publique. Ce tyran sans satellites distribue ainsi les infirmités.

Un autre rhéteur, Clodius Turinus, ajoutait :

Chose infâme, pour prix de sa cruauté, il est nourri par la pitié publique.

Albutius Silus avait trouvé cette subjection :

« Ils auraient péri, dit cet homme, ainsi leur vie n'est pas beaucoup plus misérable que cette mort. — Ils auraient péri? dis-tu; demande à leurs pères ce qu'ils auraient préféré ! »

Voyez, disait un autre, ces malheureux sortant chaque jour de leur repaire. Les uns sautent, les autres rampent. Grands Dieux, ce sont ces infirmes qui nourrissent un homme fort et valide! Il est là, et il distribue à chacun son rôle : « Toi, dit-il, tu mendieras dans le voisinage; toi, tu t'approcheras de cette porte. » Et le cruel désigne aux infortunés la maison de leurs parents. Le père nourrit son fils qui lui demande l'aumône : malheureux, s'il le reconnaît, malheureux, s'il ne le reconnait pas. O quelles pensées déchirantes en présentant ses secours : « Ce mendiant est peut-être mon fils. » Tous donnent à tous, car chacun craint de refuser à son enfant.

Les Suasoriæ. — Nous pourrions citer beaucoup d'autres traits du même genre; le sujet prêtait aux développements pathétiques. En voilà assez pour

faire apprécier le ton de ces discours et la nature des beautés qu'on y cherchait. Il nous reste à dire quelques mots des *Suasoriæ*. Les sujets, avons-nous dit, étaient empruntés à l'histoire. Voici quelques-uns de ceux que nous a donnés Sénèque :

Alexandre délibère pour savoir s'il s'embarquera sur l'Océan. — Agamemnon délibère sur le supplice d'Iphigénie. — Les Athéniens délibèrent s'ils enlèveront les trophées qu'ils ont élevés sur les Perses, Xerxès menaçant de revenir, s'ils ne sont pas enlevés. — Cicéron délibère s'il doit implorer Antoine ; — s'il brûlera ses écrits, Antoine lui promettant la vie, s'il le fait.

Ainsi, pour ce genre de composition, les rhéteurs puisaient dans l'histoire contemporaine comme dans les plus anciens souvenirs de la Grèce. Les *Suasoriæ* suivent la même marche que les *Controversiæ*. Par exemple, dans la délibération d'Alexandre, Sénèque cite d'abord les avis favorables à l'entreprise, puis les avis contraires. Il passe ensuite à la *division;* mais ni dans ce sujet ni dans les autres il n'en distingue la *couleur*, bien qu'il donne certains développements et certaines phrases, remarquables uniquement par le trait, comme celles-ci :

Comment peut-on ne pas périr, là où la mer elle-même périt? Qui me garantira, si je te suis, un ennemi, une terre, un soleil, une mer? Donne-moi une place pour établir le camp, pour fixer mes enseignes.

On le voit, les *Suasoriæ* avaient le même caractère que les *Controversiæ;* elles étaient pour les élèves et pour les lettres en général une école aussi dangereuse.

Principaux rhéteurs du temps. — L'analyse du recueil de Sénèque nous a donné les noms des plus célèbres rhéteurs du siècle d'Auguste, Porcius Latron, compatriote de Sénèque, Junius Gallion, ami aussi de

Sénèque, dont il adopta le fils aîné. L'auteur du *Dialogue des orateurs* caractérisait son style par le mot de *cliquetis* (*tinnitus Gallionis*). Arellius Fuscus, que nous avons aussi rencontré, était Asiatique par sa naissance et par l'élégance pompeuse et monotone de sa parole. Nous avons cité la mésaventure d'Albutius de Novare, cette victime des figures de rhétorique, qui fut contraint de renoncer au barreau et de s'en tenir prudemment aux plaidoyers fictifs de l'école. Il n'y a pas d'intérêt à pousser plus loin cette énumération.

Grammatici. — Nigidius Figulus. — Hygin. — Verrius Flaccus. — Nous aimons mieux citer quelques-uns de ces maîtres désignés sous le nom de *grammatici*, qui par leurs travaux d'archéologie, de philologie et de critique continuaient l'œuvre de Varron. L'un d'eux, P. Nigidius Figulus, avait écrit trente livres de *Commentarii grammatici*, c'est-à-dire de dissertations analogues à celles de Varron. Hygin (*Julius Hyginus*), bibliothécaire et affranchi d'Auguste, lutta d'activité avec le fameux savant. Il avait écrit un livre sur les personnages éminents de l'histoire nationale, un autre sur la *Géographie des villes de l'Italie* (*de Situ urbium italicarum*). Il avait donné aussi, comme Varron, des traités d'*Agriculture* et d'*Apiculture*, des commentaires sur Virgile, des ouvrages d'astrologie et de mythologie. Nous avons sous son nom un livre d'école comprenant deux cent dix-sept fables précieuses pour l'histoire de la mythologie grecque; ce n'est évidemment qu'un abrégé de son ouvrage, et la langue n'a pas la pureté du siècle d'Auguste. On lui attribue encore quatre livres sur l'*Astronomie*, qui ne sont aussi qu'un manuel d'école.

Verrius Flaccus, affranchi d'Auguste, qui le choisit pour précepteur de ses petits-fils, avait une grande réputation comme professeur et comme savant. Phi-

losophe, historien, archéologue, poète même, il était célèbre surtout pour ses *Fastes* et pour un grand dictionnaire, *De verborum significatu*. Un érudit du second siècle, Pompeius Festus, en a fait un extrait que nous possédons en partie. A son tour, au temps de Charlemagne, Paul Diacre a encore abrégé cet extrait. Malgré les mutilations de ces abréviateurs, ce qui reste de l'œuvre est plein de renseignements précieux. Pour l'histoire des origines romaines et de la langue latine, Verrius est, avec Varron, l'autorité scientifique la plus considérable.

Jurisconsultes. — Labéon et Capiton. — Dans la science spéciale du droit, mentionnons l'ami de Cicéron, S. Sulpicius Rufus, consul en 51, mort en 43, jurisconsulte le plus savant et le plus fécond de son temps. A l'époque d'Auguste, deux hommes sont célèbres parce qu'ils représentent en législation deux écoles opposées. L'un, M. Antistius Labéon, fondait le droit sur la doctrine stoïcienne, et il voulait réformer les lois par les principes de la philosophie. Malgré toutes les avances d'Auguste, il défendit toujours hautement et avec passion ses idées républicaines. Il eut de nombreux élèves, dont l'un surtout, Proculus, fut le continuateur brillant du maître. Par suite les adeptes de Labéon prirent le nom de *Proculéiens*, tandis qu'on appela *Sabiniens* les disciples du jurisconsulte Atéius Capiton, dont les doctrines, contraires à celles de Labéon, avaient eu, après lui, pour interprète son disciple Sabinus. Capiton était de l'école académicienne; courtisan servile d'Auguste, il s'était fait le théoricien du nouveau régime politique dont il vantait l'excellence. En même temps, en matière de droit civil, il défendait la tradition et s'attachait à la lettre de la loi. Les fragments des traités de ces deux jurisconsultes ont été insérés dans le *Digeste*.

Vitruve. — Avant de terminer l'histoire de la littérature du siècle d'Auguste, nous dirons quelques mots de l'architecte Vitruve (*Marcus Vitruvius Pollio*). Né à Vérone, ou plutôt à Formies, il servit dans les armées de César, où il était employé à la construction des machines de guerre. Il est connu comme auteur d'un *Traité d'architecture*, en dix livres, adressé à l'empereur Auguste. Les sept premiers sont consacrés à l'architecture proprement dite (qualités de l'architecte, choix des lieux, matériaux, extraction des pierres, ordres d'architecture, décoration, etc.); le huitième traite des aqueducs, le neuvième de la mesure du temps et en particulier des cadrans solaires, le dixième des machines. Plusieurs de ces matières importantes ne sont pas traitées à fond, et il y a des lacunes dans certaines parties; cependant cet ouvrage est précieux comme source de renseignements sur l'architecture chez les anciens. Il nous apprend ce qu'était l'architecture romaine au siècle d'Auguste et comment l'art grec avait été modifié à Rome. Le style de Vitruve manque d'élégance, l'exposition est souvent pénible et obscure. Chaque livre est précédé d'instructions prolixes dans lesquelles l'auteur aime à faire parade de ses connaissances littéraires et historiques; mais ces développements sont en général lourds et prétentieux [1]. Vitruve n'a pas été seulement un théoricien : c'est à lui qu'Auguste confia le soin d'embellir Rome, ce fut sous sa direction que furent construits les plus beaux monuments de cette époque.

Bibliographie : *Verrius Flaccus*, Em. Egger, *Fragments publiés avec Pompeius Festus;* Paris, 1839. — O. Müller, *Préface de son édition de Pompeius Festus;* Leipzig, 1839.

1. Voir, dans notre *Recueil de Morceaux traduits,* deux passages intéressants de Vitruve, page 365.

LIVRE V

5e Période

PÉRIODE STOÏCIENNE

DE LA MORT D'AUGUSTE A L'AVÈNEMENT DES FLAVIENS

(14-69)

Caractères. — La modération calculée de la politique d'Auguste, la nécessité d'affermir un gouvernement encore mal assis et de conquérir insensiblement les esprits aux idées monarchiques, avaient maintenu dans la littérature de cette époque, et particulièrement dans l'histoire, une certaine indépendance. Mais cet esprit de douceur et de mesure, en contradiction avec les institutions nouvelles, ne pouvait subsister longtemps. Quand une fois l'arbitraire s'est glissé dans le gouvernement d'un peuple, il marche vite et ne tarde pas à tout saisir. Rien à Rome ne pouvait arrêter ses progrès. Les empereurs avaient accumulé tous les pouvoirs sur leur tête; c'était en conservant au moins de nom les institutions de la république, en ayant l'air de les respecter, qu'ils régnaient despotiquement. Quant aux mœurs, l'oisiveté, la conquête, le mélange continuel des Romains et des autres peuples, l'affluence des étrangers à Rome, les avaient trop corrompues pour qu'il pût y avoir là quelque ressort,

quelque principe d'énergie. Les premiers qui se soulèveront contre les empereurs, ce seront des soldats; le premier qui portera la main sur un prince, ce sera un homme qu'auront poussé à bout des insultes particulières [1]; la passion et la vengeance feront ce que n'aura pas fait l'esprit public. Puis, des intrigues de palais, des ambitions de femmes donneront la mort aux empereurs; enfin la révolte des prétoriens, c'est-à-dire l'intérêt blessé, la cupidité mal assouvie; et le peuple regardera, et il laissera faire, comme si ce qui se passait ne le touchait point.

En attendant ces conspirations et ces révoltes, le gouvernement, fort de la concentration des pouvoirs et de la dégradation des mœurs, confisque tout, même la pensée. Tibère, caractère sombre et morose, habitué par le commandement des armées à une discipline sévère, soupçonneux, hypocrite, se montrant irrésolu au dehors quand il était décidé au dedans, ayant l'air de déférer au sénat, de le consulter, de le laisser libre pour l'enchaîner plus sûrement, était merveilleusement fait pour ce gouvernement nouveau. « Dans un État libre, disait-il, il faut que la pensée et la parole soient libres; » parole hypocrite qu'il démentait bientôt en détournant de son application primitive la loi de majesté, et en répondant à ceux qui lui demandaient s'il fallait recevoir les accusations portées au nom de cette loi : « Il faut exécuter les lois. » C'est sous lui que commencent les délations, c'est sous lui que Crémutius Cordus s'ouvre les veines. Désormais plus de liberté nulle part. Au dedans, un maître qui dispose absolument de la fortune et de la vie des citoyens, un peuple corrompu qui n'a souci de son esclavage, et qui apprend déjà à proportionner ses

1. Chéréas, qui assassina Caligula, dont les railleries l'avaient blessé.

regrets à la licence et à la perversité des princes; à peine quelques âmes généreuses qui renferment en elles-mêmes leurs souvenirs et leur indignation. Au dehors, les barbares qui bientôt vont presser l'Empire, et, pour les repousser, des soldats qui ne sont plus citoyens.

Au milieu d'un pareil état de choses, on le comprend, il n'y avait guère de place pour la vie publique. Aussi voit-on la vie privée s'y substituer peu à peu. Aux études politiques succèdent les études purement littéraires ou philosophiques. Sous Auguste, les grands écrivains étaient animés par l'imitation féconde des chefs-d'œuvre grecs, joints aux souvenirs encore vivants de la République. A partir de Tibère, la littérature tout entière sort de l'école; c'est là qu'elle prend son tour particulier, sa physionomie, sa forme. Mais comme à toute littérature il faut une inspiration qui la fasse vivre, qui en explique la durée et la force, nous trouvons pour les écrivains de cet âge nouveau deux sources auxquelles ils ont puisé toute leur éloquence.

Et d'abord tous, ou du moins la plupart et les plus grands, éprouvent pour ce qui les entoure un mépris qui éclate à chaque page de leurs ouvrages. Ils sentent vivement la dégradation au milieu de laquelle ils vivent, ils s'en indignent, et leur indignation éclate tantôt en sarcasmes amers, tantôt en mouvements pleins de verve et d'éloquence. C'est ce thème, en quelque sorte obligé, que l'un d'eux désigne par le mot *convicium sæculi*, l'invective du siècle. Aussi la littérature de cette époque offre le singulier phénomène que tous les écrivains sont des moralistes et, plus ou moins, des satiriques.

En second lieu, comme on n'a plus besoin d'étudier les affaires publiques ni les moyens d'agir sur le peuple et les assemblées; comme, au contraire, pour

vivre sous un régime de délation et de tyrannie, on a besoin d'étudier sa propre conduite et les moyens de concilier les nécessités du temps avec le devoir et l'honneur, toutes les intelligences d'élite se tournent vers la philosophie. On examine le devoir, sa nature, sa base, et peu à peu les Romains, d'abord simples disciples des Grecs et ne cherchant dans leurs écoles qu'une gymnastique de l'esprit, s'élèvent jusqu'à l'étude des idées. Cependant ils ne deviennent pas théoriciens; tandis que les Grecs philosophent pour le plaisir de philosopher et d'exercer leur intelligence sur les questions les plus subtiles et les plus ardues, eux se tournent surtout vers l'application et y portent toute la fermeté et toute la rigueur de leur esprit.

Mais toute philosophie ne convenait point à cette époque de tyrannie et de corruption. Il fallait une philosophie qui plaçât l'homme, en quelque sorte, en dehors de la société qui l'entourait, qui, lui montrant le bonheur en lui-même, le rendît indifférent à tout le reste, qui lui apprît à mourir, et qui lui en donnât le droit quand son bonheur était troublé. L'épicuréisme et le stoïcisme plaçaient également l'homme dans cette situation. Mais le premier, en permettant, en prescrivant même l'usage du plaisir, ouvrait une porte à la corruption, et par suite se rangeait volontiers du parti des tyrans. L'autre, plus austère dans ses principes, rompait tout commerce avec les plaisirs, et armait solidement ses disciples contre les attaques qui pouvaient venir d'en haut. C'est à cette philosophie que se rattachent par des liens plus ou moins étroits les écrivains éminents de cet âge, Sénèque, Perse, Lucain; c'est elle qui caractérise le mieux leurs ouvrages en prose et en vers; c'est elle qui a donné à leur pensée et à leur style, avec une exagération due à la déclamation autant qu'à

la doctrine stoïcienne elle-même, un ressort et une vigueur qu'on ne peut méconnaître. Nous avons donc pu à bon droit donner à cette période littéraire le nom de période stoïcienne.

Bibliographie : D. Nisard, *Études sur les poètes latins de la décadence*. — Chassang, *De corrupta post Ciceronem a declamatoribus eloquentia*, 1852, thèse. — H. Tivier, *De arte declamandi et de Romanis declamatoribus*, 1868, thèse.

CHAPITRE PREMIER

PHILOSOPHIE APRÈS CICÉRON. — SÉNÈQUE, SES ÉCRITS EN PROSE, SES TRAGÉDIES. — POMPONIUS SECUNDUS

Philosophie après Cicéron. — Depuis Cicéron, les écoles de philosophie s'étaient multipliées à Rome. Nous en avons donné les raisons. Les maîtres étaient en général des Grecs, et assez souvent la singularité de leur langage, de leur costume, de leurs manières, quelquefois leur conduite peu conforme à leurs maximes, discréditaient la philosophie. La foule les dédaignait, les esprits sérieux étudiaient leurs doctrines et y cherchaient la règle de leur vie. Souvent les gens désignés par leur nom et leurs richesses aux soupçons du maître attachaient à leur maison un de ces philosophes ; on se servait de lui pour s'affermir contre la mort, on s'entretenait avec lui quand arrivait la nouvelle de la condamnation, et on lui demandait, dans le bain où l'on s'ouvrait les veines, de beaux développements sur le mépris de la mort.

Cet état de la société et des esprits explique aussi l'invasion de Rome par les religions orientales, la propagation du judaïsme et les progrès rapides que fit bientôt la prédication chrétienne. Quand la religion officielle est méprisée et morte, quand les mœurs ont suivi les croyances, quand la philosophie la plus noble elle-même ne donne à l'homme d'autre force que la résignation, d'autre refuge que la mort, d'autre

avenir que l'anéantissement, il est naturel que l'âme s'éprenne de doctrines qui répondent à ses instincts les plus intimes, à ses aspirations les plus hautes, qui lui montrent en perspective, après les combats et les misères du présent, la récompense et l'immortalité heureuse de l'avenir.

Ce mélange des théories philosophiques et des croyances orientales eut une influence certaine sur l'esprit et sur les œuvres du plus éminent écrivain de ce temps, Sénèque. Donnons d'abord quelques renseignements sur plusieurs des philosophes que Sénèque eut pour maîtres et dont il parle avec respect.

Philosophes contemporains de Sénèque. — Les deux Sextius avaient formé à Rome une petite école pythagoricienne. Ils prêchaient et pratiquaient l'abstinence de la chair des animaux. Sénèque admire surtout le père, qu'il n'a connu que par ses livres :

C'était, dit-il, un homme ardent, qui philosophait avec la langue grecque et les mœurs romaines [1].

Il commente avec enthousiasme cette parole de Sextius :

Jupiter n'a pas plus de pouvoir qu'un homme de bien [2].

Sotion, le premier maître de Sénèque, était aussi pythagoricien, et il inspira à son élève une véritable passion pour ses doctrines. Celui-ci avouait plus tard à son ami Lucilius [3] qu'il se soumit au régime frugal des disciples de Pythagore. Mais, à cette époque même

1. *Epit.* 59.
2. *Epit.* 73.
3. *Epit.* 108.

(19 après J.-C.), le sénat, à l'instigation de Tibère, sévissait par un édit contre les Juifs et contre toutes les sectes égyptiennes et asiatiques qui faisaient à Rome et dans l'Italie tant de prosélytes. L'austérité du jeune Sénèque avait donc quelque danger; on pouvait le confondre avec les sectaires. Son père s'arma de cette crainte pour le détourner de pratiques suspectes. C'était d'ailleurs assez de la fréquentation des philosophes pour exciter les défiances du pouvoir. Sous tous les successeurs d'Auguste, nous voyons les philosophes surveillés, malmenés, quelquefois persécutés, jusqu'au moment où Domitien ferma leurs écoles et les chassa de Rome.

Sénèque eut encore pour maîtres plusieurs stoïciens dont il aime à parler dans ses traités et dans ses lettres à Lucilius, et dont il cite même quelques beaux fragments. C'est Attale, philosophe éloquent, qui comptait aussi parmi les rhéteurs et qui avait retenu de l'habitude des déclamations un peu de subtilité et de clinquant. Sénèque cite de lui cette belle pensée : La méchanceté boit la plus grande partie du venin qu'elle distille [1]. C'est Papirius Fabianus, qui, lui aussi, enseigna la rhétorique avant d'être philosophe. Sénèque, dans une de ses lettres, analyse très finement la manière et le style de Fabianus [2]. C'est surtout Démétrius, philosophe cynique, célèbre par son austérité un peu farouche, couchant non pas dans un tonneau, comme Diogène, mais sur la terre, professant par ses exemples comme par ses leçons la science de la misère [3]. C'est lui qui répondait à Néron :

1. *Malitia ipsa maximam partem veneni sui bibit.* (*Epit.*, LXXXI, 21.)
2. *Epit.* 100.
3. *De vita beata*, 18 : *Non virtutis scientiam, sed egestatis professus est.*

Tu me menaces de la mort; toi, c'est la nature qui t'en menace [1]. — Rien, disait-il, n'est plus malheureux que l'homme qui n'a jamais connu le malheur; il n'a pu se mettre lui-même à l'épreuve [2].

Il caractérisait une vie tranquille, à l'abri de tous les coups de la fortune, par le nom de *mer morte*.

En effet, ajoutait-il, tu n'as rien pour te réveiller, rien pour t'exciter, rien dont la menace et le choc éprouvent la fermeté de ton âme; la torpeur d'un repos sans secousse, ce n'est pas du beau temps, c'est un calme plat [3].

Sénèque dans une de ses lettres dit qu'il avait plaisir à se promener avec lui et à laisser les personnages couverts de pourpre pour s'entretenir avec cet homme demi-nu [4]. Au spectacle de cette vie si conforme aux enseignements des sages, il disait :

Ce n'est plus la leçon d'un maître, c'est la parole d'un témoin qui rend hommage à la vérité [5].

Et il s'écriait :

La Providence avait donné à Démétrius une telle vie et une telle éloquence pour que notre siècle trouvât en lui ou un modèle ou un censeur [6].

Démétrius fut condamné à mort sous Vespasien; rencontrant l'empereur après la sentence, il ne se leva pas de terre, il ne le salua pas. Suétone raconte ce trait, et il trouve admirable la modération de Ves-

1. Arrien, liv. Ier, 25.
2. *De providentia,* 3.
3. *Epit.,* LXVII, 14.
4. *Epit.* 62.
5. *Epit.* 20.
6. *De benef,* VII, 8 : Huic non dubito quin Providentia talem vitam et talem dicendi facultatem dederit ne aut exemplun sæculo nostro aut convicium desset.

pasien, qui se contenta d'appeler *chien* cet honnête homme condamné par son ordre [1]!

L'influence des maîtres que nous venons d'énumérer, et, avec elle, les leçons d'un père renommé comme maître d'éloquence, le grand esprit et les grandes qualités d'une mère supérieure, le génie de l'Espagne qui a marqué fortement de son empreinte tous les membres de la famille, voilà ce qui a formé le fameux Sénèque, dont nous allons étudier rapidement la vie et les œuvres.

Sénèque. — Sa vie. — Sénèque (*Lucius Annæus Seneca*) naquit à Cordoue, comme son père (2 ou 3 ap. J.-C.). Celui-ci était retourné en Espagne pour épouser Helvia, dont nous avons apprécié déjà la distinction et le noble caractère. Elevée dans la simplicité austère des mœurs anciennes, initiée par son père aux études libérales, Helvia exerça une grande influence sur l'éducation de ses enfants. Elle aimait la philosophie, et sans doute cette prédilection, combattue par son mari, agit sur les goûts du jeune Sénèque, qui, plus tard, dans l'exil, rappelait à sa mère avec une triste émotion ces graves entretiens si doux à leur mutuelle tendresse.

Amené fort jeune à Rome, Sénèque continua ses études oratoires sous la direction de son père. Nous avons vu aussi avec quelle ardeur il suivit les leçons des philosophes et en particulier de Sotion. Forcé par son père à renoncer au régime pythagoricien, il conserva du moins toute sa vie, même au milieu d'immenses richesses, les habitudes les plus simples, s'abstenant de l'usage du vin, des parfums et des bains chauds, et, malgré la faiblesse de son tempérament, couchant sur un lit dur et s'asseyant à une table frugale. Il prit

1. Suétone, *Vespasien*, ch. XIII.

encore à cette école l'usage salutaire d'examiner tous les soirs les discours et les actions de sa journée [1]. Si l'on peut reprocher à sa vie politique des faiblesses en opposition avec la rigueur de ses principes, il est juste cependant de lui tenir compte de cette ardeur de conviction et de cette probité de philosophe.

La doctrine stoïcienne le poussait à entrer dans la carrière des honneurs. Son père aurait voulu l'en détourner, et on s'explique ces alarmes, si l'on songe aux dangers de la vie politique à cette époque, âge d'or de la délation. Cependant Sénèque persista dans sa résolution, et, grâce au crédit d'une tante dont le mari avait été pendant seize ans gouverneur de l'Égypte, il parvint à la questure. Cette magistrature lui donnait entrée au sénat, où il se fit bientôt, par l'éclat de son éloquence, une grande réputation, en même temps que ses plaidoyers excitaient les applaudissements du forum. Mais Caligula, qui venait de succéder à Tibère, se piquait d'être orateur : il fut jaloux des succès de Sénèque; d'ailleurs il n'aimait pas son style, et il le critiquait assez finement, en disant que c'était du mortier sans chaux (*arenam sine calce*). Il aurait sacrifié son rival à sa haine; mais la faible santé de Sénèque, exagérée par une protectrice puissante, sauva l'orateur, qui dès lors renonça aux plaidoyers pour composer des traités philosophiques.

De nouvelles disgrâces l'attendaient sous Claude. Messaline voulait perdre Julie, nièce de l'empereur et fille de Germanicus : une accusation très probablement calomnieuse amena la mort de cette jeune femme et l'exil de Sénèque, qui fut relégué en Corse. Il y resta huit ans (38-46), malgré des prières peu dignes adressées au puissant affranchi Polybe (*Consolatio ad Polybium*). Il ne fut rappelé qu'après la mort de Mes-

1. *De Ira*, III, 36.

saline, lorsque Agrippine fut devenue la femme de Claude et l'arbitre de l'empire. Ce qui suit est bien connu : nommé préteur, chargé par l'impératrice, qui voulait flatter l'opinion publique, de l'éducation du jeune Néron, il apprécia bientôt les difficultés de sa tâche. Combattu par Agrippine, peu secondé par les dispositions de son élève, il prit pourtant sur son esprit un grand ascendant, et l'on ne peut nier que les commencements heureux du gouvernement de Néron ne soient dus à cette influence et à celle de Burrhus. Trajan disait plus tard :

Les meilleurs princes sont bien loin des premières années de Néron.

La mort de Britannicus (55) marqua les premiers pas de l'empereur dans la voie du crime. Ce fut une grave atteinte à l'autorité de Sénèque et de Burrhus. On leur reprocha cependant d'avoir accepté une partie des dépouilles de la victime; mais Tacite, en rapportant le fait, laisse entendre qu'ils n'étaient pas libres de refuser ces biens [1]. Sénèque d'ailleurs ne négligeait rien pour retenir son élève dans la modération : il cherchait à l'enchaîner par ses actes et ses paroles; il composait pour lui de nombreux discours, pleins de maximes de clémence; celui que Néron prononça en arrivant au pouvoir fut jugé si beau que le sénat le fit graver sur une colonne d'argent [2]. C'est dans la même intention que Sénèque, s'inspirant d'un mot heureux du jeune prince : « Je voudrais ne savoir pas écrire », lui adressait son traité *De la Clémence*.

Bientôt cependant Agrippine était frappée par l'ordre de son fils (59). Ici se place la plus grave des fautes de Sénèque. Tacite n'ose affirmer que Burrhus

1. *Ann.*, XIII, 18.
2. Xiphilin, *Hist. rom.*, LXI, 3.

et lui aient ignoré le projet du crime; mais il témoigne que l'exécution une fois commencée, ils se prêtèrent à le laisser consommer; et, en comprenant de la manière la plus favorable à Sénèque la phrase qui lui impute la lettre où Néron justifiait son parricide, il reste du moins que la rumeur publique, s'appuyant sur des précédents trop nombreux, accusait le philosophe d'avoir écrit cette odieuse apologie [1]. Sans doute la résistance de Sénèque n'aurait pas empêché le crime; sans doute aussi l'enthousiasme hypocrite du sénat et du peuple, cette lutte de bassesse qui s'établit entre les plus nobles personnages de Rome, ces fêtes, ces sacrifices pompeux qui célébrèrent un acte dont chacun avait horreur, peuvent expliquer et atténuer la faiblesse de Sénèque; mais le sage devait-il descendre au niveau de la foule? Son orgueil aussi a été complice de sa faute : que deviendra l'empire, s'est-il dit, si j'abandonne Néron? Il a donc transigé avec sa conscience; mais il n'a gagné après tout que de retarder de quelques années la punition de Néron, en portant une atteinte profonde à la morale publique, et en donnant aux lâches par sa conduite, sinon un exemple, du moins une excuse toujours prête.

Au reste, ce crédit que Sénèque et Burrhus pensaient ménager, leur échappait chaque jour. Néron, rassuré

1. *Ann.*, XIV, 11. « Ergo non jam Nero, cujus immanitas omnium questus anteibat, sed adverso rumore Seneca erat, quod oratione tali confessionem scripsisset. » On a compris jusqu'ici : « La rumeur publique accusait, non plus Néron, dont l'atrocité surpassait tout ce qu'on pouvait dire, mais Sénèque, dont la plume avait ainsi consacré l'aveu du parricide. » Le dernier traducteur de Sénèque, M. Baillard, entend par les mots *quod scripsisset*, un simple bruit populaire; l'historien, dit-il, pour exprimer une affirmation positive et personnelle, aurait employé cette tournure : *quod scripserat*. Il traduit donc : « Une rumeur malveillante courait sur Sénèque, et lui imputait cet écrit, aveu trop clair du parricide. »

contre ses propres crimes par la servilité publique et la condescendance de ses ministres, ne garda plus de mesure. Malgré leurs efforts, il commençait à monter sur le théâtre, à descendre dans le cirque. Déjà les flatteurs du prince s'attaquaient à Burrhus, et Sénèque, bien qu'élevé au consulat et chargé avec deux collègues d'administrer les revenus de l'empire, pouvait calculer le moment où, après avoir lutté pour son ami, il aurait à se défendre lui-même. Burrhus ne tarda pas à mourir, empoisonné peut-être par Néron [1].

Cette mort, dit Tacite, excita des regrets qu'entretinrent le souvenir des vertus de Burrhus et le choix de ses successeurs.

Et lui qui n'a pas caché les torts des deux ministres, il leur rend pourtant ce témoignage concluant :

La mort de Burrhus brisa la puissance de Sénèque, le *parti de la vertu était affaibli d'un de ses deux chefs* [2].

Ainsi Sénèque a pu céder à l'entraînement des circonstances et des hommes ; mais, aux yeux de Tacite, il ne fut pas hypocrite ; en somme, ses intentions étaient honnêtes et droites, son influence a été heureuse, et l'historien présentera sa disgrâce comme un des malheurs de Rome.

En effet les nouveaux favoris de Néron, Othon, Sénécion, l'infâme Tigellin, préfet du prétoire après Burrhus, Poppée, qui allait prendre la place d'Octavie répudiée, se liguèrent pour renverser Sénèque. On accusait sa fortune, sa popularité, la gloire littéraire qu'il s'arrogeait à lui seul, ses vers, plus nombreux depuis que Néron avait pris goût à la poésie. En vain

1. Tacite, *Ann.*, XIV, 51.
2. « Mors Burrhi infregit Senecæ potentiam, quia *nec bonis artibus idem virium erat, altero velut duce amoto*, et Nero ad deteriores inclinabat. » (*Ann.*, XIV, 52.)

le ministre, averti du danger par la froideur croissante de l'empereur, veut se retirer et résigner ses richesses; en vain, sur le refus de Néron, il s'éloigne de l'éclat de la ville, et prétexte sa santé pour se cacher au fond de ses campagnes et pour s'envelopper d'obscurité. Bientôt Octavie partait pour l'exil; bientôt sa tête était apportée à sa rivale [1]; et Néron, pour achever de s'affranchir de son passé, impliquait Sénèque dans la conspiration de Pison. Le philosophe reçut l'ordre de mourir : il se prépara à la mort avec calme et sérénité, il dicta à ses serviteurs un discours qui, au temps où l'historien écrivait ses *Annales*, était encore entre toutes les mains, et il se fit ouvrir les veines dans un bain (65). Paulina, seconde femme de Sénèque, voulut suivre son mari et commença à exécuter son dessein; mais Néron s'opposa à cette mort; on arrêta le sang, et Tacite ajoute qu'elle vécut encore quelques années, fidèle à la mémoire de son époux; la pâleur de son visage attestait l'atteinte portée à sa santé par cette courageuse tentative [2].

Telle fut la vie de Sénèque : nous n'avons pas dissimulé ses fautes; mais disons aussi qu'il était bon, simple, affectueux, tendrement aimé de sa famille, bienveillant et humain pour ses esclaves, qu'il vécut dans l'abondance comme au sein de la pauvreté, qu'il usa des biens dont l'avait comblé Néron, comme s'ils ne le touchaient point, pour ses amis, pour ses parents, pour tous ceux qui l'entouraient, enfin que sa conduite privée ne démentit jamais les principes de sa philosophie.

Doctrines de Sénèque. — Le fond des doctrines de Sénèque, telles qu'on peut les conclure de ses nom-

1. *Ann.*, XIV, 64.
2. *Ann.*, XIV, 62-64.

breux ouvrages, c'est le stoïcisme. A une époque de dégradation et de terreur, les esprits généreux devaient se rattacher à cette doctrine énergique, la seule qui leur offrît un appui contre les menaces du pouvoir, un refuge contre l'invasion progressive du vice. Mais Sénèque, avec sa sensibilité, son imagination brillante, le tour vif et piquant de son esprit, les tendres affections qui le tiraient au dehors, ne pouvait faire un stoïcien parfait. Ses habitudes de jeunesse, l'influence des écoles de déclamation étaient aussi en opposition avec la roideur des idées stoïciennes. De là naissent chez lui des contradictions fréquentes; de là aussi une exagération, une enflure due peut-être aux déclamations, mais qui est aussi chez l'écrivain la marque infaillible de l'impuissance à égaler les idées qu'il développe. Au reste, il déclare lui-même qu'il ne s'est point donné de maître, qu'il ne s'est engagé sous aucun drapeau [1]. Il se représente comme un homme qui ne possède pas encore la vérité, mais qui la cherche avec curiosité et modestie.

Il distingue trois sortes de philosophie [2] : la philosophie *naturelle*, qui étudie le monde physique; la philosophie *rationnelle*, qui s'occupe de la signification des mots, de la construction des phrases, de l'argumentation, du vrai et du faux, et la philosophie *morale*, dont l'âme est le sujet. C'est pour la dernière qu'il réserve toutes ses forces, toute son attention; la métaphysique, pour lui (et c'était déjà la tendance des stoïciens), n'a qu'une importance secondaire : toutes ces questions, il ne les interdit pas à son ami Lucilius, mais il ne veut pas qu'il s'y arrête [3]. Qu'est-ce que le bien et le mal? Que sont les dieux, quelle est leur

1. *Epît.* 33, 45.
2. *Epît.* 89.
3. *Ibid.*

nature, leur demeure, leur action sur le monde? D'où vient l'âme humaine, quelle est son essence, quelle est sa fin? Tels sont les problèmes qu'il discute çà et là dans ses traités et dans ses lettres; mais il s'arrête moins à ces généralités qu'aux détails de la morale pratique.

Dieu. — Adversaire de la religion officielle, qu'il attaque tantôt avec vigueur, tantôt avec esprit, ennemi déclaré du scepticisme, il n'échappe pas cependant à l'incertitude dans l'exposition de ses idées religieuses. Tantôt pour lui Dieu est distinct du monde; tantôt c'est le souffle qui donne à tout le mouvement et la vie. Dieu, c'est ce qui est en nous, ce qui est hors de nous; ce que nous voyons et ce que nous ne voyons pas. C'est de lui que tout sort, à lui que tout retourne. L'âme humaine est une partie de son essence qui ne meurt jamais, mais qui va se confondre en lui quand la vie est achevée.

Grand, s'écrie Sénèque, plus grand que nous ne pouvons croire est ce Dieu, au service duquel notre vie est consacrée! Méritons son approbation : qu'importe le secret dont s'enveloppe la conscience? Elle est sans voile devant Dieu.

Pour lui, la plus pure des prières, la seule digne de Dieu, est celle que le sage adresse du fond de son cœur à l'âme universelle qui l'entend et dont il est lui-même une partie. Ces théories donnent souvent à ses idées une exaltation dont on ne peut nier la grandeur : l'âme peut leur devoir de la dignité et du ressort. Mais elles n'ont point le caractère consolant de la doctrine chrétienne, elles ne développent aucun sentiment doux et affectueux, elles rendent en quelque sorte l'homme indépendant de Dieu, elles rompent ainsi ce commerce de prières et de secours que

le christianisme a établi comme un lien mystique entre la terre et le ciel.

L'homme. — L'homme est le centre de toutes choses dans la nature : c'est pour lui que tout a été créé, c'est pour lui que roulent les astres, pour lui que le soleil féconde la terre. Telle est la doctrine stoïcienne : Sénèque semble quelquefois la traiter de fol orgueil; plus souvent il la développe avec enthousiasme. Mais l'homme ne doit point s'asservir à la nature : c'est en lui-même qu'il trouve sa tranquillité et son bonheur. Qu'il se garde de trop d'attachement pour les biens de la fortune, qu'il méprise les maux et les injures qui lui viennent des hommes. Au-dessus de tout revers, le sage tient comme embrassé le souverain bien, et il répond à la fortune aussi bien qu'à l'homme :

Quoi que tu fasses, tu n'es pas assez forte pour obscurcir ma sérénité. Elle te le défend, cette raison à qui j'ai confié le gouvernement de ma vie.

On voit la grandeur, mais aussi la vanité de cette morale qui veut étouffer dans l'âme la sensibilité et les passions, comme si mutiler l'homme c'était le perfectionner, comme si les passions ne pouvaient être pour la raison de puissants auxiliaires dans la poursuite de la vertu, dans la lutte contre les séductions et les dangers de la vie. Le même caractère d'exagération est empreint dans les théories de Sénèque sur la vertu, qui doit être son prix à elle-même. Retirer à l'homme tout espoir de récompense, le réduire à ne s'appuyer que sur la conscience de sa force, c'est développer en lui un orgueil démesuré, sans réussir, si l'on excepte quelques âmes supérieures comme celles d'un Épictète ou d'un Marc-Aurèle, à le préserver des défaillances et des chutes.

On est surpris qu'avec cet orgueil, qui rend l'âme si étroite et si dure, les stoïciens aient prêché si haut la sociabilité :

Les hommes, dit Sénèque, sont nés pour s'entr'aider;

et ailleurs :

La philosophie nous enseigne à honorer Dieu, à aimer les hommes, à regarder les dieux comme nos maîtres, les hommes comme nos frères.

Ces nobles principes ont pour conséquence le devoir de se mêler des affaires publiques, d'apporter à l'État le tribut de son activité et de ses lumières. Malheureusement, Sénèque se contredit souvent sur ce point, et plus d'une fois dans ses ouvrages il aboutit aux mêmes conclusions qu'Épicure, c'est-à-dire à l'éloignement des affaires, à la douce tranquillité d'une vie de retraite et d'étude. Ailleurs encore, mais sans qu'on soit tenté de l'en blâmer, Sénèque est en désaccord avec le dogme stoïcien. Zénon plaçait toutes les fautes sur la même ligne, et défendait au sage d'en pardonner aucune : Sénèque prêche le pardon des injures, la bienveillance qui ramène le coupable, la douceur et la mesure dans la répression, une sage gradation dans la pénalité. Ici, il s'est inspiré heureusement des belles pages où Platon, dans son dialogue du *Gorgias*, établit le but et la moralité du châtiment.

Les esclaves. — Les gladiateurs. — Sénèque ne parle pas avec moins d'élévation de la vanité des distinctions sociales, des égards dus aux esclaves, de la communauté d'origine et de nature qui nous fait un devoir de les traiter en frères, des chances de la fortune qui peuvent nous rendre leurs compagnons d'esclavage.

Ils sont des esclaves? non, ils sont des hommes. Des esclaves? mais ils vivent sous notre toit. Des esclaves? dites plutôt des amis d'humble condition. Des esclaves? non, des compagnons d'esclavage, puisque la fortune a autant de droits sur vous que sur eux... Cet homme que vous appelez votre esclave, oubliez-vous qu'il est formé des mêmes éléments que vous, qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit et meurt comme vous? Il peut un jour vous voir esclave, comme vous pouvez le voir libre [1].

Et il cite le désastre de Varus et tous ces jeunes et brillants Romains devenus esclaves en Germanie. Il conseille à Lucilius d'admettre ses esclaves à sa conversation, à ses conseils, à sa table. Jamais à Rome on n'avait parlé un tel langage; Sénèque semble lui-même en reconnaître l'imprudence, quand il suppose cette objection :

On dira que j'appelle les esclaves au bonnet de la liberté, et que je précipite les maîtres du faîte de leur puissance.

Il réplique en disant que mieux vaut l'amitié que la crainte, que Dieu se contente du respect et de l'amour, et que les maîtres ne doivent pas être plus difficiles. A côté de ce noble et hardi plaidoyer en faveur des esclaves, il faut rappeler les belles pages sur le respect dû à la vie de l'homme [2] et les éloquentes invectives contre la cruauté des spectacles de gladiateurs :

Tue, frappe, brûle! Pourquoi tant d'hésitation à te jeter sur le glaive? Pourquoi si peu de hardiesse à tomber, si peu d'empressement à mourir?... Ah! ne comprenez-vous pas que ces exemples funestes retombent sur ceux qui les donnent [3]?

1. *Epit.* 47.
2. *Epit.* 95.
3. *Ibid.* 7. Voir *Morceaux traduits,* pages 395-397.

Rapports avec les chrétiens. — Tous ces généreux préceptes d'humanité, de fraternité, de charité entre les hommes, ont fait croire que Sénèque a été chrétien; on a même quelquefois compté parmi ses ouvrages une correspondance entre lui et l'apôtre saint Paul, qui se compose de quatorze lettres. Sénèque a pu voir saint Paul et converser avec lui; car c'est Gallion, son frère, qui a envoyé l'apôtre à Rome, et c'est à Burrhus que fut remise la garde du prisonnier. Mais cette correspondance n'offre aucun caractère d'authenticité; pour le fond tout y est calculé et factice, et le style n'a ni les qualités ni les défauts brillants de celui du philosophe. Que si, sans avoir correspondu avec saint Paul, Sénèque eût été chrétien, peut-être à la cour de Néron la prudence lui eût-elle commandé de le cacher; mais il l'eût déclaré en mourant et nous le saurions par Tacite. Si l'on trouve dans les écrits du philosophe beaucoup d'idées et de préceptes tout chrétiens, il est facile de l'expliquer : d'abord ces vérités avaient été déjà en partie atteintes par la sagesse profane; puis le christianisme, qui est venu les développer, les populariser, les porter de la spéculation dans la pratique, a dû par une influence irrésistible les répandre jusqu'au sein des écoles païennes.

Théories littéraires. — Style. — Les théories de Sénèque sur la littérature et sur les arts sont souvent étroites dans leur extrême sévérité : pour lui le seul but de la vie, c'est l'amélioration des hommes; quand le littérateur ne poursuit pas cet objet, son travail est inutile. Il repousse donc les études minutieuses du grammairien; il condamne le statuaire et le peintre, sans comprendre l'éloquence d'un beau tableau, d'une belle statue, et la bienfaisante impression qu'ils font souvent sur l'esprit et sur le cœur. Il parle fort dédaigneusement des sciences; les poètes mêmes ne

trouvent grâce devant lui que s'ils ont cherché directement la leçon morale[1]. Tel est le caractère des tragédies qui portent son nom, et c'est là un des arguments qui permettent de les lui attribuer : c'est du stoïcisme en action. Mais, en dépit de cette austérité philosophique, que de puérilités et d'affectation dans les ouvrages de Sénèque! L'auteur vit dans un siècle d'imitation, de recherche, de prétention à l'originalité, de mépris pour les règles de la langue : son style travaillé, tourmenté, composé d'une suite de petites phrases coupées, de sentences à effet, fatigue bien vite. Quelques pages allèchent l'esprit, piquent l'attention; la lecture de tout un traité donne le vertige. L'auteur commence toujours par donner à sa pensée l'expression la plus juste, la plus naturelle, la plus énergique : les redoublements et les jeux d'esprit viennent ensuite la gâter et l'affaiblir. Ces défauts de style, il les a signalés lui-même avec finesse dans plusieurs passages de ses lettres[2]; nul n'a plus contribué par son talent à les populariser; après lui, ils ont fait école. Le jugement de Quintilien[3] atteste cette vogue dont il indique et combat les dangers.

Les modernes ont beaucoup étudié et imité Sénèque :

Mon livre, disait Montaigne, est maçonné des dépouilles de Sénèque et de Plutarque.

Mais il savait choisir dans ce qu'il empruntait, et il préférait au moraliste romain, « plein de pointes et de saillies », le moraliste grec, « plein de choses ». Tous nos grands prédicateurs, tous nos grands moralistes, sont pleins de la lecture et des idées de Sénèque; il a marqué aussi de son empreinte beaucoup de nos

1. *Epit.* 88.
2. Voir surtout la lettre 114.
3. *Inst. orat.*, x, 1, 125-131.

poètes. A propos des tragédies, nous signalerons cette influence chez notre grand Corneille, dont un commerce habituel avec Sénèque, avec Lucain et les auteurs espagnols modernes a contribué à gâter le goût.

Ouvrages de Sénèque. — Beaucoup des ouvrages de Sénèque sont perdus; cependant il nous en reste encore un nombre considérable. Le premier dans l'ordre des temps est probablement le traité *de la Colère* (*de Ira*). Cet ouvrage, divisé en trois livres, est adressé à Novatus (plus tard Junius Gallion); il a suivi de peu de temps la mort de Caligula, et il a dû précéder l'exil de Sénèque. L'auteur y examine les causes, les caractères, les dangers de la colère; et, au milieu d'observations fines et profondes, il s'élève quelquefois jusqu'à une véritable sublimité, soit qu'il engage l'homme à regarder au-dessus de lui et à se régler sur Dieu, que seul il peut imiter parce que seul il peut le comprendre [1]; soit qu'il plaide avec chaleur la cause des esclaves, et s'indigne des violences et de la cruauté de beaucoup de maîtres [2]. La vérité des sentiments qu'il exprime donne à son style dans ces différents passages une simplicité et une force pleines de goût.

Dans la première année de son séjour en Corse, Sénèque envoya à sa mère le traité intitulé *Consolatio ad Helviam*. Le philosophe qui avait perdu, peu de temps avant son exil, sa première femme et son fils, cherche à se raidir contre l'adversité, et il prêche à sa mère le même courage. Tout ce qui tient aux doctrines choque par l'exagération des idées stoïciennes; mais, dans quelques pages pleines de tendresse pour sa mère, pour ses frères, pour sa tante qui l'a conduit à Rome, qui l'a sauvé d'une longue maladie, pour sa

1. *De Ira*, II, 16.
2. *Ibid.*, III, 24, 29.

nièce, la douce Novatilla, pour son neveu Marcus (probablement Lucain), cet aimable enfant à la vue duquel aucun chagrin ne peut durer, on est heureux de rencontrer un homme. Cet ouvrage renferme aussi quelques détails aujourd'hui précieux sur la Corse et sur la population de cette île (chap. 8).

Sénèque avait rempli les premiers temps de son exil par l'étude des mœurs et de l'histoire de la Corse; il composait aussi des vers, et c'est peut-être à cette époque qu'il écrivit ses tragédies. Mais il regretta bientôt le séjour de Rome, les lectures publiques, les causeries savantes, ses brillants succès d'orateur et de philosophe. Alors il descendit aux prières et il adressa une *Consolation* au puissant affranchi Polybe, dont le frère venait de mourir. Polybe était l'intermédiaire officiel entre Claude et un littérateur disgracié; mais rien ne justifie les flatteries emphatiques que celui-ci prodigue au favori, à son frère et à l'empereur.

Sénèque était déjà précepteur de Néron quand il écrivit sa *Consolation à Marcia*. Marcia, fille de Crémutius Cordus, avait perdu un fils déjà père. Si la première partie de l'ouvrage nous blesse souvent par la raideur des théories, la seconde est réellement belle et touchante : l'auteur y rencontre l'éloquence, par exemple quand il développe cette idée que l'âme, moins appesantie par les souillures de la terre, s'élève plus aisément et plus haut (ch. 23).

Après la mort de Claude, Sénèque composa pour son élève l'éloge officiel de l'empereur. Nous savons par Tacite comment fut accueilli ce panégyrique :

> Quand l'orateur en vint à la sagesse et à la pénétration de Claude, personne ne put s'empêcher de rire [1].

Sénèque prit sa revanche de ce malencontreux dis-

1. *Ann.*, XIII, 3.

cours par une satire assez spirituelle. Dans ce qui nous reste de ce petit pamphlet, rien ne justifie le titre d'*Apoloquintose* (*Métamorphose de Claude en citrouille*), sous lequel Dion l'a cité. Peu digne de la gravité d'un philosophe et d'un homme d'État, cette pièce, comme les satires Ménippées de Varron, est un mélange de prose et de vers. Le récit est élégant, les épigrammes y sont répandues avec beaucoup de naturel et d'à-propos, la lourdeur de Claude, sa cruauté imbécile, y sont peintes avec la verve la plus amusante.

De la même époque datent sans doute trois autres opuscules d'un ton bien différent : le traité *de la Providence*, où l'on trouve la trace des incertitudes et des contradictions que nous avons signalées dans les doctrines religieuses du philosophe; les dissertations sur la *Tranquillité de l'âme* et sur la *Fermeté du sage*, où l'on peut recueillir de nobles idées, des conseils sages et pratiques, d'heureux traits de mœurs, de piquants tableaux, d'amusantes anecdotes, non sans le mélange habituel de la subtilité et de l'emphase.

Le traité *de la Clémence* est un des plus beaux livres de Sénèque. Le but positif qu'il s'y est proposé, le désir de s'emparer des bonnes actions de Néron pour les lui rendre douces, a influé sur l'éloquence de l'écrivain : elle est plus naturelle et moins tendue que dans ses autres livres; on y trouve moins d'affectation et d'hyperboles. Les éloges sont quelquefois une excellente forme de leçon : ils rappellent un engagement pris, ils imposent aux passions une gêne salutaire. Il faut avouer cependant que Sénèque en abuse; son langage sent le courtisan plutôt que le précepteur et le ministre. Néron devait y prendre une trop haute idée de son importance; cette exagération devait combattre l'effet de conseils si justes et si sages.

Le traité *des Bienfaits*, divisé en sept livres, paraît

un peu long : le plan n'en est ni très régulier ni très net ; des questions mesquines y occupent trop de place. Mais on en peut extraire un grand nombre de beaux développements, de dissertations ingénieuses et fortes, revêtues d'un style brillant et majestueux. Nulle part Sénèque n'a mieux fait valoir ce principe de la *bienveillance universelle* qui donne à sa morale un caractère si nouveau et si chrétien.

A l'époque où il s'éloigna de la cour, il écrivit plusieurs ouvrages qui portent la trace de sa nouvelle situation. Dans le traité *de Vita beata*, dont la fin est perdue, il répond aux accusations qu'on répandait contre lui, il fait l'apologie de sa richesse, de sa conduite ; il distingue chez le philosophe la pratique de la théorie.

Je ne suis pas un sage, dit-il. J'exige de moi, non d'être égal aux hommes les plus vertueux, mais d'être meilleur que les méchants : il me suffit de retrancher tous les jours quelque chose de mes vices. Est-il étonnant que les philosophes, se proposant une tâche difficile, n'arrivent pas à la remplir? Mais il faut estimer des efforts héroïques, même quand ils échouent[1]. — Le philosophe, dit-il ailleurs, ne chasse pas loin de lui les richesses ; mais il les voit partir d'un œil calme... Elles sont quelque chose pour lui, pour toi elles sont tout ; il en est le maître, tu en es l'esclave[2].

Dans le fragment conservé du traité *de Otio sapientis*, Sénèque se justifie d'avoir renoncé à l'administration publique :

Il a fait son temps de service, il a payé sa dette à cette république terrestre où nous place notre naissance ; il peut maintenant consacrer sa vie à cette autre république,

1. Ch. 17, 20.
2. Ch. 21. Voir *Morceaux traduits*, pages 385-386.

grande et vraiment publique, qui embrasse les dieux et les hommes [1].

On peut rapporter à la même époque la petite dissertation sur la *Brièveté de la vie*.

Les Questions naturelles. — Un autre écrit plus considérable, les *Questions naturelles*, semble d'abord s'écarter de l'objet habituel des études d'un moraliste. Mais dans les sept livres que comprend ce traité l'auteur n'a étudié la science que comme une dépendance de la philosophie. Si la science est bonne, c'est qu'elle exerce l'esprit, et lui donne une plus grande puissance d'analyse; c'est comme une sorte de gymnastique intellectuelle qu'il la recommande. Cependant le livre n'est pas sans intérêt ni sans valeur, même aux yeux du savant : tous les phénomènes naturels, les tremblements de terre, les feux souterrains, les volcans, la foudre, la grêle, etc., y sont décrits avec un grand talent d'exposition : c'est un répertoire assez complet des connaissances de l'antiquité dans l'ordre des sciences physiques.

Sénèque avait écrit encore beaucoup d'autres ouvrages, par exemple un traité de morale, souvent cité par Lactance; un livre *de la Superstition*, où les Pères de l'Église ont puisé beaucoup de railleries contre le paganisme; des *Exhortations*, des *Dialogues*, une dissertation sur *le Mariage*, des *Recherches sur l'Inde*, sur *la Géographie et les superstitions de l'Égypte*, etc. Il n'en reste que de très courts fragments. Ses discours ont aussi disparu; enfin, de sa correspondance, il ne nous est parvenu que la précieuse collection des cent vingt-quatre lettres à Lucilius, procurateur de la Sicile, celui-là même à qui Sénèque avait dédié aussi le livre de la *Providence* et les *Questions naturelles*.

1. Ch. 29, 31.

Épîtres à Lucilius. — Les lettres à Lucilius sont, à coup sûr, ce qu'il y a de plus intéressant, de plus varié, de plus riche, de moins fatigant dans les œuvres de Sénèque. On s'est demandé si cette correspondance était véritable. Sans doute l'auteur, en écrivant ses lettres, avait en vue le public aussi bien que son ami; cependant il est certain qu'elles ont été adressées à Lucilius. Tantôt en effet elles ont pour occasion une circonstance de la vie de Sénèque, une promenade, une rencontre, la maladie ou la mort d'un ami, un événement ou une anecdote du jour; tantôt ce sont des réflexions sur une lecture, tantôt c'est une réponse à quelques objections de Lucilius; quelquefois l'auteur lui demande quelques renseignements : ainsi, dans la lettre 79, il interroge son ami sur l'Etna, sur les écueils de Charybde et de Scylla et sur d'autres particularités de la Sicile. Les lettres sont adressées tantôt de Rome, tantôt de la campagne; douze de suite, depuis la cinquante et unième, sont écrites pendant un voyage en Campanie. Le caractère épistolaire se retrouve encore dans l'absence d'un plan arrêté : jamais Sénèque ne poursuit le même sujet dans une suite de lettres; souvent, dans la même lettre, il en change plusieurs fois. Les détails personnels abondent aussi dans cette correspondance, et souvent un accent de tristesse vient trahir les inquiétudes et les douleurs secrètes du ministre de Néron.

Cependant, il faut l'avouer, ces détails mêmes tournent toujours à la philosophie, et, si l'on veut étudier d'ensemble les lettres à Lucilius, on y retrouvera, sous une forme plus brève, plus vive, avec moins d'appareil de dissertation, toutes les théories de Sénèque. A une époque où les spéculations philosophiques étaient si répandues, on comprend le caractère exclusivement sérieux de cette correspondance.

Il semble de plus que Sénèque y ait eu pour but de faire une éducation morale, de convertir son ami au stoïcisme, et qu'il ait été pour lui un véritable directeur de conscience. Que de rapports entre ces épîtres et les lettres spirituelles d'un François de Sales, d'un Bossuet ou d'un Fénelon [1] ! C'est presque toujours sur une question de morale pratique qu'il entretient Lucilius ; il lui prêche le bon emploi du temps (lettre 1), la consistance dans l'esprit comme dans les habitudes de la vie (lettre 2) ; il lui parle noblement des devoirs de l'amitié (lettres 3 et 6) ; il le prémunit souvent contre la crainte et les approches de la mort, sujet de circonstance sous un maître comme Néron. Il redoute pour lui la *cohue* (*turbam*), l'influence des opinions mondaines, ce que nous appelons le *respect humain* (lettre 7) ; il voudrait le détacher des misères de l'ambition, de la servitude des honneurs (lettre 19) ; il lui développe éloquemment les joies fortifiantes de la retraite (lettre 8) ; mais il ne veut pas qu'il rompe trop brusquement avec le monde, en homme qui dénigre ses concitoyens et son époque ; il faut, dit-il, ne condamner que soi-même (lettre 68). C'est là surtout que paraissent nombreux et frappants les sentiments et les idées qui font penser au christianisme, soit que l'auteur parle, sur le ton de Bossuet, du culte moral qu'il faut rendre à la divinité, « en croyant à sa puissance et à sa bonté, en s'efforçant de lui ressembler » (lettre 73) ; soit qu'il déclare que « Dieu descend en l'homme », qu'on n'est pas hon-

1. Voir, pour cette question et pour l'appréciation des lettres de Sénèque, une thèse ingénieuse et délicate soutenue devant la Faculté des lettres de Paris par M. Martha, aujourd'hui membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris : *De la morale pratique dans les lettres de Sénèque*. Elle fait partie du volume intitulé : *Les moralistes sous l'empire romain*.

nête homme sans cette intervention divine [1] ; soit qu'il recommande « de prier Dieu en esprit et avec confiance, en lui demandant d'abord la santé de l'âme et puis celle du corps » (lettre 10); soit enfin qu'il propose à son ami le patronage et, en quelque sorte, le culte d'un grand homme (lettre 11). Quant à ces nobles théories sur les esclaves, sur les gladiateurs, sur la fraternité humaine, c'est dans la correspondance avec Lucilius qu'il les a développées avec le plus de chaleur et d'étendue. Malgré quelques dissertations métaphysiques bien froides et souvent bien puériles, malgré la déclamation et l'hyperbole qu'il n'a pas toujours évitées, et quoique l'orgueil stoïcien gâte souvent cette morale si belle, l'impression générale est favorable à Sénèque; on ne quitte pas cette lecture sans estimer, sans aimer l'auteur, sans emporter avec soi cette conviction qu'il a pu commettre des fautes, mais que son âme était généreuse et bonne, qu'il a été sincèrement attaché à la vertu et aux hommes, et que son cœur valait mieux encore que sa conduite et que ses écrits.

Tragédies de Sénèque. — Les tragédies publiées sous le nom de Sénèque sont au nombre de dix, et toutes imitées des tragiques grecs, excepté *Octavie*, sujet contemporain qui ne peut avoir été traité par Sénèque, puisqu'il y joue un rôle et qu'on y fait allusion à des faits postérieurs à sa mort. On a voulu assigner les autres tantôt à Sénèque le père, tantôt à un autre Sénèque distinct du rhéteur et du philosophe. Mais Quintilien, dans son tableau de la littérature romaine, nomme toujours Sénèque d'une manière générale : il lui attribue des œuvres poétiques

1. « Bonus vir sine Deo nemo est. » (Lettre 41.) C'est presque la grâce chrétienne.

(*poemata*); il cite un hémistiche de la *Médée* de Sénèque, sans indiquer par un prénom qu'il s'agit d'un autre écrivain, distinct du philosophe. Tacite, en témoignant que Sénèque faisait des vers, semble indiquer qu'il travaillait dans le genre que Néron préférait (*Ann.*, XIV, 52). Pline, se justifiant de cultiver la poésie, cite l'exemple de Sénèque le philosophe.

L'examen des pensées et du style fortifie encore ces conclusions. Le poète a les mêmes doctrines que le philosophe : la plupart de ses personnages sont stoïciens; hommes, femmes, enfants, tous y affectent le courage et l'impassibilité; le suicide y est célébré, les morts y sont fastueuses. La jeune Polyxène et Astyanax, un enfant, meurent à la Caton :

Elle tombe, comme pour rendre la terre lourde à Achille, d'un bond impétueux et irrité [1].

Astyanax, porté par Achille au sommet de la tour d'où il doit être précipité, ne pleure pas :

Il s'élance de lui-même au milieu du royaume de Priam [2].

Œdipe fait une analyse détaillée du plaisir que donne la mort. Il célèbre le suicide :

Chacun, dit-il, peut enlever la vie à un homme, personne ne peut lui enlever la mort [3].

1. ....Cecidit, ut Achilli graven
Factura terram, prona et irato impetu.
(*Troades*, V, vers 1159, 1160.)

2. ....sponte desiluit sua
In media Priami regna.
(*Ibid.*, V, 1103, 1104.)

3. ....Eripere vitam nemo non homini potest,
At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent.
(*Phœnissæ*, v. 152, 153.)

Les rapports de style ne sont pas moins frappants. Ce sont les mêmes petites phrases coupées, les mêmes sentences recherchées et piquantes; et beaucoup de pensées semblent transportées presque littéralement du philosophe chez le poète. Dans *Œdipe*, les alarmes du tyran sont exprimées en ces termes :

Le roi qui accable ses sujets sous son sceptre cruel, craint ceux qui le craignent : la peur retourne sur celui qui l'inspire [1].

Dans un des livres du philosophe, la même pensée se retrouve avec le même tour d'expression :

Celui qui est craint, craint à son tour; personne ne peut faire peur et vivre tranquille [2]. — Eh quoi, la crainte ne retombe-t-elle pas toujours sur celui qui la cause? peut-on être craint et vivre sans inquiétude? Fatalement il a peur de beaucoup d'hommes celui qui fait peur à beaucoup d'hommes [3].

Dans *Médée*, le poète dit :

Celui qui ne peut rien espérer, ne doit désespérer de rien [4].

Dans l'épître 6, cette pensée est ainsi commentée :

Vous cesserez de craindre, si vous cessez d'espérer.

M. Nisard, à qui nous avons emprunté ces comparaisons [5], continue ainsi :

1. *Œdipus*, v. 705.
2. *Epit*. 105.
3. *De ira,* II, 2.
4. *Médée,* v. 163.
5. *Études de mœurs et de critique sur les poètes latins de la décadence*, t. I, p. 84 et suiv.

De part et d'autre, c'est la même profusion de phrases courtes, laconiques, d'antithèses spirituelles, portant sur les mots encore plus que sur les choses, de petites pensées brillantes, à moitié vraies, souvent déterminées par des ressemblances d'orthographe, par le choc d'un dérivé et d'un composé, par des analogies de radicaux et de terminaisons, jeux de la mémoire bien plus que fruits de la réflexion. Dans les dix tragédies il y a des dialogues entiers qui ne sont qu'un échange, entre deux interlocuteurs, de sentences philosophiques enfermées dans un vers, et qui, citées à part, hors de leur place, passeraient facilement pour de petits lambeaux détachés des écrits philosophiques.

Enfin, les tragédies, par leur composition même, sont vraiment des œuvres de philosophe et de rhéteur. Il n'y faut chercher ni action, ni intrigue, ni lien entre les scènes, ni gradation dans l'intérêt. Tout se passe en longs monologues, dont un seul forme quelquefois tout un acte, en descriptions sans fin, en pompeuses déclamations, semblables à celles des écoles, et où deux personnages défendent aussi les deux thèses opposées. Ainsi Antigone soutient qu'il y a de la vertu à survivre à ses malheurs; Œdipe soutient que c'est une sottise. Le chœur dans ces tragédies joue un rôle ridicule. Évidemment ces ouvrages étaient destinés aux lectures publiques; de telles pièces ne seraient pas supportables sur la scène.

Voici les titres de ces tragédies dans l'ordre où elles nous sont parvenues :

1° *Hercule furieux*, même sujet que la tragédie d'Euripide qui porte le même nom.

2° *Thyeste*, emprunté sans doute à trois tragédies de Sophocle : *Atrée ou les Mycéniens*, *Thyeste à Sicyone*, *le second Thyeste*, dont il ne reste que des fragments. Crébillon a imité Sénèque dans son *Atrée et Thyeste*.

3° L'*Hippolyte*, qu'on a souvent rapproché de

l'*Hippolyte porte-couronne* d'Euripide et de la *Phèdre* de Racine.

4° *Œdipe*, pièce non moins connue par des rapprochements avec l'*Œdipe roi* de Sophocle et l'*Œdipe* de Corneille [1].

5° *Les Troyennes*, imitation de la première partie de l'*Hécube* d'Euripide et de la tragédie des *Troyennes* du même poète. C'est la pièce la plus remarquable de Sénèque.

6° *Médée*, empruntée aussi à Euripide [2]. On sait que la première tragédie dans laquelle s'annonce le grand Corneille (1635) est une *Médée*.

7° *Agamemnon*, dont le nom rappelle la première partie de l'*Orestie*, célèbre trilogie d'Eschyle. Sénèque a fait peu d'emprunts à la tragédie grecque. Nous avons cité une prophétie remarquable de Cassandre, qui voit et raconte, par un effet de double vue, les crimes dont le palais est le théâtre [3].

8° *Hercule sur l'Œta*, imitation des *Trachiniennes* de Sophocle et de l'*Hercule furieux* d'Euripide.

9° Deux scènes d'une *Thébaïde*, dont l'une appartient à un *Œdipe à Colone* (362 vers) et l'autre aux *Phéniciennes* d'Euripide (302 vers).

10° L'*Octavie*, tragédie prétexte, dans laquelle figure Sénèque lui-même, et qui fait allusion à la chute de Néron, postérieure de trois ans à la mort de Sénèque, est évidemment d'un siècle postérieur. Le sujet est la destinée de la malheureuse épouse de Néron. On a essayé en vain d'assigner à cette pièce un auteur déterminé. On remarque [4] qu'elle ne présente pas

1. Voir, dans nos *Morceaux traduits*, un chœur gracieux d'*Œdipe*, p. 400.
2. Voir, dans nos *Morceaux traduits*, trois passages de cette pièce, p. 401-406.
3. *Ibidem*, p. 406-407.
4. Teuffel, *Hist. de la littér. romaine*, t. II, p. 198.

l'abondance habituelle du style des tragédies de Sénèque et qu'elle ne se borne pas, comme elles, à trois acteurs. Le langage et la versification présentent aussi de nombreux disparates.

Les tragédies de Sénèque ont été beaucoup lues et beaucoup imitées par nos auteurs dramatiques depuis le XVIe siècle. Robert Garnier et tous ses successeurs s'en sont nourris; Corneille et Racine, ainsi que les poètes du XVIIIe siècle, Voltaire, Crébillon, ont puisé plus d'une fois à cette source. On peut dire que notre théâtre classique, et surtout celui de Corneille, a pris à ce contact quelques-uns de ses défauts, de la subtilité déclamatoire dans le monologue, l'abus de ce ressort théâtral, et aussi trop de virilité dans le ton et les sentiments des personnages de femmes. Cependant nos poètes ont dû aussi à ces tragédies de belles inspirations, de la vigueur et de l'éclat dans les dialogues, des traits fiers et soudains. C'est le caractère de Sénèque dans sa prose comme dans ses vers; c'est celui de toute son école, et de son neveu Lucain, dont nous étudierons bientôt le poème.

Pomponius Secundus. — Mais, avant de passer à un autre genre littéraire, nous devons signaler encore un poète, *Pomponius Secundus*, qui vécut sous Tibère et sous Caligula. Quintilien déclare qu'il était le premier tragique de son temps :

> De ceux que j'ai vus, le premier de beaucoup était Pomponius Secundus, que les vieillards trouvaient peu tragique, tout en reconnaissant sa science et son élégance [1].

Pline l'Ancien, Tacite, l'auteur du *Dialogue des orateurs*, le citent plus d'une fois. Pomponius avait joué

1. *Instit. orat.*, X, I, 98.

un rôle dans l'État; il avait été consul subrogé, il obtint le triomphe sous Claude. On cite de lui une pièce appelée *Æneas;* c'était donc une tragédie prétexte.

Bibliographie : Caro, *Quid de beata vita senserit Seneca*, 1852, thèse. — Am. Fleury, *Saint Paul et Sénèque*, 1853, 2 vol. in-8°. — Martha, *les Moralistes sous l'empire romain*, in-8°, 1866 (voir particulièrement le chapitre de *la Morale pratique dans les lettres de Sénèque*). — Ch. Aubertin, *Étude critique sur les rapports supposés entre Sénèque et saint Paul*, 1857, thèse. — Boissier, *la Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, t. II, p. 1-92. — D. Nisard, *Études sur les poëtes latins de la décadence*. — Siguier, *Quid de homine senserit Seneca in epistolis ad Lucilium*, 1860, thèse. — Crouslé, *De L. Annæi Senecæ naturalibus quæstionibus*, 1863, thèse. — Gréard, *De litteris et litterarum studio quid censuerit L. Annæus Seneca philosophus*, 1866, thèse. — Lévy-Bruhl, *Quid de Deo Seneca senserit*, 1884, thèse.

CHAPITRE II

LES HISTORIENS

Velleius Paterculus. — Valère Maxime. Quinte-Curce.

Historiens perdus. — Nous ne compterons point parmi les historiens Tibère, dont les mémoires hypocrites méritèrent d'être plus tard le manuel de Domitien, ni Claude, qui écrivit en quarante et un livres une *Histoire de Rome depuis la paix établie par Auguste*, ni Agrippine, la mère de Néron, dont Tacite et Pline citent aussi des mémoires. Tous ces ouvrages sont perdus et apparemment méritaient de l'être. Il en est de même de ceux de Brutidius Niger, déclamateur et historien, dont Sénèque le père et Tacite reconnaissent le talent. Mais cet homme, pour faire une prompte fortune, embrassa l'odieux métier de délateur aux ordres de Tibère, et se rendit l'instrument de la perte de beaucoup de ses concitoyens. Quelle foi aurait-on pu ajouter aux récits d'un assassin officiel?

On doit regretter davantage une histoire de la guerre civile et de la guerre contre les Germains par Aufidius Bassus, dont les récits furent continués, comme nous le verrons, par Pline l'Ancien. Aufidius est souvent cité avec éloge par Sénèque et par Quintilien; c'était un écrivain brillant, faisant de l'histoire, suivant le goût et l'habitude du temps, une œuvre

de rhétorique. Tel est le caractère prédominant des trois historiens de cette époque dont les écrits nous sont restés au moins en partie, Velleius Paterculus, Valère Maxime et Quinte-Curce.

Velleius Paterculus. — L'ouvrage de Velleius n'a été cité qu'une seule fois dans l'antiquité, par Priscien, grammairien de la seconde moitié du ve siècle. Mais Velleius, dans son histoire, a parlé beaucoup de lui-même et de sa famille. Nous savons ainsi qu'il naquit à Naples, vers l'an 21 avant J.-C., qu'il descendait du Campanien Décius Magius, longtemps chef du parti romain contre Annibal à Capoue. Le petit-fils de Décius Magius servit avec distinction dans la guerre Sociale; il fut récompensé par le droit de cité et par la préture de ses deux fils [1]. L'aïeul de l'historien fut préfet des travailleurs (*præfectus fabrum*), c'est-à-dire ingénieur en chef dans l'armée de Pompée, puis dans celle de Tibérius Néron, père de l'empereur Tibère. Son père fut préfet de la cavalerie dans l'armée de Germanie sous Tibère [2]; son frère servit aussi avec honneur en Pannonie et en Dalmatie [3]. Lui-même débuta comme tribun en Thrace et en Macédoine, sous M. Vinicius, père de celui auquel il a dédié son histoire [4], puis en Achaïe et en Asie. Il accompagna ensuite C. César, petit-fils d'Auguste, dans une expédition contre les Parthes avec le grade de tribun militaire. Il parle avec enthousiasme de ces belles contrées de l'Orient et du spectacle de l'armée romaine et de l'armée des barbares rangées sur les deux rives de l'Euphrate, tandis que les généraux avaient dans

1. Velleius, *Historiæ*, II, 16.
2. *Ibid.*, 104.
3. *Ibid.*, 115.
4. *Ibid.*, 101.

une île du fleuve une entrevue qui aboutit à un traité [1]. Lorsque Tibère fut adopté par Auguste, Velleius partit avec lui pour l'armée de Germanie, où il remplaça son père dans le grade de préfet de la cavalerie [2]. Lorsqu'il eut complété les années nécessaires pour entrer au sénat, il fut nommé questeur et chargé de conduire à Tibère les renforts que lui envoyait Auguste. Il devint ensuite un de ses lieutenants et prit une part honorable à ces rudes guerres contre les Germains, les Pannoniens, les Dalmates. Il n'oublie pas de nous apprendre que, dans le triomphe qui suivit ces campagnes, son frère et lui marchaient auprès du char de l'empereur [3], décorés l'un et l'autre des plus hautes récompenses militaires. Désignés sous Auguste pour la préture, ils furent nommés, après la mort du prince, sur la présentation de Tibère.

Ces détails nous aident à comprendre l'enthousiasme de Velleius pour son ancien général et les incroyables flatteries dont il le comble dans son récit. Son silence fait présumer qu'il n'a pas dépassé la préture. Les derniers événements qu'il signale dans son récit sont la mort de Livie (29 après J.-C.) et le consulat de M. Vinicius, auquel est dédié l'ouvrage (l'an 30). On conjecture qu'il mourut la même année que Séjan (31), auquel il avait prodigué aussi les éloges [4] et dont il a peut-être partagé la disgrâce.

Son récit porte le titre d'*Histoires romaines à M. Vinicius*. La composition en est singulière. Cette histoire romaine, divisée en deux livres, commençait par un long sommaire de toute l'histoire ancienne de la Grèce et de l'Orient. Le premier livre est cruellement mutilé; les premiers chapitres nous manquent.

1. *Historiæ*, 101.
2. *Ibid.*, 104.
3. *Ibid.*, 121.
4. *Ibid.*, 127.

Pour nous, le récit débute par l'énumération des colonies que les Grecs fondèrent après la guerre de Troie. Puis l'auteur expose rapidement l'histoire intérieure d'Athènes et du Péloponèse, le retour des Héraclides, le dévouement de Codrus, la législation de Lycurgue, les révolutions de l'Asie, où l'empire passe des Assyriens aux Mèdes, la fondation de Carthage par Didon. Au milieu de ces très courts et très secs sommaires, on rencontre tout à coup une élégante esquisse littéraire sur Homère et sur Hésiode. L'ouvrage tout entier est émaillé en quelque sorte de morceaux de ce genre, sortes de digressions brillantes, peu ou point rattachées au récit, et qui nous montrent un auteur curieux avant tout de l'effet littéraire et sans doute des applaudissements d'un auditoire.

Nous arrivons ainsi aux origines de Rome et aux premières institutions de Romulus. Puis une énorme lacune supprime près de six cents ans[1]. De l'enlèvement des Sabines nous sommes transportés tout à coup à l'époque de la guerre de Paul-Émile contre Persée, de la destruction de Corinthe par Mummius et de Carthage par Scipion Émilien. Ce rapide résumé est coupé tantôt par une longue énumération des colonies fondées depuis la prise de Rome par les Gaulois, tantôt par des anecdotes dramatiques, comme celle du malheur de Paul-Émile dont le triomphe est précédé et suivi de la mort de deux fils, tantôt par des parallèles à effet, tel que celui du grossier Mummius et de Scipion, l'élégant ami des beaux-arts, et par des réflexions sous forme d'antithèses sur les dangers de ces mœurs nouvelles.

Assurément tu jugeras, Vinicius, que cette inintelligence grossière des chefs-d'œuvre de Corinthe était plus utile à la république qu'une intelligence si raffinée de leurs

1. Exactement 582 ans.

beautés, et que l'ancienne ignorance faisait plus d'honneur à Rome que la science d'aujourd'hui [1].

Dans ce premier livre se rencontre aussi un brillant développement souvent cité sur ce thème que les génies supérieurs en tous genres sont souvent réunis dans une même et courte période, et que la décadence par une loi fatale suit de près la perfection [2]. Tous les grands écrivains de la Grèce, tous ceux de Rome depuis Accius et Cécilius sont ainsi passés en revue. Ici encore il est impossible de ne pas reconnaître l'élève des rhéteurs, le contemporain de Sénèque le père et des fameux déclamateurs dont celui-ci nous a laissé les portraits.

Le second livre ne procède pas autrement que le premier. Cependant il en diffère beaucoup par l'abondance nouvelle du récit. Plus nous approchons du temps de l'auteur, plus ce sommaire devient une véritable histoire, pleine de renseignements et de détails intéressants. La guerre contre Viriathe, le honteux échec de Mancinus, le tribunat de Tibérius Gracchus, puis celui de son frère Caius, le siège et la prise de Numance, la guerre contre Jugurtha, les victoires de Marius sur Jugurtha, sur les Cimbres et les Teutons, la guerre Sociale, la guerre civile entre Marius et Sylla, tous ces événements sont racontés avec abondance. Ce qui en relève encore la saveur, ce sont des portraits vigoureusement tracés, tels que ceux de Marius, de Mithridate, de Sylla, de Pompée, des tableaux aux riches couleurs, des réflexions moralistes et des traits que le poète Lucain a plus d'une fois

1. Ch. XIII. Non, puto, judicas, Vinici, quin magis pro republica fuerit manere adhuc rudem Corinthiorum intellectum, quam in tantum ea intelligi, et quin hac prudentia illa imprudentia decori publico fuerit convenientior.

2. Ch. XVI.

empruntés. C'est ainsi que Velleius nous montre Marius sur les ruines de Carthage.

Marius regarde Carthage, celle-ci fixe les yeux sur Marius, et chacun des deux peut consoler l'autre.

Lucain dira, en aiguisant encore les pensées :

Carthage et Marius se consolèrent mutuellement de leur sort, et ces deux grands débris pardonnèrent aux dieux [1].

Plus tard, Velleius, après une description enthousiaste des victoires de Pompée, dira de lui que son âme ne supportait plus un égal [2]. Lucain, rapprochant Pompée de César, renforcera la pensée de l'historien : « César ne peut plus supporter de supérieur, Pompée ne veut pas d'égal. »

Velleius appartient par ses préférences au parti aristocratique; il juge très sévèrement les Gracques,

1. Ch. XIX... Quum Marius aspiciens Carthaginem, illa intuens Marium, alter alteri possent esse solatio.

Lucain, *Pharsale*, II, v, 90 et suiv. :

Nuda triumphati jacuit per regna Jugurthæ,
Et Pœnos pressit cineres; solatia fati
Carthago Mariusque tulit, pariterque jacentes
Ignovere diis.

Manilius avait dit (IV, 47) :

Et jacuit Libycis compar jactura ruinis.

Delille, *Jardins*, ch. IV :

Telle jadis Carthage
Vit sur ses murs détruits Marius malheureux,
Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.

2. Ch. XXXIII. Nam neque Pompeius *quemquam animo parem tulit.*

Lucain, I, 125, 126 :

Nec quemquam jam ferre potest Cæsarve priorem,
Pompeiusve parem.

tout en reconnaissant leurs grandes qualités. Cependant il est impartial dans son appréciation de Marius et de Cinna; il sait flétrir les cruautés d'Opimius et de Sylla, il admire Cicéron et condamne franchement Catilina. Il rend justice aux vertus de Caton et même de Brutus, tout en détestant le meurtre de César. Mais ici sa justice devient plus timide; quand il arrive à l'époque d'Auguste et de Tibère, et même à celle de César, l'esprit de flatterie l'entraîne à de misérables réticences ou à une odieuse glorification des maîtres. Ils ont été ses généraux; c'est la seule excuse de ces hyperboles emphatiques, de cet enthousiasme qui se répand en exclamations et en apostrophes. Le futur Auguste est né pendant le consulat de Cicéron; quelle gloire nouvelle pour cette année mémorable, que la naissance de celui dont la grandeur doit éclipser tous les plus illustres personnages de toutes les nations [1]! Velleius va raconter les campagnes des Gaules :

Pendant ce temps César accomplissait en Gaule des exploits *gigantesques;* c'était presque un second univers qu'il ajoutait à notre empire et au sien [2].

Quand il décrit le triomphe d'Octave, après la bataille d'Actium, c'est un hymne véritable qu'il chante en son honneur [3].

Décrire l'affluence, les acclamations de toutes les personnes, de tous les âges, de toutes les classes qui accueillirent César à son retour en Italie et à Rome, la magnifi-

1. Ch. xxxvi. Consulatui Ciceronis non mediocre adjecit decus natus eo anno divus Augustus, omnibus omnium gentium viris magnitudine sua inducturus caliginem.

2. Ch. xlvi. Quum *immanes* res C. Cæsar in Gallia ageret, alterum pæne imperio nostro ac suo quærens orbem.

3. Ch. lxxxix.

cence de ses triomphes, des jeux qu'il donna, c'est à quoi une histoire complète, dans ses proportions habituelles, ne saurait atteindre, bien loin que cet abrégé si court y puisse réussir. Désormais les hommes n'ont plus rien à demander aux dieux, les dieux n'ont plus rien à donner aux hommes; on ne saurait former de vœux, concevoir un idéal de bonheur qu'Auguste, depuis son retour, n'ait réalisés pour la république, pour le peuple romain et pour l'univers.

Suit une énumération des bienfaits du nouveau pouvoir, les guerres civiles arrivées à leur terme, les guerres étrangères *ensevelies*, la paix rappelée, la fureur des armes partout endormie, la force restituée aux lois, l'autorité aux jugements, la majesté au sénat, l'ancienne et vénérable constitution de l'État rétablie, la culture rendue aux campagnes, les honneurs aux autels, la sécurité aux personnes, la propriété des biens garantie à tous..... Arrêtons ici cette liste, qui se prolonge encore pendant une page.

La dernière partie du récit est la plus intéressante de toutes, parce que l'auteur, comme nous l'avons vu déjà en racontant sa vie, y décrit ses campagnes en Orient, en Germanie, en Pannonie, en Dalmatie. Témoin pendant huit ans, comme préfet ou comme lieutenant, « des très célestes travaux de Tibère », il mêle aux récits de ces campagnes des tableaux et des scènes qui sortent étrangement des proportions d'un abrégé, mais qui flattent le lecteur comme ils ont sans doute flatté, à Rome, les habitués des lectures publiques. Nous avons reproduit, dans notre *Recueil* [1], le tableau de la défaite de Varus. On extrait souvent du livre une anecdote piquante que l'auteur n'a pu, dit-il, s'empêcher d'y introduire; c'est l'entrevue, sur les bords de l'Elbe, de Tibère et d'un vieux chef germain, qui contemple longtemps le général, obtient la faveur de

1. Page 367.

serrer sa main, exprime sa joie d'avoir contemplé « ces dieux qu'il ne connaissait que par des récits », et, « les yeux toujours fixés sur César, regagne sur sa barque la rive opposée du fleuve [1] ».

Les morceaux de ce genre abondent dans Velleius. Quel recueil on ferait aussi de ses déclamations sur le malheur des guerres civiles, sur le luxe des bâtiments et de la table, de ses invectives contre le siècle (*convicium sæculi*), inévitable lieu commun que nous a signalé Sénèque! Que de réflexions sentencieuses sur les vicissitudes de la fortune! L'histoire des guerres civiles lui fournissait bien des variations sur ce thème éternel, soit qu'il peignît la mort de Pompée et le malheur de ce grand homme, à qui naguère la terre manquait pour la victoire, à qui aujourd'hui elle manque pour un tombeau [2], soit qu'il déplorât la clémence de César, et cette catastrophe contre laquelle semblaient le prémunir des présages, des avis nombreux, les prières et les larmes de Calpurnie!

Mais assurément, quand la force inéluctable des destins a résolu de renverser la fortune d'un homme, elle altère aussi sa raison [3].

Cette même pensée se retrouve à l'occasion du désastre de Varus:

Quand Dieu veut changer la fortune, il altère la raison, si bien que, par un excès de malheur, à l'infortune se joint l'opinion que l'infortune était méritée, et que l'accident se transforme en faute [4].

1. Ch. CVII.
2. Ch. LIII. Cui modo ad victoriam terra defuerat, deest ad sepulturam.
3. Ch. LVII. Sed profecto ineluctabilis fortunæ vis, cujuscumque fortunam mutare constituit, consilia corrumpit. — C'est la pensée si connue : *Quos Jupiter perdere vult dementat.*
4. Ch. CXVIII.

La mort de Cicéron était un de ces thèmes sur lesquels aimait à s'exercer l'éloquence des déclamateurs. Nous avons traduit les beaux vers de Cornélius Sévérus. Velleius, on le devine, a saisi avec empressement cette occasion de donner carrière à son éloquence, et d'accabler Antoine de ses apostrophes, où d'ailleurs plus d'un trait semble emprunté à Cornélius Sévérus. « L'indignation qui s'échappe de son cœur et de sa poitrine le force, dit-il, à sortir encore ici des bornes prescrites à son ouvrage », et, à ses invectives contre le triumvir, se mêle une appréciation enthousiaste de l'éloquence du grand orateur, « qui vit, qui vivra pendant toute la durée des siècles, et dont les œuvres perpétueront avec sa gloire l'infamie de son assassin, voué à l'exécration de l'univers [1] ».

Notre analyse incomplète et nos citations nous permettent de conclure qu'il ne faut pas chercher dans l'œuvre de Velleius une véritable composition historique. Dans le cadre d'un abrégé il a fait entrer sans cesse des tableaux, des portraits, des parallèles, des appréciations littéraires, des dissertations ou plutôt des déclamations de philosophe et de moraliste. Rien de plus disproportionné que ce livre, œuvre évidente d'un rhéteur, curieux avant tout de briller et d'être applaudi. Le style, comme le fond, a bien le caractère du temps : quelle accumulation de toutes les figures de la rhétorique! que de métaphores, que d'antithèses subtiles, que d'exclamations, que d'apostrophes! quelles combinaisons de mots prétentieux, que d'expressions poétiques, quelle coquetterie de langage et de tournures, quelle recherche des traits et de la pointe! Velleius est excusable, il subit l'influence du siècle, et la mode est à la déclamation et au stoïcisme. Les écrivains que nous allons rencontrer, prosateurs

1. Ch. LXVI.

et poètes, seront, comme lui, déclamateurs et stoïciens. Il n'aura même pas le privilège de la bassesse et de l'adulation. Sénèque, l'auteur de la *Consolation à Polybe*, n'y avait pas échappé; nous verrons que Valère Maxime, Quinte-Curce, Lucain, n'y ont pas échappé davantage.

Valère Maxime. — Valerius Maximus, dont une vieille habitude française a défiguré le nom, appartenait sans doute à la grande famille des Valerius. Son éducation fut certainement celle du temps; l'influence des écoles de rhétorique et de philosophie est manifeste dans son ouvrage. Il suivit, dans une expédition en Asie, Sextus Pompée, un des confidents de Tibère, vers 17 après J.-C. On suppose, sans raison positive, qu'il ne revint à Rome qu'après la mort de Séjan. Son livre, dédié à l'empereur, est du moins postérieur à la disgrâce du fameux ministre, qu'il déchire avec une lâcheté vraiment odieuse. Valère Maxime flatte avec bien moins de retenue encore que Velleius. Plein d'une indignation officielle pour tous ceux que la tyrannie impériale a proscrits, il pousse la bassesse et l'adulation au delà de ce que peut excuser la nécessité. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir son livre. Velleius terminait ses *Histoires* par une prière pour la conservation des jours de Tibère; Valère Maxime, « à l'exemple, dit-il, des anciens poètes qui commençaient toujours par Jupiter, invoque dès le début Tibère, comme la divinité qui doit guider sa plume » :

C'est toi, César, à qui la volonté unanime des hommes et des dieux a donné l'empire de la mer et de la terre, c'est toi, le salut assuré de la patrie, dont j'invoque l'appui pour mon entreprise, toi dont la providence céleste protège avec bonté les vertus que je vais raconter, et punit avec sévérité les vices que je vais décrire. Si les orateurs anciens commençaient justement par Jupiter très bon, très

grand, si les plus excellents poètes ont toujours débuté par l'invocation d'un dieu, mon humilité est d'autant plus admise à recourir à ta bienveillance que les autres divinités se fondent sur la croyance, et que nos yeux voient la tienne présente et égale à l'astre éclatant de ton père et de ton aïeul.

Cette divinisation de Tibère pendant sa vie est une des flatteries qui devaient le plus exciter son dégoût, et qui expliquent cette parole célèbre :

O ces hommes qui se ruent dans la servitude! *O homines promptos ad servitutem!*

Mais Valère Maxime ne se contente pas de cette emphatique invocation. Sans cesse, à tout propos, il flatte, soit par de lâches invectives contre les ennemis de César, Brutus et Cassius, que Velleius lui-même a respectés, soit par la profusion de ses éloges aussi maladroits que mensongers pour la famille impériale, dont il célèbre impudemment tous les membres, sans qu'aucune circonstance, aucun souvenir militaire puisse excuser sa bassesse, comme celle de Velleius, l'ancien lieutenant de Tibère.

Voici le titre de l'ouvrage : *Neuf livres de faits et de mots mémorables dédiés à Tibère César Auguste* [1]. C'est moins un livre d'histoire qu'une sorte de morale en action, ou plutôt encore une collection d'exemples composés à l'usage des écoles des rhéteurs. Sans doute les *Livres d'exemples* de Cornélius Népos, plusieurs fois nommés chez les anciens, avaient le même caractère. Il en est de même d'un autre recueil du grammairien Pomponius Rufus (*Collectorum liber*), que Valère Maxime cite une fois [2] et auquel il semble avoir fait

1. *Factorum et dictorum memorabilium ad Tiberium Cæsarem Augustum libri novem.*
2. IV, 4.

des emprunts, comme il en a fait à tant d'autres auteurs.

Valère Maxime n'adopte pas, comme l'historien, l'ordre chronologique; son cadre est celui d'un traité de philosophie ou de morale. Il prend successivement la religion (livre Ier), les institutions et les mœurs (livre II), les différentes vertus (III-VI), les vices qui leur sont opposés (VII-IX) et, sous chacun de ces chefs généraux, il range une suite de récits qui s'y rapportent. Dans la disposition même de ces exemples, il s'écarte du plan de l'historien, car il les divise en *exemples domestiques* et *exemples étrangers*. Toujours Rome est au premier rang; les faits empruntés à l'histoire de la Grèce ou de l'Orient ne viennent qu'en seconde ligne; et souvent même, dans chacune de ces deux parties, les événements les plus modernes précèdent les plus anciens. Enfin, le but moraliste de l'auteur paraît encore dans les pompeuses dissertations qui font le début ou la conclusion des chapitres; chaque vertu, chaque passion, chaque vice est décrit soit par quelques traits, soit par de longs développements.

Quant aux faits mêmes que raconte Valère Maxime, il ne va pas les puiser aux sources originales : il prend à pleines mains dans les écrits de ses prédécesseurs, de Salluste, de César, de Cornélius, de Cicéron, de Tite-Live; pour l'histoire étrangère, il se sert aussi, quand il est possible, des auteurs latins, et, à leur défaut, il traduit les écrivains grecs. A peine prend-il le soin de déguiser ses emprunts; sous les ornements de mauvais goût dont il gâte la noble simplicité des originaux, on retrouve souvent des pages entières de Tite-Live ou de Salluste presque textuellement reproduites. Ce sont plutôt des extraits qu'un ouvrage personnel.

Pleine de faits tronqués, d'idées morales fausses, de jugements où la crédulité le dispute à la bassesse et à la sottise, cette compilation est pourtant précieuse

par certains détails d'antiquités et de mœurs que l'on chercherait vainement ailleurs, par les dates et les renseignements qu'on y trouve. Le style est riche en hyperboles extravagantes, en incohérentes métaphores, en apostrophes ridicules, en puériles antithèses, en monstrueuses alliances de mots, en transitions lourdes et gauches. Tous ces défauts n'ont pas empêché le livre d'être beaucoup lu et chez les anciens et chez les modernes. Pline, Frontin, Aulu-Gelle le citent plus d'une fois; deux écrivains, Julius Paris et Nepotianus, en ont fait des abrégés qui subsistent encore. Mais cette faveur est devenue, au moyen âge et chez les modernes, un véritable enthousiasme. Aucun ouvrage n'a été plus souvent reproduit d'abord par les copistes, puis par l'imprimerie, que celui du *grand Valère*, comme on disait alors; aucun n'a été plus souvent traduit, aucun n'a donné naissance à plus d'abrégés et d'imitations. Tantôt c'est l'histoire sacrée et l'histoire profane tout entière que l'imitateur passe en revue, comme pour compléter l'écrivain latin[1]; tantôt il se borne à l'histoire ecclésiastique, et le recueil prend le titre de *Valère Maxime chrétien*[2]; tantôt il emprunte spécialement ses exemples aux annales d'une nation moderne, et nous avons ainsi un *Valère Maxime suédois*, un *Valère Maxime vénitien*, un *Valère Maxime français*, etc.[3].

1. Fulgosii factorum dictorumque memorabilium libri IX, 1565.

2. Exnerii Valerius Maximus christianus, 1641. De ce genre est un recueil bien plus ancien, celui de Nicolas de Hanap, dominicain français, qui fut patriarche de Jérusalem à la fin du XIIIe siècle (1288-1291). Son livre, longtemps populaire sous le nom de *Bible des pauvres*, a pour titre : *Virtutum vitiorumque exempla ex universæ divinæ Scripturæ promtuario desumpta.*

3. *Liber memorabilium exemplorum Suecicæ gentis*, 1671, par Jean Scheffer. — J. Bapt. Egnatius, *Lib. IX de exemplis illustrium virorum Venetæ civitatis atque aliarum gentium*, 1534. — *Le Valère Maxime français*, par de la Place. Paris, 1672.

Quinte-Curce. — Une autre composition historique bien supérieure à la compilation de Valère Maxime mérite cependant, à beaucoup d'égards, d'être rangée, comme les *Histoires* de Velleius, parmi les œuvres de rhétorique inspirées par les déclamations et par la mode des lectures publiques. C'est l'*Histoire d'Alexandre* (*Historiarum Alexandri Magni Macedonis libri superstites*).

Examen de l'époque de Quinte-Curce. — Nous n'avons aucun renseignement certain sur la personne de l'historien que nous appelons Quinte-Curce, et qui est désigné dans les manuscrits sous les noms de *Quintus Curtius*, ou, plus rarement, de *Quintus Curtius Rufus*. On trouve un rhéteur ainsi nommé dans le catalogue qui précède les fragments de l'ouvrage du biographe Suétone sur les rhéteurs illustres (*De claris Rhetoribus*). Tacite [1] et Pline le Jeune [2] parlent d'un Curtius Rufus, homme de basse extraction, et même, suivant quelques-uns, fils de gladiateur, qui dut sa fortune politique à la faveur de Tibère, et qui, après avoir été préteur sous ce prince, consul sous Caligula et sous Claude, après avoir commandé en Arménie et obtenu les insignes du triomphe, mourut proconsul d'Afrique. Ce personnage est-il le même que le rhéteur signalé par Suétone? Faut-il voir dans l'un ou dans l'autre l'auteur de l'*Histoire d'Alexandre*? Sur ce double point il est impossible de rien décider, et nous ne pouvons fixer avec sûreté le temps même où a vécu notre Quinte-Curce. Aucun écrivain ancien ne fait mention de l'*Histoire d'Alexandre*, et dans toute la partie conservée de cet ouvrage, deux fois seulement l'auteur fait allusion aux événements de son

1. *Annal.*, XI, 20 et 21.
2. *Lettr.*, VII, 17.

temps, mais en termes assez vagues pour que les conclusions des critiques sur l'époque de Quinte-Curce aient varié entre le siècle d'Auguste et celui de Théodose.

Au livre IV, ch. IV, l'historien termine par ces mots le récit du siège et de la prise de Tyr :

Après tant de vicissitudes, Tyr relevée de ses ruines, aujourd'hui qu'une longue paix rend la vie au monde, se repose sous la protection de la douceur romaine.

Dans l'avant-dernier chapitre de l'ouvrage (livre X, ch. IX), à propos des rivalités et des guerres qui suivirent la mort d'Alexandre, Quinte-Curce développe cette idée que le trône n'admet pas de partage, et, appliquant ce principe à l'empire romain, il ajoute :

C'est donc à bon droit et à juste titre que l'empire romain proclame devoir son salut à son prince; car, dans cette nuit fatale qui faillit être pour nous la dernière, c'est lui qui nous a montré la lumière comme un astre inconnu; ce n'est pas le soleil, c'est lui qui s'est levé pour rendre le jour au monde, quand les membres, privés de leur chef, s'agitaient en désordre. Que de torches n'a-t-il pas alors éteintes! Que d'épées remises dans le fourreau! De quelles tempêtes n'a-t-il pas tout à coup purgé les cieux! Aussi voyons-nous l'empire non seulement reprendre, mais fleurir. Que la jalousie du destin nous épargne, et nous verrons s'étendre au delà de ce siècle la suite longue à coup sûr, et, s'il plaisait aux dieux, éternelle des descendants de cette même famille. Mais je reviens aux faits dont j'avais détourné mes yeux pour les arrêter sur ce beau spectacle de la félicité publique.

Dans ce prince, dont l'avènement, dû à une nuit de combats terribles, a été le salut de Rome, on a vu Auguste, Tibère, Claude, Vespasien, Trajan, Constantin, Théodose.

Parmi toutes ces opinions, deux seulement méritent d'être discutées. La première est celle qui voit dans le tableau que nous retrace Quinte-Curce l'avènement de Vespasien (*astre inconnu*), et dans la *nuit fatale* dont parle l'auteur la bataille de Crémone, commencée à neuf heures du soir. La seconde rapporte ces expressions à Claude et à la nuit du 24 au 25 janvier, qui vit le meurtre de Caligula. La plupart des critiques contemporains adoptent cette dernière opinion. Il nous semble avec M. Dosson, auteur d'une belle et importante *Étude sur Quinte-Curce* [1], que les allusions à la guerre civile et à la famille régnante conviennent assez exactement à Claude, dont l'élévation au trône, après le meurtre de Caligula, fut accueillie avec joie et rendit aussitôt le calme à la ville. Claude avait plusieurs enfants, ce qui justifie la phrase de Quinte-Curce. Sénèque parle de même dans sa *Consolation à Polybe* [2]. D'ailleurs les premiers actes de Claude firent naître toutes les espérances : il proclamait une amnistie générale, il oubliait toutes les offenses dont on l'avait accablé, il abolissait les impôts créés par Caligula. Ces débuts, joints à l'esprit d'adulation dont Quinte-Curce n'est pas plus exempt que ses contemporains, justifient suffisamment les hyperboles de l'historien.

Il faut lire dans le savant livre de M. Dosson toute cette discussion. Il fait remarquer en outre que le passage relatif à Tyr et à la tranquillité dont jouissait l'empire s'explique très facilement dans cette hypothèse; car la paix a régné sans interruption depuis l'an 17 jusqu'en l'année 42. Or, c'est le 25 janvier 41 que Claude fut proclamé empereur.

1. *Étude sur Quinte-Curce, sa vie et son œuvre*, thèse de doctorat. Hachette, 1886.
2. Ch. XXXI.

M. Dosson appuie encore son argumentation sur une autre remarque très intéressante. Sénèque, qui n'a jamais cité Quinte-Curce, semble avoir connu son ouvrage et l'avoir quelquefois mis à contribution. La comparaison entre un passage des *Lettres* [1] et un chapitre de l'*Histoire d'Alexandre* [2] ne laisse pas de doutes sur la parenté des deux récits [3], et M. Dosson prouve clairement que le copiste ne peut être que Sénèque. D'autres rapprochements lui permettent d'établir que le philosophe, ailleurs encore, s'est souvenu de l'historien [4]. Or, les lettres de Sénèque ont été publiées en 62 ou tout au plus en 65. Il suit de là que l'Histoire de Quinte-Curce est antérieure au règne de Vespasien, qui commence en 69. Il est très probable qu'elle a été publiée, ou du moins écrite, entre 41 et 42.

L'examen de la manière et du style de Quinte-Curce ne nous mènera pas à d'autres conclusions. Comme écrivain, il est infiniment supérieur à Valère Maxime; il l'emporte même beaucoup sur Velleius; mais par la couleur poétique de son récit, par l'abondance des tableaux et des riches descriptions, par le goût pour les sentences, par l'amour des réflexions morales et des analyses psychologiques, il est bien le contemporain des Sénèque et de toute cette école. Il est stoïcien, comme la plupart des écrivains de cet âge, et souvent il fait parler ses personnages en stoïciens [5].

Étude de l'Histoire de Quinte-Curce. — Cet ouvrage, dont l'auteur est si imparfaitement connu, ne nous est point parvenu sans mutilations. Sur les dix

1. VI, 7.
2. VIII, 10.
3. Voir Dosson, p. 31.
4. *Idem*, p. 33.
5. *Idem*, p. 259-265.

livres qui embrassaient l'histoire entière d'Alexandre, les deux premiers sont perdus, et le récit, tel que nous l'avons, commence à l'arrivée du conquérant en Phrygie. La fin du livre V et le commencement du livre VI manquent également, ainsi que deux passages du livre X. Plusieurs savants ont comblé ces lacunes par des suppléments : le plus estimé est celui que publia en 1648 le célèbre commentateur Freinsheim [1]; ce travail accompagne dans beaucoup d'éditions le texte de Quinte-Curce.

Quel est le mérite de l'*Histoire d'Alexandre?* Sur cette question les avis ont été aussi partagés que sur celle même de l'époque où a vécu l'auteur. Les uns n'ont vu dans Quinte-Curce qu'un rhéteur fleuri et ampoulé, un conteur romanesque et indigne de foi; les autres l'ont placé parmi les écrivains les plus distingués et les premiers historiens de Rome. Nous croyons que cette condamnation absolue et ces éloges sans réserve sont également excessifs, et que, si l'ouvrage de Quinte-Curce donne souvent prise aux objections de la science moderne et quelquefois à la sévérité de la critique, les qualités du récit et du style sont encore assez nombreuses pour justifier la popularité de l'auteur et le rang qu'il a toujours occupé parmi les classiques.

N'oublions pas d'abord que, chez les anciens, l'histoire a été plus souvent une œuvre littéraire, voisine de la poésie et de l'éloquence, que le résultat exact et savant de longues études et de judicieuses investigations. Les scènes dramatiques, les portraits saisissants, les brillants discours, voilà ce qui domine dans la plupart des historiens de l'antiquité. Le père de l'histoire, Hérodote, est encore tout près de l'épopée; il est poète par le style, qui a fait donner à ses livres

1. Né à Ulm en 1608, mort à Heidelberg en 1660.

les noms des neuf Muses, poète par les narrations, poète par cette figure de la Fatalité partout présente dans son livre, et dont il aime, comme Eschyle, à montrer la main pesant sur les hommes. Thucydide, plus sévère dans sa marche, plus exact, plus homme d'État, se rapproche davantage de notre manière d'entendre l'histoire; cependant l'homme de lettres, le moraliste, paraissent souvent dans ces tableaux pleins d'un sombre coloris et dans les sentences qui remplissent son récit et ses harangues. Salluste, en écrivant l'histoire de son pays, avoue franchement que son but est tout littéraire : « d'autres ont poursuivi la gloire du conquérant, de l'homme politique, il cherche la renommée du grand écrivain ». T. Live, sans doute, en composant ses *Décades*, a travaillé pour la grandeur de Rome; mais, outre que cette pensée nuit quelquefois à son impartialité comme historien, son livre, par l'éclat des scènes et des descriptions, par l'éloquence des discours où les caractères et les passions des personnages sont reproduits avec une vérité si dramatique, par la richesse du style, est un des principaux monuments des lettres latines. Quant à Tacite, dont nous étudierons bientôt les écrits, Racine l'a nommé avec raison le plus grand peintre de l'antiquité : il procède toujours par tableaux, peignant les faits, les temps, les hommes, avec une énergie et une profondeur saisissantes; il écrit l'histoire en moraliste, étudiant ce qu'a été, à chaque époque, la nature humaine chez les gouvernants et les gouvernés, examinant surtout dans les révolutions comment se dessinent les passions et les caractères. Pour trouver un historien tout à fait conforme à la sévérité des idées modernes, il faut prendre César, dont les récits simples et rapides, exacts et sobres, vont droit à leur but, c'est-à-dire à l'explication des combats et des campagnes et, en nous laissant deviner l'habile écrivain,

nous montrent avant tout l'homme d'action, le grand capitaine, le grand politique : il faut prendre surtout le Grec Polybe, narrateur froid et peu attachant, mais profond et instructif, remontant aux causes des événements, les suivant dans leurs conséquences, inaugurant par ses vues philosophiques la science de l'histoire, et digne d'avoir servi de maître à Bossuet et à Montesquieu.

Quinte-Curce n'est certes ni de l'école de Polybe ni de celle de César : quelques critiques ont cru voir dans son livre l'imitation de Tite-Live, et il est certain que son récit est dans la manière du grand historien, dont il outre souvent les qualités. On peut affirmer hardiment qu'il a conçu l'histoire, comme Salluste, en écrivain curieux de bien dire et d'être admiré pour son éloquence. Sans doute même ce qui l'a attiré au sujet qu'il a choisi, c'est la grandeur étrange des événements et du héros, l'éloignement des temps et des pays, le caractère pittoresque des contrées, les couleurs poétiques et fabuleuses répandues sur cette expédition : il a vu là une ample matière à riches narrations, à contrastes saisissants. N'espérons donc pas trouver en lui une grande sûreté de critique, beaucoup de discrétion dans le choix des faits, une connaissance précise et nette des pays où il nous transporte : ce n'est point par ces études qu'il s'est préparé à l'histoire; ce n'est point ainsi qu'il l'a conçue, et que l'avaient conçue en général ses illustres devanciers.

Ajoutons, pour être juste, que dans le récit de la vie d'Alexandre, plus que dans tout autre sujet, l'erreur était facile, l'exagération naturelle et excusable. En effet, si les renseignements sur Alexandre abondaient dans l'antiquité, cette richesse était plutôt pour l'historien un embarras qu'une ressource. Parmi les compagnons et les contemporains du prince, un grand

nombre avaient écrit des relations générales ou partielles de la conquête; mais, de même que les rodomontades des soldats macédoniens, revenus en Grèce après l'expédition, fournirent à la comédie moderne des Ménandre et des Philémon un personnage nouveau, bientôt populaire, le soldat fanfaron, de même les absurdes hyperboles, les mensonges et l'emphase des historiens d'Alexandre devinrent célèbres par le ridicule, et, ce qui est plus grave, enveloppèrent cette époque importante de doutes et d'obscurité. C'est en ce sens que les critiques anciens ont parlé des mémoires d'Onésicrite, officier de la flotte d'Alexandre, et de ceux de Clitarque, écrivain enflé, chroniqueur plein d'exagérations et de fables. Or, on en comptait vingt autres, généralement aussi peu croyables. Au milieu de cette multiplicité de témoignages suspects, souvent divers ou contradictoires, la tâche des écrivains postérieurs devint fort embarrassante : les plus judicieux, comme le sage Arrien, n'ont pas toujours échappé à l'erreur. Cet écrivain, préparé aux travaux de l'histoire par les fonctions de l'homme d'État et du général comme par les spéculations du philosophe [1], nous avertit lui-même qu'il a choisi ses autorités, et qu'il n'a voulu accepter que les plus graves [2]; cependant, quoique son livre soit le guide le plus sûr pour l'étude de l'expédition d'Alexandre, l'auteur n'est pas toujours en garde contre le merveilleux, et il a donné prise à la critique. Faut-il s'étonner que

1. Voir notre *Histoire de la littérature grecque*, 3e édit., page 619.

2. Voir sa préface; il a suivi de préférence Aristobule et Ptolémée, et il explique pourquoi : « Aristobule ne quitta pas le prince durant cette expédition; Ptolémée fut son compagnon d'armes, et roi, il se fût plus qu'un autre avili par le mensonge; tous deux enfin n'écrivirent qu'après la mort du conquérant, affranchis de cette contrainte et de cet intérêt qui auraient pu leur faire trahir la vérité. »

Quinte-Curce, esprit beaucoup moins pratique et moins sérieux que l'historien grec, dominé par l'imagination, ait accepté trop souvent, sur la foi de Clitarque, des faits évidemment exagérés ou fabuleux, et que, séduit par le désir de faire briller son talent, cédant à l'entraînement du sujet et de l'exemple, il ait raconté, comme il l'avoue lui-même, *plus de choses qu'il n'en croyait* [1] ?

Outre ce goût pour le merveilleux et l'incertitude de ses connaissances en tactique, on a reproché à Quinte-Curce le vague de sa chronologie. Jamais il ne précise les années ni les saisons; on est réduit à les deviner par quelques détails ou à les fixer par des inductions et des calculs. Il paraît fort étranger à l'astronomie, et il lui arrive par là de donner une idée complètement fausse de la position et du climat des peuples; c'est ainsi que les habitants du Paropamisus, pays situé entre le 34e et le 40e degré de latitude nord, semblent, d'après la description de l'historien, voisins du pôle arctique [2]. Cependant, un peu plus loin, la Sogdiane, province au nord du Paropamisus, est présentée comme un pays dévoré par la chaleur [3]. Mais les fautes de géographie sont surtout nombreuses. Quinte-Curce connaît mal le cours de l'Euphrate et du Tigre, et suppose à tort que ces deux fleuves traversent la Médie. Il n'a que de très vagues notions sur la position du Pont-Euxin et de la mer Caspienne, du Caucase et du Paropamisus, appelé aussi par les anciens Caucase indien [4]. La ressem-

1. Liv. IX, ch. I. « Equidem plura transcribo quam credo; nam nec affirmare sustineo de quibus dubito, nec subducere quæ accepi. »

2. Liv. VII, ch. III. « Gelidissimum septentrionis axem ex magna parte spectant. »

3. *Ibid.*, ch. V. « Arenas vapor æstivi solis incendit. »

4. Aujourd'hui les monts *Hindou-kouch*.

blance des noms l'a entraîné à confondre ces deux chaînes de montagnes si éloignées l'une de l'autre, et il rattache au Paropamisus le Taurus, chaîne dépendante du Caucase [1]. Cette erreur en a produit d'autres, et des fleuves, des contrées de l'Asie Mineure sont transportés dans la Haute-Asie, tandis que des pays méridionaux se trouvent dans le voisinage de la mer Caspienne. Ainsi le fleuve Thermodon passe de la Cappadoce, au S. du Pont-Euxin, dans l'Hyrcanie, c'est-à-dire à l'extrémité orientale de la mer Caspienne; l'Arachosie, pays limitrophe de l'Inde en deçà de l'Indus, touche le Pont-Euxin [2]. On a voulu expliquer une partie de ces fautes par des erreurs de copistes qui auraient altéré le texte de Quinte-Curce. Cette explication, toute conjecturale, est quelquefois bien nécessaire; car comment comprendre que l'historien, après nous avoir averti lui-même que la mer Caspienne porte encore le nom de mer Hyrcanienne [3], semble en faire ensuite deux mers différentes [4]? Comment admettre aussi qu'il se soit trompé si grossièrement sur la cause des éclipses de lune [5]?

Mais si l'œuvre de Quinte-Curce est, sous quelques rapports, défectueuse, il est juste qu'on reconnaisse l'intérêt et les qualités éminentes du récit. Les descriptions sont peut-être trop nombreuses; l'auteur appartient à une époque où elles envahissent l'histoire, la tragédie, l'épopée, la poésie tout entière. Il ne néglige aucune occasion de retracer les scènes riantes

1. Liv. VII, ch. III.
2. *Ibid.* Arachosios, *quorum regio ad Ponticum mare pertinet.*
3. Liv. VI, ch. IV. « Quidam Caspium, quidam Hyrcanum appellant. »
4. Liv. VII, ch. III. « Asiæ omnia fere flumina alia in Rubrum, alia in Caspium mare, alia in Hyrcanum et Ponticum decidunt. »
5. Liv. IV, ch. X. « Lunam deficere, quum aut terram subiret, aut sole premeretur. » On propose de lire : quum *ita* terram subiret, *ut* sole *privaretur*.

ou terribles de la nature, les tableaux émouvants des passions humaines; il s'arrête à peindre les contrées, le cours des fleuves, le soulèvement des flots de l'Océan et des sables du désert, les froids rigoureux du Nord, les ardeurs dévorantes du Midi; il aime à raconter les combats et les sièges, les révoltes et les conjurations. Mais ces descriptions sont animées et attachantes; l'auteur connaît bien le cœur humain, et en analyse, en général, avec une vérité frappante, tous les sentiments. L'abus des sentences et des traits brillants nuit souvent à l'effet général, et ce défaut est surtout sensible dans les harangues, en laissant trop paraître l'auteur. Avouons aussi que le langage des orateurs n'est pas toujours conforme à l'histoire; mais si l'on accepte le caractère que Quinte-Curce leur donne, la position dans laquelle il les place, on trouvera ces discours frappants, on ne pourra nier que la physionomie et tous les mouvements des personnages y sont habilement dessinés. Voyez au troisième livre [1] l'Athénien Charidème, interrogé par Darius, comme autrefois Démarate l'avait été par Xerxès, sur la valeur des deux armées qui vont combattre et sur les chances de succès, commencer avec réserve des observations qui doivent déplaire, puis s'échauffer peu à peu, en Grec qui compare ses concitoyens à des barbares, et finir par l'ironie la plus offensante. Voyez Parménion, le soldat de fortune, faire bon marché de la vieille femme et des petites filles qu'on appelle des princesses, ne voir là qu'un embarras de plus dans les marches, et se plaindre qu'on emploie de bons soldats à garder des prisonniers dont on aurait pu tirer beaucoup d'argent [2]. Voyez, avant la bataille d'Arbèle, Darius, à la fois dédaigneux et

1. Ch. II.
2. Liv. IV, ch. II.

tremblant, parler d'écraser les Macédoniens sous les pieds de ses chevaux, et perdre la tête quand leurs petites colonnes s'ébranlent[1]. Le discours des envoyés scythes n'est pas, comme on l'a dit, une déclamation sans vraisemblance. Cette jactance barbare se retrouve dans les Gaulois de César, dans les Germains de Tacite; ces images multipliées, ces formes sentencieuses, ne sont pas moins vraies; c'est ainsi que les Américains ont parlé à leurs conquérants, c'est ainsi qu'ils leur ont reproché leur avidité insatiable.

Parmi les figures qui animent le récit de Quinte-Curce, celle d'Alexandre domine toujours. Ce n'est pas que l'historien latin ait pénétré, comme les modernes, toute la profondeur du génie de ce prince, et qu'il ait compris les grandes vues du héros qui voulut élever les vaincus jusqu'à la civilisation des vainqueurs. Mais, dans son livre, Alexandre est vivant et dramatique : le caractère loyal et généreux du jeune conquérant, son respect pour les vaincus, sa valeur qui va jusqu'à la témérité, son emportement même et ses crimes, qu'il sait reconnaître et pleurer, ce mélange de vertus et de vices est représenté avec une grande vérité de couleurs. Alexandre intéresse comme l'Achille d'Homère : tous deux ont cette fougue et ces passions, sources de grands exploits et de grandes fautes; et, si la menace de mort qui plane sur Achille donne à ce héros quelque chose de si touchant, le personnage d'Alexandre n'est-il pas achevé aussi par cette fin mystérieuse qui renverse tant de grands desseins, qui frappe les Macédoniens de consterna-

1. Liv. IV, ch. XIV. « Obteri, mehercule, equorum ungulis possunt, etiamsi ni præter falcatos currus emisero... Video admoveri hostium aciem; sed quo propius discrimen accedo, *hoc minus iis quæ dixi possum esse contentus.* »

tion, qui arrache des larmes aux Perses, et fait mourir de désespoir la mère du roi vaincu?

La latinité de Quinte-Curce est élégante et pure, sans archaïsmes comme celle de Salluste, sans ellipses rapides comme celle de Tacite, voisine, pour la clarté et l'éclat, de celle de Tite-Live, mais avec moins de sobriété et de force. Nous avons apprécié déjà le caractère de son style. Régulier, coulant, harmonieux, il a cette couleur poétique, cette abondance de figures, ce goût des abstractions personnifiées et des expressions les plus générales, cet abus du trait et des sentences qui sont le défaut général des écrivains contemporains. Mais si les maximes de Quinte-Curce choquent souvent dans la bouche des personnages auxquels il les prête, et qui n'ont pu ni les concevoir ni les exprimer ainsi, elles sont ordinairement ingénieuses et justes, quoique sévères pour l'humanité, et, détachées du livre, elles formeraient un piquant recueil.

Un témoignage important en faveur du mérite de Quinte-Curce, c'est le grand nombre de ses lecteurs et la multiplicité des éditions qui ont répandu son livre, des traductions qui lui ont donné droit de cité dans toutes les langues modernes. L'*Histoire d'Alexandre* est un des premiers ouvrages que l'imprimerie ait reproduits, et on en compte plus de cent cinquante éditions. Traduite très souvent en italien, en espagnol, en allemand, en français, en anglais, en flamand, elle a passé jusque dans les idiomes des peuples scandinaves et des peuples slaves, du Danemark et de la Suède, de la Pologne et de la Russie. Dès la fin du XIIe siècle, Quinte-Curce était étudié dans les écoles. Ses récits, avec une histoire apocryphe attribuée à Callisthène, ont fait d'Alexandre un des héros les plus populaires des romans de chevalerie. Nul, après Charlemagne, n'a été plus chanté

par les trouvères; nulle figure historique n'a été plus étrangement transformée par leur riche et naïve imagination. Les chroniqueurs racontent qu'Alphonse X le Sage, roi de Castille, pendant la seconde moitié du XIII[e] siècle, atteint d'une maladie qui avait résisté à l'art de tous les médecins, fut guéri par la lecture de Quinte-Curce. « Loin de moi, s'écria-t-il, Avicenne, Hippocrate et les autres médecins! vive Quinte-Curce, mon sauveur! » D'autres rapportent ce fait à un prince du XV[e] siècle, Alphonse V le Magnanime, roi d'Aragon et de Naples. La lecture des exploits d'Alexandre fut une de celles qui enflammèrent l'imagination du jeune Charles VIII, et Voltaire a raconté l'influence que ce livre a exercée sur un autre conquérant, Charles XII [1]. Certes un ouvrage qui a frappé si vivement tant d'esprits, provoqué tant de fois l'attention et l'étude, n'est pas à rejeter parmi les compilations médiocres et vulgaires, et nous avons droit, en terminant cette notice, de justifier la décision qui aujourd'hui encore place l'*Histoire d'Alexandre* entre les mains des jeunes gens de nos écoles.

1. *Histoire de Charles XII*, liv. I[er].

CHAPITRE III

LUCAIN

Le plus célèbre et le plus complet représentant de l'âge littéraire que nous étudions, est sans contredit le poète Lucain. Il en a tous les caractères, tous les défauts séduisants. Produit précoce et fameux des écoles des rhéteurs et des philosophes, il joint à l'exubérance du déclamateur la raideur emphatique du stoïcien; mais les maximes hautaines de cette secte, l'affectation de sentiments républicains qu'il pousse jusqu'à la glorification du régicide, ne l'empêchent pas de tomber dans une servilité digne de Velleius et de Valère Maxime, et de donner par son caractère un triste démenti à ses doctrines.

Son éducation et son extrême jeunesse, lorsqu'il composa le célèbre poème qui nous est resté de lui, expliquent et excusent en partie et ses fautes de conduite et les nombreuses imperfections de son brillant ouvrage.

Biographie de Lucain. — M. Annæus Lucanus, né à Cordoue, le troisième jour avant les nones de décembre, l'an 39 de J.-C., fut amené à Rome à l'âge de huit mois. Sa naissance, les traditions, les conseils, les exemples de cette famille de rhéteurs et de poètes, qui « joignait au feu de l'imagination espagnole le goût passionné des lettres[1] », le prédestinaient dès

1. Villemain, *Étude sur Lucain.*

l'enfance et le préparaient à cette carrière où il s'est fait un si grand nom. Son père, Annæus Méla, épris de l'éloquence des déclamateurs, faisait, à l'usage de ses enfants, un recueil de mots heureux et de traits piquants; son oncle, rappelé de l'exil quand l'enfant avait douze ans, devenait deux ans plus tard le précepteur de Néron, et par lui le jeune Lucain était admis au palais et initié à cette vie de plaisirs et de débauches, pleine de dangers pour les mœurs, où florissait l'art de louer et de flatter, non moins fatal au caractère qu'au libre développement du talent.

Comme le satirique Perse, plus âgé que lui de cinq ans, il eut pour maîtres le grammairien Remmius Palémon, le rhéteur Virginius Flaccus et le philosophe stoïcien Cornutus. Le premier, fort décrié pour ses vices, avait, comme maître, une grande réputation; il charmait son auditoire par une mémoire prodigieuse, par une rare facilité de parole et aussi par des improvisations poétiques qu'on admirait comme des tours de force. Nous ne savons rien du rhéteur Virginius Flaccus, sinon qu'il avait écrit un traité de l'art oratoire. Quant à Cornutus, respecté de tous pour l'austérité de ses principes et pour l'honnêteté de sa vie, il est surtout célèbre aujourd'hui par la reconnaissance et la tendre amitié de son élève Perse.

C'est dans les leçons de Cornutus que Lucain puisa ces idées et ces sentiments stoïciens qui, malgré des contradictions et des inconséquences, semblent avoir été le fond de sa doctrine et l'inspiration principale de son poème. Son amitié avec Perse, bien inférieur à lui par le talent, mais bien supérieur par le caractère, contribua sans doute, avec les leçons de leur maître, à prémunir son adolescence contre la corruption dégradante de la cour. Mais ses succès précoces dans les écoles, les applaudissements qu'il souleva par ses déclamations en grec et en latin, développè-

rent cette vanité littéraire qui déborde chez lui et qui a contribué à gâter sa vie.

Après les études de Rome, complétées par le séjour d'Athènes, il débute comme poète dans les jeux quinquennaux, jeux établis sous Auguste pour célébrer le pouvoir du maître et en remercier les dieux. C'était peu de temps après l'avènement de Néron. Lucain déclama sur le théâtre de Pompée une pièce où il célébrait avec effusion l'empereur. Il fut couronné, et Néron le récompensa encore en le nommant questeur, puis augure, bien avant l'âge fixé par les lois. Pendant sa questure, il donnait un magnifique combat de gladiateurs, au mépris des belles pages de son oncle contre ces cruels spectacles. A cette époque doivent se rapporter diverses poésies citées par Stace, dans une pièce où il célèbre le jour de naissance de Lucain [1]; de ce nombre était un poème intitulé *Iliaca*, des *Silves*, des *Saturnales* et d'autres œuvres du même genre. Mais Néron, qui avait applaudi aux premiers succès du jeune homme, vit bientôt en lui un dangereux rival. On sait que l'empereur, élève aussi des rhéteurs et peut-être condisciple de Lucain, estimait avant tout, parmi ses talents, ceux de musicien, de poète et, plus tard, de comédien. Dans les concours poétiques, Lucain, trop épris de ses œuvres et de sa réputation pour garder la prudence du courtisan, osa disputer sérieusement les prix à l'empereur. Dans une séance où Néron avait chanté la métamorphose de Niobé, Lucain enleva par une descente d'Orphée aux enfers les acclamations des auditeurs : dans l'entraînement de leur enthousiasme, les juges lui décernèrent le prix. Ce fut le signal de la disgrâce du poète. Un jour que Lucain récitait, Néron, dit-on, sortit brusquement en convoquant le sénat. L'auteur

1. *Silves,* II, 7, *Genethliacon Lucani.*

blessé se vengea par des épigrammes. Néron riposta en interdisant à Lucain les récitations et les plaidoiries [1]. C'est alors que le poète, privé des triomphes bruyants qui l'enivraient, se livra tout entier à la composition de ce poème, dont les premiers livres étaient déjà connus et avaient été sans doute déclamés dans les lectures publiques.

Si l'on compare au début de l'ouvrage les livres qui suivirent et qui ne furent pas publiés du vivant de l'auteur, on y trouve un changement de ton et de sentiments que la disgrâce de Lucain et l'irritation de sa vanité blessée expliquent sans peine. Le poète commençait son poème en déifiant l'empereur; toutes les horreurs, tous les crimes des guerres civiles lui paraissaient compensés par son avènement :

Si les destins, s'écriait-il, ne trouvaient pas d'autre moyen pour nous donner Néron, s'il a fallu les cruelles guerres des géants pour que le ciel devînt l'esclave du maître du Tonnerre, dieux supérieurs, nous cessons de nous plaindre; les crimes mêmes et l'impiété nous plaisent payés d'un tel prix. — Rome, ajoutait-il, doit beaucoup aux guerres civiles, puisque toutes, ô Néron, préparaient ton règne!

Puis il célébrait l'apothéose future de l'empereur :

Toutes les autres divinités s'effaceront devant Néron; à lui de savoir quel dieu il veut être, où il veut placer l'empire du monde. Mais qu'il ne choisisse pas une région du ciel trop éloignée de l'Italie, qu'il ne jette pas sur sa Rome des feux obliques, qu'il plane sur elle dans toute la plénitude de son astre!

Si l'on en croit un ancien, Néron fut moins sensible aux prodigieuses hyperboles de ce morceau, qui ne compte pas moins de trente-trois vers, qu'au mot

1. Tacite, *Annales,* XV, 49. — Suétone, *Vie de Lucain.*

« oblique » maladroitement employé par le poète. Il était louche et il aurait vu là une allusion qui prépara la disgrâce de Lucain.

Quoi qu'il en soit, celui-ci se dédommagea plus tard de cette apothéose à laquelle il ne pouvait peut-être se soustraire. Au septième livre, avant de raconter la bataille de Pharsale, il accuse les dieux, il les nie même un instant :

Non, il n'est point de dieux qui veillent sur nous; c'est un hasard aveugle qui entraîne les générations des hommes; nous mentons en disant que Jupiter règne. Quoi! il aurait la foudre en main, et il serait, du haut des cieux, tranquille spectateur des massacres de Pharsale!... Non, non, les dieux ne s'occupent point des hommes. Cependant, ajoute-t-il, autant qu'on peut être vengé des immortels, nous le serons; la guerre civile placera sur les autels des dieux qui seront leurs égaux; ils verront des morts armés de leur foudre, couronnés de leurs lumières, placés comme eux dans les astres et dans les temples des dieux; Rome jurera par des ombres [1]!

Quelle revanche de l'enthousiasme lyrique du premier livre! Mais que penser du caractère de l'homme qui a exprimé avec une force et une chaleur égales des jugements si contraires? Si l'on en croit Stace, ce ne fut pas la seule vengeance de Lucain. Il aurait osé flétrir en vers l'incendie de Rome. « Tu diras, se promenant sur les toits de la ville de Rémus, les flammes odieuses d'un maître criminel [2]. » Suétone, dans la courte biographie de Lucain qu'on lui attribue, fait, ce semble, allusion aux mêmes vers [3]. Mais cette pièce

1. *Pharsale,* VII, v, 445-459.
2. Stace, *Genethliacon Lucani,* vers 60, 61 :

Dices culminibus Remi vagantes
Infandos domini nocentis ignes.

3. Famoso carmine quum ipsum, tum potentissimos amicorum graviter proscidit.

n'était évidemment confiée qu'à un petit nombre d'amis sûrs.

La conspiration de Pison trouva le poète ainsi disposé et sans doute il se laissa facilement entraîner dans ce complot, dont nous connaissons mal les circonstances, mais où Lucain eut pour complices des sénateurs, des chevaliers, des philosophes, des femmes de diverses conditions. Un affranchi découvrit et dénonça l'entreprise.

Plusieurs conjurés, arrêtés et mis à la torture, révélèrent leurs complices. Lucain surpassa en lâcheté tous les autres; au rapport de Suétone, il s'abaissa jusqu'aux plus basses prières, il dénonça plusieurs de ses amis et alla jusqu'à nommer sa propre mère. Cette abominable action ne le sauva pas; alors il retrouva pour mourir un certain courage, il se fit ouvrir les veines, et il récita, pendant qu'il perdait ses forces, des vers de la *Pharsale* où il avait peint ce genre de mort [1]. Il n'était âgé que de vingt-sept ans (65). L'oncle mourait en même temps que le neveu; nous avons vu que Néron, qui voulait se débarrasser de son ancien précepteur, fit impliquer Sénèque dans cette conspiration.

La Pharsale. — Nous désignerons par ce nom depuis longtemps consacré le poème de Lucain. C'est du reste ainsi qu'il le désigne lui-même, quand, arrivé vers le terme de sa course, il se promet l'immortalité : « Notre *Pharsale* vivra et nul âge ne la condamnera aux ténèbres [2]. » Cependant tous les manuscrits portent ce titre : *De la guerre civile* [3], et il semble beau-

1. Tacite, *Annales,* XV, 70.
2. Liv. IX, v. 985.

Pharsalia nostra
Vivet, et a nullo tenebris damnabitur ævo.

3. *De bello civili.*

coup plus approprié à l'œuvre qui dépasse la bataille de Pharsale (liv. VII) et même la mort de Pompée (liv. VIII), pour s'arrêter assez étrangement à la guerre d'Alexandrie (liv. X). C'est trop, si le poète ne voulait peindre que la lutte entre Pompée et César; ce n'est pas assez, s'il voulait embrasser toute la guerre civile : alors le poème aurait dû être poursuivi jusqu'à la mort de Caton, ou même jusqu'à la mort de César. Au reste le dixième livre, beaucoup plus court que les précédents, est certainement inachevé : le récit nous laisse au moment où César, assiégé dans Alexandrie, cherche les moyens de forcer les lignes de vaisseaux et de soldats qui l'enferment par mer et par terre.

On devine assez qu'une telle œuvre ne peut être rangée dans la classe de ces épopées primitives dont l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont les plus complets modèles, ni même des épopées savantes, comme l'*Énéide*, produit de l'art profond de Virgile. Quand le poète nous transporte dans des âges anciens et mal connus, il peut mêler les fictions aux faits réels; il peut idéaliser ses héros; il peut même introduire dans son poème certaines figures créées par son imagination. Il lui est permis aussi de faire intervenir le ciel dans les événements de la terre, et d'expliquer par la haine ou par la faveur d'un dieu la défaite ou la victoire de ses personnages. Mais quand on nous jette au milieu des faits contemporains, quand on nous présente des hommes dont le souvenir est d'hier, on s'interdit par là même le domaine de la fiction, on doit rester sévèrement fidèle à l'histoire, la respecter et dans le détail des événements, et dans le portrait et le langage des hommes. On doit aussi s'abstenir d'un merveilleux qui ferait sourire. Tout au plus un écrivain philosophe, qui parle au nom d'une doctrine ou d'une croyance religieuse, pourra-t-il nous montrer, au-dessus

de l'homme qui s'agite, la main de Dieu qui le mène [1], et nous dévoiler le poète derrière les acteurs [2].

Ce programme que nous venons de tracer est celui de l'épopée dite historique. Elle n'était pas nouvelle chez les Romains. Sans parler des Nævius et des Ennius, la génération qui précéda Lucain et même les contemporains du poète en avaient donné de nombreux exemples. Nous avons cité Asinius Pollion et quelques autres; quant aux noms qui entourent Lucain, ils sont oubliés et méritent de l'être. Arrêtons-nous à son œuvre, et cherchons à juger chez lui l'historien, le philosophe et le poète.

L'histoire dans la Pharsale. — Lucain est-il un historien bien fidèle? Sans doute il suit exactement l'ordre des faits, et, en général, il n'en altère pas les circonstances principales. Le lecteur est transporté successivement sur les différents théâtres des événements, en Italie d'abord, près du Rubicon, à Rome, d'où fuient Pompée et le Sénat, à Corfinium, à Brindes, à Dyrrachium, à Marseille, en Espagne, en Afrique, enfin en Epire, où la bataille de Pharsale décide la guerre. Ces récits remplissent les sept premiers livres. Les trois derniers nous conduisent en Égypte, où Pompée trouve la mort, où César arrive à son tour pour punir les assassins de son rival, où le surprend une révolte des Égyptiens. Nous avons dit que le poème s'arrête brusquement pendant le siège d'Alexandrie. Lucain avait consacré presque tout son neuvième livre à Caton, et s'était complu à peindre son héros de prédilection au milieu des Syrtes, dans les déserts de la Libye, et jusqu'au temple de Jupiter Hammon.

1. « L'homme s'agite, Dieu le mène. » (Fénelon.)
2. « Dieu est le poète, les hommes ne sont que les acteurs. » (Balzac, *le Socrate chrétien*.)

Ce long épisode, plein de descriptions géographiques et de grandes tirades stoïciennes, fait déjà comprendre que la proportion n'est pas une des qualités de Lucain. Il ne s'interdit pas non plus de modifier certaines circonstances des événements, au gré de quelque préférence ou de quelque intérêt personnel. C'est ainsi qu'il fait un personnage important de Domitius Ænobarbus, aïeul de Néron, homme médiocre, vaincu à Corfinium et tué à Pharsale par des cavaliers de César, pendant qu'il fuyait du champ de bataille. Lucain suppose faussement qu'il commandait l'aile gauche de l'armée de Pompée, et il le fait mourir en héros, devant César, qu'il brave par des insultes et des menaces prophétiques, bien que celui-ci lui eût fait grâce de la vie à Corfinium [1]. C'est ainsi que Lucain introduit à Pharsale Cicéron, qui n'y parut pas, et qu'il met dans la bouche du vieux consulaire un discours pompeux, complètement opposé à ses véritables sentiments [2]. On sait que Cicéron ne croyait guère aux succès de Pompée, et qu'il ne se faisait pas faute de critiquer la jactance et l'impéritie du chef et des soldats. Mais Lucain tenait à introduire dans son poème la grande figure de l'orateur, dont la vie et la mort servaient de texte habituel aux déclamations de l'école.

On pourrait citer d'autres inexactitudes du même genre, de belles morts, de beaux faits d'armes accomplis par des césariens transportés sans façon dans le camp de Pompée, d'obscurs soldats transformés en héros, de simples escarmouches devenues des combats meurtriers. Nulle part ces hyperboles ne sont

1. *Pharsale,* VII, 599 et suiv. — Le témoignage très précis de César, dans ses *Commentaires* (*De bello civili,* III, 99), et celui d'autres historiens réfutent absolument le tableau dramatique de Lucain.

2. *Pharsale,* VII, 68-85.

plus fortes que dans le tableau de la bataille de Pharsale. Sans admettre sur parole l'évaluation de César, qui compte du côté de Pompée quinze mille hommes tués et vingt-quatre mille prisonniers, tandis que lui-même ne perd que deux cents soldats et trente centurions, on ne peut accepter l'épouvantable boucherie que Lucain se plaît à étaler, ces fleuves de sang, ces monceaux de cadavres qui égalent la hauteur des collines [1], la joie barbare de César qui le lendemain se repaît de cet odieux spectacle et qui, par un raffinement de cruauté que l'historien Appien a formellement démenti, défend de brûler les corps, les livre en pâture aux bêtes de proie et attire ainsi la peste sur la Thessalie.

Cette altération des faits dans la *Pharsale* nous a déjà permis d'apprécier l'altération des caractères. Au début de son œuvre [2], Lucain avait tracé un portrait équitable et vigoureux de Pompée et de César :

Toi, Pompée, tu crains que tes triomphes d'autrefois ne pâlissent devant des exploits d'hier, et que les lauriers conquis sur les pirates ne disparaissent devant la Gaule subjuguée. Toi, César, l'habitude non interrompue des travaux excite ton audace; ta fortune ne se résigne pas au second rang. César ne veut plus de supérieur, Pompée ne veut pas d'égal. Qui s'arma pour la plus juste cause? On n'a pas droit de le rechercher. Tous deux s'appuient sur un grand suffrage : le vainqueur eut pour lui les dieux, mais le vaincu avait Caton.

1. ..... Cernit propulsa furore
Flumina, et excelsos cumulis æquantia colles
Corpora.

De morts et de mourants, cent montagnes plaintives,

a dit Brébeuf, dont Boileau a raillé l'emphase. Il n'était guère, comme le remarque M. Nisard, que le traducteur fidèle de Lucain.

2. I, v. 121-150.

Suit une appréciation très juste du talent des deux rivaux, dont l'un « a désappris dans la paix les vertus du général, et, se livrant tout entier au vent de la faveur populaire, ne songe pas à se créer de nouvelles forces, se repose avec confiance sur son ancienne fortune, et n'est plus que l'ombre imposante d'un grand nom ». L'autre, au contraire, « dont l'activité ne sait demeurer en place, qui ne connaît qu'une honte, la défaite, porte la main partout où l'appellent l'espérance et la colère; il pousse jusqu'au bout ses succès; il presse les faveurs du ciel, renverse tout ce qui fait obstacle à sa marche vers l'empire; il aime à se frayer une route à travers les ruines ». Lucain, en proclamant l'inégalité des talents, semblait reconnaître l'égalité des ambitions. Il montrait les Romains craignant également la victoire de l'un et de l'autre. Des citoyens, partant pour les deux camps opposés, apostrophaient ainsi Jupiter [1] :

Frappe à la fois les deux partis et les deux chefs, frappe avant qu'ils aient mérité ta colère. Quoi! il en coûtera tant de crimes pour savoir lequel sera le maître de Rome! A peine eût-il fallu se résoudre à la guerre civile pour échapper à l'un et à l'autre! — Et une femme exhortait ses compagnes à déchirer leur poitrine, à verser des larmes, tandis que la fortune des chefs était encore indécise : car, quand l'un des deux sera vainqueur, il faudra se réjouir [2]!

D'après ce début, on devrait s'attendre à trouver Lucain juge impartial de Pompée et de César, ou tout au plus, si ses sympathies le faisaient pencher d'un côté, assez juste pour ne pas défigurer, au mépris de tous les témoignages historiques, le caractère de

1. II, v. 59 et suiv.
2. *Ibid.*, v. 38 et suiv.

l'autre. Or, Pompée, qui se retire toujours devant César, qui ne paraît dans la guerre que pour être vaincu et pour fuir, joue en somme, malgré ses discours vaniteux, un fort médiocre rôle : cependant c'est à lui que le poète prête tous les nobles sentiments, toutes les vertus, tout l'héroïsme. Il n'a pas assez d'hyperboles pour célébrer les triomphes passés de ce médiocre général qui partout, en Espagne contre Sertorius, en Italie contre les esclaves, dans la Méditerranée contre les pirates, en Asie contre Mithridate, a recueilli le fruit des victoires de ses prédécesseurs, et, suivant l'expression de Lucullus, « s'est abattu comme un vautour sur les corps abattus par d'autres pour faire sa proie des débris qu'ils lui laissaient [1] ». C'est Pompée qui est populaire [2]; son camp est celui de la patrie [3]. S'il abandonne précipitamment l'Italie, les dieux l'ont voulu; ils veulent cacher sous un ciel étranger le crime qui se prépare, ils épargnent à Rome la douleur de voir ses campagnes souillées du sang de son héros [4].

Plus on avance dans le récit, plus la cause de Pompée se confond avec celle du droit et de la liberté. Un soldat, nommé Scéva, meurt héroïquement en combattant pour César : « Malheureux, s'écrie le poète, fallait-il employer tant de vertu à te donner un maître [5]! » Avant Pharsale il apostrophe ainsi Pompée :

Soit que la seule renommée transmette aux siècles ces événements, soit que ce fruit de mes veilles contribue à

1. Plutarque, *Vie de Pompée,* ch. xxxi.

2. Pronior in Magnum populus, pugnatque minaci
Cum terrore fides. (II, v. 453.)

3. *Ibid.,* v. 520.
4. *Ibid.,* v. 734-738.
5. VI, v. 262.

faire vivre ces grands noms ... c'est toi encore, Pompée, qui réuniras les suffrages de tous [1] !

Les soldats de César, dira-t-il plus loin, ont abattu, dans cette journée, *la dernière liberté* du monde [2]. Enfin, quand Pompée tombe en Égypte, frappé par les ministres de Ptolémée, sa mort, l'humble sépulture que lui donne un soldat, suggèrent au poète de riches développements, d'éloquentes apostrophes à Rome, « qui a élevé des temples à son tyran, et qui laisse encore en exil l'ombre de Pompée [3] ». Le neuvième livre commence par une apothéose. Les mânes de Pompée ne sont pas restés ensevelis dans le tombeau; ils se sont élancés vers les régions de l'éther, et ils vont visiter ces âmes dont la vie pure et les vertus sont récompensées par une immortalité bienheureuse dans les astres [4].

Quel contraste entre ces brillants tableaux et les sombres couleurs dont est peint César! M. Nisard [5] a pu dire de tout ce caractère que « c'est un mensonge historique » ; le même critique a ramassé dans le passage ci-joint les traits du César de Lucain :

C'est un furieux qui ne veut que des succès sanglants, qui est charmé de trouver l'Italie remplie d'ennemis, afin d'en avoir plus à tuer, qui ne croit pas faire de chemin s'il ne se bat pas, qui aime mieux entrer par des portes brisées que par des portes qui s'ouvrent volontairement, qui est heureux qu'on lui dispute le passage, parce qu'il se fera jour par le fer et par le feu [6].

1. VII, v. 208 et suiv.
2. *Ibid.*, v. 580 : *libertas ultima mundi.*
3. VIII, 816 et suiv.
4. IX, v. 1-16.
5. *Études sur les poètes latins de la décadence,* t. II, p. 65 et suiv.
6. Page 66.

Lucain met dans sa bouche le mot de Tibère : « Qu'ils me haïssent pourvu qu'ils me craignent [1] ! » mot contraire à tout ce que l'histoire nous raconte de cette douceur qui a fait dire à Pline l'Ancien qu'il fut clément jusqu'à être forcé de s'en repentir, mot démenti par cette belle parole que nous avons citée [2] : « Changeons les traditions de la victoire ; prenons pour appuis le pardon et les bienfaits. » Partout, à partir du livre V, c'est-à-dire après sa rupture avec Néron, c'est par le mot de *crime* que Lucain désigne la cause de César. Avant Pharsale, il l'apostrophe ainsi : « Mais toi, quels sont les dieux du crime, quelles sont les Euménides que tu invoques [3] ? » Plus loin, il le montre volant autour de ses bataillons, pour ne rien perdre de ses crimes [4]. « Ici, dit-il ailleurs, les frères, les pères, les enfants se mesurent ; ici se rassemblent la fureur, la rage et tous tes crimes, ô César [5]. »

Par suite de ce parti pris de dénigrement, Lucain dénature et calomnie les plus généreux mouvements de César. Appien et Plutarque racontent qu'il détourna les yeux quand on lui présenta la tête de son rival et qu'il lui fit élever un tombeau. Plutarque ajoute qu'en regardant le cachet de Pompée, il ne put retenir ses larmes. Lucain voit là une odieuse hypocrisie :

César ne condamna point par son premier regard le présent qu'on lui apportait, il ne détourna pas les yeux ; il les attacha sur cette tête pour s'assurer du crime ; mais lorsqu'il l'eut vérifié et qu'il put paraître sans danger beau-père sensible, il répandit quelques larmes que la douleur ne

1. III, 484, 485 :

Gaudet tamen esse timori
Tam magno populis, et se non mallet amari.

2. Page 247.
3. VII, 168.
4. *Ibid.*, 558 et suiv.
5. *Ibid.*, 550 et suiv.

faisait pas couler, et du fond d'un cœur satisfait il fit sortir des plaintes simulées. Pour déguiser sa joie qui éclatait, il ne fallait pas moins que tous les signes de la douleur[1] !

Ce n'est pas tout : Lucain prêche, glorifie l'assassinat de César. Sur le champ de bataille de Pharsale, il apostrophe Brutus, et le supplie de ne pas se jeter au milieu des bataillons :

> Ce n'est pas l'heure des destins; ménage-toi jusqu'à Philippes... Ici tu cherches en vain la gorge de César; il n'a pas encore dépassé ce faîte de la grandeur humaine au-dessous duquel est l'abîme, il n'a pas encore mérité de la destinée une si noble mort; qu'il vive et qu'il règne pour tomber victime de Brutus[2] !

On sait par Plutarque que César avait recommandé à ses officiers la vie de Brutus, et qu'il accueillit avec tendresse son futur meurtrier, quand celui-ci vint se rendre au vainqueur.

Plus tard, quand César est en Égypte, Lucain suppose que Photin, le meurtrier de Pompée, songe à verser aussi le sang du vainqueur.

> Peu s'en fallut que le châtiment de la guerre civile et la vengeance du sénat ne fussent confiés à ce vil esclave. Sauvez-nous, ô destin, de cette honte; empêchez que César ne périsse d'une autre main que de celle de Brutus. Le châtiment du tyran de Rome ne serait plus que le crime du Phare, et l'exemple serait perdu[3].

Quand Achillas, un des meurtriers de Pompée, est frappé par l'ordre d'Arsinoé, sœur de Cléopâtre, Lucain s'écrie :

1. IX, 1034 et suiv.
2. VII, 589 et suiv. :

   Vivat et, ut Bruti procumbat victima, regnet.

3. X, 338 et suiv.

Pompée, c'est la seconde victime qu'on envoie à ton ombre; mais ce n'est pas assez pour toi... Jusqu'à ce que les glaives du sénat soient enfoncés dans les entrailles de César, Pompée ne sera pas vengé [1].

La haine du poète va jusqu'à faire des vœux contre la patrie, jusqu'à demander la victoire des ennemis de Rome : « Parthes, venez vaincre pour Pompée; à ce prix Rome appellera sa défaite [2]. »

Ces violences, qu'on ne rencontrerait pas dans les premiers livres de la *Pharsale*, doivent s'expliquer surtout par le ressentiment de la disgrâce. Mais il faut y voir aussi l'habitude de ces hyperboles chères aux déclamateurs. Lucain rencontrait l'occasion de belles apostrophes, d'antithèses frappantes. Tenait-il beaucoup au fond des idées? Puis, dans la doctrine stoïcienne, à côté du sage impassible se trouve toujours un tyran destiné à faire ressortir l'inflexible constance du sage. C'est l'unique ressort des tragédies stoïciennes de Sénèque. Il semble que Lucain ait composé son César sur ce type du tyran, de même que Caton a réalisé dans son poème l'idéal du sage.

Caton, en effet, est le véritable héros de Lucain. C'est le stoïcien par excellence; rien ne l'effraye, rien ne l'abat. Il est l'âme du parti, il en est le dieu, et ce dieu, nous l'avons vu dans le langage de Lucain, efface les dieux de l'Olympe qui se sont faits les complices de César. En somme, malgré la solennité un peu ridicule de son attitude et de ses paroles, malgré le ton d'oracle qu'il prend partout, c'est le plus vrai des portraits qu'a tracés Lucain. L'enflure du poète convenait pour peindre ce caractère honnête, mais inintel-

1. X, 523 et suiv.
2. VIII, 232 :

Pompeio vincite, Parthi,
Vinci Roma volet.

ligent et maladroit dans sa raideur, dont l'opposition immobile n'a eu aucune influence sur les affaires de son temps. Dans la *Pharsale* comme dans l'histoire, son rôle est bien effacé ; tout se borne à de nombreuses maximes et à des protestations impuissantes. Mais il y a au moins de l'unité dans sa conduite et dans son langage, et les plus beaux vers de Lucain sont ceux qu'il met dans la bouche de ce personnage, soit à Rome, lorsqu'il est interrogé par Brutus au sujet de la guerre civile [1], soit en Afrique, lorsqu'il refuse de consulter l'oracle de Jupiter Ammon [2].

Il serait trop facile de critiquer le caractère et l'emphase des femmes que Lucain introduit dans sa *Pharsale*. Sa Cornélie, sa Marcia ressemblent aux héroïnes des tragédies de Sénèque : les sentiments fastueux qu'elles étalent ne sauraient nous toucher comme la douleur simple et vraie de l'Andromaque d'Homère ou de l'Iphigénie d'Euripide.

Mais nous étudions en ce moment la *Pharsale* comme une œuvre historique. A ce titre, nous devons y critiquer encore l'introduction d'un élément que le sujet ne comportait guère et qui contribue à fausser les couleurs du poème : c'est le merveilleux.

Le merveilleux dans la Pharsale. — Lucain ne croit pas aux dieux du paganisme. Tantôt il les nie [3], tantôt il déclare, selon le dogme d'Epicure, qu'ils ne s'occupent pas des hommes [4], et cependant, par une

1. II, v. 233-253.
2. IX, v. 564-586.
3. *Pharsale*, VII, 445 :

Sunt nobis nulla profecto
Numina, quum cæco rapiantur sæcula casu.

4. *Ibid.*, 454 :

Mortalia nulli
Sunt curata deo...



étrange contradiction, sans cesse il les accuse et les insulte.

Malgré ces inconséquences et ces contradictions habituelles au poète, il est certain que le fond de sa doctrine, c'est la croyance à la fatalité stoïcienne, divinité vague et impersonnelle, qui ne saurait intervenir dans les affaires humaines. Il semble donc que le surnaturel devrait être toujours absolument banni de la *Pharsale*, ou tout au moins que Lucain n'aurait dû y faire paraître que cette puissance aveugle et inévitable du destin, qui chez les tragiques grecs et chez Hérodote domine les événements et frappe les hommes. Mais Lucain trouvait dans les légendes religieuses de la Grèce et de Rome, dans les souvenirs d'Homère et de Virgile, l'occasion de beaux tableaux poétiques; il n'a pas résisté au plaisir d'introduire ces développements peu conformes à l'inspiration générale du poème et à la sincérité d'un drame presque contemporain.

Le merveilleux chez lui est de deux sortes : tantôt c'est ce merveilleux allégorique qui consiste à personnifier des idées, telles que la vertu, la liberté, la concorde, la patrie; tantôt ce sont des visions, des oracles, des évocations, des enchantements, ou même des scènes de la vieille mythologie, que les poètes exploitaient toujours sans y croire.

Le merveilleux allégorique, dont Voltaire a beaucoup usé dans la *Henriade*, est bien froid, bien peu intéressant. Le plus bel exemple qu'en présente la *Pharsale* est celui de la Patrie, qui apparaît à César sur les bords du Rubicon [1]. Les vers sont majestueux, ils devaient soulever les applaudissements d'un auditoire; mais cette apparition est-elle autre chose qu'une figure de rhétorique? Le poète y tient si peu qu'il ne nous dit même pas ce que devient cette femme « à la

1. I, v. 186 et suiv.

stature colossale, dont les cheveux blancs tombent en désordre de sa tête couronnée de tours ». Elle s'adresse à l'armée de César :

Où courez-vous, soldats? où portez-vous mes enseignes? Si le bon droit est pour vous, si vous venez en citoyens, vous ne devez pas franchir ces limites!

César, sans lui répondre, apostrophe Jupiter Capitolin, Quirinus, le feu des vestales, Rome elle-même, qui est aussi, dit-il, une divinité puissante; il la prend à témoin qu'il est toujours son soldat et que le crime est pour celui qui l'aura fait son ennemi. Puis il traverse le Rubicon avec ses légions. Il n'est plus question de la Patrie, que toute l'armée a dû voir et entendre.

Le second genre de merveilleux n'est guère mieux ménagé ni plus vraisemblable. Au commencement du troisième livre, l'ombre de Julie, la fille de César, la première femme de Pompée, apparaît à celui-ci pendant son sommeil. Chose étrange! c'est sur elle que les dieux (car ici les dieux jouent leur rôle) font retomber le crime de la guerre civile. Elle a été chassée des demeures de l'Élysée et précipitée dans le Tartare. Elle annonce à son mari tous les malheurs qui se préparent : Charon n'aura pas assez de sa barque. Il équipe une flotte entière pour transporter les victimes de la guerre; on élargit les cachots des enfers [1]. Elle maudit Cornélie qui lui a succédé quand sa cendre était encore chaude (or, après les deux ans de veuvage de Pompée, cette cendre devait être refroidie); elle donne à cette épouse légitime le nom de femme impudique (*pellex*); elle menace les nouveaux époux

1. V. 16-17 :

Præparat innumeras puppes Acheruntis adusti
Portitor; in multas laxantur Tartara pœnas.

de les poursuivre jusque dans leur sommeil. D'ailleurs sa vengeance est prochaine, la guerre civile va rendre Pompée à Julie. Celui-ci se réveille, se trouble, mais il se rassure par ces réflexions : « Ou la mort ne laisse aux âmes aucun sentiment de la vie, ou la mort elle-même n'est rien [1]. »

Quelle est, au juste, l'opinion de l'auteur sur cette autre existence? Nous avons vu déjà qu'il transporte Pompée dans une région supérieure et brillante, séjour des âmes vertueuses. Mais son héros n'y reste pas longtemps. Après s'être pénétré de cette vraie lumière, après avoir souri de nos ténèbres que nous décorons du nom de jour, il redescend dans le sein du vertueux Brutus et va se fixer dans l'âme de l'inflexible Caton [2]. Quel singulier mélange de toutes les croyances religieuses et de toutes les conceptions philosophiques!

Un dernier trait achèvera de peindre l'incohérence des idées du poète. Après la mort de Pompée, Cornélie s'écrie qu'elle le suivra à travers le vide du Chaos, dans le Tartare; mais elle ajoute prudemment : « Si toutefois il y en a un [3]. »

Caton, le dieu de Lucain, a parlé des oracles avec un éloquent mépris.

La divinité, dit-il, n'a pas besoin de paroles; en nous donnant l'être, elle nous a dit tout ce qu'il est permis de savoir. Aurait-elle choisi des sables stériles, pour n'instruire que le petit nombre, pour enfouir la vérité sous cette poussière? Est-il une autre demeure pour elle que

1. V. 39 :

Aut nihil est sensus animis a morte relictum,
Aut mors ipsa nihil.

2. IX, v. 11 et suiv.
3. IX, v. 101-102 :

Jam nunc te per inane Chaos, per Tartara, conjux,
Si sunt ulla, sequar!

la terre, la mer, l'air, le ciel et la vertu? Pourquoi chercher les dieux plus loin? Jupiter est tout ce que tu vois, tout l'espace que tu parcours [1].

Cependant Lucain n'a pu s'interdire de composer sur le modèle de Virgile une longue scène de pythonisse. Depuis longtemps, l'oracle de Delphes est muet, mais Appius, gouverneur d'Achaïe, veut le consulter; en vain la jeune prêtresse Phémonoé refuse son ministère; poussée de force dans l'antre prophétique, elle rend, au milieu d'effrayantes convulsions, un oracle ambigu qui trompe Appius, et meurt victime de l'inspiration. M. Nisard a rapproché ce long épisode du célèbre tableau de Virgile [2], et il a montré comment à la discrétion, à la délicatesse, à la chasteté virgiliennes, Lucain a substitué, en forçant les images, les contorsions repoussantes d'une convulsionnaire. Le même critique a comparé les présages qui précèdent, dans Virgile, la mort de César, avec les présages de la guerre civile au premier livre de Lucain [3]; il a fait voir combien cette longue amplification, où tout est exagéré, chargé, forcé, le cède à la description simple et sobre du poète des *Géorgiques*.

Ce n'est pas là tout le merveilleux qui se rencontre chez Lucain. Il faut lire encore la scène de la magicienne de Thessalie, consultée par Sextus Pompée. Par ses enchantements, elle ranime un cadavre, qui prédit au jeune homme les malheurs de son père et de sa famille. On ne peut rien imaginer de plus sombre et de plus horrible que ces tableaux qui remplissent toute une moitié du sixième livre de la *Pharsale* [4]. La Canidie d'Horace est bien dépassée. Et Lucain semble

1. IX, 574 et suiv.
2. Pages 140 et suiv.
3. Pages 210 et suiv.
4. 419-830.

croire à la puissance de ces abominables sortilèges quand il s'écrie :

Quel travail pour les dieux que d'obéir à ces enchantements et à ces breuvages! Quelle est la loi qui les y soumet? Est-ce par nécessité qu'ils leur obéissent, ou par plaisir?

L'auteur d'une excellente thèse que nous avons beaucoup consultée[1], M. Souriau, raille spirituellement ces réflexions de Lucain : « N'est-ce pas le poète lui-même, dit-il, qui a prêté bénévolement aux dieux ce rôle dont il s'étonne[2]? »

Nous ne poursuivrons pas ces analyses déjà longues. Nous en avons dit assez pour avoir le droit de conclure que le merveilleux de Lucain n'est qu'un ornement postiche, destiné par le poète à varier l'intérêt de son œuvre et y multiplier les tableaux frappants. Tout est incohérence et contradiction dans ses idées religieuses. Il ne croit pas aux dieux, et il les injurie; il mêle sans cesse aux doctrines du Portique et d'Épicure les plus grossières superstitions du vulgaire; c'est une lutte continuelle entre l'épopée et l'histoire, entre la philosophie et la religion. Ce mélange inconciliable nuit à l'ouvrage à la fois comme poème et comme récit historique.

Lucain poète. Conclusions générales. — Des études que nous venons de faire, il est facile de tirer des conclusions générales sur l'œuvre de Lucain. Il ne faut pas y chercher l'art profond et savant, les proportions sagement calculées, l'unité de ton et de couleurs, ce souci de la vérité ou de la vraisemblance qui sont l'éternel honneur d'un Virgile. L'auteur des *Géorgi-*

1. *De Deorum ministeriis in Pharsalia,* thèse pour le doctorat, 1885.
2. Page 70.

ques mettait sept années à méditer, à composer son poème; l'*Énéide* occupait pendant onze ans les loisirs laborieux de sa retraite de Noles, et, en mourant, il demandait qu'on détruisît son œuvre inachevée. Rien ne ressemble dans Lucain à ce travail patient et consciencieux, à cette recherche du parfait, à ce respect du public et de l'art. Brillant élève des écoles, il écrit en vue des lectures publiques, il entasse dans son poème, sans se soucier de la convenance, de la cohérence, de l'unité, tout ce qui doit faire admirer son talent, tout ce qui doit frapper les imaginations et les oreilles. Stoïcien de cour, républicain ami et flatteur de Néron, il n'a d'autres convictions que celles du déclamateur, qui s'échauffe pour chacun de ses sujets et qui épouse tour à tour, avec une verve égale, les idées et les sentiments de tous ses personnages.

Ce qui domine dans le poème de Lucain, ce sont les descriptions et les discours. Le poète saisit toutes les occasions de décrire. Ce ne sont pas seulement les présages, les prédictions des augures, les oracles, les évocations des sorciers qui lui servent de thème; il y a chez lui des tempêtes, des pestes, des inondations, des famines; les souvenirs mythologiques sont mis à contribution comme les phénomènes naturels; la géographie a sa large part. L'armée de César compte dans ses rangs beaucoup de Gaulois. Lucain a bien soin de nous énumérer les fleuves, les campagnes, les populations de la Gaule, depuis le Var et l'Adour jusqu'au Rhin et jusqu'à cet Océan soumis à un mouvement de flux et de reflux dont le mystère étonne le poète. Il n'oublie ni les chants des bardes, ni les rites barbares des druides, ni le sang qui coule sur les autels de Teutatès[1]. Plus loin, c'est la chaîne

1. Liv. I, 396-465.

des Apennins, ce sont les fleuves de l'Italie, et surtout le superbe Éridan, qui sont décrits avec complaisance [1]. Nous avons donné, dans notre *Recueil de morceaux traduits* [2], le célèbre tableau de la destruction de la forêt de Marseille. Quand les deux armées de Pompée et de César vont se rencontrer dans les plaines de Pharsale, Lucain a bien soin de nous décrire la Thessalie, ses montagnes, ses vallées, ses fleuves, ses villes jadis fameuses, et l'histoire légendaire de cette contrée, mère des Centaures, théâtre de la révolte des Titans [3]. Cette digression de près de cent vers nous fait perdre de vue la guerre civile. Mais il en est dans les livres suivants de beaucoup plus longues. Quand l'auteur fait voyager Caton en Afrique, il ne pouvait se dispenser de décrire et les écueils des Syrtes, et les plaines brûlantes de la Libye, et les tempêtes de sable, et les serpents innombrables, qui l'amènent à raconter l'histoire de Méduse et de Minerve, et ce peuple merveilleux des Psylles, qui savent charmer les reptiles et combattre l'effet de leur venin. Le même livre renferme une scène dramatique, celle de César sur les ruines de Troie. Le suivant nous montre le vainqueur de Pharsale visitant à Alexandrie le tombeau d'Alexandre. Mais le plus curieux et le plus étrange de ces longs épisodes est celui qui termine presque le poème. César assiste à un grand festin que lui donne Cléopâtre, et il écoute la longue dissertation d'un vieux prêtre égyptien, Achorès, sur les merveilles du pays, et en particulier sur les causes de la crue périodique du Nil, sur les sources du fleuve et sur son parcours depuis l'Éthiopie jusqu'à Memphis [4]. Ici Lucain a mis en vers une page de son

1. II, 399-438.
2. Page 418.
3. Liv. VI, v. 333-412.
4. Liv. X, v. 176-331.

oncle Sénèque [1]. Pendant cette conversation savante, l'émeute gronde dans Alexandrie.

Après les descriptions, ce sont les discours qui tiennent le plus de place dans la *Pharsale*. Elle serait longue l'énumération de tous ceux que renferme le poème; on en ferait un gros recueil à l'usage des jeunes rhétoriciens. Sans parler des personnages principaux, tels que César, Pompée, Caton, Brutus, Cicéron, Lentulus, Curion, Métellus; sans parler de Marcia, de Cornélie, de Cléopâtre même, qui luttent d'éloquence avec ces grands chefs, les tribuns, les moindres centurions, les hommes et les femmes du peuple, le cadavre même que la sorcière de Thessalie vient de rappeler à la vie, tous sont orateurs, tous ont le même langage brillant, pompeux, semé de sentences et de traits, plein d'exclamations et d'apostrophes; tous se complaisent dans leur parole, et prolongent leurs développements même au milieu d'une tempête, comme César, au cinquième livre [2]; même au milieu d'un combat naval et du choc de tous les éléments, comme Vultéius, l'héroïque commandant d'un navire [3], qui décide ses soldats à s'entretuer plutôt que de se rendre à Pompée.

On le voit, Lucain, avec un talent supérieur, est bien le contemporain des Velleius, des Valère Maxime, des Quinte-Curce; il est bien l'élève des rhéteurs et de son oncle Sénèque, dont il a *tous les défauts séduisants*, sans avoir la finesse et la pénétration de ses analyses morales. Quintilien a dit qu'il fallait ranger Lucain parmi les orateurs plutôt que parmi les poètes : sans parler de tant de discours et de descriptions de rhétorique, le ton oratoire qui règne partout, les longues

1. *Questions naturelles,* IV, 2.
2. V. 561-671.
3. IV, 432-464.

tirades, l'abus des grands mouvements et des figures pathétiques, l'accumulation des traits, l'emphase qui fausse les caractères, la solennité monotone du rythme, des coupes, de la cadence, tous ces brillants défauts semblent justifier le jugement de Quintilien. Que nous sommes loin de l'harmonie souple, variée, délicieuse de Virgile, de son naturel exquis et pénétrant! Après un long commerce avec la *Pharsale*, comment ne point partager l'avis de M. Nisard, et ne pas préférer la poésie « douce, profonde, reposante du poète de Mantoue, à la poésie violente, superficielle, inquiétante » de l'élève prodige des déclamateurs?

Lucain a eu cependant beaucoup d'admirateurs enthousiastes, parmi lesquels notre grand Corneille figure au premier rang. Il ne faut pas s'en étonner. Si l'on étudie la *Pharsale* dans sa composition et son ensemble, on est vivement choqué des contradictions, des incohérences, des digressions démesurées, des fautes de goût que nous y avons relevées ; ce n'est pas sans une grande fatigue qu'on va jusqu'au bout du poème, ni même qu'on en lit à la suite deux ou trois livres. Mais nul ouvrage ne gagne plus à la méthode des extraits; nul n'est plus riche en beaux morceaux qui, détachés, frappent vivement l'imagination et l'oreille. Alors l'abondance des mouvements oratoires, la grandeur souvent outrée des sentiments et des maximes, tous ces traits qui éblouissent comme des éclairs, la forte sonorité des vers, la fière brusquerie des coupes, tout frappe, tout secoue. Il faut lire ce poème comme Lucain l'a écrit, comme il a voulu qu'on l'entendît, par morceaux. Malgré l'inévitable impuissance d'une traduction qui ne peut rendre ni la vigueur ramassée du style ni la musique retentissante des vers, les passages que nous avons cités [1]

1. *Recueil de morceaux traduits*, p. 415-421.

donneront à ceux qui ne peuvent lire le texte latin une idée des beautés de Lucain. Pour racheter nos nombreuses critiques, nous citerons encore une page où le poète se rapproche de la sincérité, de la sobriété, de la vérité expressive de Virgile. Ce sont les paroles d'une Romaine qui, sous l'inspiration d'un dieu, parcourt les rues de Rome et prophétise les maux de l'avenir [1]. Mieux qu'une traduction en prose, l'imitation en vers généralement fidèles et expressifs que nous transcrivons, permettra d'apprécier ce passage [2] :

Telle au sommet du Pinde où Bacchus la dévore,
Toute pleine du Dieu qui domine son cœur,
Court par les bois sacrés la Ménade en fureur;
Telle on voit dans la ville une femme emportée,
Trahissant Apollon dont elle est tourmentée...
« Où vais-je, ô Dieu Péan, dit-elle, et vers quels lieux
Ton bras m'entraîne-t-il dans l'espace des cieux?
J'aperçois le Pangée et ses blanches montagnes...
De Philippes l'Hémus domine les campagnes...
Dis-moi quelle fureur, Phébus, les met aux mains?
Où donc est l'ennemi? Je ne vois que Romains!
Mais quoi! vers l'Orient ta puissance m'entraîne,
Où le Nil et la mer se mêlent sur l'arène...
Le fleuve du Lagide a servi les terreurs!
Je vois un tronc hideux, sanglant, privé d'honneurs!...
Dieu! je l'ai reconnu!... Dans ma course emportée,
Je visite les mers, la Syrte redoutée,
Et l'ardente Libye où la triste Erinnys
Des guerriers de Pharsale a porté les débris!...
Les Alpes sous mes pas de neiges couronnées,
Le front aérien des blanches Pyrénées,
S'abaissent!... Je vois Rome... Au milieu du sénat,

1. I, v. 673-695.
2. Elle est l'œuvre de notre ancien élève, M. P. Thureau-Dangin, alors brillant élève de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, aujourd'hui publiciste et historien de premier ordre.

Des haines, des complots, le fer... l'assassinat!...
Les fureurs des partis renaissent plus cruelles...
Suis-je donc condamnée à des erreurs nouvelles?
Apollon, par pitié, montre-moi d'autres bords!
Philippes m'est connu. » Succombant aux transports,
Aux divines fureurs dont elle est consumée,
Elle se tait, s'affaisse... et tombe inanimée.

Bibliographie : D. Nisard, *Études sur les poëtes de la décadence*, t. II, p. 85 à 454. — Naudet, *Vie de Lucain et Discours préliminaires* dans ses *Extraits*. — Villemain, *Notice sur Lucain* (*Études de littérature ancienne et étrangère*). — Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*, t. II, p. 32. — Boissier, *l'Opposition sous les Césars*, p. 289 à 303. — A. Philibert-Soupé, *Étude sur l'épopée latine*, 1853. Thèse. — Mandon, *Quænam Lucano fides sit adhibenda*, 1858. Thèse. — Souriau, *de Deorum ministeriis in Pharsalia*, 1885. Thèse.

CHAPITRE IV

PERSE, PHÈDRE, PÉTRONE

Stoïcien comme Lucain, mais avec plus de conviction, ou du moins avec une conduite plus conforme à ses doctrines, Perse (Aulus Persius Flaccus) diffère beaucoup par la nature de ses œuvres comme par son caractère de celui qui fut son condisciple et son ami.

Vie de Perse. — Il était de cinq ans plus âgé. Il naquit, l'an 34 ap. J.-C., à Volaterræ, en Etrurie. Son père, qu'il perdit à l'âge de six ans, était chevalier. Riche, beau, il dut d'abord aux exemples et aux affections de la famille, puis aux leçons et au commerce de son maître Cornutus, de préserver son âme et sa vie de la corruption de la Rome impériale. Tendrement attaché à sa mère, à sa sœur, à sa tante, il eut l'heureuse fortune de trouver à Rome, quand il y fut amené à l'âge de douze ans, l'amitié grave du grand homme de bien Pætus Thraséas et de la femme de Thraséas, Arria, que nous connaissons déjà par Sénèque et qui était la cousine de Perse. On sait que cette noble femme, digne fille d'une autre Arria, qui avait donné à son mari l'exemple d'une mort courageuse [1],

1. Elle tendit à son mari le poignard dont elle venait de se frapper. « Tiens, Pætus, cela ne fait pas de mal ; *Pæte, non dolet.* » Pætus avait été condamné à mort par Claude.

ne voulut pas survivre à Thraséas, condamné par Néron, et que, comme lui, elle se fit ouvrir les veines. La femme de Sénèque, Paulina, avait voulu aussi mourir avec son mari. Plus tard, la jeune Fannia, fille de Thraséas, devenue la femme d'Helvidius Priscus, qui fut victime de Vespasien, donna pour la troisième fois dans cette famille l'exemple du même dévouement conjugal.

Perse, de douze à seize ans, avait suivi les leçons des deux célèbres professeurs que nous avons déjà nommés à propos de Lucain, le grammairien Rhemmius Palémon et le rhéteur Virginius Flaccus. Ce fut sans doute là qu'il fit la connaissance de Lucain. Les deux jeunes gens se retrouvèrent ensuite à l'école de Cornutus. Mais le jeune Espagnol, avec sa nature ardente et passionnée, ne devait concevoir pour les doctrines stoïciennes qu'un de ces enthousiasmes de tête qui ne tiennent pas contre les séductions de la vie et les enivrements de la faveur et du succès. Perse, au contraire, âme pensive et recueillie [1], se donna tout entier à la philosophie, en fit la règle de sa conduite, et Cornutus devint pour lui un directeur spirituel dont il recueillit religieusement les paroles et les exemples. Pendant dix ans, jusqu'à sa mort, il vécut dans la familiarité du sage. Quel sentiment profond, quelle effusion de tendresse dans la pièce [2] qu'il adresse à ce gardien de sa vertu, à ce guide de son âme!

Combien, Cornutus, mon doux ami, combien tu fais partie de moi-même, c'est un bonheur pour moi de te le montrer. Oh! si j'osais demander cent voix, ce serait afin de tirer du plus profond de mon cœur des accents capables de te convaincre que tu l'occupes tout entier...

1. Despois, *Notice sur Perse en tête de sa traduction.*
2. Sat. V, vers 22 et suiv.

On trouvera dans notre *Recueil de morceaux traduits* [1] tout ce passage plein d'une grâce et d'un abandon qui ne sont pas habituels à Perse.

Chez Cornutus, Perse rencontra, outre Lucain, le poète Cæsius Bassus, poète lyrique dont les œuvres sont perdues. Au jugement de Quintilien, il est le premier de Rome depuis Horace. Après la mort prématurée de Perse, Bassus obtint l'honneur de publier les œuvres du jeune satirique. Chez Cornutus, on lisait des vers. Au rapport des anciens, l'austère philosophe était de plus un commentateur de Virgile ; c'était aussi un poète composant des satires et peut-être quelques-unes de ces tragédies stoïciennes faites pour les lectures publiques, comme celles de Sénèque. Il est certain que ses élèves, Lucain et Perse, s'exercèrent dans ce genre. Lucain laissa une *Médée* inachevée ; Perse avait composé une tragédie *prétexte*, c'est-à-dire à personnages romains, comme l'*Octavie*. Suétone, ou l'auteur, quel qu'il soit, de la *Vie de Perse*, raconte qu'un jour Lucain, à la lecture d'une pièce de vers de Perse, poussa des cris d'admiration. « On reconnaît là, dit M. Martha dans sa délicate étude sur Perse [2], l'intempérance de Lucain et la violence de ses premiers mouvements dans l'admiration ou dans la haine. » Le même critique doute qu'entre les deux jeunes gens l'union ait été bien étroite. « La solidité morale du satirique devait, dit-il, juger sévèrement la fougue inconstante et les déplaisantes contradictions de l'auteur de la *Pharsale*. » Quant à Sénèque, on sait que Perse se tint toujours sur la réserve avec lui. Les stoïciens sévères goûtaient peu la vie, l'esprit et le style de ce philosophe homme de cour, qui fit trop de con-

1. Pages 409-411.
2. *Un poète stoïcien* dans *les Moralistes sous l'empire romain*, p. 142.

cessions à la politique et qui, loin de combattre le goût littéraire du temps si contraire à la sobriété et à la raideur stoïciennes, contribua plus que tout autre, avec son neveu Lucain, à faire la mode.

Perse, dont la santé avait toujours été chancelante, ne vit pas les plus sombres années de Néron. Il mourut à vingt-huit ans, et il échappa ainsi à la proscription qui frappa sa famille, ses amis, son maître, et qui sans doute ne l'aurait pas épargné. Il léguait sa fortune à sa mère et à sa sœur; il laissait à Cornutus une somme considérable et sa bibliothèque composée de 700 volumes. Cornutus refusa l'argent et accepta les livres. Il se chargea aussi, avec Bassus, de revoir et de publier les six satires de Perse.

Cornutus et Bassus se bornèrent, nous dit-on, à de légères retouches et à quelques suppressions que la prudence commandait. Quant à la tragédie prétexte, à un livre de *Voyages* et à une pièce de vers en l'honneur de la première Arria, sur le conseil de Cornutus, elles furent brûlées. L'auteur de la *Vie de Perse* nous dit que le petit livre de satires à peine publié excita l'admiration, et que les lecteurs se l'arrachaient [1]. Quintilien dit aussi : « Avec un seul petit ouvrage Perse a mérité beaucoup de véritable gloire [2]. »

Cette faveur des contemporains s'explique sans doute en partie par ce que l'on savait de la vie pure et austère du poète, par sa mort prématurée, par le respect qu'inspiraient les vertus et la fière indépendance de sa famille. Elle est justifiée aussi par la sévérité de sa morale et par beaucoup de nobles pensées qui brillent dans ses vers et récompensent le lecteur, souvent rebuté par l'obscurité pénible du style. Pour-

1. « Editum librum continuo mirari homines et diripere cœperunt. »
2. X, I, 94.

quoi cependant, comme satirique, Perse est-il si inférieur à son prédécesseur Horace et à Juvénal qui le suivra de près? Il est facile de s'en rendre compte.

Les satires de Perse. — La satire a besoin de se donner, et de très près, le spectacle des mœurs qu'elle peint : elle ne saurait vivre d'abstractions et de pures idées philosophiques; il faut, plus que toute autre poésie, qu'elle se mêle à la société, qu'elle y aille prendre sur le fait les vices ou les travers qu'elle doit critiquer. Or Perse, qui s'est réfugié « loin des souillures de Rome, dans le sanctuaire du stoïcisme », qui vit dans un monde idéal, qui a pris en dédain son siècle et l'humanité, a pu faire de fort beaux vers; mais, faute d'être descendu dans les faits et dans les particularités, il n'a pu apercevoir qu'un reflet de la vie réelle, il n'a pu être un véritable poète satirique.

Perse avait étudié profondément Horace; presque partout il imite ses tournures, emprunte ses expressions, de même qu'il introduit dans ses vers les locutions originales et jusqu'à la langue surannée de Lucilius. Combien cependant il est loin de reproduire et la verve puissante du vieux et terrible poète, et la bonhomie spirituelle du contemporain d'Auguste! Lucilius a été mêlé à la société, à la vie publique de son temps, il a été homme de parti, et son vers vengeur a fouetté surtout les magistrats dont les concussions, les violences ou l'incapacité déshonoraient la république. Horace se renferme dans la vie privée; mais il a vu les travers qu'il ridiculise, les vices et les mauvaises passions, qu'il raille encore plus qu'il ne les flétrit. En disciple d'Épicure, il ne craignait pas de toucher un peu à la corruption, ne fût-ce que comme observateur et pour la poursuivre ensuite d'un vers plein de vivacité et de malice. Perse, qui n'a pas vu les vices des hommes, qui semble ne les connaître

que par les livres ou par ouï-dire, n'a ni la verve ardente de Lucilius, ni l'aimable et piquante malignité d'Horace, ni la mordante invective de Juvénal, peintre fidèle et souvent cynique des infamies contemporaines. On ne trouve le plus souvent chez lui qu'un dédain philosophique assez froid pour les folies humaines, qu'il regarde du haut de la morale stoïcienne. Ses plus beaux vers lui sont dictés par l'amour du bien plutôt que par l'indignation contre le mal. Quand il glorifie la vertu, alors ses fortes convictions, son enthousiasme le grandissent, et il s'élève au-dessus de tous les satiriques. Rien chez Horace et Juvénal n'égale ce passage :

Puissant maître des dieux, pour les tyrans les plus cruels je ne te demande qu'un seul supplice : à l'heure où quelque horrible fantaisie vient agiter leur cœur et le brûler de leur poison, montre-leur la vertu, et qu'ils sèchent du regret de l'avoir abandonnée!... Non, jamais les malheureux, hurlant par la bouche d'airain du taureau de Phalaris, jamais les courtisans de Denys, sous l'épée suspendue aux lambris dorés et dont la pointe touchait leur pourpre et leur épaule, n'ont éprouvé l'angoisse de ce tyran qui se dit tout bas : « Je tombe, je tombe, je suis précipité. » Et il pâlit le misérable à cette pensée, qu'il cache même à sa femme qui dort à son côté [1]!

Dans la même satire se trouvent, un peu plus loin, ces autres vers, aussi beaux et aussi justement célèbres que les précédents :

Instruisez-vous, ô malheureux, étudiez les effets et les causes. Que sommes-nous? Pourquoi sommes-nous créés? Quelle sera notre place dans le monde? Où est le but qu'il faudra trouver sans encombre? Quel est le rôle que Dieu t'a marqué, le poste qu'il te fixe dans l'humanité [2]?...

1. *Sat.*, III, v. 35 et suiv.; traduction de M. Despois.
2. *Ibid.*, v. 66 et suiv.

On sait comme il gourmande ces âmes *courbées vers la terre et vides de toutes les pensées célestes* [1]. Horace avait flétri ceux qui « abattent contre la terre l'âme, cette parcelle du souffle divin [2] ».

La première satire est toute littéraire; c'est une des plus intéressantes, parce que l'auteur ne reste pas dans les généralités vagues et retrace des ridicules dont il a été plus d'une fois le témoin. La grande mode du temps, nous le savons, c'étaient ces lectures publiques, dont nous avons si souvent parlé et qui ont contribué pour une bonne part à la décadence des lettres. Perse en a fait une critique fort vive.

Chacun ici s'enferme et se met à écrire : celui-ci des vers, celui-là de la prose, et toujours en style ronflant, que de robustes poumons feront valoir. Un beau jour, bien peigné, paré d'une toge neuve, portant au doigt la bague des jours de fête, juché sur un siège élevé et le larynx assoupli par une potion émolliente, tu vas lire ces belles choses d'un œil mourant de plaisir... Et puis applaudi, gonflé d'orgueil, tu leur diras : « Amis, assez, assez! » — Et voilà l'ambition qui pâlit ton front et blanchit tes cheveux! — Mais il est si beau d'être montré du doigt et d'entendre dire : « C'est lui! » Et puis, comptes-tu pour rien l'honneur d'être dicté en classe aux jeunes nobles bien frisés [3]?

Le poète poursuit en raillant les antithèses savantes, les métaphores coquettes, les brillantes descriptions qui s'étalent partout, même dans le discours de l'avocat qui doit sauver une tête, et qui font dire à l'auditeur : « Charmant! charmant! » Puis, à l'appui de ses critiques, il cite des vers maniérés, emphatiques, d'une

1. O curvæ in terras animæ et cælestium inanes!
(II, v. 61.)

2. Atque affigit humo divinæ particulam auræ.
(*Sat.*, II, v. 79.)

3. V. 13 et suiv.

harmonie ronflante et monotone, que des commentateurs attribuent à Néron [1].

Cette satire, dont nous avons cité les passages les plus saillants, est une conversation, mais fort obscure, entre deux personnages vagues, dont quelquefois on distingue si peu le rôle qu'on ne sait auquel rapporter tel ou tel vers. Tel est aussi le caractère de la troisième satire, *Sur la paresse*, dialogue entre un jeune homme et son précepteur; et de la quatrième, *Contre la présomption des grands*. Les trois autres satires ont la forme de lettres. Nous avons inséré dans notre *Recueil de morceaux traduits* [2] un passage de la seconde, adressée à un littérateur ami de Perse, Macrinus. Elle a pour sujet *la Prière*, et elle fait honneur au jeune stoïcien par de grandes et belles idées religieuses. M. Martha l'analyse ainsi :

Le poète, passant en revue les principales folies pieuses de ses contemporains, flétrit le ridicule odieux de ces prières par lesquelles on demande au ciel la satisfaction de désirs criminels. Il se moque de ces naïfs dévots qui s'imaginent que de vaines cérémonies couvrent ou rachètent la perversité du cœur; il fait voir combien ces vœux sont insensés, honteux, inefficaces, injurieux pour la divinité; en un mot, il veut substituer aux pratiques extérieures et hypocrites de la superstition un culte tout intérieur et moral [3].

Perse conclut par ces nobles paroles :

Ce qu'il faut offrir aux immortels, c'est une âme toute pénétrée des lois divines et humaines, la pureté jusque

1. *Sat.*, I, v. 99 :

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis... (etc.)

2. Page 412.
3. Martha, *un Poète stoïcien*, p. 155.

dans les derniers replis du cœur, un caractère tout imprégné de vertu et d'honneur [1].

Nous avons déjà traduit quelques vers de la cinquième satire, sorte de confidence que le poète adresse à son maître Cornutus. Après les élans de sa tendre reconnaissance, Perse développe cette idée que le sage seul est libre et que l'homme livré à ses passions trouve en elles autant de maîtres. Il est amené ainsi à décrire les tourments qui punissent et l'avidité et la poursuite des honneurs. On trouvera dans notre *Recueil* [2] un des plus frappants tableaux de cette satire, celui où le poète nous montre la *Cupidité* et la *Mollesse* se disputant le cœur d'un homme.

Dans la sixième satire, Perse cause avec son ami le poète Bassus. C'est encore l'avarice et l'avidité qu'il combat, avec moins de vivacité et d'intérêt que dans la satire précédente.

Le grand défaut de toutes ces pièces, il faut l'avouer, c'est l'extrême obscurité du style. On travaille longtemps pour comprendre ce texte parfois énigmatique; on est souvent tenté de jeter le livre et d'abandonner la lecture commencée; on y renoncerait peut-être si l'on ne rencontrait l'interprétation vigoureuse et fidèle dans sa hardiesse du traducteur contemporain auquel nous avons emprunté nos citations. On est soutenu encore dans l'étude du poète par l'appréciation généreuse et libérale du critique pénétrant dont nous avons déjà invoqué le témoignage. C'est par son jugement sur le style de Perse, que nous terminerons notre notice :

1. Compositum jus fasque animo, sanctosque recessus
Mentis, et incoctum generoso pectus honesto.
(Vers 73, 74.)

2. Page 411.

Perse a les défauts d'un écolier et les qualités d'un homme. Comme il a beaucoup étudié les philosophes et les poètes et que sa mémoire est surchargée de souvenirs, et ne domine pas assez sa matière, il est souvent dominé par elle. Il va d'imitation en imitation, forçant les maximes du stoïcisme à entrer dans les formes poétiques de Virgile ou d'Horace. En voulant imprimer à ses emprunts une marque personnelle, il les retourne sur l'enclume, il martèle les idées et les mots pour dénaturer et rendre siens les débris poétiques dont il forge le métal rigide de ses vers; mais il y a quelque chose de généreux dans ce labeur : il tourmente sa matière à force de l'aimer. A des vérités qui lui sont chères il voudrait donner une trempe inconnue et une pointe perçante. Jusque dans ses vers les plus originaux on sent l'effort, et la plupart de ses plus admirables brièvetés ressemblent à des gageures. Les mots mêmes qui sont sortis du fond de son cœur en ont été tirés avec peine; ils ont passé, avant d'arriver à la lumière, par tous les saints replis de cette âme, *sanctosque recessus mentis*, où de froides maximes stoïques ont pris un singulier accent de sincérité émue [1].

Bibliographie : Nisard, *Études sur les poètes latins de la décadence*, t. I, p. 233-299. — Eug. Despois, *Notice en tête de la traduction des satiriques latins*, 1869. — Martha, *les Moralistes sous l'empire romain*, 3e éd., 1872.

Phèdre. — La fable se place naturellement à côté de la satire; car beaucoup de fables renferment des traits satiriques, et les satires, nous l'avons vu par Horace, contiennent plus d'une fois des fables. D'ailleurs Phèdre est un des fabulistes chez lesquels on rencontre le plus d'allusions malicieuses, et il y a chez lui un ton chagrin et grondeur qui rapproche ses petites pièces des œuvres d'un Perse ou d'un Juvénal.

1. Martha, *un Poète stoïcien*, p. 189-190.

Vie de Phèdre. — Nous savons peu de chose de Phèdre; son existence même a été contestée. Deux fois seulement il est nommé chez les anciens, par Martial et par Avianus, fabuliste que l'on croit contemporain du second Théodose; encore hésite-t-on à rapporter à notre Phèdre le vers de Martial [1] : « Que fait notre ami Cassius Rufus? Rivalise-t-il avec les badinages malicieux de Phèdre? » Le témoignage d'Avianus est moins contestable : dans la préface de son recueil, il énumère les fabulistes qui l'ont précédé, et il parle des cinq livres composés par Phèdre. Mais les contemporains se taisent et semblent ignorer l'auteur et ses ouvrages; Sénèque, à une époque où Phèdre était mort ou près de mourir, persécuté pour des fables, indiquait à un affranchi de Claude, Polybe, la fable ésopique comme un genre où les Romains ne s'étaient pas encore exercés, *intentatum Romanis ingeniis opus* [2].

C'est à Phèdre lui-même qu'il faut demander le peu de renseignements qu'on a sur sa vie. Et d'abord quelle était sa patrie? Il dit qu'il a reçu le jour sur le mont Piérus, et, bien qu'il ajoute un peu plus loin qu'il est *né presque dans l'école* [3], ce vers ne peut être pris pour une expression métaphorique, et signifier que ses parents avaient commerce avec les Muses. En effet, dans la même pièce, il vante la gloire que se sont acquise dans l'apologue le Phrygien Ésope et le Scythe Anacharsis [4] :

Et moi, ajoute-t-il, moi, plus voisin de la docte Grèce, j'abandonnerais dans un lâche sommeil l'honneur de mon pays! La Thrace ne compte-t-elle pas ses écrivains? Apollon

1. III, 20.
2. Consol. ad Polyb., XXVII, 1.
3. III, Prolog., v. 17.
4. III, Prolog., v. 20.

n'est-il pas le père de Linus? Une Muse ne donna-t-elle pas le jour à Orphée [1]?

Il est donc bien né sur le mont Piérus, c'est-à-dire dans la Macédoine ou dans la Thrace; car si cette montagne appartenait depuis longtemps à la Macédoine, elle avait autrefois fait partie de la Thrace, et Phèdre avait le droit de se donner comme le compatriote de Linus et d'Orphée.

Phèdre, sur le titre de son livre, se désigne comme affranchi d'Auguste : *Phædri Augusti liberti fabularum Æsopicarum libri.* Mais le nom d'Auguste est commun à tous les empereurs : quel fut celui qui donna à Phèdre la liberté? L'opinion générale veut que ce soit Octave Auguste. On a même raconté sur le ton d'une complète certitude que le jeune homme, vendu comme prisonnier de guerre à la suite d'une campagne d'Octavius, père d'Auguste, en Macédoine, fut transporté à Rome, élevé par les soins d'Octave, instruit dans les lettres latines, et affranchi par son maître, que charmaient les qualités de son esprit et de son cœur. Ce sont là d'ingénieuses conjectures que rien n'autorise à convertir en faits positifs. Sans doute l'éducation de Phèdre a été savante : les souvenirs, les imitations qu'on reconnaît souvent dans ses fables prouvent qu'il a été initié de bonne heure à l'étude des écrivains de la Grèce et de Rome : il traduit les premiers vers de la *Médée* d'Euripide [2]; il parle avec admiration de Simonide [3] et de Ménandre [4]; il fait allusion à l'*Énéide* [5]; il connaît même les vieux écrivains latins; il leur emprunte çà et là quelques expres-

1. III, Prolog., v. 54-59.
2. IV, 7, v. 6-16.
3. IV, 21, 24.
4. V, 2.
5. III, Prolog., v. 27.

sions, et il cite dans son entier un vers du *Télèphe* d'Ennius, souvenir, dit-il, de son enfance [1]. Mais est-ce à Auguste qu'il doit ces connaissances? Ne les a-t-il pas puisées dans sa famille, lui qui se déclare *presque né dans l'école?* On regarde ordinairement cette expression *schola* comme une métaphore, et on la traduit ainsi : *le voisinage de la Grèce;* elle pourrait signifier aussi que le père du fabuliste était un de ces littérateurs esclaves que les riches Romains avaient dans leurs maisons.

Quoi qu'il en soit, on peut affirmer du moins que Phèdre a vécu à l'époque du premier Auguste, car il rapporte un trait de la vie de ce prince, et il déclare que le fait s'est passé dans un temps dont il a mémoire [2]. Mais il a aussi vécu sous Tibère, et il nous apprend lui-même qu'il a été cruellement persécuté par Séjan :

J'ai fait, dit-il, du sentier d'Esope une large route; j'ai imaginé plus de fables qu'il n'en avait laissé, et c'est pour mon malheur que j'ai choisi certains sujets. Que si celui en qui j'ai trouvé à la fois un accusateur, un témoin et un juge était un autre que Séjan, j'avouerais avoir mérité tant d'infortunes [3].

Comment le poète avait-il encouru la terrible colère de Séjan? C'était évidemment, d'après le passage que nous venons de citer, par quelques fables où le tout-puissant ministre avait vu des allusions satiriques. On a recherché quelles pouvaient être ces fables que Séjan s'était appliquées, « prenant pour lui, malgré la protestation de Phèdre, ce qui était dit pour tous, et trahissant sottement l'opinion qu'il avait de lui-

1. III, Épilog., v. 33.
2. III, 10.
3. III, Prolog., v. 39-43.

même [1] ». On a indiqué la fable des *Grenouilles qui se plaignent à Jupiter du mariage du Soleil* [2]; Séjan se serait cru attaqué dans son projet de mariage avec la veuve de Drusus; il aurait été blessé de l'exclamation des grenouilles : « Que sera-ce s'il a des enfants! » On a désigné encore la fable de *l'Ane et le Vieillard* [3]. Cette maxime de l'âne : « Notre ennemi, c'est notre maître, » aurait déplu au pouvoir. Il semble que la fable des *Grenouilles qui demandent un roi* [4] aurait plutôt fourni prétexte à une accusation. Quoi qu'il en soit, le fait de la condamnation existe. Mais quelle fut cette condamnation? et comment Séjan a-t-il pû l'obtenir à la fois comme accusateur, comme témoin et comme juge? Les causes des affranchis et des procurateurs des princes se jugeaient dans un tribunal de famille [5]; Séjan pouvait déférer à l'empereur un des affranchis de sa maison comme coupable d'ingratitude; en témoignage, il apportait les fables qu'il interprétait à sa manière; enfin, comme Tibère ne voyait et n'agissait que par lui, le puissant ministre, après avoir intenté l'accusation, produit les preuves, se trouvait encore avoir prononcé le jugement.

Peut-être la peine qui frappa Phèdre fut-elle un retour à la servitude : en lisant avec soin l'épilogue du troisième livre, on est fortement tenté de le croire. Le poète, après la disgrâce de Séjan, réclame l'appui d'Eutychus, personnage influent qu'on a souvent

1. III, Prolog., v. 45-48 :

> Suspicione si quis errabit sua,
> Et rapiet ad se quod erit commune omnium,
> Stulte nudabit animi conscientiam.

2. I, fab. 6.
3. I, fab. 17.
4. I, fab. 2.
5. Dialog. des orat. : « Apud principem ipsos illos libertos et procuratores principum tueri ac defendere datur. »

regardé comme le célèbre affranchi maître du pouvoir sous Caligula; il supplie son protecteur de réparer le mal que Séjan lui a fait :

Souvent, dit-il, un coupable avéré a obtenu le pardon; combien n'est-il pas plus juste de l'accorder à un innocent[1]!

Cette grâce, Eutychus la lui a promise, et Phèdre le presse d'acquitter sa parole.

Chaque jour, ajoute-t-il, ma vie fait un pas vers la mort, et ton présent diminue de valeur si la jouissance en est moins longue... Pendant que je conserve quelques restes d'une vie languissante, tu peux me secourir. Mais il y a longtemps que je suis vieux, et ta bonté voudra en vain m'être utile, quand il n'y aura plus rien à faire pour moi et que la mort sera là qui réclamera son dû.

De tout ce qu'un homme peut demander à un homme, il n'est rien que Phèdre pût réclamer en ces termes, s'il était libre. Des honneurs? mais il était d'origine servile. De l'argent? mais il en parle avec dédain dans le prologue de ce livre, adressé aussi à Eutychus [2], et partout ailleurs. Non, mais il était esclave et il tenait à mourir libre.

A quelle époque vint cette mort? Phèdre, dans son quatrième et son cinquième livre, s'adresse à deux affranchis qui furent tout-puissants sous Claude, Particulon et Philétus : on en a conclu que sa vie s'était prolongée jusqu'à ce règne. Mais la conclusion est un peu forcée ; car si ces affranchis ont été cités pour leur puissance à l'époque de Claude, leur influence a pu commencer auparavant.

Ainsi, ce que nous savons de Phèdre se réduit à

1. V. 22.
2. V. 21 et suiv.

ceci : né en Macédoine, presque au sein des lettres, quel que soit le sens qu'on attache à ces paroles, il fut esclave soit de naissance, soit par accident. Il appartenait à la maison de l'empereur et fut affranchi. Mais une accusation de Séjan, dont ses fables paraissent avoir été le prétexte, amena pour lui un second esclavage, ou tout au moins des misères dont il supplie Eutychus de le délivrer.

Sans doute la condition et les malheurs de Phèdre ont influé sur son caractère. Beaucoup de passages, dans son petit recueil, sont empreints d'une tristesse et d'une amertume bien excusables d'après ce que nous savons de sa vie. Il se défend, nous l'avons vu, d'avoir fait de l'apologue une satire personnelle ; mais il se contredit lui-même quand il expose ainsi le but de la fable [1] :

Maintenant je vais dire en peu de mots pourquoi la fable a été inventée. L'esclave, livré au caprice du maître, n'osait exprimer tout ce qu'il eût voulu ; il fit donc passer dans les fables les sentiments de son cœur, et déjoua par des fictions ingénieuses les interprétations malveillantes.

A-t-on besoin de voiles et de précautions quand on parle en général et sans allusion aux individus ? Il est certain que l'histoire du temps semble écrite dans le livre de Phèdre. Peut-on se défendre de voir dans *le Geai et le Paon* ces affranchis parvenus, si insolents et si fiers de leur pouvoir emprunté ? dans *le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre*, ces délateurs souvent victimes de leur honteux métier et dépouillés justement de leurs propres biens, puisqu'ils ont convoité ceux d'autrui :

Amittit merito proprium, qui alienum appetit ?

1. III, Prolog., v. 33-37.

Le Loup et l'Agneau, *les Grenouilles et la Grue*, n'est-ce pas l'image du despotisme capricieux et brutal de Tibère et de ses ministres? La colère de Séjan n'a donc rien qui étonne. Sans doute il ne fut pas le seul ennemi de Phèdre; le poète l'avoue lui-même quand il cite cette maxime qu'il a lue dans Ennius : C'est un crime pour un plébéien de murmurer trop haut [1].

Phèdre n'est pas modeste : il sent son mérite; il ne se fait pas faute de se louer lui-même et de se promettre les applaudissements de la postérité :

Si la critique envieuse s'attache à mon œuvre, elle ne m'enlèvera pas la conscience de ma valeur [2].

Si tu lis ce livre, je m'en réjouirai; sinon, il servira du moins à charmer la postérité [3].

C'est à son protecteur Eutychus qu'il parle si lestement. Dans tout le prologue il le prend sur un ton aussi haut. Il exige de son lecteur qu'il laisse de côté ses affaires; il ne veut pas qu'on ouvre le petit volume dans un moment de loisir, quand un calcul est fini, quand on rentre d'une visite, quand on a donné des ordres pour le service de la maison. Son livre ne convient pas à un esprit si affairé : mieux vaudrait ne pas y toucher. On voit qu'il est exigeant même envers un homme dont il réclame les bons offices; et, dans la même pièce, il parle avec un ton de supériorité dédaigneuse de ces riches ignorants qui voudraient pénétrer dans le sanctuaire des Muses et s'occuper des travaux des lettres, en même temps qu'ils consacrent leurs veilles à entasser de l'or.

Cette estime de Phèdre pour son talent et ses

1. III, Épilog. : Palam mutire plebeio piaculum est.
2. II, Épilog., v. 10.
3. III, Prolog., v. 31-32.



écrits, cette confiance orgueilleuse dans le jugement de la postérité, tant de fois invoquée à propos d'un petit recueil de fables, méritent notre indulgence : il était malheureux, persécuté, dépendant; cette gloire même, fruit légitime de ses travaux, il ne l'avait pas obtenue; à peine, dit-il, on l'admet dans les rangs des poètes :

Fastidiose tamen in cœtum recipior.

Ses ouvrages ne lui avaient donc valu que des ennemis : le présent pour lui n'était-il pas assez triste pour qu'il cherchât des consolations dans la pensée de l'avenir? Après tout, ses espérances n'étaient pas vaines ; car son livre , si rarement cité chez les anciens, est devenu chez les modernes un des monuments les plus populaires de l'antiquité, et il en est peu qui aient donné lieu à des recherches plus savantes, à des discussions plus longues et plus animées.

Histoire des manuscrits de Phèdre. — Rien n'est plus étrange, en effet, que la fortune des fables de Phèdre : jusqu'à la fin du seizième siècle l'Europe moderne les ignore sous leur forme originale; mais elle les connaît à travers les altérations que leur ont fait subir certains érudits qui les ont pillées et mises en prose pour les répandre sous leur propre nom. Tel est le recueil d'un certain Romulus, dont l'époque est ignorée et qui se donne le titre d'empereur romain; il annonce ses fables comme une traduction d'Ésope, et elles sont perpétuellement empruntées à Phèdre, qu'il se garde bien de nommer. Cet ouvrage, écrit dans la prose la plus barbare, a défrayé tout le moyen âge : traduit en anglais par l'ordre du roi Alfred, vers la fin du IXe siècle, ou de Henri Ier, au commencement du XIIe, mis en vers à peu près à la même époque par

un archevêque de Tours nommé Hildebert, puis traduit en français sur la version anglaise par une femme poète, Marie de France, il jouit jusqu'à la fin du xve siècle de tous les honneurs d'un livre classique, et de nombreux interprètes le font passer dans la plupart des langues de l'Europe. Enfin, en 1595, un illustre savant français, François Pithou, trouve, parmi les livres dispersés d'une riche bibliothèque que les protestants avaient pillée, un manuscrit des fables de Phèdre; son frère, Pierre Pithou, publie l'année suivante cet ouvrage d'un fabuliste jusqu'alors inconnu, et tous lès savants célèbrent la précieuse découverte des deux frères, et l'affranchi d'Auguste devient dans toutes les écoles l'objet de l'admiration et de l'étude. Peu d'années après, en 1608, un second manuscrit, moins complet que celui de Pithou, était trouvé à Reims chez les bénédictins de Saint-Remy par un savant jésuite, le père Sirmond; et un troisième, beaucoup plus incomplet encore, tombait entre les mains d'un avocat d'Orléans, nommé Pierre Daniel, et passait de là dans la bibliothèque du Vatican, où il n'a été retrouvé que de nos jours.

Il semble que ces trois manuscrits, conformes entre eux sur tous les points essentiels, prouvaient clairement l'authenticité des fables de Phèdre, et que cet écrivain, si tardivement parvenu à la gloire, avait conquis sans retour son rang parmi les classiques latins. Mais il était réservé encore à d'autres vicissitudes. Le manuscrit de Pithou avait disparu, ainsi que les deux autres. L'Allemagne, après les avoir vainement recherchés, se prit à douter de la réalité de la découverte, et alla jusqu'à faire honneur des fables de Phèdre à un archevêque du xve siècle, Nicolas Perotti. Le savant italien, qui fut un des promoteurs des études classiques, avait fait, à Rome, un cours sur Martial et, plus tard, rédigé un commentaire sur cet

auteur. Dans ce commentaire, intitulé *Cornucopiæ*, il citait, sous le nom d'Avianus, une fable qui ne se trouvait pas dans le recueil de ce fabuliste, et qui, en réalité, était la dix-septième du troisième livre de Phèdre : on en conclut qu'il était lui-même l'auteur de cette fable et de toutes celles que Pithou avait publiées. Cependant, en 1727, on trouva dans une bibliothèque de Parme un manuscrit de Perotti [1] : c'était un recueil de fables adressées à son neveu et renfermant trente-six fables d'Avianus, trente-deux de celles données par Pithou sous le nom de Phèdre, et trente-deux autres qui étaient peut-être l'œuvre de Perotti. Au reste, Perotti semblait distinguer lui-même ces trois origines de son recueil :

Ces fables, disait-il, ne sont pas, comme tu le crois, mon œuvre : elles appartiennent à Æsope, à Avianus et à Phèdre ; je les ai réunies, en y mêlant souvent mes propres vers.

Ce témoignage devait, ce semble, convaincre les plus sceptiques : il venait à l'appui de la découverte des Pithou ; il prouvait que Perotti, un siècle et demi avant les deux frères, avait possédé un manuscrit de Phèdre. Mais beaucoup de savants s'obstinèrent dans leur incrédulité ; ils décidèrent que Perotti, pour faire valoir son travail personnel, lui avait donné un nom ancien, et qu'à l'exemple d'Hildebert, il avait traduit en vers ïambiques la prose de Romulus : ainsi s'étaient formées les fables du prétendu affranchi d'Auguste, telle était la véritable origine du manuscrit de Pithou, dont l'âge n'était autre que celui de Perotti lui-même. A l'appui de cette opinion, les *antiphédristes* ne manquaient pas de relever dans l'auteur des fautes de latinité, une couleur étrange, qui ne permettaient pas

1. Ce manuscrit fut égaré comme les autres. On ne l'a retrouvé qu'en 1808 à la bibliothèque royale de Naples.

d'attribuer le livre à un ancien. De son côté, Phèdre avait de nombreux partisans, et l'ardeur du débat, qui se perpétua jusqu'à nos jours, ne nuisit pas à sa popularité, puisque les éditions de ses fables se succédèrent sans interruption d'année en année, qu'il en parut de nombreuses traductions dans toutes les langues, et qu'elles furent adoptées presque généralement pour l'enseignement du latin dans les écoles.

Enfin, en 1830, une découverte dont on avait longtemps désespéré vint tout à coup terminer le procès. Le manuscrit de Pithou fut retrouvé dans la bibliothèque d'une ancienne et illustre famille de magistrature [1]. Un savant contemporain, M. Berger de Xivrey, le copia avec une scrupuleuse exactitude et le fit imprimer. L'inspection du manuscrit prouva facilement qu'il remontait au moins au x[e] siècle, c'est-à-dire à une époque où nul n'était capable d'écrire dans le style de Phèdre. Il fallut bien restituer l'ouvrage à l'antiquité et se résigner à placer l'auteur à côté des grands génies du siècle d'Auguste ou de Tibère.

Examen des fables de Phèdre. — Est-il donc, comme écrivain, si indigne de cette époque, et sa langue justifie-t-elle le long et opiniâtre scepticisme de l'Allemagne? Sans doute, il n'est pas exempt de certains défauts qui annoncent le commencement de la décadence, et qu'on pourrait déjà signaler dans Ovide. Son expression est quelquefois recherchée, ses tournures sont singulières; comme tous les écrivains de décadence, il aime l'archaïsme et le néologisme; son principal travers, c'est l'emploi continuel et abusif des mots abstraits, emploi que nous avons déjà remarqué chez Quinte-Curce. Il les recherche toujours, même au risque d'être obscur et inexact. Il dira du chien qui

1. La famille Le Pelletier de Rozambo.

porte de la viande : « Son *avidité* trompée lâcha la proie qu'il tenait, sans pouvoir pour cela atteindre celle qu'il convoitait [1]. » Il terminera par cette moralité sa fable de *l'Aigle, la Chatte et la Laie :* « Que de mal ourdit souvent un homme à double langue! la *sotte crédulité* peut l'apprendre ici [2]. » Il désignera ainsi l'empereur : « L'*imposante majesté* du souverain plaisanta en ces termes [3]. »

A chaque pas on rencontre dans ses fables des exemples d'expressions semblables. Mais ces petites taches n'empêchent pas son style d'être clair, précis, rapide, et de présenter presque partout ce caractère de simplicité élégante et délicate qui appartient aux bons siècles. M. Nisard, dans son *Étude sur les poètes latins de la décadence*, l'a apprécié avec sa finesse et sa pénétration habituelles :

Le style de Phèdre est savant et agréable, d'une clarté qui n'a été surpassée par aucun écrivain latin. La brièveté, tant louée chez lui, y est grave, mais non pas sèche. Il retranche du discours tout ce qui l'allonge sans l'éclaircir. Il semble que, comme il ne vous demande d'attention que pour un sujet très court, il la veuille tout entière, et ne la laisse pas se perdre ou languir dans des accessoires inutiles. Phèdre a l'épithète heureuse, variée, substantielle, ne faisant qu'un avec le sujet, ce qui est encore une sorte

1. I, IV, 5 :

> ... Verum decepta *aviditas*
> Et quem tenebat ore dimisit cibum,
> Nec quem petebat adeo potuit attingere.

2. II, IV, 25 :

> Quantum homo bilinguis sæpe concinnet mali,
> Documentum habere *stulta credulitas* potest.

3. II, VI, 23 :

> Tunc sic jocata est *tanti majestas ducis.*

de brièveté. Ses descriptions sont le plus souvent d'un seul vers ou de deux, les plus longues de trois; mais on ne pourrait faire entrer plus de choses dans moins de mots; et cette concision, quoique savante, n'est point forcée : ses vers ne sont point bourrés, si je puis dire ainsi, comme certains vers de Perse, où les mots, pour vouloir contenir trop de choses, éclatent et laissent échapper le sens de toutes parts. Cet excès de brièveté produit le vague : qui veut dire trop à la fois ne dit rien.

Ce qui fait tort chez nous aux fables de Phèdre, c'est le souvenir toujours présent de La Fontaine. Mais il serait injuste de comparer ces deux fabulistes, même quand ils ont traité des sujets semblables, car leur manière et leur but sont très différents. Tout apologue renferme deux choses : une vérité que l'auteur veut développer, un récit sous lequel il la dissimule. Parmi les fabulistes, les uns font de la moralité leur objet principal, et regardent le récit comme un accessoire dont le mérite éminent est la brièveté : tel était Ésope, d'après ce qu'on sait de lui; tel est aussi Phèdre, qui se donne partout comme élève d'Ésope, qui cherche à lutter de concision avec son maître, et voit dans la rapidité la condition même de la fable. En général, il emprunte ses sujets à Ésope; mais s'il demande parfois, dans l'intérêt de la variété, la permission de mêler aux fables ésopiques quelques récits contemporains, comme celui du deuxième livre (*Cæsar ad atriensem*)[1], c'est en promettant au lecteur qu'ils seront courts. On comprend qu'un tel système produise souvent la froideur et la sécheresse.

D'autres fabulistes, au contraire, se sont attachés surtout au récit; ils ont fait de l'apologue

Une ample comédie aux cent actes divers.

1. II, 6.

Chacune de leurs fables est un petit drame, avec son intrigue et ses acteurs : les personnages y ont leur physionomie bien tracée, leurs mœurs, leurs passions, leur langage. On s'intéresse à eux, on prend parti pour les uns ou pour les autres, on souhaite ou l'on redoute leur succès, on s'attendrit sur leurs infortunes; ils sont si vivants et si vrais, qu'on ne les oublie pas : ce sont des types éternels. A cette analyse incomplète, on a reconnu La Fontaine. A coup sûr, l'apologue ainsi conçu a bien plus de charme, sans avoir moins de profit: car l'étendue du récit ne rend pas la moralité moins claire, et plus la physionomie des personnages est accusée, plus la leçon nous frappe, plus elle demeure attachée à ces figures que le génie du poète a si profondément gravées dans notre esprit. Phèdre n'a pas cet attrait puissant; mais quand on ne lit pas son recueil sous l'impression toute fraîche de notre inimitable fabuliste, on y trouve encore une saveur agréable, de la finesse, de la grâce, des images heureuses et vraies, des allusions piquantes, quelquefois même, quand l'auteur abandonne l'apologue pour l'anecdote, une abondance pleine d'intérêt. Ces mérites et ceux que nous avons déjà signalés dans le style suffisent pour expliquer la réputation de Phèdre; ils justifient l'habitude déjà si ancienne de proposer cet auteur à l'étude des jeunes latinistes et de les préparer, par l'explication de ses fables, à celle des chefs-d'œuvre les plus parfaits du siècle d'Auguste.

On place ordinairement, comme *Appendix*, à la suite des fables de Phèdre, une grande partie des trente-deux apologues trouvés dans le manuscrit de Perotti et qui ne sont point compris dans celui de Pithou. Quel est l'auteur de ces fables? Les savants n'ont pas encore tranché la question : suivant les uns, elles sont l'œuvre de Perotti lui-même, et il s'en explique en disant qu'il a mêlé ses propres vers à ceux d'Avianus

et de Phèdre; suivant d'autres, il faut les attribuer à Phèdre, dont elles reproduisent assez fidèlement la physionomie et le style. La découverte d'un nouveau manuscrit du fabuliste latin où ces fables seraient comprises, pourrait seule résoudre la difficulté. Quoi qu'il en soit, ces pièces ont un caractère remarquable de pureté et d'élégance, et le fond a souvent autant de valeur que la forme. Parmi les plus remarquables, citons la première, la troisième et la quatrième de l'*Appendix* : ce ne sont pas de véritables apologues; l'auteur y parle en son propre nom, et y attaque avec finesse et quelquefois avec élévation les travers de l'homme : la dernière des trois, sur l'oracle de Delphes, est surtout frappante. Quant aux fables proprement dites, la onzième, *Ésope et l'Esclave fugitif*, la quinzième, *le Berger et la Chèvre*, la dix-huitième, *le Loup et le Bouvier*, et plusieurs autres, ont la précision, la rapidité et la grâce délicate de Phèdre : il nous semble que le fabuliste ancien ne les aurait pas désavouées.

Bibliographie : Adry, *Examen des nouvelles fables de Phèdre* trouvées dans le manuscrit de Perotti (éd. de Phèdre, t. I, collect. Lemaire). — Berger de Xivrey, *Préface de son édition*. — D. Nisard, *Études sur les poètes latins de la décadence*, t. I, p. 5, 61. — Saint-Marc Girardin, *La Fontaine et les Fabulistes*, 1867, t. I, p. 61, 69.

Pétrone. — Nous mentionnerons, à côté de la satire de Perse et de la fable de Phèdre, un ouvrage qui se rapproche des anciennes *Satires Ménippées* de Varron, le *Satiricon* de Pétrone.

T. Petronius Arbiter, auteur du roman de mœurs qu'on appelle aujourd'hui *Satiricon*, mais qui, dans beaucoup de manuscrits, porte le titre de *Satirarum liber*, était né aux environs de Marseille. On ne sait rien de bien authentique sur sa personne. D'après

l'opinion la plus suivie, il serait le même qu'un favori de Néron qui fut proconsul de Bithynie, puis consul, et que Tigellin, jaloux de sa faveur, impliqua dans la conspiration de Pison. Après une vie de débauches, il mourut avec courage (66 av. J.-C.). Tacite a tracé un portrait remarquable de ce voluptueux qui avait fait preuve dans ses fonctions publiques de vigueur et de capacité, et qui devint, à la cour de Néron, « l'arbitre du bon goût [1] ». D'après les détails que l'historien nous donne de sa mort et de ses habitudes d'écrivain, il est probable qu'il faut lui attribuer l'ouvrage dont nous allons parler sommairement.

Le *Satiricon*, sorte de roman comique mêlé de prose et de vers, comme les *Ménippées*, se composait de vingt livres. Nous n'en possédons qu'une suite de fragments. Le plus long est le *Souper de Trimalcion*, description d'un banquet donné, aux environs de Naples, dans la maison d'un parvenu très riche, qui étale sottement un luxe de mauvais goût, et vante avec une ridicule jactance l'ordonnance de son repas, l'art de ses cuisiniers et les vins exquis qu'on verse à ses convives. Il se pique aussi de connaissances en littérature et en philologie, et veut qu'on disserte entre chaque service. Dans ce cadre, l'auteur a fait entrer beaucoup de railleries contre la mode et les travers artistiques et littéraires que nous avons signalés dans les auteurs de cet âge. C'est au début même du livre que se trouve la critique fort juste des écoles de déclamateurs et de leur influence funeste sur les lettres. Nous avons cité en partie ce passage, qui est reproduit tout au long dans notre *Recueil*. Mais ce qui domine dans le *Satiricon*, ce sont des tableaux honteux, où l'immoralité du temps est peinte avec une crudité et un cynisme révoltants.

1. *Annales*, XVI, ch. XXVIII et XXIX.

Le second fragment conservé est le conte de la matrone d'Ephèse, tiré sans doute des fables licencieuses d'Aristide de Milet, qui étaient fort répandues à Rome dans les derniers temps de la République. L'historien Cornelius Sisenna les avait traduites en latin. On sait quelle imitation originale notre La Fontaine a donnée de ce conte.

Un troisième fragment se compose d'un poème sur la *Guerre civile*, en 295 hexamètres. Un autre passage, qui comprend soixante-quinze ïambiques trimètres, décrit la prise de Troie (*Trojæ halosis*). Le premier surtout a un intérêt littéraire.

Un des personnages du roman, le vaniteux et grossier poète Eumolpe, commence par critiquer *la Pharsale*, puis il refait le poème à sa manière. On a supposé que l'auteur avait eu l'intention de plaire à Néron, dont il conservait encore les bonnes grâces quand Lucain les avait perdues. Quoi qu'il en soit, il est certain que Lucain est visé dans la prose où l'auteur expose ses idées sur la poésie épique, et que la *Guerre civile* n'est qu'un persiflage de la manière de Lucain. Il raille d'abord ces hommes qui, « après s'être exercés aux luttes du barreau, se sont réfugiés dans la poésie comme dans un port d'un accès plus facile, se figurant qu'il est plus aisé de construire un poème qu'un plaidoyer enluminé de petits traits scintillants ». Il se moque de ce style « où les pensées se détachent et font saillie en dehors de l'ouvrage; il demande que les couleurs se fondent dans la trame du poème ». Puis il aborde directement le poème épique :

Essaye-t-on, dit-il, d'aborder cet immense sujet de la guerre civile, il faut être nourri de littérature, ou l'on succombera sous le poids. Car il ne s'agit pas de rédiger en vers une série de faits, l'historien s'en acquittera beaucoup mieux. C'est à travers les légendes embrouillées, les interventions divines, le merveilleux des fables et des machines

que doit se précipiter librement l'essor de l'enthousiasme; le poème doit montrer partout le délire de l'esprit prophétique plutôt que la scrupuleuse exactitude du narrateur appuyé sur des témoignages.

A ces belles théories, développées avec une emphase que nous avons essayé de reproduire, succède le poème qu'Eumolpe nous donne comme modèle. Nous n'en avons que le commencement; le fragment s'arrête au départ de Pompée pour la Thessalie. Mais ce morceau suffit pour condamner le merveilleux inintelligent que le critique de Lucain a prétendu introduire dans son œuvre. Après avoir exposé, comme l'auteur de *la Pharsale*, les causes de la guerre civile, il fait intervenir Pluton exhortant la Fortune à perdre les Romains; après Pluton paraissent toutes les divinités infernales, Erynnis, Mégère, la Mort, Bellone, Mars, et la Discorde qui harangue sa troupe et apostrophe les grands de Rome, enfin tout le personnel d'une mythologie à laquelle on ne croyait plus. En vérité, si cette critique contemporaine était bien sérieuse, elle en mériterait elle-même une sévère : on ne fait pas un poème épique avec des mots et des allégories.

Nous avons reproduit dans notre *Recueil* le début de la *Guerre civile*. L'auteur y décrit avec complaisance le luxe et la gourmandise raffinée du temps : les convives de Trimalcion étaient connaisseurs en cette matière, et si l'auteur du *Satiricon* est bien le Pétrone que Tacite nous a dépeint, ce fameux débauché devait être plein de son sujet.

Quelques critiques se récrient sur la souplesse, l'esprit et la verve du style de Pétrone. Nous avouons que nous ne pouvons partager cet enthousiasme. L'auteur a tous les défauts qu'on rencontre dans Sénèque et dans Lucain, la même affectation, la même recherche du brillant. En outre, le langage d'une partie des

interlocuteurs du banquet est rempli « d'hyperboles, de locutions perverbiales, de propos grossiers, de solécismes, d'archaïsmes [1] ». C'est sans doute avec intention que Pétrone leur a conservé l'idiome populaire qui devait être celui de leur condition et de leurs mœurs, mais ce mélange est peu agréable. En somme, le style n'est pas moins impur que le fond; on en peut dire ce que Boileau disait d'un de nos vieux poètes : l'ouvrage se sent des lieux que fréquentait l'auteur et où il transporte ceux qui ont le courage de le suivre.

1. Teuffel, *Histoire de la littérature grecque,* t. II, p. 233.

CHAPITRE V

CELSE — COLUMELLE — POMPONIUS MELA

Avant de terminer l'histoire de cette période littéraire, nous devons parler rapidement de quelques écrivains spéciaux, qui ont joui d'une réputation justifiée par leurs ouvrages.

Celse. — Celse (Aulus ou Aurelius Cornelius Celsus), dont le nom est resté célèbre pour ses livres sur la médecine, était, en réalité, un savant encyclopédiste de l'école de Varron, qui avait embrassé dans ses travaux l'art oratoire, la jurisprudence, la philosophie, l'économie rurale, la tactique, aussi bien que la médecine et l'art du vétérinaire. Son ouvrage, divisé en vingt livres, avait pour titre *de Artibus*. Les huit livres relatifs à la médecine (VI-XIII) sont les seuls qui nous soient parvenus.

On ignore l'époque précise de la naissance et de la mort de Celse. Columelle, qui vécut sous Claude, le cite comme son contemporain. Il vivait encore au temps de Néron.

Quintilien le nomme plus d'une fois, et souvent pour combattre ses opinions sur la rhétorique. Nous savons par saint Augustin qu'il avait fait une histoire de toutes les écoles philosophiques, sans combattre ni approuver aucune doctrine, mais en se bornant à les exposer brièvement. Ce résumé formait six livres.

L'écrivain militaire Végèce le cite aussi parmi les auteurs qui ont traité avant lui les questions relatives aux armées. Enfin l'agronome Columelle, dont nous allons parler, et Pline l'Ancien, citent avec éloge les cinq livres de Celse sur l'économie rurale.

Les huit livres sur la médecine sont un précieux monument des connaissances des anciens à cette époque. L'auteur commence par une rapide exposition de l'histoire de la médecine chez les Grecs; les deux premiers livres traitent de la pathologie générale et de la thérapeutique, les trois suivants des maladies en particulier. Les derniers livres, consacrés à la chirurgie, sont les plus importants et les plus estimés.

Celse n'est pas un compilateur. Il adopte souvent les opinions des médecins grecs Hippocrate, qu'il avait traduit en partie, et Asclépiade; mais il les discute, et il ne craint pas de leur opposer quelquefois des aphorismes personnels d'une réelle autorité. Même comme composition littéraire, son ouvrage ne doit pas être dédaigné. On a appelé Celse le Cicéron de la médecine; sans qu'on doive attacher à cet éloge trop d'importance, il atteste chez celui qui l'a mérité plus de facilité et d'élégance que ne semble en comporter un sujet aussi didactique. Son élocution, en effet, est nette, pure, précise, quelquefois riche et colorée.

Columelle. — Le style de Columelle, le plus savant agronome de l'antiquité, se rapproche aussi de celui du siècle d'Auguste, tout en subissant l'influence du goût et de la mode de l'âge suivant.

L. Junius Moderatus Columella était Espagnol comme son contemporain Sénèque; il naquit à Gadès sous le règne d'Auguste ou de Tibère. Il avait de grandes propriétés en Italie, et il en dirigeait lui-même l'exploitation. Il fit aussi des voyages en Italie, en Espagne et jusqu'en Asie pour étudier les produc-

tions des différents pays et les divers modes de culture. C'est à son retour à Rome, où il se fixa, qu'il publia ses deux ouvrages, l'un intitulé *de Re Rustica* en douze livres, l'autre, *de Arboribus*, qui sans doute avait fait partie d'un autre écrit en quatre livres sur l'agriculture; c'était peut-être la première édition de celui que nous possédons.

L'objet de Columelle semble avoir été de remettre l'agriculture en honneur, comme l'avaient fait Varron et Virgile, et d'appeler à son tour l'attention sur l'économie rurale si importante pour l'Italie. Il célèbre, en effet, dans sa préface, le temps où l'agriculture était florissante; il se plaint de l'avilissement dans lequel cet art est tombé : il y a, dit-il, des maîtres et des disciples pour la rhétorique, pour la philosophie, pour la cuisine; il n'y en a pas pour l'agriculture.

L'ouvrage était dédié à un certain P. Silvinus; il semble que l'auteur ait publié chaque livre à mesure qu'il était composé; car il répond plus d'une fois dans un livre à une objection qui lui a été faite au sujet du précédent.

Il traite d'abord de l'utilité et des plaisirs de l'économie rurale; il donne des règles générales d'administration et des conseils sur le travail des esclaves. Les quatre livres suivants (II-V) sont consacrés aux guérets, aux vignes et aux arbres; il passe ensuite au gros bétail, puis au petit bétail, à la basse-cour et aux abeilles (VI-IX). Le dixième livre est consacré à la culture des jardins. A la demande de Silvinus, ce sujet est traité en vers hexamètres. Peut-être aussi Columelle avait-il l'ambition de compléter Virgile, qui avait dit à propos des jardins :

Mais, renfermé dans un espace trop étroit, je laisse de côté ce sujet, et je laisse à d'autres le soin de le chanter[1].

1. *Géorg.*, IV, vers 147, 148.

La facture des vers est, en général, simple et naturelle; l'expression est correcte, mais bien éloignée de la grâce, de la variété et de l'harmonie virgiliennes.

Dans le onzième livre, Columelle, à la demande d'un autre de ses amis, a traité le même sujet en prose. Il y énumère en outre les devoirs du régisseur. Le douzième, le plus long de tous, contient de grands développements sur le rôle de la *villica*, et sur les constructions nécessaires à ceux qui s'occupent d'économie rurale.

L'influence du temps où a écrit Columelle se remarque surtout dans sa manière d'envisager son sujet. Caton avait vu dans l'agriculture le moyen de s'enrichir honorablement; pour Varron la campagne était une pépinière de soldats. Columelle est philosophe : en élève des écoles à la mode, il a de belles déclamations sur cet art, le plus pur et le plus noble de tous, qui n'entraîne pas à sa suite les fléaux causés par la guerre et par l'éloquence. Ses réflexions sentencieuses, ses invectives contre le luxe, sentent aussi le *convicium sæculi* que nous avons rencontré chez tous les écrivains de cette période. Il prodigue les descriptions, il aime les tirades philosophiques. Sur un autre point il se rencontre encore avec Sénèque; mais il faut l'en louer, c'est par l'intérêt qu'il témoigne aux esclaves et même aux animaux : nous sommes loin de la dureté du vieux Caton.

Pomponius Mela. — Un autre Espagnol, Pomponius Mela, né à Tingentera, a écrit, sous le règne de Caligula ou sous celui de Claude, une description géographique de l'ancien monde, *de Situ orbis*, ou *de Chorographia*, la première qui nous soit parvenue. Cet ouvrage est divisé en trois livres. Après avoir décrit d'une façon générale le monde connu des anciens, l'Europe, l'Afrique et l'Asie, il explore les côtes de la

Mer intérieure, puis celles de l'Océan; ensuite il pénètre dans toutes les régions des trois continents. Le plus souvent son exposition est très sommaire; quelquefois il s'arrête longuement sur certains sujets, tels que la caverne de Corycie (I, 72), le mont Ida (I, 94), tels que les coutumes de l'Égypte (I, 57) et les mœurs de la Bretagne (III, 49). Il annonçait l'intention de traiter son sujet plus en détail; il est probable qu'il n'a pas mis ce projet à exécution [1]. Il y a chez lui des erreurs qui sont celles de son temps, mais d'ordinaire il a puisé aux sources les plus sûres. Son style, ferme et concis, n'échappe pas aux défauts de ses contemporains, à l'enflure et à la recherche de l'éclat.

Bibliographie : Celse, Des Étangs, *Introduction à sa traduction* (collection Nisard, 1847). — Darenberg, *Journal de l'Instruction publique*, février 1847). — Columelle, Barberet, *de Columellæ vita et scriptis*, 1888, thèse. — Pomponius Mela, Guigniaut, *Encyclopédie des gens du monde* (article Mela).

1. I, 2. « Dicam autem alias plura et exactius, nunc ut quæquæ sunt clarissima et strictim. »

LIVRE VI

6e période.

LES FLAVIENS ET LES ANTONINS

(69-192)

Caractères de cette période. — Nous avons déjà tracé dans notre Introduction [1] les caractères de cette période. Les troubles qui suivirent la mort de Néron remuèrent fortement les esprits et, ramenant l'attention sur des événements réels, affaiblirent l'influence de la déclamation et des théories philosophiques, qui cependant dominent encore chez Pline le Naturaliste. Mais l'esprit pratique se manifeste dans les études oratoires et dans les monuments historiques du temps. L'enseignement et les écrits de Quintilien commencent une réforme qui, sans ouvrir au talent une voie nouvelle, rend le goût plus sévère et ramène la jeunesse à la réalité et au calcul des avantages matériels de l'éloquence. Pour lui, pour l'auteur du *Dialogue des orateurs*, pour Pline le Jeune, Cicéron, dont on s'était beaucoup écarté, redevient le maître suprême. Mais, comme il arrive toujours, les imitateurs sont bien inférieurs à l'original, et on ne reproduit guère de Cicéron que son élégance et son harmonie; les auteurs qui veulent s'isoler ainsi de leur siècle et parler la langue

1. Page 8.

du passé, arrivent à énerver leur esprit, à éteindre chez eux la chaleur et la vie.

Le plus grand historien du temps et peut-être de toute l'antiquité, Tacite, s'est préservé de ce danger : tout en se distinguant, par la solidité de son esprit et par ses qualités d'homme d'État, des historiens déclamateurs de l'âge précédent, il a su, pour le style, rester de son temps et il a marqué ses écrits d'un cachet d'originalité et de puissance incomparable.

En général, la poésie est moins heureuse. Silius versifie Tite-Live en essayant d'imiter Virgile; il ne fait honneur ni à l'un ni à l'autre de ses deux modèles. Valérius Flaccus traite encore l'éternelle expédition des Argonautes en vers quelquefois faciles, mais pâles et sans vigueur. Stace, imitateur faible et sans idées de Lucain et de Virgile à la fois, n'a pas rompu cependant avec l'exagération de Sénèque et des déclamateurs; sa poésie, matériellement descriptive, s'exerce sur des sujets bien frivoles et bien petits. Il reste cependant une source d'inspiration à ce siècle dégradé : sa dégradation même et ses infamies. C'est là qu'ont puisé les deux véritables poètes qu'il a produits. Martial les persifle avec une verve piquante; Juvénal, dans ses âpres invectives, les attaque avec plus de fiel encore que d'indignation.

Leurs vers nous révèlent toutes les pauvretés de la littérature de l'époque; leurs éloges comme leurs railleries nous signalent une foule de versificateurs inconnus dont les uns vivent de leurs flatteries, les autres payent ces flatteries par une protection avare.

La vie se retire de cette société qui tombe en décomposition. Mais une autre société commence au milieu des persécutions et des supplices, et, avec elle, prend naissance une littérature nouvelle qui grandira dans les âges suivants et qui remplira de son éclat les derniers siècles du monde romain.

CHAPITRE PREMIER

QUINTILIEN — DIALOGUE DES ORATEURS

Quintilien. — Nous plaçons Quintilien en tête de cette période, parce qu'il a été le promoteur de la réaction classique, l'adversaire le plus autorisé et le plus important de l'école des Sénèque et des Lucain, et que c'est lui surtout qui a remis en honneur les écrits de Cicéron, dont il n'a fait, dans son *Institution oratoire,* que reproduire les doctrines en les affaiblissant.

Quintilien (M. Fabius Quintilianus) était Espagnol comme les Sénèque. Il naquit vers 34 après J.-C., à Calagurris (Calahorra), ville de la Tarraconaise. C'est du moins l'opinion la plus vraisemblable. Sur la foi d'une biographie dont l'auteur n'est pas connu, il serait né à Rome. Ce qui est certain, c'est qu'il y fut amené dès sa première enfance par son père, qui peut-être enseigna, lui aussi, la rhétorique. C'est à Rome que se fit toute son éducation. Il suivit les leçons de ce Remmius Palémon que nous avons déjà nommé comme le maître de Perse et de Lucain et des autres célèbres grammairiens et rhéteurs du temps. Puis il s'attacha, suivant l'ancienne habitude, aux orateurs qui brillaient le plus au barreau, notamment à Domitius Afer, à Servilius Nonianus, à Galerius Trachalus et à Vibius Crispus; il les a tous appréciés dans le

dixième livre de son Traité. C'étaient des hommes de talent, mais, pour le caractère et la moralité, ils ne valaient pas mieux que Remmius; quelques-uns exerçaient l'odieux métier de délateur au service des empereurs.

On a pu s'étonner que « dans une telle société Quintilien ait gardé l'honnêteté de son caractère, et qu'il ait fait de la moralité la plus sévère la première condition de l'éloquence [1] ». Le jeune homme eut pour condisciple et ami Julius Secundus, orateur distingué du temps des Flaviens, un des interlocuteurs principaux du *Dialogue des orateurs.* Quintilien dit de lui : « mon contemporain et, la chose est connue, mon ami intime ».

Il est probable que Quintilien passa quelques années en Espagne avec Galba, qui, de 60 à 68, fut gouverneur de la Tarraconaise. En effet le biographe Suétone raconte que Galba, proclamé empereur après la mort de Néron, ramena avec lui le jeune homme, qui sans doute s'était attaché à sa fortune. C'est à partir de l'avènement de Vespasien que commencent ses plaidoyers. Il prit aussitôt un rang distingué parmi les avocats. Il ne publia qu'un seul de ses discours; mais les sténographes en répandirent beaucoup d'autres que Quintilien ne voulait pas reconnaître comme son œuvre. On lui accordait surtout un talent particulier pour l'exposition des faits, et quand une plaidoirie était partagée entre plusieurs orateurs, c'était lui qui était chargé de tracer les grandes lignes du sujet, et, comme on le disait, *d'établir la cause* (*ponere causam*). Cette tâche convenait en effet à son esprit judicieux et méthodique. Mais le voisinage de beaucoup d'avocats ignorants et vaniteux, ou souillés par la pratique de

1. Hild, *Introduction de l'édition du dixième livre de l'Institution oratoire,* p. IX.

la délation, devait dégoûter du métier un homme honnête et modéré comme lui, et il dut quitter sans regret le forum pour se livrer presque exclusivement à l'enseignement de la rhétorique.

En effet Vespasien, dès le commencement de son règne, établit à Rome des chaires publiques rétribuées par le trésor. Quintilien profita le premier de cette création. Il reçut de l'État un traitement annuel de 100 000 sesterces (20 000 fr.). Sa réputation dans cette nouvelle carrière égala bientôt celle qu'il s'était faite comme orateur. Le poète Martial témoigne de ce grand succès dans une de ses petites pièces : « Quintilien, guide supérieur de la jeunesse encore indécise, Quintilien, gloire de la toge romaine [1]. » Il se fiait plus à une préparation laborieuse et à son excellente mémoire qu'aux hardiesses de l'improvisation, et ses leçons joignaient la solidité à l'agrément. Dès le début, il inaugura sa lutte contre le goût introduit par les déclamateurs et par Sénèque, dont l'école, comme toujours, outrait les défauts du maître, sans avoir son talent. Pendant vingt ans il eut pour élèves tous les jeunes gens distingués de Rome ; Pline le Jeune fut du nombre, nous le savons par lui-même. Plusieurs passages des satires de Juvénal montrent, par le rapprochement avec Quintilien, qu'il était son disciple ou tout au moins qu'il s'était nourri de son livre. Les écrits de Tacite et de Suétone portent aussi l'empreinte des idées et de la réforme de Quintilien.

En 90, autorisé par Domitien à descendre de sa chaire, il employa les loisirs de sa retraite à rédiger ses leçons, que beaucoup d'amis le pressaient de publier. Déjà il circulait deux recueils de rédactions d'élèves, que le maître n'avait pas revues. On avait

1. Quintiliane, vagæ moderator summe juventæ,
Gloria Romanæ, Quintiliane, togæ. (II, 90.)

aussi de lui un petit traité sur les causes de la décadence; il n'a rien de commun avec l'ouvrage qui nous est parvenu sous le nom de *Dialogue des orateurs*.

Quintilien avait achevé le troisième livre de son grand traité oratoire, lorsque l'empereur le choisit pour enseigner la rhétorique à deux de ses neveux qu'il avait adoptés (vers 94). Il est probable qu'il ne conserva pas longtemps cette charge; car Domitien, qui avait élevé par un caprice ces enfants et leur famille, les rejeta bientôt par un autre caprice; leur père Flavius Clemens fut mis à mort en 96, et sa femme Domitilla, nièce de l'empereur, fut exilée. Apparemment ce fut pendant ce court préceptorat que Quintilien reçut les insignes consulaires, titre honorifique que les empereurs accordaient souvent aux grands dignitaires, même sans qu'ils eussent exercé les fonctions de consul. D'ailleurs, d'autres rhéteurs obtinrent sous l'empire les honneurs les plus élevés, et entrèrent même au sénat. Il faut avouer que le précepteur ne ménagea pas à l'empereur les termes de sa reconnaissance; on a quelque peine à lire ces flatteries qu'il répète dans plusieurs passages de son *Institution oratoire* et qui, adressées à un monstre tel que Domitien, rappellent les plus tristes hyperboles des Velleius, des Valère Maxime et des Lucain. L'empereur est pour lui « le censeur irréprochable des mœurs », « éminent dans l'éloquence comme en tout le reste »; il l'invoque comme « la divinité protectrice des travaux de l'esprit ». Sans les fonctions qui l'occupent, « il éclipserait l'éclat des plus fameux génies [1] ». Ce qui excuse un peu Quintilien, c'est que la plupart des poètes du temps, Stace, Martial, Valérius Flaccus, Silius Italicus, ne tenaient pas un autre langage.

1. IV, Proemium, III, 7, 9, etc.

Aux honneurs Quintilien joignit la fortune. Des témoignages certains nous apprennent que, par ses plaidoyers et par ses leçons, il avait amassé de grands biens, et qu'il possédait de nombreuses propriétés. Cet argument, joint à plusieurs autres [1], prouve que c'est un autre Quintilien dont Pline le Jeune, sous Trajan, dotait la fille [2].

Cette prospérité fut compensée par de nombreux malheurs domestiques. Déjà avancé en âge, il avait épousé une toute jeune femme qui mourut à l'âge de dix-neuf ans en lui laissant deux fils. Le plus jeune lui fut enlevé à cinq ans; l'aîné, sur lequel il avait reporté toutes ses affections, « pour lequel, dit-il lui-même, il hâtait l'achèvement de l'ouvrage qu'il regardait comme la meilleure part de son héritage [3] », mourut à dix ans, vers 94. C'est par Quintilien que nous connaissons tous ces détails, et le préambule de son sixième livre est rempli de l'expression d'une douleur qu'on voudrait plus simple, et où le rhéteur paraît trop à côté du père.

Après son malheur, il acheva en deux années le livre commencé. Il le publia avec une lettre curieuse où il déclare à son libraire « qu'il cède à ses instances, qu'il n'a pas eu le temps de revoir le style, mais que, si l'impatience du public est réellement si grande, il est impossible d'y résister ». Dans plus d'un autre passage de l'*Institution oratoire* on voit percer la vanité de l'auteur sous une modestie d'étiquette qui ne suffit pas à la couvrir.

Le reste de la vie de Quintilien est peu connu. Il est probable qu'il ne survécut pas longtemps à la chute de Domitien et à l'avènement de Nerva (96). Il acheva

1. Voy. Hild, ouvrage déjà cité, p. XVIII.
2. *Ep.* VI, 32.
3. VI, Proemium, 4.

sa vie dans la retraite, disgracié peut-être en raison de sa grande faveur sous la dynastie déchue. Il était mort à l'époque où Juvénal le nomme dans ses satires.

L'Institution oratoire. — L'*Institution oratoire* est dédiée à Marcellus Victorius, avocat célèbre et personnage important du règne de Domitien. Quintilien parle de lui comme de son ami intime et d'un homme « enflammé de l'amour des lettres[1] ». Stace lui a dédié aussi le quatrième livre des *Silves*, et lui adresse la quatrième pièce de ce livre. C'est pour le fils de Marcellus, Géta, ainsi que pour son propre fils, que Quintilien avait entrepris, non seulement de recueillir les souvenirs de son enseignement, mais de réunir tout ce qui avait été écrit jusque-là sur l'art oratoire, et de rédiger un traité complet de rhétorique ou plutôt de pédagogie.

En effet Quintilien ne prend pas l'élève à l'époque où il sort des mains du grammairien pour entrer dans l'école du rhéteur. Il le prend au berceau même; il s'occupe de son éducation physique, intellectuelle, morale; il conduit le futur orateur par toutes les connaissances qui pourront lui être utiles, jusqu'à ce que l'œuvre des maîtres soit parfaite; il faut que le jeune homme entre dans la carrière armé de toutes pièces pour les débats oratoires, et joigne au talent l'honnêteté et la vertu. Car c'est là un des traits distinctifs de l'œuvre de Quintilien, et celui qui mérite le plus notre sympathie : il s'occupe, avec toute la sollicitude de notre Rollin qui l'a souvent cité, « de l'hygiène morale et intellectuelle de l'enfant et du jeune homme[2] ». C'est à lui que Juvénal a emprunté

1. Victorius Marcellus, quum amicissimus nobis, tum eximio litterarum amore flagrans. (I, Proemium, 6.)
2. Hild, déjà cité, p. XXIV.

le fameux développement si souvent cité sur *le grand respect dû à l'enfance* [1]. Quintilien combat énergiquement les châtiments corporels [2], si usités chez les Romains comme au moyen âge et dans les temps modernes jusqu'à Rollin et Rousseau ; il ne veut point, pour développer le cœur et l'esprit de l'enfant, d'un maître sec et raide, ni d'un maître emporté et violent; il demande au professeur une bonté sans faiblesse, de la simplicité, de la bienveillance, une chaleur communicative, qui fasse aimer aux jeunes gens ce qui est bon et ce qui est beau, et aussi une surveillance attentive du travail et du caractère de ses élèves [3]. Les qualités qu'il énumère seront toujours celles du maître digne de ce nom; c'était, on a le droit de le croire d'après le livre, le portrait de Quintilien lui-même.

L'*Institution oratoire* est divisée en douze livres. Dans le premier, l'auteur s'occupe de l'éducation du premier âge et de l'instruction élémentaire. Il veut que l'on commence de bonne heure à développer l'esprit des enfants et surtout à exercer leur mémoire, plus vive et plus active à cet âge qu'à tout autre. On doit leur faire aimer leurs études, les exciter par l'émulation et les récompenses. Toutes ces idées ont été développées par Rousseau dans son *Emile.* Il discute ensuite la question de l'éducation domestique et de l'éducation des écoles publiques : les avantages et les inconvénients de l'une et de l'autre sont les mêmes qu'aujourd'hui. Quintilien se prononce pour l'éducation publique, par ce motif décisif que le futur orateur doit s'habituer de bonne heure au contact de la

1. Sat. XIV, vers 44 et suiv. : *Maxima debetur puero reverentia.*
2. I, 3, 14.
3. *Inst. orat.*, II, 2, 5 ; II, 4, 10. Voir nos *Morceaux traduits*, p. 456.

société[1]. « Il ne faut pas apprendre dans l'isolement un art qu'on doit exercer au milieu du monde. » Il énumère ensuite les connaissances indispensables à une éducation oratoire : le grammairien enseignera à son élève à parler et à écrire correctement sa langue, à comprendre et à juger les poètes grecs et les latins, à connaître la versification, à sentir la poésie. Il lui donnera une idée générale de l'histoire, il lui enseignera aussi assez de géométrie et de musique pour qu'il ait le sentiment de la justesse et de l'harmonie. Quintilien fait encore entrer dans ce premier cercle d'études les éléments de la jurisprudence et de la science politique.

Le second livre traite des premiers exercices littéraires, qui se font d'abord chez le grammairien et qui prennent plus de développement chez le rhéteur. Ils doivent avoir pour éléments la lecture des auteurs, non des médiocres, mais, dès le commencement et toujours, des meilleurs et, en premier lieu, des plus simples et des plus clairs : Tite Live doit précéder Salluste; Cicéron doit être le modèle par excellence. L'étude des vieux auteurs, tels que Caton et les Gracques, celle des contemporains et des déclamateurs est dangereuse[2].

Au livre troisième, commence proprement l'étude de la rhétorique. Quintilien énumère les auteurs qui ont traité ce sujet. Il distingue les différentes parties de l'art et les trois genres de composition oratoire. Le livre quatrième et les trois suivants passent en revue toutes les questions qui se rapportent à l'invention et à la disposition (exorde, proposition, division, narration, preuves, péroraison, usage des pas-

1. Voir tout ce passage dans nos *Morceaux traduits*, p. 453, 454.
2. Voir *Morceaux traduits*, p. 465.

sions, etc.). Les livres VIII, IX, X et XI sont consacrés à l'élocution dans toutes ses parties, à la mémoire et à l'action ou débit. Le dixième livre renferme une revue littéraire des principaux écrivains de la Grèce et de Rome, étudiés surtout en vue de l'éloquence et du profit qu'en peut retirer le futur orateur. Nous avons cité plus d'une fois, dans les chapitres précédents de ce livre, les jugements de Quintilien; ils sont souvent superficiels et vagues, surtout quand le critique parle de la vieille littérature romaine, qu'il connaît mal.

Si l'on excepte la pédagogie morale, dont nous avons déjà fait ressortir la valeur et le caractère élevé, Quintilien, dans ce grand ouvrage, n'a presque rien qui lui soit personnel; il n'a guère fait qu'analyser et traduire ses prédécesseurs. Son livre peut être considéré comme un vaste résumé de doctrines anciennes que son expérience a contrôlées, et surtout comme une refonte de tous les traités oratoires de Cicéron, éclairés par des exemples tirés de ses discours. En effet, Quintilien relève tout entier de Cicéron, mais il est loin de son modèle. Il est plus méthodique mais plus sec, plus facile à étudier mais moins riche en résultats. Il trace une route, mais il ne saurait donner l'impulsion au génie. Ses idées pratiques sont excellentes. On voit dans ses conseils, qui descendent aux plus petits détails, le fruit souvent heureux de sa longue expérience de professeur; mais ses idées générales sont pauvres, comme sa critique. Son style est clair, élégant, quelquefois spirituel; il y manque les allures franches et vives, le jet de flamme de Cicéron. Les figures abondent, mais ce sont des figures qui ornent sans frapper l'imagination, des métaphores et des comparaisons quelquefois banales comme chez Plutarque, à la bonhomie près. Sa langue est pure, mais conserve rarement la valeur

et la force primitives des mots; souvent il les accole d'une manière qui aurait choqué dans le bon siècle. En somme, tout dans son talent comme dans son caractère est régulier, décent, agréable même par moments; mais l'élan, l'élévation d'esprit, la grandeur font défaut.

Les Déclamations. — Nous avons déjà dit, à propos de Sénèque le Rhéteur et de ses *Déclamations*, qu'on a conservé sous le nom de Quintilien un recueil du même genre. Il se compose de dix-neuf discours complets, et de fragments de cent quarante-cinq déclamations, reste de trois cent quatre-vingt-huit que contenaient autrefois les manuscrits. Les sujets de ces déclamations sont, en général, aussi étranges que ceux du recueil de Sénèque. On y trouve beaucoup de traits nouveaux, indices des mœurs du temps et des superstitions qui prenaient la place de la vieille religion nationale. Il y est question de philtres, d'enchantements, d'horoscopes. On y rencontre aussi certains sujets que leur caractère devait rigoureusement exclure des écoles; on ne peut croire qu'ils aient été proposés aux jeunes gens par Quintilien, si sévère lorsqu'il parle des devoirs du maître. Le style n'est pas partout le même. Quelques-unes de ces compositions sont assez bien écrites; les passages brillants, énergiques, n'y manquent pas; mais le trait est beaucoup plus rare que dans les fragments donnés par Sénèque. Les élèves qui ont écrit ces déclamations et le maître qui sans doute les a corrigées, tombent dans la plupart des défauts inhérents au genre. L'homme qui a relevé judicieusement ces défauts dans son *Institution oratoire*, a-t-il vraiment publié ce recueil?

Nous savons déjà quelle fut la célébrité de Quintilien parmi ses contemporains. Elle ne diminua pas dans les siècles suivants. Pour Juvénal, qui fut sans

doute son élève, il est l'idéal même de l'avocat et du maître de rhétorique. Son livre reste dans les écoles comme le guide suprême de tous les professeurs et de tous les aspirants à l'éloquence, comme l'oracle du goût et de la critique. Dans les temps modernes, sa réputation n'a pas été moindre. Lorsque le Pogge, en 1417, retrouva au monastère de Saint-Gall une copie complète de l'ouvrage, dont on n'avait encore en Italie que des fragments défigurés, l'admiration n'eut pas de bornes. L'impression répandit partout ce traité; au XVIIe et au XVIIIe siècle comme à l'époque de la Renaissance, il fut étudié, commenté, traduit. L'abbé Gédoyn, son traducteur au XVIIe siècle, dut à cette œuvre médiocre un fauteuil à l'Académie française. On sait le culte de Rollin pour Quintilien, dont il a cité tant de pages dans son *Traité des études*. La Harpe le connaît beaucoup mieux que Cicéron et place son traité au-dessus du *De oratore*, de l'*Orator* et du *Brutus*, œuvres cent fois supérieures. L'*Institution oratoire* a continué à défrayer les rhétoriques copiées sur l'antiquité. Cependant l'auteur a repris aujourd'hui la place qu'il mérite comme rhéteur et comme critique, bien loin de la raison profonde d'Aristote, bien loin de la richesse et de la sensibilité artistique de Cicéron. Mais, malgré des préférences justifiées pour les véritables grands maîtres, nul ne songe à nier l'utilité pratique de cet enseignement méthodique et d'une justesse souvent un peu étroite. On lira toujours avec intérêt un livre plein d'excellents avis pour les maîtres, de sages préceptes pour les jeunes gens, et de détails intéressants sur l'éducation et les études classiques de l'antiquité.

Le Dialogue des orateurs. — Son véritable auteur. — On a quelquefois attribué à Quintilien le remarquable ouvrage qui nous est parvenu sous ce titre.

Dans sa jeunesse, nous l'avons vu, l'auteur de l'*Institution oratoire* avait composé un livre sur les causes de la décadence de l'art oratoire, *de Causis corruptæ eloquentiæ*. Pour cette raison Juste Lipse veut que le *Dialogue des orateurs* appartienne à Quintilien, et il efface arbitrairement le titre pour lui imposer celui du traité de Quintilien. Mais aucun manuscrit n'attribue le *Dialogue* à cet auteur, aucun ne lui donne le titre adopté par Juste Lipse. D'ailleurs la décadence n'est pas la question principale traitée dans le *Dialogue* : le débat porte avant tout sur la querelle des anciens et des modernes, procès engagé déjà entre Cicéron et les prétendus *attiques*, et plus tard entre Horace et les partisans de Lucilius et de la vieille littérature romaine. Quant aux causes de la corruption de l'éloquence, les interlocuteurs n'abordent cette discussion qu'au vingt-huitième chapitre d'un dialogue qui en contient quarante-deux; l'auteur ne semble l'introduire que pour clore une discussion épuisée.

Cette première objection est confirmée par d'autres arguments solides. Le narrateur du *Dialogue* en fixe la date à la sixième année du règne de Vespasien (75), et déclare qu'à cette époque il était fort jeune (*admodum juvenis*) [1] : or Quintilien avait alors au moins quarante ans. En outre, dans le *Traité des causes de la décadence de l'art oratoire*, Quintilien, il nous le dit, avait parlé des tropes : or cette question ne se trouve pas et ne pouvait se trouver dans le *Dialogue* que nous possédons. Enfin la critique superficielle de cet écrivain, qui ne semble pas apercevoir la difficulté d'être éloquent à son époque, ne va pas avec les idées de l'auteur du *Dialogue*. Pour celui-ci, l'éloquence n'est plus qu'un brillant souvenir du passé; désormais on aura des avocats, il ne paraîtra plus

1. Chap. I.

d'orateurs. Il faut s'en consoler : la paix est préférable à l'éclat de cet art qui, « semblable à la flamme, a besoin d'aliments qu'il dévore, d'agitations qui l'excitent, et ne brille qu'à la condition de brûler [1] ». Ces conclusions pratiques ne sont pas celles de Quintilien ; et le style du *Dialogue*, ferme, plein, vigoureux, rempli de formes poétiques, mais qui servent à l'expression d'idées positives, n'a rien de commun avec celui de l'auteur de l'*Institution oratoire*, imitation affaiblie de la langue de Cicéron.

Quintilien exclu, quelques critiques ont voulu attribuer l'ouvrage à Gallion, frère de Sénèque, ou à Pline le Jeune.

Commençons par écarter Gallion, qui sans doute n'aurait pas fait dire de lui-même, par un des interlocuteurs du dialogue, le *cliquetis de Gallion* (*tinnitus Gallionis*) [2].

La comparaison du *Dialogue des orateurs* avec les œuvres de Pline le Jeune n'est pas moins décisive contre cet écrivain que contre son maître Quintilien. Comment attribuer un livre dont l'auteur s'efface toujours et laisse à peine deviner sa pensée personnelle à l'homme qui, dans ses *Lettres*, se met sans cesse sur le premier plan, développe avec tant de complaisance ses idées et ses théories, et n'oublie jamais le récit de ses succès, de ses mérites, de ses belles actions? Comment concilier avec l'esprit exclusif, la critique étroite et frivole qui paraît dans les *Lettres* [3], cette intelligence profonde des opinions littéraires les plus opposées à celles de Pline? Les admirations faciles de celui-ci vont-elles mieux avec la verve dédaigneuse de l'auteur du *Dialogue?* Enfin ce

1. Chap. XXVI. Voir *Morceaux traduits*, p. 511.
2. *Dialogus de orat.*, chap. XXVI.
3. Voir livre I, 20 ; III, 5.

style sévère dans sa richesse appartient-il à un écrivain si peu sérieux, si plein de puérilités dans ce qu'il appelle ornements?

Reste un quatrième écrivain auquel le *Dialogue* a toujours été attribué, l'historien Tacite : nous ne voyons point quelles raisons s'opposent à ce qu'on le lui laisse. Tous les manuscrits s'accordent à donner son nom. Tacite, dans la sixième année du règne de Vespasien, n'avait que vingt ans; il pouvait donc se dire *très jeune*. La seule objection sérieuse est tirée du style, plus périodique et plus abondant que celui des ouvrages historiques. Or, en étudiant le grand historien, nous aurons à remarquer le changement qui s'est produit dans sa manière depuis la *Vie d'Agricole* jusqu'aux *Annales*, et par quel progrès Tacite, d'abord tout plein des souvenirs de Cicéron, est arrivé enfin à la concision énergique de son dernier ouvrage. Le *Dialogue des orateurs*, antérieur à l'*Agricola*, devait porter encore plus forte l'empreinte des premières études de l'auteur. Il faut songer aussi que Tacite a commencé par des plaidoyers. Dans un ouvrage de critique, il a pu préférer un style un peu oratoire à la forme serrée et sévère qui lui semblait propre à la composition historique. Enfin il ne serait pas difficile de signaler dans le *Dialogue* bon nombre de mots poétiques, de redoublements d'expressions, d'alliances de mots qui se retrouvent dans les autres ouvrages [1].

1. *Agric.*, XX : Egregiam famam paci circumdedit. *Dial.* XXXVII : Hanc illi famam circumdederunt. — *Hist.*, II, 61 : Inscrere sese fortunæ. *Dial.* X : Nomen inserere possint famæ. — *Germ.*, XLIV : Insitæ feritati arte ac tempore lenocinatur. *Dial.* VI : Ipsa sollicitudo lenocinatur voluptati. — Mots presque synonymes : Memoria et recordatione (*Dial.* I), veteres et senes (VI), vetera et antiqua (XV, XVI, XVII), nova et recentia (VI, VIII), conjungere et copulare (XVII), plenior et uberior (VIII), invidere ac livere (XXV), etc. *Hist.* IV, 65 : nova et recentia jura; LXXXI : pede et vestigio Cæsaris; *Agric.*, IV : incensum ac flagrantem

Comme, d'ailleurs, le livre est digne de Tacite pour le fond et pour la forme, comme on y trouve le caractère de l'auteur et celui du temps, c'est-à-dire les idées positives de l'âge que nous étudions, le calcul des avantages matériels que peut donner l'éloquence, nous croyons qu'il faut y voir l'œuvre de l'historien. Un critique allemand, A.-G. Lange, a signalé le premier, dans une lettre de Pline le Jeune à Tacite (IX, 10), une allusion évidente au *Dialogue* (ch. XII) : « Tu laisses dormir la poésie qui, selon toi, a besoin de l'inspiration des bois et des bocages [1]. » Dans le chapitre XII du *Dialogue*, Maternus célèbre les bois et les bocages comme les sanctuaires des Muses [2]. Tout se réunit donc pour prouver la paternité de Tacite. A nos yeux, ce dialogue n'est pas un de ses moindres titres auprès de la postérité.

Analyse de l'ouvrage. — Donnons maintenant une idée de l'ouvrage. L'auteur l'adresse à son ami Justus Fabius, personnage auquel Pline le Jeune écrit deux de ses lettres [3] et qu'il nomme dans une troisième [4]. Il lui raconte une conversation littéraire qu'il a entendue chez Curiatius Maternus, orateur et poète, auteur de tragédies *prétextes* destinées, comme celles de Sénèque, de Lucain et de Perse, aux lectures publiques. C'est le lendemain du jour où Maternus a déclamé son *Caton*, sujet républicain qui sans doute contribua, avec plusieurs poésies du même genre, à la mort de l'auteur, condamné par Domitien. Deux

animum, sublime et erectum ingenium; XLVI : velut inglorios et ignobiles; posteritati narratus et traditus.

1. Itaque poemata quiescunt, quæ tu *inter nemora et lucos* commodissime perfici putas.

2. *Nemora*, et *luci*, et secretum ipsum... tantam mihi afferunt voluptatem, etc.

3. I, 2; VII, 2.

4. I, 5.

autres orateurs, amis de Maternus, M. Aper, connu seulement par ce *Dialogue*, et Julius Secundus, que Quintilien cite plusieurs fois avec éloge, sont venus visiter Maternus. Ils lui parlent des hardiesses dangereuses de sa tragédie et des propos méchants dont elle est l'occasion. Ils en viennent ainsi à lui reprocher d'abandonner l'éloquence pour la poésie, et de consacrer tout son temps à Médée, à Thyeste et à Caton, lorsque ses amis, lorsque tant de colonies et de municipes dont il est le patron, réclament l'appui de sa voix. Aper insiste sur l'utilité de l'éloquence soit comme sauvegarde personnelle de l'orateur, soit comme arme défensive et offensive qu'il emploie pour ses amis ou contre ses ennemis, soit comme source abondante de gloire, d'hommages, de jouissances délicates. Ce passage a été souvent comparé à l'éloge que Cicéron fait aussi de l'éloquence au commencement du *De Oratore*[1]. Il y a de nombreux rapports entre les idées; pour le ton et la chaleur du sentiment, le second morceau n'est pas indigne du premier. Cependant le caractère positif de l'âge que nous étudions est sensible chez Aper, le panégyriste de l'éloquence; les avantages pratiques du métier, les plaisirs de l'amour-propre satisfait y sont plus en relief; Cicéron est plus désintéressé et plus grand.

A ce brillant plaidoyer en faveur de l'éloquence, Maternus répond par un charmant éloge de la poésie et des plaisirs purs qu'elle procure à l'âme dans le calme délicieux des forêts et des campagnes. Il compare cette félicité du poète à l'existence de l'avocat qui vit au milieu du deuil et des larmes des accusés; il flétrit en passant, avec une admirable vigueur, l'éloquence *mercantile et sanglante* [2] de son temps; c'est

1. Liv. I, chap. VIII.
2. Nam *lucrosæ hujus et sanguinantis eloquentiæ* usus recens.

une allusion directe au métier infâme de ces délateurs qui pullulaient sous les Tibère, les Néron et les Domitien. Nous regrettons que les bornes de notre travail ne nous permettent pas de citer tout ce passage.

A ce moment, un quatrième interlocuteur arrive, c'est Vipstanus Messala, avocat et historien de mérite, qui descendait sans doute du poète Valerius Messala. Tacite, dans ses *Histoires*, invoque plusieurs fois l'autorité de Messala. Il s'était aussi distingué dans les armées; il avait commandé une légion avec le titre de tribun militaire, sous les ordres de Vitellius (69). Messala, quoiqu'il fût un des plus éloquents parmi les modernes, représente dans le *Dialogue* le parti des anciens et la réaction classique, aussi accentuée dans cet ouvrage que dans l'*Institution oratoire*. Avec lui nous entrons dans le véritable sujet du dialogue, la querelle des anciens et des modernes. Aper défend son siècle. Il se demande, comme l'avait fait Horace [1], où l'antiquité cesse, où commencent les temps modernes. Il revendique Cicéron comme un moderne. Les formes de l'éloquence varient selon les temps; si le passé obtient plus de louanges que le présent, c'est la faute de la malignité humaine. Il n'épargne point les critiques à l'éloquence des anciens; il juge avec hardiesse Cicéron lui-même, l'étendue complaisante de ses développements, la monotonie de ses périodes, le goût douteux de certaines plaisanteries qu'il cite. Il admet que les orateurs l'imitent, mais dans ce qu'il a de bon et sans prétendre s'isoler de leur temps.

Messala, sur l'invitation de Maternus, répond au bouillant Aper. Ce qu'il admire chez les classiques de la Grèce et de Rome, c'est, malgré la diversité des talents, un caractère commun de bon goût, de mesure, de convenance. Il critique alors avec une verve spiri-

1. *Épît.*, II, I, vers 34 et suiv.

tuelle la frivolité et la coquetterie des avocats contemporains, il s'indigne de cette impertinente admiration qui rapproche les orateurs et les histrions du temps :

Il est une chose que l'oreille devrait se refuser à entendre, et dont la plupart se vantent comme d'un succès qui les honore et prouve leur génie : on chante, disent-ils, et on danse leurs plaidoyers. De là cette impertinente et honteuse exclamation, si ordinaire dans quelques bouches, à propos de nos orateurs et de nos histrions : « Qu'il plaide voluptueusement! quelle danse éloquente [1]! »

D'où vient cette décadence? demande Maternus, qui adopte toutes les conclusions de Messala. Celui-ci l'explique par quatre causes : la nonchalance des jeunes gens, la négligence des pères, l'incapacité des maîtres, l'oubli des vieilles mœurs. Il fait un beau tableau de l'antiquité sous tous ces rapports. Il oppose aux vertus domestiques des anciennes familles les conversations et les exemples qui corrompent les enfants jusque chez leur père, l'enthousiasme pour les histrions, la passion des gladiateurs et des chevaux. Les écoles ne sont pas plus saines. Aux études d'un Cicéron qui s'étendaient à la philosophie, à la géométrie, à la musique, à la jurisprudence, il oppose les controverses « imaginaires des rhéteurs, bonnes tout au plus pour exercer la langue et la voix, les récompenses des tyrannicides, les remèdes à la peste, les plus abominables incestes », tous ces sujets sans aucun rapport avec la vérité, que les écoles traitent chaque jour dans un style déclamatoire et faux.

Une longue lacune interrompt ce développement. Nous retrouvons le discours [2] au moment où Maternus

1. Chap. xxvi, traduct. Burnouf.
2. Chap. xxxv.

conclut que les agitations politiques sont nécessaires au développement de l'art oratoire. Aujourd'hui Rome pacifiée a bien un gouvernement, mais elle n'a plus d'éloquence. Le repos a remplacé la gloire. Les interlocuteurs du dialogue se séparent, chacun avec l'opinion qu'il avait en commençant. Mais il est facile de voir quelles sont les idées et les préférences de l'auteur. Il défend la même cause que Quintilien et que Pline, mais avec beaucoup plus d'intérêt et de verve que le premier, avec beaucoup plus de puissance que le second.

Bibliographie : D. Nisard, *Études de critique*. — Froment, *Quid e M. Fabii Quintiliani Oratoria Institutione ad liberos ingenue nunc educandos excerpi possit*. 1874, thèse. — Fierville, *De Quintilianis codicibus et præcipue inter nostros de codice Carcassonensi*. 1874, thèse. — Dupré, *Dialogum de oratoribus nec Quintiliano nec cuivis alii, sed Tacito adjudicandum esse*. 1849, thèse. — Widal (Aug.), *In Taciti Dialogum de oratoribus disputatio*. 1851, thèse. — Hild., *Introduction et notes de l'édition* du livre X de Quintilien. Paris, 1885.

CHAPITRE II

LES DEUX PLINE

Dans le plan de notre ouvrage il serait juste de placer ici Pline le Jeune, qui est l'élève de Quintilien, qui partage toutes ses doctrines littéraires et qui a contribué avec lui à la réaction classique contre les écrivains de l'âge précédent. Pline l'Ancien, au contraire, appartient encore par les défauts comme par les qualités de son style à l'école des déclamateurs; la science lui fournit souvent l'occasion de beaux développements, d'éloquentes tirades sur la faiblesse de l'homme, sur son avidité insatiable, sur cette audace insensée qui le précipite au milieu des dangers, sur la corruption et les folles dépenses de ses contemporains. Comme Sénèque, comme Lucain, comme Valère Maxime et Velleius, il aime le *convicium sæculi*. Cependant il serait étrange d'intervertir l'ordre des dates et de raconter la vie du neveu avant celle de l'oncle, que nous connaissons en grande partie par les lettres de Pline le Jeune. D'ailleurs, si le grand ouvrage que nous avons conservé de Pline l'Ancien rentre par son titre et son objet principal dans les écrits scientifiques, le moraliste et l'homme de lettres, nous venons de le dire, s'y montrent autant que l'homme de science. Comme les *Questions naturelles* de Sénèque, l'*Histoire naturelle* de Pline est encore un livre de littérature et de morale.

Vie de Pline l'Ancien. — Caius Plinius Secundus, qu'on a surnommé *l'Ancien* ou *le Naturaliste*, pour le distinguer de son neveu, naquit l'an 23 après J.-C., à Côme (Novocomum), qui est aussi la patrie de Pline le Jeune et où de nombreuses inscriptions attestent encore le séjour de sa famille. Un passage de son livre, où il appelle Catulle, d'un terme familier, son *pays* (*conterraneum suum*), a fait supposer à tort qu'il était de Vérone. Cette erreur est consacrée par quelques manuscrits.

Il reçut probablement dans son municipe cette éducation de province qui prépara presque tous les premiers écrivains de Rome. Cependant il vint de bonne heure, vers la fin du règne de Caligula, chercher dans la grande ville le complément nécessaire que donnaient aux jeunes gens distingués la fréquentation des célèbres écoles des rhéteurs et des philosophes et le commerce d'une société d'élite. Déjà son esprit observateur portait son attention sur les productions de la nature et en particulier sur les mœurs de ces animaux singuliers que les empereurs faisaient paraître dans l'amphithéâtre.

Cependant son goût pour l'étude ne le détourna pas de la vie publique. A vingt-deux ans, il sert en Afrique; l'année suivante, on le retrouve en Germanie, combattant sous les ordres de Pomponius Secundus, son protecteur et peut-être son parent. Chargé du commandement d'un corps de cavalerie, il pénètre jusque chez les Chauques, visite les sources du Danube et, comme son avidité de connaissances s'empare de tout ce qui tombe sous sa main, il profite de son métier de soldat pour composer un traité sur *le Maniement de la javeline à cheval* (*de Jaculatione equestri*).

De retour à Rome avec Pomponius, qui reçut les honneurs du triomphe, il se livre à l'étude de la juris-

prudence et paye une dette de reconnaissance et d'amitié en écrivant en deux livres la vie de son général. Il donne ensuite, en vingt livres, l'*Histoire des guerres de Germanie*, dont il avait recueilli les matériaux dans le pays même. Mais la rédaction de cet ouvrage ne suffit pas à son activité : il plaide des causes, il dirige l'éducation de son neveu Caïus Cæcilius, fils de sa sœur et de Lucius Cæcilius, qu'il adoptera plus tard, après la mort de Cæcilius, et qui deviendra par cette adoption Caïus Cæcilius Plinius. Il compose pour ce jeune homme un traité en trois livres, *Livres de l'homme d'étude* (*Libri studiosorum* ou plutôt *studiosi*). Cet ouvrage, comme celui de Quintilien, prenait l'orateur au berceau et le suivait de ses conseils jusque dans les plus minutieux détails, tels que ceux du vêtement et de la coiffure.

Néron ne donnait pas d'emploi à Pline. Le rôle d'historien devenait dangereux sous ce prince. Il chercha donc dans les travaux de l'école une occupation moins compromettante. Il publia sur l'acception précise et la propriété des mots un traité grammatical intitulé : *Dubii sermonis libri VIII*. Mais si cet ouvrage n'avait rien à craindre de la cour et des délateurs, il souleva de violents orages parmi les philosophes et les grammairiens; Pline, dans la préface de son *Histoire naturelle*, se moque d'une réfutation dont on le menace depuis dix ans et qui n'a pas encore vu le jour.

Dans les dernières années de Néron, il fut nommé procurateur d'Espagne et il conserva probablement ces fonctions jusqu'à la seconde année du règne de Vespasien. Dans cette province, il put se livrer sans danger à l'étude et recueillir des matériaux pour le grand ouvrage qu'il méditait. Telle était son ardeur qu'à la fin de sa vie il laissa à son neveu plus de cent soixante volumes d'extraits, d'une écriture très fine;

lorsqu'il était encore en Espagne, on lui offrit 400 000 sesterces (80 000 fr.) de ceux qu'il avait déjà rassemblés.

Rappelé à Rome, il vécut dans l'intimité de l'empereur et surtout de son fils Titus, qu'il n'accompagna pas cependant dans la guerre de Judée. Deux grands ouvrages l'occupaient alors. Le premier est une *Histoire de son temps*, en trente livres, commençant à Tibère et destinée à faire suite à l'histoire d'Aufidius Bassus. Par un scrupule honorable, il ne voulut pas la publier de son vivant. Un récit des événements contemporains offrirait, pensait-il, plus de garanties, si l'auteur ne le destinait à paraître qu'après sa mort, alors qu'il n'aurait plus d'intérêt à être partial et à déguiser la vérité. Le second ouvrage est son grand traité en 37 livres, le seul qui nous soit parvenu, l'*Histoire naturelle*. Il l'avait dédié à Titus. L'épître dédicatoire nous fait connaître d'intéressants détails d'histoire littéraire ; elle montre aussi, dans une lettre dont le ton est assez familier, le progrès de ces formes adulatrices dont nous avons trouvé déjà de si tristes exemples. Ici du moins elles ne s'adressaient pas à un Néron ou à un Domitien.

L'année qui suivit la publication de l'*Histoire naturelle*, celle où Titus succéda à son père (79), Pline commandait à Misène la flotte romaine, lorsqu'il périt victime d'une des plus terribles révolutions physiques dont l'histoire ait conservé le souvenir. Après un repos de plusieurs siècles, le Vésuve renouvela ses éruptions et détruisit les trois villes d'Herculanum, de Pompéi et de Stabies. Pour observer de plus près le phénomène, Pline fit appareiller un petit bâtiment, et s'avança jusqu'à Stabies, tranquille au milieu de l'épouvante générale, attentif à toutes les circonstances de l'éruption, et les dictant à des secrétaires à mesure qu'il les observait. Arrivé à Stabies chez un

ami que les vents contraires empêchaient de s'embarquer, il se coucha pour prendre quelque repos; bientôt on le réveilla, car les pierres et la cendre menaçaient d'écraser la maison. Il fut asphyxié en cherchant à fuir. Il avait alors cinquante-six ans.

C'est par une lettre de Pline le Jeune [1] que nous connaissons tous les détails de ce funeste événement. Il les raconte à son ami Tacite, qui lui avait demandé ce document pour ses *Histoires*. Par une autre lettre du neveu de Pline [2], nous pouvons apprécier la prodigieuse activité de cet homme qui, malgré tant de fonctions importantes, malgré sa mort prématurée, put attacher son nom à des travaux immenses. Personne ne fut plus avare de son temps. Il n'accordait que quelques heures au sommeil. Avant le jour, il se rendait chez l'empereur, il vaquait ensuite à ses occupations obligées, et tout le reste de sa journée appartenait à l'étude. Pendant ses repas, il écoutait un lecteur. Il reprochait à son neveu de perdre, en sortant à pied, le temps de ses promenades. Pour lui, il se faisait toujours porter en litière, ayant à ses côtés un secrétaire, auquel il dictait ses notes.

L'Histoire naturelle. — Il ne faut pas que ce titre ou peut-être celui de *Histoire du monde* (*Historia mundi*), sous lequel il est quelquefois désigné, nous trompe sur le caractère de l'ouvrage de Pline. C'est une vaste encyclopédie qui embrasse toutes les connaissances des anciens : astronomie, géographie physique et politique, zoologie, botanique, minéralogie, médecine, agriculture, arts, métiers, industrie. Le

1. Liv. VI, 16. Voir nos *Morceaux traduits*, pages 519 et suiv.
2. III, 5.

monde même et tout ce qu'il renferme, les rapports de tous les êtres avec l'homme, c'est-à-dire l'usage qu'il en fait pour ses besoins ou pour ses plaisirs, les biens ou les maux qu'il leur doit, les transformations qu'il leur fait subir, tel est l'objet des recherches de l'auteur, telle est l'idée qui a présidé au plan du livre. Tout est fait en vue de l'homme, tout est ramené à lui; c'est le point de départ de l'auteur, c'est le terme auquel il s'arrête.

Le premier livre contient, outre la dédicace, une table des matières avec une indication, pour chacun des trente-six livres suivants, des auteurs que Pline a consultés. Cet *index* est divisé en auteurs romains et auteurs étrangers. L'ouvrage ne commence, à proprement parler, qu'au II[e] livre, où il traite de l'univers et de Dieu, du ciel, c'est-à-dire des astres et des météores, et de la terre considérée comme partie du système céleste. Les quatre livres suivants renferment la description de la terre, de ses contrées et de ses habitants. L'histoire de l'homme, des différentes races, des qualités distinctives de l'espèce humaine, de ses inventions, remplit le livre VII. Dans les livres suivants (VIII à XI), l'auteur traite des animaux, qu'il distribue ainsi : animaux terrestres, animaux aquatiques, oiseaux, insectes, en décrivant leurs mœurs et leurs qualités, et, au XI[e] livre, en comparant les organes des différentes espèces.

Les plantes, leur culture, leur usage dans l'économie domestique occupent huit livres (XII-XIX). Les arbres exotiques, les parfums, les arbres fruitiers, les arbres forestiers, la reproduction des arbres par les semis, la greffe, les marcottes et les boutures, l'agriculture, l'horticulture, rien n'est oublié.

Les deux livres suivants renferment, avec un peu de confusion, tout ce qui concerne la matière médicale dans le règne végétal et dans le règne animal.

Les cinq derniers traitent des minéraux dans l'ordre suivant : métaux précieux, cuivre, fer et plomb, couleurs et peintures, pierres, pierres précieuses. L'auteur arrive ainsi aux arts qui mettent en œuvre les métaux, à la sculpture, à la peinture; il finit par l'histoire des principaux artistes de l'antiquité ainsi que de leurs ouvrages. C'est une des parties les plus intéressantes du livre.

On doit s'attendre à trouver dans cette encyclopédie bien des parties erronées ou défectueuses. Pline n'a pu devancer les temps, et l'immense développement des sciences naturelles chez les modernes a renversé toute l'astronomie des anciens, toutes leurs théories physiques, de même que les progrès de la navigation ont fait découvrir des contrées nouvelles, et que l'esprit d'observation et d'analyse de ces derniers siècles a fixé les caractères d'animaux, de plantes, de minéraux que Pline n'avait décrits que vaguement. Aujourd'hui tous ces êtres sont classés scientifiquement, et les trois règnes sont enrichis d'une multitude d'espèces que les anciens n'avaient pas soupçonnées.

Mais il est dans l'*Histoire naturelle* d'autres erreurs et d'autres fautes qu'on a le droit d'imputer à son auteur, à la précipitation de ses recherches, faites souvent par des mains étrangères, au défaut de critique qui lui fait accepter trop facilement des témoignages sans valeur, à l'insuffisance de ses connaissances scientifiques. Pline n'est pas un savant de profession : il n'y en avait pas chez les Romains, où l'étude était peu estimée par elle-même et ne valait que comme un moyen d'arriver à l'influence politique et aux dignités. Même au temps de Pline, sous Néron et sous Vespasien, à une époque où il n'y a plus que l'ombre d'une vie publique, les anciens préjugés contre les sciences subsistent encore. On en trouve la preuve dans la préface même, où l'auteur s'excuse auprès de Titus de

traiter un *sujet aride et bas*[1], et cherche à justifier son entreprise par l'utilité. D'ailleurs, nous l'avons vu, l'étude ne vient pour lui qu'après les devoirs de sa position; malgré l'opiniâtreté de son travail, il n'a pas eu le loisir et la liberté nécessaires pour n'avancer que des faits constatés par lui-même, pour vérifier tous les témoignages sur lesquels il s'est appuyé. Il nous apprend comment il a composé son livre. « C'est, dit-il, le fruit de la lecture d'environ deux mille volumes. » Il a fait de nombreux extraits, les a mis en ordre et les a rédigés sans être toujours bien en état de les juger. Avouons-le aussi, bien que le champ de la science fût borné chez les anciens, il n'était pas donné à un seul homme de l'embrasser tout entier. Pline recherchait les occasions de s'instruire, sa mort en est la preuve; mais on comprend que sur bien des points il ait été réduit à exposer les faits sur parole.

A ces causes d'erreur, il faut en joindre quelques autres qui lui sont personnelles. Il a beaucoup de penchant pour le merveilleux, il est toujours porté à préférer ce qui est singulier à ce qui est exact : de là ces histoires ridicules sur le caméléon, sur les hommes à un seul pied, sans tête, sans bouche, sur le *mantichore* à tête humaine; de là ces propriétés miraculeuses que la superstition attribuait à certaines plantes, et qu'il admet sans difficulté. Il a aussi une haine déraisonnable pour la médecine scientifique, un enthousiasme superstitieux pour des remèdes ridicules, renouvelés du chou de Caton; enfin, quoiqu'il partage, en fait de religion, l'incrédulité de son temps, il admet avec conviction les folies de l'astrologie judiciaire.

On devine que ses idées philosophiques et religieuses ne sont pas mieux assises que ses connais-

1. Sterili materia rerum natura, hoc est vita narratur, et hæc sordidissima sui parte.

sances scientifiques. Elles se bornent à une satire amère du polythéisme officiel, à des railleries contre ces dieux inventés par la peur, tels que les maladies et les fléaux, contre ces dieux obscènes et ridicules, qui ont toutes les passions et tous les vices des hommes. La forme de Dieu, dit-il, échappe à l'intelligence humaine, nous sommes trop faibles pour le comprendre. Il emprunte aux stoïciens leur panthéisme, aux épicuriens leur croyance à l'indifférence de la divinité, quelle qu'elle soit, pour les choses humaines. C'est ce même homme qui croit à l'astrologie, aux présages, aux enchantements, et qui ne craint pas de justifier sa crédulité par quelques faits sans valeur!

Mais, à côté de ces incertitudes, de ces contradictions, de ces puérilités, on trouve partout chez Pline un grand amour de l'humanité, joint à un sentiment profond de la puissance et de la majesté de la nature. Il a une haine sincère pour ceux dont les passions ensanglantent le monde. S'il déclame souvent contre le luxe, c'est que la richesse de ses contemporains n'était pas le fruit de l'industrie, si dédaignée à Rome : sous la république, nous l'avons vu, on l'acquérait par la guerre, par les concussions et le pillage des provinces; sous les empereurs, les concussions étaient moins faciles et plus sévèrement réprimées; mais on avait encore la vénalité, et les métiers lucratifs de la délation et de la captation des testaments.

Quant au style de Pline, il a les qualités et les défauts que nous avons signalés chez Sénèque et chez Lucain : incisif, hardi, rapide, varié, pittoresque, original, il est raide, forcé, souvent obscur; à chaque instant il fait violence, non pas à la grammaire, mais à la pureté du langage [1].

1. Voir, dans nos *Morceaux traduits*, différents extraits de Pline l'Ancien, pages 427 à 434.

La réputation de Pline a été grande dans l'antiquité, ce qui rend plus extraordinaire la méprise de quelques anciens, qui l'ont confondu avec son neveu. Il a eu aussi beaucoup d'autorité au moyen âge et son livre a été la source de nombreuses erreurs populaires, qui règnent encore aujourd'hui dans la campagne. Il est un des premiers auteurs de l'antiquité que l'imprimerie ait reproduits. Les premières éditions parurent à Venise et à Rome dès 1469 et 1470, et il y en a eu, depuis, de nombreuses. Celle de Hardouin (Paris, 1685 et 1723) est une des plus célèbres et on en a généralement reproduit le texte. L'édition de la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, accompagnée d'une traduction en français, est précieuse par les notes de G. Cuvier, Daunou, Brongniart, Fourier, Letronne, etc. L'édition de la *Collection des classiques latins de Nisard* doit aussi beaucoup de valeur à l'Introduction et à la traduction de Littré.

Bibliographie : Comte Latour Rezzonico, *Disquisitiones Plinianæ;* Parme, 1763-1767. — Notices des traductions de Littré et d'Ajasson de Grandsagne (Bibl. Panckouke). — Joseph Michon, *Quid Libycæ geographiæ auctore Plinio Romani contulerint*. Paris, 1859; thèse. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II.

Pline le Jeune. — Nous savons déjà que Pline le Jeune (C. Plinius Cæcilius Secundus) naquit à Côme, comme son oncle, en 61 ou 62 ap. J.-C., et qu'après la mort de son père, qu'il perdit dans son enfance, il fut adopté par Pline l'Ancien, chez lequel sa mère s'était retirée. Outre la sage direction de cet homme supérieur et les tendres soins de Plinia, sa jeunesse eut encore pour la guider l'expérience de son tuteur Virginius Rufus, général illustre, caractère honnête et respecté, dont Tacite a prononcé l'éloge funèbre.

Quintilien et un autre rhéteur célèbre, Nicétas de Smyrne, furent ses maîtres. Plus tard, probablement à l'âge de vingt ou vingt et un ans, quand déjà il était tribun des soldats, il profita de son séjour en Syrie pour suivre les leçons du philosophe stoïcien Euphrate, dont il a tracé un intéressant portrait[1]. A quatorze ans, il avait composé une tragédie grecque dont il parle dans une de ses lettres, sans nous en donner le titre.

A dix-neuf ans, peu de temps après la mort de son père adoptif, il plaidait sa première cause; il devint bientôt un des plus brillants orateurs du barreau. Il cherchait à se régler sur Cicéron, que les leçons de Quintilien lui avaient fait admirer, mais dont il reproduisit peut-être trop servilement les formes, de façon à contraindre la libre allure de son esprit et à tarir en lui l'originalité. Malgré sa santé délicate, il se livra tout entier à ces luttes oratoires, où il cherchait uniquement des applaudissements et de la gloire, car il était riche et il ne voulut jamais, quoique l'usage eût passé dans les mœurs, accepter aucun salaire. On pense bien qu'il n'achetait pas non plus, à l'exemple de certains avocats de son temps, les acclamations mensongères des auditeurs[2]. Il avait pour clients des provinces et des villes. Parmi ces plaidoyers qui commencèrent sa réputation, on admirait surtout celui qu'il prononça pour Accia Variola, femme d'une illustre naissance : Pline le regardait comme son meilleur discours[3], et le poète Sidoine Apollinaire déclare qu'on l'éleva au-dessus même du *Panégyrique* de Trajan[4].

Il eut dans le sénat d'autres succès, qui rappellent ceux de son modèle Cicéron. Il ne craignit pas de pour-

1. *Épit.*, I, 10.
2. II, épit. 14.
3. VI, épit. 38.
4. VIII, épit. 10.

suivre les Verrès de son temps. C'est ainsi qu'il fut le patron des habitants de la Bétique contre deux odieux proconsuls, Bébius Massa et Cæcilius Bassicus; tous les deux cependant étaient puissants, et le premier s'appuyait sur la protection de Domitien même. Sous le règne de Nerva, il poursuivit encore avec énergie Publicius Certus, préfet du trésor et consul désigné, qui, sous Domitien, avait accusé et fait condamner Helvidius Priscus, digne héritier des vertus de son père, frappé sous Vespasien [1]. Sans obtenir le châtiment de Certus, dont l'empereur ne laissa pas poursuivre le procès, il réussit du moins à le faire exclure des honneurs du consulat.

Il soutint, sous Trajan, avec son ami Tacite, une autre accusation que la province d'Afrique intentait au cruel proconsul Marius Priscus. Le succès des deux orateurs fut éclatant. Pline le raconte dans une lettre avec sa complaisance habituelle pour tout ce qui lui est personnel [2]. Il eut ensuite le rôle plus agréable de défendre Julius Bassus et Rufus Varenus, tous deux anciens gouverneurs de la Bithynie, accusés trop légèrement par la province [3].

Nous avons vu Pline, dès l'âge de vingt ans, tribun militaire en Asie Mineure. Sous Domitien, il fut questeur de César, c'est-à-dire un des commissaires impériaux chargés de lire au sénat les lettres du prince, ses mémoires et les discours qu'il ne prononçait pas lui-même. Il fut ensuite tribun du peuple, puis préteur; mais l'appui qu'il accordait à beaucoup de malheureux en butte à la haine de l'empereur, les secours qu'il envoyait à des amis exilés, lui aliénèrent bientôt le prince : après la mort de Domitien, on trouva

1. IX, épît. 13.
2. II, épît. 11.
3. *Épît.*, IV, 9; V, 20; VI, 5; VII, 11.

dans ses papiers une accusation préparée contre Pline.

Sous Nerva et Trajan, il devint successivement préfet du trésor, consul subrogé (septembre et octobre 100 av. J.-C.), augure, enfin gouverneur de la Bithynie et du Pont (111 et 112 ou 112 et 113). Il se distingua dans ces fonctions par son esprit de justice, de sage économie, et aussi par les embellissements nombreux que lui dut la province. Sur toutes les questions graves il consultait l'empereur; c'est à ces communications que nous devons la précieuse correspondance qui remplit le dixième livre de ses *Lettres*. Là se trouve son célèbre rapport sur les chrétiens. Il est plus équitable pour eux que Suétone et Tacite.

On sent, dit un critique contemporain, qu'il éprouve, presque à son insu, un sentiment de commisération et d'intérêt pour ces coupables d'une nouvelle espèce, qui s'assemblaient pour chanter en commun les louanges du Christ, et s'engageaient par serment à ne point commettre de vol, de brigandage, d'adultère, à ne jamais manquer à leur parole, à ne jamais nier un dépôt.... Il ne fut pas chrétien, comme on l'a prétendu à tort, mais il était digne de l'être. On sent en lisant ses écrits que, si les dogmes du christianisme n'ont pas encore conquis le monde, la morale chrétienne commence à pénétrer les cœurs qui voudraient en vain lui résister [1].

Après son consulat, Pline vécut alternativement dans une maison de campagne située au bord du lac de Côme et qui subsiste encore, et dans celles qu'il possédait à Tusculum, à Tibur, à Préneste, à Laurentum et en Toscane [2]. Fidèle aux exemples de son oncle, il ne perdait aucune partie de ses journées. Il

1. Armand Durand, *Notice sur Pline le Jeune,* en tête d'une édition du *Panégyrique de Trajan;* Delagrave.
2. Voir liv. IX, 7; V, 6; II, 17.

consacrait quelques heures à régler les différends des villageois, qui ne voulaient pas d'autre juge que lui. Pendant ses repas, on lisait ou l'on récitait des vers; il ne sortait jamais sans emporter un livre; dans un petit billet bien connu, il raconte à Tacite comment, parti pour la chasse, il en est revenu, non seulement avec ses filets garnis de gibier, mais avec ses tablettes bien remplies [1]. Il employait ses moments de loisir à revoir ses plaidoyers, à rédiger quelque récit historique, à composer des vers légers, pour lesquels sa troisième femme, Calpurnie, composait des airs sur la lyre. Il ne faisait pas de longs séjours à Rome : il s'y rendait pour assister aux conseils de l'empereur et aux lectures publiques, ou pour visiter ses amis. Très lié avec Quintilien, Suétone, Silius Italicus, Martial, il avait une amitié particulière pour Tacite, dont il admirait sincèrement le génie. Ils se consultaient mutuellement sur leurs ouvrages. Les lettres que Pline adresse au grand historien ont beaucoup de grâce et d'effusion.

Il faisait un noble emploi de sa grande fortune, toujours prêt, nous le voyons par ses lettres, à soulager le malheur et à encourager le talent. Un de ses condisciples, Romanus, n'a pas une fortune suffisante pour rester dans l'ordre des chevaliers : Pline lui envoie trois cent mille sesterces (6000 fr.), qui lui manquent [2]. Il dote la fille de Quintilien, non pas sans doute du fameux professeur, qui était riche, mais d'un autre personnage de ce nom. Un des philosophes chassés par Domitien, Artémidore, a besoin de payer, avant son départ, des dettes honorables; Pline dépense pour les acquitter une somme considérable [3].

1. *Epît.*, I, 6.
2. I, épît. 19.
3. VI, 32.

Il n'oublia pas, dans ses largesses, sa ville natale ; il y fonda une bibliothèque [1], il y ouvrit des écoles [2], en paya les maîtres, créa des pensions pour les écoliers pauvres, éleva des autels, bâtit des temples.

Pline mourut, encore bien jeune, vers cinquante ans, en 112 ou 113. Il n'était pas difficile de faire sa biographie : car sa correspondance est remplie de détails sur sa personne, sur ses propriétés, sur sa vie politique et littéraire, sur ses succès oratoires, sur ses libéralités et ses bonnes actions, sur sa famille, sur ses amis. Il parle sans cesse de lui, il ramène tout à lui ; mais la naïveté de cet amour-propre désarme la critique. On ne peut oublier d'ailleurs son honnêteté, son active bienveillance et, s'il gâte un peu ses bienfaits à force de les étaler, il serait injuste de ne pas lui en tenir compte.

Tous les discours de Pline, qu'il avait soigneusement revus, remaniés et publiés, les poésies qu'il avait composées dans sa jeunesse et son âge mûr et qu'il désignait par les noms de *Lusus* et *Ineptiæ*, les morceaux historiques dont il parle, tout est perdu, sauf le célèbre *Panégyrique de Trajan* et les dix livres de *Lettres*.

Panégyrique de Trajan. — Pline avait été appelé, comme consul, à féliciter l'empereur devant le sénat. A cette occasion il prononça un discours, qu'il maintint, dit-il lui-même, dans la mesure commandée par la circonstance [3]. Mais il reprit plus tard son œuvre pour la développer, la polir et en faire le long ouvrage que nous possédons. Il le lut ensuite à ses amis ; la lecture dura trois jours et souleva l'en-

1. I, 8.
2. IV, 13.
3. Liv. III, épît. 13 et 14 ; liv. VI, épît. 27.

thousiasme. C'est lui qui le raconte à son ami Séváru avec une satisfaction dont la bonhomie fait pardonne l'effusion.

Le *Panégyrique* est un monument précieux pou l'histoire; car il nous raconte la vie de Trajan depuis l'adoption de ce prince par Nerva jusqu'à son troi sième consulat; il nous fait même connaître les commencements glorieux de sa carrière militaire. Mais la lecture en est fatigante par un ton habituel de flatterie, et par le désir de l'auteur de célébrer les circonstances les plus insignifiantes de la vie de son héros.

Jamais accusateur, dit un critique délicat [1], ne mit tant d'habileté à inventer des crimes que Pline à trouver des vertus : toutes les paroles, tous les pas, tous les mouvements du prince sont présentés avec une adresse infinie sous leur côté le plus flatteur. Pline n'a qu'à toucher une action pour en faire une merveille : il loue Trajan de vendre les biens du fisc, il le louerait sans doute de les conserver, il le loue de permettre ensuite qu'on les achète; il l'admire de défendre qu'on bâtisse des monuments nouveaux, il l'exalte de faire réparer les anciens... Le style offre le même caractère que la pensée. C'est une prodigalité fatigante, un luxe de détails brillants qui éblouissent sans éclairer; rien ne se masse, rien ne se subordonne; tout est au premier rang et brave la perspective. La louange y semble jetée dans un moule à épigrammes; les phrases sont concises, vives, essoufflées, s'arrêtant court à chaque instant pour recommencer encore...

Lettres. — Les *Lettres* ont les mêmes défauts et les mêmes qualités que le *Panégyrique;* mais la lecture en est plus agréable, parce que les sujets sont plus variés, parce qu'on y trouve beaucoup d'anecdotes pi-

1. M. Demogeot, *Étude sur Pline le Jeune,* en tête d'une édition des *Lettres.*

quantes, beaucoup de jolies descriptions, beaucoup de portraits finement tracés. Outre les moindres incidents de la vie de Pline, elles nous font connaître l'histoire intérieure de Rome, les mœurs du temps, les usages de la vie privée. Le malheur est que Pline les a écrites ou du moins publiées en vue de la postérité, qu'il les a choisies, corrigées, enjolivées, distribuées selon ses convenances littéraires. Au lieu d'une correspondance vivante et vraie, il en a voulu faire des modèles du genre épistolaire. On n'y trouve jamais la simplicité, l'abandon, les brusques saillies, l'éloquence primesautière qui font le charme des lettres de Mme de Sévigné. Ce n'est pas non plus le sérieux, la dignité, l'élévation de sentiments et de pensées de Cicéron, s'entretenant avec une familiarité grave des affaires publiques et de ses intérêts particuliers. Le dixième livre est le meilleur de tous, parce qu'on y sent la réalité, la sincérité d'une correspondance régulière et officielle. L'auteur n'a pas cherché à en faire une œuvre d'art : aussi ne l'avait-il pas comprise dans sa collection [1].

Comme écrivain, Pline est de l'école de Quintilien : plus facile, plus spirituel, plus élégant, il a le malheureux travers de ne vouloir pas être lui-même et de se modeler toujours sur une langue qu'on ne parle plus. Il a le tort de ne pas accepter l'instrument qui s'offre tout fait à lui; il travaille à s'en faire un autre, et, pendant qu'il devient ainsi artiste de mots, il n'a ni les fortes pensées, ni les observations profondes qui nourrissent le style et lui donnent de la consistance et du corps. Son ami Tacite ne cherchera pas à s'abstraire de son siècle; il en acceptera la langue et le

1. Nous avons cité, dans nos *Morceaux traduits*, outre les récits de la mort de Pline l'Ancien et du dernier jour de Pompéi, quelques-unes des lettres les plus caractéristiques, p. 514-527. Voir aussi un passage du *Panégyrique* : les délateurs punis, p. 528-530.

tour d'esprit ; il conservera son originalité et sa puissance pour le fond des choses. De là vient son immense supériorité sur Pline qui, sans doute, malgré d'aimables compliments à son ami, croyait de bonne foi l'égaler ou le dépasser.

BIBLIOGRAPHIE : Félibien, *les Maisons de campagne de Pline;* Londres, 1707. — Masson, *Vita Plinii junioris;* Amsterdam, 1709. — Armand Durand, *Notice sur Pline le Jeune*, en tête d'une édition du *Panégyrique*. — J. Demogeot, *Étude sur Pline le Jeune*, en tête d'une édition des *Lettres*. — A. Dupré, *Etat des institutions, des mœurs et de la littérature de Rome sous Trajan, d'après ses lettres ;* 1849, thèse. — Th. Mommsen, *Étude sur Pline le Jeune*, trad. par Ch. Morel dans la *Bibliothèque de l'École des hautes études*, XVe fascicule, 1873. — Moy, *Qualem apud ætatis suæ studiosos personam egerit C. Plinius secundus ;* 1876, thèse. — Abbé Variot, *De Plinio Juniore et imperatore Trajano apud christianos et de christianis apud Plinium juniorem et imperatorem Trajanum;* 1879, thèse. — Morillot, *De Plinii minoris eloquentia;* 1888, thèse.

CHAPITRE III

LES HISTORIENS. — TACITE, SUÉTONE, FLORUS

L'histoire, réduite au silence sous Domitien, reparut ensuite avec les biographies des morts illustres qu'avait tués la domination précédente. C'était une réaction contre les délateurs. Pline le Jeune cite souvent dans ses *Lettres* ces biographies qui se lisaient dans les cercles et qui avaient pour caractère commun la haine de l'âge précédent, la joie de pouvoir dire tout haut ce qu'on en pensait, la satisfaction de vivre sous un régime sans grand prestige, mais qui permettait la sécurité et la paix. Les tristes enseignements du passé donnent aussi à l'histoire un caractère nouveau de pessimisme, une sorte d'esprit satirique, une disposition à jeter sur les événements un regard triste et soupçonneux, à interpréter malignement les actions humaines. Nous ne citerons pas tous ces biographes dont Pline, si facile et si complaisant dans ses louanges parce qu'il compte sur la réciprocité, a sans doute exagéré beaucoup la valeur. Il n'en est rien resté. Ils ont contribué certainement à la manière de Tacite, qui, par la nature même des faits qu'il rapporte, mais aussi par l'irrésistible influence de son temps, est un écrivain satirique. Nous trouverons aussi chez le grand historien, malgré l'élévation de sa pensée, le caractère pratique qui a succédé à l'esprit de déclamation. Tacite, nous le verrons, a beau-

coup de traits, mais ce ne sont jamais ces traits déliés et subtils dont le miroitement éblouit sans donner de lumière : tout chez lui est précis et vrai, tout est le fruit d'observations pénétrantes; tout est plein d'enseignements moraux et politiques.

Tacite. Sa biographie. — On sait peu de chose sur ses premières années. Tacite (Caïus ou Publius [1] Cornélius Tacitus) naquit en 54 ou en 55 après Jésus-Christ. Les habitants d'Interamna (aujourd'hui Terni, dans les anciens États de l'Église) le donnaient pour leur compatriote, et lui avaient élevé un monument sur la route de Spolète. Mais le fait n'est appuyé que sur un seul témoignage : l'empereur Tacite, qui se prétendait le descendant de l'historien, était né à Interamna.

Il est probable que le père de Tacite fut Cornélius Vérus Tacitus, chevalier romain, procurateur de la Gaule Belgique. Il est à peu près certain qu'il n'appartenait pas à la célèbre famille Cornélia.

On a conjecturé que Tacite, comme son ami Pline le Jeune, avait été élève de Quintilien. Ses premiers ouvrages attestent chez lui, aussi bien que chez Pline, une étude particulière de Cicéron : les dernières pages de la *Vie d'Agricola* sont, pour ainsi dire, calquées sur l'éloquent passage où l'auteur du *de Oratore* pleure la mort de l'orateur Crassus [2]. Mais dans les *Histoires* et dans les *Annales*, Tacite s'éloigne de plus en plus de l'école de Cicéron, que Quintilien, nous l'avons montré, avait remise en honneur. Il appartient beaucoup plutôt à l'école opposée de Caton et de

1. La plupart des manuscrits lui donnent le prénom de Publius. Un seul, celui de la bibliothèque Farnèse, l'appelle Caïus, et deux passages du poète Sidoine Apollinaire confirment l'autorité de ce manuscrit.

2. Cic., *de Orat.*, III, 1, 2; Tacite, *Agricola,* chap. XLV.

Salluste, qui commençait à avoir de nombreux partisans.

On a dit qu'il débuta par la poésie. Ces premiers exercices expliqueraient, avec l'imitation de Salluste, la hardiesse poétique de son style. Il fut, comme Pline, un des orateurs distingués de l'époque et il précéda de peu de temps son ami au barreau. Nous avons vu que, sous Trajan, en 99, ils soutinrent ensemble l'accusation intentée par les Africains contre le proconsul Marius Priscus. Pline, sans s'oublier lui-même, témoigne de l'éloquence que Tacite déploya dans son plaidoyer, et il caractérise sa manière par le mot de majesté [1]. Tacite n'avait pas montré moins de talent dans l'oraison funèbre de Virginius Rufus, mort pendant son consulat (96), et que le futur historien remplaça comme consul subrogé. Virginius, proclamé empereur par les légions de Germanie avant et après la mort de Néron, avait refusé, non sans de grands périls, l'honneur que lui imposaient les soldats. Un tel homme méritait un panégyriste comme Tacite : les éloges d'un si grand orateur furent, suivant les paroles de Pline, une dernière faveur que la fortune, toujours fidèle à Virginius, réservait à ses vertus [2].

Suivant la vieille habitude romaine, Tacite ne commença à écrire qu'après avoir passé par la vie politique, et parcouru tous les degrés des honneurs. Questeur sous Vespasien, édile ou peut-être tribun sous Titus, préteur sous Domitien en 88, il fut, nous l'avons dit, consul subrogé en 96, sous Nerva, un an après la mort de Domitien. Il avait épousé, dès le temps de sa questure, la fille du célèbre Agricola, qui venait

1. *Epist.*, II, 11. « Respondit Cornelius Tacitus eloquentissime, et, quod eximium ejus orationi inest, σεμνῶς. »

2. *Epist.*, II, 1. « Laudatus est a consule Cornelio Tacito : nam hic supremus felicitatis ejus cumulus accessit, laudator eloquentissimus. »

d'être consul et partait alors pour gouverner la Bretagne. Cette alliance prouve qu'à cette époque Tacite avait déjà un rang distingué parmi ses concitoyens.

En 89, il quitta Rome avec sa femme, et il était encore absent au moment de la mort de son beau-père (93). Quel fut le motif de cet éloignement ? On y a vu quelquefois un exil; mais alors Tacite n'aurait pas félicité Agricola de n'avoir rien souffert jusqu'à sa mort dans sa famille et dans ses amis [1]. Il est plus probable qu'il était gouverneur d'une province avec le titre de propréteur. Cette même année, Pline le Jeune était revêtu de la préture : il n'est donc pas vraisemblable que Tacite, l'ami particulier de Pline, fût en disgrâce.

Les lettres de Pline sont remplies des preuves de cette étroite amitié qui régna toujours entre deux écrivains de mérite d'ailleurs si inégal. Pline souhaitait avant tout d'être placé à côté de Tacite, le premier après lui, quoique à un long intervalle :

Longo, sed proximus, intervallo,

disait-il modestement, sans croire peut-être qu'il disait si juste. Son vœu fut exaucé; car les contemporains ne séparaient pas les deux amis : le nom de l'un amenait aussitôt le nom de l'autre. Un jour Tacite, assis au cirque à côté d'un chevalier romain, eut avec celui-ci une conversation savante. Le chevalier lui demanda quel était son pays. « Je ne te suis pas tout à fait inconnu, répondit Tacite, et je le dois aux lettres. — Tu es donc Tacite ou Pline, » reprit le chevalier [2]. Dans les testaments même on les unissait :

1. Chap. XLIV.
2. Plin., IX, épît. 23.

Pline témoigne qu'on leur faisait les mêmes legs, et toujours en les nommant ensemble [1].

Tacite survécut à son ami, et on suppose même, sans preuves positives, qu'il devint octogénaire. Laissa-t-il des enfants? Nous avons vu l'empereur Tacite, qui vivait 160 ans après lui, se donner pour son descendant, et Sidoine Apollinaire fait remonter au fameux historien l'origine d'un de ses contemporains, Polémius, préfet des Gaules [2].

Rien n'est resté des plaidoyers de Tacite, de son panégyrique de Rufus, des poésies qu'il avait, dit-on, composées, et d'un livre de *facéties* (*facetiarum*) que lui attribue un grammairien, Fulgentius Planciadès. Sans doute il s'agissait dans cet ouvrage de l'usage des bons mots dans l'éloquence. On sait quelle place Cicéron assigne à la plaisanterie dans le *de Oratore;* César avait composé aussi un recueil du même genre. Mais le principal titre de Tacite à l'admiration des anciens, c'étaient ses ouvrages historiques; et tous nous sont parvenus, bien que les deux principaux aient subi de graves mutilations.

Ouvrages de Tacite. Vie d'Agricola. — Le premier dans l'ordre des temps fut la *Vie d'Agricola*, écrite en 97 ou en 98. Malgré les grandes qualités de ce livre, on lui a reproché quelquefois de sortir des proportions d'une biographie. Le tableau de la guerre contre les Bretons, et surtout les brillants discours de Galgacus et d'Agricola semblent ici un peu hors de leur place : on croirait ces pages détachées d'une histoire générale du règne de Domitien. D'autres parties de l'ouvrage s'éloignent de la biographie et se rapprochent du panégyrique : tels sont les premiers chapi-

1. VII, épît. 20 : « Eadem legata, et quidem pariter, accipimus. »
2. *Epist.*, lib. IV, ad Polemium.

tres, où Tacite flétrit avec une verve à la fois contenue et ardente les tristes temps de Domitien. Telle est aussi la brillante péroraison, imitée de Cicéron : par le ton, comme par les souvenirs, c'est une véritable pièce d'éloquence [1].

Les Mœurs des Germains. — Le livre des *Mœurs des Germains* (*de Moribus Germanorum*) fut composé très peu de temps après l'*Agricola*. Tacite écrivait-il d'après des souvenirs personnels? L'exactitude et la précision des détails le feraient croire. Si Tacite, comme fils d'un procurateur de la Gaule Belgique, a passé une partie de sa jeunesse sur les bords du Rhin, on s'explique plus facilement cette connaissance profonde des usages et des institutions des peuples barbares. Peut-être aussi est-ce dans le voisinage de la Germanie qu'il a vécu pendant qu'il était éloigné de Rome. On connaît le mot de Montesquieu sur ce tableau si plein et si riche, quoique si court : « C'est l'ouvrage de Tacite, qui abrégeait tout parce qu'il voyait tout [2]. » La *Germanie* a pour nous un intérêt tout particulier, car elle nous retrace l'histoire des peuples qui ont fondé les nations modernes, et nous retrouvons dans les lois et les coutumes des tribus germaniques l'origine des institutions du moyen âge [3]. Tacite, en décrivant les vertus des peuples barbares, avait-il en vue la satire des mœurs romaines? Comme l'a dit Burnouf [4], « la leçon naissait du contraste et les allusions se présentaient d'elles-mêmes. Tacite ne les a pas évitées; mais le ton grave et modéré dont il ne s'écarte jamais prouve aussi qu'il ne les cher-

1. Voir nos *Morceaux traduits*, p. 505-510.
2. *Esprit des lois*, xxx, 2.
3. Voir nos *Morceaux traduits*, p. 510-511.
4. Introduction à la traduction de Tacite.

chait pas. » Il est probable d'ailleurs que l'historien, qui ne pouvait se dissimuler la décadence de son pays, pressentait déjà l'avenir et comprenait les dangers de l'empire, menacé sur les frontières du Rhin et du Danube par ces tribus jeunes et belliqueuses.

Ce sentiment profond de la décadence romaine, décadence de mœurs, de caractères, de puissance, respire dans un passage de la *Germanie* :

Puissent, ah! puissent ces nations, à défaut d'amour pour nous, persévérer dans cette haine d'elles-mêmes, puisque, au point où les destins ont amené l'empire, la fortune n'a désormais rien de plus à nous offrir que les discordes de l'ennemi [1]!

On retrouve ce rapprochement douloureux entre le présent et le passé dans le début de l'*Agricola* [2], et dans la phrase célèbre où Tacite expose avec amertume la différence de son sujet avec celui de Tite-Live :

On ne doit pas comparer ces *Annales* aux monuments qu'ont élevés les historiens de l'ancienne république. De grandes guerres, des prises de villes, et, au dedans, les querelles des tribuns et des consuls, les lois agraires et frumentaires, les rivalités du peuple et des nobles, offraient à leurs récits une vaste et libre carrière. La mienne est étroite, et mon travail sans gloire : une paix profonde ou faiblement inquiétée, Rome pleine de scènes affligeantes.... Dans cet enchaînement d'ordres barbares et de continuelles accusations, d'amitiés trompeuses, d'innocents condamnés, et de procès qui tous ont une même issue, je ne rencontre qu'une monotone et fatigante uniformité [3].

1. Chap. XXXIII. Trad. de Burnouf.
2. Chap. I.
3. *Annal.*, IV, chap. XXXII, 58, *passim*.

Histoires et Annales. — Nous arrivons aux ouvrages dont Tacite appréciait le caractère dans ce passage plein de tristesse, c'est-à-dire aux *Histoires* et aux *Annales*. Les *Histoires*, qui, dans l'ordre des faits, sont postérieures aux *Annales*, les précèdent par la date de la composition. Tacite les écrivit sous le règne de Trajan, vers l'an 102. Les *Annales* ne furent publiées que vers la fin du règne de Trajan. L'historien y fait allusion à son précédent ouvrage, lorsque, parlant des jeux séculaires célébrés par Claude, il renvoie à la description de ceux que donna Domitien[1]. Ailleurs, il désigne la mer Rouge comme limite de l'empire romain : il écrivait donc après l'an 115, époque où les conquêtes de Trajan ajoutèrent à l'empire la Mésopotamie et l'Assyrie[2]. Ainsi, la priorité des *Histoires* sur les *Annales* est établie par des faits concluants. Il n'est pas moins certain que Tacite lui-même avait donné des noms distincts à ses deux grandes compositions historiques. Bien que toutes deux, mais principalement les *Histoires*, soient très mutilées, il est facile de voir que, dans les *Annales*, les faits sont plus rigoureusement classés année par année, suivant l'ordre annoncé par l'historien lui-même. En outre, dans les *Histoires*, où Tacite raconte des événements dont il a été le témoin et quelquefois l'acteur, le développement est beaucoup plus étendu que dans les *Annales*. C'est ce que prouve clairement l'analyse des deux ouvrages.

Les *Annales*, récit de l'histoire de l'empire romain depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Néron, c'est-à-dire d'une période de cinquante-deux ans, étaient divisées en seize livres : les quatre premiers, que nous avons conservés tout entiers, le cinquième,

1. *Annal.*, XI, 11.
2. *Annal.*, II, 61.

dont il ne reste que la deuxième partie, le sixième, qui est complet, embrassent le règne de Tibère jusqu'en l'année 37. Les quatre suivants, où la fin de Tibère et tout le règne de Caligula étaient racontés, sont perdus ainsi que le commencement du onzième. Après cette longue lacune, nous nous trouvons transportés à la cinquième année de Claude (47). Les livres suivants sont à peu près complets jusqu'au trente-cinquième chapitre du seizième, où s'arrêtent pour nous les *Annales*. Ils comprennent la fin du règne de Claude et toute l'histoire de Néron, sauf les deux dernières années, dont le tableau était présenté dans les chapitres perdus.

Les *Histoires* s'étendaient depuis l'avènement de Galba jusqu'à la mort de Domitien, et renfermaient ainsi un espace de vingt-huit années (68-96). Elles formaient vingt livres. Il ne nous reste que les quatre premiers et le commencement du cinquième, c'est-à-dire les règnes éphémères de Galba, d'Othon, de Vitellius et le commencement de celui de Vespasien jusqu'à la guerre de Civilis (70). Ainsi, tandis que chaque livre des *Annales* embrasse plusieurs consulats, une seule année remplit, avec quelques mois, les quatre premiers livres des *Histoires*.

Tacite avait réservé pour sa vieillesse les règnes bienfaisants de Nerva et de Trajan, « ce sujet plus riche et plus paisible, ce temps rare et heureux, où il est permis de penser ce qu'on veut, et de dire ce qu'on pense [1] ». Il s'était proposé aussi d'écrire l'histoire d'Auguste [2]. Comme il n'existe nulle part de trace ni de souvenir de ces deux ouvrages, il est probable que l'historien n'a pas eu le temps d'exécuter son projet.

Caractère des ouvrages de Tacite. — Tacite a

1. *Hist.*, I, I.
2. *Annal.*, III, XXIV.

voulu avant tout présenter le tableau politique de l'empire romain. C'est le gouvernement, ce sont les affaires publiques qu'il se propose de retracer. Son histoire peut être regardée, sous le rapport des faits, comme un relevé des *acta senatus*, comme un récit de tous les événements qui occupaient Rome. Quant à la vie des Romains à cette époque, quant à l'état de la famille, à la situation des provinces, aux mœurs publiques, à la richesse du pays, il n'en instruit pas ses lecteurs : ces détails ne font pas du moins l'objet particulier d'une partie de ses livres. Cependant Tacite n'en est pas moins un profond observateur, un peintre de mœurs sans rival. Il ne s'arrête pas, sans doute, dans sa marche pour juger, à l'aide d'une dissertation, les faits qu'il vient d'exposer : il n'a pas, comme beaucoup d'écrivains modernes, un chapitre spécial pour les mœurs, un autre pour l'esprit public, un autre pour les ressources de l'État. Il fait mieux : il peint tout en racontant; au lieu de promener successivement un flambeau sur les diverses parties du tableau, il éclaire à la fois l'ensemble d'une vive et pleine lumière. Nul, par exemple, n'a jamais mieux fait connaître l'esprit militaire, l'influence des soldats sur le gouvernement, et en même temps le caractère et la puissance de la populace. De là, en effet, naissaient pour Rome des dangers qui, objet de l'attention du sénat et des plus graves soucis du gouvernement, appartenaient au domaine de l'histoire, telle que Tacite l'a conçue.

Un autre trait distinctif de son génie, c'est qu'il est, plus que les autres historiens de l'antiquité, un écrivain moraliste. Salluste s'inspirait de l'esprit de parti; il rattachait tout dans ses récits aux agitations du forum, aux luttes entre l'aristocratie et l'élément populaire. Il se complaisait dans la peinture des fautes, de la corruption, de la décadence de la no-

blesse : tel était manifestement son but en racontant l'histoire de la guerre de Jugurtha. L'inspiration de Tite-Live est celle du poète épique ; c'est le sentiment patriotique de la grandeur de son pays, c'est le noble orgueil de l'écrivain ému au récit de tant de succès, d'un si prodigieux développement de puissance; c'est l'admiration et l'enthousiasme du beau. Tacite, au contraire, par la nécessité de son sujet et de son temps, se rapproche du poète satirique. Ce qui domine chez lui, c'est une indignation amère, c'est le dégoût de la bassesse et de l'infamie, dont à chaque pas il rencontrait le triste spectacle. Il a senti et signalé, nous l'avons vu, cette différence entre son histoire et celle de Tite-Live. Elle était inévitable ; et ce n'est pas le hasard qui a réuni dans le même siècle, d'une part Tite-Live et Virgile, de l'autre Tacite et Juvénal.

Mais, dans sa politique et dans sa morale, Tacite montre toujours un esprit sage, modéré, positif, éloigné de toute exagération. Il n'a rien de cette emphase hyperbolique, de cette exaltation de sentiments qui paraissent dans les déclamateurs. Tout en donnant des regrets à la république, il reconnaît la nécessité de l'empire :

Après la défaite de Brutus et de Cassius, dit-il, la cause publique était désarmée. Le monde était fatigué de discordes ; Auguste le reçut sous son pouvoir [1].

Tacite n'a donc pas d'effervescence, pas de parti pris dans son opposition même aux plus mauvais princes. Toujours digne par son caractère, mais éclairé par l'étude de l'histoire et la connaissance de la politique, il se tient dans la limite de la modération et de l'honneur. Il a accepté des charges sous

1. *Annal.*, I, 1.

Domitien et, en jugeant la conduite de son beau-père Agricola, il a parfaitement caractérisé et justifié la sienne :

La prudence et la modération d'Agricola étaient bien éloignées de cet esprit et de cette vaine ostentation de liberté qui appellent la renommée et défient le destin. Que les admirateurs de tout ce qui brave le pouvoir apprennent que, même sous de mauvais princes, il peut y avoir de grands hommes, et que la déférence et la soumission, si le talent et la vigueur les accompagnent, mènent aussi bien à la gloire que cette témérité qui, sans fruit pour l'État, se jette à travers les précipices, et semble briguer l'honneur d'une mort éclatante [1].

Plus tard, il professait encore les mêmes principes dans un passage de ses *Annales* [2], où il apprécie le caractère de Marcus Lépidus, personnage considérable de l'âge de Tibère, qu'Auguste avait désigné comme digne de l'empire, mais sans aucun goût pour ce fardeau [3].

Dans sa morale, Tacite n'est pas plus exagéré que dans sa politique. On a trop dit de lui qu'il supposait aux actions des intentions fausses, qu'il croyait aisément au mal et difficilement au bien. Plus d'une fois il a réfuté lui-même bien des accusations odieuses portées contre Tibère. C'est ainsi qu'il le défend avec force contre les bruits populaires qui lui attribuaient la mort de son fils Drusus [4]. Il reste aussi dans une réserve très scrupuleuse en racontant la mort de Germanicus, et, loin de faire remonter le crime jusqu'au prince, à peine ose-t-il accuser Pison. Quand tout le

1. *Agr.*, chap. XLII.
2. IV, chap. XX.
3. *Annal.*, I, XIII. « M. Lepidum dixerat *capacem, sed aspernantem.* »
4. *Annal.*, IV, chap. XI.

monde, à Rome, attribuait à Domitien la mort d'Agricola, le gendre de ce grand homme déclare loyalement qu'il ignore ce qu'il faut penser de ce bruit [1]. La même impartialité morale éclate dans tout le récit de la mort d'Agrippine. Quoi qu'on en dise, Tacite aime à croire à la vertu. Peut-être même, dans les portraits qu'il trace de Sénèque, de Thraséas, de Burrhus, pourrait-on lui reprocher un excès d'indulgence; peut-être ferme-t-il trop facilement les yeux sur ce qu'il y a eu, dans la vie de ces hommes illustres, de faiblesses et de regrettables concessions. Il sait donc tenir compte des intentions honnêtes, de la difficulté des temps et des circonstances, et il a bien rempli ce rôle qu'il assigne à l'histoire dans un beau chapitre de ses *Annales;* l'historien est bien, dans ses ouvrages, une sorte de juge public, ayant mission et pouvoir de récompenser les belles actions par la gloire, et de châtier le crime par la honte :

Mon dessein, dit-il, n'est pas de rapporter toutes les opinions; je me borne à celles que signale un caractère particulier de noblesse ou d'avilissement, persuadé que le principal objet de l'histoire est de préserver les vertus de l'oubli, et d'attacher aux paroles et aux actions perverses la crainte de l'infamie et de la postérité [2].

Les observations qui précèdent trouveront leur application dans un rapide examen d'une des parties de l'œuvre de Tacite, du livre Ier des *Annales*. Et d'abord le tableau de l'avènement d'Auguste est admirable de profondeur et d'impartialité. La politique tortueuse du prince, les moyens qu'il employa pour gagner tous les ordres de l'État, sont retracés avec

1. *Agricola,* XLIII. « Nobis nihil comperti, quod affirmare ausim. »
2. *Annal.,* III, LXV.

une juste part de blâme. Mais la satisfaction des provinces, la prospérité et le bien-être qui commencent pour elles après les exactions et l'horrible tyrannie des proconsuls républicains, sont exposés avec sincérité et viennent justifier Auguste. Livie, femme du prince, est jugée avec sévérité; si les jeunes fils d'Agrippa, Lucius et Caïus, sont morts prématurément, il faut en accuser peut-être les destins, peut-être aussi le crime de leur marâtre [1], qui travaillait pour son fils Tibère. Ailleurs encore, en racontant la mort d'Auguste, l'historien n'est pas plus favorable à Livie; et, sans adopter complètement les bruits populaires qu'il rapporte, il n'oublie pas les circonstances qui pouvaient leur donner quelque fondem en [2].

Rien de plus saisissant que le tableau de l'avènement de Tibère : ces théories du pouvoir absolu déjà établies par Auguste et rappelées par le secrétaire de Tibère, Salluste; la servilité inquiète de toutes les autorités, consuls, sénateurs, chevaliers, « plus faux et plus empressés à proportion de la splendeur de leur rang, se composant le visage pour ne paraître ni joyeux à la mort d'un prince, ni tristes à l'avènement d'un autre, s'étudiant à mêler les pleurs, l'allégresse, les plaintes, l'adulation » [3]; les belles phrases d'un pouvoir, modeste en paroles, et qui accapare tout [4]; puis, cette première séance du sénat, où les sénateurs embarrassés par leurs éloges mêmes, luttent d'adulation; où l'un d'eux, Valérius Messala, par un dernier raffinement de flatterie, emprunte, pour les propositions les plus serviles, la forme de l'indépendance

1. « Mors fato propera vel novercæ Liviæ dolus abstulit. » *Annal.*, I, III.
2. Chap. V.
3. Chap. VII.
4. *Ibid.*

et de la brusquerie[1]; enfin le jugement porté sur Auguste sous la forme de deux discours indirects, qui résument énergiquement tout le bien et tout le mal qu'on pouvait penser de ce prince; ces chapitres et ceux qui suivent sont le tableau le plus complet et le plus achevé de la situation du peuple et du sénat, de l'état de l'opinion publique; chaque ligne y est à méditer : à eux seuls ils suffiraient à la gloire d'un écrivain.

Dans la seconde partie du livre, la révolte des légions de Pannonie et de Germanie[2] est pour Tacite une excellente occasion de faire connaître l'esprit des soldats et la place qu'ils tiennent dans le gouvernement de Rome. L'humeur séditieuse des légions, si fortes depuis Sylla, leur respect déjà chancelant pour la famille des Césars, les horribles moyens de répression employés contre la révolte, l'esprit militaire servant d'utile diversion à la fureur des armées qu'on jette sur les Germains, l'admirable tableau de la campagne de Germanicus, la jalousie de Tibère, tout concourt à nous expliquer, sans l'aide de commentaires et de notes, l'état de l'empire à sa naissance, et toute son histoire dans les temps qui vont suivre. Les premières accusations des délateurs, et les troubles causés par les histrions, nous font pénétrer dans l'intérieur de la société. Tous les intérêts, tous les ressorts de la politique intérieure ont été dévoilés : dès

1. Chap. VIII. « Valérius Messala ajoutait la proposition de renouveler chaque année le serment à Tibère. Interrogé par le prince s'il l'avait chargé de faire cette motion, il répondit qu'il avait parlé de son propre mouvement, et que, dans tout ce qui intéresserait le bien public, il ne prendrait conseil que de lui-même, dût-il risquer de déplaire. C'était la seule forme de flatterie qui manquât encore. »

2. Voir nos *Morceaux choisis*, p. 474-481. Voir aussi nos autres extraits des *Annales* et des *Histoires*, p. 483-504.



ce premier livre, la peinture est complète. Les provinces ne sont pas décrites ; c'est la seule omission grave qu'on puisse reprocher à Tacite.

Cette manière d'écrire l'histoire est-elle la meilleure? On peut faire à ceux qui l'emploient une objection, celle que Rousseau adressait à Tacite, qui, dit-il, nous impose son opinion, sans nous permettre, grâce à un simple exposé de faits, de juger nous-mêmes. La critique est fondée; en effet, c'est bien par les yeux de Tacite que nous voyons, et cela sans pouvoir toujours nous tenir sur la défensive. Cependant cette méthode, la plus intéressante de toutes et la plus dramatique, est encore, après tout, la plus acceptable. Disons mieux : pour tout historien pénétré de son sujet et animé d'un sentiment profond, aucune autre n'est possible. C'est au lecteur à examiner ensuite quelle autorité il doit accorder à l'historien, et à contrôler son témoignage par celui des contemporains. Il est certain qu'après avoir lu Tacite il reste dans l'esprit une sécurité de croyance difficile à ébranler. D'ailleurs, si l'on ouvre Dion et Suétone, qui ont raconté les mêmes événements, on ne trouve aucun sujet de mettre en doute la véracité de l'auteur des *Annales* et des *Histoires*.

La langue et le style de Tacite. — Si Tacite, par le sérieux et la solidité de sa politique et de sa morale, est loin de la frivolité des déclamateurs, il se rapproche, par la langue, du siècle où il a vécu. A notre avis, il ne pouvait mieux faire. Être de son temps, employer la langue de son temps, tout en regrettant de n'en pas avoir une meilleure, s'efforcer de faire bien avec cette langue telle qu'elle nous est donnée, c'est le seul parti raisonnable. L'exemple de Quintilien et de Pline le Jeune nous a montré combien est stérile et funeste cette méthode d'imitation qui s'ar-

rête à la forme, et qui, en concentrant l'attention de l'écrivain sur les détails de l'expression, ôte à son esprit l'originalité et la force, la verve et la chaleur. Cette idée a été développée avec vigueur et conviction par un homme dont l'enseignement a inspiré tout notre livre :

Sortir de son siècle pour demander au passé des idées plus justes et une langue plus correcte et plus pure, c'est chercher la perfection là où n'est plus la vie.... Cette langue était faite pour représenter des choses qui ne sont plus les mêmes. Faut-il adopter la langue sans les idées, ou vivre dans une atmosphère d'idées qu'on ne respire plus autour de nous? Chez les anciens, Quintilien et Pline le Jeune ont affiché la prétention de revenir au bon goût de Cicéron. Qu'en est-il résulté? Les ouvrages du premier sont une paraphrase éternelle et toujours affaiblie de son modèle; et le second n'a pu trouver, pour ses petits succès de lectures publiques, un modèle dans les ouvrages de l'homme d'État. Il n'a vu dans Cicéron que l'homme d'esprit, et n'a emprunté de lui qu'une forme vide. Tacite, au contraire, a voulu être de son temps. Il se souvient de Cicéron, mais comme d'un maître qu'il a laissé pour les leçons plus sérieuses de la vie et de l'expérience. Il a vécu, il a eu sa physionomie, et il a mérité qu'on hésitât à ranger l'époque où il a été si grand parmi les époques de décadence [1].

Les qualités éminentes du style de Tacite sont une brièveté rapide et énergique, une dignité pleine de grandeur, beaucoup de vivacité de tableaux et de hardiesse d'expressions et d'images, une richesse qui va trop souvent jusqu'à la couleur poétique. Le trait y abonde; mais ce n'est pas le trait prétentieux et un peu vide que Sénèque reprochait à ses contemporains,

1. M. Rinn, Leçon d'ouverture du cours d'éloquence latine au Collège de France, 2 mars 1853. (*Journ. génér. de l'Instr. publique,* 10 mars 1853.)

et dont ses propres ouvrages sont remplis : c'est toujours une pensée sérieuse et profonde, une maxime politique ou morale qui ne craint pas l'analyse. Cependant peut-être Tacite en fait-il abus ; par là son style a quelque chose de piquant qui ressemble à l'épigramme. C'est un des caractères du temps : par le trait comme par l'habitude de ces mots détachés, de ces conclusions inattendues à la fin d'un raisonnement, Tacite tient des déclamateurs et des stoïciens. Quoique serré, son style est en même temps harmonieux, et d'une harmonie soignée et travaillée, malgré la ridicule admiration de quelques enthousiastes, qui ont prétendu trouver dans ses écrits un mépris philosophique pour la forme et un souci exclusif de la pensée.

L'influence du temps se retrouve encore chez lui dans certaines irrégularités grammaticales, des phrases rompues, des locutions vicieuses, enfin dans ce dédain ordinaire aux époques de décadence pour tout ce qui tient à la logique du style. Comme Salluste, dont il avait certainement fait une étude approfondie, il emprunte beaucoup d'expressions à l'ancienne langue, et quelquefois, comme lui, il reproduit les pensées du vieux Caton, en les resserrant encore [1]. Plus que Salluste, il emploie des locutions poétiques ; comme lui, il est novateur en fait de langage : il crée des mots et des locutions nouvelles [2], et il emploie des expressions, soit ordinaires, soit rares, dans un sens un peu détourné de leur acception ancienne, ou

1. Caton (disc. pour les Rhodiens) : « Adversæ res edomant et docent quid opus sit facto ; secundæ res transvorsum trudere solent a recte consulendo atque intelligendo. » Tacite (*Hist.*, I, xv) : « Secundæ res acrioribus stimulis animos explorant ; quia miseriæ tolerantur, felicitate corrumpimur. »

2. Exemples : *Centurionatus, exstimulator, inturbidus, præposse, provivere, superstagnare, superurgere,* etc.

qui enchérit sur la hardiesse de cette acception [1]. Au temps de Salluste, les nombreux partisans des vieux écrivains avaient dû rendre fort ordinaire l'emploi des vieilles formes. Sans doute, de l'usage contraire des deux écoles, cicéronienne et catonienne, était née dans les habitudes du public une confusion à peu près sans remède; et l'acharnement que les deux partis, comme il arrive toujours pour les questions de peu d'importance, mettaient probablement dans leurs opinions, devait provoquer le dédain des gens sensés, et par suite augmenter, au delà même de ce qui était raisonnable, leur indifférence pour les divers systèmes.

Au reste, le style de Tacite a subi plusieurs transformations successives; et il est facile, ce semble, d'en suivre le progrès. L'imitation de Cicéron est manifeste dans l'*Agricola*. Le style de la *Germanie* a encore beaucoup d'abondance, et on y trouve des vers entiers ou des fragments de vers aussi poétiques par l'expression que par la pensée [2]. Le commencement des différents livres des *Histoires* a encore un peu de pompe oratoire. Les *Annales*, dernier ouvrage de l'auteur, sont le chef-d'œuvre de ce style serré et vigoureux, plein et rapide, qui caractérise la manière de Tacite.

Cette remarque nous a servi dans l'examen d'une

1. *Externus* pour *hostilis* (*Hist.*, III, 5; IV, 32); *diversus*, dans le même sens (*Annal.*, XIV, 30, 21; III, 5); *gnarus*, dans le sens passif (*Annal.*, I, 5, *gnarum id Cæsari*); *ignarus*, dans le même sens: « Non sibi *ignara* quæ de Silano vulgabantur (*Annal.*, III, 69); *ignara lingua* (*Annal.*, II, 13). Enfin Tacite imite aussi Salluste dans ses irrégularités grammaticales: *fungi officia, potiri flagitii, — regiam; adipisci rerum*, etc.

2. Chap. XXXIX: « Auguriis patrum et prisca formidine sacrum »; chap. V: « Ne armentis quidem suus honor, aut *gloria frontis* »; chap. XI: « *De majoribus omnes* »; chap. XVII: « Ut quibus nullus *per commercia cultus*, » etc.

question que nous avons traitée précédemment : Tacite est-il l'auteur du *Dialogue des orateurs?* Nous nous sommes décidé pour l'affirmative [1]. Aujourd'hui la critique adopte unanimement cette conclusion.

Jugements portés sur Tacite. — Il serait long de passer en revue tous les jugements portés sur Tacite par les modernes. Depuis Montaigne, qui était fait pour goûter ce génie original et profond, et selon qui ses ouvrages « n'étaient pas à lire, mais à estudier et à apprendre [2] » ; depuis Bossuet, qui l'a appelé « le plus grave des historiens », et Racine, qui voit en lui « le plus grand peintre de l'antiquité », et qui s'en est si heureusement inspiré dans sa belle tragédie de *Britannicus*, la plupart des critiques ont professé une vive admiration pour l'esprit et pour le style de Tacite. La Harpe, Thomas, M.-J. Chénier, qui a emprunté aux *Annales* tous les beaux passages de son œuvre la plus estimable, *Tibère;* Chateaubriand, Villemain, l'ont loué presque sans réserve. Cependant, au XVIIe siècle, Fénelon [3] et Rollin [4]; au XVIIIe, Voltaire [5] et Dussault [6] ont critiqué la brièveté quelquefois obscure de son style, et son habitude de chercher aux actions des motifs profonds et souvent odieux. La première objection n'est pas sans fondement; quant à la seconde, nous avons essayé de montrer qu'elle ne doit pas être admise sans restriction.

Mais une condamnation singulière et peu connue est celle que prononçait, au commencement du XVIIe siècle, le cardinal du Perron [7]. Selon lui, « le style de

1. Voir pages, 651-659.
2. *Essais,* III, 8.
3. *Lettre à l'Académie française,* VIII.
4. *Traité des études.*
5. *Lettre à Madame du Deffand,* 30 juillet 1768.
6. *Ann. littér.*, II, 2, 28.
7. *Perroniana*, Gen., 1669.

Tacite est le plus méchant du monde, et ne consiste qu'en antithèses et en réticences; » il préfère « une page de Quinte-Curce à trente de Tacite ». Un si étrange jugement peut s'expliquer par l'époque où vivait du Perron, alors que les écrivains en prose et en vers, à l'exemple de Malherbe, s'occupaient à discipliner la langue, à lui donner cette régularité grammaticale qui la rendit plus nette et plus claire, non sans lui ôter quelque peu de sa vivacité et de sa vigueur. Mais en elle-même elle ne mérite pas d'être discutée; il suffit de rappeler que les ouvrages de Tacite ont été l'objet de l'étude des plus grands écrivains de notre langue, et que cette puissante école a contribué à former Corneille et Racine, Bossuet et Rousseau [1]. Sans doute, la lecture de Tacite ne convient pas aux esprits tout à fait novices; il faut déjà quelque maturité pour aborder ces beautés fortes et sévères : mais on ne s'en nourrit pas sans grand profit; la pensée y gagne en pénétration et en étendue, le style en énergie, en couleur et en solidité.

Bibliographie : Théry, *Tacite*, 1819, thèse. — Laurentie, *Études littéraires et morales sur les historiens latins*, 1822. — Dubois-Guchan, *Tacite et son siècle*, 1861. — Duchesne, *De Taciti ad enarrandum Tiberii Cæsaris principatum parum historicis artibus*, 1870, thèse (Voir la réfutation dans un important écrit de M. Duméril, doyen de la Faculté des lettres de Toulouse, *Tibère et le sénat romain : Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, 1888, nº 2, pages 118-193). — Geffroy, *Rome et les Barbares*, étude sur la *Germanie* de Tacite, 1874. — D. Nisard, *les Quatre grands Historiens latins*. — Alvin, *Quæ fuerint Germanici fata narrante Tacito*, 1875, thèse. — Canet, *Quæ sint in sex primis Taciti Annalium libris initia imperii*, 1877, thèse. — Gantrelle, *Grammaire* et *Style de Tacite*, 1875. — Burnouf, *Introduction de*

1. J.-J. Rousseau a traduit, comme exercice de style, le premier livre des *Histoires*.

la traduction des œuvres de Tacite. — Duméril, *Tacite historien, politique et philosophe*, 1888 : *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, t. X.

Suétone. — Il y a loin de Tacite au calme et impassible Suétone, qui a raconté avec une exactitude souvent cynique et sans aucune trace d'indignation ni de dégoût toutes les infamies des Tibère, des Caligula, des Néron et des Domitien. Son livre est cependant un document précieux pour l'histoire de cette période, dont certaines parties sont imparfaitement connues. C'est aussi un tableau frappant, dans sa hideuse crudité, du despotisme brutal et des mœurs odieuses des maîtres de Rome.

Suétone (C. Suetonius Tranquillus) naquit pendant le règne de Vespasien, vers 75. Son père Suetonius Lenis était tribun d'une légion. Il témoigne lui-même que son adolescence se passa sous Domitien. Sous Trajan, il paraît déjà comme avocat et comme écrivain. Ami ou plutôt protégé de Pline le Jeune qui l'avait attaché à sa personne, il le suivit dans son gouvernement de Bithynie. Plus tard il devint secrétaire d'Hadrien (*magister epistularum*) et fut disgracié avec quelques autres fonctionnaires, pour n'avoir pas montré assez de respect à l'impératrice Sabina, pendant l'absence de l'empereur [1]. Depuis cette époque, il se consacra entièrement aux lettres, qui déjà occupaient tous ses loisirs. On n'est pas certain de l'époque de sa mort; cependant quelques phrases du rhéteur Fronton permettent de la fixer à peu près à l'année 160, un peu avant l'avènement de Marc-Aurèle.

Suétone, comme Varron, comme Hygin, comme Celse, comme Pline l'Ancien, embrassait, dans ses études encyclopédiques, la grammaire, la littérature,

1. Spartien, *Hadrianus,* XII, 3.

l'histoire, la géographie, les sciences, particulièrement la météorologie et la zoologie, la philosophie même, mais surtout dans ses rapports avec les sciences naturelles. Comme beaucoup d'écrivains que nomme Pline le Jeune, comme Plutarque, il recherchait surtout, dans l'histoire, le caractère de l'homme, ses particularités, les événements de sa vie. C'est le temps de la biographie; ce qui nous reste des nombreux ouvrages de Suétone appartient à ce genre.

Des écrivains postérieurs, Suidas, Aulu-Gelle, Ausone, nous ont fait connaître, au moins de nom, différents travaux de Suétone. La plupart avaient pour objet les usages et les mœurs de Rome, les féries, les jours fastes, les lois et les coutumes, les charges de la cour, les emplois civils et leur histoire, les jeux, les spectacles, les détails mêmes de l'habillement et des chaussures. On cite aussi des ouvrages de grammaire, sur les noms propres, sur les locutions injurieuses et diffamatoires. Très vraisemblablement, plusieurs de ces ouvrages étaient écrits en grec. Beaucoup des questions que nous avons indiquées étaient comprises dans un vaste recueil intitulé *les Prairies* (*Prata*). Ainsi les poètes du temps, tels que Stace, n'avaient pas le privilège des titres ambitieux.

Ce qui nous reste aujourd'hui de Suétone embrasse une partie du livre *sur les Hommes illustres* (*de Viris illustribus*), et la biographie des douze premiers Césars, de Jules César à Domitien. Le livre *des Hommes illustres* s'étendait probablement aux poètes, aux orateurs, aux historiens, aux philosophes, aux grammairiens et aux rhéteurs. Suétone traçait d'abord une esquisse historique de chaque genre, à mesure qu'il l'abordait; il donnait ensuite, par ordre chronologique, les noms de ses représentants. Il commençait vraisemblablement la série des orateurs par Cicéron, celle des historiens par Salluste. Il est probable aussi

que, pour les hommes de lettres comme pour les empereurs, il n'avait pas dépassé l'époque de Domitien. Il nous reste du livre *des Poètes* les biographies de Térence, d'Horace, et, en partie, celle de Lucain, peut-être celles de Perse et de Juvénal. Le livre *des Historiens* est perdu, sauf quelques fragments d'une vie de Pline l'Ancien. Nous possédons aussi l'index et un chapitre du livre *sur les Grammairiens et les Rhéteurs*.

Le principal ouvrage de Suétone est la *Vie des Césars* (*de Vita Cæsarum*), dédié à C. Septicius Clarus, préfet du prétoire, qui exerça cette charge de 119 à 121. Le livre fut donc composé en 120. Les six premiers livres sont consacrés aux six premiers empereurs, de César à Néron; le septième aux règnes éphémères de Galba, Othon, Vitellius (69); le huitième et dernier aux trois Flaviens, Vespasien, Titus et Domitien. Le commencement de la vie de César est perdu.

Écrivant des biographies, l'auteur n'était pas forcé de présenter les faits dans tout le cours de leur développement historique. Il ne néglige pas tout à fait l'ordre des dates, mais il le subordonne au plan qu'il s'est tracé et qu'il suit rigoureusement dans chaque partie de son ouvrage. Il raconte d'abord la vie de l'empereur avant son avènement, puis il passe aux actes de son règne, qu'il classe sous certains chefs, les vices, les vertus, les habitudes et les particularités de sa vie. Il termine par le récit de la mort, des présages qui l'ont précédée, des événements qui l'ont suivie. Il est très sincère, très impartial, inépuisable en détails; il ne recule pas devant les plus repoussants et les plus cyniques; et, bien qu'il donne rarement ses opinions personnelles, sa franchise est assez sévère pour lui avoir attiré des haines : Commode fit jeter aux bêtes un homme dont tout le crime était d'avoir lu, sans doute dans quelque leçon publique, la vie de Caligula.

On lui a reproché les mots de *superstition nouvelle et malfaisante* appliqués au christianisme. Ces préjugés n'ont rien d'étonnant chez un païen dévot qui raconte avec crédulité tous les présages, et qui fait solliciter par Pline la remise d'un procès, parce qu'un mauvais rêve l'inquiète sur le succès de sa plaidoirie. Mais ses préventions ne l'empêchent pas de reconnaître que ces hommes odieux étaient faussement accusés par Néron, et son injustice même fait ressortir son impartialité.

Dans ce qui nous reste de Tacite, Suétone est presque toujours d'accord avec lui. Il s'écarte plus souvent de Plutarque, dont la critique n'est pas toujours sévère ni l'exactitude parfaite, et de Velleius, qui n'est pas, nous l'avons vu, un modèle de véracité.

La sincérité de Suétone, cette justesse d'esprit qui choisit toujours les faits caractéristiques, cette curiosité d'érudit avec laquelle il recueille beaucoup de détails négligés par la plupart des historiens, la position qu'il occupait et qui dut lui permettre de fouiller dans les archives du palais impérial, donnent un véritable prix à son ouvrage. Sa réputation fut grande à Rome, et, dans les siècles suivants, il devint le modèle d'historiens dont nous parlerons plus tard et qui sont restés bien loin de son talent.

Comme écrivain, Suétone manque de chaleur et d'éclat, mais il est serré, précis, substantiel. Malgré quelques tournures peu latines et des fautes de grammaire qui tiennent surtout à sa concision, sa diction, eu égard à son temps, est généralement correcte et pure; la phrase s'allonge quelquefois un peu trop sous sa plume, mais elle suit avec naturel et fidélité le cours de sa pensée [1].

1. Voir, dans nos *Morceaux traduits*, des extraits des biographies de Tibère, de Claude, de Néron et de Domitien, p. 531 à 539.

Bibliographie : Poret, *Examen littéraire des Douze Césars de Suétone*, 1819, thèse. — Schweiger, *De fontibus atque auctoritate vitarum XII imperatorum Suetonii*, Gœttingue, 1830. — Krause, *De Suetonii fontibus atque auctoritate*, Berlin, 1831.

Florus. — Parmi les contemporains de Suétone, il faut placer l'auteur d'un abrégé de l'histoire romaine jusqu'à Auguste, où tout est incertain, le titre du livre, ses divisions, le nom et la patrie de celui qui l'a écrit. Généralement on désigne ainsi cet abrégé : *Rerum romanarum libri quatuor* ou *Epitome de gestis Romanorum* (*Histoire romaine en quatre livres*, ou *Abrégé d'histoire romaine*). La division en quatre livres se trouve dans la plupart des manuscrits ; le meilleur de tous, celui de Bamberg, ne divise le récit qu'en deux livres. Il désigne ainsi l'ouvrage : *Iuli Flori epitomæ de T. Livio bellorum omnium annorum DCC, libri duo* (*Deux livres d'abrégé de toutes les guerres, pendant sept cents ans, d'après Tite-Live, par Julius Florus*). Très probablement l'auteur n'avait fait aucune division dans son récit ; c'est après lui qu'on l'a partagé en livres et en chapitres, en y ajoutant des récapitulations.

Quant au nom même de l'auteur, la question est restée fort douteuse. M. Teuffel, après Mommsen et d'autres autorités considérables, incline à croire que cet abréviateur n'est autre que le rhéteur et poète P. Annius Florus, contemporain de Trajan et d'Hadrien, et qui correspondait en vers avec le second de ces empereurs [1]. Le caractère de l'ouvrage, œuvre de

1. Il envoya le billet suivant à l'empereur : Pour moi je ne veux pas être César, me promener parmi les Bretons, souffrir les frimas de la Scythie :

> Ego nolo Cæsar esse,
> Ambulare per Britannos,
> Scythicas pati pruinas.

Hadrien répondit : Pour moi je ne veux pas être Florus, me

déclamation et de rhétorique, bien plus que d'histoire, vient à l'appui de cette conclusion. Il est certain d'ailleurs que l'auteur de l'*Abrégé* vivait au temps de Trajan et d'Hadrien. Il nomme le premier dans sa préface, et il fait allusion à plusieurs événements de ce siècle, à l'éruption du Vésuve, à la conquête de la Grande-Bretagne, à la prise de Jérusalem par Titus.

Quelle était sa patrie? On l'a dit Espagnol, d'abord à cause du nom d'*Annæus*, qu'on lui a souvent donné et qui a fait supposer quelquefois qu'il appartenait à la famille de Sénèque ou qu'il était Sénèque lui-même; puis, parce qu'il se montre dans ses récits très favorable aux Espagnols. Il raconte la lutte de l'Espagne contre Rome avec une sorte d'orgueil qu'il réserve en général aux Romains eux-mêmes. Ce qui paraît certain, c'est qu'il était méridional; il n'aime pas la Gaule et les contrées du Nord, et il décrit la rigueur de ces climats avec une sorte d'effroi et une exagération qui prouvent qu'il ne les connaît pas.

Les panégyriques des empereurs abondaient à cette époque, bien que nous possédions seulement celui que Pline compléta après l'avoir prononcé. Il semble que Florus, en écrivant son *Abrégé*, ait eu pour objet le panégyrique de Rome. Le plan de son livre, le groupement des faits, ce qu'il développe et ce qu'il néglige, le ton du récit, tout concourt à justifier cette opinion qui a été soutenue avec talent dans

promener parmi les tavernes, me cacher dans l'ombre des cabarets, souffrir les piqûres des cousins :

> Ego nolo Florus esse
> Ambulare per tabernas,
> Latitare per popinas,
> Culices pati rotundos.

une thèse de doctorat par M. Bizos [1], aujourd'hui doyen de la Faculté des lettres d'Aix.

Florus considère le peuple romain comme un individu; il le prend à son enfance, et le conduit à travers son adolescence et sa virilité jusqu'à cette vieillesse « que l'inertie des Césars a produite et amenée à la décrépitude, si ce n'est que sous Trajan elle remue les bras; contre toute espérance la vieillesse de l'empire semble revenir à l'adolescence, et reverdir [2] ». La marche est étrange et bien peu historique. D'abord Florus laisse de côté les institutions, les mœurs, les luttes de la tribune, la législation, le gouvernement, les lettres; il ne s'occupe que des guerres et des révolutions intérieures, c'est-à-dire de ce qui lui fournissait le plus de riches tableaux, de développements oratoires. Puis, il ne suit pas l'ordre des temps; il groupe l'histoire, en quelque sorte, par genres. Après un résumé de l'âge des sept rois, qu'il appelle la première enfance (*infantia*) du peuple romain, il expose successivement, pour chaque période, les luttes que Rome a soutenues avec les peuples qu'elle a conquis, ensuite les agitations intérieures et les guerres civiles. Ainsi la deuxième période (adolescence) nous conduit jusqu'à Pyrrhus et à la soumission complète de l'Italie. L'auteur remonte alors le cours des temps pour parler de Coriolan et de Camille, de la retraite sur le mont Sacré, de l'expulsion des décemvirs, des luttes du

1. *Flori historici vel potius rhetoris de vero nomine, ætate qua vixerit et scriptis;* Paris, 1877, in-8, 171 pages.

2. Préface. A Cæsare Augusto in sæculum nostrum haud multo minus anni ducenti, quibus inertia Cæsarum quasi consenuit atque decoxit, nisi quod sub Trajano principe movet lacertos, et præter spem omnium senectus imperii, quasi reddita juventute, reviviscit. — Nous ne pouvons rendre toute la prétention du mot latin, *decoxit,* qui signifie *réduire par la cuisson, dessécher.*

peuple pour la communauté des mariages et le partage des honneurs. Cette seconde partie est très sèche et ne donne aucune idée des grands débats oratoires que Tite-Live expose avec tant d'éclat.

La marche est la même pour la période suivante, que l'auteur appelle *juventas* : d'abord toutes les guerres, depuis les grandes luttes contre Carthage jusqu'à l'invasion des Cimbres et des Teutons, jusqu'à Mithridate, aux pirates, aux Gaulois et aux Parthes. Ensuite nous remontons vers le temps des Gracques pour suivre l'histoire de ce que l'auteur appelle des *séditions*, et dont il fait retomber tout le crime sur la puissance tribunitienne. La *torche*, suivant l'expression de Florus, est *enflammée* d'abord par Tibérius Gracchus; puis Caïus Gracchus s'élance dans la carrière avec une *chaleur* égale [1]. La série des *séditions* continue par Saturninus, par Drusus, par la guerre Sociale, par la guerre des Esclaves, par la guerre de Spartacus, par la lutte entre Marius et Sylla, par la guerre de Sertorius. Ainsi découpée et pour ainsi dire disséquée, l'histoire n'est plus un tableau vivant et vrai ; la physionomie de chaque âge disparaît : c'est le procédé du scalpel sur le corps humain.

On a formé le quatrième livre avec une dernière partie qu'aucune division naturelle ne sépare de ce qui précède, et qui est encore, selon l'expression de Florus, *la juvénilité et la forte maturité de l'empire* [2]. C'est la continuation du tableau des révolutions et des guerres civiles, la conspiration de Catilina, la guerre entre César et Pompée, la guerre de Modène, la guerre de Pérouse, le triumvirat, la guerre contre Cassius et Brutus, contre Sextus Pompée, contre Antoine et Cléo-

1. Liv. III, chap. XIV. Primam certaminum *facem* Tiberius Gracchus *accendit — non minore impetu incaluit* C. Gracchus; chap. XV.

2. Hæc jam ipsa juventa imperii et quasi robusta maturitas, livre I, *proœmium*.

pâtre. L'auteur jette dans ses dernières pages le résumé des guerres étrangères qui, sous Auguste, complétèrent le territoire de l'empire romain. Il s'arrête au temps où l'empereur ferme le temple de Janus. Ainsi, après avoir terminé l'histoire de la grandeur de Rome, Florus n'a pas entrepris celle de sa décadence : il ne nous peint pas cette vieillesse dont Trajan vient d'arrêter les progrès[1].

La physionomie tout entière du livre et les procédés historiques de l'auteur s'accordent avec le plan pour nous montrer en lui un déclamateur, écrivant pour les lectures publiques, et non un historien judicieux, impartial, soucieux de l'exactitude et de la vérité. Dans son *Abrégé*, il a emprunté beaucoup à Tite-Live, dont cependant il s'écarte souvent, sans doute pour suivre l'ouvrage de Varron sur *la Vie du peuple romain*. Il a suivi pas à pas le *Jugurtha* et le *Catilina* de Salluste, les *Commentaires* de César sur la *guerre des Gaules* et la *guerre civile*; il a aussi puisé chez Tacite. Mais il a pris bien légèrement ses informations : il se trompe sur les noms et les prénoms des hommes, sur les titres des magistrats; il se contredit, il commet des erreurs grossières même sur les faits contemporains : c'est ainsi qu'après avoir parlé de l'éruption du Vésuve, il nomme encore parmi les villes de la Campanie Herculanum et Pompéi. Sa chronologie, sa géographie sont souvent erronées. Souvent aussi la recherche de la concision rend son récit très obscur : on l'éclaire en recourant à l'original. Sa sincérité même est plus d'une fois en défaut. Dans les batailles il exagère singulièrement le chiffre des armées que les Romains ont battues; il multiplie les défaites de leurs ennemis; il atténue leurs

1. Voir, dans nos *Morceaux traduits*, deux extraits de Florus : ruine de Numance, bataille de Munda, p. 539-543.

cruautés et les excuse par des violences qu'il prête gratuitement aux vaincus. Il va jusqu'au mensonge pour amener un bel effet oratoire. C'est ainsi qu'il confond à dessein Aruns avec Sextus Tarquin, afin de pouvoir montrer Brutus châtiant de sa main celui qui avait outragé Lucrèce. Ailleurs nous voyons Pompée fuyant loin de Brindes sur un navire brisé, presque désemparé, quand il est certain que sa flotte était maîtresse de la mer. Mais il y avait là un beau contraste :

O honte! Naguère le premier du sénat, arbitre de la paix et de la guerre, dans cette mer, témoin de ses triomphes, il fuyait sur un navire brisé et presque sans agrès [1].

On voit déjà par ces citations que le style de Florus est d'accord avec le plan et l'objet véritable de son livre. Il ressemble d'une façon frappante à Lucain, dont il a du reste plus d'une fois emprunté les traits les plus saillants :

Pompée, dit-il, ne supportait pas d'égal, César pas de supérieur.

Nous avons cité cette pensée de la *Pharsale*, empruntée elle-même à Velleius Paterculus. Il ajoute :

Ils luttaient au sujet du premier rang, comme si la fortune de l'empire était trop étroite pour deux hommes.

Ce sont les vers si célèbres de Lucain :

La fortune d'un peuple puissant qui embrasse et la mer, et la terre, et l'univers tout entier, fut trop étroite pour deux hommes [2].

1. IV, chap. II, 20.
2. « Sic de principatu laborabant, tanquam duos tanti imperii fortuna non caperet. » Lucain avait dit :

populique potentis
Quæ mare, quæ terras, quæ totum possidet orbem,
Non cepit fortuna duos.

M. Bizos cite d'autres exemples non moins frappants [1]. Florus a copié aussi plus d'une fois, mais moins habituellement, Virgile, Horace et Ovide.

Il a partout les défauts qui fatiguent dans Velleius, dans Valère Maxime, dans Lucain, dans Pline l'Ancien. Les déclamations sur le luxe et la corruption des mœurs sont partout ; il fait un étrange abus des métaphores, des antithèses, des hyperboles, des exclamations, des interrogations, des apostrophes, des chutes brillantes et sonores, faites pour retentir à l'oreille. C'est l'école qu'a combattue Quintilien, contre laquelle ont réagi ses élèves.

Il y a cependant chez Florus des tableaux animés et riches, de belles pensées, dont Montesquieu a emprunté ou développé quelques-unes, par exemple quand l'auteur nous montre Scipion « qui grandit pour la perte de l'Afrique ». Cependant Tite-Live avait déjà désigné le jeune homme « comme le général que les destins réservaient pour cette guerre [2] ». Ailleurs Florus présente Annibal « chassé de l'Afrique, cherchant dans tout l'univers un ennemi au peuple romain ». Montesquieu admire avec raison cette grande image ; mais elle a été dérobée à Tite-Live :

Dans tout l'univers il cherchait des ennemis aux Romains [3].

La langue de Florus n'est pas beaucoup plus saine que son style. M. Teuffel, dans son *Histoire de la lit-*

1. Pages 150, 153, 176.

(I, 110.)

2. Florus : *Hic erit Scipio, qui in exitium Africæ crescit.*

T. Live : *Scipio fatalis dux hujusce belli.* (II, chap. vi.)

3. Florus : *Profugus ex Africa hostem populo romano toto orbe quærebat.* (XXII, 53.)

(II, et 8.)

T. Live : *Toto orbe terrarum quærens aliquos Romanis hostes.*

térature romaine[1], et M. Bizos, dans la thèse que nous avons souvent citée[2], en donnent des preuves nombreuses. Il force les expressions, il change la valeur des mots et les accouple d'une façon toute contraire au génie latin et aux traditions du bon siècle. Il ne commet pas moins de fautes dans l'emploi des adverbes, des prépositions, des conjonctions. Il est plein d'ellipses, qui rendent l'intelligence du texte difficile. Il donne aux verbes actifs un sens neutre, et aux verbes passifs un sens actif; il confond souvent l'emploi du génitif et celui du datif, il supprime souvent les prépositions; il abuse des constructions grecques. Il répète à peu de distance les mêmes mots, les mêmes images. On peut dire avec M. Bizos que son vocabulaire est aussi pauvre qu'ambitieux.

Nous devons conclure avec lui que le livre de Florus a été composé uniquement « pour le plaisir des oisifs qui cherchaient dans les séances des lectures publiques un divertissement délicat et non une instruction véritable, et qu'aucun maître sensé du temps d'Hadrien n'eût songé à le mettre entre les mains de ses élèves ». M. Bizos est d'avis que, malgré la vogue de cet ouvrage dans les derniers temps de l'empire romain et au moyen âge, il ne doit être proposé à nos élèves ni comme guide historique ni comme modèle de style.

Bibliographie : Heintre, *De Floro non historico, sed rhetore*. Weimar, 1787. — Plass, *Disputatio de auctoribus ejus, quæ vulgo fertur, L. Annæi Flori epitome rerum romanarum*. Verden, 1858. — Reber, *Das Geschichtswerk des Florus*. Freising, 1865. — Heyn, *De Floro historico*. Bonn, 1866. — Bizos, *Flori historici vel potius rhetoris de vero nomine, ætate qua vixerit, et scriptis*. Paris, 1879, thèse.

1. T. III, p. 12, trad. de MM. Bonnard et Pierson.
2. Chap. vii, p. 157 et suiv.

C'est peut-être à l'époque de Tacite, de Suétone et de Florus qu'il faut rattacher l'abréviateur de Trogue-Pompée, Justin. A propos de l'auteur des *Histoires philippiques*, nous avons apprécié déjà le résumé de Justin [1].

1. Voir p. 481-484.

CHAPITRE IV

L'ÉPOPÉE. — VALÉRIUS FLACCUS, SILIUS ITALICUS, STACE

L'épopée est représentée par plusieurs ouvrages dans l'âge que nous étudions; mais ils ne sont que l'éternelle et insipide reproduction des poèmes mythologiques de la Grèce. Quand l'épopée veut être historique, elle pâlit à côté des tableaux des grands prosateurs; elle n'a pas les défauts du poème de Lucain, mais elle n'en a pas non plus les brillantes qualités.

Valérius Flaccus. — Dans l'ordre des dates, nous citerons d'abord Valérius Flaccus, dont les *Argonautica* sont une traduction libre du poème d'Apollonius de Rhodes. Nous avons peu de témoignages certains sur sa vie. Une phrase de Quintilien permet de fixer à peu près la date de sa mort : « Récemment nous avons perdu beaucoup en la personne de Valérius Flaccus [1]. » Il mourut donc vers 86 ou 87. D'après les renseignements puisés dans son poème, nous savons qu'il composa sa préface et son premier livre sous Vespasien, peu de temps après la prise de Jérusalem (70) [2]. Dans le troisième livre il fait allusion à l'éruption du Vésuve (août 79) [3]. Son ouvrage a donc

1. X, 1, 91.
2. *Argonaut.*, I, 7 et suiv.
3. *Ibid.*, III, 209; IV, 507 et suiv., 686 et suiv.

été écrit à plusieurs reprises ou publié par fragments, comme la *Pharsale*. D'ailleurs il n'est pas achevé; car le huitième livre se termine par la prière que Médée fait à Jason de l'emmener en Grèce. Ni le meurtre d'Absyrte, ni le retour des Argonautes, ni l'abandon de Médée ne sont retracés. Ou la mort a interrompu le poète, ou l'on a perdu la dernière partie du poème, qui, pour être complet, aurait dû comprendre encore de deux à quatre livres.

Quintilien est le seul critique qui ait mentionné Valérius Flaccus. Mais on trouve des imitations de son ouvrage chez Silius, dans la *Thébaïde* et l'*Achilléide* de Stace, et plus tard chez Claudien et d'autres poètes.

L'auteur a beaucoup abrégé les parties savantes du poème d'Apollonius de Rhodes, quoique les traditions mythologiques et l'érudition tiennent encore trop de place chez lui. Le développement est froid et languissant, les caractères sont effacés ou ridicules. Le poète diminue, comme à plaisir, la personnalité de Jason. C'est déjà beaucoup qu'il aille au combat à coup sûr, garanti contre ses adversaires par les charmes de Médée. Il faudrait au moins que, dans ces épreuves, il eût quelque initiative, que la magicienne laissât quelque place au guerrier. Mais partout le poète la substitue à son personnage : c'est elle qui empêche l'action de la flamme, c'est contre elle, en vérité, que lutte le premier taureau; c'est elle qui désarme l'autre et l'offre courbé, étourdi, aveuglé, aux coups de Jason. Celui-ci n'a pas beaucoup de mérite, quand il le soumet au joug. Plus loin, c'est encore Médée qui anime les uns contre les autres les bataillons nés de la terre. En vérité Jason est réduit au rôle de ces acteurs romains qui faisaient les gestes, pendant qu'un esclave déclamait ou chantait le monologue appelé *canticum*.

Dans la partie du poème où Médée endort le dragon, Valérius Flaccus supprime malencontreusement toute l'horreur tragique de cette scène vraiment belle chez Apollonius, et il transforme ce tableau effrayant en une pastorale dont le ridicule dépasse toute mesure. Ce monstre que le poète d'Alexandrie, après Pindare, a peint en traits si énergiques, « dont les affreux sifflements réveillent les mères, qui pressent contre leur sein leurs nourrissons tremblants [1] », ce monstre devient une sorte d'agneau dont Médée est la bergère. Il appelle par un doux sifflement celle qui lui apporte chaque jour sa nourriture; elle l'endort avec les plus caressantes paroles :

Dors, gardien fidèle de la toison de Phryxus; il est permis à tes yeux de se reposer un instant de leur veille. Quelle surprise crains-tu, quand je suis là? Je surveillerai la forêt, et, toi, pendant ce temps, délasse-toi d'un long travail.

Cette fois la femme prend sa revanche sur l'animal rusé qui la trompa jadis : confiant en sa maîtresse, le dragon s'endort.

Alors Médée serre entre ses bras son cher nourrisson, elle pleure sur lui et sur elle-même; elle rappelle avec attendrissement les repas qu'elle lui servait, elle l'engage à chercher pour ses vieux jours une retraite dans d'autres forêts, d'oublier Médée qui l'a trahi et de ne pas la poursuivre sur la mer de sifflements ennemis [2].

Pendant ces longs adieux, Jason a dû faire d'étranges réflexions sur cet amour de Médée, qu'il partage avec un monstre.

1. Virgile a imité ce trait de sentiment :

Et trepidæ matres pressere ad pectora natos.
(VII, 518.)

2. *Argon.*, VIII, 95 et suiv.

Voilà les caractères tels que les a défigurés Valérius. Quant à son style, il prend évidemment pour modèle Virgile, dont il a emprunté en partie le vocabulaire poétique. Il est plus simple que Lucain, mais beaucoup plus froid et plus terne. Il y a cependant, malgré ce caractère de médiocrité, de la recherche dans l'expression, une obscurité semblable à celle de Perse; il force, il torture le vers de Virgile, comme Perse charge le vers d'Horace, et tous deux arrivent ainsi à être tendus, enflés, parfois inintelligibles [1].

Silius Italicus. — Nous trouverons encore moins de talent chez un versificateur à peu près contemporain, C. Silius Italicus, qui a écrit sous Domitien son épopée sur la seconde guerre punique, intitulée *Punica*.

C. Silius Italicus appartenait à une famille d'origine plébéienne, mais illustre sous l'empire. On n'a que des conjectures incertaines sur l'origine du surnom d'*Italicus*. Né en 25, il suivit d'abord la carrière oratoire, qui était celle des charges publiques, et il fut consul la dernière année de Néron. On le soupçonna d'avoir rempli spontanément sous ce règne le rôle odieux de délateur; mais il effaça cette tache, dit Pline le Jeune, par sa conduite honorable comme magistrat et comme particulier. Proconsul d'Asie sous Vitellius, il exerça ses fonctions *avec gloire;* c'est l'expression de Pline. A son retour, il vécut dans la retraite, sans influence, recevant de nombreuses visites, partageant sa journée entre des causeries littéraires et des compositions poétiques. Le maître de Perse, Cornutus, lui dédia ses commentaires sur Virgile; Martial, qu'il protégeait, ne lui a pas épargné ses éloges intéressés. A la fin de sa vie, il se retira

1. Voir, dans nos *Morceaux traduits*, deux extraits de Valérius Flaccus : *Adieux d'Alcimédée et d'Eson à leur fils Jason; Plaintes de la mère de Médée*, p. 434-439.

dans une de ses villas, située en Campanie, et ne se montra même pas à Rome à l'avènement de Trajan. Il vécut dans cette retraite jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans. Las de souffrir d'un abcès que les médecins ne pouvaient guérir, il se laissa mourir de faim (101). Son fils aîné avait été consul, le second mourut au moment d'obtenir cette dignité.

Nous connaissons tous ces détails par Pline le Jeune [1]. Il ajoute que Silius poussait la passion des arts jusqu'à la prodigalité. Ses nombreuses villas étaient remplies de statues, de tableaux et de livres. Il rendait, dit encore Pline, une sorte de culte aux images des grands hommes, particulièrement à celle de Virgile, dont il célébrait tous les ans le jour de naissance avec un soin religieux. Il professait le même respect pour Cicéron, dont il avait acheté les propriétés.

Cette admiration pour les bons modèles n'empêche pas Silius d'être un mauvais écrivain, et les flatteries mercenaires de Martial ne doivent pas nous faire illusion sur l'estime que son talent obtint dans l'antiquité. Pline dit qu'il « écrivait des vers avec plus de soin que de génie », et Sidoine Apollinaire est le seul écrivain qui ait cité ses ouvrages. Son poème avait traversé le moyen âge tout à fait ignoré; en 1417, Pogge ou plutôt Barthélemy Politien en découvrit un manuscrit au monastère de Saint-Gall.

Outre la deuxième guerre punique tout entière jusqu'à Zama, ses dix-sept livres comprennent encore, dans un récit inséré au sixième livre, les principaux événements de la première. D'autres faits plus anciens s'y rattachent de diverses manières. L'auteur donne en terminant un aperçu de la destinée finale d'Hannibal et de la destruction de Carthage. Comme Quintilien et tant d'autres écrivains que nous avons ren-

1. *Épît.*, III, 7.

contrés, il n'oublie pas l'éloge de Vespasien, de Titus et même un panégyrique pompeux de Domitien, dont il célèbre comme des victoires les revers en Orient et dans le Nord [1].

Silius est, au milieu du siècle des Flaviens, un mauvais poète du siècle d'Auguste et un pâle imitateur des grands maîtres. Il a cru pouvoir faire un poème avec des extraits de Tite-Live et la machine épique de Virgile. Ses dieux interviennent au milieu des événements comme au temps des héros d'Homère. Il lui faut un songe [2], un dénombrement des guerriers [3], un départ d'Hector (chez lui c'est Hannibal [4]), une description de bouclier [5], une évocation des morts [6]. Scipion, comme Hercule, est placé entre la Volupté et la Vertu [7]; Hannibal, comme Turnus, se mesure à Zama avec un fantôme; Junon, Vénus, Vulcain ne restent pas inactifs. Quant aux batailles, calquées sur celles de Virgile, elles sont une contrefaçon ridicule des temps héroïques. Les caractères sont forcés, les sentiments exagérés, les mœurs sans vérité. Une manie d'érudition alexandrine fait choisir au poète, pour désigner les pays et les peuples, des noms qui remontent à des temps fort reculés, ce qui le rend souvent obscur, toujours pédant et parfois ridicule. Son style est d'une inégalité fatigante. La langue se ressent de l'influence des grands écrivains qu'il imite; elle est assez pure, mais les constructions sont lourdes et la versification chargée de spondées. Si elle a plus de variété que celle de Claudien et plus de gravité que celle de

1. III, 594-629.
2. III, 163 et suiv.
3. III, 222 et suiv.
4. III, 62 et suiv.
5. II, 395 et suiv.
6. XIII, 395 et suiv.
7. XV, 20 et suiv.

Stace, elle manque d'éclat, de grâce et souvent d'harmonie. On peut dire que Silius est le plus faible des poètes épiques latins que nous possédions [1].

Stace. — Bien supérieur pour le talent, Stace (Publius Papinius Statius) a été le poète prodige du temps de Domitien. Célébré, applaudi, fêté, héros des lectures publiques, il a dû surtout sa grande réputation aux petites pièces spirituelles qu'il composait avec autant de facilité que de complaisance pour tous les incidents frivoles ou sérieux de la vie de ses protecteurs et de ses amis; il l'a due aussi à ses épopées, et particulièrement à sa *Thébaïde* qu'il a lue, comme ses *Silves*, dans les cercles où accouraient ses admirateurs.

Stace naquit à Naples vers 45. Son père avait été un poète fort estimé et souvent couronné dans les jeux quinquennaux de Naples et dans les jeux Actiaques, Néméens et Isthmiques. Il ouvrit dans son pays une école de rhétorique et de poésie, qui devint bientôt célèbre; puis il alla s'établir à Rome, et il compta sans doute Domitien parmi ses élèves. A l'époque de la guerre civile où périt Vitellius, il avait fait un poème sur l'incendie du Capitole (69), avec cette rapidité de travail qu'il transmit à son fils. Il se préparait à chanter la fameuse éruption du Vésuve (79), quand il fut pris d'un sommeil léthargique et mourut (80). C'est par les vers de Stace que nous connaissons tous ces détails [2].

Le jeune homme, élevé par les soins de son père, acquit de bonne heure une grande érudition poétique et une facilité remarquable pour la versification. Mais son éducation, trop exclusivement littéraire,

1. Voir, dans nos *Morceaux traduits*, deux extraits de Silius : *Ruine de Sagonte*, *Pacuvius et Pérolla*, p. 437-442.

2. *Silves*, V, 3, 112 et suiv., 134 et suiv., 146-194.

développa chez lui l'imagination et la sensibilité aux dépens de facultés plus solides; son caractère, plié dès l'enfance à l'humble rôle de protégé, n'eut jamais l'indépendance et la fermeté nécessaires à la dignité du talent. Jeune encore, il épousa la veuve d'un musicien, qui ne lui donna pas d'enfants, mais qui fit entrer avec elle dans la maison une fille née de son premier mariage.

Ce fut entre son père et Claudia, à laquelle il adressait plus tard, dans son recueil des *Silves,* des vers pleins de tendresse [1], qu'il commença, à l'âge de vingt ans, dit-on, son poème de la *Thébaïde.* Déjà il avait obtenu à Naples des couronnes poétiques. Il mit douze ans à composer la *Thébaïde;* mais il déclamait dans les lectures publiques les parties saillantes du poème, à mesure qu'il les avait écrites; la beauté de sa voix, la grâce de sa personne, la douceur timide de son regard, jointes à la richesse de sa poésie et à la musique coulante et flatteuse de son harmonie, charmaient jusqu'à l'enthousiasme l'élite de la société romaine. C'est aussi pour cet auditoire qu'il composa les petites pièces recueillies ensuite et publiées par lui sous le nom de *Silves* (les *Forêts*). Dans le nombre se trouve l'éloge funèbre qui nous a fait connaître la vie de son père; on aime à y louer l'expression de sa piété filiale. Malheureusement il a trouvé des accents aussi pathétiques pour pleurer les chagrins beaucoup moins respectables de quelques-uns de ses puissants amis. Il ne cessa jamais de composer quelques-unes de ces pièces de circonstance, écrites quelquefois à la prière de ses protecteurs et faites en quelque sorte sur commande. Il est probable que le cinquième livre, qui comprend cinq pièces, n'a été publié qu'après sa mort. En même temps il entreprenait un autre poème, l'*Achilléide,*

1. III, 5.

dont il ne put écrire que deux chants; encore le second est-il incomplet.

Couronné dans les jeux Albains par Domitien lui-même, qui avait institué ces jeux [1], il dut à ses succès et aussi à d'indignes flatteries quelques faveurs qu'il célèbre avec enthousiasme; il fut admis un jour à la table impériale [2]. Avec quelle effusion de joie et d'orgueil il raconte cet honneur dans sa pièce intitulée : *Eucharisticon ad imper. Augustum Germanicum Domitianum* (Actions de grâces à l'empereur Auguste Germanicus Domitien)! Ni Enée, invité à un festin par la reine de Carthage, ni Ulysse, assis à la table d'Alcinoüs, ne sont comparables au poète.

Non, quand Smyrne et Mantoue ceindraient mon front d'un double et divin laurier, mes accents n'égaleraient pas la grandeur du bienfait. Il me semble que, transporté au milieu des astres, je prends place à la table de Jupiter et que je m'abreuve de l'immortel nectar offert par la main de l'enfant d'Ilion. Ah! jusqu'à ce moment mes années avaient été stériles; ce jour est pour moi le premier, c'est aujourd'hui que je franchis le seuil de la vie [3].

Ce ne sont pas là les seules flatteries de Stace à l'adresse de Domitien; il célèbre comme prodigieux ses tristes succès sur les ennemis [4], il vante sa clémence; l'empereur, dit-il, voudrait abolir la mort :

Ah! combien le terme de la vie humaine serait reculé, si tu étais, ô père, l'arbitre absolu des choses! La mort gémirait captive dans de sombres gouffres, et les Parques sans emploi abandonneraient leurs fuseaux [5].

1. Suétone, *Domitien*, 4.
2. IV, 2.
3. *Silves*, IV, 2, vers 8-13.
4. IV, 3, 153 et suiv.
5. V, 165-169.

Il n'a pas moins de louanges pour le misérable eunuque Earinus, favori du prince [1]. Il lui dédie une de ses pièces. Earinus, pour mieux ressembler à Domitien, qui était chauve, s'est dépouillé de sa chevelure, et il l'envoie comme offrande à Esculape, le dieu de Pergame. Stace célèbre cette chevelure et les faveurs de Vénus pour Earinus. Il s'inspire de Callimaque dans sa pièce célèbre sur la chevelure de Bérénice. Mais Bérénice, mieux qu'Earinus, méritait cet hommage.

Ce n'est point cependant la vénalité qui explique ces tristes flatteries et celles que le poète adresse sans cesse à ses protecteurs, Métius Celer, Plotius Grypus, Clodius Etruscus et plusieurs autres. Sans être riche, il avait du moins une position indépendante : sa femme lui avait apporté quelque fortune; il tenait de son père des terres voisines de Naples; on suppose qu'il reçut de Domitien une petite villa dans les environs d'Albe [2]. Il ne faut donc pas prendre à la lettre les vers de Juvénal qui le présentent comme un poète affamé [3]. Nulle part Stace, dans ses vers, ne mendia comme Martial. Vers la fin de sa vie, découragé peut-être par son échec dans le concours des jeux Capitolins, où il n'obtint pas la couronne, il voulut se retirer en Campanie, près de son ami Pollius Félix; dans la cinquième pièce du troisième livre des *Silves*, il presse tendrement sa femme de consentir à ce départ qui semble lui répugner et à se fixer avec lui dans un pays dont il lui vante les beaux sites, les riches monuments et le climat délicieux. Cependant plusieurs pièces du quatrième livre semblent indiquer qu'il ne réalisa pas ce projet. Il mourut en 96. Une tradition

1. *Silves*, III 4 : *La chevelure de Flavius Earinus.*
2. *Silves*, III, I, 61 et suiv.
3. *Sat.*, VII, 86 et suiv.

rejetée par divers critiques, mais qui ne paraît pas invraisemblable à Fabricius, prétend qu'il mourut de la main de Domitien, frappé d'un coup de poinçon à écrire. Dante, contre toute vraisemblance, l'a fait chrétien.

Stace avait écrit une tragédie d'*Agavé*, que cite Juvénal. Nous avons conservé ses trois principaux ouvrages. Le sujet de la *Thébaïde* n'est pas plus nouveau que celui des *Argonautiques*. Dans les dix premiers livres du poème, l'action est languissante ; de longs discours, de longs préparatifs, de complaisantes descriptions, arrêtent sans cesse le lecteur. Les deux derniers livres au contraire sont remplis d'événements que l'auteur ramasse avec une sorte de précipitation, comme s'il était pressé de finir : le duel entre Etéocle et Polynice, l'avènement de Créon, l'interdiction des funérailles de Polynice, l'intervention de Thésée, appelé par Antigone, la mort de Créon, voilà tout ce que renferme cette dernière partie de l'ouvrage. Stace en prend à son aise avec la mythologie ; il mêle les dieux grecs et les dieux romains ; comme Lucain, il personnifie des abstractions telles que la *Vertu*, les *Fureurs*. Les descriptions sont richement colorées ; les comparaisons, trop prodiguées, sont précises et pittoresques. Plusieurs épisodes touchants reposent des tableaux de batailles. Telle est la mort du jeune Parthénopée, que l'on trouvera dans nos *Morceaux choisis* [1]. Les caractères les mieux tracés sont des caractères de femmes. Les scènes douces réussissent mieux au poète que les scènes terribles.

C'est ce qui explique peut-être, autant que la maturité de son talent, la supériorité généralement admise de l'*Achilléide*, qui ne va pas plus loin que le départ de Syros. Le plan de Stace était vaste ; son

1. Pages 444-446.

poème devait embrasser, outre l'*Iliade*, tout ce qui précède et ce qui suit l'œuvre homérique. Le poète n'a pu écrire que deux livres. Le premier nous peint Achille déguisé en femme et vivant à Syros auprès de Lycomède, dont il paye l'hospitalité en séduisant sa fille. Mais Calchas a révélé aux Grecs la retraite du futur héros. Dans le second livre, Ulysse déjoue les efforts de Thétis, confond ses ruses et emmène à Troie le jeune homme. Ce livre n'est pas achevé. La prolixité de ce poème est aussi grande que celle de la *Thébaïde;* le ton est plus simple, le style plus naturel, les jolies scènes abondent. Nous avons cité celle d'Achille chez Lycomède, trahissant son sexe par ses instincts guerriers et par l'émotion que lui cause le discours habile d'Ulysse [1]. Les qualités de Stace sont frappantes aussi dans le tableau où il nous retrace les douleurs et les alarmes de Thétis, quand le vaisseau qui emmène Pâris et Hélène traverse l'Hellespont.

Le berger troyen avait détaché ses vaisseaux du rivage d'Œbalie, avec la douce proie enlevée à la trop confiante Amyclæ, et, réalisant par son retour les présages du songe maternel, il reprenait son voyage coupable; il traversait la mer où, jadis engloutie, Hellé, devenue Néréide, commande à ces flots qu'elle hait. Tout à coup Thétis (ah! les pressentiments d'une mère ne sont jamais trompeurs), au bruit des rames du mont Ida, frémit au fond de l'abîme transparent. Aussitôt, suivie de la troupe de ses sœurs, elle s'élance du fond de son palais humide. A ce bruit, les flots bouillonnent sur les rivages rapprochés de Phryxus, et cette mer trop étroite ouvre à peine un passage à ses reines. Dès que Thétis, écartant les ondes, paraît à la surface : « C'est contre moi, dit-elle, que cette flotte s'avance; c'est à moi qu'elle prédit des malheurs. Je reconnais les avis de Protée: sa voix avait dit vrai. Voilà Bellone qui agite ses torches du haut de la poupe et qui amène à

1. *Morceaux choisis*, p. 446-448.

Priam une nouvelle bru. Je vois déjà la mer d'Ionie, la mer d'Egée pressées sous le poids de mille navires. Ce n'est pas assez de la Grèce tout entière conjurée avec les superbes Atrides; bientôt, sur la terre et sur les mers, ils chercheront mon Achille, et lui-même voudra les suivre. Pourquoi aussi avoir donné pour berceau à son enfance le Pélion et l'antre d'un maître farouche? Le cruel! là, sans doute, ses jeux sont les combats des Lapithes, et il essaye déjà ses forces avec la lance paternelle. O douleur, ô craintes tardives qui déchirent le cœur d'une mère! Que n'ai-je pu, malheureuse, quand pour la première fois les pins du Rhétée se plongèrent dans nos ondes, soulever les vagues menaçantes, assaillir par une tempête les voiles de ce brigrand adultère, et déchaîner contre lui toutes mes sœurs. A présent même.... mais il est trop tard; le crime du ravisseur est consommé!

Il y a certainement dans ce discours de la vérité et du pathétique; ici l'élève de Virgile n'est pas loin de son maître. Cette exclamation touchante : « Ah! les pressentiments d'une mère ne sont jamais trompeurs, » fait penser à un vers beaucoup plus beau encore de notre Victor Hugo, décrivant la douleur d'une mère qui devient folle et qui meurt après la perte de son enfant :

Quand elle vit l'enfant glacé dans sa pâleur
(Oh! ne consolez point une telle douleur!),
Elle ne pleura pas; le lait, avec la fièvre,
Soudain troubla sa tête et fit trembler sa lèvre;
Et depuis ce jour-là, sans voir et sans parler,
Elle allait devant elle et regardait aller [1].

Les *Silves* ont été quelquefois regardées comme le meilleur ouvrage de Stace. Ces pièces, « que l'inspiration du moment, dit l'auteur dans sa *Préface*, fit éclore avec une rapidité dont il se faisait un plaisir »,

1. *Les Rayons et les Ombres*, XI : *Fiat voluntas.*

offrent, comme ses poèmes épiques, une poésie riche et brillante, mais un peu creuse, où la douleur et la joie s'exhalent toujours en souvenirs mythologiques, où l'auteur pleure son père ou son fils adoptif sur le même ton que le lion apprivoisé de Domitien, le perroquet d'Atédius Melior, ou les esclaves favoris de ses protecteurs [1]. Plusieurs de ces pièces sont adressées à des amis qui partent (*propemptica*), décrivent leurs villas, leurs bains, leurs statues, célèbrent leurs mariages, leurs naissances, leurs anniversaires; telle est la pièce que nous avons déjà citée, le *Genethliacon* de Lucain, où le flatteur de Domitien parle de Néron avec une hardiesse qui n'était pas dangereuse, puisqu'il se l'est permise. Plusieurs pièces, nous le savons par l'auteur lui-même, étaient commandées [2].

Le vers employé habituellement est l'hexamètre héroïque. Trois pièces sont écrites dans le mètre phalécien [3], une dans le mètre saphique [4], une dans le mètre alcaïque [5]. Comme dans ses épopées, Stace est prolixe; les négligences, les répétitions sont nombreuses. La rapidité de son travail les explique sans doute. La recherche de l'expression, l'abus de l'érudition mythologique, cette hardiesse dans la formation et l'emploi des mots que nous avons déjà signalée chez Valérius Flaccus et Silius, comme chez Florus, voilà les caractères des *Silves*. Il faut, pour être juste, y joindre la grâce, l'esprit, l'art de dire finement de petites choses. Un court passage de l'Hercule de table de Nonius Vindex [6] en fera la preuve :

Génie protecteur d'une table modeste, cet Hercule a

1. Voir nos *Morceaux choisis,* p. 443-444.
2. I, 1 et 2, II, 7, III, 4.
3. I, 6, II, 7, IV, 3.
4. IV, 7.
5. IV, 5.
6. IV, 6.

pénétré mon cœur d'un violent amour; mes yeux longtemps attachés sur lui n'ont pu se rassasier de sa vue; telle est la beauté de l'ouvrage, tant il renferme de majesté dans ses étroites dimensions! Oui, c'est le dieu, le dieu lui-même; il a daigné, Lysippe, se révéler à toi; petit aux yeux, l'âme sent toute sa grandeur. Sa taille merveilleuse n'excède pas un pied ; cependant, en parcourant du regard les membres du dieu, on s'écrierait volontiers: « Cette poitrine a étouffé le monstre, fléau de Némée; voilà les bras qui portaient la massue meurtrière, et dont l'effort brisait les rames du navire Argo. » Merveilleuse illusion! tant de grandeur dans ces humbles proportions!

Stace a été très admiré dans les derniers siècles de l'empire et imité par les poètes Ausone et Sidoine Apollinaire. Au moyen âge, on le lisait avec enthousiasme; Dante est un de ces admirateurs (*Purgatoire*, XXI). La critique, en rendant justice à son talent, a le droit de relever, comme nous l'avons fait, ses nombreux défauts et d'estimer médiocrement son caractère.

Bibliographie : Lachmann (J.-M.), *Programma ad defendendum et emendandum P. P. Statium*, Cobourg, 1774. — O. Müller, *Quæstiones Statianæ*, Berlin, 1861. — Nauke, *Observationes criticæ et grammaticæ in Statium*, Breslau, 1863. — Hahn, *Quæstiones Statianæ*, Breslau, 1873. — L'abbé Danglard, *De Stace et surtout de ses Silves*, 1864, thèse. — Lehanneur, *De P. Papinii Statii vita et operibus quæstiones*, 1879, thèse. — D. Nisard, *Études sur les poëtes latins de la décadence*, tome I, p. 261-317.

CHAPITRE V

LA SATIRE

TURNUS, SULPICIA, JUVÉNAL, MARTIAL

Dans la période que nous étudions, la satire avait plus de chances de succès que l'épopée ou la poésie lyrique. Les mœurs du temps fournissaient une riche matière à ses attaques et à ses tableaux. Même ce que Boileau appelle « la mordante hyperbole » de Juvénal se rapproche beaucoup de la fidélité des peintures historiques. Aussi peut-on dire que l'histoire et la satire ont, à cette époque, plus d'un point commun : Suétone, dans sa froide exactitude, est, qu'il le veuille ou non, un satirique. Quant au grand historien Tacite, ses récits éloquents, sa verve généreuse le placent à côté du plus illustre poète satirique de cet âge, avec la différence que son indignation, plus contenue et plus simple, a un accent plus sincère et qu'il semble moins se complaire dans la description des turpitudes qu'il flagelle.

Mais, avant d'étudier les œuvres de Juvénal, nous devons dire quelques mots de deux satiriques du même temps, Turnus et Sulpicia.

Turnus. — Ce poète, qui, malgré son humble naissance (il était fils d'affranchi), arriva aux honneurs et jouit d'un grand crédit sous Titus et sous Domitien,

est mentionné avec éloge par Martial et par des auteurs des siècles postérieurs, Rutilius Namatianus et Sidoine Apollinaire. Martial dit de lui : « Turnus tourna son grand cœur vers la satire [1]. » Rutilius l'égale à Juvénal [2]. Il ne reste de lui que deux vers cités par le scoliaste de Juvénal; encore sont-ils tronqués et inintelligibles. On place habituellement dans le recueil des satiriques latins un prétendu fragment de ses satires intitulé : *Indignation contre les poètes du temps de Néron.* Ces trente vers avaient été publiés, au XVIIe siècle, par Balzac, qui prétendait les avoir trouvés « dans un parchemin pourri en plusieurs endroits et à demi mangé de vieillesse [3] ». Mais, de son vivant même, ils furent placés dans le recueil de ses poésies comme pastiche de l'antique, *Ficta pro antiquis* (1665). C'était donc un jeu littéraire dont Balzac a fait lui-même l'aveu, bien que le savant critique Wernsdorf s'y soit laissé prendre. Cette satire est intercalée dans une pièce de vers latins adressée au marquis de Montausier.

Sulpicia. — Cette noble dame romaine, dont le mari, Calénus, fut un des philosophes proscrits par Domitien, est citée par Martial, Ausone et Sidoine Apollinaire, qui vantent surtout des poésies gracieuses adressées par elle à son mari.

Lisez Sulpicia, dit Martial, jeunes femmes qui ne rêvez qu'un seul amour; lisez Sulpicia, maris qui ne voulez aimer que votre femme [4].

On lui a souvent attribué une satire contre l'édit de Domitien qui bannissait les philosophes. Cette pièce,

1. XI, 10. Contulit ad satiras ingentia pectora Turnus.
2. Liv. I, vers 599.
3. *Entretiens,* IV, chap. IV.
4. X, 35.

composée de soixante-dix hexamètres, est donnée tantôt sous le titre de satire, tantôt sous celui de poème héroïque (*Heroicum carmen*). C'est une sorte de dialogue entre le poète et sa Muse. Sulpicia y attaque amèrement « l'homme qui règne dans Rome, ce débauché au dos courbé, cette ruine humaine, ce goinfre au teint blafard, qui proscrit la science, la race des sages, le nom même de la sagesse ». Elle demande à Calliope de veiller sur son cher Calénus et de le rapprocher des murs de Rome. La déesse calme les craintes de son amie, et lui annonce la mort prochaine du tyran.

L'authenticité de cette pièce a été dès longtemps révoquée en doute. On a supposé qu'elle avait été écrite au xve siècle, ce qui est réfuté par l'époque beaucoup plus ancienne du manuscrit dans lequel on la trouve transcrite au milieu des œuvres d'Ausone. Mais il est probable qu'elle est du temps de ce poète ou même un peu postérieure. Elle a peu de valeur littéraire; pour le besoin du vers, l'obésité de Domitien y est changée en goitre, sa rougeur devient de la pâleur. La versification est faible et trahit sans cesse la main d'un débutant; les tournures sont forcées, les chevilles abondent; l'auteur abuse de la figure appelée *synalèphe*, qui consiste à supprimer dans un mot des lettres ou des syllabes. Il a souvent recours aux archaïsmes; il imite de près Ennius, Virgile, Horace et même Florus.

Juvénal. Sa biographie. — La vie de ce fameux satirique dont la réputation, chez les modernes, se rapproche de celle d'Horace, nous est très peu et très mal connue. Il n'en est pas de lui comme du favori de Mécène et comme de Lucilius, qui « confiaient leurs secrets à leurs livres ainsi qu'à des compagnons sûrs », et qui par là nous ont fait connaître leur caractère, leurs habitudes et tous les détails importants

ou frivoles de leur existence. Juvénal parle très peu de lui-même; il semble avoir pris soin de se cacher, et l'on trouve à peine dans ses seize satires quelques allusions qui nous permettent de contrôler les témoignages fort suspects de ses biographes. En effet les sept courtes notices qui racontent sa vie et qu'un critique de Berlin, M. Jahn[1], a réunies au texte et aux scolies de l'auteur, fourmillent de contradictions, d'erreurs évidentes et absurdes. Elles sont rédigées toutes d'après un type unique, que sans doute nous ne possédons plus, et que chacun a travesti à sa manière en y ajoutant des anecdotes fantaisistes. Elles ne s'accordent que sur un point, une disgrâce encourue par le poète; mais elles diffèrent singulièrement et sur le nom de l'empereur qui aurait exilé Juvénal, et sur le pays où il aurait été envoyé avec un commandement militaire. Or un savant professeur, dont nous résumerons le travail, M. Hild, a prouvé par une suite de déductions serrées et concluantes que cet exil est controuvé[2].

Grâce cependant à quelques passages des satires, éclairés par des témoignages contemporains, grâce à une importante inscription que Mommsen, vers le milieu de ce siècle, a relevée au musée de Naples et qu'il a restituée, grâce aussi au travail tout récent de M. Hild, on peut aujourd'hui fixer avec certitude les points principaux de la vie de Juvénal.

Juvénal (D. Junius Juvenalis) était natif d'Aquinum, ville municipale des pays des Volsques; nous le

1. Berlin, 1851. *C. Junii Juvenalis satirarum libri, cum scholiis veteribus.*

2. *Juvénal, Notes biographiques,* par M. J.-A. Hild, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. Paris, librairie Leroux, 1884. Cette importante brochure de 60 pages, extraite du *Bulletin mensuel de la Faculté de Poitiers* (1883-1884), est épuisée. Nous en devons la communication à l'obligeance de M. Hild.

savons par lui-même [1]. Ni la date de sa naissance, ni l'année de sa mort ne sont bien fixées. Il écrit sa quinzième satire peu de temps après le consulat de Juncus [2]. Or Juncus a été consul en l'année 127, sous le règne d'Hadrien. Comme les biographes s'accordent à dire que Juvénal mourut plus qu'octogénaire, si l'on suppose que la mort du poète suivit de près la composition de cette satire, il faudrait placer sa naissance à peu près à l'an 47, sixième année du règne de Claude. Mais la première satire fait allusion à la condamnation de Marius Priscus, ce fameux proconsul qui fut accusé par Tacite et par Pline le Jeune : or cette condamnation eut lieu en 100. On en devrait conclure que le poète avait plus de cinquante-huit ans, quand il commença à écrire : mais les biographes disent qu'il était dans la force de l'âge lorsqu'il s'adonna à la poésie satirique (*ad mediam fere ætatem*). Il faudrait admettre, en outre, que la satire VI contre les femmes (117), pleine d'une verve et d'une imagination presque juvénile, a été écrite par un vieillard de soixante-dix ans. Nous pensons, avec M. Hild, qu'on doit placer la naissance de Juvénal vers l'année 57, la quatrième du règne de Néron. De cette façon, il a une dizaine d'années à l'époque de la mort de Néron ; il touche à la quarantaine vers la fin du règne de Domitien, durant lequel il s'est borné aux exercices de la déclamation (*ad mediam fere ætatem declamavit*). Il profite

1. *Sat.*, III, 318 et suiv. :

..... Quotiens te
Roma tuo refici properantem reddet Aquino,
Me quoque ad Helvinam Cererem vestramque Dianam
Convelle a Cumis.

2. XV, 27 :

Nos miranda quidem, sed *nuper consule Junco*
Gesta.....

de la liberté du régime de Nerva et de Trajan pour publier les satires ébauchées sous le régime précédent et pour en composer de nouvelles. La satire VI, dont la date est fixée par des allusions à un tremblement de terre d'Antioche (117), nous le montre encore dans toute la vigueur de son talent. Avec la dixième satire, vers 120, il entre dans une période d'affaissement et de sénilité qui se manifeste par la faiblesse croissante de la pensée et du style. Enfin il meurt sous Antonin, entre 135 et 140.

L'inscription du musée de Naples aide la critique à fixer plusieurs autres points de la vie de Juvénal. Elle était placée dans le temple de Cérès Helvina à Aquinum. En voici le texte traduit par M. Hild :

A Cérès D. Junius Juvénal, tribun de la cohorte des Dalmates, duumvir quinquennal, flamine du divin Vespasien, a voué et dédié ce sanctuaire à ses frais.

Ainsi il faut admettre que Juvénal avait une fortune assez considérable, puisqu'il a pu, par une libéralité semblable à celles de Pline le Jeune, élever à ses frais un sanctuaire à Cérès, qui était avec Diane la divinité protectrice de son pays. Il tenait aussi un rang notable dans son municipe, puisqu'il était *duumvir quinquennal*, c'est-à-dire censeur municipal élu avec un collègue pour faire l'estimation de la fortune des contribuables et pour fournir au pouvoir central les éléments de la répartition de l'impôt; il avait encore, dans ses attributions, la surveillance des bâtiments communaux et des édifices publics. Comme le fait remarquer M. Hild, des fonctions pareilles, par leur gratuité, par leur nature très délicate, supposent la fortune, la considération et un certain loisir. Juvénal, qui habite Rome pendant une bonne partie de l'année, a donc conservé les meilleures relations avec sa ville natale; c'est sans doute pour témoigner sa reconnais-

sance à ses électeurs qu'il construit le temple de Cérès.

D'autre part, la dignité de flamine de Vespasien, c'est-à-dire la plus éminente des fonctions sacerdotales, témoigne du rang que Juvénal tenait à Rome et de son crédit auprès des empereurs flaviens. Enfin, l'inscription nous montre encore le poète revêtu d'un titre militaire : il est tribun ou préfet d'une cohorte, ce qui ne veut pas dire qu'il ait réellement exercé un commandement dans les armées de l'empire. On accordait souvent ce titre purement honorifique à des historiens, à des poètes, à des hommes qui n'avaient ni l'habitude ni le goût de la vie militaire. Les vrais commandants des cohortes et des légions étaient d'anciens soldats qui avaient gagné dans les camps leur avancement et qui exerçaient en réalité les fonctions dont les titulaires vivaient tranquillement à Rome. Il est vrai qu'on pouvait sans doute, à un moment donné, forcer ceux-ci à un service véritable, et leur infliger comme disgrâce un commandement effectif. C'est ce qui a permis sans doute aux biographes de Juvénal de le montrer dans son extrême vieillesse exilé soit en Calédonie, soit en Egypte, comme chef d'une cohorte. La savante dissertation de M. Hild, que nous allons résumer, réfute victorieusement cette légende.

Voici quelle aurait été l'occasion de cette disgrâce. Dans la satire VII, Juvénal parle d'un histrion appelé Pâris [1], Mécène tout-puissant des poètes du jour. Il prend pour exemple Stace, le poète chéri du public,

dont la ville en fête court entendre les lectures, qui fait crouler la salle sous les applaudissements. — Oui, ajoute-t-il, mais il meurt de faim s'il ne réussit à vendre à Pâris les prémices de son *Agavé*. C'est Pâris qui dispose des grades

1. I, vers 82 et suiv.

dans l'armée; c'est lui qui dispense l'anneau de chevalier. Ce que nos grands ne donnent pas, un histrion le donnera. Quoi! tu fais la cour aux Camérinus, aux Baréa, tu fréquentes l'auguste atrium des nobles? C'est la pièce de *Pélopée* qui fait les préfets, c'est la tragédie de *Philomèle* qui fait les tribuns.

Pâris, à qui le poète prête un tel pouvoir, aurait été blessé de ces vers et aurait obtenu la disgrâce de Juvénal.

Mais quel est le Pâris dont il est question dans ce passage? Quel est l'empereur qui, sur sa requête, aurait frappé le poète? Le plus fameux des affranchis de ce nom est celui dont parle Tacite [1], le ministre des plaisirs de l'empereur Néron. Or, à cette époque, Juvénal était un enfant. D'ailleurs Stace appartient à une époque postérieure. C'est un autre Pâris, pantomime célèbre, tout-puissant auprès de Domitien dans les premières années de son règne, qui a pu protéger le poète et payer largement son *Agavé*. Mais la faveur du second Pâris ne dura pas longtemps : il périt bientôt, frappé par la vengeance de l'empereur, qu'il avait outragé dans son honneur. Si son influence avait fait exiler Juvénal, celui-ci eût été rappelé bien vite comme toutes les victimes du favori, et Juvénal, retraçant plus tard l'influence de Pâris, se fût vengé autrement que par une allusion peu blessante au crédit du puissant affranchi. D'ailleurs nous savons déjà, et par l'inscription citée plus haut et par trois petites pièces de Martial, bien postérieures au meurtre de Pâris, que Juvénal, pendant le règne de Domitien, vivait à Rome ou à Aquinum, et qu'il cumulait plusieurs honneurs.

Si Juvénal n'a pas été exilé par Domitien, faut-il croire qu'il l'a été par Trajan ou par Hadrien? Un bio-

1. *Ann.*, XIII, 19, 20, 22.

graphe nomme Trajan ; plusieurs critiques modernes se décident pour Hadrien. On suppose qu'un acteur favori de Trajan, Pylade, ou un autre histrion, contemporain d'Hadrien, se serait cru attaqué sous le nom de Pâris et aurait obtenu la disgrâce du poète. Mais comment admettre que Juvénal ait été exilé par Trajan, quand ses meilleures satires ont été publiées sous le règne de ce prince, qui fut le protecteur des poètes et en particulier de Pline et de Tacite? C'est pendant cette période, vers 101, que, de Bilbilis, Martial adresse à son ami une épigramme où il nous le montre à Rome, allant saluer le matin ses nobles patrons. Dans le même temps, Pline, dont la correspondance, selon l'heureuse expression de M. Hild, est comme la « gazette du monde élégant et lettré », garde le silence sur la personne et sur les œuvres de Juvénal. Or, si les satires avaient fait scandale et avaient valu au poète une disgrâce, ce silence serait inexplicable.

Reste l'empereur Hadrien, qu'aucun des sept biographes qui ont nommé tour à tour Néron, Domitien, Trajan, ne désigne comme le proscripteur de Juvénal. Or, Hadrien, qui réforma sévèrement la discipline militaire, qui voulut pour commander sur les frontières des officiers capables et vigoureux, aurait-il donné le commandement d'une cohorte à un poète septuagénaire, qui peut-être n'avait jamais exercé le métier et qui n'était plus capable d'en supporter les fatigues? C'est là une objection sérieuse ; ce qui ne l'est pas moins, c'est l'absence de toute allusion à un exil, à une disgrâce dans la satire XIII, publiée trois ans après l'avènement d'Hadrien (120), dans la XVe, qui est de dix ans postérieure (127). Si Juvénal avait été exilé entre l'année 117, où parut la satire *des Femmes*, et l'année 127, qui est la date de sa dernière œuvre complète, il resterait quelque trace de ce triste

événement. On verrait percer une plainte, un regret. Or le poète parle sans cesse comme s'il était à Rome, comme si rien n'était changé dans sa situation. Sans doute la satire XV décrit des superstitions égyptiennes; on en peut conclure tout au plus que Juvénal a visité l'Égypte. Au reste, il commet tant d'erreurs sur la géographie de ce pays, il fait une charge si grossière des croyances du peuple, qu'on peut douter qu'il ait jamais vu ce qu'il décrit.

Concluons donc, avec M. Hild, que Juvénal a pu faire, dans la force de l'âge, quelque excursion militaire, peut-être en Egypte, peut-être en Bretagne, peut-être dans les deux pays. Quant à son exil, le poète, qui dans ses œuvres embrasse trente années de son existence, n'y a jamais fait aucune allusion. Jusqu'à la date de 128, on ne saurait trouver la place de cette disgrâce ; il n'est pas moins difficile de l'admettre pendant le règne d'Hadrien, dont toute la conduite, tous les actes seraient contredits par cette cruauté inutile et absurde. Le parti le plus simple est d'admettre une erreur de plus chez des biographes tels que Suidas et Sidoine Apollinaire, qui en ont commis tant d'autres.

Le critique dont nous avons résumé l'argumentation, porte encore la lumière sur plusieurs points particuliers de la vie de Juvénal. Les biographies le désignent comme fils ou tout au moins comme fils adoptif d'un riche affranchi : M. Hild montre qu'il pouvait bien être membre de l'ancienne famille Junia. Le surnom de *Juvenalis* appartient, dès le Iᵉʳ siècle, à un grand nombre de personnages des meilleures familles; ce n'est pas, comme on l'a dit, un surnom d'affranchi. La haine dont le poète poursuit les affranchis, son mépris pour le commerce et l'industrie, qui étaient, avec des complaisances et des services plus honteux, la source habituelle de leurs

richesses, portent à croire qu'il n'avait rien de commun avec eux. Très vraisemblablement il était de naissance libre, sa fortune lui venait de ses pères; il n'a rien dû à ces occupations manuelles ou mercantiles qu'il traite d'un bout à l'autre de son œuvre avec l'insolente fierté des Romains de vieille souche.

Ce patrimoine était sans doute assez considérable, puisque Juvénal a pu construire à ses frais un sanctuaire à Cérès, accepter dans sa patrie des fonctions gratuites, puisque, enfin, son titre de tribun le rangeait dans l'ordre équestre, dont on ne pouvait faire partie sans une fortune fixée par les lois. D'ailleurs il avait pu suivre l'école des meilleurs rhéteurs, et notamment celle de Quintilien : or ces écoles, par le prix élevé des leçons, n'étaient accessibles qu'aux jeunes gens de famille riche. Puis il se livra « pour son plaisir », jusqu'à l'âge de quarante ans, aux exercices de la déclamation. Il cultiva ensuite la poésie, « sans lui demander, comme Stace et Martial, la vie de chaque jour ». Enfin la frugalité dont le satirique fait étalage dans la XIe satire constitue une belle aisance. L'opulent Pline le Jeune ne dîne pas autrement. « Ce repas n'est modeste que si on le compare aux folies ruineuses des grands seigneurs du temps [1]. » C'est en rapprochant son aisance de ces scandaleuses fortunes, que le poète, avec son caractère chagrin, se trouve presque pauvre. Le piquant tableau qu'il trace, dans la première satire, de « la course à la sportule matinale », prouve bien qu'il va saluer, selon l'usage, les personnages officiels, mais non pas qu'il leur tend la main comme les patriciens déchus, comme les magistrats ruinés dont il se moque. L'âpreté avec laquelle il parle de la richesse et de sa

1. Hild, page 40.

toute-puissance, l'amertume de ces paroles : « ce qu'il y a de plus dur dans le malheur de la pauvreté, c'est qu'elle rend les gens ridicules », prouve uniquement chez lui, comme le dit M. Hild, l'irritation de désirs mal satisfaits.

On peut le croire avec le critique, « Juvénal n'a pas été exempt de la maladie qui a torturé chez les modernes un Gilbert, un Malfilâtre, un Chatterton[1] ». Sans doute il n'a pas possédé la fortune insolente de Pallas et d'autres affranchis qu'il nous représente; il n'a pas joui même de la grande aisance de Pline le Jeune; mais il est probable qu'il n'a pas été plus malheureux qu'un Quintilien, qu'un Suétone, qu'un Palémon, dont il plaint le sort[2] et qui, nous l'avons vu, étaient fort loin de la pauvreté.

Voilà tout ce que la critique contemporaine peut dire avec certitude ou tout au moins avec une grande vraisemblance sur la vie de Juvénal. Quant à ses relations, on est surpris de les trouver bien inférieures à son talent : il ne nomme jamais ni Tacite, ni Pline, qui, sous Trajan, étaient à la tête du mouvement littéraire. Il n'a aucun souvenir pour Martial, qui lui a adressé plusieurs de ses petites pièces. Il a dû se trouver en relations avec Quintilien, qui très probablement a été son maître, et auquel il rend hommage avec une sorte de tendresse expansive fort étrangère à ses habitudes. Nous avons déjà montré, à propos de Quintilien, comment Juvénal reproduit dans sa quatrième satire les préceptes de l'*Institution oratoire* sur l'influence des mauvais exemples. Ailleurs, il fait allusion à deux beaux passages du deuxième livre du même ouvrage sur les devoirs du maître.

1. Hild, page 44.
2. Voir *Sat.* VII.

Dieux immortels, qu'aux ombres de nos ancêtres la terre soit douce et légère, car ils voulaient que pour l'enfant le maître fût aussi révéré qu'un père [1].

Quintilien avait dit :

Avant tout que le maître ait pour ses élèves le cœur d'un père.

Et ailleurs :

Les élèves doivent aimer leurs maîtres autant que leurs études mêmes, et voir en eux les pères non de leur corps, mais de leur esprit [2].

C'est en faveur de Quintilien, suivant la fine observation de M. Hild, que Juvénal « déroge pour une fois au ton de la censure amère et indignée ».

Que Quintilien, dans son tableau d'histoire littéraire, n'ait pas fait mention de Juvénal, rien de plus simple : à l'époque où parut l'*Institution oratoire*, Juvénal n'avait pas encore publié ses satires. C'est pour la même raison que Stace ne parle pas de lui, que Martial, dans ses pièces envoyées de Rome ou d'Espagne, ne fait jamais allusion aux œuvres de son ami; il ne le connaît pas à titre de poète. La même raison explique le silence de Pline le Jeune. Mais on s'étonne que d'autres écrivains contemporains ou un peu postérieurs, tels que Fronton et Aulu-Gelle, n'aient jamais parlé de Juvénal, et qu'il faille attendre la fin du IVe siècle pour trouver son nom et ses ouvrages cités par Ammien-Marcellin et

1. VII, 207 et suiv. :

Qui præceptorem sancti voluere parentis
Esse loco...

2. *Inst. orat.*, II, 9, 1. Præceptores suos non minus quam ipsa studia ament, et parentes esse, non quidem corporum, sed mentium credant.

par saint Jérôme. Quel contraste entre la grande fortune de Tacite dès l'antiquité, et l'obscurité où reste un auteur que les modernes placent souvent à côté du célèbre historien et qui le mérite à quelques égards! L'étude rapide des Satires nous expliquera peut-être en partie cette différence. Elle nous expliquera aussi pourquoi la critique contemporaine s'accorde à tempérer et à restreindre l'admiration hyperbolique qu'une certaine école a professée pour la personne et pour les écrits du satirique.

Caractères des Satires de Juvénal. — On a voulu faire de Juvénal un apôtre, un martyr; il est, a dit notre Victor Hugo, « la vieille âme libre des républiques mortes ». Rien ne ressemble moins à la réalité que ce brillant tableau; une étude attentive et suivie des Satires donne une tout autre idée du caractère du poète et de ses œuvres. Lucilius attaquait avec une hardiesse courageuse et terrible les plus puissants personnages de Rome; suivant l'énergique expression de Perse, « à les mordre il brisait ses dents molaires ». Horace, bien plus modéré, ne craint pas cependant de désigner par leur nom beaucoup de ses contemporains; sans doute ses fines railleries ne les déchirent pas, et les blessures qu'il fait ne sont pas profondes; il est cependant des passions pour lesquelles il n'a pas d'indulgence, et, au besoin, il sait s'indigner. Juvénal s'indigne toujours, mais cette indignation est-elle aussi hardie qu'elle est violente? Est-ce aux puissants du jour qu'elle s'adresse? Ne sait-elle pas s'arrêter à propos dans ses plus impétueux élans? Le poète nous en avertit lui-même à la fin de sa première satire :

Nous essayerons du moins ce qui est permis à l'égard de ceux dont la cendre repose le long de la voie Flaminienne et de la voie Latine.

C'est donc dans le passé qu'il transporte ses attaques; c'est l'âge des Tibère, des Caligula, des Néron, des Domitien, que représentent ses vives peintures; ce sont les hommes de ce temps, y compris les empereurs eux-mêmes, qu'il flétrit. Mais cette flétrissure posthume n'était pas très dangereuse; on pouvait librement flageller les princes morts ou déchus. Tacite, Stace, Pline le Jeune, tous l'ont fait à leur aise; le meilleur hommage que l'auteur du *Panégyrique* rend à Trajan, c'est de le comparer à ses prédécesseurs. Sans doute le tableau des crimes et des turpitudes de Rome, que Juvénal transporte dans un âge déjà passé, convient aussi à ses contemporains; les mœurs d'un peuple ne changent pas brusquement avec le prince, et malgré les précautions de Juvénal pour dérouter le lecteur et se défendre des allusions, on voit bien qu'il peint des crimes dont chaque jour il a le spectacle. Mais, quand il s'agit de nommer des hommes, il ne s'écarte jamais de la règle prudente qu'il s'est tracée. Parmi ses contemporains, Marius Priscus, dont la condamnation a eu tant d'éclat, est le seul qu'il nomme pour le flétrir [1]. Les autres, et ils sont peu nombreux, sont cités avec éloge ou sans aucune intention satirique. C'est dans le passé qu'il puise ses exemples, et il remonte quelquefois jusqu'à l'âge de Cicéron ou même de Lucilius.

La satire de Juvénal doit à ce calcul prudent un second caractère : elle est rétrospective et historique; elle est le complément des récits des Tacite et des Suétone sur la Rome impériale, depuis Tibère jusqu'à Domitien; elle est la chronique privée du siècle. Ce que nous peint Juvénal, ce sont moins les ridicules et les vices de l'homme en général, que la dégradation de toutes les classes de la société sous la décadence

1. I, 47 et suiv.

romaine. Aussi quels tableaux frappants, dans leur cynisme souvent effronté, il trace soit de la dame romaine, telle que l'a faite l'habitude du divorce et des mariages de quelques jours, fréquentant les portiques, les théâtres, le cirque, s'éprenant d'un mime, d'un joueur de lyre, d'un chanteur, quittant pour un gladiateur son mari, ses enfants, sa patrie, se faisant elle-même gladiatrice et athlète, punissant cruellement par les verges l'esclave maladroite qui a disposé irrégulièrement les boucles de sa chevelure; soit du père de famille dont les mœurs odieuses excusent au moins les désordres de la matrone et qui ne craint point d'enseigner le mal à ses enfants par l'exemple journalier de ses vices et de ses passions! Et, en dehors de la famille, quelle galerie de tableaux! Les empereurs d'abord, dont Juvénal aurait pu dire avec plus de vérité que du premier César, « le fouet à la main, ils font trotter devant eux le docile troupeau des citoyens de Rome [1] », dont toutes les fantaisies les plus cruelles et les plus monstrueuses ont trouvé, dans la complaisance servile des uns et dans la résignation docile des autres, le moyen de se satisfaire ; puis les hautes classes de la société, patriciens, sénateurs, chevaliers, parmi lesquels le maître a coutume de choisir ses victimes, qui cherchent, souvent en vain, à se faire pardonner leur noblesse par les plus basses complaisances et par le scandale d'une vie de débauches, qui vont, pour sauver leur vie, jusqu'à descendre dans l'arène. « Depuis longtemps, dit le poète, c'est un prodige de vieillir quand on porte un grand nom [2]. » Quant à la plèbe, c'est elle qui fait la force de ce régime brutal :

1. *Sat.*, X, 109 :
Ad sua qui domitos deduxit flagra Quirites.
2. *Sat.*, IV, vers 95-97 :
..... *Olim*
Prodigio par est in nobilitate senectus.

La tourbe des enfants de Rome, comme l'appelle Juvénal, ne s'inquiète plus de rien. Elle qui jadis distribuait les commandements militaires, les faisceaux, les légions, tout enfin, maintenant elle n'a plus de prétentions si hautes. Son ambition se réduit à deux choses : *du pain, des jeux du cirque* [1].

Ces deux mots célèbres, véritable formule de l'empire, expliquent la puissance des empereurs et la durée du sombre despotisme d'un Néron et d'un Domitien. Il est vrai que, dans les derniers siècles de la république, la plèbe ne valait pas mieux; Juvénal le déclare lui-même, quand il dit, en tête même du passage que nous venons de citer : *depuis que nous n'avons plus de suffrages à vendre*. Aujourd'hui elle n'est plus payée pour ses votes; mais elle est nourrie, et son oisiveté est divertie par des spectacles.

Au reste, la mendicité est le régime habituel de tout ce peuple, qui le matin va chercher la sportule à la porte de l'empereur, et des parvenus qui ont acquis par des moyens honteux ou légitimes une fortune insolente. Là des patriciens ruinés disputent une maigre somme à des hommes de lettres, comme Stace et comme Martial, à des avocats sans causes, à ces Grecs insinuants, à ces hommes d'Égypte, d'Asie Mineure, de Syrie, qui pullulent à Rome. Une classe a le privilège du crédit et de l'opulence, ce sont les affranchis. L'histoire nous montre leur pouvoir sous Tibère, sous Claude, sous Néron. Ils sont pour le maître des ministres plus dociles, plus sûrs, moins scrupuleux que les patriciens; d'ailleurs, en faire des personnages, c'est un moyen d'humilier l'aristocratie. Louis XI ne procédera pas autrement. Ces hommes enrichis quelquefois par l'industrie et le commerce, plus souvent par le métier de faux témoins ou de dé-

1. X, vers 77 et suiv.

lateurs et par les services rendus aux passions des princes, étalent dans la ville un luxe insultant. Ils achètent des palais près du forum, ils élèvent de magnifiques portiques, ils construisent des bains somptueux, ils se font gloire de dépasser dans leurs festins le luxe des Apicius. C'est contre ces affranchis des deux sexes, contre les comédiens et les comédiennes de tout étage, contre les cochers du cirque et les gladiateurs, que Juvénal a le plus d'emportement et de colère. Dans ses préjugés romains contre tout ce qui est trafic et métier manuel, il n'épargne pas non plus ceux qui ont acquis par là une richesse qu'aujourd'hui on jugerait honorable. A cette énumération déjà longue, ajoutons ses attaques contre les religions orientales et en particulier contre les Juifs et les chrétiens, pour lesquels il est aussi injuste que Tacite, bien qu'il se divertisse volontiers aux dépens de la vieille mythologie; disons qu'il a, comme Senèque, de la pitié pour les esclaves et qu'il condamne sévèrement la cruauté de certains maîtres et de certaines maîtresses, nous aurons passé en revue toute la société romaine, telle qu'il nous la peint, telle que l'ont décrite d'après lui des critiques contemporains, M. Nisard [1], M. Martha [2] et M. Boissier [3].

Dans toutes ces peintures, Juvénal a une âpreté et une violence dont nous avons déjà donné une idée. C'est là encore un des caractères de la satire telle qu'il l'a conçue. Il faut y joindre une véritable complaisance pour toutes les infamies qu'il raconte. On se demande s'il est possible que l'indignation d'un hon-

1. *Études sur les poètes latins de la décadence. Juvénal ou la déclamation,* t. I, pages 412-478 (2e édit., 1849).

2. *Les Moralistes sous l'empire romain. La Société romaine,* p. 315-412.

3. *L'Opposition sous les Césars,* 1885, p. 302-338.

nête homme se traduise par cette curiosité et ce luxe de détails repoussants qui font monter la rougeur au visage et dont on est confus d'avoir soutenu la lecture. La vraie indignation, celle qui vient du cœur et non de la tête, n'est pas si analytique : c'est un mouvement impétueux où la colère, la honte, la douleur éclatent dans un cri de l'âme. Juvénal nous semble un homme aigri par l'humilité relative de sa condition et de sa fortune; il se compare à ses contemporains que la société place au-dessus de lui, et il se demande pourquoi ce respect extérieur démenti par la réalité des choses. Il se relève alors, lui, pauvre *scholasticus*, pour arracher le masque dont les convenances et la coutume couvrent tant de vices et de turpitudes. Une fois à l'œuvre, il frappe sans pitié, il jouit de ces révélations monstrueuses, il est heureux de voir que cette corruption, étalée aux yeux du lecteur, met si bas tous ces nobles, ces sénateurs, ces matrones, ces riches affranchis, qu'il peut les mépriser à son tour. Il triomphe dans la peinture du mal.

Nous avons énuméré les principaux caractères de la satire de Juvénal. Il en est un autre qui la distingue encore profondément de la satire d'Horace. Celui-ci avait donné à ses petites compositions le ton, les allures et le style de véritables entretiens familiers; c'est sous le nom de *conversations* (*sermones*) qu'il les avait désignées. On ne trouve point dans chacune de ses satires un sujet sévèrement déterminé, suivi uniquement jusqu'au bout; les agressions abondent; on peut facilement prendre cette lecture, la quitter, pour la reprendre ensuite avec un nouveau plaisir. Les dialogues abondent et y répandent une variété qui charme et qui délasse. La simplicité aimable, l'abandon spirituel du style sont un attrait de plus pour l'esprit : jamais il n'y a pour lui dans cette lecture tension ni fatigue. Les satires de Juvénal sont

tout l'opposé de celles d'Horace : ce sont des compositions très fortement conçues, très régulièrement développées, ne s'écartant jamais du *thème* de l'auteur. On sent dans cette sévère méthode l'élève, l'habitué des écoles de déclamateurs, comme on le sent aussi dans le style, constamment élevé, brillant, sonore, semblable à celui de Lucain et propre, comme lui, à frapper les oreilles et à soulever les applaudissements d'un auditoire de lectures publiques.

Analyse des Satires. — Par suite de cette méthode scolastique de Juvénal, rien n'est plus facile que de fixer le sujet et de donner l'analyse de chacune de ses satires.

La première, qui sert de prologue aux quinze autres, expose rapidement les raisons qui ont décidé l'auteur à les écrire. L'importunité des poètes, l'insolence des parvenus, l'infamie des délateurs, la bassesse des intrigants, la perfidie des épouses, la fureur des jeux, l'excès du luxe, l'avarice des patrons à l'égard de leurs clients, tels sont, dit-il, les vices qui l'inspirent et qui lui tiennent lieu d'Apollon. Il invoque l'exemple de Lucilius. Son interlocuteur lui objecte les dangers de la satire et la crainte d'un repentir trop tardif. L'indignation de Juvénal cède facilement à cette raison et il se rejette sur les morts.

La seconde satire, intitulée *les Hypocrites*, s'attaque à ces philosophes qui, sous le manteau d'une morale austère, cachent toute sorte de vices.

La troisième, sur les *Inconvénients de Rome* (*Urbis incommoda*), met en scène l'aruspice Umbricius [1], qui se retire à Cumes, parce qu'il ne peut plus supporter, dit-il à Juvénal, le séjour de Rome : les talents et la probité n'y sont plus de saison, les intrigants et

1. Voir nos *Morceaux traduits*, p. 463 à 466.

les Grecs se sont abattus sur la ville et en ont fait leur proie, la pauvreté est l'objet du mépris et des rebuts, le luxe triomphe, tout est venal; à chaque instant on risque d'être écrasé, brûlé et volé. On voit que cette pièce est beaucoup plus générale que l'imitation de Boileau.

La satire IV, une des plus mordantes, a pour titre *le Turbot*. Nous y voyons le sénat, sous la présidence de Domitien, délibérant sur les moyens d'apprêter dignement un turbot monstrueux, offert à l'empereur. Sous cette forme originale, le poète caractérise par un trait chacun des conseillers du prince et peint vivement la servilité des sénateurs et la terreur qu'inspire le fantasque et irritable tyran, qui, « pour un mot sur la pluie ou le beau temps, frappe ses amis ».

La cinquième satire, sur *les Parasites*, retrace une des plaies anciennes de Rome. L'auteur juge méprisables les malheureux qui exercent ce triste métier; il n'estime pas davantage les riches qui leur font payer leur orgueilleuse hospitalité par des humiliations et des mauvais traitements.

Nous avons déjà en partie rendu compte de la sixième satire, sur *les Femmes*, dont l'auteur, avec une verve souvent cynique, attaque les mauvaises passions, l'humeur fantasque, l'orgueil, la prodigalité. Il fait les portraits de la musicienne, de la savante [1], de la superstitieuse, de la coquette. Boileau a imité Juvénal en adoucissant beaucoup ses couleurs.

La septième a pour sujet la misère des gens de lettres. L'auteur déplore la condition des poètes de son temps et la dureté de leurs patrons; il prend tour à tour les historiens, les grammairiens, les rhéteurs, les pédagogues, et montre toutes ces branches de la littérature aussi stériles que la poésie.

1. Voir ce portrait dans nos *Morceaux traduits*, page 466-467.

La satire huitième, sur la noblesse, est une des plus fortes et des plus brillantes, sans renfermer beaucoup d'idées nouvelles. Déjà Salluste, par la bouche de Marius, avait montré que la noblesse est personnelle et ne survit pas aux vertus qui l'ont donnée. C'est une des satires que Boileau a suivies de plus près.

La satire neuvième offre le tableau repoussant de mœurs infâmes trop communes dans la société romaine. Le poète semble trop se complaire dans ces détails dignes de son ami Martial.

La dixième, sur *les Vœux*, est justement admirée. L'auteur passe en revue tous les vœux que forment les hommes et qui ont pour objet la richesse, les honneurs, le pouvoir, l'éloquence, la gloire, la beauté, la longue durée de l'existence. Il montre par des exemples fameux combien chacun de ces prétendus biens a de périls et prépare de malheurs. C'est là que se lit la fameuse disgrâce de Séjan [1]; c'est là que s'étale la vanité de la gloire d'un Alexandre et d'un Hannibal. On a reproché justement à ces belles pages d'être plus brillantes que vraiment morales. Pour le poète, Séjan n'est qu'un ambitieux qui paye par sa chute sa soif insatiable d'honneurs et de richesses.

Peu s'en faut, dit M. Nisard, que les réflexions sur cette condamnation sans jugement, sans témoins, sans preuves, et sur la lâcheté de ce peuple qui foule aux pieds celui qu'il eût proclamé Auguste, ne le rendent intéressant.... Où donc, ajoute le critique, est le misérable qui a déshonoré et empoisonné Drusus, qui a entrepris de détruire la famille de l'empereur par l'empereur lui-même? Où est le meurtrier juridique de Crémutius Cordus? Où est le favori qui a réussi à se faire un nom exécrable sous le règne et à côté de Tibère? L'idée de l'inanité des vœux domine le morceau comme il domine la pièce; l'idée du châtiment qui suit le crime en est absente. Or, on ne sert pas la

1. Voir *Morceaux traduits*, pages 466-467.

morale en montrant aux hommes la mauvaise issue de tous leurs désirs; on peut la servir en faisant voir que personne n'est criminel impunément [1].

Ce sont des thèmes d'école que développe Juvénal; il ne satisfait pas l'esprit, quand il réduit, par exemple, le grand Hannibal, ce héros du patriotisme, aux proportions d'un ambitieux vulgaire, dont tous les travaux aboutissent à devenir un sujet de déclamations [2]. Juvénal, en concluant, veut qu'on se borne à demander « un esprit sain dans un corps sain, une âme forte qui n'ait pas peur de la mort, qui préfère les travaux d'Hercule aux voluptés de Sardanapale ».

Mais, demande M. Nisard, à quoi employer cet esprit sain et cette force d'âme? Quels sont ces travaux d'Hercule? C'est l'inconséquence de la doctrine stoïcienne. — M. Nisard montre éloquemment la supériorité de la philosophie chrétienne, « qui rend le sage au monde, qui lui conseille d'appliquer aux affaires cet esprit sain, cette force d'âme, qui permet l'ambition aux grands talents, lesquels ne sont donnés à quelques-uns que pour le service de tous... Mais elle leur dit : Paye en bienfaits le loyer des dons que tu as reçus; fais le bien, même le bien pour le mal. Toute la conduite est réglée; l'activité se concilie avec la vertu [3] ».

Le sujet de la onzième satire est le luxe de la table. Juvénal prend le prétexte d'un repas modeste, mais fort acceptable, qu'il offre à son ami Persicus, pour étaler avec indignation le luxe et la profusion de ses contemporains.

Dans la douzième, il célèbre le retour de son ami Catullus, qui vient d'échapper sur mer aux plus

1. *Études sur les poètes de la décadence,* t. I, page 455.

2. I, demens, et sævas curre per Alpes,
Ut pueris placeas et declamatio fias!

3. Pages 456, 457.

grands périls. La treizième, intitulée *le Dépôt*, a de beaux vers sur la conscience et les remords dont elle poursuit le coupable, en attendant la vengeance des dieux. Nous les avons traduits dans notre recueil de *Morceaux choisis* [1].

Les trois dernières datent de l'extrême vieillesse du poète; il a perdu son éclat et sa verve. Il y a cependant encore de beaux passages inspirés par Quintilien dans la satire de *l'Exemple;* nous avons trouvé déjà l'occasion d'en parler. La satire XV, sur *la Superstition*, expose assez grossièrement les croyances des Egyptiens; c'est sur elle qu'on se fonde pour appuyer la légende de l'exil de Juvénal. Les erreurs qu'elle renferme font douter que l'auteur ait réellement visité l'Egypte. La satire XVI, sur les *Avantages du métier militaire*, est inachevée; les anciens scoliastes ont souvent douté qu'elle fût de Juvénal, tant elle est au-dessous des précédentes. Il est permis d'y voir simplement « les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ».

Conclusions. — Cette étude peut-être trop longue nous a permis d'apprécier chez Juvénal l'homme, l'historien, le satirique, le moraliste et le poète. Nous avons jugé, avec MM. Nisard, Martha, Boissier, Hild, que sa peinture complaisante des infamies de son siècle rend sa vertu et sa colère suspectes, que son indignation sonne quelquefois creux.

Il s'echauffe parfois hors de propos. De là des tirades brûlantes qui vous laissent indifférent, de rapides et d'admirables mouvements où l'on s'achoppe à une froide plaisanterie, des expressions qui détonnent, des colères qui ne sont pas proportionnées aux crimes. — Cependant, continue M. Martha, s'il n'est pas un fier héritier du

1. Pages 469-471.

civisme antique, s'il n'a pas de principes arrêtés, exclusifs, s'il ne mérite pas d'être appelé un âpre et inflexible professeur de liberté [1], il n'est pas un politique indifférent et un simple déclamateur... Comme jugements historiques sur le passé, sur les personnages, les mœurs de la cour, des grands, du peuple, ses Satires ont pour nous un grand prix. Il complète Tacite sans trop renchérir sur lui [2].

Son style ne peut guère être séparé de sa pensée, il en a les allures vives, véhémentes, violentes. En même temps il est savant, subtil, tendu, et souvent obscur par la recherche de la concision. Nous avons déjà montré combien il diffère de celui d'Horace. M. Nisard a dit très bien « qu'on ne peut le lire avec paresse, à bâtons rompus, comme Horace : il faut le lire avec toutes ses facultés tendues et comme avec une loupe [3] ».

Martial. — Martial a été le contemporain et l'ami de Juvénal; il lui a adressé plusieurs de ses épigrammes. D'ailleurs il se rapproche beaucoup de lui par la nature de ses œuvres : l'épigramme est voisine de la satire; celles de Martial dépassent encore par la crudité cynique des tableaux et des expressions les plus violentes peintures de Juvénal; quand on veut connaître les mœurs de la décadence romaine, il n'est pas inutile, pour compléter la lecture des Satires, de parcourir au moins les Épigrammes.

Martial (*M. Valerius Martialis*) naquit à Bilbilis en Espagne, en 42. Il vint à Rome à l'âge de vingt-deux ans, vers la huitième année du règne de Néron. Doué d'un esprit élégant et facile, ennemi du travail et des

1. Acer et indomitus libertatisque magister.

(*Sat.* II, 77.)

2. Ouvrage cité, pages 336-337.
3. Ouvrage cité, page 446.

tracas des affaires, il préféra au métier d'avocat, qui procurait quelquefois la richesse, la vie oisive et solliciteuse du poète protégé. Il reçut quelques faveurs de Titus, entre autres une assez maigre propriété à Nomentum, dans le pays sabin, et une petite maison à Rome (83). Domitien récompensa aussi ses flatteries, dont la bassesse dépasse encore la servilité de Stace, par les titres de chevalier, de tribun et par les privilèges accordés aux citoyens qui avaient trois enfants (*jus trium liberorum*). Mais ces honneurs ne remplissaient pas la bourse du poète; aussi le voit-on sans cesse, dans ses poésies, mendier les secours des riches et des puissants. Ses patrons étaient à peu près les mêmes que ceux de Stace : au premier rang figurent, après Domitien, dont il célèbre sur tous les tons les talents administratifs et même les vertus guerrières, les favoris de l'empereur, Parthénius, Crispinus, l'eunuque Earinus; nous connaissons déjà par Stace ces tristes personnages. Martial payait leurs dons, souvent assez maigres, par des éloges de toute sorte, chantant leurs vertus, leur libéralité avant tout, leur table, leurs chiens, leurs plaisirs de toute nature. Il aimait lui-même ces plaisirs : il est connaisseur en gastronomie, et il met le lecteur dans la confidence de ses plus honteuses voluptés, entremêlant toutes ces peintures infâmes de quelques protestations vagues sur la pureté de sa vie.

A peu près tous les ans, il publiait un livre d'épigrammes comprenant ses flatteries, ses demandes, ses remerciements, ses plaintes, et de nombreux traits satiriques lancés contre les travers et les vices de toute espèce que sa morale facile attaque toujours comme des ridicules. Il a, du reste, soit réserve, soit prudence, la discrétion de ne pas citer les véritables noms. Il ne nomme les personnes vivantes que lorsqu'il leur adresse des éloges. Quand il raille, il invente des

noms d'après le besoin du vers. Souvent il a un nom particulier pour un certain type : le parasite est *Selius*, le plagiaire, *Fidentinus*, le déclamateur, *Ligurinus*, etc.

Martial n'oubliait pas non plus dans ses vers les hommes de lettres contemporains. Presque tous y sont célébrés. Sur deux seulement il garde toujours le silence, sur Tacite qui n'avait peut-être pas encore écrit, et sur Stace, qui était, comme lui, un protégé de Domitien, qui fréquentait les mêmes cercles, qui traitait souvent les mêmes sujets. De son côté, Stace ne parle jamais de Martial. Le talent de ces deux poètes était bien différent : Stace se livre tout entier à la sensibilité, à l'imagination ; Martial n'a que de l'esprit. A ce contraste de leur nature se joignait la rivalité des succès et des patronages. Certaines allusions de Martial laissent percer ses sentiments pour Stace : il a des pointes fréquentes contre les auteurs des longues épopées en douze livres ; or la *Thébaïde* atteint ce nombre.

Martial se plaint souvent de la vie qu'il mène comme d'un insupportable esclavage. Il voudrait l'indépendance, la campagne avec les causeries d'amis, la paresse avec les plaisirs faciles, et ce bon dormir qu'il a chanté tant de fois avant La Fontaine. Il semble que sa petite villa de Nomentum, dont il parle dans une de ses épigrammes, lui permettait de réaliser ses vœux de retraite. Nous savons déjà que Domitien lui avait donné à Rome même une petite maison. Nous voyons par ses écrits qu'il avait ses mulets, ses esclaves. Mais il fallait à cet homme de plaisir plus que le vivre et le couvert ; et, tant que dura la faveur dont il jouissait sous Domitien, il n'eut pas le courage de s'éloigner de la cour. Négligé par Nerva, qu'il avait bien loué cependant, même quelquefois aux dépens de ce Domitien dont il avait fait un dieu, il se décida pendant la deuxième année du nouveau règne, à

retourner en Espagne (198). Pline le Jeune, auquel il n'avait pas ménagé les éloges, fit une partie des frais du voyage. Dans la lettre où il raconte la mort de Martial, il n'oublie pas de nous instruire de cette bonne action.

Nous savons que le poète, de retour dans son pays *après sept lustres* (*post septima lustra*), reçut d'une dame qu'il appelle Marcella un petit domaine dont il vante les agréments dans une de ses épigrammes :

Si Nausicaa, s'écrie-t-il, m'offrait les jardins de son père, je pourrais dire à Alcinoüs : J'aime mieux les miens [1].

On a supposé que cette Marcella était sa femme. Il lui donne dans cette petite pièce le nom de *domina*, maîtresse. Il se trouva d'abord heureux dans cette retraite et il en fait l'éloge dans une pièce adressée à son ami Juvénal. Mais bientôt l'esprit mesquin, jaloux et tracassier de sa petite ville lui fit regretter la société de Rome. Il vécut là pendant près de trois ans sans rien publier. Son dixième livre avait paru avant le départ pour Bilbilis (98); le onzième et le douzième ne virent le jour que deux ans et demi plus tard, en 101 : c'est ce qu'il appelle dans sa préface sa paresse obstinée de trois ans [2]. Il en explique en même temps les raisons :

Mon premier et mon principal argument, c'est que je cherche en vain les oreilles romaines, auxquelles j'étais si bien habitué; il me semble que je plaide devant un tribunal étranger. En effet, si quelques traits peuvent plaire dans mes ouvrages, c'est mon auditoire qui me les a dictés. Cette critique ingénieuse, cette source abondante de sujets, les bibliothèques, les théâtres, les cercles, où le plaisir empêche de sentir le travail, en un mot tous ces biens

1. XII, 31.
2. *Contumacissima triennii desidia.*

abandonnés par un caprice d'homme blasé, aujourd'hui nous les regrettons comme arrachés de force. Et puis je trouve ici la dent envenimée des bourgeois de municipe, de l'envie au lieu de critique, deux ou trois malveillants, qui font nombre dans un petit endroit, et dont il n'est pas facile de supporter sans mauvaise humeur les attaques journalières.

C'est pour complaire à Priscus qu'il s'est remis au travail. Il attend sa visite et il veut « servir à son amitié comme un repas de bienvenue ». Il demande à Priscus d'examiner ses vers avec rigueur, d'oublier toute sa bienveillance pour juger ces badinages; autrement il risquerait d'envoyer à Rome non un livre d'Espagne, mais un livre espagnol.

Peu de temps après avoir publié ces deux derniers livres, Martial mourut à l'âge de soixante ans (102). Pline annonce cette mort à son ami Priscus et apprécie comme il suit l'écrivain et l'homme :

J'apprends la mort de Martial, et j'en ai du chagrin. C'était un esprit agréable, délié, piquant, et qui savait parfaitement mêler dans ses écrits le sel et l'amertume, sans qu'il en coûtât rien à la probité. A son départ je lui donnai de quoi faire le voyage. Je devais ce secours à notre amitié, je le devais aux vers qu'il a faits sur moi [1]. (Et il a soin de citer la pièce.)

Le caractère de Martial n'a pas mérité l'extrême indulgence que lui ont accordée quelques critiques modernes, ni son esprit la sévérité de quelques autres, à la tête desquels il faut compter La Harpe. Nous avons de lui environ quinze cents épigrammes divisées en douze livres. Chacun est précédé d'une dédicace avec une préface, le plus souvent en vers, quelquefois en prose, comme celle du livre XII, que nous avons citée

1. *Epit.*, III, 21.

plus haut. L'ordre des livres est chronologique. Comme nous l'avons dit, ils parurent successivement presque d'année en année. Les livres X, XI et XII sont postérieurs à la mort de Domitien, et les deux derniers, nous l'avons vu, ont été écrits en Espagne. Le recueil est précédé d'un livre *Sur les Spectacles* (*de Spectaculis liber*), qui date, ainsi que les deux premiers livres d'épigrammes, du commencement du règne de Domitien (81-87). Les trente-trois petites pièces qui composent le livre *Sur les Spectacles* sont intéressantes pour l'histoire du théâtre dans ces tristes temps. On y peut juger ce qu'étaient alors les pantomimes, les combats de gladiateurs et de bêtes, et comment les légendes les plus cruelles et les plus honteuses de la mythologie grecque étaient reproduites sur la scène aux yeux des vestales et des dames romaines. On y voyait un brigand, Lauréolus, *cloué à une croix véritable*, et déchiré par un ours de Calédonie [1]; on y voyait un Dédale, qui n'avait pas d'ailes pour échapper à l'ours de Lucanie qui le déchirait [2]. Nous ne citons pas des turpitudes réalisées publiquement d'après la fable.

Outre ce recueil, nous avons sous le nom de *Xenia* et d'*Apophoreta* deux autres livres désignés ordinairement comme le XIIIe et le XIVe du recueil. C'est une suite de distiques sur des comestibles de toute espèce ou des objets de fantaisie qu'on offrait en cadeau à ses amis à l'époque des Saturnales. Le mot épigramme est pris là dans son sens primitif, celui d'*épigraphe*.

Martial affectionne la forme du distique : c'est le mètre élégiaque qu'il a employé le plus souvent dans tous ses ouvrages.

Dans ce grand nombre d'épigrammes, on conçoit

1. *De Spectaculis*, VII. *Non falsa pendens in cruce Laureolus.*
2. *Ibid.*, VIII.



qu'il y ait, comme l'auteur le dit lui-même, « du bon, du médiocre, et plus encore de mauvais ». Quant aux obscénités dont le livre est plein, il faut dire qu'à Rome elles passaient pour une des nécessités du genre, et bien qu'on reprochât quelquefois à Martial d'aller trop loin, bien qu'il essaye plus d'une fois de se justifier, il paraît que bon nombre de nobles matrones n'en étaient pas trop effrayées. Sans doute on ne saurait le disculper, mais il faut surtout accuser son siècle. Pline a loué sa bonhomie; mais Pline était de bonne composition pour ceux qui faisaient son éloge. Si Martial a eu quelques qualités, on ne saurait du moins lui accorder celles d'un homme qui se respecte lui-même.

Son talent peut être loué avec moins de réserve. Sa réputation était grande chez les anciens, et il la mérite par la finesse et le mordant de son esprit. Ses épigrammes ne sont pas, comme celles de Catulle, une succession de traits satiriques. Toute la pièce est calculée ordinairement de façon à amener le bon mot qui la termine et qui en est la pointe. C'est la méthode qu'ont suivie, en général, les épigrammatistes modernes. Nous avons cité dans nos *Morceaux traduits* quelques-unes des petites pièces de Martial [1]. En voici trois autres :

Paulus achète des vers; ce sont donc ses vers que débite Paulus; car, ce qu'on achète, on a le droit de le revendiquer comme sien.

Boileau a dit avec plus de finesse :

On dit que l'abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui;
Moi qui sais qu'il les achète
Je soutiens qu'ils sont à lui.

1. Pages 448-452.

Les deux suivantes sont supérieures. Nous en donnons une traduction en vers exacte et généralement heureuse :

A Lentinus

Tu t'étonnes, ami, et tu te plains toujours
Que la fièvre après toi s'acharne tous les jours.
Elle te suit aux bains, se promène en ta chaise,
D'huîtres, de champignons se nourrit à son aise,
Arrose de Sétia le gibier, le poisson,
S'enivre de Falerne, ou bien à l'échanson
Fait frapper dans la neige un vieux vin de Tarente;
Aux festins, avec toi, de la myrrhe odorante,
Des roses, des parfums, savoure la douceur,
Ou d'un duvet moelleux fait gémir l'épaisseur.
La fièvre, ami, chez toi fait trop splendide chère
Pour aller de Dama partager la misère [1].

A Postumus

Tu veux vivre demain, tu dis toujours demain :
Postumus, quand viendra, dis-moi, ce lendemain?
Comme il tarde à paraître! Est-ce dans l'Arménie
Qu'il faut le déterrer ou bien en Germanie?
Ce demain est plus vieux que Priam ou Nestor!
Pour payer ce demain combien faudrait-il d'or?
Demain!... Mais commencer aujourd'hui le voyage,
C'est trop tard : qui vécut dès hier seul est sage [2].

Bibliographie. Juvénal : D. Nisard, *Poëtes latins de la décadence*, t. II, p. 411-478. — Martha, *les Moralistes sous l'empire romain, la société romaine*, *Juvénal*, p. 315-412. — Eug. Despois, *Notice* en tête de sa traduction des *Satiriques latins*. — Gaston Boissier, *l'Opposition sous les Césars*, p. 302-339. — Hild, *Juvénal*, *Notes biographiques*, 1884. — Martial : D. Nisard, *Poëtes latins de la décadence*, in-8°, t. I, p. 329-407.

1. XII, 17.
2. Ces vers sont l'œuvre de notre ancien élève, M. Paul Thureau-Dangin, dont nous avons cité une belle traduction d'un morceau de Lucain, page 601.

CHAPITRE VI

Les rhéteurs païens. Les jurisconsultes. Commencements de la littérature chrétienne. — Fronton, Aulu-Gelle, Apulée, Frontin, Gaïus, Papinien, Minucius Felix, Tertullien.

A partir du IIe siècle, la littérature latine est épuisée. On ne rencontre plus d'œuvres originales; une imitation mal entendue des anciens, un enthousiasme souvent puéril pour la langue et le style des vieux auteurs, l'étalage d'une érudition le plus souvent frivole, voilà le caractère de l'âge qui suit immédiatement celui des Tacite et des Juvénal. C'est le règne de la rhétorique; suivant l'exemple que la Grèce donne depuis un siècle, les rhéteurs promènent dans toutes les parties de l'empire leur éloquence théâtrale et le vide pompeux de leurs périodes. Mais, du moins, la Grèce a encore des écrivains considérables, Plutarque, Appien, Arrien, Philon, Lucien. Parmi les Romains, les uns désertent, en quelque sorte, leur patrie et leur idiome et n'écrivent plus qu'en grec : tels sont Favorinus et Elien; d'autres, comme Fronton, Apulée, Tertullien, comme les empereurs Hadrien et Marc-Aurèle, emploient aussi fréquemment le grec que le latin; c'est un ouvrage écrit en grec qui fait la gloire de Marc-Aurèle. Le grand médecin Gallien, originaire de l'Asie Mineure, n'écrit qu'en grec. Seuls, des écrivains spéciaux, tels que Frontin, les jurisconsultes Julianus, Pomponius, Gaïus,

Papinien ont laissé dans leurs écrits l'empreinte d'une science et d'un talent personnels.

Heureusement, à côté de cette décadence de la littérature païenne, commencent les œuvres chrétiennes. Dans notre *Histoire de la littérature grecque* nous avons tracé le tableau du christianisme naissant, qui, dès le Ier siècle, agit sur la littérature de la Grèce. Cette influence, au IIe siècle, gagne le monde romain et les lettres latines. Avant tous les autres, les deshérités d'ici-bas, les pauvres, les esclaves, les femmes, qui vont retrouver enfin leur dignité et leur rang à côté de l'homme, ont été conquis aux doctrines nouvelles, et saluent avec amour les dogmes de l'unité de Dieu, de la rémission des péchés par le sang du Christ, de l'immortalité et des récompenses d'une autre vie. Le spectacle de cette jeune société qui s'est formée au milieu de l'ancienne, l'amour fraternel qui règne entre les chrétiens, leur abnégation, leur mépris des persécutions et des supplices, ces vertus nouvelles frappent les esprits et gagnent au christianisme toutes les nobles âmes. Alors aussi commencent à paraître les ouvrages appelés *apologétiques*, où le dogme chrétien est exposé avec enthousiasme et défendu avec puissance contre les attaques et les erreurs intéressées des païens. Minucius Felix et Tertullien inaugurent cette littérature d'un nouvel ordre, si forte, si pleine et si grande, quand la littérature païenne est de plus en plus frivole et mesquine. La période suivante verra briller de tout son éclat l'éloquence des saint Cyprien, des Lactance, des saint Ambroise et des saint Augustin.

Commençons par une rapide esquisse des rhéteurs de cette époque.

Fronton. — Le premier en date, Fronton (M. Cornelius Fronto), né à Cirta, en Numidie, vers 100, mort sans doute en 175, a été un personnage considérable, et il a joui, comme orateur et comme écrivain, d'une

grande réputation, que la découverte récente de ses œuvres a singulièrement diminuée.

Avocat célèbre sous Hadrien, choisi par Antonin comme précepteur de ses deux fils adoptifs, Marc-Aurèle et Lucius Vérus, il arriva, en 143, à la dignité consulaire; il fut proconsul d'Asie en 148. Son caractère était honorable, et les lettres de Marc-Aurèle témoignent de la tendre affection que l'empereur avait conservée à son maître. Outre ses succès au barreau, il en eut de brillants comme orateur politique : il fit le panégyrique d'Hadrien dans le sénat; on vantait aussi le discours de remerciements qu'il adressa au sénat quand il fut nommé consul, ses actions de grâces au nom des Carthaginois, ses compatriotes, et un discours contre les chrétiens.

Marc-Aurèle lui éleva une statue. Les écrivains des siècles suivants lui donnèrent le surnom d'*Orateur*, qui jusque-là avait été réservé à Cicéron.

Jusqu'au commencement de ce siècle, on ne connaissait des nombreux ouvrages que Fronton avait composés en latin et en grec qu'un traité sans valeur sur des questions de grammaire, *de Differentiis vocabulorum*, sans doute simple compilation faite avec des extraits de ses lettres et de ses autres écrits. Un célèbre érudit, Angelo Maï, depuis cardinal, bibliothécaire du Vatican, a retrouvé à la bibliothèque Ambroisienne de Milan et à la bibliothèque Vaticane de Rome la plupart de ces ouvrages; il les a publiés en 1815, en 1823 et en 1846. Il est inutile de les énumérer tous. On trouve, dans le nombre, des traités *Sur l'Éloquence* (*de Eloquentia*) et *Sur les Discours* (*de Orationibus*), adressés à Marc-Aurèle; une épître *Sur la Guerre contre les Parthes* (*de Bello Parthico*); un récit pompeux des opérations militaires de Vérus en Orient sous le nom de *Principia historiæ;* des badinages dans le genre de ceux de Lucien, *Éloges de la fumée et de la poussière*

(*Laudes fumi et pulveris*); *Éloges de la négligence* (*Laudes neglegentiæ*); un récit d'*Arion*, qui n'est guère qu'une œuvre de rhétorique; un traité grec, *l'Amant* (Ἐρωτικός), inspiré par le *Phèdre* de Platon. Tous ces ouvrages ne se lisent pas. Le recueil des *Lettres*, sans avoir beaucoup plus de valeur, emprunte quelque importance aux noms de ceux avec lesquels l'auteur correspond. Les cinq premiers livres sont adressés à Marc-Aurèle avant son avènement; les cinq suivants à Marc-Aurèle empereur; mais deux livres à peine de ce nouveau recueil nous sont parvenus. Nous avons, en outre, la correspondance de Fronton avec Antonin, deux livres adressés *A des Amis* (*ad Amicos*) et des lettres en grec. Mais quand on parcourt ces recueils, on est confondu de la pauvreté du fond et de la prétention ambitieuse de la forme. L'auteur est plein d'enthousiasme pour l'ancienne littérature latine, qu'il imite puérilement dans certains détails de style, et en chargeant ses phrases d'archaïsmes. Il ajoute à la fatigue de cette lecture par l'emploi de termes bizarres et par un mélange continuel de mots grecs et de mots latins. Ses auteurs favoris sont Plaute, Ennius, Caton, les Gracques, Lucrèce, Salluste. Il donne quelques éloges à Cicéron, mais il préfère ses lettres à ses discours, et il est un des chefs de cette école que nous avons rencontrée en appréciant l'*Institution oratoire* et le *Dialogue des orateurs*, qui dénigre les modernes au profit des anciens, et qui oppose aux chefs-d'œuvre du siècle de César et d'Auguste les orateurs et les poètes de la vieille Rome. C'est un pauvre penseur, un pauvre écrivain; on aime à croire, pour expliquer sa grande renommée, que ses *Discours* étaient bien supérieurs à sa correspondance et à ses traités.

Aulu-Gelle. — Fronton fut un des maîtres d'Aulu-Gelle (*Aulus-Gellius*), rhéteur et critique, qui naquit probablement à Rome, et qui vécut de 125 à 175, Aulu-

Gelle a subi l'influence de Fronton, qu'il admire jusqu'à le rapprocher de Cicéron; cependant il ne partage pas l'engouement de son maître pour l'antiquité littéraire de Rome, et, tout en rendant justice à Caton et aux Gracques, il proclame hautement ses préférences pour l'éloquence de Cicéron.

Après avoir suivi à Rome les leçons de Fronton, du célèbre Favorinus, qui enseignait et composait en grec au temps d'Hadrien, et d'autres rhéteurs en renom, il voyagea en Grèce, et résida au moins une année à Athènes, où il exerça même les fonctions de juge. Il y trouva les leçons et la société d'un des plus fameux rhéteurs de la Grèce, Hérode Atticus, dont la parole attirait et charmait de nombreux élèves accourus de tous les points de l'empire, et qui fut un des maîtres de Marc-Aurèle, de Pausanias, d'Adrien de Tyr.

Le curieux et utile recueil que nous possédons d'Aulu-Gelle a perpétué le souvenir de son séjour à Athènes. Il l'a intitulé *Nuits attiques* (*Noctes atticæ*) parce que, dit-il dans sa préface, il l'a commencé dans une campagne de l'Attique, pour charmer l'ennui des longues nuits d'hiver. Il a préféré cette désignation très simple aux titres élégants de *Forêts*, de *Corne d'Amalthée*, de *Rayon de miel*, etc., adoptés en général par les auteurs grecs et latins de mélanges semblables au sien.

L'ouvrage est divisé en vingt livres; mais nous ne possédons du livre VIII que les sommaires. Le commencement de la préface et la fin du livre XX sont également perdus.

Il ne faut point chercher dans ce recueil un ordre, un plan quelconque. A mesure que l'auteur lisait un livre, il en extrayait tout ce qui lui semblait remarquable, et il accompagnait ces extraits de ses réflexions. Ainsi se sont formés ces *Mélanges*, car

c'est le nom qui convient véritablement aux *Nuits attiques*, qui touchent sans cesse par les sujets aux antiquités, à l'histoire, à la grammaire, à la rhétorique, à la philosophie. Ce qui en fait la grande valeur, c'est qu'on y trouve de nombreux fragments d'écrivains aujourd'hui perdus, tels que Ménandre, Cécilius, Varron, Caton, Caïus Gracchus : nous en avons profité en faisant l'histoire des premiers âges de la littérature latine. Les historiens du droit, de la philosophie, des sciences naturelles puisent aussi dans les *Nuits attiques* des renseignements d'autant plus précieux, que l'auteur, quelquefois peu judicieux dans ses éloges et dans ses critiques, est très soigneux, très exact dans ses citations et dans les documents qu'il a réunis.

Aulu-Gelle n'a pas un style meilleur que celui de Fronton : il est souvent obscur; les archaïsmes et les néologismes abondent chez lui comme chez son maître. Mais, malgré les restrictions que nous avons faites, il lui est bien supérieur pour le goût et il y a souvent dans ses commentaires et dans ses anecdotes de la vivacité et de l'émotion [1].

Apulée. — Le rhéteur Apulée (L. Apuleius), que nous rencontrons maintenant, était, comme Fronton, de race africaine. Il naquit à Madaure, en Numidie, vers 125. Il appartenait par sa mère à la famille de Plutarque et du philosophe Sextus; son père avait rempli des fonctions importantes. Sa vie fut agitée et aventureuse. Après avoir étudié dans les écoles de Carthage, il alla faire à Athènes son éducation philosophique et il embrassa avec ardeur la doctrine pla-

1. Voir, dans nos *Morceaux traduits*, la fable de *l'Alouette et ses Petits*, l'histoire du *Lion d'Androclès*, et deux autres récits, p. 559-564.

tonicienne. Ensuite il se rendit à Rome pour suivre le barreau, après avoir appris le latin sans maître et, comme il le dit lui-même, avec un effort très pénible (*cum ærumnabili labore*).

Une insatiable curiosité le pousse ensuite à entreprendre de nouveaux voyages. Il parcourt la Grèce, se faisant initier à tous les mystères. Cette vie vagabonde épuisa tellement ses ressources qu'il fut réduit à vendre ses habits. Pour rétablir sa fortune, il alla exercer à Rome la profession d'avocat, mais il n'eut aucun succès. Il fut plus heureux en Afrique. Il y plaida avec tant d'éclat que les magistrats de Carthage et de plusieurs autres villes lui firent ériger des statues.

Dans un voyage à Alexandrie, il tomba malade à Œa (Tripoli), et il y fit la connaissance d'une riche veuve, Æmilia Pudentilla, qu'il épousa. Ce mariage fut la cause d'un procès célèbre. La famille, frustrée de l'espérance d'un opulent héritage, accusa Apulée d'avoir séduit Pudentilla par des conjurations magiques. Apulée se défendit lui-même et prononça l'*Apologie* que nous avons conservée. On croit qu'il fut acquitté. Après un séjour de trois ans à Œa, il alla se fixer à Carthage, et fit de nombreux voyages dans diverses villes de l'Afrique, pour y donner quelques-unes de ces conférences dont nous avons décrit dans notre *Histoire de la littérature grecque* [1] la pompe théâtrale. Son procès, son initiation aux mystères de la Grèce, sa passion pour le merveilleux et le fantastique, lui avaient valu une réputation de magicien et de thaumaturge presque égale à celle d'Apollonius de Tyane. On lui prêtait, comme à celui-ci, des miracles qu'on opposait à ceux du christianisme. Il était d'ailleurs adversaire déclaré de la religion nouvelle.

1. Troisième édition, pages 609 et suiv.

Apulée avait écrit un grand nombre d'ouvrages en latin et en grec. Il nous en reste six :

1° L'*Apologie* ou *Discours sur la magie* (*Oratio de magia*), composé à l'occasion de son procès. Ce discours, plein de traits piquants, est trop long et trop soigné pour avoir été écrit en cinq jours et prononcé devant un tribunal. Il est certain qu'il a été, comme la *Milonienne* de Cicéron, développé et embelli par l'auteur après le jugement.

2° Les *Bouquets de fleurs* (*Florida*), extraits des meilleurs discours d'Apulée. Souvent l'exorde manque, quelquefois c'est la péroraison ; les sujets varient beaucoup; le style est tantôt fleuri et tantôt assez simple; l'ordre chronologique n'est pas observé. La division en quatre livres est postérieure à celui qui a formé ce recueil.

3° Les *Métamorphoses* ou *l'Ane d'or*, ouvrage qui sans doute doit ce titre à la célébrité dont il a joui. C'est une sorte de roman comme *l'Ane* de Lucien, et qui paraît imité, comme lui, de Lucius de Patras et des fables milésiennes. Ce roman, publié sous Marc-Aurèle, est divisé en onze livres : c'est l'histoire fantaisiste d'un homme qui, ayant eu recours à un sortilège, se trouve, par suite d'une méprise, métamorphosé en âne. L'auteur se sert de ce cadre pour représenter les mœurs des différentes classes de la société contemporaine, et pour nous décrire des scènes de la vie intérieure, auxquelles assiste le héros du roman qui, sous sa forme nouvelle, conserve l'intelligence de l'homme. Le Sage, dans son *Diable boiteux*, a imaginé une fiction analogue. Parmi les épisodes de *l'Ane d'or*, le plus célèbre est celui de l'*Amour et Psyché*, qui occupe la fin du livre IV, le cinquième et presque tout le sixième [1]. On connaît la charmante et originale

1. Voir *Morceaux traduits*, pages 564-569.

imitation de La Fontaine. L'ouvrage d'Apulée réunit les qualités et les défauts des écrivains de l'Afrique : l'imagination, vive, puissante, est quelquefois déréglée ; le style hardi, coloré, éclatant, est souvent contourné et précieux ; quoique l'auteur manie habilement le latin, il y a, comme on l'a dit [1], chez lui, un parfum exotique ; les figures de rhétorique abondent, l'abus du pathétique est souvent choquant. Comme chez Aulu-Gelle et chez les écrivains postérieurs, on voit que la langue latine se décompose par le mélange avec les idiomes de la Grèce et de l'Orient.

Les trois autres livres, dont l'importance est moindre, sont le *Livre de l'univers* (*de Mundo*), traduction libre d'un ouvrage de Théophraste, l'opuscule *Sur le Dieu de Socrate* (*de Deo Socratis*), exposé de la doctrine platonicienne sur la divinité et sur les démons. Saint Augustin l'a réfuté avec violence. L'ouvrage intitulé *Sur la Doctrine de Platon* (*de Dogmate Platonis*) est divisé en trois livres, dont le dernier renferme beaucoup d'emprunts à la logique d'Aristote.

On a mis sur le compte d'Apulée un grand nombre d'autres ouvrages, dont l'authenticité est douteuse. Tous ceux que nous avons énumérés ont des caractères communs de pensée et de style : c'est une verve qui déborde souvent, une imagination qui n'a pas de règle, un style brillant, mais enflé, bizarre et plein de tournures et d'expressions barbares.

A côté de ces rhéteurs dont les ouvrages s'écartent de plus en plus pour la pensée et pour le style des traditions de la littérature latine, se placent, comme nous l'avons annoncé, des écrivains spéciaux qui, chacun dans son genre, ont conservé le sérieux de l'esprit romain et même la simplicité saine de la langue du bon siècle.

1. Teuffel, *Histoire de la littérature grecque*, t. III, page 50.

Frontin. — Nous citerons d'abord *Frontin* (Sextus Julius Frontinus), grand capitaine et habile ingénieur, qui a honoré par ses talents, par ses vertus et par sa modestie les hautes dignités dont il a été revêtu.

Frontin, que Tacite cite souvent avec respect, est né vers 40 et sa vie s'est prolongée jusqu'à 103. Cette dernière date est fixée par un fait historique : Pline le Jeune fut nommé augure en 103 ou 104, et il succédait à Frontin.

Frontin fit à plusieurs reprises la guerre en Gaule et en Bretagne. Préteur urbain, puis une première fois consul sous Domitien, il succéda ensuite à Céréalis dans le commandement des armées de Bretagne et soumit le pays des Silures. Il est probable qu'il prit part aussi à une expédition contre les Cattes. Il fut une seconde fois consul sous Nerva en 97, et il partagea encore cet honneur avec Trajan en 100; il avait été chargé en 97 de l'importante fonction d'intendant des eaux de Rome (*curator aquarum*).

Frontin avait défendu qu'on lui élevât un monument. L'honnêteté, la simplicité de sa vie se reflètent dans ses écrits, qui sont tous le fruit de ses études et de son expérience et comme le complément de ses fonctions publiques.

Il nous reste des extraits d'un *Traité d'arpentage* composé sous Domitien. Son *Traité de tactique*, que nous avons perdu, est souvent cité par un écrivain postérieur, Végèce. Le traité *Sur les Eaux de la ville de Rome* (*de Aquis urbis Romæ*), divisé en deux livres, est plein de documents précieux pour l'histoire de l'architecture ancienne. Mais son principal ouvrage est celui qui a pour titre *Stratagematon libri III*. Il nous est parvenu, mais altéré par des interpolations et accru d'un quatrième livre, intitulé *Stratagematica*, que le contraste de la méthode et du style rend justement suspect. Frontin, dans sa préface, n'annonce

que trois livres; il étudie d'abord la tactique des grands généraux dans la préparation de la bataille, puis il étudie les plans de bataille et ce qui suit la victoire jusqu'aux négociations et à la conclusion de la paix; son troisième livre est consacré à l'attaque et à la défense des places. C'est en général à l'histoire romaine qu'il emprunte ses exemples : il s'appuie habituellement sur César, Tite-Live, Salluste. Au livre III, il adopte la même division que Corn.-Népos et Valère-Maxime; il range les faits par nationalité : histoire romaine d'abord (*romana*), puis histoire étrangère (*externa*). Les interpolations se trahissent surtout par l'inhabileté de la main qui les a rattachées à la trame de l'ouvrage. Le quatrième livre, d'un style beaucoup plus moderne et souvent barbare, fait contraste avec la simplicité saine et lumineuse, avec la concision élégante des premiers.

Jurisconsultes. — Vu notre incompétence, nous ne dirons qu'un mot des célèbres jurisconsultes Julianus, Pomponius, Gaïus et Papinien. Salvius Julianus, contemporain d'Hadrien, réunit, sur l'invitation de ce prince, tous les édits des préteurs depuis la fondation de la république, et les publia en les classant par ordre de matières. Ses ouvrages de droit (*Digesta*) eurent longtemps une grande autorité. Après lui, Sextus Pomponius avait écrit une *Histoire abrégée du droit et de la jurisprudence jusqu'à l'époque d'Hadrien;* cet ouvrage a été joint au *Digeste*. Il continua à écrire jusqu'à une extrême vieillesse. Citons, après lui, Gaïus, né en Orient, qui vécut entre 110 et 180 et qui professa à Rome. Ses nombreux ouvrages étaient recherchés pour leur lucidité. Ses sept livres de *Choses quotidiennes* (*Rerum cotidianarum*), surnommés *livres d'or* (*aurei*), et ses quatre livres d'*Institutions* (*Institutionum*), écrits vers 161, servirent d'introduction à la

science du droit; leur clarté en faisait le manuel des étudiants et ils ont servi de base aux *Institutes* de Justinien.

Mais le plus célèbre de tous est Papinien (Æmilius Papinianus), qui fut le contemporain et l'ami de Septime Sévère et que sa fidélité à Géta, le second fils de Sévère, fit condamner à mort peu de temps après l'avènemeut de Caracalla (203). On admire la netteté et la sûreté de ses divisions, son respect absolu du droit et de la morale. Parmi ses ouvrages, les *Quæstiones*, en 37 livres, et les *Responsa*, en 19 livres, étaient les plus importants. Les recueils de Justinien en ont beaucoup profité.

Premiers apologistes chrétiens. — Les auteurs que nous allons étudier maintenant ont une physionomie bien différente de celle des Fronton et des Aulu-Gelle. Ce ne sont plus des érudits qui fouillent complaisamment le passé, ou des rhéteurs qui vont promener partout leur éloquence de parade; ce sont des hommes animés par des convictions ardentes, qui commencent à plaider, en face du monde romain, la cause d'une religion mal connue et calomniée. Elle a été déjà prêchée dans la Grèce et en Orient par les apôtres et par les Pères qu'on appelle apostoliques. Dans notre *Histoire de la littérature grecque* nous avons tracé le tableau de cette première période [1]. En Occident, la littérature chrétienne commence avec les *apologistes*, et dans la période dont nous achevons l'histoire, nous rencontrons déjà deux noms importants, ceux de Minucius Felix et de Tertullien.

Minucius Felix. — Minucius Felix est désigné comme un célèbre avocat de Rome. Son livre, inti-

1. Troisième édition, pages 610 et suiv.

tulé *Octavius*, est un dialogue entre trois personnages au sujet de la religion nouvelle. Deux d'entre eux, Cæcilius Natalis et Marcus Minucius, vivent à Rome; Octavius, qui représente les croyances chrétiennes, habite la province. L'entretien a lieu près d'Ostie, au bord de la mer.

Cæcilius accuse le christianisme de ruiner la religion des ancêtres, de porter atteinte à la morale et aux usages reçus. Octavius répond en opposant au polythéisme grossier le dogme de l'unité de Dieu, en mettant en regard la décomposition morale de la société païenne, telle que nous l'ont peinte les Juvénal et les Martial, et cette foi ardente, cette pureté, ces vertus de la société nouvelle. L'auteur est plein d'enthousiasme, quand il peint la noble assurance des chrétiens, leur fière résistance aux menaces et aux promesses, leur détachement de la vie. Jésus-Christ, c'est la lumière de la sagesse et de la vérité, *lux sapientiæ et veritatis*. Minucius traite avec délicatesse les principaux dogmes chrétiens, mais il n'aborde pas la doctrine de la Trinité et du Verbe.

Son style se ressent de l'époque par une certaine recherche; cependant il est beaucoup plus naturel, plus simple et plus correct que celui de Fronton, d'Aulu-Gelle et d'Apulée. Il y a souvent chez lui de l'esprit, du goût et une véritable éloquence.

Tertullien. — Un autre apologiste du même temps, Tertullien (T. Septimius Florens Tertullianus), né à Carthage vers 160, mort en 230, diffère beaucoup de Minucius par le caractère de ses écrits et de son style. Ce qui frappe surtout chez lui, c'est l'ardeur de la passion, le sombre éclat du langage, la profondeur et l'originalité des pensées. Les défauts qui se mêlent à ces qualités, la subtilité, la rudesse, l'obscurité, tiennent en partie à l'ardeur du sang africain et font

partie de son originalité. M. Teuffel[1] a très bien caractérisé Tertullien :

La lutte, dit-il, tel est son véritable élément. Presque tous ses écrits sont des ouvrages de controverse, soit polémique, soit apologétique. Il défendit d'abord le christianisme contre ses persécuteurs et ses détracteurs, surtout dans son *Apologeticus*; mais son âme enthousiaste trouva, au sein même du christianisme, un puissant aliment dans la doctrine de Montanus. Séduit par le rigoureux ascétisme de cette doctrine et par sa propension aux visions étranges, Tertullien s'en fit le champion en Occident, sans cependant méconnaître, grâce à son esprit pénétrant, la nécessité d'en modérer la discipline par trop sévère. Tous ses écrits se ressemblent par le ton et le caractère : on y admire la profondeur et la richesse des idées, rendues souvent, il est vrai, avec trop de négligence; la force des raisonnements, qui dégénèrent parfois en subtilités, le style éloquent et nerveux, mais souvent obscur à force d'énergie et de concision.

Fils d'un centurion, Tertullien resta païen jusqu'à l'âge de trente-cinq ans. Ce fut alors que le spectacle de la constance et de la foi enthousiaste des martyrs le convertit au christianisme. Son *Apologétique* (*Apologeticus*) est le plus éloquent de ses nombreux écrits. Il y discute avec force et profondeur les accusations portées contre les chrétiens dans leurs rapports avec l'État. Il connaissait et il a repris plus d'une fois les arguments déjà développés par saint Justin en grec et par Minucius. Sa polémique est vive et incisive; le style, original et brillant, n'échappe pas aux défauts que nous signalions tout à l'heure.

Pendant un séjour qu'il fit à Rome, vers 204, il fut témoin des jeux donnés au cirque par l'empereur

1. *Hist. de la litt. romaine*, t. III, p. 62, trad. de MM. Bonnard et Pierson.

Septime-Sévère. A cette occasion, il composa son livre *Sur les Spectacles* (*de Spectaculis*), où il flétrit au nom de l'humanité, de la morale et de la vraie religion ces spectacles cruels et infâmes, qui étaient pour les Romains des fêtes religieuses. Aller au théâtre et au cirque, disait Tertullien, c'est faire acte de paganisme, et il interdisait sévèrement aux chrétiens ces odieux plaisirs. La même cause sera plaidée avec plus d'étendue et de vigueur par saint Cyprien, par Lactance, par saint Augustin et par saint Jean Chrysostome.

Citons encore, parmi les œuvres les plus considérables de Tertullien, *le Témoignage de l'âme* (*de Testimonio animæ*) et le livre *Contre les Juifs* (*adversus Judæos*).

Contre les païens, Tertullien invoque le témoignage de l'âme qui se proclame naturellement chrétienne; cet appel énergique et original à la conscience est un pressentiment de l'apologétique moderne dont Pascal et l'esprit chrétien ont inspiré l'argumentation. Contre les Juifs, il prouve par l'interprétation des textes mêmes des prophètes que Jésus de Nazareth est bien le Messie annoncé par eux [1].

La nature enthousiaste et les principes rigides de Tertullien le portèrent vers la secte de *Montanus*, dont les rêves millénaires annonçaient la fin prochaine du monde et les joies de la Jérusalem céleste. Pour s'y préparer, Montanus et ses disciples s'astreignaient à une discipline rigoureuse, s'imposaient l'abstinence de la viande et du vin, faisaient vœu de chasteté, compromettaient par cet ascétisme l'avenir de la religion et de la société chrétienne. La haute raison des chefs de l'Église combattit avec autorité ces doctrines excessives. Tertullien les a défendues dans plusieurs

1. Pellissier, *les Grandes Leçons de l'antiquité chrétienne*, p. 446.

de ses écrits en reconnaissant la nécessité d'en modérer la rigueur. Il fonda lui-même la secte des *Tertullianistes*, qui a été aussi condamnée par l'Église; il ne cessa pas pourtant de réfuter avec vigueur plusieurs hérésies graves, telles que la doctrine antitrinitaire de Praxéas et l'idéalisme exagéré des gnostiques.

L'espace nous manque pour citer quelques beaux passages de Tertullien. Celui-ci est célèbre :

Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons toute l'étendue de votre empire, villes, forteresses, colonies, bourgades, vos conseils, vos camps, vos tribus, le sénat, le forum; nous ne vous laissons que vos temples. Pour nous venger, il nous suffirait de fuir, vous seriez effrayés de votre solitude.

On connaît moins cette noble profession de foi de la charité chrétienne :

Notre loi nous ordonne d'aimer aussi nos ennemis et de prier pour ceux qui nous persécutent... Aimer ses amis, c'est la vertu commune; au chrétien seul il appartient d'aimer aussi ses ennemis.

Tertullien est un ferme apôtre de la tolérance religieuse :

Le droit commun, la loi naturelle veut que chacun adore le dieu auquel il croit. Il n'appartient jamais à un culte de faire violence à un autre culte. Une religion veut être embrassée par conviction et non par force, car les offrandes à la divinité réclament le consentement du cœur... Prenez garde que ce ne soit une sorte d'irréligion d'empêcher quelqu'un de suivre sa religion et de ne pas lui permettre de choisir son dieu.

Nous terminerons en citant cet éloquent passage sur le témoignage de l'âme :

Mais ici j'invoque un témoin plus connu, plus populaire que pas un philosophe. Ce n'est pas toi, âme formée dans

les écoles, façonnée dans les bibliothèques, nourrie dans les portiques d'Athènes et chargée d'une sagesse indigeste. C'est toi que j'appelle, âme simple, grossière, ignorante, inculte; viens comme tu es en ceux qui n'ont que toi, telle qu'on te rencontre sur les places, dans les carrefours, dans les ateliers. J'ai besoin de ton ignorance, puisque la moindre science te rend suspecte... Tu n'es certes pas chrétienne, puisqu'on devient, on ne naît pas chrétien; cependant c'est toi que les chrétiens appellent en témoignage. Etrangère, viens déposer contre les tiens; fais-les rougir de nous avoir persécutés pour des croyances dont tu portes en toi la conscience invincible.

Que de beautés du même ordre on trouve en lisant Tertullien! Que l'on compare ces écrits à ceux d'un Fronton, d'un Apulée, d'un Aulu-Gelle, et qu'on dise de quel côté est la puissance, l'avenir et la vie!

BIBLIOGRAPHIE. Fronton : Philibert Soupé, *De Frontinianis Reliquiis*. Paris, 1853, thèse. — Boissier, *Marc Aurèle et les Lettres de Fronton* (*Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1868). — Aulu-Gelle : Fabre, *Aulus Gellius de latinis scriptoribus et lingua latina quid judicaverit*. Paris, 1848, thèse. — Apulée : Bétolaud, *Notice sur la vie et les ouvrages d'Apulée*, en tête de sa traduction, 1835 et 1873. — Hildebrand, *Commentarius de vita et scriptis Apuleii*. Hall, 1835. — Goumy, *de Apuleio fabularum scriptore et rhetore*. Paris, 1859, thèse. — Frontin : Rondelet, *Commentaire sur les aqueducs de Rome*. Paris, 1820. — Pour les jurisconsultes, voir Boecking, *Corpus juris antejustiniani*, Bonn, 1831; pour Papinien, Everard Otto, *Vita Papiniani*, Brême, 1743. — Minucius Felix : H. Meier, *de Minucio Felice*. Zurich, 1824. — Tertullien : Du Fossé, *Histoire de Tertullien*. Paris, 1675. — Charpentier, *Étude historique et littéraire sur Tertullien*. Paris, 1839, thèse. — A. de Margerie, *de Tertulliano opusculum philosophicum*. Paris, 1855, thèse. — L'abbé Bouedron, *Quid senserit de natura animæ Tertullianus*. Rennes, 1861, thèse. — L'abbé Freppel, *Tertullien*. Paris, 1864. — L'abbé Condamin, *De Tertulliano vexatæ religionis patrono et præcipuo apud Latinos christianæ linguæ artifice*. Lyon, 1877, thèse. — Pellissier, *les Grandes Leçons de l'antiquité chrétienne*. Paris, 1885.

LIVRE VII

7e période.

DU TROISIÈME SIÈCLE A LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN

(192-476)

Caractères de cette période. — Après la dynastie des Antonins, l'anarchie et les invasions précipitent la décadence de la littérature païenne. Tout ce qu'il y a d'intelligences actives et vigoureuses se jette dans le christianisme, qui seul offre un aliment réel et fort à la pensée. Mais la poésie a peu de place dans la littérature chrétienne, qui doit son grand éclat aux ouvrages de polémique et de philosophie religieuse. La société païenne abonde en esprits cultivés, mais qui manquent de pensée et d'inspiration. En vain, les empereurs favorisent les lettres; ils ne peuvent rendre aux esprits et aux caractères le ressort et la vie. La littérature est tout entière un produit des écoles et se traîne d'imitations en imitations.

L'extension du droit de cité qui diminue l'importance de Rome et de l'Italie, la destruction graduelle du pouvoir du sénat, la préférence que beaucoup d'empereurs accordent à la langue grecque sont encore des causes de stérilité et de décadence. Que pouvait être l'histoire dans un temps où rien ne sortait du

palais des empereurs? L'*Histoire Auguste* nous permettra d'en juger. Quant à l'éloquence, en dehors du christianisme, on ne rencontre que celle des panégyriques, où les rhéteurs gaulois excellent, bien au-dessous toutefois de Pline le Jeune, qui est leur modèle. La poésie a deux inspirations dont on ne peut attendre rien d'élevé : celle de la cour, d'où procèdent les panégyriques en vers de Claudien, les invectives contre les favoris déchus, les petites pièces sur les harnais du cheval de l'empereur, etc., et celle de l'école, qui produit les descriptions fleuries et minutieuses d'Ausone, les poèmes mythologiques de Claudien, des élégies, des épigrammes, et qui descendra même aux centons et à ces jeux puérils où l'on imite par la longueur différente des vers la forme d'un œuf, d'un autel, d'une croix ou d'une flûte.

Ainsi s'éteint la littérature latine païenne. Mais, si la littérature chrétienne ne donne, en Occident, que des poésies médiocres ou faibles, la prose, animée par de fortes convictions et par un noble apostolat, éclaire d'un immense éclat les ténèbres de la décadence païenne, et l'éloquence des saint Ambroise et des saint Augustin, comme celle des saint Basile et des saint Jean Chrysostome en Orient, s'élève par la puissance de la pensée et du sentiment, sinon par la pureté du style, à la hauteur des âges de Démosthène et de Cicéron.

CHAPITRE PREMIER

LA LITTÉRATURE PROFANE

Poésie. — Dans le cours du IIIe et du IVe siècle, la poésie a bien peu de représentants dignes d'être mentionnés.

On peut ranger dans la poésie lyrique une pièce de quatre-vingt-treize vers trochaïques sur la *Veillée de Vénus* (*Pervigilium Veneris*); on ne peut en fixer ni l'époque ni l'auteur. C'est une sorte d'hymne en l'honneur de Vénus Genitrix et du printemps. Les vers ont assez d'élégance.

Ausone. — Le poète Ausone (Dec. Magnus Ausonius), né à Burdigala (Bordeaux), en 309, mort vers 394, montre dans le genre lyrique et le genre descriptif de la facilité et un assez grand talent de versification. Il professa avec éclat dans sa ville natale la grammaire et l'éloquence. L'empereur Valentinien, sur le bruit de son mérite, lui confia l'éducation de son fils Gratien, et il reçut plus tard de ces deux empereurs les titres de comte de l'empire, de questeur, de préfet d'Italie, d'Afrique et des Gaules, enfin de consul (379). Ausone se convertit au christianisme, mais il ne fut chrétien que de nom. Sous Théodose le Grand, il revint achever sa vie dans sa patrie. Ses poésies sont très variées : épigrammes, épîtres, poèmes sur les empereurs, sur les villes célèbres, sur des personnages

vivants ou morts, idylles, qui renferment des descriptions souvant jolies, quoique trop longues. La plus célèbre est la dixième, intitulée *la Moselle* (*Mosella*). Ausone y raconte avec intérêt et avec un sentiment vrai de la nature un voyage sur la Moselle, depuis Bingen jusqu'à Trèves. Le poème se compose de six cent quatre-vingt-huit vers hexamètres. On lit encore avec plaisir la troisième idylle, *A sa maison de campagne*, que nous avons citée dans nos *Morceaux traduits*[1]; la sixième, *l'Amour crucifié*, et la quatorzième, *les Roses*. Ce qui manque à ces poésies, c'est la chaleur et l'âme; le style est sec et dur, et la décence n'est pas toujours respectée.

Claudien. — Le plus remarquable des poètes du IVe siècle est Claudien (*Claudius Claudianus*), né à Alexandrie, vers 365. Favori de l'empereur Honorius et surtout de son ministre Stilicon, il était païen, car les poésies chrétiennes données sous son nom appartiennent au Gaulois Mamert Claudien ou à un autre. La plupart de ses ouvrages sont des panégyriques consacrés directement ou indirectement à la louange de Stilicon, et des invectives contre Rufin et Eutrope, ennemis de son protecteur (*De laudibus Stiliconis*, 3; *De bello Getico; De bello Gildonico, de III, IV, VI consulatu Honorii; in Rufinum*, 2; *in Eutropium*, 2). Outre un certain nombre de poésies légères, parmi lesquelles on remarque *le Vieillard de Vérone*[2], on a encore de lui l'*Enlèvement de Proserpine*, poème épique en trois livres, et des fragments de *la Gigantomachie*. Une statue de bronze lui fut élevée sur le forum de Trajan, avec une inscription qui l'égalait à Virgile et à Homère.

A une époque où les formes de la poésie latine s'ef-

1. Page 571.
2. Voir nos *Morceaux traduits*, page 575; voir aussi trois autres fragments, pages 572-574.

façaient de plus en plus, on peut excuser cet enthousiasme pour l'harmonie sonore, quoique vide et monotone, de Claudien, pour un certain air de grandeur de nature à séduire. Peu de goût et beaucoup d'enflure, tel est le caractère de ses poésies, qui renferment d'ailleurs un grand nombre d'expressions impropres et de figures incohérentes.

Nemesianus. — La poésie didactique est représentée par Nemesianus, de Carthage, qui fleurit vers 280. Il avait composé un poème sur la chasse, *Cynegetica*, adressé aux empereurs Carin et Numérien. Nous en avons conservé 325 vers d'une facture assez élégante.

Aviénus. — Près d'un siècle plus tard, vers 370, Festus Aviénus traduisait en vers latins les *Phénomènes* d'Aratus et donnait des poèmes historiques et géographiques.

Rutilius Namatianus. — Claudius Rutilius Namatianus[1], originaire de Toulouse ou de Poitiers, maître des offices, puis préfet de Rome en 414, a raconté dans un poème assez intéressant son retour par mer de Rome dans son pays (*De reditu suo libri II*); il ne reste du second livre que soixante-huit vers. Cette description gracieuse, relevée par de nombreux épisodes et de piquants détails, mérite d'être lue. Le style en est assez pur. Le poète est plein d'enthousiasme pour la vieille Rome et de haine pour les Juifs et les chrétiens[2].

Avianus. — Vers l'an 400, Avianus composa un recueil de fables, qui plus tard fut très répandu dans

1. M. Teuffel a prouvé que l'orthographe véritable de ce nom est *Namatianus* et non *Numatianus*. *Hist. de la littérature romaine*, t. III, p. 240.
2. Voir nos *Morceaux traduits*, page 582.

les écoles. Ses quarante-deux fables ésopiennes, en vers élégiaques, sont écrites sur le modèle de Babrius et de Phèdre. Nous avons parlé d'Avianus à propos de ce dernier fabuliste.

Prose. — Pendant cette longue période, l'histoire ne présente plus que des résumés, utiles parce qu'ils nous font connaître les événements principaux, mais sans valeur littéraire. C'est ainsi que nous avons, sous le nom d'*Histoire Auguste,* toute la série des règnes de trente empereurs, depuis Hadrien jusqu'à Numérien (117-284). Ces biographies, qui procèdent par petites phrases courtes et sèches, n'ont ni variété ni élégance; il n'y faut chercher aucun plan, aucune distinction entre les faits principaux et les détails insignifiants. La plupart sont l'œuvre de Spartien (*Ælius Spartianus*), contemporain de Dioclétien, et de Flavius Vopiscus, qui vivait sous Constantin le Grand.

Aurélius Victor. — Nous avons sous le nom d'Aurélius Victor, qui fut gouverneur de la Pannonie sous Théodose, une histoire *Des Césars* (*De Cæsaribus*), depuis César jusqu'à Constance, accompagnée d'un *Epitome*, qui s'écarte souvent de l'original et s'étend jusqu'à l'époque de Théodose. C'est une compilation indigeste, écrite dans un style prétentieux. L'épitomé n'a pas puisé aux mêmes sources que l'histoire, et la lecture en est plus facile. On conjecture que ces deux abrégés résument une œuvre plus considérable de l'auteur. On donne aussi sous le nom d'Aurélius Victor un *De viris illustribus*, qui commence à Procas et s'arrête à Cléopâtre, et une *Origine de la nation romaine* (*Origo gentis Romanæ*), de Saturne à la mort de Romulus, œuvre dénuée de valeur et de bon sens.

Eutrope. — Eutrope (Eutropius), contemporain d'Aurélius Victor, a écrit sous Valens un *Abrégé d'histoire romaine* (*Breviarium historiæ Romanæ*), en dix livres, depuis l'origine de Rome jusqu'à Jovien. Ce résumé exact, mais sec dans les premiers livres, où l'histoire intérieure n'a aucune place, prend du caractère et de l'abondance à partir de l'époque impériale. On y trouve des portraits assez justes de Trajan, de Constantin, de Julien et de plusieurs autres empereurs. Plus tard, l'abrégé d'Eutrope a servi fréquemment de livre d'école.

Ammien Marcellin. — Un autre historien, Ammien Marcellin (*Ammianus Marcellinus*), originaire d'Antioche, après avoir servi dans de nombreuses expéditions en Asie et en Gaule et suivi en Perse l'empereur Julien, composa à Rome, vers 390, une histoire de la période qui s'étend de Nerva à Valens (*Rerum gestarum libri XXXI*). Il ne nous reste que les livres 14 à 31, comprenant vingt-trois années, de 353 à 376 : heureusement c'est l'époque même de la vie militaire de l'auteur, il a été témoin des faits qu'il raconte. Ammien a un style prétentieux et barbare; la lecture de son histoire est très pénible; il est païen, et il professe une admiration enthousiaste pour Julien l'apostat [1]. Mais il montre de la droiture, de l'impartialité; son jugement est sain, et on voit qu'il écrit d'après ses propres informations et ses sentiments personnels.

Érudits, compilateurs. — Les rhéteurs, les compilateurs, si nombreux sous les Antonins, continuent dans les siècles suivants à donner des recueils encyclopédiques, des traités de grammaire, de métrique, d'orthographe, des commentaires sur les anciens poètes.

1. Voir, dans nos *Morceaux traduits,* le récit des derniers moments de l'empereur Julien, page 577.

Nonius Marcellus. — Citons d'abord Nonius Marcellus, qui composa, vers 280, une sorte de lexique (*Compendiosa doctrina per litteras*), indigeste et sans critique, mais précieux par les citations qu'il renferme.

Macrobe. — Un autre rhéteur, qui a beaucoup emprunté à Aulu-Gelle, Macrobe (*Macrobius Theodosius*), a composé, vers 400, un recueil en sept livres analogue aux *Nuits attiques*. Il l'a intitulé *Saturnales* (*Saturnalia*), parce que l'ouvrage est écrit sous la forme de conversations tenues pendant les festins des Saturnales. Le premier livre traite des fêtes et du calendrier romain; le second est un recueil d'anecdotes curieuses sur la vie romaine [1]; les quatre suivants contiennent un examen critique de poésies de Virgile, où sont notés les emprunts qu'il a faits; le septième discute certaines questions de physique et de littérature. La latinité de Macrobe est médiocre, il copie souvent Sénèque et d'autres auteurs; mais son livre est utile en raison des particularités qu'il nous apprend sur les Romains.

Nous avons aussi de lui un *Commentaire sur le songe de Scipion* de Cicéron, avec une exposition platonicienne du système du monde. On possède, en outre, un abrégé de son ouvrage *Sur les différences et les rapports du verbe grec et du verbe latin* (*De differentiis et societatibus græci latinique verbi*).

Macrobe fut revêtu de hautes magistratures sous Théodose; il remplit les fonctions de *préfet de la chambre sacrée* (*præfectus sacri cubiculi*). On croit qu'il se convertit au christianisme.

1. Voir, dans nos *Morceaux choisis*, page 580, l'anecdote sur César et Labérius.

Martianus Capella. — Dans la même classe d'écrivains il faut ranger encore Martianus Capella, né, comme Apulée, à Madaure en Afrique. Il a composé, vers 430, sous le nom de *Satiricon*, une sorte d'encyclopédie en neuf livres, mélangée de prose et de vers comme les satires Ménippées de Varron. D'ailleurs Capella, outre le titre de Varron, lui a emprunté aussi un grand nombre de faits. L'ouvrage commence par un roman allégorique en deux livres, *les Noces de la Philologie et de Mercure*. Les sept autres livres sont consacrés aux sept arts libéraux : la grammaire, la dialectique, la rhétorique (le *trivium* du moyen âge), la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie, la musique (le *quadrivium*). Le style de l'auteur ressemble à celui de son compatriote Apulée; il est obscur, rude et barbare. Son ouvrage, comme ceux de deux écrivains chrétiens, Cassiodore et Boèce, a été fort étudié dans les écoles du moyen âge.

Acron. — Parmi les nombreux grammairiens et commentateurs de cette période, nous citerons d'abord Helenius Acro, qui vivait vers 200, et qui composa des commentaires sur Térence, Horace et Perse; les scolies d'Horace qui nous sont parvenues sous son nom datent tout au plus du VIIe siècle.

Porphyrion. — Pomponius Porphyrio, qui vécut de 200 à 250, est l'auteur d'importantes scolies sur Horace.

Terentianus Maurus. — Terentianus Maurus, de Mauritanie, contemporain de Dioclétien, avait composé un traité *Sur les lettres, les syllabes et les mètres* (*De litteris, syllabis, metris*). Nous possédons la partie qui traite de la métrique; l'auteur, en exposant les différents mètres, se sert du mètre même dont il est question.

Nous nommerons seulement d'autres auteurs de métriques, Juba (vers 300) et Marius Victorinus (vers 350). Ælius Donatus (vers 350) est connu comme commentateur de Térence; nous avons aussi de lui un traité de grammaire.

Priscien. — Priscien (Priscianus), vers 500, mérite d'être signalé. Il a écrit en dix-huit livres des *Institutions grammaticales* (*Institutiones grammaticæ*), qui forment la grammaire la plus complète de l'antiquité. Cet ouvrage, avec les grammaires de Donat, de Charisius et de Diomède, qui sont de la fin du IV[e] siècle, a été très répandu dans les écoles du moyen âge.

Végèce. — Nous avons nommé déjà, à propos de Frontin, l'écrivain militaire Végèce (*Flavius Vegetius*). Il vivait vers la fin du IV[e] siècle, sous l'empereur Valentinien II, auquel il a dédié son livre intitulé *Epitoma rei militaris*. C'est un résumé des écrivains antérieurs, divisé en cinq livres. Le premier traite des levées et exercices des soldats; le second, de la légion (ordonnance, armes, chefs); le troisième, de la tactique; le quatrième, de l'attaque et de la défense des places; le cinquième, de la marine. L'ouvrage, judicieusement composé, est concis, clair et instructif. Nous en avons cité, dans nos *Morceaux traduits* [1], un passage bien connu.

Palladius. — Il faut nommer encore l'agronome Palladius (*Rutilius Taurus Æmilianus*), dont le traité (*De re rustica*), divisé en quatorze livres, n'est en grande partie qu'une compilation intelligente de Columelle et des agronomes grecs.

C'est une espèce d'almanach qui indique les travaux à faire mois par mois : douze livres y sont con-

1. Page 579.

sacrés. Le premier contient des préceptes généraux d'agriculture, le quatorzième est un poème sur la greffe, écrit avec élégance et quelquefois avec un peu d'afféterie.

Jurisconsultes. — Les travaux des jurisconsultes sont nombreux pendant cette période. Les noms les plus célèbres sont ceux d'Ulpien, préfet du prétoire sous Alexandre Sévère; de Gregorianus, auteur d'un code appelé *codex Gregorianus*, et, beaucoup plus tard, de Tribonianus, qui présidait la commission de juristes chargée par Justinien de composer un *Corps du droit* (*Corpus juris*). Ce recueil rendit inutiles les traités des juristes antérieurs (le *codex Hermogenianus* de la fin du règne de Constantin et le *codex Theodosianus*, qui fut en vigueur depuis Théodose jusqu''à Justinien).

BIBLIOGRAPHIE. Ausone : Thierry (Amédée), *Ausone et la littérature latine en Gaule au IVe siècle*. Besançon, 1829, thèse. — Demogeot, *Études historiques et littéraires sur Ausone*. Toulouse, 1837, thèse. — Everat (Ed.), *De M. Ausonii operibus et genere dicendi*. Paris, 1884, thèse. — Puech, *De Paulini Nolani Ausoniique epistularum commercio et communibus studiis*. Paris, 1887, thèse. — Claudien : Gibbon, *Décadence de l'empire romain*, ch. xxx, édit. Buchon, t. I, p. 727-728. — Beugnot, *Hist. de la destruction du paganisme en Occident* (1835), t. II, p. 28. — Ph. Soupé, *Étude sur le caractère national et religieux de l'épopée latine : Claudien*, p. 218-236. Paris, 1853, thèse. — Chotard, *Quid ad historiam conferat Claudianus*. 1860, thèse. — Rutilius Namatianus : Roux (P.-J.), *De Rutilii Namatiani Itinerario et de Salviani Massiliensis opere quod inscriptum est de gubernatione Dei, quo uterque scriptor lumine ætatis suæ historiam illustret*. Paris, 1841, thèse. — J.-J. Ampère, *Histoire littéraire de la France*, t. II, p. 20. — Macrobe : Mahul, *Dissertation sur la vie et les ouvrages de Macrobe* (1817). — L. Petit, *De Macrobio Ciceronis interprete philosopho*. 1866, thèse.

CHAPITRE II

LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE
LES PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE

Avant de présenter le tableau des Pères de l'Église chrétienne, il convient d'apprécier rapidement les poètes et les historiens que la religion nouvelle a comptés pendant cette période.

Prudence. — Le plus remarquable des poètes chrétiens est Prudence (*Aurelius Prudentius Clemens*), né en Espagne, en 348. D'abord avocat, puis gouverneur civil et criminel de deux villes importantes, il eut à la cour de l'empereur Honorius un emploi élevé. Avancé en âge, il renonça aux honneurs pour se livrer entièrement aux exercices de la piété et au culte des lettres. Il mourut vers 410. Il a composé des odes en l'honneur des martyrs, des hymnes où il emploie les mètres d'Horace, des poésies dogmatiques (*Sur la Trinité*, *Sur l'Origine du péché*, etc.), polémiques (*Contre Symmaque*), historiques (*Sur des événements et des personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament*). Sa langue est souvent barbare; il manque souvent aux lois de la prosodie. Il y a cependant quelquefois dans ses poésies de l'imagination, de l'esprit et du goût.

Sidoine Apollinaire. — Né à Lyon (vers 430),

mort en 488, Sidoine Apollinaire (*C. Sollius Apollinaris Sidonius*) appartenait à une famille illustre dans les Gaules. Son père avait été préfet du prétoire des Gaules. Il remplit lui-même de hautes charges : son beau-père Avitus étant devenu enpereur, il fut nommé préfet de Rome ; il reçut de nouveaux honneurs sous les empereurs Majorien et Anthémius, dont il a fait les panégyriques en vers. Quoique laïque et marié, il fut élu, en 472, évêque de Clermont. Il abandonna ses dignités, se sépara de sa femme, prit les ordres et se consacra au gouvernement de son diocèse. Il vit bientôt sa ville épiscopale prise par les Wisigoths ; chassé, dépouillé de son évêché, il fut rétabli. L'Église l'a mis au nombre des saints.

On a de lui des poèmes dont les principaux sont des panégyriques composés en l'honneur des divers empereurs qu'il a servis, et un recueil de cent quarante-sept lettres divisées en neuf livres et mêlées de quelques morceaux de poésie. Les lettres ont un grand intérêt pour l'histoire des mœurs et des événements contemporains. Le style de Sidoine est affecté et obscur ; sa prose surtout, qui se rapproche davantage de la langue vulgaire, est pleine d'expressions et de tournures barbares. Ses vers sont beaucoup plus corrects, mais ils restent loin de l'élégance de Claudien, que Sidoine semble avoir pris pour modèle.

Fortunat. — Bien plus barbare encore est le style de Fortunat (*Venantius Fortunatus*), né à Trévise, en 530, mort avant 610, à Poitiers. Élevé à Ravenne, Fortunat vint en Gaule vers 565, fut bien accueilli par Sigebert, roi d'Austrasie, célébra dans un épithalame le mariage de ce prince avec Brunehaut et sut toujours se concilier la faveur des rois et des grands par des vers composés en leur honneur.

Il devint aumônier du couvent de Sainte-Croix, fondé à Poitiers par Radegonde, femme de Clotaire Ier, et

dans lequel, après six ans de mariage, se retira cette pieuse reine, élevée plus tard au rang des saintes. Les poésies de Fortunat renferment de curieux détails sur son commerce littéraire avec l'abbesse de Sainte-Croix. Les vertus et les talents de Fortunat le désignèrent ensuite pour l'évêché de Poitiers, qu'il administra jusqu'à sa mort avec autant de zèle que de sagesse. Il a été aussi canonisé.

Les poèmes de Fortunat dont le style, à la fois barbare et fleuri, subit l'influence du temps, sont un monument historique précieux, et servent comme de complément aux Chroniques de Grégoire de Tours. Ils se composent d'abord de onze livres de vers, épîtres, descriptions, épithalames, panégyriques, épigraphes, hymnes, etc. (*Carminum, epistolarum, expositionum libri XI*). Il est juste de signaler les deux belles hymnes que l'Église chante le dimanche de la Passion et à la fête du Saint-Sacrement : *Vexilla Regis prodeunt* et *Pange, lingua, gloriosi.* Fortunat a écrit encore un poème en quatre chants sur la *Vie de saint Martin*, les biographies de plusieurs saints, entre autres celle de sainte Radegonde. Fortunat n'a pas dédaigné les futiles exercices d'une époque de décadence, les acrostiches, les poésies figuratives des formes les plus compliquées.

Sulpice Sévère — Orose. — Plus d'un siècle avant Fortunat, les chrétiens avaient eu deux historiens, ou plutôt deux abréviateurs, l'Aquitain Sulpice Sévère (*Sulpicius Severus*), vers 400, et son contemporain l'Espagnol Orose (*Paulus Orosius*). Ces résumés, qui embrassent l'histoire universelle, depuis Adam jusqu'au siècle même où vivaient les auteurs, ont très peu de valeur.

Cassiodore. — Cent ans plus tard, un homme beau-

coup plus considérable, Cassiodore (*Magnus Aurelius Cassiodorius* ou *Cassiodorus*) (480-575), écrivait des ouvrages historiques d'une importance supérieure. Après avoir joui de la plus grande faveur sous Théodoric, roi des Ostrogoths, sous Amalasonte et Théodat, ne pouvant réussir à protéger l'Italie contre les Goths et les Grecs, il se retira dans ses domaines de Calabre, et y fonda une sorte d'académie monastique dont il a formulé la règle dans un de ses ouvrages : *De institutione divinarum litterarum*. Il y montrait que la piété peut se concilier avec l'étude des lettres et il y traçait tout un plan d'études, analogue à celui de Martianus Capella. Outre l'étude des sciences sacrées et profanes et de l'agriculture, Cassiodore imposait aux moines la tâche de copier les manuscrits de l'antiquité païenne et des Pères de l'Église.

Comme historien, Cassiodore a donné une *Chronique ecclésiastique*, sèche et inexacte, qui va depuis Adam jusqu'à l'an 519 de l'ère chrétienne. On a perdu malheureusement son *Histoire des Goths*, dont Jornandès, Goth lui-même, a donné, vers 550, un abrégé très insuffisant. Ses lettres, conservées en douze livres sous le titre de *Varia*, fournissent des documents précieux sur l'état et les mœurs des Romains sous la domination des Goths. On a encore de lui un traité de *l'Ame*, une version des Psaumes, et un traité de l'*Orthographe*.

Sa langue est encore assez correcte, mais le style a la recherche, la subtilité, l'ambition que nous avons signalées chez les poètes du même temps.

Grégoire de Tours. — Il convient de nommer encore, parmi les historiens, le Breton Gildas, qui écrivit au VIe siècle une histoire de la Bretagne, à partir de l'an 449 après Jésus-Christ, et surtout notre Grégoire de Tours, né en Auvergne (539), qui fut évê-

que de cette ville à partir de 573. Son *Histoire ecclésiastique* des Francs est un monument précieux pour l'histoire du VIe siècle. Elle est divisée en dix livres; les trois premiers sont une revue fort peu intéressante de l'histoire universelle; mais les sept autres, de 547 à 597, présentent le tableau naïf et très attachant de l'histoire et des mœurs du temps. On sait quel parti en ont tiré nos historiens Augustin et Amédée Thierry. Le style est lourd, incorrect et souvent barbare. Saint Grégoire de Tours avait composé beaucoup d'autres ouvrages, dont plusieurs sont perdus: il reste des *Biographies des Pères*, des *Traités des miracles de saint Martin de Tours et d'autres saints*, etc.

Boëce. — Parmi les écrivains chrétiens contemporains des Pères de l'Église, nous ne devons pas oublier le fameux Boëce (*Anicius Manlius Torquatus Severinus Boetius*), né à Rome vers 470, consul en 510, condamné à mort en 525 sur l'ordre du roi Théodoric, qui l'accusa d'intelligences avec l'empereur grec Justin. Boëce était gendre d'un célèbre rhéteur païen, Symmaque, qui fut consul en 391, dont nous avons des discours, et un recueil de lettres, et qui s'efforça de faire rétablir dans le sénat l'autel de la Victoire. Boëce, malgré son admiration pour l'antiquité classique, était fermement chrétien. Une des causes de sa disgrâce fut le courage avec lequel il défendit auprès de l'empereur les catholiques persécutés par les Ostrogoths ariens. Longtemps prisonnier, avant de périr dans d'horribles tortures, il composa, dans les loisirs de sa prison, le traité qui a le plus contribué à sa réputation, *de Consolatione philosophica*, dialogue en prose et en vers, où l'auteur, parlant de la Providence, s'élève à une grande hauteur de pensées et de sentiments. On a encore de lui plusieurs traités philosophiques, et des traductions d'Aristote, accompagnées

de commentaires. Ses ouvrages, comme ceux de Cassiodore, ont servi de base à l'enseignement des écoles au moyen âge. Le style de Boëce, surtout dans le *Traité de la Consolation*, a une correction et une élégance bien rares à cette époque.

Pères de l'Église. — L'importance et la gloire de ces écrivains, même de Boëce, pâlissent à côté de l'éclat des Pères de l'Église.

Saint Cyprien. — Minucius Félix et Tertullien avaient commencé avec force et avec talent dans l'Église latine la série des *apologistes*. Un homme d'un grand caractère et d'une éloquence souvent frappante, saint Cyprien (*Thaxius Cæcilius Cyprianus*) fit beaucoup par ses discours et par ses écrits, comme par sa bienfaisance et par les exemples de sa vie, pour la propagation du christianisme.

Né à Carthage au commencement du IIIe siècle, Cyprien fut d'abord maître de rhétorique. Gagné par les écrits de Tertullien à la croyance nouvelle, en 246, il consacra alors sa vie aux œuvres de charité, à la prédication, à la conversion des païens. En 248, il fut nommé évêque de Carthage. Lors de la persécution de Décius, il céda aux instances de son clergé et s'éloigna, non sans avoir tracé aux fidèles des règles qui ont été admirées par saint Augustin et par Fénelon. Mais, pendant son absence, l'Église de Carthage fut déchirée par des hérésies; il revint les combattre. Lors de la persécution de Valérius, en 258, il fut amené devant le proconsul de la province : il refusa de sacrifier aux idoles, et eut la tête tranchée. C'est lui qui a prononcé le mot sublime que Corneille a mis dans la bouche de Polyeucte. « Marche à la mort! s'était écrié le proconsul. — A la gloire! » répondit le saint évêque.

Parmi ses nombreux écrits, il faut citer les traités *de l'Unité de l'Église*, *de l'Oraison dominicale*, *de la Grâce de Dieu*, les trois livres de *Témoignages contre les Juifs*. Un des plus remarquables est le livre *contre les Spectacles*, dont on a contesté l'authenticité. Avec plus d'énergie encore que Tertullien, il s'indigne contre les cruautés et les infamies des représentations scéniques de l'époque, et contre l'idolâtrie dont elles sont entachées. Le style de saint Cyprien est plus simple et moins subtil que celui de Tertullien, qu'il appelait son maître. Fénelon a caractérisé rapidement son éloquence :

Quoique son style et sa diction sentent l'enflure de son temps et la dureté africaine, il a pourtant beaucoup de force et d'éloquence. On voit partout une grande âme, une âme éloquente qui exprime ses sentiments d'une manière noble et touchante. On trouve, il est vrai, dans son style des ornements affectés et trop de fleurs semées; mais dans les endroits où il s'anime fortement, il laisse là tous les jeux d'esprit; il prend un tour véhément et sublime.

Arnobe. — Arnobe (*Arnobius*), de Sicca, en Numidie, était né, comme saint Cyprien, dans la religion païenne. Il se convertit à la foi nouvelle dont il devint l'apologiste. Sa vie est peu connue; on sait seulement qu'il enseigna la rhétorique et fut le maître de Lactance. Son ouvrage, intitulé : *Sept livres contre les Gentils* (*Libri septem adversus gentes*), est moins une défense du christianisme qu'un traité contre les païens. L'auteur y fait l'histoire de toutes les divinités allégoriques ou populaires du polythéisme romain. Ce qui donne du prix à son livre, c'est que les sources où il puise seraient presque complètement ignorées sans lui. Son style est savant, mais laborieux, déclamatoire, plein de néologismes.

Lactance. — On a vanté, au contraire, la pureté

du style d'un autre apologiste, que saint Jérôme appelle le *Cicéron chrétien*. Lactance (*Lucius Cœlius Lactantius Firmianus*), né vers le milieu du IIIe siècle, fut d'abord païen et professeur. Dioclétien lui donna, vers 290, une chaire d'éloquence à Nicomédie. Vers 300, il se convertit au christianisme, et Constantin le chargea, vers 318, de l'éducation de son fils Crispus.

Les ouvrages de Lactance, surtout ses *Institutions divines* (*Divinarum institutionum libri VII*), témoignent d'une connaissance approfondie des meilleurs écrivains classiques; ils prouvent aussi la largeur et la tolérance de son esprit. Les trois premiers livres des *Institutions chrétiennes* contiennent la réfutation du paganisme; les trois suivants exposent le dogme, la morale et le culte des chrétiens; le septième traite de l'état de l'homme après cette vie. La partie apologétique de ce traité est regardée comme très supérieure à la partie dogmatique.

Parmi les autres écrits qui nous sont parvenus, les plus remarquables sont le traité *de l'Œuvre de Dieu* (*de Opificio Dei*), où il démontre la Providence par l'étude du corps et de l'âme de l'homme, et le livre sur les *Morts des persécuteurs*.

Malgré quelques locutions barbares, Lactance est bien supérieur aux écrivains de son temps pour la pureté, l'élégance et l'harmonie.

Nous arrivons maintenant à l'époque des *Pères dogmatiques*. La religion chrétienne est fondée et victorieuse, elle n'a plus à se défendre contre l'erreur ou la calomnie; c'est le dogme qu'établissent sur des bases solides les chefs éloquents de l'Église. Les Pères dogmatiques de l'Église latine sont nombreux. Nous citerons les plus remarquables.

Saint Hilaire. — Saint Hilaire, né à Poitiers, au commencement du IVe siècle, d'une famille noble mais

païenne, s'appliqua d'abord à l'étude des sciences profanes, puis il embrassa le christianisme avec ardeur. Ses hautes vertus le firent nommer, vers 350, évêque de sa ville natale. Il se voua dès lors à la défense de la foi attaquée par les Ariens. Il fut l'Athanase de l'Église d'Occident, comme lui, plein d'une fougue et d'une impétuosité qui le faisaient appeler par saint Jérôme « le Rhône de l'éloquence latine ». Comme saint Athanase il subit l'exil; comme lui, il revint en triomphateur dans sa ville épiscopale. On lui a reproché d'avoir manqué de mesure dans ses rapports avec le pouvoir politique, et d'avoir lancé contre l'empereur Constance des invectives d'une violence extrême. Il y avait du moins quelque courage à combattre ainsi un maître qui avait toute puissance pour se venger et pour punir. Saint Hilaire a lutté aussi avec ardeur contre l'archevêque arien de Milan, Auxence, qui fut remplacé par saint Ambroise. Nous ne citerons pas ses nombreux ouvrages. Son traité sur *la Trinité* a fixé la foi catholique sur ce mystère.

Saint Ambroise. — Une des plus grandes figures du IVe siècle est celle de saint Ambroise (*Ambrosius*), né vers 340 dans le palais de son père, préfet du prétoire des Gaules, mort en 398. Après une brillante éducation, il fut consul et gouverneur de la Ligurie. Milan, capitale de cette province, était divisée entre la foi de Nicée et l'arianisme. A la mort de l'archevêque Auxence, les deux partis se disputèrent violemment l'élection. Ambroise, renommé par son esprit de justice et par sa douceur, cherchait à les calmer. Tout à coup un enfant s'écria : Ambroise évêque ! On regarda cette exclamation comme la voix de Dieu; tous le nommèrent et, malgré sa longue résistance, Ambroise, qui n'était encore que catéchumène, fut forcé d'accepter.

Dès lors commence pour lui une vie remplie par les travaux et les devoirs de l'épiscopat. Il lutta contre les ariens et les fit condamner au concile d'Aquilée, malgré la faveur de la cour pour cette secte. Après le massacre de Thessalonique, seul il osa protester contre cette cruelle vengeance; il écrivit à Théodose une lettre pleine de modération et de force et lui interdit l'entrée de l'église de Milan. Cet acte d'un évêque arrêtant sur le seuil du temple un tout-puissant empereur est une des belles et sublimes scènes de l'Église primitive.

Parmi les ouvrages de saint Ambroise, un des plus remarquables est sa lettre à l'empereur Valentinien contre Symmaque, qui demandait le rétablissement de l'autel de la Victoire. Il faut citer aussi ses *Traités sur les Devoirs des prêtres*, *sur les Vierges*, *sur les Veuves*, ses *Commentaires sur les Écritures*, son *Hexaméron* ou traité sur la création, un recueil de lettres. Saint Ambroise n'échappe pas à la recherche et au faux goût de son temps; mais la vivacité, la fermeté, la tendresse de son âme passent dans ses écrits, et lui donnent un charme qui séduisait déjà ses auditeurs. M. Villemain, après Fénelon, a donné une appréciation délicate du talent de saint Ambroise.

Bien que ses écrits n'aient été presque tous que des actes mêmes de sa vie, inspirés par les devoirs de son ministère et par les événement publics, bien qu'il n'ait pas la science et l'art des Pères de l'Église grecque, ses contemporains, sa renommée d'éloquence ne fut pas moindre, ni son autorité sur les âmes. Son talent était agrandi par sa vertu, et nous entendons saint Augustin témoigner du charme et de la douceur de sa parole, qui nous semblerait aujourd'hui souvent subtile et déclamatoire. Dans la réalité, il n'est pas un éloquent lettré comme saint Jérôme; il n'est pas un philosophe, un métaphysicien religieux comme saint Augustin. Sa puissance de

parole est différente, sa grâce est autre; elle tient au mouvement d'une âme vive et tendre, que l'on sent unie à une fermeté de raison politique et sénatoriale. Chez lui, la sensibilité vraie prédomine sur tous les défauts que cependant elle ne prévient pas, et répand l'intérêt et le pathétique où vous seriez tenté de voir le faux goût [1].

Saint Jérôme. — La figure de saint Jérôme fait contraste avec celle de saint Ambroise. Né vers 331 en Dalmatie, d'une famille riche et chrétienne, mort en 420, saint Jérôme (*Hieronymus*) étudia à Rome à l'âge de dix-huit ans. Sa nature fougueuse et ardente le fit tomber dans quelques désordres qu'il a expiés plus tard par les rigueurs de la vie monastique. Il fit de longs voyages en Gaule, en Bretagne, en Thrace, en Asie, et se fixa dans le désert de Chalcis près d'Antioche, où il passa quatre années consacrées à la prière et à l'étude. Chassé de sa retraite par les schismatiques qu'il avait combattus, il voyagea encore, fit un séjour à Constantinople où il trouva les conseils et l'amitié de saint Grégoire de Nazianze. Il assista en 382 au concile convoqué par le pape Damase, près duquel il remplit des fonctions analogues à celles de secrétaire (*Référendaire aux lettres latines*), c'est-à-dire chargé de correspondre avec tous les évêques de la catholicité. Après la mort de Damase (385), il retourna en Orient, et, âgé seulement de trente-six ans, il se retira à Bethléem, vivant dans une pauvre cellule, travaillant de ses mains pour gagner le pain et les légumes dont se composait sa nourriture. Une correspondance avec les plus illustres personnages, des écrits polémiques contre diverses hérésies, des travaux d'érudition, remplissaient, avec le jardinage, les instants qu'il ne

1. *Éloquence chrétienne au IVe siècle.*

donnait pas à la prière. Il vécut ainsi jusqu'à soixante-quatorze ans.

Les passions du monde qui avaient troublé l'âme de saint Jérôme, l'agitation des voyages et des luttes religieuses, les austérités du désert, toutes ces causes exaltèrent son imagination puissante, et donnèrent à son style une éloquence frappante et originale. C'est le caractère de sa version des Ecritures, appelée la *Vulgate*, adoptée par le concile de Trente comme seule canonique. Toute la fougue de saint Jérôme se montre dans ses écrits polémiques contre Jovinien, Pélage, Vigilance, etc. Ses *Lettres*, qui s'adressent souvent à de nobles dames romaines, Paula, Fabiola, Eustochie, etc., sont très intéressantes et peignent la société du temps avec une âpreté qui rappelle quelquefois Juvénal. Peu d'écrivains possèdent au même degré le don de saisir et de dominer les esprits. Nous devons citer parmi ses ouvrages historiques la traduction de la *Chronique d'Eusèbe*, très utile pour la chronologie, bien qu'on puisse y suspecter des erreurs.

Saint Augustin. — Le plus beau génie du IVe siècle, le plus grand des Pères de l'Eglise latine est saint Augustin (*Aurelius Augustinus*). Il naquit à Tagaste, près d'Hippone, en 354 et mourut en 430. Son père, Patrice, était païen; sa mère, Monique, mise depuis au rang des saintes, était chrétienne et s'efforça de communiquer à son fils sa tendre piété. Mais Augustin, entraîné par l'ardeur de ses passions et la fougue de son âge, tomba d'abord dans les plus grands désordres. Après neuf années d'erreurs, chargé de professer à Milan l'éloquence qu'il avait déjà enseignée à Tagaste et à Carthage, il connut dans cette ville l'évêque Ambroise, dont les prédications l'arrachèrent à l'abîme de misères où il était plongé et à l'hérésie des Manichéens. Le récit de cette conversion et des

circonstances qui la décidèrent, est un des plus beaux morceaux des *Confessions* de saint Augustin[1]. Agé alors de trente-deux ans, il se fit baptiser et retourna en Afrique auprès de sa mère.

Peu de temps après, malgré sa résistance, il fut ordonné prêtre par Valère, évêque d'Hippone, et chargé de la prédication, où son émouvante éloquence opéra des prodiges. En 395, il fut associé à Valère, puis il lui succéda, et jusqu'à sa mort il resta occupé de compositions théologiques, de prédications, de correspondances avec les empereurs, avec les papes, avec les évêques de tout le monde catholique, dominant et éclairant par son génie l'Église tout entière. Il mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, pendant le siège d'Hippone par les Vandales.

Saint Augustin est un de ces rares génies qui ont tout embrassé, métaphysique, morale, littérature, art, histoire, antiquités, et partout il porte cette pénétration et cette vigueur qui s'allient chez lui à tant d'imagination et de verve passionnée. Personne n'a mieux analysé les facultés de l'esprit humain, mieux approfondi les affections de l'âme. Ses défauts sont ceux de sa nation et de son siècle, l'affectation, la subtilité, la barbarie; placé dans une autre civilisation, il eût été sans égal.

Ses nombreux ouvrages sont l'histoire de sa vie. Les *Confessions*, ce livre si dramatique et si touchant, retracent ses erreurs et sa conversion. Ses traités *sur la Grâce* et *sur le Libre Arbitre* nous montrent ses combats contre les Donatistes et les Pélagiens. Ses *Sermons* et ses *Lettres* le peignent lui et son temps. *La Cité de Dieu*, chef-d'œuvre d'érudition et de génie, la plus noble peinture peut-être de la religion chrétienne, renferme presque toute sa doctrine. Peu d'ou-

1. Livre VIII, chap. XI et XII.

vrages ont été plus lus, plus médités, plus commentés que les siens. Pour suppléer à l'insuffisance de cette notice, il nous suffit de renvoyer à Bossuet, à Fénelon, à Villemain.

Après ces grands orateurs, nous citerons encore saint Léon, qui fut pape de l'an 440 à 461, et Grégoire le Grand, pape de 490 à 504, avec lequel s'éteint, pour plusieurs siècles, l'éloquence sacrée. Nous ne pouvions oublier non plus l'auteur d'un ouvrage très remarquable, qu'on a rapproché du *Discours sur l'histoire universellé* de Bossuet.

Salvien. — Né à Cologne ou à Trèves, d'une famille distinguée des Gaules, vers la fin du IVe siècle, mort en 484, Salvien (*Salvianus*) reçut une brillante éducation, convertit à la foi chrétienne sa femme Palladia; puis, il distribua ses biens aux pauvres, embrassa la vie religieuse, se retira à l'abbaye de Lérins (420), et ensuite à Marseille, où il fut nommé prêtre en 430.

Il avait composé beaucoup d'homélies et d'instructions pour les prélats de la Gaule, devenus incapables de parler ou d'écrire par eux-mêmes. Il reste de lui des *Lettres*, un traité *contre l'Avarice* (*contra Avaritiam*) et son livre fameux *sur le Gouvernement de Dieu* (*de Gubernatione Dei libri VIII*) où il montre les barbares chargés par Dieu de châtier le monde romain, et d'établir une société forte et vivace sur les ruines de la civilisation romaine dégénérée et décrépite. On est surpris de trouver au Ve siècle un style encore élégant et d'une couleur latine. Il serait intéressant de comparer Salvien avec Tertullien, saint Cyprien, Lactance et saint Augustin dans la question des spectacles que tous les quatre ont traitée avec éloquence. Salvien a ce caractère particulier qu'il parle à ses compatriotes et qu'il s'indigne de les voir passionnés pour les cirques, quand leur ville a été ravagée, ruinée par les

barbares. Nous citons ici une page où l'on sent une émotion véritable.

Des cirques, habitants de Trèves, voilà donc ce que vous demandez et cela quand vous avez passé par les dévastations et les saccagements, et cela après les désastres, après le sang, après les supplices, après la captivité, après tous les malheurs d'une ville tant de fois renversée. Quoi de plus déplorable qu'une telle folie? Quoi de plus douloureux qu'une pareille démence? Je l'avoue, je vous ai regardés comme bien dignes de pitié lorsque vous avez vu votre ville détruite, mais je vous trouve bien plus à plaindre lorsque vous demandez des spectacles. Vous voulez donc des théâtres, vous demandez donc un cirque à vos princes? Pour quelle situation, je vous prie, pour quel peuple, pour quelle ville? pour une ville en cendres et anéantie, pour un peuple captif et massacré qui n'est plus ou qui pleure... Tu demandes donc des jeux publics, habitant de Trèves? où les célébrer, de grâce, sur les bûchers et les cendres, sur les ossements et dans le sang des citoyens égorgés? quelle partie de la ville ne présente encore l'aspect de ces maux? où ne trouve-t-on point du sang répandu? où ne trouve-t-on point des membres déchirés et en lambeaux? Partout le spectacle d'une ville prise, partout l'horreur de la captivité, partout l'image de la mort. Ils sont étendus les restes infortunés du peuple sur les tombeaux de leurs morts, et toi tu demandes des jeux! La ville est noire encore d'incendies, et toi tu te fais un visage de fête! tout pleure et toi tu es joyeux [1]!

Bibliographie. Prudence : Delavigne (Ferd.), *De lyrica apud Prudentium poesi*, 1848, thèse. — L'abbé Bayle, *Étude sur Prudence*, 1860. — Puech : Prudence, *Étude sur la poésie latine chrétienne au IVe siècle*, 1887, thèse. — Sidoine Apollinaire : Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale*, t. I, 1836. — J.-J. Ampère, *Hist. littéraire de la France avant Charlemagne*, t. II, ch. VIII et IX, 3e édit., 1870. — Abbé Cirot de la Ville, *Notice littéraire et historique sur Sidoine Apolli-*

1. Livre VI, chap. XIII et XIV.

naire (1852). — Germain, *Essai historique et littéraire sur Apollinaris Sidonius*, 1840, thèse. — L'abbé Danglard, *de Litteris apud Arvernos a primo ad sextum usque seculum*, 1864, thèse. — L'abbé Chaix, *Sidoine Apollinaire et son siècle* (1856), 2 vol. in-8°. — Châtelain, *Étude sur Sidoine Apollinaire*, 1875. — Baret, édition de Sidoine Apollinaire, précédée d'une longue *Introduction*, 1885 (?). — Fortunat : Aug. Thierry, *Récits mérovingiens*, t. II. — Guizot, *Hist. de la civilisation en France*, leç. XVIII. — Ampère, *Hist. littéraire de la France avant Charlemagne*, t. II, ch. XII et XIII. — Sulpice Sévère, Paul Orose : Ampère, *Hist. litt. de la France*, t. I, ch. VIII. — Cassiodore : Sainte-Marthe, *Vie de Cassiodore*. Paris, 1694. — Olleris, *Cassiodore conservateur des livres de l'antiquité latine*. Paris, 1841, thèse. — Durand (Vict.), *Quid scripserit de animis M. A. Cassiodorus*. Paris, 1851, thèse. — Saint Grégoire de Tours : Aug. Thierry, *Récits mérovingiens*. — Ampère, *Hist. litt. de la France*, t. II, ch. X et XI. — Jacobs, *Géographie de Grégoire de Tours; le Pagus et l'Administration en Gaule*. Paris, 1858, thèse. — Des Francs, *Etudes sur Grégoire de Tours, ou de la Civilisation en France au* VIe *siècle*. Paris, 1861, thèse. — Boëce : Barry, *de Boetii Consolationis philosophicæ libro*. Paris, 1832, thèse. — L'abbé Victor Martin, *Quæ de Providentia Boetius in Consolatione philosophica scripserit*. Paris, 1865, thèse. — Abbé Bourquard, *de A. M. Severino Boetio christiano viro, philosopho ac theologo*. Besançon, 1877, thèse. — — Ch. Jourdain, *de l'Origine des traditions sur le christianisme de Boëce*, dans les *Excursions historiques et philosophiques à travers le moyen âge* (publication posthume, Paris, Didot, 1888). — Saint Cyprien : Maran, *Vie de saint Cyprien*, en tête de son édition. — Fabre, *Saint Cyprien et l'Église de Carthage*, 1848, thèse. — L'abbé Blampignon, *de Sancto Cypriano et de primæva Carthaginiensi ecclesia*, 1852, thèse. — Pellissier, *les Grandes Leçons de l'antiquité chrétienne*, p. 462 et suiv. — Lactance : Ceillier, *Hist. des auteurs sacrés*, t. III. — Leullier, *De variis Lactantii Firmiani contra philosophiam aggressionibus*, 1846, thèse. — Idem, *Études sur Lactance, apologiste de la religion chrétienne*, 1846, thèse. — Ampère, *Hist. littéraire de la France*, t. I, ch. V. — Saint Hilaire : Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*,

p. 287-305. — Ampère, *Hist. littér. de la France*, t. I, ch. x. — Saint Ambroise : Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*, p. 305-318. — Ampère, *Hist. littéraire de France*, t. I, ch. XI, XII et XIII. — Leques, *Conferuntur M. Ciceronis et S. Ambrosii de officiis libri*, 1849, thèse. — L'abbé Bernard, *De Sancti Ambrosii Mediolanensis episcopi vita publica*, 1864, thèse. — Saint Jérôme : Collombet, *Histoire de Saint Jérôme*. Paris, 1844, 2 vol. in-8. — Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*, p. 319-354. — Charpentier, *Études sur les Pères de l'Église*, 1853, 2 vol. in-8. — Nourrisson, *Les Pères de l'Église latine*, 1858, 2 vol. in-8). — Am. Thierry : Saint Jérôme, *la Société chrétienne à Rome*, 1867, 2 vol. in-8. — L'abbé Jallabert, *de Epistolis consolatoriis B. Hieronymi*, 1853, thèse. — L'abbé Bernard, *les Voyages de saint Jérôme*, 1864, thèse. — Gœlzer, *Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de saint Jérôme*, 1884, thèse. — Saint Augustin : Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne*, p. 363-499. — Ampère, *Histoire littéraire de la France*, t. II, ch. XVI et XVII. — Poujoulat, *Histoire de saint Augustin, sa vie, ses œuvres, etc.*, 1852, 2 vol. in-8. — Charpentier, *Études sur les Pères de l'Église*, 1853, 2 vol. in-8. — Nourrisson, *les Pères de l'Église latine*, 1858, 2 vol. in-8. — Idem, *Philosophie de saint Augustin*, 1866, 12e édit. — Bersot, *Doctrine de saint Augustin sur la liberté et la Providence*, 1843, thèse. — Sadous, *Sancti Augustini de doctrina christiana libri expenduntur, seu de rhetorice apud christianos disquisitio*, 1847, thèse. — Colincamp, *Étude critique sur la méthode oratoire dans saint Augustin*, 1848, thèse. — Biéchy, *Historiæ interpretatio secundum D. Augustinum in libro de Civitate Dei*, 1855, thèse. — Desjardins (Arthur), *Étude sur les Confessions de saint Augustin*, 1858, thèse. — Dubief, *Essai sur les idées politiques de saint Augustin*, 1859, thèse. — Ferraz, *de la Psychologie de saint Augustin*, 1862, thèse. — Matinée, *Augustinus Aurelius in Soliloquiis qualis philosophus appareat, qualis vir*, 1864, thèse. — Vérin, *Sancti Augustini auditores, sive de Afrorum christianorum, circa Augustinum, ingenio ac moribus*, 1870, thèse. — L'abbé Lezat, *de Oratore christiano apud S. Augustinum*, 1872, thèse. — Regnier (Henri-Louis-Philippe), *de la Latinité des*

sermons de saint Augustin, 1887, thèse. — Pellissier, *les Grandes Leçons de l'antiquité chrétienne,* 1885, pages 548-587. — Salvien : J.-J. Ampère, *Hist. littéraire de la France,* t. II, ch. v. — Roux, *de Rutilii Namatiani Itinerario et de Salviani Massiliensis opere quod inscriptum est de Gubernatione Dei,* 1841, thèse. — Saint-René Taillandier, *de Summa Providentia res humanas administrante quid senserint prioris ecclesiæ scriptores,* 1843, thèse. — Verdière, *Comparantur Augustini et Salviani judicia de suorum temporum calamitatibus,* 1843, thèse. — Giraud, *de Salviano,* 1849, thèse. — Méry, *Études sur Salvien,* prêtre de Marseille, 1849, thèse. — Bonnet, *de Salviani libro ad gubernationem Dei pertinente,* 1851, thèse.

Nous arrêtons ici notre ouvrage. A cette époque, toutes les provinces de l'empire d'Occident sont devenues la proie des barbares. Cependant la langue latine n'a pas péri avec l'empire; elle est restée la langue de l'Église; pendant de longs siècles elle restera exclusivement la langue de l'histoire, de l'enseignement et des sciences. Mais ce latin barbare aurait été difficilement compris par les Romains. Les ouvrages latins composés pendant le moyen âge ne doivent donc pas entrer dans une histoire de la littérature romaine.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA LITTÉRATURE ROMAINE. DIVISIONS PRINCIPALES

LIVRE PREMIER

PREMIÈRE PÉRIODE

Rome sous l'influence exclusive de ses institutions. — 753-264.

LIVRE II

2e PÉRIODE

Lutte de l'esprit romain contre l'invasion de l'art grec. — 264-78.

CHAPITRE PREMIER

Premiers poètes : Andronicus, Nævius, Ennius. — Poème épique.

CHAPITRE II

Tragédie : Ennius. Pacuvius, Attius.

CHAPITRE III

Comédie : Plaute.

CHAPITRE IV

Comédie (*Suite*). — Cæcilius, Térence.

CHAPITRE V

Les comédies à personnages romains (TOGATÆ). — **Les Atellanes.**

CHAPITRE VI

La satire.

CHAPITRE VII

La prose : Caton agriculteur, orateur, historien.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VIII

Les orateurs depuis Caton jusqu'au temps de Sylla.

CHAPITRE IX

Les historiens après Caton.

LIVRE III

3e PÉRIODE

De la mort de Sylla à l'établissement de l'empire. — 78-30.

CHAPITRE PREMIER

Varron.

CHAPITRE II

Cicéron.

CHAPITRE III

Les historiens : Atticus, César.

CHAPITRE IV

Historiens (*Suite*). — **Cornélius Népos, Salluste.**

CHAPITRE V

La poésie : les mimes. — L'imitation de l'école d'Alexandrie. — Catulle.

CHAPITRE VI

La poésie (*Suite*). — **Lucrèce.**

LIVRE IV

4e PÉRIODE

Age d'Auguste.

—

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

Virgile.

CHAPITRE III

Horace.

CHAPITRE IV

Poètes contemporains de Virgile et d'Horace.

CHAPITRE V

Properce, Ovide.

CHAPITRE VI

Poètes didactiques.

CHAPITRE VII

L'histoire. — Les auteurs de biographies et de mémoires.

CHAPITRE VIII

Les rhéteurs, les déclamateurs, les grammairiens, les jurisconsultes. L'architecture.

LIVRE V

5e PÉRIODE

Période stoïcienne. — De la mort d'Auguste à l'avènement des Flaviens (14-69).

CHAPITRE PREMIER

Philosophie après Cicéron. — Sénèque. Ses écrits en prose, ses tragédies. — Pomponius Secundus.

CHAPITRE II

Les historiens : Velleius Paterculus, Valère-Maxime, Quinte-Curce.

CHAPITRE III

Lucain.

CHAPITRE IV

Perse, Phèdre, Pétrone.

CHAPITRE V

Celse, Columelle, Pomponius Mela.

LIVRE VI

6e PÉRIODE

Les Flaviens et les Antonins (69-192).

CHAPITRE PREMIER

Quintilien. Dialogue des orateurs.

CHAPITRE II

Les deux Pline.

CHAPITRE III

Les historiens : Tacite, Suétone, Pline.

CHAPITRE IV

L'épopée : Valérius Flaccus, Silius Italicus, Stace.

CHAPITRE V

La satire : Turnus, Sulpicia, Juvénal, Martial.

CHAPITRE VI

Les rhéteurs païens : Fronton, Aulu-Gelle, Apulée, Frontin. Les jurisconsultes : Gaius, Papinien. — Commencements de la littérature chrétienne : Minucius Félix, Tertullien.

LIVRE VII

PÉRIODE

Du troisième siècle à la chute de l'empire romain (192-476).

CHAPITRE PREMIER

La littérature profane.

CHAPITRE II

La littérature chrétienne. — Les pères de l'Église latine.

COULOMMIERS. — Typog. P. BRODARD et GALLOIS.

